JACQUES DERRIDA

LA CARTE POSTALE

de Socrate à Freud et au-delà



EFFET
la philosophie en effet
FLAMMARION

LA CARTE POSTALE

de Socrate à Freud et au-delà

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Economimesis, in *Mimesis*, Aubier-Flammarion, 1975.
Fors, préface à *Le verbier de l'Homme aux loups*, de N. Abraham et M. Torok, Aubier-Flammarion, 1976 ; rééd. Flammarion, coll. Champs, 1998.
L'Age de Hegel ; La Philosophie et ses classes ; Réponses à La Nouvelle Critique, in *Qui a peur de la philosophie?* du GREPH, Flammarion, coll. Champs, 1977.
Scribble, préface à l'*Essai sur les hiéroglyphes* de Warburton, Aubier-Flammarion, 1978.
Éperons, Les Styles de Nietzsche, Flammarion, coll. Champs, 1978.
La Vérité en peinture, Flammarion, coll. Champs, 1978.
La Philosophie des États généraux, in *Les États généraux de la Philosophie*, Flammarion, coll. Champs, 1979.
Heidegger et la question. De l'esprit et autres essais, Flammarion, coll. Champs, 1990.

Jacques Derrida

LA CARTE POSTALE
de Socrate à Freud et au-delà

FLAMMARION

Il a été tiré de cet ouvrage :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VELIN ALFA DONT VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 20 ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A V.

ISBN 2-08-212516-5

© 1980, Flammarion, Paris.

ENVOIS

Vous pourriez lire ces envois comme la préface d'un livre que je n'ai pas écrit.

Il aurait traité de ce qui va des postes, des postes en tous genres, à la psychanalyse.

Moins pour tenter une psychanalyse de l'effet postal que pour renvoyer d'un singulier événement, la psychanalyse freudienne, à une histoire et à une technologie du courrier, à quelque théorie générale de l'envoi et de tout ce qui par quelque télécommunication prétend se destiner.

Les trois dernières parties du présent ouvrage, Spéculer - sur « Freud », Le facteur de la vérité, Du tout *diffèrent entre elles par la longueur, la circonstance ou le prétexte, la manière et les dates. Mais elles gardent la mémoire de ce projet, parfois même elles l'exhibent.*

Quant aux Envois *eux-mêmes, je ne sais pas si la lecture en est soutenable.*

Vous pourriez les considérer, si le cœur vous en dit, comme les restes d'une correspondance récemment détruite. Par le feu ou par ce qui d'une figure en tient lieu, plus sûr de ne rien laisser hors d'atteinte pour ce que j'aime appeler langue de feu, pas même la cendre s'il y a là cendre.

Fors - une chance.

Une correspondance, c'est encore trop dire, ou trop peu. Peut-être ne fut-elle pas une (mais plus ou moins) ni très correspondante. Cela reste encore à décider.

Aujourd'hui, le sept septembre mil neuf cent soixante-dix-neuf, il n'y a là que des envois, des envois seulement dont ce qui fut épargné ou si vous préférez « sauvé » (j'entends murmurer déjà « accusé » comme on dit de réception) l'aura dû, oui, dû à un principe de sélection fort étrange et que je juge pour ma part, aujourd'hui encore, contestable, comme peut l'être d'ailleurs en toute occasion la grille, le crible, l'économie du tri, surtout si elle destine à la garde, pour ne pas dire à l'archive. Bref en toute rigueur je ne

l'approuve pas, ce principe, sans cesse je le dénonce et la réconciliation à cet égard est impossible. On pourra voir à quel point j'y insiste chemin faisant. Mais j'ai dû y céder, à vous de me dire pourquoi.

A toi d'abord : je n'attends qu'une réponse et elle te revient.

Ainsi j'apostrophe. C'est aussi un genre qu'on peut se donner, l'apostrophe. Un genre et un ton. Le mot — apostrophe —, il dit la parole adressée à l'unique, l'interpellation vive (l'homme de discours ou d'écriture interrompt l'enchaînement continu de la séquence, d'une volte il se tourne vers quelqu'un, voire quelque chose, il s'adresse à toi) mais le mot dit aussi l'adresse à détourner.

Cribler le feu ? Je n'ai pas renoncé à le faire, seulement à rendre justice ou raison.

A certaines époques toutefois j'essaie de m'expliquer, je fais comparaître une procédure, la manipulation, des techniques : contre-feux, extinctions de voix, neige carbonique. Ce fut en février 1979 (les lettres 4, 5 et 6 en gardent l'exposition de quelques instruments), en mars et en avril 1979 (on trouvera des instructions dans les lettres des 9 et 15 mars, un peu plus raisonnées), enfin le 26 et le 31 juillet de la même année.

Pour ce que je l'aime encore, je préviens alors l'impatience du mauvais *lecteur : j'appelle ou j'accuse ainsi le lecteur apeuré, pressé de se déterminer, décidé à se décider (pour annuler, autrement dit ramener à soi, on veut ainsi savoir d'avance à quoi s'attendre, on veut s'attendre à ce qui s'est passé, on veut s'attendre). Or il est mauvais, du mauvais je ne connais pas d'autre définition, il est mauvais de prédestiner sa lecture, il est toujours mauvais de présager. Il est mauvais, lecteur, de ne plus aimer à revenir en arrière.*

Quelle que soit leur longueur d'origine, les passages disparus sont signalés, au lieu même de leur incinération, par un blanc de 52 signes

et cette étendue de la surface détruite, un contrat veut qu'elle reste à jamais indéterminable. Il peut s'agir d'un nom propre ou d'un signe de ponctuation, de l'apostrophe seulement qui remplace une lettre élidée, d'un mot, d'une lettre seule ou de plusieurs, il peut s'agir de phrases brèves ou très longues, nombreuses ou rares, parfois elles-mêmes à l'origine interminées. Je parle évidemment d'un continu chaque fois de mots ou de phrases, de signes

qui manquent à l'intérieur, si l'on peut dire, d'une carte, d'une lettre ou d'une carte-lettre. Car les envois totalement incinérés n'ont pu être indiqués d'aucune marque. J'avais d'abord pensé à garder des chiffres et des dates, autrement dit des lieux de signature, mais j'y ai renoncé. A quoi eût ressemblé ce livre ? Je voulais avant tout, en effet, telle fut une des destinations de mon labeur, faire un livre — en partie pour des raisons qui restent obscures et, je crois, le resteront toujours, en partie pour d'autres que je dois taire. Un livre au lieu de quoi ? Ou de qui ?

Quant aux 52 signes, aux 52 espaces muets, il s'agit là d'un chiffre que j'avais voulu symbolique et secret — bref un cryptogramme savant, entendez très naïf, qui m'avait coûté de longs calculs. Si je déclare maintenant, et c'est la vérité, je le jure, que j'ai totalement oublié la règle aussi bien que les éléments d'un tel calcul, comme si eux-mêmes je les avais jetés au feu, je connais d'avance tous les types de réaction que cela ne manquera pas de susciter chez les uns et les autres. Je pourrais même faire une longue dissertation à ce sujet (pour, contre, avec et sans la psychanalyse) mais ce n'est pas le lieu. Disons que de ce programme il est indirectement question tout au long de l'ouvrage.

Qui écrit ? A qui ? Et pour envoyer, destiner, expédier quoi ? A quelle adresse ? Sans aucun désir de surprendre, et par là de capter l'attention à force d'obscurité, je dois à ce qui me reste d'honnêteté de dire que finalement je ne le sais pas. Surtout je n'aurais pas accordé le moindre intérêt à cette correspondance et à ce découpage, je veux dire à leur publication, si quelque certitude m'avait à ce sujet satisfait.

Que les signataires et les destinataires ne soient pas toujours visiblement et nécessairement identiques d'un envoi à l'autre, que les signataires ne se confondent pas forcément avec les envoyeurs ni les destinataires avec les récepteurs, voire avec les lecteurs (toi par exemple), etc., vous en ferez l'expérience et le sentirez parfois très vivement, quoique confusément. C'est là un sentiment désagréable que je prie chaque lecteur, chaque lectrice de me pardonner. A vrai dire il n'est pas seulement désagréable, il vous met en rapport, sans discrétion, avec de la tragédie. Il vous interdit de régler les distances, de les prendre ou de les perdre. Ce fut un peu ma situation, et c'est ma seule excuse.

Rompus comme vous l'êtes au mouvement des postes et

au mouvement psychanalytique, à tout ce qu'ils autorisent en matière de faux, de fictions, de pseudonymes, d'homonymes ou d'anonymes, vous ne serez pas rassurés et rien ne sera le moins du monde atténué, adouci, familiarisé par le fait que j'assume sans détour la responsabilité de ces envois, de ce qui en reste ou n'en reste plus, et que pour faire la paix en vous je les signe ici de mon nom propre, Jacques Derrida[1].

le 7 septembre 1979

1. Je regrette que tu ne te fies pas trop à ma signature, sous prétexte que nous serions plusieurs. C'est vrai, mais je ne le dis pas pour m'augmenter de quelque autorité supplémentaire. Encore moins pour inquiéter, je sais ce qu'il en coûte. Tu as raison, nous sommes sans doute plusieurs et je ne suis pas si seul que je le dis parfois quand la plainte m'en est arrachée ou que je m'évertue encore à te séduire.

Le 3 juin 1977.

Oui, tu avais raison, nous ne sommes désormais, aujourd'hui, maintenant, à chaque instant, en ce point-ci sur la carte, qu'un minuscule résidu « laissé pour compte » : de ce que nous nous sommes dit, de ce que, n'oublie pas, nous avons fait l'un de l'autre, de ce que nous nous sommes écrit. Oui, cette « correspondance », tu as raison, tout de suite elle nous a débordés, c'est pour ça qu'il aurait fallu tout brûler, tout, jusqu'à la cendre de l'inconscient — et « ils » n'en sauront jamais rien. « Laissé pour compte »,

je préférerais dire de ce que nous nous sommes l'un à l'autre, uniquement, *destiné*. J'ai honte de souligner, de vouloir être intelligible et convaincant (comme pour d'autres, finalement), j'ai honte de dire dans la langue commune, de dire, donc, d'écrire, de signifier quoi que ce soit dans ta direction comme si

Je ressemble à un messager de l'antiquité, un coursier, le courrier de ce que nous nous sommes donné, à peine un héritier, un héritier infirme, incapable de recevoir même, de se mesurer à ce dont il a la garde, et je cours, je cours pour leur porter une nouvelle qui doit rester secrète, et je tombe tout le temps. Bon, laissons. Pas le temps aujourd'hui encore, seulement ces cartes. Jamais pris le temps en somme de t'écrire ce que j'aurais voulu, il ne m'a jamais été laissé, et si je t'écris sans interruption

je ne t'aurai envoyé que des cartes. Même si ce sont des lettres et si j'en mets toujours plus d'une dans la même enveloppe

Après la séance, les échanges se sont poursuivis sur la pelouse de Balliol. Tu devines en haut, au fond et à gauche, le petit appartement du collège dans lequel j'ai dormi, en haut d'un escalier de pierre très étroit (cette fleur, qu'est-ce que c'est ? vient de là)

Trop de lits partout qui appellent

Je t'appelle tout à l'heure.

Le 3 juin 1977.

et quand je t'appelle mon amour, mon amour, est-ce toi que j'appelle ou mon amour ? Toi, mon amour, est-ce toi que je nomme ainsi, à toi que je m'adresse ? Je ne sais pas si la question est bien formée, elle me fait peur. Mais je suis sûr que la réponse, si elle m'arrive un jour, elle me sera venue de toi. Toi seulement, mon amour, toi seulement tu l'auras su.

nous sommes demandé l'impossible, comme l'impossible, tous les deux.

« *Ein jeder Engel ist schrecklich* », bien aimé.

quand je t'appelle mon amour, est-ce que je t'appelle, toi, ou est-ce que je te dis mon amour ? et quand je te dis mon amour est-ce que je te déclare mon amour ou bien

est-ce que je *te* dis, toi, mon amour, et que tu es mon amour. Je voudrais tant te dire

Le 3 juin 1977.

et toi, dis moi

j'aime toutes mes appellations de toi et alors nous n'aurions qu'une lèvre, une seule pour tout dire

de l'hébreu il traduit « langue », si l'on peut appeler cela traduire, par lèvre. Ils voulaient s'élever sublimement pour imposer leur lèvre, l'unique, à l'univers. Babel, le père, en donnant son nom de confusion, multiplia les lèvres, et c'est pourquoi nous sommes séparés et que moi je meurs à l'instant, je meurs d'envie de t'embrasser de notre lèvre la seule que je veuille entendre

Le 4 juin 1977.

je ne me rappelle plus mais j'ai eu tort. Tort de penser que ne m'avait pas été laissé ce qu'au fond je ne me suis pas donné — pour toi, à toi. A toi, qu'est-ce que ça veut dire ? Bon, laissons, tu sais — pas de dissertation.

Regarde bien cette carte, c'est une reproduction

Je te fais confidence de cet aphorisme solennel et sentencieux : entre nous tout n'a-t-il pas commencé par une reproduction ? Si, et en même temps rien n'est plus simplement faux, la tragédie est là. Je me rappelle à peu près par cœur ce que tu m'as écrit la première fois : « Choisir la carte postale est pour moi une fuite qui, du moins, vous épargnera la littérature trop abondante que vous auriez dû subir si j'avais osé vous parler de

. » Nous avons joué la carte postale contre la littérature, l'inadmissible littérature.

Tu as vu cette carte, l'image au dos de cette carte ? Je suis tombé dessus, hier, à la Bodleian (c'est la fameuse bibliothèque d'Oxford), je te raconterai. Je suis tombé en arrêt, avec le sentiment de l'hallucination (il est fou ou quoi ? il s'est trompé de noms !), et d'une révélation en même temps, une révélation apocalyptique : Socrate écrivant, écrivant devant Platon, je l'avais toujours su, c'était

resté comme le négatif d'une photographie à développer depuis vingt-cinq siècles — en moi bien sûr. Suffisait d'écrire ça en pleine lumière. Le révélateur est là, à moins que je ne sache encore rien déchiffrer de cette image, et c'est en effet le plus probable. Socrate, celui qui écrit — assis, plié, scribe ou copiste docile, le secrétaire de Platon, quoi. Il est devant Platon, non, Platon est *derrière* lui, plus petit (pourquoi plus petit ?) mais debout. Du doigt tendu il a l'air d'indiquer, de désigner, de montrer la voie ou de donner un ordre — ou de dicter, autoritaire, magistral, impérieux. Méchant presque, tu ne trouves pas, et volontairement. J'en ai acheté tout un stock.

Avant de poster cette carte, je t'aurai appelée.

Voilà, je viens de raccrocher dans la petite cabine rouge, je suis dans la rue, je garde ta voix, je ne sais pas où, je m'y perds aussi, telle est

Le 4 juin 1977.

J'ai continué ce va-et-vient. Après quoi je suis sorti pour acheter des timbres et en revenant, en remontant par ces escaliers de pierre, je me demandais comment nous aurions fait pour nous aimer en 1930 à Berlin quand il fallait des brouettes de marks pour acheter, comme on dit, un timbre

Qu'est-ce qui me pousse à t'écrire tout le temps ? Avant même que je puisse me retourner pour voir, depuis l'unique destination, unique tu m'entends, innommable et invisible, qui porte ton nom et n'a pas d'autre visage que le tien, avant même que je puisse me retourner pour une question, l'ordre est donné à chaque instant de t'écrire, n'importe quoi mais de t'écrire, et j'aime et à cela je reconnais que j'aime. Non, pas seulement à ça, aussi

Ta voix tout à l'heure encore (petite cabine rouge vitrée dans la rue, sous un arbre, un ivrogne me regardait tout le temps et voulait me parler ; il tournait autour de la cage de verre, s'arrêtait de temps en temps, un peu effrayant, avec un air solennel, comme pour prononcer un jugement), ta voix plus proche que jamais. La chance du téléphone — ne jamais en perdre une occasion —, il nous rend la voix, certains soirs, la nuit surtout, encore mieux quand elle est seule et que l'appareil nous

aveugle à tout (je ne sais pas si je t'ai jamais dit que, de plus, souvent je ferme les yeux en te parlant), quand ça passe bien et que le timbre retrouve une sorte de pureté « filtrée » (c'est un peu dans cet élément que j'imagine le retour des revenants, par l'effet ou la grâce d'un tri subtil et sublime, essentiel — entre les parasites, car il n'y a que des parasites, tu sais bien, et donc les revenants n'ont aucune chance, à moins qu'il n'y ait jamais, dès le premier « viens », que des revenants. Je me suis aperçu l'autre jour, au cours d'un petit travail, que ce mot « parasite » s'était régulièrement imposé à moi, un nombre incalculable de fois, depuis des années, de « chapitre » en « chapitre ». Or des parasites, voilà, peuvent s'aimer. Nous

c'est ce timbre que tu m'adresses alors, sans aucun message, aucun autre qui compte, et je bois et je me noie dans ce que je bois. Et je m'y rassemble pourtant chaque fois, et d'une fois à l'autre. Je suis tout ce timbre, cette série, cette conséquence de toutes les fois... Pourtant, pendant que je te parlais avec ce sentiment de proximité hallucinée (mais séparée et même la séparation était bonne), je fixais l'ivrogne anglais, je n'en détachais pas les yeux (il portait une sorte d'uniforme), nous nous regardions tous les deux, pardon, avec une attention que mon infinie distraction ne troublait en rien. J'étais certain qu'il ressemblait (comme je crois toujours, n'est-ce pas) mais impossible de savoir à qui, encore maintenant. Pardon encore (j'aurai passé ma vie à te demander pardon), je n'avais pas pensé au décalage horaire

Mais je t'écris demain, je le dis toujours au présent.

Le 5 juin 1977.

Je voudrais t'écrire si simplement, si simplement, si simplement. Sans que rien jamais n'arrête l'attention, sauf la tienne uniquement, et encore, en effaçant tous les traits, même les plus inapparents, ceux qui marquent le ton, ou l'appartenance à un genre (la lettre par exemple, ou la carte postale), pour que la langue surtout reste secrète à l'évidence, comme si elle s'inventait à chaque pas, et comme si elle brûlait aussitôt, dès qu'un tiers y mettrait les yeux (au fait quand accepteras-tu que nous brûlions effectivement tout ça, nous-mêmes ?). C'est un peu pour « banaliser » le chiffre

de l'unique tragédie que je préfère les cartes, cent cartes ou reproductions dans la même enveloppe, plutôt qu'une seule « vraie » lettre. En écrivant « vraie » lettre, je me suis rappelé la première venue de toi, qui disait exactement ceci : « j'aurais voulu tout de suite y répondre ; mais en parlant de vraies lettres ", vous m'interdisiez à moi d'en écrire » Je t'envoie de nouveau Socrate et Platon ma petite apocalypse de bibliothèque. Encore rêvé de l'Anglais titubant autour du téléphone : il frottait un crayon neuf contre une boîte d'allumettes et j'essayais de l'en empêcher. Il risquait de se brûler la barbe. Alors il a hurlé ton nom avec un drôle d'accent et Je ne suis pas encore revenu de cette catastrophe révélatrice : Platon derrière Socrate. Derrière il l'a toujours été, pensait-on, mais pas comme ça. Moi je l'ai toujours su, et eux aussi, eux deux je veux dire. Quel couple. Socrates tourne le *dos* à plato, qui lui a fait écrire ce qu'il voulait en faisant semblant de le recevoir de lui. On vend ici cette reproduction comme *post card,* tu as vu, avec *greetings* et *address.* Socrate qui écrit, tu te rends compte, et sur une carte postale. Je n'en sais rien de plus que ce qu'en dit la légende (c'est donc extrait d'un *fortune-telling book,* livre d'astrologie : la bonne aventure, le livre des destinées, le sort, le lot, la rencontre, la chance, je ne sais pas, il faudra que je voie, mais j'aime cette idée), j'ai eu envie de te l'adresser tout de suite, comme une nouvelle, une aventure, une chance à la fois anodine, anecdotique et bouleversante, la plus ancienne et la dernière.

une sorte de message personnel, un secret entre nous, le secret de la reproduction. Ils n'y comprendraient rien. Pas plus qu'à tout ce que nous nous sommes destiné. Et pourtant c'est une carte postale, deux trois cartes postales identiques sous la même enveloppe. L'essentiel, si possible, c'est que l'adresse soit unique. Ce que j'aime dans la carte postale, c'est que même sous enveloppe, c'est fait pour circuler comme une lettre ouverte mais illisible je t'écris demain mais j'arriverai sans doute, une fois de plus, avant ma lettre Dans le cas contraire, si je ne t'arrivais plus, tu sais ce que toujours

je te demande d'oublier, de garder dans l'oubli

Le 5 juin 1977.

Tu me donnes les mots, tu les délivres, un à un dispensés, les miens, en les tournant vers toi et te les adressant — et je ne les ai jamais tant aimés, les plus communs devenus très rares, ni tant aimé les perdre non plus, les détruire d'oubli à l'instant même où tu les reçois, et cet instant précéderait presque tout, mon envoi, moi-même, les détruire d'oubli, avant moi, pour qu'ils n'aient lieu qu'une fois. Une seule fois, tu vois la folie pour un mot ? Ou pour quelque trait que ce soit ?

Eros à l'âge de la reproductibilité technique. Tu connais cette vieille histoire de la reproduction, avec le rêve de la langue chiffrée

Envie d'écrire une grande histoire, une grande encyclopédie de la poste et du chiffre, mais de l'écrire chiffrée encore pour te la dépêcher, en prenant toutes les dispositions pour qu'à jamais tu sois seule à pouvoir la décrypter (à l'écrire, donc, et à signer), à y reconnaître ton nom, l'unique nom que je t'ai donné, que tu m'as laissé te donner, tout ce coffre-fort d'amour supposant que ma mort y soit inscrite, mieux, que mon corps y soit enfermé avec ton nom sur la peau, et qu'en tout cas ma survie ou la sienne soit limitée à la vie de — toi.

Et comme souvent sans le savoir tu me donnes le mot, c'est encore toi qui écris l'histoire, c'est toi qui dictes alors même que je m'applique en tirant la langue, lettre après lettre, sans jamais me retourner ce à quoi je ne me résoudrai jamais, c'est à publier autre chose que des cartes postales, à *leur* parler. Rien ne me paraîtra jamais le justifier. Adolescent, quand je faisais l'amour contre le mur, et que je me disais d'eux — tu sais, je t'ai raconté

Ce que je préfère, dans la carte postale, c'est qu'on ne sait pas ce qui est devant ou ce qui est derrière, ici ou là, près ou loin, le Platon ou le Socrate, recto ou verso. Ni ce qui importe le plus, l'image ou le texte, et dans le texte, le message ou la légende, ou l'adresse. Ici, dans mon apocalypse de carte postale, il y a des noms propres, S. et p.,

au-dessus de l'image, et la réversibilité se déchaîne, elle devient folle

je te l'avais dit, la folle c'est toi — à lier. D'avance tu détournes tout ce que je dis, tu n'y comprends rien, mais alors rien, rien du tout, ou bien tout, que tu annules aussitôt, et je ne peux plus m'arrêter de parler

Il s'est trompé ou quoi, ce Matthew Paris, trompé de nom comme de chapeau en plaçant celui de Socrate au-dessus de la tête de Platon, et vice versa ? Au-dessus de leur chapeau, plutôt, plat ou pointu, comme un parapluie cette fois. Du nom propre comme art du parapluie. Il y a du gag dans cette image. Cinéma muet, ils ont échangé leurs parapluies, le secrétaire a pris celui du patron, le plus grand, tu as remarqué la majuscule de l'un, la minuscule de l'autre surmontée encore d'un petit point sur le *p*. Et s'ensuit une intrigue de très long métrage. Je suis sûr que je ne comprends rien pour le moment à cette iconographie, mais ça ne contredit pas en moi la certitude d'avoir toujours su ce que ça raconte secrètement (quelque chose comme notre histoire, au moins une énorme séquence dont notre histoire peut être déduite), ce qui s'y passe et se passe de savoir. Un jour je rechercherai ce qui nous est arrivé dans ce *fortune-telling book* du XIII^e^, et quand nous serons seuls, ce qui nous attend

Tu m'as dit au téléphone, comme pour me renvoyer, et me renvoyer ce que moi-même je t'avais dit dans cette fameuse galerie

que je suis ton « surmoi » terrorisant (quelle connerie, permets-moi de noter) et qu'à cause de ça tu me diras toujours « va-t'en » quand je dis « viens ». Eh, oh, tu ne voudrais pas te débarrasser du surmoi et me garder, moi ? Non, je sais que c'est plus sérieux et c'est un peu la même chose pour moi. Tout ça parce que tu n'as pas voulu brûler les premières lettres. Le « surmoi » s'est installé là, il a élu domicile dans ce petit coffre de bois. Je te l'ai donné très vite, quel sinistre petit cadeau, avec une sorte d'apaisement reconnaissant mais en pressentant le pire. C'est à cet instant que nous avons tissé de la névrose comme du cocon ou du coton mauvais, très doux mais mauvais, avec la jalousie. Tu m'as bien expliqué toi-même qu'elle commence avec la première lettre

Comme je te l'ai dit au téléphone tout à l'heure, inutile de m'écrire ici, j'y

reste trop peu, ni même en poste restante à Londres. Je t'envoie le calendrier à part (on dit « pli séparé » pour ça ?). J'avais laissé la porte de la cabine téléphonique ouverte, mais il n'est pas revenu. Sur ta suggestion, je me le suis surnommé Elie, tu connais le secret. J'avais lu dans son regard qu'il mendiait l'impossible

Le 6 juin 1977.

Je ne t'ai pas raconté, pas le temps, comment ça s'était passé, l'autre jour, la rencontre de Socrate et Platon. La veille donc, séminaire (à Balliol, autour de *La différance,* dix ans après la conférence que j'en avais faite ici même, fallait entendre alors le silence embarrassé, la politesse offusquée, et fallait voir la tête de Ryle, Ayer et Strawson, bon, + « philosophie et littérature », thème du séminaire de Alan Montefiore et Jonathan Culler dont je t'ai parlé, + *Limited inc.,* and so on, je t'écris des lettres de voyageur de commerce en espérant que tu entends le rire et le chant — les seuls (les seuls quoi ?) qui ne s'envoient pas, ni les larmes. Ne m'intéresse au fond que ce qui ne s'expédie pas, ne se dépêche en aucun cas). En anglais : plus que jamais j'ai fait semblant de parler, ou de penser ce que je disais en même temps... Après, sur la pelouse où la discussion s'est poursuivie, égarée selon des aiguillages aussi imprévisibles qu'inévitables, un jeune étudiant (très beau) a cru me provoquer et, je pense, me séduire un peu en me demandant pourquoi je ne me suicidais pas. C'était à ses yeux la seule manière de « faire suivre » (son mot) mon « discours théorique », la seule manière d'être conséquent et de produire un événement. Au lieu d'argumenter, de le renvoyer à ceci ou à cela, j'ai répondu par une pirouette, je te raconterai, en lui renvoyant sa question, en lui signifiant qu'il devrait savourer, avec moi, l'intérêt qu'il prenait visiblement, en ce moment même, à cette question dont je m'occupais par ailleurs avec d'autres, dont moi. *En privé.* Et qu'est-ce qui vous prouve, lui ai-je dit si je me souviens bien, que je ne le fais pas, et plus d'une fois ? Je te pose la même question, par le même courrier. Remarque, on ne me l'envoie plus dire, cette idée (que je devrais me suicider, et sans trop attendre, sans trop faire attendre) serait assez répandue aujourd'hui, j'oserai dire dans le monde, dans les journaux

(regarde certains titres), en tout cas dans la littérature : rappelle-toi *Lord B.*, la proposition y est explicite et

toi-même, tu me garderais mieux et je pense avec tendresse à tous ces innocents, à ces vœux d'innocence.

Je reviens à Platon et Socrate. Donc, hier, Jonathan et Cynthia me guident à travers la ville. Je les aime, il travaille à une poétique de l'apostrophe. En marchant elle me raconte ses projets de travail (la correspondance au XVIII^e^ et la littérature libertine, Sade, toute une intrigue d'écritures que je ne peux pas résumer, et puis Daniel Deronda, de G. Eliot, une histoire de circoncision et de double reading) et nous tournons dans le labyrinthe entre les collèges. Je les soupçonne d'avoir eu un plan. Ils connaissaient, eux, la carte. Non, pas celle de la ville mais celle que je t'envoie, cette incroyable représentation de Socrate (si c'est bien lui) tournant le dos à Platon pour écrire. Ils l'avaient déjà vue et pouvaient facilement prévoir l'impression qu'elle me ferait. Le programme était en place et ça marche. Est-ce que tout cela est prescrit par ce mystérieux *fortune-telling book* ? Regarde bien Socrate signer son arrêt de mort, sur ordre de Platon son fils jaloux, puis place lentement sur la chaîne *Selva morale* (face 4, tu te rappelles ?) et ne bouge plus jusqu'à ce que j'arrive en toi

Je finis de t'écrire dans la rue, je poste Platon et Socrate avant la levée, je continuerai tout à l'heure de t'écrire sur l'un des lits, au dos de la même carte, je t'écris tout le temps, je ne fais que ça, ne m'intéresse qu'à ça tout le temps que je ne peux pas te voir ou laisser le chant, tout seul

ils ne s'en doutent pas, comme à mon « suicide » m'acheminant, tu entends, vers toi. Et je me trie*

Le 6 juin 1977.

de cette exclusion atroce que nous faisons de tous et de tout lecteur possible. La terre entière. La pire des « solutions finales », sans limite, voilà ce que nous déclarons toi et moi en chiffrant tout, jusqu'à notre vêtement,

* ou « je me tue », l'écriture ne permet pas de discerner entre les deux possibilités.

nos pas, ce que nous mangeons, et non seulement les messages comme ils disent, ce que nous nous disons, écrivons, « signifions », etc. Et pourtant le contraire n'est pas moins vrai. Tous ces exclus n'ont jamais été aussi vivants, harcelants même, je les appelle, comme le mendiant autoritaire de l'autre soir avec lequel je communiais intensément à travers la vitre au moment même où j'étais tourné vers toi, suivant de mes mains

Crois-tu qu'il y a des tables d'écoute ? Qu'on ouvre nos lettres ? Je ne sais pas si cette hypothèse me terrifie ou si j'en ai besoin

Jonathan et Cynthia se tenaient près de moi à côté de la vitrine, de la table plutôt où à plat, sous le verre, dans un cercueil transparent, parmi des centaines de reproductions étalées, cette carte devait me sauter aux yeux. Je ne voyais plus qu'elle mais ça ne m'empêchait pas de sentir que, tout près de moi, Jonathan et Cynthia m'observaient obliquement, me regardaient voir. Comme s'ils guettaient pour finir les effets d'un spectacle qu'il avaient mis en scène (ils viennent plus ou moins de se marier)

Je ne savais plus où me mettre. Comment regarder au fond de tous ces rectangles entre les jambes de Socrates, si c'est lui ? je ne sais toujours pas voir ce qu'il y a à voir. On a l'impression (regarde de l'autre côté, retourne la carte) que Plato, si c'est lui, ne voit pas non plus, ne cherche peut-être même pas à savoir, regardant ailleurs et plus loin par-dessus l'épaule de l'autre, ce que S. est en train, oui en train, d'écrire ou de gratter sur un dernier petit rectangle, un petit dernier au milieu de tous les autres (compte-les, il y en a au moins 23). Ce petit dernier est le plus « intérieur » de tous, il paraît vierge. C'est la surface d'écriture de Socrates et tu imagines la missive ou la charte rectangulaire, la carte postale de Socrate. A qui crois-tu qu'il écrit ? Pour moi c'est toujours plus important que de savoir ce qu'on écrit ; je crois d'ailleurs que ça revient au même, enfin à l'autre. Et plato, nettement plus petit, se hisse derrière Socrates, avec un pied en l'air comme s'il voulait se mettre à la hauteur ou comme s'il courait pour prendre un train en marche (c'est bien ce qu'il a fait, non ?). A moins qu'il ne pousse une voiture d'enfant, ou de vieillard, ou d'infirme (*Gängelwagen,* pour l'exemple, comme dira le grand héritier de la scène). Retourne-la très vite : Plato se donne de l'élan sur un skate-

board (si tu ne vois pas facilement la scène, mets un cache sur Socrates, et multiplie les caches, mobilise-les, déplace-les dans tous les sens, isole les parties de chaque personnage et fais passer le film), Plato receveur de tram dans un pays pauvre, il est sur le marchepied et pousse les jeunes gens à l'intérieur au moment où ça démarre. Il les pousse dans le dos. Plato conducteur de tram, le pied sur une pédale ou sur un avertisseur (il est assez avertisseur lui-même, tu ne trouves pas, avec ce doigt tendu ?) et il conduit, il conduit en évitant le déraillement. En haut de l'escalier, sur la dernière marche, il appelle l'ascenseur

tu m'accuses toujours de « délirer »
et tu sais bien ce que ça veut dire, hélas, dans notre code
jamais
je n'ai tant déliré
je perds la voix à t'appeler, parle-moi, dis-moi la vérité.

Le 6 juin 1977.

jaloux aussi de ce Matthew Paris, que je ne connais pas. Envie de le réveiller pour parler avec lui de toutes ces nuits blanches entre nous. La carte m'a tout de suite paru, comment dire, obscène. Obscène, tu comprends, en chacun de ses traits. Le trait en lui-même est indiscret ; quoi qu'il trace ou représente, il est indécent (mon amour, libère-moi du trait). Et à ces traits obscènes j'ai tout de suite eu envie d'élever un monument, ou un château de cartes, somptueux et fragile, aussi peu durable, aussi léger que ce qu'il m'a fallu laisser venir parfois pour te faire rire (les meilleurs souvenirs de nous, de ma vie peut-être, entre les extases, ce dont je suis bêtement le plus fier, comme d'une grâce, la seule, que j'aurais bien méritée). Le spectacle est trop renversant et il me reste encore inaccessible. Je ne peux ni regarder ni ne pas regarder, seulement spéculer, tu diras encore délirer. Plus tard d'autres tenteront une lecture scientifique et compétente. Elle doit exister déjà, endormie dans l'archive, réservée aux rares survivants, aux derniers gardiens de notre mémoire. Pour l'instant, moi, je te dis que je vois Plato bander dans le dos de Socrates et l'ubris insensée de sa queue, une érection interminable, disproportionnée, traverser comme une seule idée la tête de Paris et la chaise du copiste avant de glisser doucement, toute chaude

encore, sous la jambe droite de Socrates, en harmonie ou symphonie de mouvement avec ce faisceau de phallus, les pointes, plumes, doigts, ongles et grattoirs, les écritoires même qui s'adressent dans la même direction. La di-rection, la diérection de ce couple, de ces vieux fous, de ces galopins à cheval, c'est nous, de toute façon, *a priori,* (ils arrivent sur nous) nous sommes couchés sur le dos dans le ventre de la jument comme dans une énorme bibliothèque, et ça cavale, ça cavale, de temps en temps je me tourne de ton côté, je me couche sur toi et en devinant, en la reconstituant par toute sorte de calculs et de conjectures hasardeuses, je dresse en toi la carte de leurs déplacements, de ceux qu'ils auront induit du plus léger mouvement de plume, en tirant à peine sur le mors. Puis sans me dégager je me redresse encore

Qu'est-ce qui se passe sous la jambe de Socrates, tu reconnais cet objet ? Il plonge sous les vagues que font les voiles autour des fesses dodues, tu vois le double arrondi, assez invraisemblable, il plonge droit, rigide, comme le nez d'une torpille, pour électrocuter le vieux et l'analyser sous narcose. Tu sais que ça les intéresserait beaucoup tous les deux, cet animal paralysant. Le ferait-il écrire en le paralysant ? Tout cela, que je ne sais pas ou ne veux pas voir encore, revient aussi du fond des eaux de ma mémoire, un peu comme si j'avais dessiné ou gravé la scène, depuis le premier jour où, dans un lycée d'Alger sans doute, j'ai entendu parler de ces deux-là. Les gens (je ne parle pas des « philosophes » ou de ceux qui lisent Platon) se rendent-ils compte à quel point ce vieux couple a envahi notre domesticité la plus privée, se mêlant de tout, prenant à tout leur part, et nous faisant assister depuis des siècles à leurs anaparalyses colossales et infatigables ? L'un dans l'autre, l'un devant l'autre, l'un après l'autre, l'un derrière l'autre ?

Depuis toujours je sais que nous sommes perdus, et que de ce désastre très initial une distance infinie s'est ouverte

cette catastrophe, tout près du commencement, ce renversement que je n'arrive pas encore à penser fut la condition de tout, n'est-ce pas, la nôtre, notre condition même, la condition de tout ce qui nous fut donné ou que nous nous soyons l'un à l'autre destiné, promis, donné, prêté, je ne sais plus

nous nous sommes perdu — l'un l'autre

tu m'entends ? (j'imagine un ordinateur de table d'écoute essayant de traduire ou de classer cette phrase. Peut toujours courir, et nous aussi : qui a perdu l'autre en se perdant ?

Un jour, il y a des années, tu m'as écrit ceci, que je connais, moi l'amnésique, par cœur, enfin à peu près : « il est curieux de constater que généralement je ne réponds pas à tes lettres, ni toi aux miennes

ou bien délirons-nous, chacun seul, pour nous-mêmes. Attendons-nous une réponse ou autre chose ? Non, puisque au fond nous ne demandons rien, non, nous ne posons aucune question. La prière

». Bon, je t'appelle tout à l'heure. Tu sais tout, avant moi

tu me précéderas toujours.

Le 6 juin 1977.

Alors je t'ai perdue de vue. Et toi, où me « vois »-tu quand tu me parles, quand tu m'as, comme tu dis, au téléphone ? A ta gauche, à ta droite, à côté ou en face, devant, derrière, debout, assis ? Moi je guette les bruits dans la pièce autour de toi, j'essaie de surprendre ce que tu regardes ou qui te regarde, comme si quelqu'un rôdait, qui peut être moi à l'occasion, là-bas où tu es, et souvent je cesse d'être attentif à ce que tu dis pour que le timbre résonne tout seul, comme dans une langue d'autant plus proche qu'elle est étrangère, et que je n'y comprends rien (cette situation pourrait bien être celle qui me tient auprès de toi, à ton fil), et alors je suis couché sur le dos, à même le sol comme dans les grands moments que tu connais, et j'accepterais la mort sans un murmure, je voudrais qu'elle vienne

et je l'imagine incapable de se retourner sur Plato. On le lui aurait interdit. Il est en analyse et il doit signer, en silence, puisque Platon aura gardé la parole ; quoi ? eh bien, un chèque, si tu veux, à l'ordre de l'autre, car il a dû payer cher, ou son propre arrêt de mort. Et d'abord, du même coup, le mandat d'amener qu'il se dépêche lui-même sur ordre de l'autre, son fils ou son disciple, celui qu'il a dans le dos et qui aura joué l'avocat du diable. Car enfin Platon le dit lui-même, il se l'est envoyé, ce signe de mort, il l'a cherché, il s'y est précipité sans regarder derrière lui.

et dans la phase homosexuelle qui suivrait la mort d'Eurydice (et l'avait donc selon moi précédée

) Orphée ne chante plus, il écrit et il remet ça avec Platon. Rendez-vous compte, tout dans notre culture bildopédique, dans notre politique de l'encyclopédique, dans nos télécommunications en tous genres, dans notre archive télématicométaphysique, dans notre bibliothèque, par exemple la merveilleuse Bodleian, tout est construit sur la charte protocolaire d'un axiome, qu'on pourrait démontrer, étaler sur une grande carte, une carte postale bien sûr, tant c'est simple, élémentaire, brève stéréotypie apeurée (surtout ne rien dire ni penser qui déraille, qui enraye la télécom.). La charte fait contrat de ceci, tout bêtement, il faut bien croire : Socrate vient *avant* Platon, il y a entre eux — et en général — un ordre de génération, une irréversible séquence d'héritage. Socrate est avant, pas devant mais avant Platon, donc derrière lui, et la charte nous lie à cet ordre : voilà comment s'orienter dans la pensée, voilà la gauche et voilà la droite, marche. Socrate, celui qui n'écrit pas, comme disait Nietzsche (combien de fois t'ai-je répété que je le trouvais aussi, celui-là, parfois ou même toujours, un peu naïf *sur les bords* ; tu te rappelles cette photographie de lui avec ce côté « bon gros », au début en tout cas, avant le « mal », avant le désastre ?). Il n'a rien compris à la catastrophe initiale, du moins à celle-ci car pour les autres il s'y entendait. Il a cru comme tout le monde que Socrate n'écrivait pas, qu'il venait avant Platon qui écrivait plus ou moins sous sa dictée et le laissait donc écrire tout seul, comme il a dit quelque part. De ce point de vue, N. a cru Platon et n'a rien renversé du tout. Tout le « renversement » est resté compris dans le programme de cette crédulité. C'est vrai *a fortiori*, d'un *a fortiori* chaque fois différent et prêt à se foutre en l'air autrement, de Freud et de Heidegger.*

* Je dois le noter ici même, ce matin du 22 août 1979, vers 10 h, alors que je dactylographiais cette page en vue de la présente publication, le téléphone sonne. Les Etats-Unis. La téléphoniste américaine me demande si j'accepte un « collect call » (traduisez : P.c.v.) de la part de Martin (elle dit Martine ou martini) Heidegger. J'entendais, comme souvent dans ces situations qui me sont très familières, devant moi-même appeler très souvent « collect », des voix que je crois reconnaître à l'autre bout du fil intercontinental : on m'entend et on surveille ma réaction. Que va-t-il faire avec le ghost ou le Geist de Martin ? Je ne peux pas résumer ici toute la chimie du calcul qui très vite m'a fait refuser (« It's a joke, I do not accept »)

Or ma carte postale, ce matin quand je la délire ou la délivre dans cette jalousie qui m'a toujours effrayé moi-même, ma carte postale naïvement renverse tout. Elle allégorise, en tout cas, l'insu catastrophique de l'ordre. On commence enfin à ne plus comprendre ce que veut dire venir, venir avant, venir après, prévenir, revenir — et la différence des générations, puis hériter, écrire son testament, dicter, parler, écrire sous la dictée, etc. On va pouvoir enfin s'aimer

Tout cela ne va pas, ce n'est pas à vous que je l'apprendrai, sans conséquences politiques. Elles sont encore difficiles à calculer

« Nous irons un jour à Minos ».

J'ajoute quelques cartes, comme d'habitude. Pourquoi préférer écrire sur des cartes ? D'abord à cause du support, sans doute, il est plus rigide, le carton tient mieux, il garde, il résiste aux manipulations ; et puis ça limite et justifie, du dehors, par les bords, l'indigence du propos, l'insignifiance ou l'aléa de l'anecdoque [sic]

J'ai tant à te dire et tout aura dû tenir sur des clichés de carte postale — et s'y diviser aussitôt. Des lettres en petits morceaux, déchirées d'avance, découpées, recoupées. Tant à te dire, mais tout et rien, plus que tout, moins que rien — te dire c'est tout, et une carte postale le supporte bien, elle doit n'être que ce support nu, te dire à toi, toi seule, nue. Ce que mon image

après avoir fait répéter plusieurs fois le nom de Martini Heidegger, en espérant que l'auteur de la farce se nommerait enfin. Qui paie, bref, le destinataire ou le destinateur ? qui doit payer ? C'est une question très difficile, mais ce matin j'ai pensé que je ne devrais pas payer, pas autrement qu'en ajoutant cette note de remerciement. Je sais qu'on me soupçonnera d'avoir tout inventé, parce que c'est trop beau pour être vrai. Mais qu'y puis-je ? C'est vrai, rigoureusement et de bout en bout, la date, l'heure, le contenu, etc. Le nom de Heidegger était déjà écrit, après « Freud », dans la lettre que je suis en train de transcrire à la machine. C'est vrai, et d'ailleurs démontrable si on veut se donner la peine d'une enquête : il y a des témoins et une archive postale de la chose. J'appelle ces témoins (ces relais entre Heidegger et moi) à se faire connaître. Tout cela ne doit pas laisser croire qu'aucune communication téléphonique ne me relie au fantôme de Heidegger, ainsi qu'à plus d'un autre. Bien au contraire, le réseau de mes branchements, vous en avez ici la preuve, serait plutôt encombré, et il faut plus d'un central pour digérer la surcharge. Simplement, soit dit à l'intention de mes correspondants de ce matin (à qui je regrette un peu, toutefois, de n'avoir pas parlé) ma relation privée avec Martin ne passe pas par le même standard.

Tu vas croire que je venere cette scène catastrophique (mes nouveaux fétiches, le « tube » de l'été) : Plato instituteur en érection derrière l'élève Socrates, par exemple, et en disant « catastrophique », je pense, bien sûr, au renversement et à l'inversion des rapports, mais aussi, tout à coup, à l'apotrope et à l'apostrophique : p. un père plus petit que son fils ou que son disciple, ça arrive, p., à moins que ce ne soit S. à qui il ressemble, diablement, p., donc, le montre, S., il le montre (à d'autres) et en même temps il lui montre la voie, il l'envoie, et en même temps il l'apostrophe, ce qui revient toujours à dire « va » ou « viens », *fort, da. Fort/da* de S. et p., voilà ce que c'est, toute cette ontologie de carte postale. Ce qu'elle laisse étrangement inexpliqué, c'est qu'il s'adresse, lui-même, à S. ou à d'autres au-delà de S. Mais sait-on jamais

plato/Socrates, a o/o a. Regarde bien leur bobine, le chapeau de plato plat comme un plateau et le a de Socrates qui mime dans le nom au-dessus de la tête la forme même de son capuchon. Tout cela me paraît très prophylactique, préservatif, jusqu'au point sur le petit p. Mais qui sont-ils ? S est p, mon équation à deux inconnues. J'ai toujours été enchanté par ce passage de *Au-delà du principe de plaisir* où, après tant de laborieuses hypothèses et de détours inutiles, Freud en vient à déclarer sur un ton apparemment embarrassé mais dans lequel j'ai toujours perçu quelque satisfaction maligne : le résultat auquel nous parvenons enfin, c'est qu'au lieu d'une inconnue, nous en avons maintenant deux. Comme s'il enregistrait alors un certain bénéfice. Registre, tiens, voilà un mot, Socrate tient registre (en cachette, de ce que l'autre, le torpilleur, lui a pillé, des fonds qu'il a détournés, de la fausse monnaie qu'il a fait imprimer à son effigie. A moins que ce ne soit ici l'effigie des deux plus grands faux-monnayeurs de l'histoire, compères préparant l'émission sur laquelle nous sommes encore branchés en y tirant des chèques et des traites à l'infini. D'avance ils imposent tout, ils taxent, ils oblitèrent les timbres, à leur propre effigie, et de toi à moi

Voudrais ne m'adresser, tout droit, directement, sans courrier, qu'à toi mais je n'y arrive pas et c'est le fond du malheur. Une tragédie, mon amour, de la destination. Tout redevient carte postale, lisible pour l'autre, même s'il n'y comprend rien. Et s'il n'y comprend rien, assuré à l'instant

du contraire, ça peut toujours t'arriver, à toi aussi, de n'y rien comprendre, et donc à moi, et donc ne pas arriver, je veux dire à destination. Je voudrais t'arriver, arriver jusqu'à toi, mon unique destinée, et je cours je cours et je tombe tout le temps, d'une foulée à l'autre, car il y aura eu, si tôt, bien avant nous

Si tu m'avais écouté, tu aurais tout brûlé et rien ne serait arrivé. Je veux dire au contraire que quelque chose d'ineffaçable serait arrivé, au lieu de ce malheur sans fond dans lequel nous mourrons. Mais il est injuste de dire que tu ne m'as pas écouté, tu as bien entendu l'autre voix (nous étions déjà foule dans cette première enveloppe) qui te demandait de ne pas brûler, de brûler pour sauver. Rien n'est arrivé parce que tu as voulu garder (et donc perdre), ce qui en effet formait le sens de l'ordre venu de derrière ma voix, tu te rappelles, il y a tant d'années, dans ma première « vraie » lettre : « brûle tout ». Tu m'avais répondu, dès le lendemain, et ta lettre se terminait ainsi : « La lettre se termine sur l'exigence de cette suprême jouissance : désir d'être par toi déchirée » (tu es maîtresse de l'équivoque et j'ai aimé que tu me laisses prêter ce désir à la lettre, puis tu ajoutais) « Je brûle. J'ai l'impression bête de t'être fidèle. Je garde pourtant de tes phrases certains simulacres [depuis tu me les a montrés]. Je m'éveille. Je me souviens des cendres. Quelle chance, brûler, oui, oui ». Ton désir a mandé, commandé, fait arriver à destination tout ce que nous redoutions. Et ce qui nous a perdus, c'est que tu as voulu la généralité : j'appelle ça un enfant. Si nous avions pu mourir déjà, l'un ou l'autre, nous nous serions mieux gardé. Je me rappelle avoir dit à quelqu'un, tout au début de notre histoire, pourtant, « I'm destroying my own life ». Il me faut encore préciser : quand j'ai d'abord écrit « brûle tout », ce n'était ni prudence et goût de la clandestinité, ni souci de garde intérieure, mais ce qu'il fallait (la condition, la donnée) pour que l'affirmation renaisse à chaque instant, sans mémoire. Rendre l'anamnèse impossible, symboliquement bien sûr d'où le piège. C'est dans le même mouvement que (très sincèrement ?) je te disais, j'aimais te dire que j'aimais approuver ton désir même s'il ne se tournait pas vers moi. J'étais complètement fou, hors de moi, mais quelle chance ! Depuis nous nous sommes re-névronécrosés, c'était bon, aussi, mais voilà

Par fidélité à la demande secrète, tu as voulu garder, garder, moi aussi, et nous voilà privés de tout. Je rêve encore d'un deuxième holocauste qui ne viendrait pas trop tard. Sache que j'y suis toujours prêt, c'est ça ma fidélité. Je suis un monstre de fidélité, l'infidèle le plus pervers.

La première catastrophe, c'est l'ignoble archive qui pourrit tout, cette descendance où tout dégringole

Je ne sais pas quand je reviens, lundi ou mardi, j'appellerai et si tu ne peux pas venir m'attendre à la gare, je

Le 8 juin 1977.

et je t'accorde que mon « envie » — tu as trouvé le meilleur mot — d'immortaliser cette carte peut paraître bien suspecte. D'abord parce qu'elle fut sans doute au programme des deux imposteurs, de la scène qui se déroule entre eux et dont Paris s'est fait le voyeur ou le premier dévoyeur, tu peux dire aussi fourvoyeur, ou pourvoyeur (« *purveyor of truth* », ils ont choisi cette traduction pour « *Le facteur de la vérité* ») ou encore le révélateur, mais il a dû pour ça y prendre part. Le programme des deux imposteurs, c'est d'avoir, eux aussi, un enfant de moi. Et que ce soit fait dans le dos.

L'émission de sens ou de semence peut être rejetée (tampon, timbre et retour à l'envoyeur). Imagine le jour où, comme je l'ai déjà fait, on pourra envoyer du sperme par carte postale, sans passer par un chèque tiré sur quelque banque du sperme, et que ça reste assez vivant pour que l'insémination artificielle donne lieu à fécondation, voire à désir. Mais chère amie, prouvez-moi que ce n'est pas là une tragédie normale, vieille comme Mathusalem, plus vieille que nos plus inquiétantes techniques ?

L'aveu *impossible* (celui dont nous avons pris le risque, celui que l'autre en nous a su nous extorquer par cet atroce chantage à l'amour vrai), j'imagine qu'il ne peut être livré qu'à des enfants, pour des enfants, les seuls à ne pas pouvoir le supporter (en nous, bien sûr, car les enfants « réels » peuvent aussi s'en balancer) et donc à le mériter. A des adultes on peut tout avouer, tout et rien, donc.

Au diable l'enfant, nous ne nous serons entretenu que

de ça, l'enfant, l'enfant, l'enfant. Le message impossible entre nous. Un enfant, c'est ce qu'on ne devrait pas pouvoir s'envoyer. Jamais ça ne sera, ça ne *devrait* être un signe, une lettre, un symbole même. Les écrits : des enfants mort-nés qu'on s'envoie pour ne plus en entendre parler — précisement parce que les enfants c'est d'abord ce qu'on veut entendre parler tout seuls. Enfin c'est ce que disent les deux vieux.

Ils aiment l'adresse. J'en ai trop, trop d'adresses. C'est le mal dont je crève.

Suppose que nous ayons donné à l'un de nos innombrables enfants (possibles) un nom maudit, un nom de malédiction, le prénom de quelqu'un qui serait en nous comme la blessure à jamais ouverte (par exemple), comme nous l'aurions aimé. La blessure ne peut avoir (ne devrait avoir) qu'un nom propre. Je reconnais que j'aime — toi — à cela : tu laisses en moi une blessure que je ne veux pas remplacer.

Et ils croient que nous sommes deux, ils veulent à tout prix, sans savoir compter, se raccrocher à cette niaiserie. Deux, ni plus ni moins. Je te vois sourire avec moi, mon doux amour.

Je t'envoie toujours les mêmes cartes. S. écrit sur son pupitre de scribe médiéval comme sur un phallus ou sur une cheminée. Difficile de savoir si ces objets lui appartiennent mais il s'affaire sur la monture, des deux mains. La gauche, un grattoir sans doute, irrite le support, l'autre trempe. Deux mains, c'est le bloc magique (il le destine, comme une carte postale, à cet autre vieux barbu qui a voulu remettre ça, l'anamnèse, vingt-cinq siècles plus tard, et qui, sans crier gare, efface pourtant Socrate de la scène du Banquet [*weg ! fort !*]). Il efface d'une main, il gratte, et de l'autre il gratte encore, en écrivant. Où est-ce qu'on aura stocké toute cette information, tout ce qu'il aura gratté et gratté celui-là ? La question mériterait une tribune libre dans le Monde.

Je n'ai pas pu te répondre au téléphone tout à l'heure, ça fait trop mal. La « décision » que tu m'as demandée une fois de plus est impossible, tu le sais. Elle te revient, je te la renvoie. Quoi que tu fasses, je t'approuverai, et je le ferai depuis ce jour où il fut clair que jamais entre nous aucun contrat, aucune dette, aucune garde sous scellé, aucune mémoire même ne

nous retiendrait — aucun enfant même.

Bien sûr ce fut aussi le jour de la liance la plus sacrée, à cause de cela même, mais au moment où le moteur tournait, tu t'en souviens, la première vitesse était passée et nous nous sommes regardés par la vitre, nous nous sommes dit (chacun à part soi et chacun à l'autre en silence, nous nous le sommes dit plus tard à haute voix, tant de fois et sous tant de formes) que l'absence de mémoire et la foi non jurée seraient la chance, la condition. C'était aussi un serment. Naturellement je ne l'ai jamais *accepté,* ni toi, ce n'était pas possible, mais je le veux encore, ce qui aime en moi, le seul qui sache aimer, je ne parle pas des autres, le veut encore et s'y accorde. J'en crève, bien sûr, mais ce serait pire autrement.

J'accepte, ce sera désormais ma signature, mais que cela ne t'inquiète pas, ne t'inquiète de rien. Je ne te voudrai jamais aucun mal, entends bien ce mot en toutes lettres, c'est mon nom, que j'*accepte,* et tu pourras compter, y compter comme sur les clartés capitales, de toi j'accepte tout.

Le 8 juin 1977.

c'est le nom, comme une salve de cartes postales, toujours la même qui se relance, en brûlant ses strophes, l'une après l'autre pour tenter jusqu'à toi sa chance. La précédente je l'ai à peine postée, pour ne manquer jamais une levée quand elle se présente, et me voilà de nouveau debout à t'écrire, debout en pleine rue, si souvent debout, sans pouvoir attendre — et je fais ça comme une bête, et même parfois contre un arbre. Mais c'est aussi que j'aime écrire à toi debout et accepter d'être surpris en train de faire la chose, exactement la situation dont je refuse tout quand il s'agit d'écrire autre chose, à d'autres et pour leur publier. Et en même temps, tu sais que je n'aime pas t'écrire ces bribes misérables, ces petits points perdus sur notre immense territoire, et qui le donnent si peu à voir, à imaginer même, qui l'occupent aussi peu que le point sur le I, un seul point sur un seul I, infiniment petit dans un livre infiniment grand. Mais (je peux à peine supporter, soutenir cette pensée avec des mots) le jour où je ne saurai plus le faire, quand tu ne me laisseras plus mettre le point sur mes I, le ciel me tombera sur la tête et la chute sera

sans fin, je m'étendrai dans l'autre sens de mon support. Tu me l'as dit un jour, je crois, j'écris toujours *sur* le support, à même le support mais aussi à son sujet. Résultat escompté, ça le déforme, j'entame ainsi sa destruction tout en le montrant, lui, en train d'*être* ce qui se détruit, tombe en pièces, un peu théâtrales, puis s'incinère sous tes yeux et il n'y a plus que tes yeux. Tu comprends c'est ça l'insupportable partition du support. On peut avoir raison de ne pas la supporter et je le comprends bien en tant que je suis raisonnable, comme toi et comme tout le monde, mais justement il y va de la raison. Bon.

Par exemple j'écris *sur* des cartes postales, eh bien j'écris sur les cartes postales. « Je » commence encore par une reprosuction (tiens, je viens d'écrire reproSuction : as-tu remarqué que je fais de plus en plus de fautes étranges, la fatigue ou l'âge, parfois l'orthographe se défait, l'écriture phonétique revient en force, comme à la maternelle où d'ailleurs ça ne m'arrivait pas, seulement à d'autres que confusément je méprisais — plus les lapsus ou les « slips » évidemment). Et par une reproduction elle-même reproduite en série, toujours la même image sur un autre support, mais un support identique, ne différant que *numero*. Ça date de quand, la carte postale « proprement dite », tu sais ? Dix-neuvième forcément, avec la photographie et le timbre, à moins que.. Envie d'écrire et d'abord de rassembler une énorme bibliothèque sur le courrier, les institutions postales, les techniques et les mœurs de la télécommunication, les réseaux et les époques de la télécommunication à travers l'histoire — mais justement la « bibliothèque » et l'« histoire » ne sont elles-mêmes que des « postes », des lieux de passages ou de relais parmi d'autres, des stases, des moments ou des effets de restance, et aussi des représentations particulières, de plus en plus étroites, des séquences de plus en plus courtes, proportionnellement, du Grand Réseau télématique, de la worldwide connection. Que serait notre correspondance, et son secret, l'indéchiffrable, dans cette archive terrifiante ?

Le désir de vaincre le principe postal : non pas pour te rapprocher enfin et t'emporter, l'emporter sur l'éloignement mais pour que me soit donné, par toi, l'éloignement qui me regarde.

Crois-tu que ça nous regarde, ce qui s'est passé entre S et p ? A croire l'apparence, mais ce n'est qu'une image, ils ont les yeux tournés ailleurs, ils n'ont jamais eu une pensée pour nous.

Le 9 juin 1977.

Plato veut émettre. Artificiellement, techniquement, de la semence. Ce démon de Socrates tient la seringue. Ensemencer la terre entière, envoyer la même carte fertile à *tout le monde*. Une pancarte que nous avons dans le dos et sur laquelle nous ne pourrons jamais vraiment nous retourner. Par exemple, ce pauvre Freud, Platon, via Socrate, via tous les destinataires qui se trouvent sur le chemin d'●ccident, les relais, les porteurs, les lecteurs, les copistes, les archivistes, les gardiens, les professeurs, les écrivains, les facteurs quoi, Platon lui fiche sa pancarte et Freud l'a dans le dos, il ne peut plus s'en débarrasser. Résultat, résultat, car ça n'est pas si simple et je-le-montre-dans-mon-livre, c'est alors Platon l'héritier, pour Freud. ●ui fait à Platon un peu le coup que celui-ci a fait à Socrate. C'est ce que j'appelle une catastrophe.

Le 9 juin 1977.

m'éloigner *pour* t'écrire. Si maintenant je t'envoie toujours la même carte, c'est parce que je voudrais bien mourir, m'enfermer enfin en un seul lieu qui soit un lieu, et bordé, un seul mot, un seul nom. L'image unique alors s'emparerait de mon corps immobile, couché, puis lentement

ce que

tu m'auras renvoyé

tu sais maintenant depuis quelle catastrophe, depuis quel désastre ce désir mortel de m'emmurer dans les répercussions d'un nom, de me laisser battre les tempes au chant d'un nom, le seul. Et d'une image. L'image et le nom sont le même. Tu m'as donné cela mais je voudrais que tu m'y prennes sans

Le retour me fait peur et même j'ai peur d'appeler. Et si tu n'étais pas là, sans avoir pu me prévenir ? Pendant les voyages, ces moments où je suis inaccessible, entre deux « adresses », quand aucun fil ou sans-fil ne me relie à rien, à toi, je meurs d'angoisse et alors sans doute

tu me donnes (et me pardonnes aussi) le plaisir qui n'est plus loin de déferler, aussi proche que possible, enfin sans mesure, au-delà de tout, ce que nous, selon ladite extase avions - deux ailes, voilà ce qu'il me faut sans quoi s'abattre, tomber du nid
comme une mauvaise carte, la perdante, dont il faut montrer le dessous, pas seulement à l'autre, mais à soi. Quand je saurai quel jeu je joue avec moi, mon amour. Mais pourquoi quand je vole avec toi l'angoisse ne disparaît-elle pas ? Toi, tu es bien tranquille, tu es tournée vers le paysage et tu jouis du dehors comme si tu venais de naître. Je me demande parfois tout simplement si tu existes et si tu en as la moindre idée.

Pas de littérature avec ça, pas avec toi mon amour. Quelquefois je me dis que tu es mon amour : alors ça n'est que mon amour, me dis-je en m'interpellant ainsi. Et alors tu n'existes plus, tu es morte, comme la morte dans mon jeu, et ma littérature devient possible. Mais je sais aussi — c'est d'ailleurs pour moi, ce matin, la définition du savoir, je devrais la publier — que tu es bien au-delà de ce que je répète comme « mon-amour », vivante, vivante, vivante, et je le veux, mais alors il faut que je renonce à tout, je veux dire à ce que l'amour me revienne, à ce que tournée vers moi tu me laisses même entendre ce que je dis quand je dis, te dis ou me dis mon amour

Au commencement, en principe, était la poste, et je ne m'en consolerai jamais. Mais enfin je le sais, j'en ai pris connaissance comme de notre arrêt de mort : c'était rédigé, selon tous les codes et tous les genres et toutes les langues possibles, comme une déclaration d'amour. Au commencement la poste, dira John, ou Shaun ou Tristan, et ça commence par une destination sans adresse, la direction n'est pas situable au bout du compte. Il n'y a pas de destination, ma douce destinée tu comprends, à l'intérieur de chaque signe déjà, de chaque marque ou de chaque trait, il y a l'éloignement, la poste, ce qu'il faut pour que ce soit lisible par un autre, une autre que toi ou moi, et tout est foutu d'avance, cartes sur table. La condition pour que ça arrive, c'est que ça finisse et même que ça commence par ne pas arriver. Voilà comment ça

se lit, et ça s'écrit, la carte de l'adestination. L'abjecte littérature est sur le chemin, elle te guette, tapie dans la langue, et dès que tu ouvres la bouche elle te dépouille de tout, sans même te laisser jouir de reprendre ton chemin, tout nu, vers celle que tu aimes, vivant, vivante, vivante, là-bas, hors du coup. La condition pour que je ne renonce à rien et que mon amour me revienne, et de moi entendu, c'est que tu sois là, là-bas, bien vivante hors de moi. Hors d'atteinte. Et que tu me renvoies

c'est un peu ce que je disais tout à l'heure, non ? A moins que ce ne soit le contraire mais tu sais qu'avec toi je ne relis jamais

Exemple : si un matin Socrate avait parlé pour Platon, si à Platon son destinataire il avait adressé quelque message, c'est aussi que p. aurait eu à pouvoir recevoir, attendre, désirer, bref *appelé* d'une certaine manière ce que S. lui aura dit ; et donc ce que S., sous la dictée, fait semblant d'inventer — écrit, quoi. p. s'est envoyé une carte postale (légende + image), il se l'est renvoyée de lui-même, ou même il s'est envoyé S. Et nous nous trouvons, mon ange bien aimé, sur le trajet. Conséquences incalculables. Va savoir alors si tu, en ce moment même, en ton nom

c'est la catastrophe : quand il écrit, quand il envoie, quand il *achemine*, S est p, enfin n'est plus tout autre que p (enfin je n'en crois rien, S aura été tout autre, mais si *seulement* il avait été tout autre, vraiment tout autre, il ne se serait rien passé entre eux, et nous n'en serions pas là, à nous envoyer leurs noms et leurs fantômes comme des balles de ping pong). pp, pS, Sp, SS, le prédicat spécule pour s'envoyer le sujet

Hallucination vraie à l'instant : tu sais ce que ça veut dire, tu étais là. Il est 6 h 10 maintenant, c'est la nuit

le 10 juin 1977. Impossible d'écrire aujourd'hui. Trop mal. Tu te rappelles : tout avait commencé par la décision joyeuse de ne plus écrire, la seule affirmation, la seule chance (plus de lettre, plus de littérature), la condition, ce qu'il faut se donner pour que quelque chose enfin se passe. Voue, avouons : ce fut l'échec, le triomphe de la communication, quoi (nous aurions dû en somme ne jamais com-

muniquer. pas même ensemble), du négatif et pire, le demi-échec, le demi-deuil, le gris, la grisaille

et toujours cette putain de poste et les levées sur le trottoir

Le 10 juin 1977.

J'arrive maintenant

Encore oublié tout à l'heure le décalage horaire, sans doute parce que je savais que tu ne serais pas seule. Tu imagines (j'aimerais que nous la lisions ensemble en nous y perdant) l'immense carte des communications dites « immédiates » (le téléphone, etc., appelle ça télépathie) à travers la distance et le réseau des « décalages horaires » (tous les points rouges qui s'allument en même temps sur notre carte d'Europe). Nous nous serions arrangé tous les deux, ce beau matin, la première vitesse passée, pour nous parler *tout le temps,* nous écrire, voir, toucher, manger, boire, envoyer, destiner ceci ou cela, toi ou moi, en permanence, sans la moindre interruption, sans entre-temps, simplement en misant sur la relativité, en calculant avec le décalage universel (lever les cales ou les multiplier ?). *C'est d'ailleurs ce qui se passe.* Entre écrire avec une plume ou parler au téléphone, quelle différence. C'est le mot. Je connais bien le système des objections mais ça ne tient pas, bref ça ne va pas assez loin. Tu vois bien que S. est en train de téléphoner et derrière l'autre souffle

Et Freud a branché sa ligne sur le répondeur automatique du *Philèbe* ou du *Banquet.* L'opératrice américaine interrompt et brouille : Freud ne paie pas assez cher, il ne met pas assez de quarters dans la machine. Le grand symposium, quoi, le gag sur Europe, Eros en relation téléphonique généralisée. Le démon appelle, Socrate décroche, tiens je te passe Freud (quelle différence, un très important décalage horaire) et le démon parle à Freud, en direct, de l'au-delà, comme son fantôme qui lui dit « tiens », hold on, ramène-toi avec ta bobine, ne coupez pas, je te passe Heidegger. Moi je tends Heidegger à l'élève : tiens, prends, comprends, et moi avec, et moi d'abord, toi aussi (tiens, sur « tendre » — ce qu'on fait, tendre, quand on dit « tiens », il y a la pensée du « *reichen* », « porriger » disent les traducteurs du central français de Heidegger — et ici je l'entends comme « por-

ridge » — sur « tendre », donc, envoyer, destiner, *schicken*, etc., *Zeit und Sein*, aura eu la puissance (pas Martin Heidegger, pas *Zeit*, pas *Sein* mais quelque chose du côté de *und*, et Heidegger le dit très bien), *et* donc aura eu la puissance de (savoir) (penser) tout rebrancher, de penser tout rebrancher, tous les acheminements de l'acheminement, tout le *Weg* possible et imaginable, avant l'être et le temps qu'*il y a* (*es gibt*) sur *ce qu'il y a à donner*. Coup de maître et coup de théâtre (sans représentation ni maîtrise, c'est encore plus fort) que ce branchement-là : de la très grande poste, quoi, tout acheminement doit passer par là, en passer, un jour ou l'autre, par ce grand centre de tri, s'y faire taxer, timbrer, et surtout oblitérer, après s'être acquitté de la somme due à la mémoire du nom propre dont vous voyez ici l'effigie, avec dans le fond, les montagnes et la forêt autour de Fribourg. Je rêve qu'un jour la carte S et p devienne un timbre, ou une vignette sur laquelle je toucherai des droits et dont devraient s'acquitter tous ceux qui... qui quoi ? Je ne sais pas, tout et n'importe quoi, qui pensent, lisent, écrivent, téléphonent, communiquent, n'importe quoi, qu'ils paient finalement à tous les coups

un grand penseur, c'est toujours un peu une grande poste, mais ici c'est aussi la fin (historiale, destinale) des postes, fin de course et fin du courrier, d'une grande époque au moins, d'une grande halte de la technologie postale

la puissance elle-même (*esti, vermag*), c'est ce qu'il y a — et que tu me donnes quand tu viens si tu viens, mais je sais que tu ne viendras plus — tu as commencé par revenir mais tu ne reviendras plus, ni sur ta décision (pardon, sur ta « détermination », comme tu dis toujours !), tu ne voudras plus venir me rejoindre, et c'est ma faute, la faute impardonnable de mon innocence incorrigible, inentamable, inéducable. Ecoute — tendrement je vais te dire

ça ne fait rien si tu ne peux pas venir m'attendre, je t'appellerai de l'aéroport.

Hold on, ne coupez pas, tu crois que ça veut dire la même chose ?

Le 10 juin 1977.

ce qui resterait de nous a force de musique, pas

un mot, pas une lettre. Encore en train — je t'écris entre Oxford et Londres, près de Reading. Je te tiens couchée sur mes genoux. En train de *t'*écrire (toi ? à toi ?) cette pensée pour Oscar Wilde. Qu'aurait-il pensé de cette carte ? de l'inversion des noms et des places ? Il la connaissait peut-être il faut que tu comprennes, si j'écris *sur* la carte, comme aussi bien j'écrirais sur toi, et je l'aime, c'est pour détruire, que rien ne soit gardé qu'un support illisible, ou encore un cliché, rien qui ait mérité ou prétendu mériter d'être gardé. Et si nous ne détruisons pas toutes les traces, nous sommes sauvés, c'est-à-dire perdus

Ce que j'ai pu détruire comme lettres en cette si courte vie (comme la vie aura été courte !). Un jour surtout (ça a duré une journée entière, je crois que nous ne nous connaissions pas encore), je te raconterai, une des scènes les plus comiques et les plus sinistres, les plus inadmissibles de mon existence. Ce fut comme un meurtre interminable. Techniquement, matériellement je n'en venais pas à bout, parce que par précipitation et crainte absurde d'être surpris je choisissais les plus mauvais moyens. Tout y a passé et en des lieux différents, je m'y rendais en voiture (j'aurais presque regardé dans le rétroviseur pour vérifier qu'on ne me suivait pas). Les plus belles lettres du monde, plus belles que toutes les littératures, j'ai commencé par les déchirer au bord de la Seine, mais il aurait fallu vingt-quatre heures et les gens qui passaient et les fragments qu'on aurait pu reconstituer, tous ces flics qui me filent tout le temps comme des obsédés de ma vie privée dont ils ne savent rien, tout ça. J'ai tout rempoché dans ma voiture et dans une banlieue que je ne connaissais pas, où j'ai choisi d'échouer, j'ai tout brûlé, lentement, au bord d'un chemin. Je me suis dit que je ne recommencerai plus jamais.

très banale aujourd'hui l'idée qu'on tue en brûlant une lettre ou un signe, un ticket de métro que l'autre a tenu dans sa main, une place de cinéma, une enveloppe de morceau de sucre. Très banal aussi le « fantasme », très couru, mais avec quelle force et quelle nécessité il me dicte, de derrière, tous mes gestes. Le meurtre est partout, mon unique, mon immense. Nous sommes les pires criminels de l'histoire. Et ici même je te tue, sauve, sauve, toi, sauve-toi, l'unique, la vivante là-bas que j'aime. Entends-moi,

quand j'écris, ici même, sur ces cartes postales innombrables, j'anéantis non seulement ce que je dis mais l'unique destinataire que je constitue, donc tout destinataire possible, et toute destination. Je te tue, je t'annule au bout de mes doigts, autour de l'un de mes doigts. Il suffit pour cela que je sois lisible — et je te deviens illisible, tu es morte. Si je dis que j'écris pour des destinataires morts, non pas à venir mais déjà morts au moment où j'arrive au bout d'une phrase, ce n'est pas pour jouer. Genet disait que son théâtre s'adressait aux morts et je l'entends comme ça du train où je vais t'écrivant sans fin. Les destinataires sont morts, la destination c'est la mort : non, pas au sens de la prédication de S. ou de p., selon laquelle nous serions destinés à mourir, non, pas au sens où arriver à notre destination, à nous mortels, c'est finir par mourir. Non, l'idée même de destination comprend analytiquement l'idée de mort, comme un prédicat (p) compris dans le sujet (S) de la destination, le destinataire ou le destinateur. Et tu es, mon amour unique

la preuve, mais vivante justement, qu'une lettre peut toujours ne pas arriver à destination, et que donc jamais elle n'y arrive. Et c'est bien ainsi, ce n'est pas un malheur, c'est la vie, la vie vivante, battue, la tragédie, par la vie encore survivante. Pour cela, pour la vie je dois te perdre, pour la vie, et me rendre pour toi illisible. J'accepte.

Je n'ai encore rien détruit de toi, de tes bouts de papier veux-je dire, toi peut-être mais de toi rien. Mais ce sera fatal. (Je suis toujours en train, ça devient de plus en plus difficile à lire sans doute.) C'est très simple, si je reviens toujours sur la même carte (plato faisant promettre à Socrates, l'obligeant à signer un engagement : je ne laisserai rien après moi, pas même de la fausse monnaie à mon effigie), c'est finalement pour y poser les yeux, des yeux aveugles peu importe (c'est même mieux, moins je comprendrai le « vrai » sens de cette iconographie, moins mes yeux, la couleur de mes yeux, mes paupières, la tache sur l'une d'elles et le battement de mes cils se laisseront oublier de toi), c'est donc pour y poser des yeux, je parle des yeux non de la vue, des yeux que tu regardes parfois à l'envers penchée sur moi jusqu'à ce que nous devenions fous de ne plus rien voir d'autre que notre vue renversée dans ces visages alors terrifiants, si je regarde cette carte

c'est pour y poser mes yeux, leur fixer un lieu bien délimité, les y déposer puis te poster le foyer optique, exactement le même où maintenant, ici même, maintenant, après avoir ouvert la boîte et décacheté l'enveloppe, y posant les yeux à ton tour comme des lèvres humides, tu pleures et ça devient notre lit, le lit — comme une lettre ouverte. Tu te rappelles le jour où nous avons acheté ce lit (les complications du crédit et de la fiche perforée dans le grand magasin, puis l'une de ces horribles scènes entre nous). il faut que le regard et la lumière servent à toucher les yeux. Pour cela, voir sans comprendre, sans rien penser de ce qui se laisse voir en ce trop d'évidence.

Quand j'aurai convenablement interprété cette carte (S et p), si c'est jamais possible, tu ne seras plus là

Le train verso Londra, maintenant, pour moi, c'est toujours Freud et Adami.

Le 10 juin 1977.

J'ai marché plus de deux heures dans le même quartier en pleurant, un enfant perdu. J'ai de cette expérience des souvenirs assez précis, je ne sais pas si je t'ai jamais raconté ça, c'était à huit ou neuf ans, une foire à El-Biar. Je ne retrouvais plus mes parents et aveuglé par des larmes j'avais été guidé vers la voiture de mon père, en haut derrière l'église, par des êtres de nuit, des fantômes bienveillants. Des fantômes, pourquoi convoque-t-on toujours les fantômes quand on écrit des lettres ? On les laisse venir, on les compromet plutôt, et on écrit pour eux, on leur prête la main, mais pourquoi ? Tu m'avais fait lire cette lettre à Milena où il disait à peu près ça, quelque chose comme spéculer avec les esprits, se mettre nu devant eux ; il n'a écrit que (sur) des lettres celui-là, un des derniers avec Freud finalement. C'est là l'Europe, centrale, le centre de l'Europe, la carte entre Vienne et Prague, les miens en somme, avec un prolongement de la voie ferrée ou de l'Orient Express du côté d'Athènes ou de Reading, entre Oxford et Londres. Et dans la même lettre il dit comme toujours, il me semble, qu'il a horreur des lettres, que c'est l'enfer, il accuse les postes, le télégramme, le téléphone. Ailleurs il dit qu'il brûle des lettres et parle de sorcellerie

épistolaire. Oui, oui — mais qui le croira ?

Encore cette carte (S et p, c'est la proposition qui nous est faite et si tu la reçois, viens au rendez-vous). Depuis le début de ce voyage j'ai l'impression — ça prend une allure très « compulsive » comme ils disent (compulsion est un mot très beau qu'on ne peut plus entendre, on n'y sent plus le rassemblement de la poussée [toi, tu es la poussée] et compulsion de répétition encore moins) — j'ai l'impression que tout se ressemble, et moi d'abord, dans une carte postale, la carte postale — que je suis. Il n'y a que ça, cette reproduction de reproduction dont je meurs et qui m'interdit, qui fait de toi, ma vivante, une interdiction

ils nous ont *interceptés*.

et je ne crois pas qu'on puisse appeler proprement « carte postale » une image unique et originale, si quelque chose de tel a jamais lieu, une peinture ou un dessin qu'on destine à quelqu'un *en guise* de carte postale et qu'on abandonne à un tiers anonyme, à une machinerie neutre qui serait censée conduire le message à destination, y acheminant au moins son support, car si la carte postale est une sorte de lettre ouverte (comme toutes les lettres), on peut toujours, en temps de paix et dans certains régimes, tenter de la rendre indéchiffrable sans compromettre son acheminement. Indéchiffrable, mon unique, à la destinataire même. Et pourtant il n'y a que des cartes postales, c'est effrayant.

p. me fait peur, ce soir. Regarde, c'est la loi, c'est toi, c'est moi. Et leur jeu de mains. Celle qui écrit paraît vraiment ne pas pouvoir appartenir à S. Glissée plutôt sous le manteau par un autre qui écrit à sa place. On jouait à ce jeu dans mon enfance. L'un se mettait derrière l'autre, sous cape, et laissait sortir ses mains par-devant, avec toute sorte de gestes (se gratter le nez, se frotter les mains, menacer du doigt). On riait très fort mais l'angoisse était là, et le désir : si la main descendait un peu plus pour décrire des choses, comme au festin de Balthazar ? Ces quatre mains n'appartiennent à personne, ou à une seule divinité invisible dont le fantôme joue avec S et p. Paris a voulu nous égarer. As-tu vu des joueurs de « bonto » (je ne sais pas comment ça s'écrit) ? Il y en avait sur le port d'Alger. Avec une dextérité stupéfiante, ils déplacent trois cartes après t'en avoir fait choisir une.

Tu es sûre d'avoir pu suivre son mouvement et donc de retrouver la place où il la pose finalement, à côté des deux autres. Tu te trompes à tous les coups, sauf si au hasard, tu choisis une des deux autres, dont tu es sûre que ce ne sont pas les bonnes. Ils nous font le coup du « bonto » — avec l'œuvre de Platon bien sûr. Tu peux toujours courir pour savoir où elle a lieu, où elle est littéralement posée, où elle a été postée, à destination de qui. De même, et d'abord dirai-je, ici même, pour le dessein de Matthew Paris, comme pour ce que j'en fais ou qui m'affecte ici et que tu lis en ce moment même.

Un jour, s'il te plaît, ne me lis plus et oublie même que tu m'as lu

Dit-il. Regarde encore leurs incroyables chapeaux. Pour passer leur fausse monnaie en contrebande, non pas des écrits sous le manteau comme j'avais écrit naguère (dans la PP) au sujet des deux compères, mais de la fausse monnaie sous le chapeau ou dans le chapeau, comme faisaient, me dit M., les faussaires de la famille Freud, d'Angleterre précisément et pour passer la Manche. Par-dessus la Manche, je crois qu'ils faisaient passer les « plates », les plateaux ou les planches à billets.

Je te verrai avant que tu n'aies lu ceci. Comme ce serait bien si tu avais pu venir à l'aéroport. Je t'appellerai en tout cas de là-bas si tu n'y es pas. Tout à l'heure ce n'était pas libre (plus de cinquante minutes, montre en main), je suis mort plusieurs fois, mais tu vois, « la séance continue ». Je fais des économies sur l'argent des conférences (un jour je te parlerai du problème de l'argent entre nous et de l'interdit absolu que j'ai mis là-dessus, bêtement, comme un horrible macho méditerranéen qui dépense sans compter et ne veut jamais parler de ça), je ne change pas mes livres et bientôt nous pourrons nous payer ce répondeur automatique.

Le 11 juin 1977.

ce sera toujours le scandale et aucune archive jamais ne s'en chargera, aucun ordinateur n'en gardera la mémoire. Le « photomaton » que j'ai collé sous le grattoir sur la table de S., vient de Paddington. Quand je n'ai rien à faire dans un lieu public, je me photographie et sauf exception je me brûle.

Il est vrai que cette reproduction de reproduction (toujours un écrit et une image, indissociablement) a des limites, elle est en principe réglée par un droit et soumise à copyright.

tu sais qu'il a une sorte de génie pour dénicher des cartes postales et pour en jouer ; il m'en a envoyé une il y a longtemps en encadrant la mention « reproduction interdite » imprimée sur le bord. Je n'ai jamais su ce qu'il voulait dire, s'il voulait attirer mon attention sur le paradoxe « général » de la mention dont il pouvait savoir qu'elle m'intéresserait, ou s'il me demandait discrètement d'être discret et de garder pour moi ce qu'il me disait, ou plutôt me suggérait à peine, dans ladite carte. Je n'ai jamais été sûr de ce que j'ai cru comprendre, du contenu de l'information ou de la dénonciation. Terrifié, j'y ai projeté le pire du pire, ça m'a fait délirer même.

Il avait parlé d'« écart » et je m'aperçois aujourd'hui — il est même extraordinaire que ce soit seulement aujourd'hui — que « écart » est l'anagramme de « carte ». Cette inversion des lettres et du corps des mots, j'en avais joué pour trace et écart, pour récit et écrit, trop abondamment sans doute. Et le lexique de la carte, du cadre, de la charte, du quart, du cadran, du cartouche, etc., tu sais que j'en ai plutôt abusé. Or je n'avais jamais renversé carte dans écart, dans l'écart postal. Un tri s'était fait et un fil de l'ordinateur avait été isolé

Imagine une ville, un Etat où les cartes d'identité seraient des cartes postales. Plus de résistance possible. Il y a déjà des chèques avec photographie. Tout ça n'est pas si loin. Avec le progrès de la poste, la police d'Etat a toujours gagné du terrain.

Le 11 juin 1977.

puis j'ai pillé les musées, comme d'habitude, mais je te dépêche encore, parmi les autres, plato et Socrates, avec un rébus pour toi au-dessus du doigt levé. Comme je suis sûr que tu ne trouveras pas, je ne te l'expliquerai, à mon retour, qu'à une condition

plato est laid, pour une fois, il ressemble à Socrate que Paris a vengé, à moins qu'il n'ait sans intention jeté les noms au hasard, comme s'ils sortaient d'un chapeau, celui de Socrates évidemment, ou d'un cornet

à dés. Derrière le grand homme le nain au chapeau plat, l'esclave ou le précepteur cherche à se hisser. Il y a un passage de Nietzsche, faudra que je retrouve, qui dit de Platon et peut-être d'Aristote qu'ils ont eu la chance d'avoir des copistes, d'où l'injustice à l'égard des prédécesseurs ; d'où aussi toute la suite de l'histoire, de la philosophie et du reste, les révolutions, les littératures, Marx-Nietzsche-Freud-Heidegger, puis cette minuscule carte-ci et nous sur la carte (là, tu ne comprends plus, faute d'avoir lu le rébus). Ce que Nietzsche, qui avait raison, n'a pas vu ou pas dit, c'est que le copiste d'honneur, le premier secrétaire du parti platonicien, ce fut le camarade Socrate — et qu'il fallait tout reconstruire selon cette généalogie fabuleuse, même si elle ne valait que le temps de mon hallucination dirigée. Il faut encore prendre en compte l'intérêt que je peux avoir, moi (moi, c'est-à-dire un lieu historique déterminé, un certain réseau de télétrucs), à toi, à cette hallucination, à te la communiquer, à en tirer un certain bénéfice, auprès de toi et de quelques autres, etc. Il faut compter avec elle, avec toi, c'est ce que je fais ici.

Tu me terrifies, tu es mauvaise pour moi, quand cesserai-je d'avoir peur de toi, de toute cette image que tu me renvoies ? Je ne sais même pas si je le désire. Peut-être que je ne t'aimerais plus, et pourtant je ne t'aime pas, pas toi, tant que j'ai peur et que, comme je le fais ici, à la veille de ce retour dont je redoute le pire, j'écris sous ta menace. Tu as la main levée et si je continue à m'enfermer dans le mutisme têtu que tu connais bien, tu es prête à me gifler (tu te rappelles ?). Dans *La folie du jour* (ah, que ces cartes sont savantes, « instruites » même, comme qui dit « je » dans *La folie,* et pourtant, je ne sais plus à qui je l'écrivais ces jours-ci, la littérature m'a toujours paru inacceptable, le scandale, la faute morale par excellence, et comme une carte postale qui voudrait se faire valoir pour autre chose, pour une vraie lettre à qui on ferait passer la censure ou la douane, une imposture pour se dédouaner de tout) « je » (il) « aime » la loi, figure féminine à laquelle il fait peur, lui aussi, lui d'abord, et à laquelle il donne le jour. Elle lui dit « Ah je vois le jour », etc.

Nous n'avons aucun droit, sache-le.

« Reproduction interdite », qu'on peut traduire autrement : pas d'enfant, interdit d'héritage, filiation inter-

rompue, les accoucheurs stériles. Entre nous, j'ai toujours cru (pas toi, je sais) que l'absence de filiation aurait été la chance. Le pari sur la généalogie infinie, c'est-à-dire nulle, la condition pour s'aimer enfin. Ça se passe autrement, l'enfant restant, vif ou mort, le plus beau et le plus vivant des phantasmes, impayable comme le savoir absolu. Tant que tu ne sauras pas ce que c'est qu'un enfant, tu ne sauras pas ce qu'est un phantasme, ni bien sûr, du coup, un savoir. Tu sais de quoi je parle, au moins, et arrange-toi comme tu pourras, avec cette économie je veux dire, de Socrate à Freud et au-delà, jusqu'à nous (compris et incompris).

Il faudrait illustrer cette image, en illustrer plutôt une épopée, sa couverture ou plutôt sa page de garde.

L'avion à Heathrow ce soir. J'aurai encore essayé de te rappeler (*collect*) d'ici là, si c'est libre. Si jamais je n'arrivais plus, tu sais quelle aura été ma dernière, ma dernière quoi au juste ? Volonté certes pas. Ma dernière image au fond des yeux, mon dernier mot, le nom, tout cela ensemble, et je n'aurai pas gardé ma ceinture attachée, une strophe de plus, l'orgasme et la compulsion finale, je nagerai dans ton nom sans me retourner, mais tu ne seras jamais ton nom, tu ne l'as jamais été, même quand, et surtout quand tu y as répondu. Le nom c'est fait pour se passer de la vie du porteur, c'est donc toujours un peu le nom d'un mort. On ne pourrait vivre, être là, qu'en protestant contre son nom, en protestant de sa non-identité avec son propre nom. Quand je t'ai appelée, au volant, tu étais morte. *Dès que* je t'ai nommée, dès que j'ai rappelé ton prénom. Et tu ne me l'as pas envoyé dire au téléphone, avant le premier rendez-vous, en invoquant peureusement, avec quelle lucidité, ton « instinct de conservation ». Par un chantage à la noblesse (« vous dites instinct de conservation ? vous ne trouvez pas que ça manque un peu de... ? »), je t'y ai fait renoncer quelque temps mais selon tes critères, ce ne seront jamais les miens, la conservation semble reprendre le dessus. Pour conserver quoi, le calcul est impossible. J'espère t'apercevoir à l'atterrissage

Le 25 août 1977.

été le plus terrible, n'est-ce pas, et nous avons,

jusqu'au sud, traversé tant de villes bien-aimées, habité tant de réconciliations, le corps couvert de cicatrices que par instants nous ne voyons plus en nous renvoyant l'image (« nous sommes beaux, regarde »).

Jamais, sache-le, je n'aurai rien à redire à ta « détermination ». Tu décides, et du moment et du reste. Je comprendrai et je t'approuverai. J'accepte. Non, non, cette « détermination » est inacceptable pour moi, inadmissible, injustifiable en moi *pour la vie.* Je dis bien pour la vie. Mais il n'y a pas seulement la vie, faut croire. Et malgré la vie en moi, je peux te donner raison (d'ailleurs, je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre si tu décides ainsi, si tu en as finalement le désir et la force, la préférence ; je n'ai qu'à me rendre à la réalité — comme toi, la réalité comme toi). Je pense comme toi. Hélas, as-tu remarqué, les coups qu'on me pardonne le moins, ce sont ceux qui ont consisté à m'absenter assez pour donner raison (par exemple dans *le Facteur de la vérité,* une note revient à donner raison, qu'ils n'ont pas même pu lire tant elle était insupportable), d'une certaine manière qui est la mienne. Pardonne-moi aussi cela, te donner raison. Mon désir est inacceptable, mais il est vivant.

Tu sais, ces délibérations interminables, à perte de vue, des heures et des heures, des jours et des nuits, sur le partage du plaisir, sur ce qui ne revient pas au plaisir, sur le calcul et l'incalculable des jouissances, toutes ces évaluations implicites, la ruse et le retors de toutes ces économies, nous y étions sublimes, des experts imbattables, mais c'était mauvais signe. Il n'y avait encore de bon que la nécessité, l'acte d'en délibérer encore ensemble et à perte de vue, l'impuissance à épuiser le sujet, cette immense préférence, claire comme le jour et tellement plus grande que nos ratiocinations. Les chicanes encore étaient des dispositifs érotiques. Le jour où nous ne disputerons plus La seule « détermination » possible, pour moi — et d'ailleurs j'y obéis à chaque instant sans en avoir l'air : tout brûler, tout oublier, pour voir si la force de repartir sans trace, sans chemin frayé

Le symbole ? un grand incendie holocaustique, un brûle-tout enfin où nous jetterions, avec toute notre mémoire, nos noms, les lettres, les photos, les petits objets, les clés, les fétiches, etc. Et s'il n'en reste rien

Qu'en penses-tu ?

J'attends ta réponse.

Le 28 août 1977. Tu viens d'appeler. Tu m'as demandé si je t'avais entendue m'appeler ? Est-ce une question ? Je suis resté muet. L'idée que tu puisses m'« appeler » et que je ne puisse répondre me bouleverse. Tout ce téléphone entre nous.

Je regarde encore nos deux compères, S. et p., leurs jeux de mains incroyables. Il y a certainement un code à ces gestes, je devrais consulter un docteur, pour voir enfin ce que tout ça veut dire. Pour l'instant je découpe et je colle. Admire l'économie, je n'ai déplacé que la main gauche de plato. Observe alors le coin de l'œil de S. qui n'attendait que ça. Je n'y comprends toujours rien, depuis plus de deux mois, mais ils me deviennent curieusement familiers, ce sont les miens. Je les aime aussi comme un souvenir de nos vacances. Ils auront supporté tant de messages, transporté tant de plaintes et tant d'aveux (tu sais, quand je dis « je t'aime », c'est vraiment un aveu — peut-être au sens des tragédies classiques — en même temps que l'absolution sublime de tout crime possible), ce sont nos préposés au courrier, nos facteurs personnels. A Sienne, les copistes (je ne me rappelle plus sur quelle peinture) avaient les mêmes instruments, la plume et le grattoir, et la posture semblable.

Le 29 août 1977.

J'en avais rapporté, puis commandé tout un stock, j'en ai deux piles sur la table. Ce matin ce sont deux chiens fidèles, Fido et Fido, deux enfants déguisés, deux rameurs fatigués. Qu'est-ce qu'ils auront ramé, ces deux-là aussi. Hier soir, je les voyais un peu autrement. Socrates, le grand-père, sait écrire, il a un cigare dans la main gauche ; le petit plato, le petit-fils, sérieux déjà comme un pape, tourne autour de lui. Il demande, il commande, envoie aux commissions : qu'on lui renvoie la balle, qu'on lui rende quelque chose, qu'on le laisse écrire ou qu'on lui rende la parole, peut-être par-dessus le bord de la chaire, du bureau, le dossier du fauteuil — ou par-dessus la robe de S. A propos, M., qui a lu le séminaire sur *La vie la mort,* avec quelques amis, me dit que je devrais publier

les notes sans rien y changer. Impossible, bien sûr, à moins que je n'en détache les séances sur Freud, ou seulement celle sur le legs de Freud, l'histoire du *fort/da* avec le petit Ernst. Difficile et abstrait sans le contexte de toute l'année. Peut-être...

Ils veulent *opposer fort* et *da* !!! Là et ici, là et là

la cassette sous pli séparé : attention, écoute-la seule, ne la laisse pas intercepter par la famille, il y a quelques mots pour toi entre les mouvements.

Quand rentres-tu ? J'appellerai au plus tard dimanche. Si tu n'es pas là, laisse-leur un message. Dis par exemple, pour qu'ils n'y comprennent rien, comme dans la Résistance, une phrase avec « tournesol » pour signifier que tu préfères que je vienne, sans tournesol pour le contraire

puisque je suis un vrai réseau de résistances, avec ces cloisons internes, ces petits groupes de trois qui ne communiquent que par un côté (comment ça s'appelle ?), pour ne rien se laisser extorquer, ne pas céder à la torture et finalement ne pas *pouvoir* trahir. Ce qu'une main fait, l'autre l'ignore (définition de l'aumône islamique ?)

Ça finira très mal, je ne m'y retrouve plus moi-même depuis longtemps, et en fait je me trahis, moi, tout le temps. Tous ces crétins qui ne savent pas déchiffrer, et qui croiraient volontiers que je mène une vie très abritée, sans exposition de corps, sans obsession et sans tremblement de terre politique, sans risque militant... Mais c'est vrai, monte d'année en année le mépris, le dégoût, et j'ai beau m'en défendre (mépris ou dégoût, non, autre chose parce que s'y mêle toujours cette sorte de triste solidarité, comme je t'avais dit, une compassion désespérée : j'aurai partagé tout ce qui fait époque (au moins ça, qui n'est pas tout, ni peut-être l'essentiel) avec eux qui n'ont rien compris. Epoque, c'est-à-dire halte, et poste. Plus envie de faire un pas dehors.

Le 30 août 1977.

jamais dans quel sens l'usure de ces aller-retour. Tu ne supportes pas le va-et-vient, ni l'interrupteur que je sais être. C'est la différence entre toi et moi. Enfin entre toi et toi, et moi et moi. Merci pour le délai de grâce, la

décision renvoyée à plus tard, la remission. Tant que tu voudras rester, je suis là, et même si tu pars sans te retourner. Je ne sais toujours pas à qui, à quoi je destine cette fidélité, à un morceau de moi peut-être, à l'enfant que je porte et dont je cherche à reconnaître les traits. Tu peux seule m'aider à le faire mais en même temps, comme l'enfant doit te ressembler de plus en plus, tu me dissimules ses traits, tu m'interdis de les voir et tant que je vivrai avec toi je ne comprendrai rien. Désir de te soustraire enfin à cette « ressemblance », de te voir paraître, toi, l'autre, et non seulement comme se développe un « négatif ». Quand je t'aurai vue, nous nous quitterons. Quand nous nous séparerons, quand je me séparerai, je te verrai. Je me retournerai vers toi. Mais je n'ai jamais su me séparer. J'apprendrai, alors je te prendrai en moi et il n'y aura plus aucune distance entre nous. Déjà je sens dans mon corps, je te l'avais fait remarquer, et tu m'avais fait la même confidence, d'étranges mimétismes. Horreur de ce calcul entre nous, de ces tris, filtrages, sélections de signes. Tu m'as aussi fait découvrir l'horreur absolue, la haine, l'injustice, la pire concentration du mal — j'étais vierge, tout simplement, même si je savais tout. Ne reste plus que le chant, il renaît chaque fois, rien ne peut rien contre lui et je n'aime que lui, en lui. Jamais aucune lettre *jamais* ne le donnera à entendre. Sans le moindre effort il se porte au-delà de tout calcul, de l'ignoble calcul, de la multiplicité des lieux (les morceaux de moi en foule, et de toi, les différences, la « topique », ah ! la topique !, la fidélité aux fidélités, le parjure comme impératif catégorique, pouah...

Je n'ai pas aimé que tu m'envoies ce télégramme. J'ai cru y sentir autre chose que de la hâte, le contraire même, une façon économe de ne pas m'écrire, de garder ton temps, d'« expédier ». Tu m'expédies comme de personne auparavant je ne l'aurais accepté — mais je ne pleure plus quand tu pars, je marche, je marche, sur la tête bien sûr. Le premier télégramme, tu as peut-être oublié qu'il dansait (il y a des années). Il venait de la poste voisine, tu aurais pu l'apporter toi-même. Je n'y comprenais rien sauf qu'il dansait.

et je le tenais en conduisant sur le volant de la voiture

notre style télégraphique, notre amour de carte postale, notre télé-orgasmisation, notre sténographie sublime

le tout dans le genre « retro » le plus insouciant, le plus effronté, et tournant le dos de toutes les manières

c'était près de la frontière italienne, retour de Florence, la douane n'était plus loin, tu me donnais à manger un fromage très gras pendant que je conduisais et je t'ai dit que tu transfigurais tout, tu n'as pas entendu, tu m'as fait répéter en tournant le bouton du poste (je vois encore ton doigt, le papier gras du fromage et la bague

nous ne sommes pas des anges, mon ange, je veux dire des messagers de quoi que ce soit, mais angéliques de plus en plus

je t'avais convaincue, avec toute sorte de détails, sur cette même route, les « galeries » se succédaient à toute allure (comme cet été, dans l'autre sens, la nuit, je conduisais comme un fou, tu m'attendais et j'étais à bout de force, je ne savais plus quand j'étais dans le tunnel ou hors de lui, je t'appelais de tous les cafés) que nous vivions Tristan et Yseult, voire Tancrède et Clorinde à une époque où la technologie télécommunicative rendait cela intempestif, absolument impossible, anachronique, désuet, décalé, interdit, grotesque, « vieux jeu ». Apparemment. Car le contraire aussi est vrai : nous aurions été, oui, impossibles sans un certain progrès de la télémachination, l'accélération dans la vitesse des anges (tous les anges, tous les messagers que nous nous sommes payés en glissant la pièce à l'automatique : avec le manuel on ne s'en serait pas tirés, à supposer que, bon), pas un jour sans un *fort : da* branché sur des ordinateurs de la nième génération, des arrière-petits-fils de computeurs, les descendants des pionniers

Je n'ai jamais compris que la psychanalyse s'accroche comme ça à une technologie aussi arriérée du *fort : da* ou du discours « en direct ». En fait, si, elle est malheureusement liée à un certain état des postes, et même des échanges monétaires, de la forme-argent et de son émission. Freud avait payé pour le savoir. D'avance, il avait payé.

car enfin le *fort : da* c'est les postes, la télématique absolue. Et les postes, c'est plus ce que c'était à l'époque des hémérodromes et des coureurs à pied, comme ils ont l'air de le croire. Et d'ailleurs ça ne s'y est jamais résumé.

J'attends toujours que tu répondes à la question précise, directe, que je t'ai posée, que tu y répondes autrement, de façon non dilatoire ou évasive. Je ne veux plus de rémission.

La chose désormais ne souffre plus de détour, nous devons, à nous-mêmes, ne plus souffrir le détour. Je suis allé aussi loin que je pouvais

et cette parole intarissable, ces jours et ces nuits d'explication ne nous feront pas changer de place ni échanger nos places, bien que sans cesse nous essayions de le faire, de passer de l'autre côté, d'avaler la place de l'autre, de remuer notre corps comme celui de l'autre, de l'avaler même en buvant ses mots, en mêlant peu à peu les salives, en usant les bords

mais il y a les autres, les autres en nous je te l'accorde, et nous n'y pouvons rien, c'est la limite. Il y a foule, quoi, voilà la vérité.

Lis le dos, ce que j'écris au *dos*, à même l'image, c'est une seule note.

Le 30 août 1977. Je te répète que je ne veux pas de rémission. Quand j'ai reçu ton mot (j'avais admiré auparavant l'accord entre le timbre et la Madone), je t'ai encore traitée de tous les noms. Puis le tien est revenu. Dans ton nom tu es ma destinée, tu m'es la destinée. Tout a commencé, tu t'en souviens, quand je l'ai prononcé, tu avais les mains sur le volant, et je sais que j'écris cela, ma destinée, le sort, ma chance, quand sur l'enveloppe je *risque*, c'est bien comme ça que je sens la chose, je risque le premier mot de l'adresse. Je m'adresse à toi, un peu comme si je m'envoyais, jamais sûr de le voir revenir, ce qui m'est destinée. Et quand je peux le prononcer, quand je m'appelle doucement de ton nom, il n'y a plus rien, tu entends, plus rien, plus personne au monde. Même plus nous peut-être et oui notre existence est alors menacée. C'est pourquoi je me permets tout, en ton nom, tant que je peux le prononcer à part moi, me garder en lui. Il m'absout de tout, il conduit, induit et commande à tout. Cela ne m'a pas empêché de t'injurier tout à l'heure. Nous nous sommes parlé sur tous les tons, écrit dans tous les codes, ils ne le sauront jamais (je l'espère et pourtant je ne m'en consolerai pas). Pardonne-moi cette violence tout à l'heure, à la

fin, je ne t'appelais pas pour ça et nous avions réussi (de vrais duellistes) à nous entendre longuement en évitant le meurtre, en faisant dévier les coups, sans redescendre encore en enfer, sans revenir sur le même aveu. Non, pas le tien (le tien fut sublime et à cette date c'est la seule lettre de toi que j'aie brûlée — à ta demande mais j'y avais pensé spontanément — presque en ta présence, simplement en passant dans la salle de bains où j'ai vu la boîte de somnifères, puis j'ai fait le saut), non, le mien, un seul mot finalement, et « oui » en réponse à ta question, une réponse que tu m'as extorquée bien que j'aie formulé la question à ta place : tu me demandes si ça a été possible ? — oui, oui. J'aurais pu ajouter une précision qui m'innocente presque, si c'est nécessaire, mais me refusant absolument à *parler* de cela en mettant les points sur les i, je viens néanmoins de me décider à t'envoyer une lettre *détaillée,* concrète comme tu dis — en poste restante à cause des belles et bonnes familles. On ne sait jamais. Va la chercher et ne m'en parle plus. Maintenant, pour passer à autre chose, regarde et garde ce que j'ai mis entre la carte S/p et le papier à lettres. Endors-toi en le prenant dans ta bouche. C'est une part de moi que je m'adresse à toi, au fond de toi. Et puis regarde-les encore remuer : qui conduit ? Ça ressemble bien à un véhicule historique, non ? Une gondole ? Non, bien que plato joue les gondoliers, perché à l'arrière, regardant loin devant lui comme on guide un aveugle. Il indique la direction. A moins que de l'index de sa main droite il ne désigne S., qui est en train de gratter un nom, tu vois, à l'attention d'un tiers auquel il s'adresse avec l'index de la main gauche. Car il y a des tiers, au lieu où nous sommes.

Si tu ne veux pas rentrer tout de suite, me laisseras-tu venir ?

Le 31 août 1977. Non, le timbre n'est pas une métaphore, au contraire, la métaphore est un timbre : l'impôt, la taxe à acquitter sur la langue naturelle et sur la voix. Et ainsi de suite pour la catastrophe métaphorique. Poste non plus n'est pas une métaphore.

Ce qui nous a perdus, c'est la vérité, cet horrible phantasme, le même que celui de l'enfant, finalement. Rien de vrai, tu le sais, dans nos « aveux ».

Nous sommes encore plus étrangers, ignorants, éloignés de ce qui s'est passé « réellement » et que nous avons cru nous dire, nous raconter, plus privés de savoir que jamais. Et les effets sont pourtant destructeurs, ineffaçables — enfin pour toi, pas pour moi. Moi, je peux toujours faire le saut, comme tu as vu. C'est ce que je t'ai expliqué — en « détails » — dans la longue épître un peu sentencieuse que tu as dû maintenant trouver au village.

Le 1er septembre 1977. Tu m'as dit il était une fois que je pouvais te demander l'impossible. Tu n'as pas supporté cette folie élémentaire, pour toi il faut être près ou loin.

de la lettre ouverte. Mon goût du secret (a-b-s-o-l-u) : je ne peux jouir qu'à cette condition, de cette condition. MAIS, la jouissance secrète me prive de l'essentiel. Je voudrais que tout le monde (non pas tout le monde, la meilleure âme télescopique de l'univers, appelle ça Dieu si tu veux) sache, témoigne, assiste. Et ce n'est pas une contradiction, c'est pour ça, en vue de ça que j'écris quand je peux. Je joue le secret contre les témoins faibles, les témoins particuliers, même s'ils sont foule, parce qu'ils sont foule. C'est la condition du témoignage — ou du voyeurisme — en principe universel, du non-secret absolu, la fin de cette vie privée que finalement je déteste et récuse ; mais en attendant, du privé il faut en rajouter. Implacablement, et du secret et de la crypte et de la réserve. Je ne refuse pas la publicité absolue du témoignage, je récuse des témoins, certains témoins. Les uns après les autres, c'est vrai *jusqu'à présent,* et presque tous. Moi-même parfois, c'est pour ça que j'écris un peu sans croire à rien, ni à la littérature, ni à la philosophie, ni à l'école, à l'université, à l'académie, au lycée, au collège, ni au journalisme. *Jusqu'à présent.* C'est pour ça que je m'accroche un peu aux cartes postales : si pudiques, anonymes, offertes, stéréotypées, « rétro » — et absolument indéchiffrables, le for intérieur lui-même que les facteurs, les lecteurs, les collectionneurs, les professeurs finalement se passent de main en main les yeux, oui, bandés.

le discord, le drame entre nous : non pas de savoir si nous devons continuer à vivre ensemble (pense aux fois innombrables de notre séparation, à chaque autodafé), si nous pouvons vivre *avec* ou *sans* l'autre, ce

qui a toujours passé notre décision, mais à quelle distance, selon quel mode de l'éloignement. Et là-

Le 1er septembre 1977.

S. est P., Socrate est Platon, son père et son fils, donc le père de son père, son propre grand-père et son propre petit-fils. Que la poussette se renverse après avoir « buté » contre le seuil, c'est le premier événement vrai dans *La folie du jour* après quoi le jour se « hâte vers sa fin ». Déjà une sorte de scène primitive, et répétée. Devine, qui peut deviner ce qui va nous arriver. Quoi qu'il arrive, je n'y peux plus rien. J'attends tout d'un événement que je suis incapable d'anticiper. Aussi loin qu'aille mon savoir et interminable que soit mon calcul, je ne vois pas d'issue qui ne soit catastrophique. La donne est implacable, nous sommes perdants à tous les coups. Nous avons dû le chercher. Tentation, pour la première fois dans ma vie, de consulter une voyante. I can't tell. J'aime ce mot, à cause de la sonorité, et de tous les sens qui ensemble y résonnent : compter, conter, deviner, dire, discerner. Pour nous, pour notre avenir, nobody can tell. Un jour j'irai à Oxford voir Platon et Socrate et consulter leur « *Fortune-telling book* ». Quand il dit un jour dans une conférence que le « divin Platon » avait été la « victime du socratisme », Nietzsche fait allusion aux « diseurs de bonne aventure ». J'ai envie de transcrire pour toi la traduction, je ne retrouve plus l'original — et j'aime qu'il parle d'une cicatrice de Platon, « lui qui pour l'amour du socratisme a foulé aux pieds sa nature profondément artiste, il révèle dans l'âpreté de ces jugements que la blessure profonde de son être n'est pas encore cicatrisée. S'il parle avec ironie de la véritable faculté créatrice du poète et s'il la met au rang des talents du devin et du diseur de bonne aventure, c'est parce que ce don poétique ne consiste pas dans une connaissance claire de l'essence des choses [...] le propre du dialogue platonicien, c'est l'absence de forme et de style engendrée par le mélange de toutes les formes et de tous les styles... ». Il va un peu fort, je trouve, et si c'était le contraire ? Le mélange, c'est la lettre, l'épître, qui n'est pas un genre mais tous les genres, la littérature même. En tout cas, le coup de génie de ce Paris que j'aimerais bien connaître, c'est de

les avoir fait figurer tous deux à l'ouverture d'un *fortune-telling book*.

Aimeras-tu mon dernier découpage, avec cette note de musique sur la carte ? La carte, c'est la partition (la partition insupportable de la lettre), et plato maître de musique ou chef d'orchestre, *conductor*. Qui conduit ? Socrates écrit ou transcrit la partition. Qui joue ? On n'entend rien de cette carte, mais la cadence est très bien marquée.

Encore peur de mourir avant d'avoir fini ma phrase.

Tu n'as toujours pas reçu la lettre que je t'ai envoyée au village en P.R. ? Je t'attends. Nous sommes-nous jamais vus ?

Le 1er septembre 1977. Nous les voyons, mais en fait ils n'ont sans doute jamais échangé un regard, je veux dire un vrai, couchés l'un sur l'autre, et si possible à l'envers. Ni vus ni connus, aucun rapport entre S. et P. Seulement des dialogues, le dialogue de P., que l'un, ou l'autre, écrit sous la dictée — de l'autre qui lui reste absolument invisible, inaccessible, intouchable. Aucun rapport. Il est trop évident, je reprends tes mots comme toujours, que S. ne voit pas P. qui voit S., mais (voilà le vrai de la philosophie) seulement *de dos*. Il n'y a que du *dos,* vu de dos, dans ce qui s'écrit, voilà le dernier mot. Tout se joue en *retro,* et *a tergo*. Et d'ailleurs rien ne prouvera jamais, au vu de cette carte, que S. ait jamais écrit un seul mot. Tout au plus, trempant sa plume ou plus voluptueusement l'un de ses doigts dans ce qui fait office d'encrier (ci-contre, j'ai découpé pour toi le calame et l'orifice dudit encrier pour que tu voies bien à quoi je passe mon temps quand tu n'es pas là), il se prépare à écrire, il rêve d'écrire, qu'il va écrire si l'autre le laisse ou bien lui en donne l'ordre ; peut-être vient-il d'écrire, et s'en souvient encore. Mais à coup sûr il n'écrit pas, présentement, présentement il gratte. Jusqu'à présent : il n'écrit pas. Tu diras « écrire » c'est bien gratter, non, il gratte pour effacer, peut-être le nom de Platon (qui a d'ailleurs réussi, en inventant Socrate pour sa propre gloire, à se laisser un peu éclipser par son personnage), peut-être un dialogue de Platon. Peut-être le corrige-t-il seulement et l'autre derrière, furieux, le rappelle à l'ordre. Peut-être joue-t-il avec les blancs, les alinéas, les simulacres de ponctuation dans le texte de

l'autre, pour le taquiner, le rendre fou de douleur ou de désir impuissant. C'est encore l'énigme absolue, ces deux-là. Si ce n'est pas maladresse et grossièreté du trait, plutôt du point, l'œil de Platon dit bien la colère.

Je t'écris encore parce que tout à l'heure, à 18 h précises j'ai appelé comme convenu, tu n'étais pas là, enfin c'est ce que j'ai cru sentir.

Le 2 septembre 1977. Je suis vraiment très, très surpris que tu n'aies pas trouvé ma lettre en P.R. Je ne crois pas à ton explication ou à ton hypothèse, pas du tout. Cette employée de la poste risquerait trop gros, même si elle n'est là que pour les vacances. Et même si elle est mue par cette rivalité d'enfance que tu évoques, elle remettra la lettre en circulation après l'avoir lue. D'ailleurs je te garantis qu'elle n'y comprendrait rien. Toi non plus peut-être. En tout cas je ne la récrirai jamais, ce « détail » m'a trop coûté, tout compte fait. Peut-être vaut-il mieux qu'il te reste illisible. Au téléphone, tu as encore hurlé, tout à l'heure. Mais non, je ne t'ai pas « rendue folle », pas si folle. Si, je l'ai fait, et si je l'ai fait, c'est parce que tu savais, sans jamais pouvoir en être sûre, que je ne m'adressais qu'à toi. A toi uniquement, toi, toi, et tu ne le supportes pas, tu as peur, tu t'affoles, tu fuis, tu cherches à te distraire, ou à me mettre dans mon tort, comme si j'étais tourné, moi, ailleurs. Je pense à la seconde : et si, pour ne pas avoir à m'innocenter, tu feignais de ne jamais recevoir cette lettre en PR ? De même que je ne veux pas avoir à la récrire pour les raisons que je t'ai dites, ni à la relire, pour les mêmes raisons, je n'allais pas en garder un double dactylographié et t'en adresser l'original en recommandé avec accusé de réception ! En finirons-nous jamais avec cette loi et cette police secrète entre nous ?

Le 2 septembre 1977. Tu viens d'appeler. « Je saurais t'oublier, si tu le demandais ». Je n'en doute pas, tu as déjà commencé, tu as commencé tout de suite, à la seconde, dès la première seconde, où

pardon, efface ça tout de suite, j'ai envie de rire avec toi, et c'est de loin mon meilleur désir. Incroyable, l'histoire qu'on te raconte sur le trajet entre la gare et le bureau de poste. Il faut réclamer, faire une

réclamation officielle. Il y a un centre qui rassemble en France toutes les lettres perdues, toutes les lettres en PR qui ne sont pas réclamées par leur destinataire après une certaine date (le délai est plus court qu'on ne croit), celles dont on ne retrouve ni le destinataire ni l'expéditeur. Je ne sais pas combien de temps ils les gardent, avant de les détruire je suppose. C'est à Bordeaux, j'aimerais bien savoir pourquoi. Il y a très, très longtemps, j'avais eu affaire à cette machinerie. En voyage, je m'étais expédié à moi-même, en Poste Restante, un paquet de lettres que je ne voulais pas garder sur moi. Je pensais disposer d'un très large délai pour aller les chercher, après mon retour. Erreur : quand je me suis présenté au bureau de poste, elles étaient introuvables. Personnel embarrassé : on les avait sans doute renvoyées à Bordeaux (puisque cette fois-là je n'avais pas mis mon adresse au dos ; dans ce cas, c'était précisément ce que je voulais éviter). Et là, c'est toujours difficile à retrouver. De toute façon, on ouvre tout et on lit pour deviner, avec les meilleures intentions du monde, un nom d'expéditeur ou de destinataire. Quand deux mois plus tard je suis rentré en possession de ces lettres, elles avaient été ouvertes en effet. Redevenues les cartes postales qu'au fond elles étaient déjà. Depuis je les ai détruites et, très sincèrement, je ne me rappelle plus de quelles lettres il s'agissait.

Je passe mon temps à te relire. Oui, « les mots sont en retard sur nous et comme eux [tu veux dire les mots ou S. et p. ?] nous n'avons qu'un seul sexe ». C'est en effet une « curieuse cuisine que notre destin ». Presque 6 heures, je viens.

Tu étais là, dans le soleil.

Le départ pour Yale est fixé au 27, il faudra faire vite. C'est quand, la rentrée scolaire ? Enfin, tu seras là, plus de lettres pendant ces quelques jours avant mon départ. Il faudrait ne plus écrire —

Le 3 septembre 1977.

Je te jure que je l'ai envoyée, et même avec l'adresse de l'expéditeur au dos. On doit donc pouvoir me la retourner, et la preuve sera faite. Entre-temps, as-tu fait la réclamation officielle ? Bien sûr, je sentais, à la seconde à laquelle j'écrivais, que cette lettre, comme

toutes les autres, était interceptée avant même toute autre mainmise, toute interception accidentelle — par exemple par cette postière, cette rivale de ton enfance. Tu as beau prendre toutes les précautions de la terre, recommander tes envois, avec accusé de réception, crypter, cacheter, multiplier les caches et les enveloppes, même à la limite ne pas envoyer ta lettre, la garder pour toi, la manger, eh bien d'avance elle est interceptée. Elle tombe entre les mains de n'importe qui, une pauvre carte postale, elle finit à l'étalage d'un bouquiniste de province, qui classe sa marchandise par noms de ville (j'avoue que j'y ai souvent fouillé, mais seulement pour toi, en cherchant des souvenirs de nos villes qui auraient transité dans d'autres mémoires, d'autres histoires, de préférence avant même que nous soyons nés, à la belle époque). Une fois intercepté — il suffit d'une seconde — le message n'a plus aucune chance d'atteindre qui que ce soit de déterminable, en quelque lieu (*déterminable*) que ce soit. Il faut l'accepter, j'accepte. Mais je reconnais que c'est insoutenable, une telle certitude, pour quiconque. On ne peut que dénier cette évidence, et par fonction, ceux qui dénient le plus énergiquement, ce sont les préposés à l'acheminement du courrier, les gardiens de la lettre, les archivistes, les professeurs aussi bien que les journalistes, aujourd'hui les psychanalystes. Les philosophes, bien sûr, qui sont tout ça à la fois, et les gens de la littérature.

Je crois en effet que l'idée s'impose, c'est le mot, en tout cas elle s'impose à moi et j'ai envie de ça (horrible envie, la fuite, quoi, s'enfermer dans un projet de livre, déployer toutes les ruses possibles et le maximum de conscience, d'intelligence, de vigilance, etc. en restant, pour rester (comme tu m'as dit un jour) enfermé dans cet enclos de naïveté puérile (et masculine), comme un petit garçon dans un parc, avec ses jeux de construction. Que je passe le plus clair de mon temps à les mettre en pièces ou à les jeter par-dessus bord, cela ne change rien d'essentiel à l'affaire. Je voudrais encore qu'on m'admire et qu'on m'aime, qu'on me renvoie une bonne image de mon habileté à détruire et à jeter au loin ces hochets ou ces pièces de meccano), enfin tu me diras pourquoi j'ai encore envie de ça, et d'une certaine manière pour toi, pour préparer en ton absence ce que je te donnerai à ton retour, à la fin des temps. Ça, quoi ? faire de la fausse préface au Freud une longue description (contrefaite) du tableau ou plutôt de sa

reproduction, de la carte postale elle-même, comme si mon Freud était un *fortune-telling book*. On mettrait S et p en couverture. Je vois, je ne vois pas mais je sens toute sorte de fils à tirer. Le livre s'appellera sans doute *Legs de Freud :* à cause de la marche et des jambes, du *pas* de Freud qui n'avance jamais dans *Au-delà,* et dont je suis toute la démarche, la déambulation, la préambulation interminable, des jambes qui a-cheminent autant que les jambages de la lettre ou de la cheminée (*jambs*) chez Poe, et tu sais que je joue toujours avec les mots anglés ; legs aussi du « mouvement », héritage et filiation, les petits-fils de Freud et l'institution, et la cause, et les filles et les bagues et le genre, etc., pour détourner — très nécessairement, tu sais comment je travaille — vers *lait de Freud* et *les deux Freud* ; pour parodier aussi, en la portant ailleurs, une expression bien aimée (« legs de Freud ») de Lacan et de Granoff. Or cette scène d'héritage, d'une autre façon répétée dans *la Pharmacie de Platon* (aussitôt après le chapitre 7 de la PP, *L'héritage du pharmakon : la scène de famille*), elle *intéresse* Platon et Socrate dans la position même où tu les vois postés sur cette carte. L'héritier présomptif, Platon, dont on dit qu'il écrit, n'a jamais écrit, il reçoit l'héritage mais en tant que destinataire légitime il l'a dicté, il l'a fait écrire et se l'est envoyé. *Fort : da,* arraisonnement violent, d'un trait, à la seconde, comme Freud s'est envoyé son testament pour survivre à ses légataires, mais comme Ernst, Heinele et quelques autres le lui ont dicté à leur tour, etc. C'est la démonstration que je voudrais performer, je suis dans ce livre Platon, Ernst, Heinele, etc., le plus sérieusement du monde. Voilà l'inversion qui m'intéresse (narcissiquement, mais nous l'avons assez éprouvé, tous les deux, le narcissisme est un de ces concepts de carte postale, de ces logiques à double bande ou à double face, comme celui d'introjection et quelques autres, *moi* par exemple : plus y en a, moins y en a), l'inversion que le dessein de Paris, telle que pour toi je l'hallucine, me paraît emblématiser.

Le rêve de Platon : faire écrire Socrate, et lui faire écrire ce qu'il veut, sa dernière volonté, his will. Le *faire* écrire ce qu'il veut en le laissant (*lassen*) écrire ce qu'il veut. Devenir ainsi Socrate et son père, donc son propre grand-père (PP), *et le tuer.* Il lui apprend à écrire. Socrates ist Thot (démonstration de la PP). Il lui apprend à vivre. C'est leur contrat. Socrate signe un contrat

ou le document diplomatique, l'archive de la duplicité diabolique. Mais aussi bien constitue-t il Platon, qui l'a déjà *rédigé,* en secrétaire ou en ministre, lui le magister. Et l'un à l'autre ils se montrent en public, ils s'analysent séance tenante, devant tout le monde, avec magnétophone ou secrétaire. Que se passe t-il quand il y a un tiers devant le divan ? Ou un autre analyste qui s'en paie une tranche ? Obliquement, le livre traiterait aussi de la correspondance de Freud (ou de Kafka, puisque tel est ton désir), et les dernières grandes correspondances (encore cachées, interdites), il inscrirait aussi *Le facteur de la vérité* en appendice, avec la grande référence de *Au-delà...* au *Banquet,* et puis surtout le *Philèbe* sur le plaisir, que Freud ne cite jamais, me semble-t il, alors que d'une certaine manière il en traduit ou transfère tout le programme. Comme si à travers tant de relais Socrate lui avait envoyé une carte postale, déjà une reproduction, un cliché, un ensemble de contraintes logiques que Freud à son tour vient reproduire, immanquablement, sans trop le savoir, dans un incroyable discours sur la reproduction et sur la compulsion de répétition.

Dès lors que, à la seconde, le premier trait d'une lettre se divise et doit bien supporter la partition pour s'identifier, il n'y a plus que des cartes postales, des morceaux anonymes et sans domicile fixe, sans destinataire attitré, lettres ouvertes, mais comme des cryptes. Toute notre bibliothèque, toute notre encyclopédie, nos mots, nos images, nos figures, nos secrets, un immense château de cartes postales. Un jeu de cartes postales (je me rappelle maintenant que la traduction française de *Au-delà...* met un château de cartes sous la plume de Freud, là où il dit à la lettre, je crois, que son édifice d'hypothèses « spéculatives » peut s'abattre en un instant, à tout moment). Voilà, spéculer sur des cartes postales, sur des valeurs à effigies couronnées. Que font les collectionneurs de cartes postales ? Il faut les observer.

Que peut signifier cette lettre chiffrée, ma très douce destinée, mon immense, ma toute-proche inconnue ? Peut-être ceci : même si c'est plus mystérieux encore, je te dois d'avoir découvert l'homosexualité, et la nôtre est indestructible. Je te dois tout et je ne te dois rien du tout. Nous sommes du même sexe, c'est aussi vrai que deux et deux font quatre ou que S est P. CQFD

Le 4 septembre 1977.

Tu te donnes chaque jour un jour de plus, et j'ai bien l'impression que tu ne veux plus revenir. Toujours pas de nouvelles de ta « réclamation » ? Préviens-moi

Quel couple ! Je crois que je t'ai écrit hier quelque chose comme « deux et deux font quatre ». Je t'annonce que c'est vrai. La scène paradigmatique du *fort:da,* dans *Au-delà...,* c'est une scène à quatre, *fort:da* entre les générations, postale et télécommunicative : quatre coins, une charte entre Pépé Sigmund, Sophie, Ernst et, et l'autre, le quatrième à qui il est peut-être signifié (mais par qui ?) « va-t'en », retour à l'envoyeur. C'est le gendre, le mari, le père. Le veuf, l'« inconsolable », dit Freud, après l'échéance des sept ans. Et c'est aussi un spécialiste de la reproduction, le photographe Halbertstadt. Marika, avec qui j'ai déjeuné au Rostand, me suggère : le phOtOgrAphe HAlbertstAdt, O O A A A.

Il s'envoyelle son père, le petit, et il le renvoie aussi (va-t'en !) en inventant les postes et le chemin de fer.

Bien sûr, si je suis le mot *poste,* comme tu dis, si je me le récite et le suce tout le temps, si je l'ai tout le temps à la bouche, jusqu'à fondre et me confondre en lui, c'est qu'il est hermaphrodite ou androgyne, *mannweibliche,* sexe neutre ou troisième ou premier sexe (d'abord repris par Freud de la bouche d'Aristophane après que Platon, ose-t-il dire, l'ait « laissé développer »). La poste, le poste, les deux s'aiment et se renvoient l'autre (quel couple !), c'est la loi du genre comme il était dit dans la note du *Facteur* qu'ils n'ont évidemment pas lue du tout, la note qui discrètement *installe* tout le programme, la note 3 précisément : « Le *poste* ne diffère de la *poste* que par le genre » (Littré). Tout ce vocabulaire, tout ce code postal, si tu préfères jouer, marchera très bien, en très grande profondeur essentielle, avec ce qui s'impose à moi dans la lecture de *Au-delà...,* à savoir la typologie des postages, postures, impostures, de la *position* surtout (*Setzung, thesis*), la thèse, l'athèse et l'hypothèse. Et c'est le *postal,* le Principe Postal comme relais différantiel, qui régulièrement empêche, retarde, endépêche le dépôt de la thèse, interdit le repos et sans cesse fait courir, dépose ou déporte le mouvement de la spéculation. Et c'est pourquoi sa fille restant muette, ma douce philatélie qui te penches

patiemment sur ma dissertation de carte postale en surveillant ta montre (tu viens de sortir de l'eau, le facteur vient de passer et il sera bientôt midi, tu regarderas le soleil quand moi, à la seconde même...

le jour où ce rendez-vous tu n'y viendras plus ma course s'arrête et je suis mort d'une mort qui n'est plus la mienne, la nôtre), c'est pourquoi le vieux se relance toujours, d'hypothèse en hypothèse, de thèse en contre-thèse. Il court la poste, après l'au-delà du PP, d'un pas à l'autre il spécule interminablement, ça spécule dans son dos, ça le pousse, il veut hériter de lui-même, il ne s'assied jamais, lui, ou très peu, et toujours derrière. A propos, essaie de déchiffrer ce que j'ai griffonné sous le plateau de SOcrAtes, à même la trompe d'éléphant, c'est pour toi.

Je viens de raccrocher, c'est toujours aussi difficile. Entendu, à 6 heures, dimanche après-midi, je danse dans l'eau avec toi (Astor Piazzola, Libertango, Meditango, Undertango, Adios Nonino, Violentango, Novitango, Amelitango, Tristango) et je ne m'arrêterai qu'après épuisement, mort de fatigue.

D'ici là je t'aurai appelée au moins trois fois, que les parents ou les enfants ne répondent pas avant toi. Mais je préférerais que tu viennes vraiment, si tu vois ce que je veux dire, toi

là, ici même où je suis et où je te rejoindrai.

Le 4 septembre 1977.

si tu savais, mais j'en crève la bouche ouverte, et il ne faut pas que tu aies peur de m'envoyer promener : *weg !* Un jour c'est toi qui me diras, comme je feignais de t'en menacer parfois, « salut ! ». Va-t'en ! et c'est bien à la guerre, la pire, que nous repartirons, de tous contre tous, le fil téléphonique une fois coupé : car si nous nous livrons, oui, livrons une guerre sans merci, la pire de toutes, si elle dure du moins et nous retient encore ensemble, c'est que nous sommes la paix, tu ne l'oublieras pas, en paix comme jamais personne, et pour l'éternité.

En raccrochant à l'instant (comme toujours, « raccroche », — « Non, raccroche, toi », — « Non, toi », — « Raccroche, toi », « Raccroche toi », « Je me raccroche », etc.), j'étais aux anges, je riais

doucement de cette conversation savante (nous sommes complètement fous !) sur le mot « philatélie ». Enfin, savante, c'est beaucoup dire. Car enfin, Diotime, on manque un peu de dictionnaire dans votre maison de campagne. Non, philatélie ne veut pas dire amour de la distance, du terme, du *telos* ou de la télé, ni l'amour des lettres, non, ma toute proche et pleine de soleil, c'est un mot très récent, il a l'âge des timbres, soit du monopole d'Etat, et il a trait à l'*atéléia* (le facteur, pas la vérité). L'*atéléia* c'est l'affranchissement, l'exemption d'impôt, d'où le timbre. Il est vrai que ça garde donc un rapport à l'un des sens de *telos :* acquittement, exemption, paiement, coût, dépense, frais. D'acquittement on pourrait aller à don, offrande et même, chez Sophocle, cérémonie du mariage ! Phila-télie, c'est alors l'amour *without,* avec/sans mariage, et la collection de tous les timbres, l'amour du timbre avec ou sans l'amour timbré. Mais avec tous les autres sens de *telos* (en particulier celui de puissance, de juridiction absolue ou de plein pouvoir, celui du principe de plaisir, le PP dont je parle tout le temps dans le *Legs*), tu vois tout ce qu'on peut faire. Je laisserai la chose se faire toute seule, je préfère toujours. Mais j'ai bien envie d'appeler ce livre *philatélie,* pour commémorer en secret notre coup de téléphone un peu dingue.

Nous sommes des anges monstrueux, toute cette mauvaise économie, cette énergie dépensée, ce temps que nous aurons passé à analyser l'impôt que nous payons pour rester ensemble, le prix que ça coûte, les calculs impossibles, les registres qualitatifs oui ma chère de l'évaluation, les bénéfices plus ou moins sublimes de la sublimation, les dettes secrètes, la taxe sur la souffrance des autres en nous, ces discussions pied à pied, ces analyses interminables, toutes nos ratiocinations auraient été ignobles, le contraire de l'amour et du don, si elles n'étaient pas faites pour donner encore le temps de se toucher avec des mots. Ce qui compte et se compte alors c'est ce que nous faisons en parlant, ce que nous nous faisons, comment nous nous touchons encore en mêlant nos voix. Non pas que (tu parles) les subtilités infinies du *do ut des* aient raison de nous, ni sa ruse imprenable, mais afin que tu sois là, et ta voix encore — la proximité m'aime, voilà ce que je me dis alors, elle m'aime encore puisqu'elle me parle. Elle n'est pas ici mais là, elle me parle, elle me rapproche de moi qui suis si loin de tout. Elle me touche,

elle me prend dans sa voix, en m'accusant elle me berce encore, elle me nage, elle m'envague, tu m'ennuages comme un poisson, je me laisse aimer dans l'eau.

Ce qui compte alors, c'est qu'il nous revienne encore d'épuiser la langue et la raison tourne court (et nous oublions tout ce que nous disons, il y faudrait une archive plus grande que le monde, aucun lieu n'en serait capable, aucune imagination qui s'arrêterait encore à des Himalaya de livres, de dossiers, de cassettes ou d'électro-encéphalogrammes, mais je me rappelle au premier plan la position des corps, le mouvement des jambes qui se plient ou toujours autrement se déplient, les pas esquissés d'un faux-départ, et cette fixité du regard, cette manière de se saouler à fixer ensemble, pendant des heures et des heures et des heures le même tableau sur le mur, un peu au-dessus du secrétaire, et sans le voir, sans même nous regarder, seulement ce duel acharné, ce harcèlement dont je n'ai jamais su décider quel corps s'y offrait d'abord, lequel s'y laissait charcuter, celui des mots ou le tien ou le mien et c'est sans doute une mauvaise question, cette chicane irrépressible, l'apparat de cette cour de justice qui siégeait en permanence (nous n'aurions jamais dû, tu vois, ça n'aurait jamais dû nous arriver), avec des âpretés éloquentes, une rhétorique amoureuse qui ne reculait devant aucun genre parce qu'elle se croyait sauvée par l'amour — et elle le fut mais tout de même — et cette poétique d'avocat général, cet orphisme de prétoire qui raffinait l'argument jusqu'à la surenchère la plus délirante, la transfiguration la plus comique — puis l'extase. Le surarmement mon doux amour, voilà ce qui nous a rendus fous, le surarmement aphrodisiaque du discours, pas le nôtre mais l'arsenal des raisons, la logistique dont nous étions pourvus. Car nous, nous-mêmes nous étions nus et sans arme. Et c'est bien à quelqu'un d'autre que nous *nous* adressions, et pour lui dire autre chose, dans la partie serrée que nous aurons jouée ; et qui se sera jouée de nous car nous l'avons perdue, n'est-ce pas, et tous les deux j'espère. Les autres aussi. Nous n'avons jamais eu raison, ni de rien. C'est si triste, d'avoir raison je veux dire. Et puis je crois qu'à la fin nous n'avons jamais pu nous mentir. Mais si, mais si, écoute-moi, entends-nous

Le 4 septembre 1977.

Harcèle-les, au bureau de poste. Est-ce que la réclamation passe par eux ?

Non, je ne la récrirai jamais, cette lettre.

Tu m'as encore parlé de ta « détermination », qu'est-ce que ça veut dire ? La « détermination » c'est la limite — et d'abord du plaisir (du *Philèbe* à *Au-delà*...), ce qui lie l'énergie ; elle identifie, elle décide, elle définit, elle marque les contours, et puis c'est la destination (*Bestimmung*, si on veut s'appeler comme ça), et la loi et la guêpe (Sp) quand elle est pas folle, qu'elle veut savoir de qui de quoi : et moi donc qu'est-ce que je deviens dans cette affaire, faudrait encore que ça me fasse un peu retour, que la lettre revienne à sa destination, etc.

D'abord timbrer, ou affranchir, puis oblitérer ou composter.

Et quand je dis que je m'adresse, je m'adresse un point c'est tout. Pas pour dire ceci ou cela, un message ou quoi, pas même un message que je m'adresse, j'essaie de me tendre un peu, je m'adresse comme on s'arc-boute. Et je ne crois pas que ce soit là mon lot individuel. Comment dans ces conditions s'assurer qu'on arrive à quoi ou à qui que ce soit ? Les astres décident sans quoi il ne se passe rien.

Toi qui devines tout, devine sur quoi je tombe ce matin ! Tu ne vas pas me croire parce que tu n'as jamais admis que je puisse être si amnésique et si fidèle en même temps. Mais si, mais si, c'est un peu la même chose. Donc j'avais oublié un passage de la Lettre II de Platon, que j'avais pourtant citée, longuement, à la fin de la PP, et que je retrouve à l'instant. J'avais envie de relire ces Lettres en pensant que je décrirai peut-être *Socrates and Plato* pour introduire au *Legs de Freud*. Or voici, je copie pour toi (la traduction directement, tant pis) : « Réfléchis donc à cela et prends garde d'avoir à te repentir un jour de ce que tu laisserais aujourd'hui se divulguer indignement. La plus grande sauvegarde sera de ne pas écrire [te l'aurai-je assez répété !] mais d'apprendre par cœur, car il est impossible que les écrits ne finissent par tomber dans le domaine public. Aussi, au grand jamais, je n'ai moi-même écrit sur ces questions. Il n'y a pas d'ouvrage de Platon et il n'y en aura pas. Ce qu'à présent l'on désigne sous ce nom est de Socrate au temps de sa belle jeunesse. Adieu et

obéis-moi. Aussitôt que tu auras lu et relu cette lettre, brûle-la. Assez là-dessus... »

Bon, voilà, assez là-dessus, je m'arrête, ça suffit comme ça, passons à autre chose (*Tauta men tautè*), tous ces ordres qu'on faisait déjà semblant de *se* donner, et plus facilement en écrivant des lettres, plus légèrement que dans une autre situation, je ne sais pas, dans un lit ou dans un livre. Platon déjà faisait ça, avec cette familiarité désinvolte qui donne le ton à tant de lettres. Comme ça le rapproche. Bon, je change de sujet, je reviens à mon sujet, pour ne pas t'ennuyer, mais en fait l'ordre que je feins alors de recevoir de toi, c'est une permission que je me donne — et je me les donne *toutes* —, la première étant de choisir mon sujet, de changer de sujet, de garder le même alors que j'en caresse un autre de *la même main,* et que j'en irrite un troisième avec ma plume ou mon grattoir. *Tauta men tautè.* Je me « paralyse ».

L'ordre donné à D. par la Lettre II, c'est bien l'ordre le plus amoureux, le plus fou que je t'avais aussi donné, mon ange (je ne t'ai jamais appelée mon ange, seulement écrit) et que tu n'as pas entendu. Cet ordre n'était pas un ordre, malgré l'impératif, comme ils croient (je viens encore de lire un livre savant sur la linguistique et les speech acts : « Viens » serait un ordre puisque c'est la grammaire d'un impératif. On croirait qu'ils ne se sont jamais demandé ce qu'est un ordre, que ça ne les intéresse pas, ni de savoir à quel « ordre » ils « obéissent » alors, ni comment la grammaire ou la langue peuvent commander, promettre, laisser à désirer, etc., et la règle des guillemets apparents, etc. Bon, laissons.) Mon ordre était la prière la plus abandonnée et le simulacre le plus inconcevable — pour moi-même d'abord. Comment pouvais-je te demander de brûler, autant dire de ne pas lire, ce que je t'écrivais ? Je t'ai aussitôt mise dans une situation impossible : ne me lis pas, cet énoncé organise sa transgression à l'instant même où, par le seul événement d'une langue comprise (rien ne se passerait de tel pour qui n'est pas instruit dans notre langue), il fait la loi. Il oblige à violer sa propre loi, quoi qu'on fasse, et il la viole lui-même. Voilà à quoi il se destine, à la seconde. Il est destiné à se violer, et c'est toute sa beauté, la tristesse de sa force, la faiblesse désespérée de sa toute-puissance.

Mais j'y arriverai, j'arriverai à faire que tu ne me lises plus. Non seulement à devenir pour toi plus illisible que jamais (ça commence, ça commence), mais à faire en sorte que tu ne te rappelles même plus que j'écris pour toi, que tu ne rencontres même plus, comme par chance, le « ne me lis pas ». Que tu ne me lises pas, c'est tout, salut, ciao, ni vu ni connu, je suis tout à fait ailleurs. J'y arriverai, essaie aussi.

Le 4 septembre 1977. Encore une levée, je reviens.

En fait, si, tu avais entendu mon ordre ou ma prière, la demande de la première lettre : « brûle tout », si bien entendu que tu m'as dit avoir recopié (« je brûle, impression bête d'être fidèle, gardé cependant quelques simulacres, etc. », c'est bien ça ?), de ton écriture, et au crayon, les mots de cette première lettre (pas les autres). Autre manière de dire que tu l'avais relue, quoi, *ce qu'on commence par faire* quand on lit, même pour la première fois. Répétition, mémoire, etc. Je t'aime par cœur, voilà, entre parenthèses ou entre guillemets, l'origine de la carte postale. Et de tous nos chromos. P. demande à D. de relire avant de brûler, soit, pour incorporer la lettre (comme un résistant devant la torture) et la prendre en lui par cœur. Garde ce que tu brûles, voilà la demande. Fais ton deuil de ce que je t'envoie, moi-même, pour m'avoir dans la peau. Non plus *devant* toi, comme quelqu'un dont tu peux détourner le regard, repousser les avances, ton objet, mais en toi, qui te parle et te baise sans interruption avant même que tu aies le temps de souffler et de te retourner. Avoir l'autre en soi, tout près mais plus fort que soi, et sa langue dans l'oreille avant de pouvoir dire un mot en se regardant au fond du rétroviseur, dans un automobile qui double tous les autres, c'est la chose la plus mystérieuse, la plus digne d'être pensée, la moins pensable, mon idée de toi, l'anamnèse infinie de ce que j'ai vu le jour

au dessert, presque sans transition, elle m'a dit qu'elle ne pouvait jouir qu'avec quelqu'un d'autre. Je n'ai pas tout de suite compris la syntaxe de sa phrase. — Mais si, il faut que ce soit quelqu'un d'autre ! Et elle éclate de rire en comprenant ce que je ne comprenais pas. Alors elle m'explique ce qu'elle ressentait comme une délicieuse pathologie dont elle n'était pas sûre

de pouvoir, en vérité de vouloir guérir : tout se mettait en scène, depuis le début, pour qu'au dernier moment elle pense, imagine, convoque, comment dire, se rende présent un autre que l'autre qui se trouvait à l'instant jouir en elle. Elle ne savait pas si elle faisait exprès mais elle vivait comme une fatalité la nécessité de destiner sa jouissance à l'absent, qui d'ailleurs n'était pas toujours le même, l'autre de l'autre pouvant toujours être encore un autre. C'est naturellement, là il faut que je la cite, un « surcroît » de jouissance toujours disponible, et une « privation mortelle ». Après un silence : le jour où j'aimerai quelqu'un, homme ou femme, je suis sûre, enfin je crois que cela cessera, en tout cas je reconnaîtrai l'amour à cela. J'ai beaucoup aimé, pourtant, sans jamais m'abandonner assez à ceux que j'aimais, présentement, je veux dire. Et jusqu'à présent. Autre silence (j'avais déjà demandé l'addition) et sans rien de provocant ni de vulgaire, avec une sorte de confiance à laquelle j'aime encore penser : j'ai le pressentiment qu'avec vous ce serait différent.

Ce qui m'a le plus frappé ce matin, c'est que p. ecrive dans une lettre (destinée à être brûlée sur sa demande) que c'est S. qui a tout écrit. Veut-il ou ne veut-il pas que cela se sache ? Or ce qu'il met en scène dans sa lettre à D., c'est bien notre « frontispiece ». Plato montre Socrates (montre à Socrates et montre à autrui qu'il montre à Socrates, peut-être), il indique, de son doigt, Socrate en train d'écrire. Et jeune, comme il est dit dans la Lettre, plus jeune que Plato, et plus beau, et plus grand, son grand fils, son grand-père ou son grand petit-fils, his grandson. Et comme Platon écrit, sans écrire, sans vouloir que trace en soit gardée, comme il écrit, sans écrire, que Socrate, qui passe pour n'avoir jamais écrit, en vérité aura écrit, qu'on le sache (ou non) et aura écrit cela même qu'il aura écrit (mais qui, il ?), tu peux essayer de faire suivre l'héritage. Il est vrai que Platon précise : il parle du corpus des ouvrages composés (*sungramma*). Il pourrait ainsi avoir exclu les lettres, *cette* Lettre bien sûr. Encore que la question reste ouverte du critère pour distinguer entre un livre et des lettres. Je ne crois pas à la rigueur d'un tel critère. Tout se passe comme si notre *Fortune-telling book* du XIII^e^ siècle (*Prognostica Socratis basilei*) avait sans voir ou sans savoir, mais qui sait (Paris aurait-il lu cette Lettre ?), illustré cette incroyable chicane de filiation et d'autorité, cette scène de famille sans enfant

où le fils plus ou moins adoptif, légitime, bâtard ou naturel, dicte au père l'écriture testamentaire qui aurait dû lui revenir. Et pas une fille dans le paysage, apparemment, pas un mot d'elle en tout cas. *Fort : da.* Ont-ils l'air sérieux tous les deux, et appliqués au-dessus de leur comptabilité. Regarde-les bien. Ayant décoiffé Socrates, j'ai dû nécessairement remplacer le S par un s.

J'ai retardé mon départ d'une semaine, pour des raisons très superstitieuses que je ne peux pas te dire. En tout cas ça nous donne plus de temps.

Le 5 septembre 1977.

Bientôt tout le monde sera là et je devrai, moi, partir. La vigne vierge a maintenant couvert toute la vitre, toute la vie, la pièce est dans l'obscurité, on dirait des algues, un faux-jour, j'ai l'impression de flotter dans un coffre de verre, entre deux eaux, longtemps après nous

Je pense que ce sont, tu comprends, les dernières lettres que nous nous écrivons. Nous écrivons les dernières lettres, des lettres « rétro », des lettredamour sur poster bellépoque, mais aussi les dernières lettres tout court. Nous prenons la dernière correspondance. Bientôt il n'y en aura plus. Eschatologie, apocalypse et téléologie des épîtres mêmes.

Pour la même raison il n'y aura plus d'argent, je veux dire de billets ou de pièces de monnaie, et plus de timbres. Bien sûr, la technique qui est en train de remplacer tout ça, elle avait déjà commencé à le faire depuis si longtemps. Il reste que de Platon, qui écrivait à Dionysos pour lui dire que Socrate, le jeune, avait tout écrit, à Freud dont la correspondance fait corpus avec lui, avec sa « cause » même, avec tout ce qui tient debout dans son institution théorique et pratique (et surtout la correspondance secrète sur laquelle j'écris en ce moment), de Platon à Freud il y a de la lettre. C'est le même monde, la même époque, et l'histoire de la philosophie, comme la littérature, tout en rejetant la lettre dans ses marges, tout en affectant parfois de la considérer comme un genre secondaire, comptait avec elle, essentiellement. Les gardiens de la tradition, les professeurs, les universitaires et les bibliothécaires, les docteurs et auteurs de thèse sont terriblement curieux de correspondances (de quoi d'autre peut-on être

curieux, au fond ?), de c.p., de correspondances privées ou publiques (distinction sans pertinence dans ce cas, d'où la carte postale, c.p. mi-privée mi-publique, ni l'une ni l'autre, et qui n'attend pas la carte postale *stricto sensu* pour définir la loi du genre, de tous les genres), curieux de textes adressés, destinés, dédiés par un signataire déterminable à un récepteur particulier. Ces gardiens appartiennent, comme ce dont ils croient avoir la garde, à une même grande époque, à une grande halte, la même, qui fait ensemble avec elle-même dans sa représentation postale, dans sa croyance à la possibilité de ce type de correspondance, avec toute sa condition technologique. En se dissimulant cette condition, en la vivant comme une donnée quasi naturelle, cette époque se garde, elle circule en elle-même, elle s'automobilise et se regarde, toute proche d'elle-même, dans l'image qu'elle se renvoie — par la poste précisément. Platon et Freud, c'est la même pièce, ils vivent sous le même toit ou presque. Le trajet du *fort:da* reste en tout cas très bref (du moins dans la *représentation* qu'ils en ont et qui repose sur la tradition postale, car hors de cette représentation familière et familiale, ils sont sans rapport, comme d'ailleurs S. et P. entre eux, à une distance infinie qu'aucune épître jamais ne pourra franchir), disons la poste à côté, un facteur à vélo avec des pinces au pantalon dépose le *Philèbe* au 19 de la Berggasse comme un pneumatique, et te voilà

je t'apprends

le plaisir, je te dis la limite et les paradoxes de l'*apeiron*, et tout commence, comme la carte postale, par la reproduction. Sophie et sa suite, Ernst, Heinele, moi-même et compagnie dictons à Freud qui dicte à Platon, qui dicte à Socrate qui lui-même, lisant le dernier (car c'est lui qui me lit, tu le vois ici, tu vois ce qui s'écrit sur sa carte à l'endroit où il gratte, c'est pour lui que s'écrit cela même que tout à l'heure il va signer) aura encore fait suivre. Coup de tampon sur le timbre, oblitération, on n'entend plus distinctement personne, dépôt légal, la loi fait la loi mais tu peux toujours courir après le destinataire aussi bien qu'après l'expéditeur. Courir en rond mais je te promets qu'il faudra courir de plus en plus vite, à une vitesse hors de proportion avec celle de ces vieux réseaux, en tout cas de leurs images. Finie, la poste, enfin celle-ci, cette époque du destinal et de l'envoi (du *Geschick*, dirait l'autre vieux : tout se joue là, une fois de plus, et on ne contournera pas Fribourg, soit

dit au passage. *Geschick,* c'est le destin, bien sûr, et donc tout ce qui touche à la destination aussi bien qu'à la destinée, et même au « sort » — ça veut dire « sort », comme tu sais, et nous voilà près du *fortune-telling book.* J'aime aussi que ce mot de *Geschick,* par lequel tout finit par passer, et même la pensée de l'histoire de l'être comme dispensation, et même le don du « *es gibt Sein* » ou « *es gibt Zeit* », j'aime que ce mot dise aussi l'adresse, non pas celle du destinataire, mais l'habileté de celui qui a le coup, pour réussir ceci ou cela, un peu la chance aussi, un dictionnaire dit le « chic » — je n'invente pas ! Et *schicken,* c'est envoyer, expédier, faire partir ou parvenir, etc. Quand l'être se pense *à partir* du don du *es gibt* (pardon pour la sténographie simplifiante, ceci n'est qu'une lettre), le don lui-même se donne *à partir* de « quelque chose », qui n'est rien, qui n'est pas quelque chose ; ce serait, hum, comme un « envoi », la destination, la destinalité, pardon, d'un envoi qui, bien sûr, n'envoie pas ceci ou cela, qui n'envoie rien qui soit, rien qui soit un « étant », un « présent ». Ni à qui que ce soit, à aucun destinataire comme sujet identifiable et présent à soi. La poste est une époque de la poste, c'est pas très clair, comment est-ce que je peux t'écrire ça dans une lettre, et une lettre d'amour car c'est une lettre d'amour, tu n'en doutes pas, et je te dis « viens », reviens vite, et si tu l'entends cela brûle toutes les étapes, tous les relais, cela ne devrait souffrir aucune halte, si tu es là —

P.S. Je les ai encore surchargées de couleurs, regarde, j'ai maquillé notre couple, tu aimes ? Tu n'arriveras sans doute pas à déchiffrer le tatouage sur la prothèse de plato, cette troisième jambe de bois, ce membre-fantôme qu'il se réchauffe sous le cul de Socrates.

Le 6 septembre 1977. Je n'en peux plus, je voudrais ne jamais manquer une levée, et au moins te décrire mon impatience pour que tu te hâtes un peu.

Bon, me voilà apaisé et je vais en profiter pour tirer au clair, un peu, l'histoire de l'adresse, enfin du *Geschick.* C'est très difficile mais tout se joue là. Si ce qu'on appelle la poste au sens courant, au sens strict si tu veux, ce que tout le monde croit entendre

sous ce mot (un même type de service, une technologie qui va du courrier de l'antiquité grecque ou orientale, avec le messager qui court d'un lieu à l'autre, etc., jusqu'au monopole d'Etat, l'avion, le télex, le télégramme, les différents types de facteurs et de livraisons, etc.), si cette poste n'est qu'une époque de l'envoi en général — et avec sa *tekhnè* elle implique aussi des tas de choses, par exemple l'identité, l'identification possible des émetteurs et des récepteurs, des sujets de la poste et des pôles du message —, alors parler de poste pour *Geschick,* dire que tout envoi est postal, *que le destinal se poste,* c'est peut-être un abus « métaphorique », une restriction au sens strict d'un sens qui ne s'y laisse pas resserrer. C'est sans doute ce qu'objecterait Martin. Encore que... Car enfin, il faudrait être bien confiant dans cette valeur de « métaphore » et dans tout son régime (plus qu'il ne l'était lui-même, mais là faudrait voir... il y a aussi ce-que-j'appelle, citation, « la catastrophe métaphorique ») pour traiter ainsi la figure de la poste. La chose est très grave, me semble-t-il, car s'il y a d'abord, pour ainsi dire, l'envoi, le *Schicken* se rassemblant en *Geschick,* si l'envoi ne se dérive de rien, alors la possibilité des postes est toujours déjà là, dans son retrait même. Dès qu'*il y a,* dès que ça donne (*es gibt*), ça destine, ça tend (tiens, quand je te dis « viens », je te tends, je ne tends rien, je te tends, toi, je me tends vers toi, je t'attends, je te dis « tiens », garde ce que je voudrais te donner, je ne sais pas quoi, plus que moi sans doute, garde, viens, fais halte, rassemble, tiens-nous ensemble, nous et plus que toi ou moi, nous sommes attendus par cela même, je ne sais ni qui ni quoi, et c'est tant mieux, c'est la condition, par cela même qui nous destine, laissons), dès que donc il y a, ça destine et ça tend (je le montrerai dans cette préface, si je l'écris un jour, en relisant le jeu de *Geben, Schicken* et *Reichen* par exemple dans *Zeit und Sein*). Si je « pars » de la destination et du destin ou du destinement de l'être (*Das Schicken im Geschick des Seins*), on ne peut songer à m'*interdire de parler* alors de « poste » qu'à la condition de faire de ce mot l'élément d'une image, d'une figure, d'un trope, une carte postale de l'être en quelque sorte. Mais pour cela, je veux dire pour m'accuser, m'interdire, etc., il faudrait être naïvement assuré de savoir ce qu'est une carte postale ou ce qu'est la poste. Si au contraire (mais ce n'est pas simplement le contraire), je pense le postal

et la carte postale à partir du destinal de l'être, comme je pense la maison (de l'être) à partir de l'être, du langage et non l'inverse, etc., alors la poste n'est plus une simple métaphore, c'est même, comme lieu de tous les transferts et de toutes les correspondances, la possibilité « propre » de toute rhétorique possible. Est-ce que cela satisferait Martin ? Oui et non. Non, parce qu'il verrait sans doute dans la détermination postale une imposition prématurée (?) de la *tekhnè* et donc de la métaphysique (il m'accuserait, tu vois ça d'ici, de construire une métaphysique des postes ou de la postalité) ; et surtout une imposition de la *position* précisément, de déterminer l'envoi de l'être en position, posture, thèse ou thème (*Setzung, thesis,* etc.), geste qu'il prétend *situer,* aussi bien que la technique, dans l'histoire de la métaphysique et où se donnerait à penser une dissi mulation et un retrait de l'être en son envoi. C'est là que les choses sont le plus difficiles : parce que l'idée même de retrait (propre à la destination), l'idée de halte et l'idée d'époque où l'être se retient, suspend, retire, etc., ces idées sont immédiatement homogènes au discours postal. Poster, c'est envoyer en « comptant » avec une halte, un relais ou un délai suspensif, le lieu d'un facteur, la possibilité du détournement et de l'oubli (non pas du refoulement, qui est un moment de garde mais de l'oubli). L'*épokhè* et le *Ansichhalten* qui scandent ou rythment essentiellement le « destin » de l'être, ou son « appropriation » (*Ereignis*), c'est le lieu du postal, c'est là qu'il advient et qu'il a lieu (je dirais *ereignet*), qu'il donne lieu et laisse advenir aussi. Cela est grave parce que cela dérange peut-être le schéma encore « dérivatif » de Heidegger (peut être), cela dérange en donnant à penser que la technique, la position, disons même la métaphysique ne surviennent pas, ne viennent pas *déterminer* et dissimuler un « envoi » de l'être (qui ne serait pas encore postal) mais appartiendraient au « premier » envoi — qui évidemment n'est jamais « premier » dans un ordre quelconque, par exemple chronologique ou logique, ni même celui du *logos* (c'est pourquoi on ne peut remplacer que pour rire la formule « au commencement était le logos » par « au commencement était la poste »). Si la poste (technique, position, « métaphysique ») s'annonce au « premier » envoi, alors il n'y a plus LA métaphysique, etc. (ça j'essaierai de le dire une fois de plus et autrement) ni même L'envoi, mais *des envois* sans destination. Car ordonner les

différentes époques, haltes, déterminations, bref toute l'histoire de l'être, à une destination de l'être, c'est peut-être là le leurre postal le plus inouï. Il n'y a pas même la poste ou l'envoi, il y a les postes et les envois. Et ce mouvement (qui me semble à la fois très éloigné et très proche de celui de Heidegger, mais qu'importe) évite de noyer toutes les différences, mutations, scansions, structures des régimes postaux dans une seule et même grande poste centrale. Bref (c'est ce que je voudrais articuler plus rigoureusement si un jour j'écris ça sous une autre forme), dès qu'il y a, il y a différance (et ça n'attend pas le langage, surtout le langage humain, et la langue de l'être, seulement la marque et le trait divisible), et il y a agencement postal, relais, retard, anticipation, destination, dispositif télécommunicant, possibilité et donc nécessité fatale de détournement, etc. Il y a strophe (il y a strophe en tous sens, apostrophe et catastrophe, adresse à tourner l'adresse [toujours vers toi, mon amour], et ma carte postale ce sont des strophes). Mais avec cette précision, on se donne la possibilité de ne rien assimiler des différences, de la différenciation (technique, éco-politique, phantasmatique, etc.) des pouvoirs télécommunicatifs. En ne traitant plus les postes comme une métaphore de l'envoi de l'être, on peut tenir compte de ce qui se passe d'essentiel et de décisif, partout et jusque dans la langue, la pensée, la science, et tout ce qui les conditionne, quand la structure postale fait un saut, *Satz*, si tu veux, et se pose ou poste autrement. C'est pourquoi cette histoire des postes, que je voudrais écrire et te dédier, ne peut pas être une histoire des postes : d'abord parce qu'elle concerne la possibilité même de l'histoire, de tous les concepts, aussi, de l'histoire, de la tradition, de la transmission ou des interruptions, détournements, etc. Ensuite parce qu'une telle « histoire des postes » ne serait qu'un minuscule envoi dans le réseau qu'elle prétendrait analyser (pas de métapostale), seulement une carte perdue dans un sac, et qu'une grève, et même un accident de tri, peut toujours retarder indéfiniment, perdre sans retour. C'est pourquoi je ne l'écrirai pas, mais je te dédie ce qui reste de ce projet impossible. Le désir (eschatologique, apocalyptique) de cette histoire des postes mondiales n'est peut-être qu'une façon, très enfantine, de pleurer la fin prochaine de notre « correspondance » — et de t'envoyer encore une larme. Et cela n'arrive pas un jour dans le monde, cela

c'est le monde, le devenir-monde du monde, etc. Le *Geviert* aussi, la plus belle carte postale que Martin nous ait envoyée de Freiburg, mais il la faisait déjà suivre d'ailleurs : la simplicité (car une carte postale n'est jamais qu'un morceau de lettre, une lettre qui se met, à la seconde même de la levée, *en morceaux,* et chaque morceau *paraît* simple, simplet, ingénu et surtout indivisible, inanalysable) la simplicité du quadriparti : le ciel et la terre, les dieux et les mortels.

Comme c'est bien, que tu m'aies rappelé aussitôt. J'ai caressé ta voix, et encore maintenant. L'urgence s'est un peu détendue, *mais s'il te plaît,* viens. Laisse-les, ils n'ont pas besoin de toi, eux, pas de toi vraiment, tu vois. Moi je t'attends.

Le 7 septembre 1977.

bien sûr, c'est à Socrate que je m'adresse en ce moment même, vous êtes une foule, mon doux amour, et tu le vois me lire à l'instant même, déjà en train de me répondre. Je ferais tout pour lui, c'est le seul qui m'écoute.

Je vois bien que tu as été choquée par ce que j'ai dû te dire qui s'était vraiment passé avec elle (rien en fait, mais je te dis tout). Elle s'était servi des plus beaux mots de la terre pour décrire ce qui lui manquait. Et que visiblement elle voulait me donner ou attendre de moi ;

que tu sois « ma femme », cela n'était pas évident au départ, et il a fallu multiplier les mariages et les alliances, mais cela fait de moins en moins de doute à mes yeux, si la destinée (le sort, le lot, la chance) cela veut dire à la fin la fin d'une vie. Et pourtant —

Pas de littérature, oui, mais encore.

Notre délinquance, mon amour, nous sommes les pires criminels et les premières victimes. Je voudrais ne tuer personne et tout ce que j'envoie passe par des meurtrières. Quant aux enfants, les derniers auxquels je puisse toucher, l'holocauste a déjà commencé.

Nous ne nous sommes encore jamais vus. Ecrit seulement.

Le 7 septembre 1977.

oui, je te parlais de l'*Homme aux rats.*

On n'y a encore rien compris, je sens ça. Il y a d'autres relais, sans doute, et je ne me réfère pas ici aux trajets entre la poste et la gare (le petit dessin de F.), ni aux histoires qui s'y nouent. La dépendance du « freudisme » à l'égard du moment postal ou monétaire ne se limite pas à la technologie « externe ». Entre ladite technologie « externe » et la théorisation conceptuelle apparemment la plus pure (la « spéculation » sur les instances, sur le rapport entre les « principes » de plaisir et de réalité, entre le primaire et le secondaire) comme les concepts de la pratique, comme les modes d'écriture, l'« autographie » et l'« autobiographie » de Freud, etc., entre ladite organisation « externe » des relais et tout ce que je viens d'énumérer en vrac, le passage est essentiel, constitutif, irréductible. Pas un pas de Freud qui n'y revienne.

Je ne sais pas si je t'enverrai cette lettre puisque tu es là dans si peu de jours. Je te la donnerai. Mais je ne peux pas m'arrêter, ni manquer la chance d'une levée, il faut que je t'écrive tout le temps quand tu n'es pas là — et même quand tu es là et que je suis seul encore (le vieux rêve impossible de l'enregistrement exhaustif et instantané, surtout ne pas perdre un mot — car c'est aux mots surtout que je tiens et dont la raréfaction m'est insupportable dans l'écriture —, le vieux rêve de l'électro-cardio-encéphalo-LOGO-icono-cinémato-biogramme complet. Et plat — je veux dire d'abord sans la moindre littérature, la moindre fiction surajoutée, sans pause, sans sélection ni de code ni de ton, sans le moindre secret, rien du tout, seulement tout — et plat à la fin parce que si une telle carte était possible, ne fût-ce que pour un laps de temps très bref (il leur faudrait ensuite des siècles d'université pour déchiffrer ça), je mourrais enfin apaisé. A moins que cela ne m'envoie directement en enfer, car il n'est rien que je redoute plus que cette exposition sans pli. Encore faudrait-il, pour que je m'en aille réconcilié, que je puisse te la recommander, cette dernière carte totale (ma pancarte absolue), que tu puisses la lire, la tenir dans tes mains, sur tes genoux, sous tes yeux, en toi, que tu en hérites et la gardes, reproduises mes images et ma légende

et surtout qu'en mon absence tu sois encore séduite en ma confession jusqu'à mourir d'amour. Je ne fais rien en fin de compte qui ne s'intéresse à te séduire, à te détourner de toi pour te mettre en chemin vers moi, uni-

quement — cependant tu ne sais pas qui tu es ni a qui au juste je m'adresse. Mais il n'y a que toi au monde.

Le 7 septembre 1977. J'ai donc télégraphié encore pour annoncer que je devais retarder mon arrivée. Ils finiront par m'en vouloir ou par ne plus vouloir de moi. Avant toi j'étais d'une ponctualité irréprochable, je n'ai jamais fait attendre.

Bon, pour te distraire, sache que dans les moments où je cesse de t'écrire, je travaille, les postes plutôt continuent de me travailler, les postes en tout genre et de tout sexe. Dans le style « encyclopédie » (et l'encyclopédie est une immense poste restante), voici des extraits de Voltaire, que je compte utiliser pour ma préface. C'est à l'article *Poste,* et tu t'amuseras à y constater, je l'ai souligné, que tout y est *fait,* ou *à faire,* la poste est le lieu de la grande affaire, vraiment ; pour moi la poste est une église où l'on se donne des rendez-vous secrets, Notre-Dame le dimanche après-midi dans la foule, au moment des concerts d'orgue, ou une Grande Synagogue dans le brouhaha, à la fin du Kippour. Tout y est possible. Quand j'entre dans la poste d'une grande ville, je tremble comme dans un lieu sacré, plein de jouissances refusées, promises, menaçantes. Il est vrai qu'inversement j'ai souvent tendance à considérer les grands temples comme de bruyants centres de tri, avec des foules très agitées avant la distribution, comme la vente aux enchères d'un énorme courrier. Quelquefois le prédicateur ouvre les épîtres et les lit à haute voix. C'est toujours la vérité. Bon, voici des morceaux de Voltaire que je me suis tapés à la machine (pardon, j'en garde le double) : « ... si l'un de vos amis a besoin de *faire* toucher de l'argent à Petersbourg et l'autre à Smyrne, la poste *fait* votre *affaire* [sauf bien entendu si vous voulez être payé de la main à la main, et ne pas être imposé, et courir le risque de la fausse monnaie, sans banque, sans poste, sans timbre, sans gage, ni vu ni connu, une autre affaire] ... est-elle à Bordeaux, et vous devant Prague avec votre régiment, elle vous assure régulièrement de sa tendresse ; vous savez par elle toutes les nouvelles de la ville, excepté les infidélités qu'elle vous *fait.* Enfin la poste est le lieu de toutes les *affaires,* de toutes les négociations ; les absents deviennent par elle présents ; elle est la consolation de la vie. » Je

pourrai citer ce chef-d'œuvre dans le *Legs* (à la fin de *Au-delà*... dans un passage qui me retient longtemps, Freud parle curieusement de « consolation » et cite une citation des Ecritures.) Pourquoi Bordeaux et Prague, je me le demande. (A propos de Bordeaux, as-tu des nouvelles de ma lettre et de ta réclamation ?) J'aime recopier de longs textes pour toi, pour toi seulement, autrement c'est la barbe. Je suis ton vieux secrétaire, tu me charges de tout, même de *mes* lettres (ça, c'est hypercrypté et si un jour ces mots croisés leur tombent entre les mains, ils peuvent toujours courir pour y rejoindre un sens.

Notre bureaucratie amoureuse, notre secrétariat érotique, nous leur aurons trop confié pour ne pas en perdre le contrôle et la mémoire. Ils ont maintenant cette autonomie dont crèvent les révolutions (l'empâtement et la police). La vraie énigme, la sténographie absolue, il faut être dans la pièce pour savoir déchiffrer, avec l'autre. Mais je voudrais être ton secrétaire. Pendant que tu serais dehors, je transcrirais tes manuscrits de la nuit ou les bandes magnétiques sur lesquelles tu aurais improvisé, j'y ferai quelques interventions discrètes que tu serais seule à reconnaître, je m'occuperais des enfants que tu m'aurais donnés (c'est bien ton rêve, n'est-ce pas, à toi aussi), je les allaiterais même, et presque en permanence j'entendrais le suivant respirer dans mon ventre. Nous les garderions tous. Tu serais toujours en moi ou derrière moi, je ne serais accessible, au fond de moi, qu'à ta langue, à elle seule.

Sur la sténographie, le vieux Voltaire, encore : « Pour dérouter l'empressement des curieux, on imagina d'abord d'écrire une partie de ses dépêches en chiffres ; mais la partie des caractères ordinaires servait quelquefois à faire découvrir l'autre. Cet inconvénient fit perfectionner l'art des chiffres, qu'on appelle *sténographie.* On opposa à ces énigmes l'art de les déchiffrer ; mais cet art fut très-fautif et très-vain. On ne réussit qu'à *faire* accroire à des gens peu instruits qu'on avait déchiffré leurs lettres, et on n'eut que le plaisir de leur donner des inquiétudes. Telle est la loi des probabilités que, dans un chiffre bien *fait,* il y a deux cents, trois cents, quatre cents à parier contre un que dans chaque numéro vous ne devinerez pas la syllabe dont il est représentatif. Le nombre des hasards augmente avec la combinaison de ces numéros ; et le déchiffrement

devient presque totalement impossible quand le chiffre est *fait* avec un peu d'art. Ceux qui se vantent de déchiffrer une lettre sans être instruit des *affaires* [encore !] qu'on y traite et sans avoir des secours préliminaires, sont de plus grands charlatans que ceux qui se vanteraient d'entendre une langue qu'ils n'ont point apprise. » Un roi et sa police, avec tous ses lieutenants, voilà ce qui hante le discours de Voltaire. Chaque fois qu'il est question de courrier, sous une figure ou sous une autre, il y a de la police, royale — et de la basilique, une maison royale, un édifice ou une édification de la loi, le lieu où se rend la justice (avec des marchands près des portiques inférieurs) ou un temple, une métropole religieuse. Le tout, si possible, au service du roi qui dispose du courrier, des sceaux, des émissaires comme des destinataires, ses sujets. Enfin il voudrait bien, voir *The purloined letter,* et la reine aussi, et Dupin aussi, et le psychanalyste aussi — mais voilà, il y a la carte postale qui supporte la partition et qui ouvre toujours du côté de la littérature, si tu veux bien appeler ça l'adestination. Alors ça ne revient plus circulairement. Aucune théorie rigoureuse de la « réception », si nécessaire soit-elle cependant, ne viendra à bout de cette littérature-là. Voilà, basta pour ce soir, mes *Prognostica Socratis basilei...*

Le 7 septembre 1977.

celle que j'appelle Esther. Tu sais, je te l'ai confié un jour, pour quoi je l'aime. Elle ou son nom, va savoir, et chaque lettre de son nom, de son syngramme ou de son anagramme. La quête du syngramme Esther, toute ma vie. Un jour je divulguerai, je ne les accepte pas assez encore pour le leur dire. Seulement ceci, pour toi, aujourd'hui. Estér, c'est la reine, la seconde, celle qui remplace Washti auprès d'Ahashwérosh. Ce dont elle sauve son peuple, holocauste sans feu ni flamme, tu n'y comprendras rien sans la circulation de l'argent et des missives, sans le trajet du courrier royal, de celui qui court : pour transmettre les ordres, et pour assurer l'ordre. Le roi donne de l'argent à Hamane, il lui donne d'abord le sceau royal pour mettre son projet à exécution. Et Hamane, qui détient alors la signature du roi, donne l'ordre d'extermination. A des secrétaires, à des « actuaires ». On les imagine assis, peut-être, pendant que le vieux barbu leur dicte l'horreur.

Je copie la traduction de Chouraqui, je ne sais pas ce qu'elle vaut : « Les actuaires du roi sont convoqués / la première lunaison, le treizième jour. / Il est écrit tout ce que Hamane a ordonné / aux satrapes du roi, aux pachas des cités et des cités, / aux ministres des peuples et des peuples, / cité et cité selon son écriture, / peuple et peuple selon sa langue, / écrit au nom du roi Ahashwerosh, et scellé au sceau du roi. / Les actes sont envoyés en mains de coureurs / vers toutes les cités du roi / pour exterminer, tuer et perdre / tous les Yehoudime, du jeune au vieillard, enfants et femmes, en un seul jour, le treize de la douzième lunaison, / elle-même, lunaison d'Adar, / et leur butin, le pillier. / Copie de l'écrit est donnée en loi à toute cité et cité, / pour évidence à tous les peuples d'être prêts ce jour-là. / Les coureurs sortent en hâte avec la parole du roi. / La loi est donnée à Shoushane, la capitale. / Le roi et Hamane s'assoient pour boire. » Puis Mordekhaï informe Estér : de l'argent donné à Hamane, de la loi dont il lui fait transmettre la « copie ». Ce que réussit alors Estér, c'est donc à suspendre la mort — « l'arrêt de mort » — (c'est le sous-titre que choisit Chouraqui — je suppose que c'est son choix et dans sa préface il dit que « Estér doit se réciter dans les synagogues " comme on lit une lettre ". ») Estér suspend le carnage en détournant une lettre, tout compte fait. Elle arrête, elle intercepte (encore fallait-il qu'elle *se trouvât là,* encore fallait il qu'Estér fût sur le trajet). Et elle lui en substitue une autre — car le contre-ordre, celui qui s'« écrit pour révoquer les actes du dessein de Hamane ben Hamdata, l'Agagui, / qu'il a écrits pour perdre les Yehoudime / qui sont dans toutes les cités du roi », ce contre-ordre de révocation donne lieu à la même scène d'écriture : le sceau royal, les actes, les « coureurs montés sur les coursiers royaux » « dépêchés et pressés avec la parole du roi ». Etc. Je vais te dire maintenant ce qui m'intrigue et m'intéresse le plus à la seconde : c'est ce qui lie ces arrêts de mort, ces lettres qui donnent et qui suspendent la mort, ce qui les lie au *sort,* au bon et au mauvais, à l'écriture de la chance, de la destinée, du hasard, de la prédiction en tant qu'elle jette un sort (*prognostica* et *fortune-telling,* si tu préfères). Car la fête d'Estér (*Pourim*) est une fête du sort. Hamane, dans son « dessein maléfique », « avait jeté le *Pour* — c'est le sort — pour les détruire et les perdre. » « Sur quoi ils ont appelé ces jours Pourim / selon

le nom du Pour, / sur quoi, sur toutes les paroles de cette missive / et sur ce qu'ils avaient vu à ce sujet / et sur ce qui leur était arrivé, / les Yehoudime accomplissent et acceptent / pour eux et pour leur semence / et pour tous ceux qui s'adjoignent à eux, / et cela ne passera pas, / d'être à faire ces deux jours / selon leur écrit et selon leur temps / en toute année et année. / Ces jours sont commémorés et célébrés / d'âge en âge, de clan à clan, de cité à cité / de ville à ville. / Ces jours de Pourim ne passeront pas parmi les Yehoudime, / leur souvenir ne se terminera pas pour leur semence. / Estér, la reine, la fille d'Avihayil, / écrit avec Mordekhaï, le Yehoudi, avec toute autorité / pour accomplir cette missive de Pourim, la deuxième. / Il envoie des actes à tous les Yehoudime, / aux cent vingt-sept cités [...] Le dit d'Estér accomplit ces paroles de Pourim : / c'est écrit dans le volume. » 127, ça ne te rappelle rien ? devine. Et le treize de la douzième lunaison ? Un jour, j'écrirai pour toi un long récit, il n'y manquera pas un détail, pas une lumière de bougie, pas une saveur, pas une orange, un long récit de ce que furent les galettes de Pourim à El-Biar, quand j'avais dix ans et que déjà je ne comprenais rien.

Je t'attends encore.

Le 7 septembre 1977. Je raccroche à l'instant. Ta question était blessante. Je le répète, mon amour : *pour toi.* J'écris pour toi et ne parle qu'à toi. Tu es peut-être la seule à le savoir mais tu le sais, en tout cas mieux que personne ; et tu n'as aucune raison d'en douter, pas plus que de cette carte que tu lis maintenant, que tu tiens dans tes mains ou sur tes genoux. Même si tu ne croyais pas ce que j'y écris, tu vois que je t'écris cela, tu le touches, tu touches la carte, ma signature, le corps de mon nom, moi — et c'est bien toi qui, maintenant, ici même... — tu m'aimes ?

Le 7 septembre 1977.

Et si au lieu de Judith, je t'appelais Esther ? Je surprendrais la terre entière en disant que pour moi tu lui ressembles. Il faudrait alors exhiber tant de trajets invisibles (certains le sont encore pour moi). En tout cas, le plus singulier pour moi, c'est qu'elle avait deux noms,

semble-t-il, un peu comme toi, mais Esther n'était pas, contrairement à ce que je croyais, son nom hébreu. C'était son nom de reine persane, la femme de Xerxès ou d'Assuérus, comme tu préfères, son nom public, son nom officiel. Alors que pour moi — enfin pour ce que (de moi, sans moi) j'ai récemment été conduit à présumer de mon attachement à la littéralité de ce nom sublime, Esther est un nom hébreu et caché, il reste tel aujourd'hui alors que pourtant je sais, à lire *The Interpreter's Dictionary of the Bible* (un cadeau de qui m'a rendu ce nom d'Esther), que c'était le nom de la reine et non celui de la jeune fille. Nous avons tous tant de prénoms. Mais tu aimeras aussi son nom de jeune orpheline, je voudrais te faire attendre avant de te le dire et de te laisser avec lui, de me retirer en te laissant avec lui, il ne manque de rien : Hadassah. Mordekhaï « est le tuteur de Hadassah, elle-même, Estér, / la fille de son oncle. / Non, elle n'a ni père ni mère ». La seule que j'aie pu épouser. Au moment d'épouser, pour épouser, si par chance un jour c'était possible, il n'y aurait plus ni père ni mère (tu parles, enfin c'est ce que je me dis parfois). Et devine ce que ça veut dire, Hadassah. Cherche, c'est quelque chose qu'un jour tu m'as donné, et que tu as fait suivre, quelque temps après, d'une lettre explicative, mimant la science, non, pas l'astrologie, devine (pour te guider : la science des plantes et la science des religions). Entre nous, la vérité, c'est que je ne suis pas du tout sûr d'être attaché au nom d'Esther, malgré le caractère spectaculairement vraisemblable et étayé de l'hypothèse selon laquelle ce devrait être pour moi le nom le plus précieux, le nom des noms à partir duquel je fasse tout, comment dire, descendre, voilà, descendre. Je les descendrais tous à partir d'Esther. Les commentateurs de ce livre ont été souvent frappés par sa désinvolture sinon par son irréligion. Tout en vue de la fête de Pourim (le sort donc) et pas une référence à Dieu. Je copie pour toi (cette frappe dont je garde le double, c'est en vue de ma préface et de ce qui s'ensuivra, ce sera mon premier livre d'Esther), voici, sans traduire : « The book of Esther itself, however, seems deliberately to avoid specific references to God or to religious practice. God is not mentioned in the book, even when the sense seems to demand it, as when Mordecai suggests

that deliverance for the Jews may arise " from another quarter " if not from Esther herself (4 : 14). Prayer does not accompany fasting in Esther's preparation for putting her request before the king (4 : 16). Victory seems to depend, not so much on loyalty to Judaism (cf. the book of Daniel), as on the use of political manoeuver and appeal to self-interest. It is going too far to say that Esther " has no religious content and can arouse no pious thoughts " (Schauss...) but certainly piety in its usual sense receives little emphasis in this book. »

Plus bas « Pur, that is the lot ». Tout dans ce livre reste « difficult to tell », disent-ils, voilà ce qui m'importe sans doute, mais pour cacher quoi ? « Whether the author invented a wholly fictional account together with the festival of Purim which it purports to explain, whether he was putting in Jewish form a Babylonian festival which originated in mythical adventures of the divine cousins Marduk and Ishtar, or whether he based his romance on some incidents involving the historical Xerxes and *Marduk*â [...] is difficult to tell. In any case, it seems probable that the book of Esther is primarily romance, not history. » Te voilà fixée. « Xerxes' queen was neither Vashti nor Esther, but Amestris. »

En apparence Esther, sinon Hadassah, fait tout autre chose, le contraire même, si tu la compares à la reine de *La lettre volée*. Ici c'est le roi qui paie, qui paie un ministre, c'est vrai, et non une police privée, puis le roi encore qui reprend sa missive (publique) pour lui en substituer une autre, suivant l'ordre ou le désir de la seconde reine. Mais c'est l'apparence et à quoi bon comparer ? Enfin, elle s'arrange encore pour faire pendre, oui, pendre Hamane, le ministre, après l'avoir fait remplacer par un autre ministre qui est son oncle, ou son père adoptif — dont elle accomplit ainsi le « rêve » (dans les Additions au volume traduites du grec, tout commence par le « rêve de Mordekhaï ») — qui alors se substitue à Hamane, celui que nous « appelions notre père. Il occupait la deuxième place après le trône royal. »

Demain, si je veux écrire cette préface, je me mettrai à courir après tous les courriers paléo- et néo-testamentaires. Et pourquoi pas, tant que j'y suis, après tous les arrêts de mort et tous les arrêtés de police sous

prétexte qu'ils s'envoient ou se signifient ! et que tout ce qui s'envoie bon gré mal gré fait la loi... La tourne aussi, la joue, mais c'est la loi.

Je suis terrifié à l'idée de ce retour et pourtant l'impatience

Le 7 septembre 1977.

quand tu cesseras de me faire peur et de m'obliger à guetter les signes. Je suis toujours prêt à tout, à la pire sentence, d'un instant à l'autre. Il est vrai, tu ne t'en es pas rendu compte, que le désastre tu l'as rendu irréversible en me disant avec la vulgarité la plus cruelle « le jour où ça arrivera, je ne t'enverrai pas un télégramme ». A la seconde, quand je veux que tu n'existes plus, que tu n'aies même jamais vu le jour pour moi, que tu n'aies été qu'un prête-nom, je me donne à entendre cette phrase, et je revois le lieu même, la situation où tu as osé l'enfoncer en moi. Tu étais derrière moi, collée contre moi, j'ai senti ton souffle dans mon cou — j'ai failli hurler mais j'ai retenu la malédiction, une fois de plus. Comme souvent avec toi, j'avais la certitude que ma tête avait cessé de m'appartenir.

Le 8 septembre 1977. A l'instant le facteur me remet « en mains propres » la lettre en PR que je t'avais envoyée. Je m'étais trompé de code postal et il y a plusieurs villages du même nom dans ton département. Heureusement, comme je te conseille toujours de le faire et tu ne m'écoutes jamais, j'avais mon adresse au dos de la lettre. Cette histoire est invraisemblable. La facteur m'explique que si c'est un petit hameau et qu'ils soupçonnent une erreur parce que tout le monde y est connu, ils font retour à l'envoyeur, du moins quand c'est possible. Etrange histoire, tu vas encore me soupçonner de ne pas l'avoir envoyée. Je n'ose pas l'ouvrir pour la relire. D'ailleurs ce sont des « détails » comme tu m'as dit un jour, seulement des détails dont je pensais qu'ils m'innocenteraient à tes yeux. Je n'en suis plus sûr, je ne me rappelle plus très bien ce que j'ai écrit (je veux dire le détail) et c'est pourquoi je n'ose plus l'ouvrir. Je te montrerai l'enveloppe quand tu seras rentrée, pour que tu me croies. Mais je ne te l'enverrai pas une deuxième

fois — je crois en tout cas que je ne la relirai jamais. Quand tu auras vu l'enveloppe encore cachetée, je détruirai le tout, sans doute. Partant de ce principe sacré que tu dois me croire (m'innocenter ou me pardonner, m'acquitter ou oublier, comme tu voudras mais me croire sans preuve, sans récit, sans détail). De toute façon ce qui s'est passé là te reste infiniment étranger, ne te touche et ne doit te toucher en rien : distance infinie. Ça ne me touche, ça ne me concerne pas *moi-même,* moi qui t'écris, que tu connais et qui t'aime.

Le 8 septembre 1977.

Tu viens de raccrocher (le sifflement entrecoupé qui suit toujours : il me rend fou à tuer). N'insiste pas, s'il te plaît. Je te l'ai écrit hier (tu recevras ce mot aujourd'hui ou demain sans doute) et redit à la seconde : je crois que je ne reviendrai pas sur ma décision de ne pas même rouvrir cette lettre et surtout de ne pas te l'envoyer une seconde fois. Tu dois me croire et mes raisons sont les meilleures du monde, mes intentions aussi. Ma décision s'affermit d'ailleurs depuis hier, d'heure en heure. Nous devrions ne plus en reparler et si possible oublier tout cela, l'oublier sans reste, la lettre et ce qu'elle contient. Pour ce qu'elle contient, je commence déjà moi-même, je dois le dire, à le transformer, déformer, ennuager plutôt, évaser, je ne sais pas. Je n'en vois plus distinctement les bords. L'amnésie, quelle force. Il faut oublier, savoir oublier, savoir oublier sans savoir. Oublier, tu entends, ne pas confondre. Naturellement, je n'en crois rien. Ni toi-même —

Le 9 septembre 1977. Je vais mal ce matin. Il n'y aura jamais aucune consolation possible, le désastre est ineffaçable. Et pourtant, au moment même où cet ineffaçable m'apparaît comme l'évidence même, la certitude contraire est aussi forte. Tout le malheur, l'invivable souffrance que tu sais pourra toujours se dissiper à la seconde même, elle n'a en somme tenu qu'à un mauvais hasard, un coup du sort, un instant dont nous ne sommes même plus sûrs qu'il ait eu la moindre consistance, la moindre épaisseur de vie. Le désastre nous en avons rêvé n'est-ce pas ? Il suffira d'un jour —

Je savais que tu tomberais dans le piège. Non, Hadassah, c'est le myrte. Je crois que je me suis trompé l'autre jour : en fait c'est moi qui t'en avais fait porter (dans un pot avec quelque chose de rouge planté dans les feuilles) et c'est toi qui, comme en retour, m'avais adressé cette lettre savante sur les rites, les significations symboliques, etc., de cette plante consacrée à Aphrodite. Il faudra que je retrouve ce que tu m'expliquais si doctement. Aujourd'hui, je lis que « le nom de cette plante » « sert à désigner soit le clitoris, soit le sexe de la femme » ! Bien distinguer, n'est-ce pas. Je t'expliquerai à mon tour, puisque tu t'appelles Hadassah, toutes les histoires de Myrrhina et de Myrrha « séductrice de son père » et tout le « parfum » d'Adonis n'est pas très loin, dont on rapproche le nom d'*hedonè*. Tu reconnais mes sources. J'ai toujours soupçonné le parfum d'être au principe du plaisir, et (mais) justement j'en ai toujours eu un peu peur : comme si le parfum était immoral et vulgaire, associé à la sexualité vénale, et en même temps signe d'impuissance ou de peur (ils ont besoin de ça pour désirer ou pour se faire désirer, ils sont si inquiets !). Pourquoi est-ce que je pense maintenant à cette eau de cologne qu'on répand par litres sur le mort, chez nous, avant la mise en bière ? A mon père précisément ?

Le 9 septembre 1977.

et je t'écris que j'aime les leviers fins qui passent entre les jambes d'un mot, entre un mot et lui-même jusqu'à faire basculer des civilisations entières. Suppose qu'à la fin d'une lecture, une des voix du livre te murmure quelque chose du genre : chaque fois que je disais « arrive », je pensais à toi, non pas au sens de l'accident qui arrive, de l'événement qui arrive, de la lettre qui arrive, ou pas, mais à toi. Non pas à ce que j'attends *de toi,* comme si encore ta venue était l'accident de toi, mais à toi, uniquement, toi qui arrive, qui es ce qui arrive, toi qui est pour moi ce qui arrive, ce qui me vient d'une seule venue. Alors le texte s'en voit transfiguré, ils devraient tout relire, et les autres textes depuis l'origine des temps, ou du moins, ce qui n'est pas si mal, depuis les aurores de la langue française. Et si une autre voix dans le même livre dit : tout est connoté en *do,* il n'y a que les *dos* qui comptent, revoyez toute la scansion (pas les *da* comme dans *fort/da* ou derrida, mais aussi

les *do* les plus traînants, comme derrière les ridcaux), alors il faut tout reprendre une fois encore, c'est un livre de plus. Et si une autre voix vient ajouter que tout était calculé, plus ou moins, pour accentuer, autrement dit chanter le jeu des *pour* et des *à* (longs), et que tout le livre est *pour* toi, mais pour cela dédié à « à », consacré au datif, par chance alors ils peuvent toujours courir. Et tout serait fait pour qu'ils puissent courir : ne jamais les obliger à s'arrêter, sauf pour reprendre souffle, car un désir, c'est de leur laisser le souffle, et la vie. Et simultanément, voilà qui laisse des reliefs dans le texte, toujours plus que tu ne crois.

De quelque côté que tu te tournes, tu vois encore le dos d'une carte postale ou d'un bossu. Tu as toujours de quoi caresser, ça porte bonheur.

Le 9 septembre 1977. Je viendrai t'attendre. Ceci sera ma dernière lettre, je veux dire avant que tu (ne ?) sois là. Est-ce que je t'écris pour te rapprocher ou pour t'éloigner, pour trouver la meilleure distance — mais alors avec qui ? La question se pose quand tu es dans la pièce à côté, voire quand dans la même pièce, te tournant à peine le dos, je t'écris encore, quand je laisse un mot sous ton oreiller ou dans la boîte aux lettres en partant, l'essentiel n'étant pas que tu sois absente ou présente au moment où je t'écris mais que je ne sois pas là, moi, quand tu lis, c'est-à-dire encore là, moi, à t'empêcher de respirer, de respirer sans moi, autrement que par moi. Tu n'en peux plus, n'est-ce pas. Si tu revenais seule, nous aurions pu une fois encore abuser du photomaton dans la gare. Comme toujours on n'arriverait pas à se regarder, tournés symétriquement l'un vers l'autre en espérant que l'œil de la machine surprendra enfin pour le fixer le point de croisement, l'unique, des deux regards. Alors l'un regardera l'autre qui regardera ailleurs, et ça restera comme ça dans un portefeuille. Quand je me photographie seul dans les gares ou les aéroports, je jette ou je déchire la chose en petits morceaux que je laisse voler par la fenêtre si c'est un train, je les abandonne dans un cendrier ou dans un magazine si c'est l'avion.

Mes lettres sont trop savantes (des épîtres farcies) mais c'est pour les banaliser, pour les

chiffrer un peu mieux. Et puis de toute façon, je ne sais plus à qui j'ai écrit ça un jour, les lettres sont toujours des cartes postales : ni lisibles ni illisibles, ouvertes et radicalement inintelligibles (sauf si l'on se fie à des critères « linguistiques », voire grammaticaux : conclure par exemple de ce que je dis « c'est bien que tu sois revenue » à la certitude que j'écris à une femme ; ce serait aussi risqué, dans ton cas, que d'en inférer la couleur de tes cheveux) offertes à tous les transferts des collectionneurs — et ça prend tout de suite à cause des stéréotypes derrière lesquels on imagine de fabuleux récits de voyage, on spécule sur d'invraisemblables ou de trop vraisemblables romans familiaux, avec des histoires policières, des trafics commerciaux, des intrigues dont toutes les cartes peuvent être recomposées, et puis ils sont tous morts, et puis à cause des clichés la lettre s'y disperse ou multiplie aussitôt, écho divisé d'elle-même (elle ne consiste finalement qu'en son « propre » support, ou presque, et ce support est déjà une reproduction, qui d'ailleurs, comme tout support, n'est rien moins qu'idéal et peut donc se détruire sans rester), elle est perdue pour le destinataire à la seconde même où elle s'inscrit, sa destination y est immédiatement multiple, anonyme, et le destinateur, comme ils disent, et le destinataire, toi-même, mon ange bien-aimé ; et pourtant comme tu me manques, toi, toi seule maintenant, je te pleure et je te souris, ici, maintenant, ici même. Et comme nous avons déjà parlé, beaucoup mieux, bien plus abondamment de tout ça, avec mes larmes ce sont des souvenirs que je t'envoie, l'essentiel restant que je t'envoie, que je te touche en t'envoyant quoi que ce soit, même si ce n'est rien, même si c'est sans le moindre intérêt.

Pour ce qui est des lettres « savantes », tu sais, toi seule, que j'ai toujours su du moins me servir du savoir pour éloigner les curieux et pour me faire aimer de toi en donnant libre cours à ma jalousie, pour essayer de te faire parvenir — par la poste, par tous les facteurs publics — les messages les plus intraduisibles, les plus intransportables, les moins supportables, des messages insoutenablement idiomatiques. Mais c'est impossible, cela en tout cas ne peut qu'attendre ta grâce, si tu veux bien me donner ce que je t'écris, toi mon immense, toi mon unique destinée. Je ne me sers pas de la langue de tous, la langue du savoir, pour me parer ou pour établir mon empire, seulement pour

effacer tous les traits, neutraliser tous les codes et tu sais, je crois que je pourrais manipuler tous les codes, tous les claviers, tous les genres (ça me dégoûte), parler sur tous les tons — et ça m'angoisse, et la comédie à chaque instant me paraît prête à s'emparer de chaque mot, alors je me tais, je t'envoie des lettres volubiles, interminables, qui ne sont que de pauvres cartes postales, c'est ma pudeur. Nous sommes des experts de la pudeur, ainsi nous laissons ses chances à l'obscène. Dans ta deuxième lettre déjà tu avais joué de ce mot, « obscène », pour dire ce que tu désirais pour nous et je me revois, marchant sans regarder autour de moi (état d'apesanteur tout d'un coup) après avoir décacheté la lettre (

m'avait croisé et mis la main sur le bras). Ce que je n'ai pas encore accepté, il faut bien l'appeler divulgation. Ce qu'il y a de divulgation dans la moindre publication, la plus réservée, la plus neutre, je le trouve encore inadmissible, injustifiable — et surtout r-i-di c-u-l-e, apriori comique. Non pas condamnable mais relevant apriori du genre comique. Il y a quelqu'un en moi qui tue d'un éclat de rire quiconque paraît juger nécessaire, opportun, important de dire ce qu'il pense, sent, vit ou tout ce que tu voudras. Bien entendu je n'échappe pas à la tuerie. Au nom de quoi, au nom de qui publier, divulguer — et d'abord écrire puisque cela revient au même ? J'ai beaucoup publié mais il y a quelqu'un en moi, je ne sais trop comment l'identifier, qui espère encore ne l'avoir jamais fait. Et il croit que dans tout ce que j'ai laissé passer, partir, un dispositif très efficace vient annuler l'exposition. J'écris en célant toute divulgation possible de cela même qui paraît s'y publier. Car dismoi quel est l'impératif, à la fin ? En vue de qui, auprès de qui accepter de divulguer ?

Que tout redevienne carte postale, ils n'auront de moi que des cartes postales, jamais la vraie lettre, qui t'est réservée uniquement, pas à ton nom (d'ailleurs tu en as trop, maintenant, des noms, et ils sont sur toutes les lèvres), à toi. A toi la vivante.

Tu me diras que cette détestation apparemment méprisante (c'est pas ça) contredit mon culte des cartes postales, et ce que je déclare de l'impossibilité pour un destinataire unique de jamais s'identifier, ni donc une destination. Ni donc une réponse ou une responsabilité. Et que cela ne

s'accorde pas avec le fait qu'une lettre à l'instant même où elle a lieu (et je ne parle pas seulement de la conscience) se divise, se met en morceaux, tombe en carte postale. Eh oui, c'est là notre lot tragique, mon doux amour, l'atroce loterie, mais je commence à t'aimer depuis cet impossible ; l'impasse vouée au sort, cela ne peut rien nous laisser attendre d'une chance un jour de la voir s'ouvrir. Nous savons que c'est impensable et que l'aléa sous cette forme, Dieu même n'y pourvoirait pas (oui, Dieu serait impuissant à rendre aujourd'hui possible ce que tu sais qui nous reste interdit, Dieu même, voilà qui te donne la mesure), mais la chance de l'impasse vouée au sort, ce peut être l'impasse même et ce qui s'y passe de ne pas pouvoir passer. Cette chance (l'affirmation sans issue) ne peut nous venir que de toi, m'entends-tu. M'entends-tu ? Faut-il que je t'invente un autre nom pour que tu nous donnes la chance ? ou que se réveille enfin l'autre, un autre de tes noms secrets ?

Je relis (c'est bien la première fois depuis que je t'écris) parce que tu m'as surpris en train de t'écrire au moment où tu as appelé du café. Non, je te répète ce que je viens de te dire : il n'y avait rien de « décisif » dans ma lettre en PR — je ne l'ai d'ailleurs pas rouverte —, seulement des détails qui t'auraient peut-être, peut-être, fait comprendre et approuver, si tu voulais, si tu pouvais. Bon, laissons. Je me relis donc et je pense, au mot « loterie », à ceci, trois choses : à ma mère qui jouait au poker (déjà, toujours ! encore — non, elle ne joue presque plus maintenant, et je le regrette alors que jadis je lui en voulais) à ma naissance, au moment des premières douleurs qui l'ont surprise les cartes à la main ; à nos parties de bridge, avant même notre commencement (tu tenais les comptes sur des bouts de papier que tu gardes encore) ; enfin, très tôt après la naissance, la nôtre, cette singulière soirée de casino (tu te rappelles la suite, les règles, la folie du retour, les deux marins ivres, ces Anglais à barbe rousse qui voulaient entrer avec nous dans l'hôtel, et nous avions fermé la porte). Oui, un lot, l'atroce loterie, nous ne pourrons ni nous garder ni nous perdre, et c'est ce qui nous aime, ce qui nous retient « par cœur ». Ce malheur sans fond, le désastre de cette chance, je comprends que les autres n'arrivent pas à le supporter, il est insupportable et moi-même je ne cherche pas à le supporter. On ne peut que s'essouffler à en avoir

raison (d'où la raison, qui n'est rien d'autre, mais avec elle nous ne nous aimons pas)

je veux dire quand Platon, par exemple, envoie cette recommandation, et pas à n'importe qui, au pouvoir tyrannique lui-même, à Dionysos (tu te rappelles, nous avions parlé de faire le saut vers la Sicile cet été, nous en étions tout près, tu t'y es opposée quand le malheur a voulu que, sur la côte au sud de Rome, ce maudit coup de téléphone vienne fondre sur nous, un coup vraiment — et le pire c'est que rien ne m'obligeait à appeler, moi-même, ce soir-là) quand il écrit qu'il n'a rien écrit de tout ça, qu'il n'y a pas d'œuvre, pas de « syngramme » de P., seulement de S., sans doute sans en penser un mot mais qui sait, il parle de la meilleure « sauvegarde », de la meilleure « garde » : ne pas écrire mais apprendre par cœur. Le mot *garde* : à la seconde je l'aime, je lui dis que je l'aime, j'aime aussi me le dire, le faire chanter, laisser traîner longtemps le *a,* l'étirer en longueur, c'est la voix, ma voyelle, la lettre la plus *marquée,* tout commence avec elle. En grec c'est aussi un mot superbe, *phulakè : la* garde mais aussi *le* garde, la sentinelle (envie de rapporter ce mot à ce qui se dit dans l'*Au-delà*... des *Lebenswächter,* des gardiens de la vie qui sont aussi des satellites de la mort (*Trabanten des Todes*). *Phulakè* dit encore le *lieu* de la garde, la prison par exemple, et puis la surveillance, la défense, la protection, etc. La loi et la police ne sont pas loin. Et « phylactère » vient de là. Tu sais ce que ça représente pour nous, enfin pour nous les Juifs. Mais tu comprendras pourquoi tout à l'heure j'ai bondi à lire cette définition dans mon dictionnaire : « *phulaktèrion*... lieu pour garder, *poste,* corps de garde... préservatif... talisman, amulette... chez les Juifs, *pancarte* qu'on portait suspendue au cou et où étaient inscrits des versets de la loi mosaïque... »

La garde, voilà la vérité. Je ne le dis pas d'abord parce que c'est le même mot, et non seulement en allemand comme le rappelle l'autre grand-père qui est assez prudent lui, justement, l'imprenable, pour démontrer aussi que la vérité est la non-vérité.

La vérité, c'est en son nom maudit que nous nous sommes perdus, en son nom seulement, pas pour la vérité elle-même, s'il y en avait, mais pour le désir de vérité qui nous a extorqué les « aveux » les plus terrifiants, après lesquels nous fûmes plus éloignés

de nous-mêmes que jamais, sans nous approcher d'un pas de quelque vérité que ce soit. C'est d'ailleurs pour tenir compte de cette leçon (qui d'ailleurs ne m'a rien appris de nouveau) que je suis à peu près décidé à ne pas te renvoyer ma lettre (celle qui m'est revenue de la PR) : par certains détails, elle est plus vraie que tout ce que je t'ai dit, et d'une vérité qui m'innocente absolument de tout parjure, mais ce sont des détails qui n'ont de chance de trouver grâce à tes yeux que si tu m'aimes ; or si tu m'aimes, ma chance, tu dois n'avoir aucun besoin de recevoir ces précisions, ces détails, ces analyses minuscules qui ne pourraient satisfaire qu'un désir pervers de voir ou de montrer (je t'en crois bien capable, c'est la folie). Tous ces secrets sont des faux secrets, ils ne méritent que l'oubli, en rien l'aveu. Rien de tout cela ne nous concerne. Après ces misérables aveux que nous nous sommes extorqués (extorqués en apparence mais ils n'ont pu l'être que depuis une certaine prise offerte par l'un à l'autre, l'urgence compulsive à avouer sous la torture. Ensuite il ne reste plus que les instruments de torture — ce que nous avions dû vouloir garder, et l'épreuve interminable, les galères à perpétuité, ramer, ramer, écrire pour purger la peine, ne plus jamais se tenir debout, ne plus aimer danser. Avec sur le sexe — et sur le dos — ces pancartes de vérité, plus rien ne fut possible. Nous nous renvoyons

Je me suis remis au travail, non, pas seulement au « grand » travail, comme je dis parfois (sur nous, sur moi, et tous ces deuils ici même), mais à mon petit secrétariat. Je relis ainsi les Lettres de Platon et toutes ces admirables discussions autour de leur « authenticité », de leur appartenance, dit l'un, au *corpus platonicum* tel qu'il est constitué depuis Thrasylle. Enorme bibliothèque d'exégèses : car peut-on en vérité être assuré que ces lettres (par exemple celle qui dit au nom de Platon que Platon n'a rien écrit, aucune œuvre, mais que tout a été gratté par Socrate au temps de sa belle jeunesse), peut-on démontrer qu'elles portent le sceau de Platon ? Et si elles étaient « apocryphes » (bâtardes, dit-on le plus souvent en grec) ? Le débat est prodigieux, et je serais tenté d'en parler longuement dans la préface au *Legs,* si je l'écris un jour (si tu m'en laisses la force), tout en trafiquant un peu les choses et en décrivant de l'autre main, en y ménageant des ombres et des blancs, la scène d'Oxford (S et p). Je pourrais tout te raconter mais c'est

difficile dans une lettre. Elle serait aussi longue que la septième, la plus longue et la plus fameuse. Marrant que ce soit tombé sur la septième (tu connais toutes ces fascinations, les miennes en particulier, et ma fascination devant celle de Freud pour ce chiffre). L'accusation de « plagiat » fut souvent lancée. On a soupçonné une multiplicité d'auteurs, plus précisément que chaque lettre ou toutes les lettres aient plusieurs auteurs à la fois, plusieurs signataires masqués sous un seul nom. Ou plutôt — ne pas confondre signataire et destinateur, récepteur ou correspondant et destinataire — plus d'une destination. Car ils savent, ceux-là, ce que destiner veut dire ! Voilà l'unité de l'époque, de Socrate à Freud et un peu au-delà, la grande pancarte métaphysique. A propos de la 7e, un tel dit, paraphrasant l'autre : « impression d'un recueil de centons empruntés aux dialogues et dont le style est malheureusement gâté par des négligences et des fautes grossières... », etc. Ce que je n'arrive pas à comprendre, à faire tenir ensemble, c'est cette cohabitation, l'admirable patience de ces archivistes affairés autour des plus beaux testaments, la noble et subtile compétence de ces gardiens (qu'est-ce que nous ne leur devons pas...) associées à cette imbécillité foncière, inéducable, et cette vulgarité, cette vulgarité dans l'assurance imperturbable : ils savent, ils veulent savoir et divulguer leurs fiches, ils ont la certitude proprement mathématique — et donc enseignable — de ce qu'est une destination authentique (et aucun de nos vieux n'y échappe, pas même celui de Freiburg, j'en ai peur, même s'il reste à cet égard le plus prudent), ils savent ce qu'est un apocryphe, et un bâtard ! Et leur goût ! Ah leur goût, ils nous tueront avec leur goût. Ils veulent faire le « départ ». Comme si on ne pouvait pas faire semblant d'écrire des lettres fictives à auteurs et destinataires multiples ! voire de s'écrire à soi-même ! En racontant qu'on n'a soi-même jamais rien écrit.

et moi qui suis le plus pur des bâtards laissant des bâtards de toute espèce un peu partout

suppose

maintenant que je veuille raconter des fragments — tout petits, insignifiants mais d'autant plus lourds de réserve — de toi, te raconter, toi, la plus belle histoire unique de ma vie, pour que nos arrière-petits-neveux, ceux qui ne porteront même plus nos noms, en flairent quelque chose, presque rien mais qui leur tourne l'âme, qu'ils devinent à travers tous

les chiffres secrets, tous les relais et codes postaux, qu'ils en héritent un désir d'avoir vécu cette beauté (pas les choses belles qui mourront avec nous, mais leur beauté) à notre place, une jalousie qu'ils concevraient alors — et dans mon cas, la jalousie de l'homme le plus jaloux qui ait jamais existé (il est vrai que c'était seulement de toi, mon « naturel », tu peux rire, ignorant toute jalousie et c'est là aussi un de tes cadeaux empoisonnés, ma jalousie c'est toi), alors, alors, j'écrirais, je m'écrirais pour eux les lettres les plus fictives, les plus invraisemblables qui soient, ils ne sauront plus en vue de quoi je feins de dire la vérité en feignant de feindre. A perte de vue (je crois que je dis ça, « à perte de vue », dans *Le facteur de la vérité* et ailleurs ; suis je l'auteur réel et unique de cette lettre-ci, et le même que celui du *Facteur*... qui lui-même... ? Prove it) et ils s'y perdront comme nous nous sommes perdus de vue, un beau jour, tous les deux. Ils ne s'en tireront plus avec cet héritage et ils feront partie des « nôtres » : tous nos enfants, et tous nos enfants morts puisque déjà, comme je t'ai dit un jour, nous leur survivons. Et pourtant (et c'est pourquoi) je les aime, je ne leur veux pas de mal, au contraire. Mais si, mais si...

Je veux aussi les perdre, et qu'ils ne puissent rien savoir de nous, qu'ils ne puissent rien garder, ni divulguer, aucun héritage, qu'ils ne puissent même y prétendre, je ferais sauter la terre entière pour ça. Et pour le contraire. Alors tu vois, tu ne me vois plus mais tu vois... Et eux, mon espérance, verront-ils ainsi la couleur de mon âme, celle qui teint l'une, au moins l'une de mes voix, quand un soir de malheur j'y ai tramé ceci

à destination de toi.

humeur

de copiste, un vrai moine. Je suis seul, seul seul, à mourir. Je pleure doucement, tu m'entends. Envie de me condamner à mort, tout est ma faute, tu sais pourquoi et tu n'y es pas pour rien. Que fait-on quand on dit « je suis seul » ? Comme ce n'est jamais ni vrai ni faux, il s'agit d'abord, mais c'est vrai de toutes les phrases, de produire un effet sur quelqu'un, de lui dire « viens ».

Ces lettres de « Platon », que Socrate, bien entendu, n'aurait ni lues ni écrites, je les trouve maintenant plus grandes que l'œuvre. Je voudrais t'appeler pour lire à haute voix quelques extraits des « prises de parti » qu'elles ont mandées, commandées, programmées

pendant des siècles (comme j'aimerais les utiliser pour mon *legs,* je les tape à la machine, ou plutôt tu me rendras un jour cette lettre). Tu vas voir, ces gens sont imperturbables, surtout les grands profs du 19e. Et si je lisais à haute voix, nous ririons aux éclats comme quelquefois (les meilleurs moments de notre vie, les plus irremplaçables, n'est-ce pas, et surtout quand nous mangions après avoir fait l'amour, et que nous mimions toutes sortes de couples ou de dragueurs dans les restaurants, des pieds-noirs de préférence — tu mimes toujours mieux que moi). Ecoute, ça c'est l'Anglais, John Burnet, il veut bien que les lettres soient des faux ou des bâtards mais à une condition : que le faussaire soit un grand expert irréprochable, et contemporain de Platon, car 50 ans après, impossible de maîtriser à ce point l'idiome. Et de plus il n'est pas sûr qu'il ait tort, mais enfin écoute-le, imagine-le par exemple derrière sa chaire à l'Université disons de Manchester : « Je crois que toutes les lettres de quelque importance [sic] sont de Platon et, en conséquence, j'en ferai usage ». Il en fera usage ! Puis les Allemands dissertant sans fin « über die Echtheit der platon. Briefe ». Un tel se prononce en faveur de telle lettre (Zeller poussant l'excès jusqu'à les déclarer toutes apocryphes, je crois), tel autre, partisan de telle ou telle. Remarque, il y a bien aujourd'hui de grands intellectuels prenant parti — campant encore sur des positions pour ou contre — les uns pour La Sexualité, les autres contre (ça aurait fait beaucoup de mal, la police, les tortures, le goulag — ce qui n'est même pas faux mais tout de même...), pour ou contre La Guerre (ça aurait fait beaucoup de mal, dans toute l'histoire, etc.), pour ou contre Le Judéo-christianisme, ou la moitié seulement (ça aurait fait beaucoup de bien ou beaucoup de mal), pour ou contre Le Discours, Le Pouvoir, Les Media, La Psychanalyse, La Philosophie, L'Urss, La Chine ou La Littérature, etc. Qui aurait prédit il y a vingt ans qu'on en reviendrait là, qui l'aurait prédit il y a des siècles de « culture » ?

Voici le résumé que fait le Français des travaux allemands à ce sujet : « Ritter, après une étude assez approfondie des critères linguistiques, admet l'authenticité de III, VII (au moins substantiellement [sic ! ! !]) et VIII. Du moins, affirme-t-il prudemment, si ces épîtres ne sont pas de Platon lui-même, leur auteur les a composées d'après des notes du philosophe. Longtemps, U. von Wilamowitz-Moellendorf avait paru

sceptique et ne faisait d'exception que pour la 6e Lettre... » [relis la comme si je l'avais écrite moi-même, à partir des « notes du philosophe », surtout la fin qui dit à peu près ceci — mais il faudrait tout retraduire : « Cette lettre, il faut la lire tous les trois ensemble autant que possible, sinon deux à la fois et le plus souvent que vous pourrez. Regardez la comme une formule de serment et une convention ayant force de loi, sur laquelle il est légitime de jurer avec un sérieux mêlé de grâce et de badinage frère du sérieux [en fait, c'est la *paidia,* « sœur » de *spoudè,* ils traduisent toujours sœur par frère sous prétexte de grammaire]. Prenez à témoin le dieu chef de toutes choses présentes et futures, et le père tout puissant du chef et de la cause, que nous connaîtrons tous, si nous philosophons vraiment, avec toute la clarté possible à des hommes jouissant de la béatitude. » Il faut la lire en grec, ma très douce, et comme si je vous l'écrivais moi-même.] Or donc je reprends ma citation, du Français parlant de l'Allemand, le frère-ennemi de Nietzsche « ... von Wilamowitz-Moellendorf avait paru sceptique et ne faisait exception que pour la 6e Lettre, contre laquelle il avouait [!] n'avoir pas d'objection sérieuse. Quant à la 7e et à la 8e, il les rejetait résolument [! ! ! certes, c'est le Français qui parle mais c'est que l'autre avait en effet commencé par rejeter résolument], pour cette raison qu'il n'est pas dans les habitudes de Platon de s'exposer ainsi en public [!]. Mais il fait amende honorable [!] dans son ouvrage sur Platon et se déclare désormais en faveur [!] de VI, VII et VIII. Telle est aussi l'opinion récente de Howald (*Die Briefe Platons,* 1923).

Il est très tard, tu dois dormir, j'ai envie de venir : 7 heures de voiture avec le vieux film de l'accident pour tout résoudre, je les entends d'ici, « on ne saura jamais s'il a fait exprès de se jeter contre l'arbre et de s'envoyer en l'air » (ça veut dire quoi, au juste, s'envoyer en l'air ?), etc. « Pensez vous, on sait ce que signifie un accident de voiture, ça n'arrive pas par accident, à n'importe qui et à n'importe quel moment. Vous saviez bien ? d'ailleurs je m'en doutais, et puis ça flottait autour de lui », and so on... Je crois que je me suis fait ce cinéma avant même de savoir conduire. Si je n'avais pas peur de réveiller tout le monde je viendrais, en tout cas je téléphonerais. Quand pourra-t-on appeler sans sonner ? Il y aurait un voyant ou bien on porterait sur soi, près du cœur ou dans la poche, pour certains appels codés, un

signal quelconque.

tu n'auras rien reçu, rien compris, toi non plus. Bon, laissons, je vais continuer à gratter, à lire en écrivant ma lettre savante plutôt que de prendre des notes sur ces petits cartons blancs dont tu te fous toujours. La France maintenant, l'université française. Tu m'accuses d'être impitoyable et surtout injuste avec elle (des comptes à régler peut-être : est-ce qu'ils ne m'ont pas renvoyé de l'école quand j'avais 11 ans, aucun Allemand n'ayant mis les pieds en Algérie ? Le seul surveillant général dont je me rappelle le nom aujourd'hui : il me fait venir dans son bureau : « tu vas rentrer chez toi, mon petit, tes parents recevront un mot ». Sur le moment je n'ai rien compris, mais depuis ? Est ce qu'ils ne recommenceraient pas, s'ils pouvaient, à m'interdire l'école ? N'est ce pas pour cette raison que je m'y suis installé depuis toujours pour les y provoquer et leur donner la plus grande envie, toujours à la limite, de m'expulser encore ? Non, je ne crois pas du tout, mais alors pas du tout à ces hypothèses, elles sont séduisantes ou amusantes, manipulables, mais sans valeur, ce sont des clichés. Et puis tu sais que je ne suis pas pour la destruction de l'universitas ou la disparition des gardiens, mais justement il faut leur faire une certaine guerre quand l'obscurantisme, la vulgarité surtout, s'y installe, comme c'est inévitable. Donc j'y reviens, la France et les Lettres de Platon. « En France, dit le même, la question a été très peu étudiée. On a préféré avec raison utiliser pour la connaissance de la philosophie platonicienne des documents sûrs ». Tu entends ? Rire aux larmes ? non, faut pas. Saisset : « A quelque point de vue qu'on les considère, ces lettres, sans même excepter la septième [allons, bon], sont tout à fait indignes de Platon. » Cousin, Chaignet, Huit (il faudrait reproduire le scénario, les faire comparaître sur une scène, en faire de grands posters pour la salle des actes — et, bien sûr, tenir compte de l'époque, de l'état de la tradition et du courrier universitaire de l'époque, de toutes ces circonstances atténuantes, mais tout de même) Cousin, Chaignet, Huit mettent au panier toutes les lettres. Fouillée : « très réservé » (bien raison, moi aussi). Le sommet, assez près de nous, Croiset (1921), à hauteur d'immortalité : « Parmi les *Lettres,* deux seulement ont quelque valeur : la troisième et la septième, qui paraissent avoir été rédigées sur un document assez précis et qui sont des sources utiles pour la biographie de

Platon. Quant aux autres, elles sont ou insignifiantes ou ridicules. En somme la collection tout entière est certainement apocryphe ; même dans la troisième et dans la septième lettre, on ne trouve absolument rien qui rappelle la manière de Platon. » Il connaissait donc LA manière de Platon, celui-là. Qu'aurait il pensé de ses manières, manœuvres et autres manigances quand il trafique de toutes ses mains (plus de deux sans doute) dans le dos de Socrates ? Le fantôme de Plato doit jubiler devant l'affairement de ces gardiens. C'est bien ce qu'il a cherché en se laissant-faire-écrire par S. Tu imagines tes lettres (je suis sûr que tu rêves en ce moment) entre les mains d'un Croiset ? Tu liras si tu veux l'étude qui suit, sur le genre épistolaire en littérature (ma thèse : ça n'existe pas, en toute rigueur, je veux dire que ce serait la littérature elle-même s'il y en avait, mais *stricto sensu* je n'y crois pas davantage - stop - lettre suit - stop), c'est dans le même ton avec d'intéressantes-remarques-dans-l'ensemble sur le déclin de l'hellénisme et la prolifération des lettres dans cette « rhétorique mourante », sur les « sophistes qui affectionnaient ce procédé » (parce qu'« incapables de produire les grandes œuvres d'art des âges précédents »). Cela leur « permettait de développer leurs idées personnelles, politiques ou autres, en les couvrant de l'autorité d'un grand nom ». Et le Français ajoute calmement : « Ces épîtres ont souvent créé des confusions et la critique a eu parfois du mal à démêler la supercherie ». Ben voyons. Ils ne prétendent pas seulement savoir distinguer entre l'authentique et le simulacre, ils veulent même pas faire le travail, le simulacre devrait se montrer du doigt et leur dire : « voilà, prenez garde, je ne suis pas authentique ! ». Ils voudraient aussi que l'authentique le soit de part en part, l'apocryphe et le bâtard aussi. Ils voudraient que les faussaires se fassent précéder d'une pancarte : nous sommes les faussaires, ceci est de la fausse monnaie. Comme s'il y avait de la vraie monnaie, de la vraiment vraie ou de la vraiment fausse ; ce qui les déroute surtout dans leur dépistage, c'est que le simulacre épistolaire ne soit pas stabilisable, installable, et surtout pas intentionnel, pas nécessairement et de part en part. Si l'imposture était parfaitement organisée, y aurait toujours de l'espoir, un principe de « départ », un partage serait possible. Il y aurait une chance pour la filature. Mais voilà, on ne sait jamais, la part d'inconscient elle-même n'est jamais proprement déterminable,

et cela tient à la structure cartepostalée de la lettre. Le même vient de parler des lettres de Phalaris, de Solon, de Thémistocle, de Socrate même (si je veux en parler sérieusement, mais je crois que je ne le ferai jamais, ça commence déjà à m'ennuyer et j'ai envie de courir vers autre chose, si je veux être compétent sur Socrate écrivain, de lettres ou d'autres choses, donc, il faudrait que je lise la dissertation de Guilelmus Obens, *Qua aetate Socratis et Socraticorum epistulae quae dicuntur scriptae sint, 1912*), et il ajoute, lis en suivant mon doigt (je cite mais comme toujours en arrangeant un peu. Devine le nombre de fausses citations dans mes publications...) : « les sophistes supposaient des correspondances d'hommes d'Etat, d'écrivains célèbres, d'orateurs, et les répandaient dans le public ou les faisaient circuler dans des cercles restreints d'initiés. Encore une fois, tout n'était pas supercherie volontaire et délibérée : plusieurs de ces productions n'étaient que purs exercices d'école ; et leurs auteurs auraient été fort surpris s'ils avaient pu prévoir leurs succès. Dans la masse de documents parvenus jusqu'à nous, il n'est cependant guère facile de faire le départ [il y tient, au départ] entre les faux délibérés et les simples travaux de rhétorique. » Plus haut, il accusait déjà : « soit par cupidité, soit par amour de l'art [?] et par manière d'exercice ». Ça, tu vois, ça m'intéresse, le « faux délibéré » qui trahit bien quelque chose, tout ne peut être transformé en faux, de part en part, ne serait-ce que le désir du faux dont on ne pourra jamais dire qu'il est vrai ou faux, avec tout ce qui s'y engage. Car voilà, je suis ici nos sophistes, ce que tu ne peux plus taxer de faux délibéré, le diras-tu authentique (au regard de quoi ?) ou vrai ? Il est très, très tard, j'espère que tu dors, je te regarde dormir, j'essaie de pénétrer sous tes paupières (il y a là comme un film), de regarder tes yeux à l'envers, penché au-dessus de toi mais derrière toi, de gouverner tes rêves, de te protéger comme on guide une somnambule bien-aimée, une reine (ma mère l'était, jeune fille, et mon grand père la suivait dans la rue quand il ne l'attachait pas dans son lit — je regretterai toujours que tu n'aies pas connu mon grand-père maternel, une sorte de sage à petite barbiche, je ne sais pas si je l'ai jamais aimé, c'était l'homme (et d'ailleurs la génération) que les livres intéressaient le plus dans la famille, il en avait — des livres en français pour la plupart — sur la morale et la religion juives, et il avait la manie de les dédicacer, à son fils

et à ses petits-fils, il me semble). Tu dors ? Et si j'appelais ? Et si près de l'écouteur je plaçais, sans rien dire, ce disque. Lequel ? Devine, devine.

Je gratte encore, je voudrais écrire des deux mains, et l'une, comme nous l'avions fait un jour, dessinerait entre tes yeux et sur ton ventre en collant ces petites étoiles que tu avais achetées Dieu sait où et que tu avais gardées sans te laver plusieurs jours. Toujours notre érotomanie de secrétariat — nous avions constitué entre toi une sorte d'astrologie, et à ton tour

« les épistoliers ou leurs destinataires représentent en général des personnages en vue, et leurs lettres prennent la forme soit de courts billets où est exprimée avec une certaine recherche une pensée morale souvent insignifiante, soit de véritables opuscules qui tiennent du discours ou même du roman. L'auteur prend son thème dans l'histoire et laisse courir son imagination. [...] les compositeurs épistolaires vont également chercher dans les anciennes traditions les sujets de leurs broderies : c'est un caractère qu'ils essaieront de mettre en valeur dans des récits plus ou moins imaginaires, une doctrine qu'ils développent à la manière du personnage supposé, un événement qu'ils enveloppent avec plus ou moins de vraisemblance de tous les charmes de la légende. Il suffira, pour vérifier ces affirmations, de parcourir les *Epistolographi graeci* et de lire, entre autres, les lettres socratiques où sont groupées les anecdotes concernant la vie, la méthode et même la mort du philosophe athénien... ».

Et encore : « ... le nom des trois destinataires [quelle chance, on peut compter, il s'agit bien sûr d'Epicure] ... ne doit pas, en effet, nous donner le change. Il n'est guère là qu'un symbole du genre littéraire adopté, mais en réalité, Epicure s'adresse au cercle de ses disciples et, sous la forme épistolaire, résume à leur intention les points substantiels de sa doctrine. » Voilà ce qui ne pourrait jamais nous arriver, n'est-ce pas, mon unique, ma toute seule, et non seulement parce que je n'ai aucune doctrine à transmettre, aucun disciple à séduire, mais parce que ma loi, la loi qui règne sur mon cœur sans partage, c'est de ne jamais emprunter ton nom, de ne jamais m'en servir, pas même pour te parler à toi, seulement pour t'appeler, t'appeler, t'appeler, au loin, sans phrase, sans suite, sans fin, sans rien dire, pas même « viens », maintenant, pas

même « reviens ».

Evidemment il avait déjà du mal à discerner entre les lettres privées et les lettres publiques : « ... plus anciennement, Isocrate avait rédigé un certain nombre de lettres dont plusieurs sont de véritables petits traités moraux et politiques. Evidemment, les pièces de ce recueil ne sont pas toutes des lettres *privées,* quelques-unes nous révèlent l'existence d'un genre déjà bien défini et assez répandu au IVe siècle avant Jésus-Christ. Ce sont plutôt des " lettres ouvertes ", destinées en partie au personnage expressément désigné, mais surtout au grand public. Ces missives ne doivent pas rester secrètes ; elles sont écrites pour être publiées. Il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer la coquetterie que met l'auteur à limer sa pensée et à pomponner son style, le souci qu'il a de ne point enfreindre les règles de son art. » Et voici l'exemple qu'il donne de cet art : « J'aurais encore bien des choses à dire, vu la nature de mon sujet, mais je m'arrête. Je pense, en effet, que vous pourrez facilement, toi et tes amis les plus distingués, ajouter à mes paroles tout ce qu'il vous plaira. D'ailleurs, je crains d'abuser, car déjà, peu à peu, sans m'en apercevoir, j'ai dépassé les limites d'une lettre et atteint les proportions d'un discours. »

Le 10 septembre 1977.

et je vais bien malgré le manque de sommeil, parce que tu vas arriver très vite maintenant, sans doute. Rappelle-moi de te raconter le rêve de Joséphine Baker qui semble avoir occupé les brefs moments de mon sommeil, cette nuit (j'ai noté quelques mots sur la table de nuit sans même allumer). Je reprends le jeu des citations interrompu il y a à peine quelques heures (c'est toujours le même livre et je suis incapable d'écrire autre chose). Un peu plus bas, donc (citation d'une autre lettre d'Isocrate) : « ... N'allez pas croire que cette lettre ait un autre but que de répondre à votre amitié et que je veuille faire parade d'éloquence [*epideixin,* ostentation, exhibition]. Je n'en suis point venu à ce degré de folie de ne pas me rendre compte que je serais incapable désormais d'écrire des choses meilleures que celles publiées par moi jadis, lorsque je suis déjà si loin de l'âge vigoureux, et qu'en produisant quelque œuvre plus médiocre, j'acquerrais une réputation bien infé-

rieure à celle dont je jouis maintenant parmi vous. » [...] Tous ces artifices de rédaction, si on y joint les allusions nombreuses au rôle littéraire et politique de l'orateur grec, cette affectation de simplicité qui recouvre la rhétorique de l'écrivain, me paraissent des indices très nets du but d'Isocrate dans quelques-unes de ses lettres ; il ne se contente pas d'atteindre un lecteur unique, mais il veut trouver crédit auprès des amateurs ordinaires du beau langage. Une partie de la correspondance d'Isocrate appartient à la littérature au même titre que les discours d'apparat. Pourrions-nous dès lors rejeter *a priori* les lettres de Platon, sous prétexte qu'une masse d'apocryphes fut composée et publiée à une époque tardive ? [...] Dira-t-on qu'il est invraisemblable que « Platon ait gardé lui-même copie de ses lettres dans sa bibliothèque personnelle » ou que ses correspondants aient conservé « ses communications, de telle sorte que cinquante ou cent ans plus tard il ait été possible à leurs héritiers de s'entendre pour répondre à un appel présumé des premiers éditeurs à Athènes ou à Alexandrie ? » (Huit, *La vie et l'œuvre de Platon*). Tu imagines, toi, la bibliothèque de Platon ? Comment crois-tu qu'il se la représentait, en 1893, ce Huit ? Nous devrions donner le jour ensemble à une histoire (genèse et structure) des bibliothèques des grands penseurs et des grands écrivains : comment ils gardaient, rangeaient, classaient, annotaient, « fichaient », archivaient ce qu'ils lisaient vraiment, ce qu'ils faisaient semblant d'avoir lu ou, plus intéressant, de ne pas avoir lu, etc. « Cinquante ou cent ans plus tard », ce fut beaucoup pour lui. Mais quoi, au total une petite séquence, un instantané imperceptible dans le court métrage. Titre : X. se laisse dicter en télex, par ses héritiers précisément, le legs qu'il leur destine sans même pouvoir les identifier. Ils l'enferment, le collent à son secrétaire et lui adressent des ordres par télex, dans sa langue ou dans la leur. Il jouit et signe. L'essentiel, ce n'est pas ce qu'il donne mais qu'on garde avec son nom sa signature, même s'il n'a pas pensé tout seul un mot de ce qu'ils désirent lui faire signer. Quand sauront-ils que Socrate aura écrit sous ma dictée le testament qui l'institue comme mon légataire universel parmi d'autres et que derrière moi, mon immense, tu me soufflais tout ça dans l'oreille (alors par exemple que je conduisais sur une autoroute italienne et que je lisais ta langue dans le rétroviseur). Et pourtant je ne t'ai pas encore vue, malgré les éternités que

nous avons passées à nous noyer dans les yeux de l'autre, avec la certitude que les dieux étaient venus, accouplés, et que désormais l'éternité nous prenait à penser. Pourtant le désastre est là, maintenant, tu ne t'es jamais vue en moi, tu ne sais plus très bien, ici même, qui tu es, ni moi qui je suis.

La carte d'Oxford me regarde, je relis des lettres de Platon, impression de les découvrir toutes vivantes, proches, animées, je vis avec elles, sur mer, entre Grèce et Sicile (c'est un autre de tes prénoms cachés, ce pays où j'ai bien peur que nous n'allions jamais), je pense de plus en plus à faire de cette iconographie épistolaire une préface biscautée à la lecture de *Au-delà du PP* et de la correspondance de Freud. Pour mille raisons, beaucoup trop de raisons. L'athèse et la pose ou la pause postales (qu'est-ce que « poser » ? etc.), et d'abord cette histoire de principes, le rapport de différance postale entre Principe de Plaisir (PP) et Principe de Réalité (PR), avec les figures très « politiques » que lui reconnaît Freud (*Herrschaft,* maîtrise, autorité). Nécessité de « croiser » ce motif politico-postal avec, par exemple, la Lettre II à Dionysos, celle qui fait allusion à une garde prophylactique de la lettre incorporée dans le « par cœur ». Il y a là le thème du secret, de la doctrine ésotérique (non, pas encore, pas comme dans les *Prognostica Socratis basilei*) qui ne doit être exposée que dans des lettres chiffrées. L'écriture « énigmatique » y concerne justement la « nature du principe », du « premier », du « roi » de toutes choses (ainsi, « tu prétends, à ce qu'il rapporte [rien n'est jamais en direct, chez lui, il rapporte toujours, feint de rapporter, comme s'il lisait, comme s'il recevait ce qu'il te donne à lire depuis une surface réfléchissante, par exemple ce que S. à son tour vient à lire ou à écrire], qu'on ne t'a pas suffisamment révélé la nature du Premier. Je dois donc t'en parler, mais par énigmes, afin que s'il arrive à cette lettre quelque accident sur terre ou sur mer, en la lisant on ne puisse comprendre. Voici ce qu'il en est : autour du Roi de l'Univers (*pantôn basilea*) gravitent tous les êtres ; il est la fin de toutes choses, et la cause de toute beauté ; autour du « Second » se trouvent les secondes choses, et autour du « Troisième », les troisièmes. L'âme humaine aspire à connaître leurs qualités, car elle considère ce qui a parenté avec elle-même, sans que rien la satisfasse. Mais quand il s'agit du Roi et des réalités dont j'ai parlé, il n'y a rien de

tel. Alors l'âme de demander : cette nature, quelle est-elle donc ? C'est cette question, ô fils de Denys et de Doris, qui est cause de tous les maux ou plutôt c'est le douloureux effort d'enfantement qu'elle provoque dans l'âme, et tant qu'on ne la délivre, elle ne saurait atteindre la vérité. Tu me dis dans tes jardins, sous les lauriers, que tu avais toi-même réfléchi à cela et que c'était ta propre découverte. Je te répondis que s'il en était réellement ainsi, tu m'épargnerais bien des discours. »

Il reste que la vérité royale passe par tant de voies littérales, tant de correspondances, tant de relais, tant de postes restantes, tant de facteurs. Au début de la même lettre, il avait déjà proposé à Denys de lui ecrire la vérité, si l'autre la lui demandait. Et comme toujours il y allait d'une vérité *en réponse* à une accusation, à l'intérieur d'un procès, l'effet d'une *cause* (« J'ai appris d'Archédémos que, selon toi, ce n'est pas moi seul qui devais garder le silence à ton sujet, mais que mes amis eux-mêmes devaient bien se garder de faire ou de dire quoi que ce fût de désagréable te concernant [...] Je te dis cela, parce que Cratistolos et Polyxène ne t'ont rien rapporté de raisonnable. L'un des deux prétendait avoir entendu à Olympie un bon nombre de ceux qui étaient avec moi te décrier : il a peut-être l'ouïe meilleure que la mienne. En tout cas, je n'ai, moi, rien entendu. Il n'y a qu'une chose à faire, à mon avis, si l'on renouvelle semblable accusation sur l'un d'entre nous : m'interroger par lettre : je te dirai la vérité sans hésitation ni fausse honte. ») Et de lier cette vérité-là, leur « liaison » dit le traducteur que je suis pour faire vite, leur *sunousia*, à la vérité essentielle, celle qu'on trouve en remontant au Premier ou aux principes : « Voici donc quelle est notre situation réciproque : nous ne sommes des inconnus, je dirai pour personne en Grèce, et notre liaison n'est pas un secret. N'ignore pas non plus que même dans l'avenir on ne la passera pas sous silence, si nombreux sont ceux qui en ont reçu la tradition, comme d'une amitié qui ne fut ni faible ni cachée. Que veux-je dire par là ? Je vais te l'expliquer en remontant au principe. La sagesse et le pouvoir tendent naturellement à s'unir. [...] Tout cela pour te montrer qu'après notre mort, la renommée ne se taira pas sur notre compte : aussi, devons-nous y veiller [...] les morts ont quelque sentiment des choses d'ici-bas [...]. Je suis venu en Sicile avec la réputation de surpasser de beaucoup les

autres philosophes et j'arrivais à Syracuse pour en recevoir de toi le témoignage, afin que, en ma personne, la philosophie reçût les hommages de la foule elle-même. Mais je n'ai pas réussi. La cause ? Je ne veux pas répéter celle que beaucoup invoqueraient, mais tu paraissais n'avoir plus grande confiance en moi, tu faisais mine de vouloir me renvoyer et en appeler d'autres : tu avais l'air de rechercher quels pouvaient être mes desseins, par défiance de moi, semble-t-il. »

Or pour tous ces messages entre la philosophie et le pouvoir, entre la dynastie du philosophe et celle du tyran, pour toute cette dynamique transmissive il faut des facteurs, dont on parle peu. Par exemple ce fidèle Bacchéios, *o ten epistolen pheron,* j'aimerais tant le connaître : il transporte le viatique, à la fois l'argent et la lettre (comme dans le livre d'Estér mais contrairement à ce qui se passe apparemment dans *La lettre volée* où l'argent et la lettre circulent en sens inverse : on échange la lettre, en principe, contre l'argent, la reine paie Dupin qui met la lettre sur le chemin du retour). La scène des fétiches est superbe, essaie de la transposer dans une Cartoucherie poussant assez loin la sophistication politique. Pour rappeler qu'il avait d'abord été préposé comme maître absolu (*autocrator*) à la « garde de votre cité » avant d'avoir été ignoblement « renvoyé », Platon se sert dans la première Lettre d'un mot de la même famille que celui de la garde prophylactique dont je te parlais l'autre jour. Il confie alors et la lettre et l'argent à ce Bacchéios qui a dû s'embarquer un matin avec ce mandat, la somme et le pli recommandés. Toute cette traversée jusqu'à nous. A supposer que rien ne soit apocryphe et que quelque Dupin ou, plus malin encore, quelque narrateur habile à le faire parler... Il faudrait tout retraduire : « J'aviserai désormais à choisir un genre de vie qui m'éloigne davantage des humains, et toi, tyran que tu es, tu demeureras dans l'isolement. La somme si brillante que tu m'as donnée pour le départ, Bacchéios, le porteur de cette lettre, te la remettra : elle était à la fois insuffisante aux frais du voyage et sans aucune utilité par ailleurs. Elle n'apporterait, à toi le donataire, que le pire déshonneur et à moi guère moins, si je l'acceptais [...] Adieu. Reconnais tes grands torts envers moi, afin de mieux traiter les autres. » Il n'a jamais tort.

La dissymétrie absolue qu'il institue. Je ne suis pas sûr, quoi qu'il en dise, qu'il se

la donne finalement en raison de sa position de philosophe, le savoir parlant au pouvoir. Simplement il écrit, c'est lui qui destine (croit-il) et l'autre est mis en scène depuis une lettre dont le reste est censé faire foi. L'autre ne répond pas, on ne le publie pas. Cette dissymétrie de l'« autorité » atteint au comble de l'arrogance dans la deuxième Lettre : « En un mot la déférence de toi à moi est une parure (*cosmos*) pour nous deux ; de moi à toi, une honte pour l'un comme pour l'autre. En voilà assez sur ce sujet. » Enfin tu vois —

Je ne t'ai jamais écrit de si longue lettre, surchargée comme une felouque de petits savoirs. Pardonne-moi, c'est pour chasser l'angoisse (tu n'as pas appelé comme promis), pour renvoyer les images délirantes. Tu les connais mieux que moi, voilà ce qui m'empêchera toujours de m'en délivrer, tu y fus avant moi. Cela nous a séparés, infiniment séparés, mais pour « vivre » (peut-on appeler cela vivre ?) cette séparation et pour aimer depuis elle un secret, depuis ce qui nous y maintient ensemble sans rapport, l'un à l'autre adressés, adossés, oui les deux. Et je gratte, je gratte pour faire durer, parce que demain, à ton retour, l'échéance peut-être, la « décision », le sort pour moi. Je t'attends comme dans cette histoire que tu m'avais racontée (la roulette russe sur le quai...)

Et puis je n'écris pas des lettres faussement savantes pour me garder du délire qui me possède, j'écris des lettres délirantes, le savoir les mure dans leur crypte et il faut savoir les cryptes, des lettres délirantes sur les lettres savantes que je mets en carte. Je les cite à comparaître, un point c'est tout. Je brouille et qu'ils débrouillent. Ainsi, pour tourner encore en rond dans l'Encyclopédie, voici pour mes archives la fin du Voltaire, qui me va, diront-ils, comme un gant : « Quant à ceux qui vous envoient familièrement par la poste une tragédie en grand papier et en gros caractère, avec des feuilles blanches pour y mettre vos observations, ou qui vous régalent d'un premier tome de métaphysique en attendant le second, on peut leur dire qu'ils n'ont pas toute la discrétion requise, et qu'il y a même des pays où ils risqueraient de faire connaître au ministère qu'ils sont de mauvais poètes et de mauvais métaphysiciens. » C'est moi, ça, je l'entends dire par tel ou tel tombant par hasard sur cette lettre et tout intéressé à le dire. C'est tellement programmé tout ça, que j'envoie au diable, je veux dire à la fin

de l'article précédent, sur la possession. Il me va aussi, tout à fait ma pointure, je ne me suis jamais senti aussi possédé, joué, télépathiquement, fantomatiquement. Non, pas par toi, par les spectres qui te dictent la guerre et nous adressent l'un contre l'autre au meilleur moment.

Non, je ne suis pas le diable, ni toi, mais nous l'avons et c'est diablement qu'à longueur d'année nous nous persécutons avec d'invraisemblables histoires de contrat ou, comme le peintre de F., de double contrat... Voici Voltaire (joli nom finalement, tu trouves pas ?), sur la Possession, que je placerais entre les *Prognostica Socratis basilei, a fortune-telling book,* et tous les diables dont Freud croit pouvoir se dire « l'avocat » dans *Au-delà...*, au milieu de toutes ces cartes à jouer : « ... dans la forêt de Fontainebleau. [...] Chaque village avait son sorcier ou sa sorcière ; chaque prince avait son astrologue ; toutes les dames se faisaient dire leur bonne aventure ; les possédés couraient les champs ; c'était à qui avait vu le diable, ou à qui le verrait : tout cela était un sujet de conversations inépuisables, qui tenait les esprits en haleine. A présent on joue insipidement aux cartes, et on a perdu à être détrompé. »

Toi aussi tu le veux, et dès que nous avons reçu cet ordre, nous étions à la fois sauvés et perdus : nous ne pouvions plus être ni fidèles ni infidèles à cette loi anonyme, ni à nous-mêmes. Plus de foi jurée qui tienne.

P.S. Je vais encore glisser une carte d'Oxford dans cette lettre, pour que tu y flaires quelque chose, devine. Peut-être à cause de l'insomnie, je les sens aussi diaboliques tous les deux, et menaçants. Pas en l'air comme ça, en train de m'annoncer la pire nouvelle ou de me poursuivre en justice, dressant procès-verbal de ma trahison innommable. Une paire dépareillée de deux grands pères terribles. Barbus et fourchus. Regarde les pieds, je les coupe à la hauteur du cou et je les colle ici, on dirait un seul pied fourchu, chaque fois. Et les trois yeux comme des points fixes. Ils font peur et ils ont peur. Ils sont terrifiés par leur propre conjuration. Peur de nous, l'un de l'autre. Le diable c'est eux, lui, le couple Platon/Socrate, divisible et indivisible, leur interminable partition, le contrat qui nous les lie jusqu'à la fin des temps. Tu es là-bas, vois la scène, prends leur place, S. signant le contrat que p. lui dicte après une nuit blanche dont tu feras ce que

tu voudras, il lui vend ou lui loue son démon et l'autre en échange s'engage par ses livres, par ses lettres, and so on, à faire suivre. Et ainsi, sans le moindre savoir ils prédisent l'avenir, comme des rois. Non, ils ne le prédisent pas, ils le préforment et ça c'est un illustré, un illustré que tu pourras acheter dans tous les kiosques, dans toutes les bibliothèques de gare tant qu'il y aura des trains et des journaux. Y aura toujours de nouveaux épisodes. Un performatif illustré qui n'en finit plus. Je serai toujours sidéré par ce couple de comploteurs, l'un qui gratte et fait semblant d'écrire à la place de l'autre qui écrit et fait semblant de gratter. En investissant un énorme capital de fausse monnaie, ils font les plans d'un gigantesque réseau auto-routier, avec des relais d'airbus ou de trains auto-couchettes, (de wagons-lits surtout, ah oui, des wagons-lits, partout tu les lis en dormant, tu lis « agence Cook » d'Oxford à Athènes et retour, via cette chambre, cet autre wagon-lit où Ernst joue à la bobine et Sigmund rêve de train) un système de télécommunications totalement informatisé, des hôtesses en uniforme partout. Quel que soit le trajet emprunté (rien ne se donne), et dès que tu ouvres la bouche, et même si tu la fermes, il faut passer par eux, s'arrêter au péage ou payer une taxe. Tu as toujours à t'acquitter d'un impôt. Ils sont morts, ces deux chiens, et pourtant ils passent à la caisse, ils réinvestissent, ils étendent leur empire avec une arrogance qu'on ne leur pardonnera jamais. Pas eux, eux ils sont morts, mais leur fantôme revient le soir faire les comptes, en leur nom. C'est le nom qui revient (« les noms sont des revenants ») et bien sûr tu ne sauras jamais, quand je prononce ou écris leurs noms, à ces deux chiens, si je parle d'eux ou de leurs noms. C'est le problème « " *Fido* "-*Fido* » (tu sais, Ryle, Russell, etc., et la question de savoir si j'appelle mon chien ou si je mentionne le nom dont il est le porteur, si j'utilise ou si je nomme son nom. J'adore ces théorisations, souvent oxfordiennes d'ailleurs, leur extraordinaire et nécessaire subtilité autant que leur imperturbable ingénuité, psychoanalytically speaking ; ils feront toujours confiance à la loi des guillemets. Le malheur, ou la chance, c'est que Fido, Fido, ou bien tu ne l'écris pas, et c'est foutu, ou tu l'écris, et c'est encore foutu, tu peux toujours courir pour savoir lequel tu rattraperas le premier. Et ça peut toujours mordre, même la constellation céleste, ou aboyer. Et au centre d'un très bon livre tu tombes, faut bien dire,

sur ces exemples qui semblent ne poser aucun problème (au moins en leur contenu exemplaire) dans ce contexte (je ne mets pas les guillemets trop près pour ne pas tout brouiller, mais alors ?). Voici deux phrases citées comme deux types de fonctionnement différents (et en effet, en apparence) : «

Socrate n'écrivait pas
"Socrate" a sept lettres »

et le « test de la substitutivité » : «

"Socrate" = le nom du maître de Platon (vrai)
"Socrate" a sept lettres (vrai)

le nom du maître de Platon a sept lettres (vrai) »

Ouais, bon, rien à redire aux *lois* qui règlent cette problématique, sinon à poser la question de la loi, et de la loi du nom propre quant à ces paires qu'on appelle guillemets. Je dis (à eux et à toi, ma bien-aimée) ceci est mon corps, au travail, aimez-moi, analysez le corpus que je vous tends, que j'étends ici sur ce lit de papier, faites le tri des guillemets entre les poils, de pied en cap, et si vous m'aimez assez vous m'enverrez des nouvelles. Puis vous m'enterrerez pour dormir tranquilles. Vous m'oublierez, moi et mon nom.

L'auteur du livre dont je parle, lui-même, pas son nom (il me pardonnerait donc de ne pas le nommer) se montre réservé à l'égard de la très intéressante « position de Quine » (« un mot-entre-guillemets est le nom propre du mot qui figure entre les guillemets, à la fois une occurrence du mot qui est entre les guillemets et une occurrence du mot-entre-guillemets, celui-ci incluant celui-là à titre de partie » — et il est vrai que cette logique de l'inclusion n'est peut-être pas très satisfaisante pour rendre compte du « à la fois » mais peu importe ici) et faisant allusion à un « oubli », c'est son mot, un oubli « évidemment facilité par la ressemblance qu'il y a entre un mot et le nom de ce mot formé par sa mise entre guillemets », il conclut, je cite, « Mais on ne doit pas se laisser abuser par cette ressemblance, et confondre les deux noms, pas plus du moins qu'on ne confond *vert* et *verre*. » *Dis*-le, re*dis*-le. Ver est vers. Pas plus du moins, dit-il. Pas plus du moins que... Pas plus du moins, eh, oh, ça n'arrive jamais ? Ben faut pas. « On ne doit pas ». D'accord, promis, on fera plus. Enfin pas exprès. Sauf si on oublie, mais on fera pas exprès d'oublier, c'est qu'ils se

ressemblent tellement. — Qui ? — Socrate je te dis salut.) Ils sont morts et ils nous traversent pour passer à la caisse, pas eux, leur nom, à chaque instant. En ce moment même. Qu'est-ce qu'ils se ressemblent. N'oublie jamais qu'ils ont existé en dehors de leurs noms, vraiment. — Comment ça ? tu dis. — Eh bien, comme toi et moi. — Pas possible ? — Mais si, mais si. Et alors chaque mot doit être affranchi pour être adressé à qui que ce soit. Au-to-ma ti-que-ment. Quoi que je dise, quoi que je fasse, je dois me coller un timbre à l'effigie de ce couple diabolique, de ces compères inoubliables, ces deux patients imposteurs. Une petite vignette avec le couple royal, basiléique, stérile mais infini dans sa progéniture idéale. Cyniquement, sans un sou, ils ont émis un timbre universel. Postal et fiscal, en faisant mine d'avancer les fonds. Et sur le timbre, on les voit tous deux en train, l'un devant l'autre, en train de dessiner un timbre et d'en signer l'original. Et ils s'affichent. Un immense poster. Ceci est un timbre. Ils ont signé *notre* reconnaissance de dette et nous ne pouvons plus ne pas la reconnaître. Pas plus que nos propres enfants. C'est ça, la tradition, l'héritage à rendre fou. Les gens ne s'en doutent même pas, ils n'ont pas besoin de savoir qu'ils paient (prélèvement automatique) ni à qui ils paient (le nom ou la chose : nom est la chose) quand ils font quoi que ce soit, la guerre ou l'amour, quand ils spéculent sur la crise de l'énergie, construisent le socialisme, écrivent des romans, ouvrent des camps de concentration pour poètes ou homosexuels, achètent du pain ou détournent un avion, se font élire à bulletins secrets, enterrent les leurs, critiquent les médias à tort et à travers, disent n'importe quoi sur le tchador ou l'ayatollah, rêvent d'un grand safari, fondent des revues, enseignent ou pissent contre un arbre. Ils peuvent même n'avoir jamais entendu le nom de p. et de S. (tiens je les vois tout guillerets, d'un coup). Par toute sorte de relais culturels, c'est-à-dire postaux, ils paient leur taxe, et pas besoin pour ça d'être taxé de « platonisme », et même si tu as renversé le platonisme (regarde-les, tourne la carte, quand ils écrivent la tête en bas dans l'avion). Bien sûr la taxe ne revient qu'à des noms c'est-à-dire à personne (pour les « vivants » remarque, ce n'est pas absolument, rigoureusement différent), puisque les deux pilotes ne sont plus là, seulement sujets, soumis, sous-jacents à leurs noms, en effigie, la tête coiffée par le nom. Pas plus que Hegel, Freud

ou Heidegger, qui eux-mêmes ont dû se mettre en position de légataires, par-devant ou par-derrière. Debout ou couché, plus un mouvement, plus un pas sans eux. Je voudrais même croire que ceux qui s'affranchissent mieux et plus vite, ceux du moins qui désirent payer le moins cher et s'acquitter le plus proprement, ce sont ceux qui tentent de traiter directement avec eux, comme si c'était possible, les patients philosophes, historiens, archivistes qui s'acharnent sur l'émission du timbre, veulent toujours en savoir plus à ce sujet, rêvent de l'empreinte originale. Moi, par exemple. Mais naturellement, plus on s'affaire pour s'affranchir et ne plus devoir, plus on paie. Et moins on paie, plus on paie, voilà le piège de cette spéculation. Tu ne pourras pas rendre compte de cette monnaie-là. Impossible de la rendre, tu paies tout et tu ne paies rien avec cette carte bleue ou cette carte orange. Elle n'est ni vraie ni fausse. L'émission du timbre est à la fois immense, elle impose et s'impose partout, conditionne tout autre type, timbre ou tympan en général ; et pourtant, tu la vois à peine, elle est minuscule, infiniment divisible, composant avec des milliards d'autres positions, impositions ou surimpositions oblitérantes. Et nous, mon ange, nous nous aimons postés sur ce réseau, au péage un retour de week-end (heureusement qu'on peut s'aimer dans une voiture), écrasés d'impôts, en insurrection permanente contre le « passé », pleins de reconnaissance pourtant et vierges de dette comme au premier matin du monde. Cette histoire, le piège de qui signe une reconnaissance de dette pour l'autre de telle sorte que l'autre se trouve engagé avant d'avoir rien su, avant même d'avoir ouvert les yeux, cette histoire d'enfant est une histoire d'amour et c'est la nôtre — si tu veux encore. Dès le premier petit jour

Fais maintenant bouger l'image, avec des mouvements latéraux, passe-toi le film. Lui, il veut émettre de la semence (il en parle tout le temps, d'accord ?), il veut ensemencer la terre entière, et le meilleur levier sous la main, regarde, c'est S., le stérile accoucheur. Alors il se l'envoie, il s'envoie un enfant à travers lui, un *ekgonon,* un rejeton ou un intérêt. Tu vois la levée des leviers démultipliés, les grandes et les petites seringues. Tout cela se passe en moins de deux, dans le dos de l'autre qui ne fait mine de rien remarquer. Et pour cause, ça tombe à côté, faut bien, ça s'écrit ainsi et ça ne cesse plus de proliférer, ce

vieux couple de grands-pères barbus, ces faussaires invétérés qui viennent hanter nos nuits avec leurs discours sur la vérité, les phantasmata et les logoi, et le plaisir et l'au-delà du plaisir, et la politique, et la tyrannie, et le premier et le second, et puis Eros. Ils n'y ont jamais cru. Et ils ne font ni un ni deux. Or nous voilà aux ordres et au programme. Et moi qui tiens à payer toujours plus que quiconque, ma surenchère, crois-moi.

Il fait grand jour maintenant. Tu arrives tout à l'heure et j'ai aimé t'attendre sans dormir ou si peu. Tu reviens avec ta « décision », ta « détermination », et je m'y prépare sans savoir comme un condamné dans sa cellule. On n'est jamais sûr qu'il espère la « grâce » ou ne rêve pas de pouvoir au petit jour la refuser, pour qu'enfin ça s'arrête, sa mort. Je vais donc fermer cette lettre (je n'ai pas rouvert l'autre et je ne sais pas encore ce que j'en ferai, cela dépendra de toi sans doute), je t'ai dit l'essentiel, que d'ailleurs tu peux savoir depuis des années, de longues années : nous avons tout vécu et tout dit un nombre incalculable de fois, sous toutes les formes, à peu près, en mots et sans mots, et chaque lettre, la plus petite marque devient, une fois fixée, ce point de sel très sec au soleil, sur une peau, et tu t'entends dire voilà c'est la Méditerranée, garde-la, c'est rien mais ça n'a pas de prix, garde la comme une bague, une vulgaire aigue-marine, c'est rien, surtout pas du genre précieux, si tu veux c'est sans prix, nous avons nagé là-dedans et ça nous oublie à chaque instant. Si tu n'entends plus, personne ne peut t'en accuser, par définition, surtout pas moi. Personne ne saura si ça t'était destiné, surtout pas moi. A toi de « déterminer ». *Il y a* les bagues, qu'on ne donne jamais, ne garde ni ne rend. On peut s'y adonner, c'est tout, abandonner. Comme je ne veux pas que tu reçoives cette lettre par la poste après dieu sait quelle scène, je la mets sous enveloppe et te la remettrai à la gare.

Quand je fais de la correspondance (ce qui n'est pas le cas ici), je veux dire quand j'écris plusieurs lettres à la suite, je suis terrifié au moment de mettre la chose sous pli. Et si j'allais me tromper de destinataire, intervertir les adresses ou mettre plusieurs lettres sous la même enveloppe. Cela m'arrive, et il est rare que je ne rouvre pas certaines lettres, après avoir échoué à les identifier par transparence au moment de les jeter dans la boîte.

Mon tri et mon trafic postal, c'est cette scène. Elle précède et elle suit l'obsession de la levée, l'autre, la prochaine ou celle que j'ai manquée. Le moment obsessionnel dure parfois au-delà de l'imaginable. Une fois la lettre ou le lot de lettres parties (j'ai finalement ouvert la main), je peux rester planté devant la boîte comme devant un crime irréparable, tenté d'attendre la levée suivante pour séduire la facteur et reprendre tout, vérifier au moins une dernière fois l'adéquation des adresses (je l'ai fait une fois mais c'était un peu différent, pour intercepter mon propre courrier qui allait « suivre » là où je ne voulais pas qu'il aille et où il serait arrivé avant moi) et qu'il n'y a bien qu'une lettre, la bonne, par enveloppe. La situation est celle d'un aveu sans crime (comme si c'était possible ; mais si, mais si), d'une pièce à conviction qui devient la cause d'un crime. De toute façon, cet aveu devant la boîte à lettres, il n'attend pas qu'on écrive, je veux dire au pauvre sens des « missives », mais déjà quand on parle, quand on touche, quand on jouit. Non seulement il y a toujours de la carte postale, mais même si tu la laisses vierge et sans adresse, il y en a plusieurs à la fois, et sous la même enveloppe.

comme la différence entre le Cedex (Courrier d'Entreprise) et le Cidex. Le Cidex (courrier individuel à distribution exceptionnelle), c'est la campagne : batterie de boîtes aux lettres en un lieu fixe (tel petit village dans la montagne), c'est la Poste qui les installe, le facteur passe en automobile ou à motocyclette, et les destinataires, les « usagers » viennent retirer leur courrier. Des dispositions peuvent prévoir que les usagers manœuvrent un voyant s'ils souhaitent que le « préposé » vienne jusqu'à eux la fois suivante. On appelle le facteur sans un mot, par un signal lumineux. Et il vient, pour donner ou pour prendre.

La Prospective Postale, voilà le lieu de la problématique psych. et po désormais (la question des femmes, de la psychanalyse et de la politique, ça ramasse tout) ; la question de Le Pouvoir, comme ils disent encore, c'est d'abord les postes et télécommunications, bien connu. Alors il faut savoir : que le volume du courrier va augmenter de 3 % par an environ, « réparti inégalement, dit un Inspecteur principal des P. et T., sur les divers objets de correspondance avec un pourcentage supérieur pour le courrier " économique " et un étalement pour celui des " ménages ". Cet accroissement se conju-

guera avec le développement des systèmes informatiques qui, dans les prochaines années, bouleversera non seulement les pays fortement industrialisés, mais aussi le reste du monde ». Suppose que j'écrive un livre, mettons « Platon et les télécom. », ça tombe nécessairement entre les mains de Monsieur Brégou, Inspecteur principal des Postes et Télécommunications, il décide (parce que je le cite) de le mettre en vente, comme ils font parfois, dans tous les bureaux de poste, au profit des œuvres sociales des facteurs. Le livre est exposé dans chaque bureau, ça doit faire pas mal. Et puis les traductions. En plus, en faisant vendre (le prix d'une ou deux plaquettes de timbres) ça ferait pénétrer Platon dans les hameaux. Pour accroître les ventes, sur le conseil de l'éditeur je critiquerais les appareils éditoriaux et les media (qui sont aussi une instance postale) et ferais mettre une bande : le seul écrivain qui refuse telle ou telle émission. On m'y inviterait aussitôt et au dernier moment, à la surprise de tous évidemment, j'accepterais à la condition de pouvoir improviser librement sur l'instance postale dans le soulèvement iranien (le rôle révolutionnaire de l'éloignement, celui de Dieu ou de l'ayatollah telekommeiny donnant des interviews depuis la banlieue parisienne) quitte à nuancer un peu le lendemain dans l'un des quotidiens ou des hebdomadaires. Remarque bien triviale, les rapports entre poste, police et media sont appelés à se transformer profondément, comme le message amoureux (de plus en plus surveillé, même s'il l'a toujours été), en raison de l'informatisation, soit. Et donc tous les réseaux du p.p. (psych. et pol). Mais est-ce que les rapports entre la police, l'institution psychanalytique et les lettres en seront essentiellement affectés ? Inévitablement, et ça commence. Est-ce que Poe pourrait y adapter *La lettre volée ?* Est-elle capable de cette adaptation ? Ici je parierais que oui, mais ce serait bien difficile. La fin d'une époque postale, c'est sans doute aussi la fin de la littérature. Ce qui me paraît plus probable c'est que dans son état actuel, la psychanalyse, elle, ne peut lire *La lettre volée,* seulement par elle se faire ou laisser lire, ce qui est aussi très important pour le progrès de cette institution. En tout cas, le passé et le présent de ladite institution sont impensables hors d'une certaine technologie postale, ni les correspondances, publiques ou privées, voire secrètes, qui en ont marqué les étapes et les crises, supposant un type très déterminé de rationalité postale, des rapports entre le mono-

pole d'Etat et le secret des messages privés, comme de leurs effets inconscients. Que la part du courrier « particulier » tende vers zéro, cela n'amenuise pas seulement les chances des grandes correspondances (les dernières, celles de Freud ou de Kafka), cela transforme tout le champ de l'exercice analytique — et à plus ou moins brève échéance, avec toutes les conséquences imaginables ou inimaginables, de la « situation analytique », de la « séance » et des formes de transfert. Les procédures de « routage » et de distribution, les voies de la transmission concernent assez le support même des messages pour ne pas affecter le contenu, et je ne parle pas seulement du contenu signifié. Le « pli » disparaît, il faudra en trouver d'autres, mais ce sera à la fois l'empire sans limite d'une cartepostalisation qui commence avec le trait même, avant ce qu'ils appellent l'écriture (avant même le courrier des *sticks-messages* et des *quippos*), *et* la décadence de la carte postale au « sens étroit », celle qui, depuis à peine plus d'un siècle mais comme un des derniers phénomènes, un signe d'accélération vers la fin, fait partie du système postal « classique », de la « posta », de la *station* dans l'acheminement du courrier, du « document » à transmettre, support et message. Dans le langage courant, on distingue la poste, au sens strict, si tu préfères, de toute autre télécommunication (télégraphe ou téléphone, par exemple, télématique en général) par ce trait : le transport du « document », de son support matériel. Idée bien confuse mais bien utile pour construire un consensus autour de la notion banale de poste — et on en a bien besoin. Mais il suffit d'analyser un peu cette notion de « document » ou de support matériel pour que les difficultés s'accumulent. (Tu viens d'appeler de la gare, tu t'installes dans le train, je me sens si calme tout à coup. Encore quelques heures et je viens de te chercher.) Or c'est une certaine forme de support qui est en train de disparaître, et l'inconscient devra s'y faire, et c'est déjà en marche. Je te parlais tout à l'heure de la disparition progressive du courrier privé et de ma terreur devant l'enveloppe « collective ». Je n'avais pas lu Monsieur Brégou à ce moment-là. Je viens de le faire. Imagine toute notre histoire, et la plus récente, imagine-la dans la « prospective » de Monsieur Brégou : « Le développement de l'informatique, tant à la poste que chez les usagers, permettra certainement la mise en place de modalités nouvelles de transmission des informations. Dans les

prochaines années, exception faite du courrier des particuliers [« exception faite », laquelle, jusqu'à quand ?], on peut penser que ce ne sera plus l'écrit qui sera transporté mais la carte perforée, le microfilm ou la bande magnétique. Un jour viendra où, grâce à la « téléposte », les données seront transmises par fil à partir de l'ordinateur de l'usager jusqu'aux organes d'entrée de l'ordinateur de la poste la plus proche [tout de même] du domicile du destinataire, qui se chargera de l'impression de la commande ou de la facture [sa distinction entre le courrier des particuliers et l'autre, elle suppose un peu vite que les particuliers, nous, nous nous acheminions tout autre chose que des commandes et des factures : en fait ces grands technologues ont bien toujours la naïveté métaphysicienne, ça fait partie du même]. Il ne restera plus au postier qu'à mettre en distribution l'enveloppe, qui pourra d'ailleurs recevoir plusieurs correspondances émanant d'expéditeurs différents. Le processus traditionnel se trouvera ainsi bouleversé pour une portion importante du courrier. » Oui et non : tant qu'il ne sera pas prouvé qu'en chacune de nos lettres si secrètes, si hermétiquement closes, plusieurs expéditeurs, voire plusieurs destinataires ne se sont pas infiltrés, on n'aura pas démontré le bouleversement. Si nos lettres sont bouleversantes, en revanche, c'est peut-être déjà parce que nous sommes plusieurs sur la ligne, une foule, ici même, au moins un consortium d'expéditeurs et de destinataires, une vraie société anonyme à responsabilité limitée, toute la littérature, et pourtant, c'est vrai, mon unique, que Monsieur Brégou décrit ma terreur même, la Terreur. Il insiste avec la satisfaction du chef d'entreprise qui ferait la démonstration des nouvelles machines qu'il vient de recevoir. Et il en attend d'autres qui accroîtront encore le rendement, pour le bien de tous, producteurs et consommateurs, ouvriers et patrons : « A une époque où la civilisation rurale fait place à une concentration urbaine toujours plus poussée, la poste devra s'adapter aux besoins de sa clientèle : mutation pénible, par exemple quand le trafic postal de certaines campagnes ne justifie plus le maintien d'un bureau alors que le manque d'effectifs se fait durement sentir dans les grandes agglomérations. Pour y parvenir, peut-être faudra-t-il bouleverser certaines habitudes. Pourquoi ne pas envisager une extension des attributions de la poste [là tu vas croire que j'invente les mots pour les besoins de ma démonstration] qui,

omniprésente par ses bureaux ou ses « facteurs » [j'aime qu'il y soit allé de ces guillemets], pourrait *traiter toutes* [je souligne] les opérations mettant en contact la population et l'administration ? » Hein ! et même le contact entre LA Population et L'Administration ! Pourquoi ne pas envisager l'omniprésence, dit-il. Des bureaux et des « facteurs ». Je ne sais pas décider de ce qui est ici le plus saisissant : la monstruosité de cet avenir que l'Inspecteur principal envisage avec une béate et toute progressiste insouciance (alors qu'il nous entretient tranquillement de la pire des polices étatiques et trans-étatiques, de la perforisation généralisée : par exemple S. ennanalyse chez P. pourra et même devra, à cause des embouteillages, à l'heure de la séance, envoyer sa bande ou ses fiches d'associations — libres bien sûr — audit P., en passant par l'omniprésente de Monsieur Brégou. Et pour assurer l'autonomie de l'institution psychanalytique au regard de l'Etat, celui-ci nommerait, sur proposition du corps des analystes titulaires réunis en AG, et quel que soit leur groupe, une Commission des sages — ils seraient par exemple sept — qui veilleraient à tous les transferts passant par l'omniprésente, afin que le secret professionnel soit bien gardé, hors d'atteinte de toute police, même secrète. Naturellement pour que tout cela reste conforme à la vocation (comment nommer ça autrement ?) psychanalytique, à l'esprit et à la lettre de Freud, six membres de la Commission des droits de la psychanalyse seraient ennanalyse, au moins pour une tranche, chez le septième, qui élu en quelque sorte au suffrage universel (c'est la démocratie que je décris) devrait se débrouiller tout seul avec l'omniprésente ou avec l'un de ses facteurs, par exemple Monsieur Brégou) je ne sais pas ce qui me terrifie le plus, la monstruosité de cette prospective ou au contraire l'ancestrale ancienneté, la normalité même de la chose. Elle a, dans son essence, bien sûr, dans son *eidos,* plus de vingt-cinq siècles. Bon, assez sur ce sujet. Je vais t'attendre, vous attendre sur le quai, je finis vite ce petit billet (où je ne t'ai rien dit en comparaison de ce que tu sais d'avance que j'aurais voulu te dire

car il ne t'a pas échappé que l'autre omniprésente, mon immense, c'est toi. Et je le veux ainsi. Que rien de mes pensées les plus secrètes jamais ne te soit soustrait. Non, pas la même omniprésente, l'autre, toi.

S'il te plaît.
ne me persécute plus avec les « détails » et ne me demande plus de te renvoyer la lettre qui m'est revenue.

Il est trop tard maintenant. Je pars, enfin je viens. Quand tu descendras du train, j'attendrai encore que nous soyons seuls — et je commencerai à t'aimer (je t'apporte cette lettre).

Le 22 septembre 1977.

entre nous le chant fut anachronique, et l'extase même. Un jour je t'en parlais — comme trop souvent — et tu as prononcé à travers des parasites (car nous nous téléphonions) « dieu du décalage horaire ». Je garde encore à mon bras les deux montres, j'ai à gauche six heures d'avance sur tout ce que je parais vivre à Trumbull. Je simule tout, que tu me sois simultanée, mon amour, et qu'au moment où je t'appelle, par ton nom, n'y fassent plus écran la lumière et les rythmes du corps, le soleil et le sommeil. Et ce n'est pas si illusoire. Je me suis réveillé à peu près en même temps que toi ce matin (mais c'est seulement le premier jour, oui) et tout à l'heure tu vas « sonner », je vais compter les coups. Hier, à Kennedy, même scénario que les années précédentes, j'avais l'impression que c'était hier : Paul et Hillis m'attendaient, venus de Yale (comment un rendez-vous est-il possible, malgré tous ces intervalles et ces décalages transcontinentaux, et la fidélité dont je vis, et ce miracle devant lequel je resterai toujours enfant ?). Après les avoir salués, je les ai fait attendre (encore), comme d'habitude, pour t'appeler de la cabine publique, la seule que je connaisse ici avec celle de Grand Central ou de Penn Station, la seule d'où l'on ne soit pas obligé d'appeler « collect » aux frais du destinataire. A la seconde, je t'ai eue dans la nuit, tu allais te coucher avec moi dans le grand lit, et je suis sorti de l'aéroport écrasé de soleil (la chaleur new-yorkaise du mois d'août qui ne partait plus), serein et désespéré, enjoué avec mes amis et incapable de me remembrer. De moins en moins je sais où est mon corps — et tous ces fantômes, ici ou là, et à quelle heure. Garde-moi, garde-nous, donne-moi le temps.

Comme lui (M.B.), j'aime le mot « désastre », appeler ainsi le malheur sans fond auquel le premier matin, la première

nuit blanche nous avaient destinés. Malgré le temps qui jusqu'à la fin des temps nous interdit de nous joindre (quel mot, tu ne trouves pas ?) — (tu viens d'appeler, tu viens d'entrer dans la pièce), le désastre nous rassemble. J'aime tous les mots, toutes les lettres, dans le mot de désastre, toute sa constellation remuante, tous les sorts qui s'y jettent, et même qu'il nous sublime un peu.

Le décalage horaire est en moi, c'est moi. Il bloque, inhibe, dissocie, arrête — mais il lève aussi les cales, il me fait voler, je ne m'interdis jamais rien, tu sais, enfin pas moi, et c'est vers toi, c'est à toi que je vole. Uniquement. A la seconde même.

le 23 septembre 1977.

Comment aurions-nous fait (l'amour à distance, par exemple, et toute notre télé-orgasmisation) au temps de Rome (l'autre), au temps du *cursus publicus* (170 miles, un jour et une nuit, pas mal pour l'époque mais tout de même, pour nous) ?

Ecoute je te suis tout le temps. Et toi tu es tout le temps pour moi tu te donnes tout le temps à moi surtout quand tu n'es pas là tu es ici omniprésente et je te pleure je pleure sur toi en toi en tirant tes cheveux vers moi je les tiens à pleines mains ils ne sont jamais assez longs tu es au-dessus de moi et je ne lâcherai plus toi même si tu ne me vois plus, même si tu regardes ailleurs pour y chercher un jour

je me sens tellement plus petit que toi, j'ai tellement peur de te distraire de la vie, de tout ce qui t'attend, de tout ce que les autres désirent de toi (tous je les sens fascinés par toi, mendiant un mot ou un regard, et que tu leur écrives, à eux, tout ce (à elles aussi) que tu m'écris. Je suis passé au département, il n'y avait encore rien de toi, mais c'est normal. Le courrier intra-universitaire est plus lent, à Yale même. Si j'avais une adresse en ville (comme l'an dernier à Bethany) je gagnerais plusieurs jours. Quand je ne reçois rien de toi, je suis comme une tortue qui crève, toute vivante, sur le dos. Tu la vois bander son impuissance vers le ciel, jamais d'elle-même elle ne pourra...

Ce qu'entre nous, à court d'arguments, à bout de force, nous appelons « le passé », je défie les lan-

gues du monde, toutes, de le traduire un jour. Nous-mêmes, quand nous en parlons comme du destin le plus impitoyable, à frapper d'impuissance les dieux mêmes, nous ne comprenons pas très bien ce que nous disons. C'est une des choses que j'essayais de t'expliquer dans la lettre qui m'est revenue de la Poste Restante (je l'ai apportée ici mais j'ai peur de l'ouvrir, et peu à peu je l'oublie, j'oublie les « détails », mais il n'y avait que des détails, et ils n'étaient propres à m'innocenter que si tu voulais bien les recevoir d'une certaine manière. L'important, c'est que je te les ai dits, et une enveloppe vide eût aussi bien fait l'affaire. Il faut donc que tu me croies, que tu n'en aies pas besoin si tu m'aimes. C'est aussi pour cela que je ne te l'enverrai pas une deuxième fois) Je continue sur l'une de ces cartes — j'en ai amené beaucoup avec moi. Retourne-la et regarde-la horizontalement, Plato sur le dos. Il me fait une peine celui-là, par moments. Il ne voulait pas mourir.

Le 24 septembre 1977.

et je pense à ces grands cyniques : ils abusent de leur crédit public pour faire passer, par voie de presse, sur circuit éditorial, des « messages personnels ». La radio transmet, les gens achètent, personne ne comprend rien mais enfin ça intéresse, on y fait toujours le placement de quelque chose. Et ce n'est pas l'exception, de Socrate à Freud, ils ont tous fait comme ça. Et les collectionneurs de cartes postales ouvrent des bibliothèques, font des thèses, inaugurent des universités, des instituts de recherche, des départements de philosophie ou de littérature comparée.

Ceci, mon amour, moi : le dernier photomaton.

Je t'aurai écrit, écrite aussi dans tous les codes, aime selon tous les genres. Toutes les couleurs, tous les tons ce sont les nôtres.

Toujours rien reçu de toi, c'est long, tu me manques. Dès hier j'ai investi les lieux, comme je fais partout où j'arrive. Traduis: je me prépare le maximum de levées possibles, je les compte, très attentif surtout à telle ou telle, que je ne dois pas manquer, par exemple le samedi après-midi ou le dimanche. C'est le premier apaisement, quand je suis sans toi, et pour bien

sentir de quoi je parle alors, je veux dire de mon corps, il faut te rappeler ce qu'est une mail-box américaine debout dans la rue, comment on l'ouvre, comment les levées s'y annoncent, et la forme et le poids de cette plaque oblique que tu tires vers toi au dernier moment. Et puis je me rends à l'autre bout du mall, c'est la grande poste toute blanche, pour y acheter des séries de timbres rares ou récents et comme tu sais cela devient un rite, une lente cérémonie à chaque lettre. Je choisis, je calcule, je t'écris sur l'enveloppe avec tous ces stamps (la dame qui vend les timbres en gros ou les timbres pour philatélistes, je la retrouve à chaque automne, elle est énorme et se déplace difficilement dans la cabine de verre où on l'a enfermée ; elle est très autoritaire et très vive néanmoins, je crois qu'elle me comprend bien, elle voudrait prendre part à une grande scène qu'elle ne voit pas, elle me traite un peu comme un fils qui viendrait lui faire des confidences obscènes). C'est nouveau, l'amour des timbres, chez moi, ce n'est pas un amour de collectionneur mais seulement d'expéditeur. Et je veux que tu regardes longuement l'enveloppe avant de m'ouvrir. Je ne parle pas ici du mot « timbre » avec lequel j'ai une très ancienne liaison (avec les types, les tympans, qual quelle, etc.) mais de la petite vignette rectangulaire surchargée de légendes et d'images. Chaque fois c'est une allégorie de toute l'histoire, la nôtre, que je voudrais interminablement te raconter dans la lettre, comme si je me faisais fort de l'y loger tout entière. Par exemple, suppose qu'un jour on fasse un timbre de S. et p. Eh bien d'avance ils nous comprendraient, ces deux-là. Avec un certain art de la composition classique, et de la recomposition, on pourrait tout dire, tout nous dire, tout de nous dire avec les traits de cette scène. Je parie que rien n'y manque et nous y sommes. Il suffit de manipuler — comme ils font d'ailleurs eux-mêmes (manèges, jeux de mains, manigances) —, de découper, de coller, de mettre en mouvement ou de parcelliser, avec déplacements de caches et grande agilité tropique. Il serait même possible, je parie, d'en faire un faux timbre transcendantal dans lequel traduire tout autre timbre possible, les rois, les reines, les guerres, les victoires, les inventions, les fleurs, les institutions religieuses ou étatiques, le communisme et la démocratie (tiens, par exemple, celui que je colle sur l'enveloppe, avec cette plume d'oiseau dans un encrier et la légende « The ability to write, a root of

democracy »). Pour en finir avec la carte quotidienne de mes trajets à Yale, il y a les longues stations dans ces boutiques qui ne m'intéressent jamais en France : *Cards n'Things*. Je passe des heures à y choisir des reproductions et surtout ces inavouables, immontrables chromos dont je vais t'inonder pendant des semaines, et puis tout le matériel de *stationery* (papiers à lettres avec inscriptions, enveloppes de toutes tailles, aérogrammes — mais je n'en achèterai plus, j'ai horreur de ces plis sans enveloppe —). Bon je m'arrête. Crois-tu que l'extase, ce qu'ils appellent orgasme, et le synchronique s'il te plaît, lève les cales du décalage horaire ? Moi non. Une des plus sublimes, parmi les folies d'Alcibiade, la fin de *Pompes funèbres*, je crois, un éloge sobre et enflammé, une mystique raisonnée, comme je l'aime, de la jouissance anachronique : donner à l'autre le temps, lui donner de jouir tout seul (ah, devant toi, bien sûr, mais qu'est-ce que ça veut dire ? devant toi et grâce à toi), ce serait le plus pur don d'amour, le seul, l'intempestif, quand tu restes seul sur la rive. La synchronie, le contemporain, c'est l'attraction de toutes les vulgarités, tu crois pas ? Encore faut-il, pendant que l'autre paraît occupé ailleurs, regarde, le sexe entre les mains, mais de qui, savoir ceci, que tu sauras taire comme notre secret absolu :

et après le coup de téléphone, je te tournerai le dos pour dormir, comme d'habitude, et tu te colleras contre moi, en me donnant la main, tu m'envelopperas.

Le 25 septembre 1977.

Je rentre du département, seulement une lettre de toi, comme c'est long, et celle que tu avais envoyée avant mon départ. Ce décalage me tue, il me fait vivre aussi, c'est la jouissance même.

Oui, tu avais bien flairé, enfin deviné plutôt qu'identifié. C'était ce patchouli de la foire du Trône (ce que tu m'avais maltraité !), je l'avais retrouvé dans la salle de bains. Mais contrairement à ce que tu sembles croire, il n'y en avait pas seulement dans la barbe de Socrate, aussi ailleurs, cherche encore, s'il en reste. Et tu as raison, l'interprétation « juste », experte, de S. et p. ne changera rien. L'icône est là, beaucoup plus vaste que la

science, le support de tous nos fantasmes. Au commencement, il y eut le leur, pour tout engendrer, jusqu'à l'œuvre de Paris. C'est d'abord, selon Plato, Socrates qui *aura écrit*, l'ayant fait ou laissé écrire. Il y a là une souffrance de la destination (non, pas une névrose de destinée, encore que...) où j'ai tous les droits de me reconnaître. Je souffre (mais comme tout le monde, non ? moi je le sais) d'une vraie pathologie de la destination : je m'adresse toujours à quelqu'un d'autre (non, à quelqu'un d'autre encore !), mais à qui ? Je m'absous en remarquant que cela tient, avant moi-même, au pouvoir, pour quelque signe que ce soit, le « premier » trait, la « première » marque, d'être remarqué, précisément, répété, donc divisé, détourné de quelque destination singulière que ce soit, et cela par sa possibilité même, par son adresse même. C'est son adresse qui en fait une carte postale multipliant, jusqu'à foule, ma destinataire. Et du même coup, bien sûr, mon destinataire. Pathologie normale, n'est-ce pas, mais c'est pour moi la seule meurtrière : on tue quelqu'un en lui adressant une lettre qui ne lui est pas destinée, en lui déclarant ainsi l'amour ou même la haine. Je te tue à chaque instant mais je t'aime. Et tu ne peux plus en douter, même si je détruis tout avec la patience la plus amoureuse (comme toi, d'ailleurs) à commencer par moi. I'm destroying my own life, je le lui avais dit en anglais dans la voiture. Si je m'adresse, comme on dit, toujours à quelqu'un d'autre, et autrement (ici même, encore), je ne peux plus m'adresser moi-même. Qu'à moi-même diras-tu, m'envoyant finalement toutes ces cartes, m'envoyant Socrates et Plato comme ils s'envoient l'un l'autre. Non, pas même, pas de retour, cela ne me revient pas. Je perds jusqu'à l'identité du, comme ils disent, destinateur, de l'émetteur. Et pourtant personne mieux que moi n'aura su, n'aura aimé plutôt, destiner, uniquement. Voilà le désastre depuis lequel je t'aime, uniquement. Toi, vers qui en ce moment même, oubliant jusqu'à ton nom je m'adresse.

A bientôt,

à toujours,

je sors poster cette lettre au coin de la rue, j'y glisse encore Dupont et Dupond (le second limier totologise, surenchérit comme le disciple des dialogues, il lève le doigt : « je dirai même plus »). Ne va pas croire qu'ils soient deux. Si tu y prêtes l'attention qu'il faut, comme nous ils se ressemblent secrètement, ils se renvoient l'un l'autre — un peu plus

qu'une image, je dirai même plus qu'un phantasme, la folie de cette surenchère que nous expérimentons jusqu'à l'épuisement de nos forces.

Je vais t'appeler du *phonebooth* de *Elm street* après avoir donné ceci à la grosse mangeuse qui te le restituera longtemps après. Je vais t'appeler « collect » de la part de Monsieur Brégou, tu entendras ma voix et je t'entendrai refuser en disant que celle qui répond à ton nom n'est pas là. Cela ne nous aura pas coûté dix cents. Eh oui, je suis ici dans le « connect, I cut », comme disait le petit de la forteresse vide.

Le 26 septembre 1977.

après les premiers cours, je me suis remis au travail. Je pense parfois, de nouveau, à cette préface au *Legs* qui annoncerait le livre des postes (comme on dit livre des morts) tout en caressant, avec d'autres mains, entre autres choses et autres mots, notre ami ci-joint, je veux dire « Fido » et Fido. Et bien sûr, il n'y a pas seulement le facteur de la vérité, du tout, il n'y a pas seulement les scènes de famille, d'héritage et de mise en « cause » du mouvement analytique, etc., il y a aussi, comme tu me l'as tout de suite fait remarquer, cette chance dont il ne faut pas abuser : le Principe de Réalité (qui le sait mieux que nous ?) est la Poste Restante (PR) du Principe Postal, je veux dire du Principe de Plaisir (PP). Et c'est démontrable, avec la mort aux deux bouts. Si j'en avais le temps j'écrirais aussi sur la nécessité et les abus de ces fausses formalisations jouant des initiales. Pourquoi ça se développe aujourd'hui (j'ai plusieurs hypothèses). Mais tu sais que je n'écris jamais *sur* rien, pas même sur la carte postale ou sur le télémachinchouette. Même si je feins d'écrire là-dessus, et quoi que j'en dise, je cherche avant tout à produire des effets (sur toi, *on you*. Comment font-ils ici pour éviter le pluriel ? Leur grammaire est très louche. Je n'aurais pas pu t'aimer en anglais, tu es intraduisible. Ou alors j'aurais recouru, plus que jamais, à des procédés anachroniques, plus rétro encore, je t'aurais théâtralisée, divinisée. Tu crois que ça aurait changé quelque chose, toi, ce singulier en désuétude ?). La « liaison » aussi (amoureuse ou postale), voilà le mot pour nouer très légitimement le propos de la préface à toute la problématique de l'énergie liée, de la

Bindung dans *Au-delà*. Basta, comme dit Fido, en voilà assez sur ce sujet. T'avais-je dit que nous sommes les enfants jumeaux (hétérozygotes mais homosexuels) de ces deux Sosie-sosie ?

Rien reçu de toi ce matin. Les forces me manquent pour tout, pour t'écrire même, or j'ai envie de le faire sans la moindre interruption. Et d'ailleurs même quand tu es là. Même quand tu es là tu me hantes, j'ai envie de te rappeler au secours, peut-être pour que tu me quittes absolument et qu'enfin je ne manque plus de rien. N'en crois rien, là c'est toi qui parles en moi. Tu reconnais ton discours. Tu ne m'aimes que quand je suis là. Mais là est un mot que nous n'avons jamais pu nous traduire l'un à l'autre. Ni *à* (à toi, je donne, je suis, je m'adresse, je dédie, j'obéis). Le jour où tu sauras ce que ça veut dire, tu me passes un coup de fil sans attendre

Loin de toi je me laisse tomber tout le temps. C'est pourquoi il faut que je m'accroche à toi, que je te tienne par la main ou par les cheveux en écrivant sans interruption. Car je t'écris, tu ne le savais pas, sans interruption — même si je n'envoie pas tout. Si alors je perds la vie, c'est qu'avec la juste destination (puis que tu n'es pas là), le ton m'est refusé. *Ton*, c'est pour moi le nom de Dieu, mon Dieu, celui que je ne trouve pas. Tous, tu m'entends, tous je les connais et tous me sont virtuellement possibles, je suis si vieux, et tous les genres. Je n'en supporte aucun, j'y reconnais tout de suite une clause de genre. A la limite, ce sont tous les traits de la langue que je voudrais effacer, revenant au plus simple (tu sais, quand je souffle dans l'appareil sans rien dire et qu'alors tu ris et l'Atlantique se retire) non pas pour « créer-mon-amour-une-langue-nouvelle » (je ne vais pas encore te faire ce coup-là, bien que j'y croie toujours, à ce vieux code postal) mais t'envoyer des « mots » assez « vrais » pour que je ne les reconnaisse pas moi-même. Alors je serais absous, aucun genre ne serait identifiable, soupçonnable, pas plus que si je copiais pour toi, maintenant, de la façon la plus irresponsable, un dictionnaire persan (et encore, le persan, tu croirais que j'ai calculé, comme tous ces chromos, calculé à cause d'Esther ou de Cyrus, le grand « concepteur » de l'empire postal, le grand maître de l'ordre, d'autres y soupçonneraient une prise de position plus provinciale que jamais, une déclaration touristique sur le soulèvement ira-

nien : tu sais ce que j'en pense). Comment procéder, comment continuer à marcher ? Je tombe tout le temps (dans un genre ou dans un autre). Toi seule tu peux me relever en silence, si tu me dis encore « viens », ici même.

Je t'ai dit ce que j'attends que tu me dises, mais n'aie pas peur,

Le 27 septembre 1977. Je t'écris dans le train qui me ramène de New York. Je ne vais pas bien, trop de mémoire, trop de mémoires qui se recouvrent et s'excluent sans merci. Dis-moi, mon amour, donne-moi la vérité, que j'en finisse, choisis la dose (ce mot est terrible, nous le connaissons bien dans tous les plis de son histoire, une nuit, je te demandai la même chose et tu m'as dit que la vérité ne se dosait pas ou ne se donnait pas, je ne me rappelle plus. J'en ai assez de faire peur. De qui ai-je peur ? de qui a-t-il peur, cet enfant, et qui se sert de lui pour envoyer partout des signes terrifiants, pour en jouir et s'en absoudre en même temps, pour écrire ?

Tu me manques. Quand nous pardonnerons-nous mon amour ? Ah si tu avais pu lire cette lettre qui m'est revenue, si cela s'était fait en une seule fois, sans pli et sans va-et-vient. Maintenant tu ne la liras plus, je m'y refuse, et tu ne pardonneras jamais. Tu aurais pu, pourtant, sans même que j'aie à dire un mot pour me justifier. Tu aurais pu m'interdire de faire le geste qui consiste à s'expliquer, à décrire — et faire le saut. Ne l'ai-je pas fait ? Oui, la comparaison n'est pas possible et la dissymétrie reste infinie, mais justement, justement.

Le 27 septembre 1977.

« Désastrologies » — ce serait le titre, tu aimes ? Je crois qu'il nous va bien.

Un jour, tu marchais devant moi sans me connaître, sans me regarder. Je suis tombé sur toi.

Le 28 septembre 1977.

Comme tu m'arrives depuis le seul lieu où

je ne me sente pas aimé, j'ai aussi le sentiment que tu es seule à m'aimer, seule à pouvoir ne pas m'aimer. Et cela depuis cette case, tu sais, la chance de la toute première rencontre — si improbable et si fatale. Comme nous nous demandons souvent : que serait-il arrivé si tel détail, à telle heure (et il s'agit toujours de voitures et de train, et bien sûr, de lettre)

Le 2 octobre 1977.

Car le jour où il y aura une lecture de la carte d'Oxford, la seule et la vraie, ce sera la fin de l'histoire. Ou le devenir-prose de notre amour.

Le 3 octobre 1977.

Tout un paquet de lettres, enfin, ici elles n'arrivent jamais l'une après l'autre. Je renais, j'avais peur. Tout ce que tu me dis est si bon.

Il est vrai, reparlons un peu de ça, que je néglige un peu le schème de la rivalité fraternelle entre S et p. Et tu as raison de me rappeler que j'ai pourtant payé pour le savoir, dans ma famille, côté pharmacien, et le nom de l'aîné s'écrit ici en toutes lettres. Ils ne peuvent que s'envoyer des enfants et les mettre à mort, *en s'écrivant.*

Le 5 octobre 1977.

Je relis l'une des lettres reçues hier. Sache que ces « détails » n'ont pour toi aucun intérêt, si vrais qu'ils soient, il n'y a aucune raison pour qu'ils deviennent à ce point question de vie ou de mort pour toi ou pour ce droit de t'abandonner, comme tu dis, à ton amour. Il s'agit de choses que, de toute façon, j'ai, moi, vécues seul, et qui n'auront jamais pu, si peu que ce soit, contaminer notre vie. Moi non plus je n'ai jamais compris ni admis le « secret », ni même qu'il fût possible (qu'on pense quelque chose et qu'on puisse, physiquement déjà, le garder pour soi, que ça ne se lise pas à la seconde sur un écran géant, plus grand que le front, c'est une monstruosité qui me restera toujours impensable, mais comme la moindre défaillance de l'Omniprésente, comme ton absence, et que si

proche tu ne sois pas là en ce moment où je t'écris alors que d'une autre table de ce restaurant ce couple d'étudiants vient de charger la serveuse de m'offrir une bière « because they enjoyed your lecture » (c'était la conférence *en anglais* sur Searle — ça ne signifie pas qu'ils en aient « joui » mais tout de même, comme il m'arrivait plus souvent que d'habitude de ne plus comprendre ce que je disais, dans ce texte traduit par Sam, j'y trouve une assez belle allégorie de la jouissance). Donc je ne renverrai pas cette lettre que la chance ou la malchance m'a retournée et que je réussirais sans toi à oublier. Fais comme moi, et apprends la foi. Je ne me rappelle même plus si, commentant l'« aveu », si l'on peut dire, que tu m'avais extorqué — ça oui, on peut dire — j'avais bien précisé avoir dit « ce n'est pas impossible » et non, comme tu le répètes toujours, « c'est possible ».

Le 6 octobre 1977.

et quand je dis « je suis », avec toi, je joue au poker, je te suis comme on suit une relance et, faisant le pas ou le saut, pariant sur ta foi, je reviens — et j'attends que tu reviennes, toi, sur ta « détermination » (je hais ce mot dont tu as plein la bouche, dis « Bestimmung » tant que tu y es ou « destination » ! et de surcroît tu en changes, sans crier gare, comme de mise, comme si tu étais debout à une table de jeu, et si je te renvoyais mon petit plaidoyer pro domo de septembre, tu serais bien capable de continuer à jouer avec moi).

Le 7 octobre 1977.

comme j'ai aime tout ce que tu m'as dit tout à l'heure, ta voix était intacte. Quelle force tu me donnes

et je me suis remis, remis au travail aussi, et à courir. C'est vrai, il n'y a jamais eu de plus beau couple.

inséparable. Tout revient à l'enfant. Regarde le discours qu'ils s'adressent sur l'immortalité de l'âme. En vérité ils n'avaient rien à dire sur l'immortalité. En s'écrivant ils ont fait l'immortalité comme nous faisions l'amour. C'est notre symposium interminable, notre concile ou notre conclave.

Tu t'intéresses beaucoup à

leur barbe, je vois, et moi aussi ; as-tu remarqué que l'idée me vient, chaque fois que nous nous quittons, de me laisser pousser la barbe ? Je l'ai fait une fois, à Pâques, (ta « détermination » était plus définitive que jamais), j'étais resté seul aux vacances et je l'avais gardée sept jours (à la demande, c'est vrai, des deux garçons). Les « sept jours », chez nous, c'est la première semaine de deuil, les hommes ne doivent surtout pas se raser. On dit « il a fait les sept jours ». On ne prend pas de repas hors de chez soi. Quand nous nous sommes retrouvés, je crois que cela ne t'avait pas déplu.

Toi qui sais, dis-moi la vérité, dis-moi ton secret. Que veut dire en vérité destiner ? Je relis avant de cacheter (j'ai horreur de ça et je ne le fais presque jamais, c'est comme si je voulais contrôler, retenir ou cribler ce que je te dis, céder un peu à la maudite littérature) et je me rappelle que déjà en voiture, un jour, tu m'avais dit, ou moi, oui, le seul couple au monde. Garde-nous, je nous dessine, ici, là, et je t'appelle par ton nom.

Le 7 octobre 1977.

On m'a prêté un poste de radio et un magnétophone. La cassette que je viens de t'envoyer, tu l'auras dans trois ou quatre jours. Pour calculer « large », tu sonnes dimanche prochain (à minuit chez toi) au moment où tu commenceras à m'écouter (enfin, c'est surtout de la musique, le chant d'une autre voix, mais tu accepteras que ce soit moi, et puis j'y ai ajouté quelques mots, très peu, que je n'ai pas supporté de ré-entendre, tu sais mon allergie). Il sera 6 heures, ici. Je serai par terre, couché sur le dos

Ne laisse pas traîner cette bande.

Le 7 octobre 1977.

Non, la vérité, c'est la dose.

Le 7 octobre 1977.

deux frères, dont l'un est mort et les autres jaloux, au-delà du principe du plaisir (II).

Quand nous sommes

tombés l'un sur l'autre, j'ai tout de suite su, tu peux le vérifier dans les très vieilles lettres, que tout était d'avance joué, écrit dans le désastre, partition réglée « comme papier à musique ».

Le 7 octobre 1977.

Ce couple les rend fous, tu comprends. Il ne faut pas les aider à effacer ou à s'approprier la chose, à la cadrer dans leur vulgaire petit espace. Je veux que tu restes noble, tu es la noblesse même et je n'aime que toi, cette folle alliée qui te fait peur à toi-même maintenant. Ne les laisse pas nous empoisonner l'amour. Que la dose demeure entre nous. De la vie et de la mort, la mesure tu ne dois pas la leur laisser. Cette lettre, je te cite, est interminable puisqu'elle te demande l'impossible.

Le 7 octobre 1977.

Aide-moi au moins à faire en sorte que la mort ne nous vienne que de nous. Ne cède pas à la généralité.

C'est vrai, j'aurai — le mot dans lequel tu te plains est sans doute une fois de plus le juste — « intercepté » ma propre lettre. Mais je te confirme que cela sera irréversible. C'est d'ailleurs la loi, et aucune lettre jamais n'y échappe. Cela ne fait jamais un pli, et une lettre interceptée, voilà ce que je voudrais que tu comprennes, est sans valeur, c'est comme si elle était à la disposition de tous, encore une carte postale. Tu ne vas pas décider de ta vie, de la nôtre, sur une carte postale ? Et de la leur. Alors il faut que tu croies en nous. Et c'est parce que je crois en nous que je regrette d'avoir même écrit ce récit, de l'avoir envoyé, et que maintenant je l'oublie. Enfin presque, mais déjà je confonds un peu les détails et ne sais plus très bien de qui ou de quoi je voulais te parler.

Le 7 octobre 1977.

On peut dire en effet qu'il écrit sur un miroir ou sur un rétroviseur, et qu'il n'y manque que la couleur. Pas la musique : Plato, tu te rappelles, comme chef d'orchestre (conductor) et Socrates instrumentiste. Mais la cou-

leur, oui, je n'y avais pas pensé. Un jour tu oublieras tous les messages au rouge à lèvres sur la petite glace de la salle de bains. Quelquefois tu étais partie au moment où je formais cette sorte de rébus, toujours un peu le même, d'autres fois, je venais parce que tu te regardais dans la glace, j'étais derrière toi, je prenais le bâton de rouge et en passant mon bras sous le tien je dessinais, tu me regardais faire en continuant de te maquiller.

Le 8 octobre 1977.

est-ce taire un nom, ou plutôt le chanter ? Moi je le chante en le multipliant à l'infini, en le dissimulant sous tous les autres noms que je donne à ton nom. Le risque est mortel mais la Chose aussi, et le nom, le tien ne résonne qu'à ce prix, à ce risque monstrueux que dès la première seconde je t'ai fait courir. En ton nom, *par* le détour de ton nom, *via* ton nom qui n'est pas toi, pas même une part de toi, je peux toujours te perdre en route, à cause des homonymes, de tous les noms de chose que j'y substitue en chantant, à cause de ta ressemblance trompeuse avec tous tes noms. Alors l'appel peut s'arrêter en route, faire halte à travers le vocable (par, *per* l'écho même de l'appel), à travers ma voix même je commence à te perdre, je te perds si tu ne réponds pas. Et tu le peux toujours ; c'est ce que je t'expliquais dans la lettre de septembre. Mais je plaide, je plaide, or je ne veux plus avoir à défendre une cause auprès de toi.

Le 9 octobre 1977.

et après, quand tu m'as rappelé, ce mot m'a fait mal, je n'ai pas osé le dire. Ce n'était pas pour moi du « play-back », rien de mon corps ni de mon âme ne se laissait distraire.

enfin pas de ce « mauvais » play-back, l'autre est fatal et nous ne nous dirions rien autrement.

Le désastre, avant je disais le carnage, c'est cette maudite part de *par* en chaque mot. Tant que je t'appellerai *par* ton nom, si tu n'as pas foi en moi, si tu ne m'aides pas encore à dire moi, et tu dois recommencer chaque jour, à chaque instant, ici même, le play-back viendra rôder entre nous. Entre mes lèvres il

passe *par* ton nom que je livre à toi, à la chance que tu lui donnerais. Ce *per* entre nous, c'est le lieu même du désastre, la chance peut toujours lui manquer. Si alors tu ne viens pas vers moi d'un pas simple, d'un seul trait, tu laisses l'appel se détourner, cela peut-être est toujours arrivé, et tu m'abandonnes à la perversion du play-back, à toutes les perfidies, les pires, à tous les parjures, tu mets toutes mes lettres sur la mauvaise voie, tu permets l'infidélité à la seconde même. *Per,* c'est la poste, la halte, la souffrance. Cette loi, doux seigneur, est entre tes mains. Joue bien.

Le 10 octobre 1977.

Plus que quelques jours et tu n'auras plus ces six heures d'avance sur moi, je t'attraperai, je te rattraperai, tu te retourneras et je serai là.

Ces câbles entre nous, et bientôt les satellites, tous ces satellites. L'image me plaît assez, et toi aussi, sur la petite photo, avec le mot de « gravitation » derrière. Si tu pars (mais oui, quand tu le voudras, quand tu seras assez « déterminée »), eh bien pars, tu ne pourras rien contre elle, la gravitation.

Le 11 octobre 1977.

et je me suis remis au travail. Traduis, tu as le code, je (me) travaille et c'est toujours de mon deuil qu'il s'agit, de toi, et l'infernale division qui me détourne de tout. A moi même, depuis toi, je ne peux plus m'adresser. La part de moi que tu gardes est plus grande que moi et le moindre doute est terrifiant. Avant même de m'abandonner tu me perds à chaque instant. Même si tu ne pars pas, si tu ne me laisses jamais, l'oubli de moi en toi devient dévastateur. Car je dois l'aimer. Par exemple, que tu sois l'oubli pour moi, je dirais le nom propre de l'oubli, un de ses synonymes en tout cas, j'en vois la preuve dans ma lettre de septembre (elle m'est revenue le 14, je crois bien) : si j'en oublie progressivement le contenu, non seulement le sens « général » mais les minutieuses descriptions — terriblement honnêtes, je dois le dire et de moi tu le crois d'avance —, ce n'est pas en raison de quelque défaillance « psychologique » de ce qu'ils appellent la mémoire. C'est beaucoup plus grave — et plus beau. C'est toi. Tourné vers

toi, moi le « passéiste » obsessionnel, le grand fétichiste du souvenir, je laisse s'anéantir le plus sacré de mon histoire. Et ce n'est même pas moi qui en ai l'initiative, c'est toi, c'est toi qui perds ma mémoire. Si tu entends bien ce que je te dis, tu te réjouiras du lapsus sur le code postal — et de ce que depuis je me refuse à te renvoyer cette lettre, cette archive qui n'intéresse personne en fin de compte, ni toi ni moi ni personne. Pars si tu veux, comme tu l'as fait, mais rappelle-toi ce que je viens de te dire.

Donc, disais-je, je travaille. Je prends des notes pour la préface. Il faudrait que j'y fasse (pratiquement, effectivement, performativement), mais pour toi, mon doux amour, mon immense, la démonstration qu'une lettre peut toujours — et donc doit — ne jamais arriver à destination. Et ce n'est pas négatif, et c'est bien, et c'est la condition (tragique, certes, et nous en savons quelque chose) pour que quelque chose arrive — et que je t'aime, toi. Qui aurais-je aimé, autrement ? Ma famille, peut-être, à commencer par mon père. Quant aux deux travelos enrobés, le plus important c'est sans doute qu'ils *portent* l'un de l'autre le nom au-dessus de la tête. L'un supporte le nom de l'autre. Confusion des noms, ils n'en ont qu'un seul (« Fido »-Fido). Tu vois l'un qui perd et jure par l'autre. Le port du nom, le port de tête. Et toutes ces doses de parfum autour d'eux. Ils puent (à propos, oui, le *pharmakon* peut être un parfum, Platon n'aimait pas les parfumeurs, je crois — à préciser). Ils nous font tout dire, tout avouer (ce couple de dingues, cette brochette de deux, vois le double jeu des broches et des croches entre les jambes de Socrates, ce duo forme une seule matrice, une réserve de types, un trésor de discours). Ils montent la garde et satellisent chacune de nos phrases (un jour, je serai mort, si tu relisais les cartes postales que je t'ai envoyées, par milliers n'est-ce pas, avant même que je tombe sur *S.* et *p.*, tu constateras peut-être (si tu y mets le prix qu'il faut) que tout ce que j'y écris est légendaire, légende plus ou moins elliptique, redondante ou traduisible *de l'image*. De l'icône qui se trouve au dos du texte et le surveille ou, de façon un peu plus perverse, d'une image qui précède ou suit l'envoi. Jamais je ne t'ai rien dit, seulement transféré ce que je voyais ou croyais voir — ce qu'en vérité tu me laissais voir. Et d'abord, il est vrai, il y avait les heures passées dans toutes ces boutiques ou ces musées,

à choisir ce qu'il fallait voir à te montrer.

Pardon pour le début de cette lettre un peu douloureuse. C'est toujours la même chose qui revient, la même plaie, elle parle à ma place dès que j'ouvre les lèvres, les miennes pourtant.

Promets-moi qu'un jour il y aura un monde. Et un corps.

Le 12 octobre 1977. Tu viens d'appeler à l'instant. Je te confirme : Roissy samedi 7 heures (heure française). Si je peux prendre un avion plus tôt, j'appelle de New York ou en arrivant. Après quatre jours sans rien (le jeûne absolu, et je soupçonne un peu la secrétaire du Département de trop s'intéresser à nous — non, elle est très gentille, mais ici je ne vois jamais le mailman, tout le courrier passe par l'Université), plusieurs lettres de toi, très longues. Je me couche et je relis (je l'avais d'abord fait sur le trajet entre Harkness Hall et Trumbull). C'est toujours comme ça que j'imagine les effets d'une transfusion sanguine, à la dernière extrémité : la chaleur revient, elle envahit tout, à la fois très lentement et d'un seul coup, on ne sait plus, mais du dedans, jamais du lieu de transfusion. Tu me parles et m'envoies mon sang du fond de moi. Malgré tout jamais je n'ai été aussi heureux qu'à l'instant même. Bien sûr ces lettres ont six jours, mais tu savais d'avance n'est-ce pas, même si maintenant je suis seul avec tes mots et toi en train d'en échanger d'autres avec Dieu sait qui (je regarde ton emploi du temps : oui, je vois). Pardonne-moi cette sinistre plaisanterie que je ne peux plus fuir tout à coup : il ne faut pas se tromper de groupe sanguin (A, B, AB, O, facteur Rhésus + ou —, etc.) sans quoi c'est la mort qu'on envoie d'un coup de seringue. Une de tes lettres, un jour, un télégramme.

Tu as raison, je ne te le fais pas dire, fini la psychanalyse. Cette fin nous la respirons comme l'air de notre histoire. Ça n'aura pas trop duré finalement. Ce qui s'ouvre aussi, et pour la même raison téléo-eschatologique, je veux dire avec la fin interminable de cette raison, c'est peut-être une ère nouvelle, post-psychanalytique *et* post-postale. Mais nous nous aimerons encore, nous ne faisons que commencer. Il faut d'abord que la psychanalyse et la poste arrivent, qu'elles arrivent, si c'est possible, à leurs fins.

Le 13 octobre 1977.

Ne t'emballe pas sur Esther. Je n'y crois pas trop, ce n'est peut-être qu'une belle solution psychanalytique (élégante, économique, comme on le dit d'une démonstration mathématique, une formalisation de grand style). Elle m'ouvrirait le passage, elle libérerait des voies fécondes mais elle peut aussi rester la plus stérile (la plus paralysante) des hypothèses. Il faut accepter, toujours, la stérilité.

Oui, oui, comme je t'approuve, la littérature doit rester « insupportable ». J'entends aussi : sans le moindre support.

J'arriverai avant, mon amour, ce que je t'écris là, que je t'aime, et que tu savais déjà. Mais si jamais « il m'arrivait quelque chose », aurait dit mon père, garde-nous et crois en ma dernière pensée.

P.S. J'oubliais, tu as tout à fait raison : un des paradoxes de la destination, c'est que si tu voulais *démontrer,* à l'intention de quelqu'un, que quelque chose n'arrive jamais à destination, c'est foutu. La démonstration, une fois parvenue à son but, aura fait la preuve de ce qu'il ne fallait pas démontrer. Mais c'est pourquoi, chère amie, je dis toujours « une lettre *peut* toujours *ne pas* arriver à destination, etc. ». C'est une chance*.

Tu sais que je ne me donne jamais raison et ne démontre rien. Ils le supportent très mal, ils voudraient qu'en conséquence il ne se soit rien passé, tout rayer de la carte. Attends-moi.

* P.S. Enfin une chance, si tu veux, si toi tu peux, et si tu l'as, la chance (*tukhè,* la fortune, voilà ce que je veux dire, la bonne fortune, la bonne aventure : nous). La malchance (la mal-adresse) de cette chance, c'est que pour *pouvoir* ne pas arriver, cela doit comporter en soi une force et une structure telles, une dérive de destination, que cela *doit* aussi ne pas arriver de toute façon. Même en arrivant (toujours à du « sujet »), la lettre se soustrait *à l'arrivée.* Elle arrive ailleurs, toujours plusieurs fois. Tu ne peux plus la prendre. C'est la structure de la lettre (comme carte postale, autrement dit la fatale partition qu'elle doit supporter) qui veut ça, je l'ai dit ailleurs, livré à un facteur soumis à la même loi. La lettre veut cela, ici même, et toi aussi tu le veux.

Le 14 octobre 1977. Je pars dans quelques heures, enfin je viens. Le train jusqu'à New York (Paul m'accompagne à la gare), puis de nouveau Kennedy. Au moment des valises (le dernier rangement, le tri des papiers, etc.), je ne sais que faire de ma lettre de septembre que je traîne avec moi, depuis plus d'un mois, comme une chose étrange, muette, éloquente, avec ses moments de sommeil, des séquences bavardes, imagine un mort intarissable — et puis parfois, tout d'un coup, plus rien. Incapable de prendre une décision (je vais et viens de l'une à l'autre sans interruption) je prends à la seconde le parti de la ramener, de la garder sur moi encore quelque temps.

Dans les notes que j'ai prises ici, toujours mes petits bouts de carton blanc (sur la poste dans les pays anglo-saxons, je devrais tous te les envoyer, une immense épopée ça ferait à soi tout seul, c'est très beau l'histoire des postes), je retrouve ceci que je transcris pour toi. Il s'agit en somme du service correspondant à celui qui, chez nous, à Bordeaux, stocke, avant destruction sans doute, les lettres perdues. Ils appellent cela « lettres mortes » et pour les envois sans destinataire assignable, cela peut finir par la vente aux enchères (*auction,* c'était aussi le mot pour les ventes d'esclaves, j'ai vu une inscription à peine effacée sur un mur en Virginie, à Charlottesville) : « *Dead Letter Office.* — Letters or parcels which cannot be delivered, from defect of address or other cause, are sent to the Division of dead letters and dead parcels post. They are carefully examined on both front and back for the name and address of the sender ; if these are found, they are returned to the sender. If the sender's address is lacking, they are kept for a period, after which dead letters are destroyed, while dead parcels are sold at auction. » « a period... after which... » : comment comptent-ils avec le temps ? Je ne comprendrai jamais. Ou bien ils ne comptent pas, ou bien ils n'ont aucun « principe » de calcul, et cela revient au même. « Division des lettres mortes » est un coup de génie. Moi, je dis « division des lettres vivantes » et voilà qui revient à peu près au même. Tout se joue, reste, gagne-et-perd, depuis ma « divisibilité », je veux dire depuis ce que j'appelle ainsi (la partition de la lettre qui travaille l'idéalité du signifiant comme un Principe de Ruine, disons). Je me demande, et à vrai dire ils ne pourraient jamais me donner à ce sujet de réponse satisfaisante, comment ils distinguent a letter and a parcel, a dead letter and a dead

parcel, et pourquoi ils ne vendaient pas une so-called lettre morte aux enchères. Celle que j'ai dans la poche, par exemple, si au lieu de me revenir elle était allée à Bordeaux, ou plutôt si tu avais été américaine, pourquoi pas, et qu'une histoire de Zip Code, etc.

Je me joins pour finir à ma lettre : encore un photomaton de moi, impitoyable n'est-ce pas ? Je te l'envoie pour te demander de le déchirer et de le jeter en petits morceaux par la fenêtre de ta voiture, en roulant vite, c'est toujours comme ça que je disperse les choses. Quand tu le feras, je serai revenu.

Novembre ou décembre 1977.

Tu dors encore au moment où je pars. Ce que je voulais te dire depuis mon retour — et que je ne peux que t'écrire —, c'est que, tout en comprenant, justifiant, acceptant toutes tes « raisons », j'ignore ce qu'il y a de décisif, de déterminant, si tu veux, dans ta triste « détermination », cela reste pour moi un secret inintelligible. Sentiment qu'une autre décide pour toi, te destine à cette « détermination » sans que tu saches bien toi-même de quoi il y va. Il y a une autre en toi, qui par-derrière te dicte la chose terrible, et elle n'est pas mon alliée, je n'ai sans doute jamais eu affaire avec elle, nous (oui, nous) ne la connaissons pas. Sans elle, aucune de toutes tes bonnes « raisons », que, encore une fois, je comprends parfaitement, ne tiendrait une seconde. Il suffirait que nous nous regardions, que tu te tournes vers moi, et pff... nous serions seuls ensemble, aucune force au monde ne pourrait nous disjoindre. A vrai dire, ce qui me reste scellé, hermétique, ce qui me laisse enfermé en moi, de mon côté, irrémédiablement, ce n'est pas la possibilité de ta « détermination » (je la pense et m'y prépare depuis le premier jour, je t'aime depuis cette pensée même), c'est la date. Oui, le « moment » que tu choisis et qui semble n'avoir rapport à rien de significatif (l'argument de la lettre de septembre n'a aucune valeur et je n'en tiendrai jamais compte). Pourquoi pas il y a des années ou dans des années ? Pourquoi ce temps ? Comment le comptes tu ? J'ai parfois l'impression que l'autre tire au sort (me tire au sort — et c'est une arme) en toi. Et avec quelle douceur, avec quelle sollicitude diabolique tu m'annonces ce « résultat de

la loterie », comme tu manies la dose. Pardon pour ce mot, j'y efface et garde toute la malédiction pour moi.

Le 17 novembre 1977. J'ai encore aimé ce rendez-vous, toujours le même, intact, vierge, comme si rien ne s'était passé. Tu l'as voulu ainsi, ma destinée, et de toi j'accepte tout. Encore une fois nous ne nous sommes presque rien dit (le thé, la tarte au citron, une chose et l'autre, ce que nous nous sommes dit alors, et tant d'autres fois, est plus grand que tout, plus intarissable que tout ce qui s'est jamais dit, même entre nous, plus grand que cela même qui le comprend — oh, pas moi —) et malgré tout, tout le reste, je t'ai surtout admirée : comme tu sais où tu vas ! comme tu parais savoir où il te faut aller, et aller choisir, et aller sacrifier pour sauver ce que tu choisis. Tu es aimée, mon amour bien aimé, admirée par un monstre.

Et pourtant c'est toi la violente, ma douce, toi qui coupes à la hache dans ta vie, et forces le destin. Tu es si grande, de toi j'accepte tout. Je reçois tout, même ce que tu ne sais pas, que tu sais de moins en moins.

Novembre ou décembre 1977. Tu es toute proche, tu lis dans la grande chambre et je t'écris le dos au mur, sur le petit lit (j'ai repris l'agenda que tu as laissé sur la table de nuit et sans « fouiller », je jure, sans rien en lire ou déchiffrer, j'ai arraché cette page, à la date que tu vois, juste pour t'écrire, et le faire avec le crayon que tu avais laissé entre les pages). Malgré la « détermination » (ce mot me tue, plus que la chose peut-être), tu es toute proche, depuis le retour de Yale. D'ailleurs c'est toujours ce que tu dis, dans ces moments-là, à défaut de pouvoir rien me dire de mieux : tu sais, je suis tout près de toi. En plus je crois que c'est vrai, tu es d'une sincérité absolue. Mais tu ne sais plus très bien ce que tu veux dire. En dehors des moments de « détermination », quand nous sommes ensemble le temps d'une « rémission » (inutile de préciser, tu sais très bien ce que moi je veux dire par là), tu n'as pas besoin de me jeter cette « proximité » en pâture. Moi je suis endeuillé. De toi, par toi, barbouillé de mort, et paralysé. Paralysé : la paralyse, ça ne signifie pas qu'on ne peut plus bouger ni marcher, mais, en grec s'il te plaît, qu'il n'y a plus de lien, que toute

liaison a été dénouée (autrement dit, bien sûr, analysée) et qu'à cause de cela, parce qu'on est « exempté » acquitté de tout, rien ne va plus, rien ne tient plus ensemble, rien n'avance plus. Il faut du lien et du nœud pour faire un pas.

Je ne sais plus que faire de la « dead letter » dont tu m'as encore reparlé, comme si cela pouvait me faire espérer une nouvelle « rémission » (non pas de peine mais d'une maladie dont je ne sortirai pas vivant, je le sais maintenant sans le moindre doute possible, les prémices de la chose sont fatales, écrites au-dessus de nos têtes, elles passent nos forces, et toi-même, mon Dieu, tu n'y pourrais rien, c'est pourquoi je suis au fond si passif). Non, je ne sais que faire avec elle. Par là je ne veux pas te donner le moindre espoir de la lire un jour (je t'ai dit et redit pourquoi), pas plus d'ailleurs que tu ne t'engagerais à promettre quoi que ce soit en échange, en tout cas à me le promettre de façon claire et qui te lie irréversiblement. Je ne sais qu'en faire, cela veut seulement dire : je ne sais pas où la mettre. Je ne veux ni la laisser dans la maison, ni la cacher quelque part, ni la garder sur moi. Je ne vais tout de même pas louer un coffre dans une banque (je me suis d'ailleurs renseigné, c'est bien compliqué et ne convient en rien à mon projet).

De plus en plus je me demande si nous répondons l'un à l'autre, si je réponds à toi, si tu as jamais répondu à ce que j'attendais de toi, de ce que tu es pour moi.

Je sors marcher un peu, je suis là tout de suite, je n'irai sans doute pas loin.

Novembre ou décembre 1977. Je mourrai sans savoir comment c'est arrivé de ton côté, au fond de toi. Comment même je te suis arrivé vivant, si du moins je l'ai fait, et ce que tu as pu ressentir une fois passé le film, au moment même

Tu as choisi la généralité et tu nous perds, tous les deux. La seule chance, c'était la monstruosité, je te l'ai annoncé (comme une bonne nouvelle) dès le premier jour. Ce n'est pas autre chose que les enfants, la famille, et tout ce qui s'ensuit, c'est une autre manière de les connaître enfin. Et de se laisser connaître par la folie (elle me connaît), de lui laisser comme à Elie la porte ouverte, pour une visite dont

elle déciderait l'heure et le jour. La non-famille, c'est encore la famille, le même réseau, le même destin de la filiation. Il y a mieux à faire et nous n'avions qu'une vie.

J'attends la « rémission », je n'y crois plus. Il y a comme une meurtrière entre nous et c'est à travers elle que nous nous regardons. Il dépend de toi, enfin, il ne dépend pas de moi que cela cesse. Mais tant que nous nous parlons, fût-ce pour nous déchirer, injurier, maudire, le désastre est suspendu, tu es là. A moins que déjà je parle tout seul et joue comme un singe savant sur une machine à écrire.

Je reviens très, très tard, la séance sera plus longue que les autres. Tu peux ne pas m'attendre. N'oublie pas la petite musique et le disque laissé sur le plateau.

Le 9 décembre 1977.

J'ai aimé que tu pleures à ce moment-là, quand nous nous sommes retrouvés sur le sol et je pleurais aussi. En un instant, il n'y eut plus rien, rien entre nous, personne. Ou plutôt (pardonne cette rhétorique, je ne sais plus, je sais moins que jamais sur quel mode écrire et l'écriture me fait horreur, plus qu'à aucun moment dans le passé) tout restant *entre nous,* il n'y avait plus rien entre nous. Quand nous n'avons pas pu attendre, après un simple regard, une décision divine (divine parce qu'on ne sait plus qui dit oui à l'autre, qui acquiesce tout à coup, et il n'y a plus à souffrir, plus aucun délai), nous sommes tombés l'un sur l'autre, nous avons oublié l'idée même de nudité. Toi-même je t'oubliais, jamais je n'avais été aussi heureux, j'oubliais même qu'il y avait eu d'autres fois, tant d'autres fois, une première fois même. Et toute cette histoire, notre passé déjà, qui nous surveillait, je l'oubliais avec toi. Ton spectre (l'autre, la mauvaise, cette espèce de modiste maternante qui te dicte les « déterminations » sentencieuses) avait disparu comme par enchantement, enfin seuls, l'un à l'autre adressés sur le sol (très dur, hein, le sol, je n'ai jamais tant aimé la terre, la mort c'est le lit, c'est si bon).

Une heure après (« les mêmes, une heure après », avais-tu dit en des circonstances analogues, dans une petite ruelle d'Athènes. Tu marchais à mon bras en éclatant de rire, nous n'avions laissé l'enfer, avec toutes ses malédic-

tions, qu'à deux ou trois heures d'horloge derrière nous et déjà nous cherchions un autre restaurant), une heure après nous avons beaucoup mangé (poisson, poisson) et je savais pourtant, tu me le cachais à peine, que nous entrions dans la phase d'une autre « rémission ». La durée seule restait indéterminée et pour la première fois j'eus l'idée d'une voyante. Non pas pour avoir enfin une date, une certitude, une prévision, mais pour savoir ce qu'était une voyante, comment elle analysait tout ça. Et qui au juste était ton spectre, ou cette jumelle que tu n'as pas. C'est moi ta jumelle, comment veux-tu que nous nous en tirions ? Et quand tu te « détermines », ce que tu détermines, ce n'est plus toi. Je m'arrête (tu viens d'appeler, j'aime que tu profites ainsi des « intervalles »).

Décembre 1977 (entre le 9 et le 22). Tu es là, tout près, et j'ai encore besoin de t'écrire. Tu avais raison de me le rappeler l'autre soir, moi aussi, au moment des pires absences, je te dis « je suis là » et cela te paraît dérisoire même si tu le reçois en souriant. C'est bon la rémission (le « renvoi », quoi, à plus tard, en attendant quoi ? mais d'être renvoyé enfin, à soi-même ou à l'autre). Je suis là, à quelques mètres de toi, je t'entends bouger. Je n'ai jamais été si fort.

Retrouvé nos amis. Fido et Fido paraît très gai tout à coup, depuis une semaine. Changé du tout au tout (comme toi, merci, merci de ne plus me parler de la « dead letter » même si je sais que tu ne l'oublies pas et la désires encore). S. est visiblement le double de p. Deux fois sa taille, regarde, et pourtant le même. Et pourtant S. est une partie (instrumentale, métonymie ou synecdoque d'instrument), la plume de p. S. est plus petit que p., une fois assis, et il s'en paie une tranche. On a toujours cru qu'ils étaient deux et il n'est pas sûr qu'on se soit trompé. Cependant, p., le double de S., tu sens qu'il bande dans son dos. Regarde le kolossos oblique, comme il l'enfonce entre les reins de l'autre, sous la robe. Comme le mouvement de son bras, il défie toutes les lois de la géométrie, de l'optique, de la topique, il défie la vraisemblance, tel était son propos, et toute représentation classique des ensembles, du rapport entre le tout et la partie, le un et le deux, le couple et la paire. De nouveau, mettant à profit la rémission, j'ai envie de relire tout le *corpus platonicum* et de m'y installer à demeure comme dans un

bordel très raffiné, avec des confessionnaux et des jalousies partout, des mystères sans la moindre vulgarité. Personne ne rencontrerait jamais personne, je serais enfin seul avec toi, ma noblesse même (je forme ce mot comme diablesse), l'or de ma naissance. Dans le *corpus,* c'est toujours les *Lettres* qui m'excitent le plus, après le Parménide, et les plus suspectes quant à l'authenticité. Car au plus apocryphe je reconnais mon Platon. Je suis dans la VIII^e^. Par exemple : « Dieu pour les hommes sages, c'est la loi, pour les fous (*aphrosin*) c'est plaisir (*édonè*). » Dans la phrase précédente, il avait dit : « Mesure est la soumission à Dieu (la dépendance, l'asservissement, *douleia*) démesure [si elle s'adresse, dit le traducteur] aux hommes. » Dieu, la loi au-delà du principe de plaisir. Or écoute la leçon du traducteur-établisseur de texte, un certain Souilhé, en note : « La logique de ces deux dernières propositions est plutôt dans la pensée de Platon que dans la formule qu'il en a donnée [???]. A prendre matériellement [???] les deux phrases, on leur ferait exprimer tout le contraire de ce que voulait l'auteur, car s'il est juste de se soumettre à Dieu, puisque, pour les uns Dieu est la loi, pour les autres le plaisir, les uns et les autres agiront « selon la mesure » en obéissant à leur divinité. Ce n'est pas évidemment ce que pense Platon [!]. Il faut donc supposer une idée intermédiaire, etc. » ! « Evidemment », c'est trop évident. Je ne trancherai pas. Mais regarde le, le plaisir qu'ils prennent, en faisant des lois, en se liant, en accouplant leurs noms, l'un plus divin que l'autre, je nous vois entre leurs jambes, nous faisons la loi pour l'éternité. A mesure que nous vieillissons ensemble, nous avons des siècles derrière nous, la jouissance de toi devient toujours plus sublime, de plus en plus loin au-delà du plaisir. Je ne t'ai jamais tant aimée, je n'ai jamais été si sûr de notre descendance car je t'appelle, comme l'autre, au-delà de ton nom, au-delà de tous les noms.

Décembre 1977 (entre le 9 et le 22).

Bien travaillé. Je laisse ce billet (l'argent est sur le frigidaire) avant de partir. Je te téléphone de là-bas (réflexion faite, un nom, n'est-ce pas, ça ne peut que se téléphoner). Joue encore avec les initiales sur le sable ou la neige : S/p c'est la liaison. Or la liaison, c'est le rapport secondaire/primaire sous la loi du principe de

plaisir, la loi et le dieu de la liaison, du *Binden,* du *Desmos* aussi. S et p (hait p), c'est la liaison primaire, la liaison du processus primaire (le *pp,* à ne pas confondre avec le PP, Principe du Plaisir) par le *ps* (processus secondaire), un enchaînement de la folie à rendre fou. Plus rien ne tient debout, c'est la ruine de tout quand on se met à jouer comme ça avec les initiales. Notre jeu favori, tu y excelles, un grand feu d'artifice et les gens sérieux rentrent chez eux soucieux, suspicieux, spéculant dans la nuit avec le sentiment qu'on a remplacé leurs mises par de la fausse monnaie, que leur argent déjà n'était qu'un jeu de cartes à jouer. Ne reste qu'un grand éclat de rire entre nous, quand nous nous enfuyons enfin seuls par une ruelle toute noire et tu deviens alors plus folle que moi

Décembre 1977 (entre le 9 et le 22).

voilà le spectacle qui m'est donné, aujourd'hui : hommes et femmes, tous les psychanalystes, couchés sur le dos, tu les vois bien, *supplient* le vieux couple (« S/p s'il te plaît ») de venir se laisser prendre en analyse. Chez eux mais oui, aujourd'hui ! Et le vieux couple sacré ne veut rien entendre, il court toujours, il bat la campagne. Entre deux foulées il renvoie l'invitation : si en revanche, oui en revanche, vous voulez venir parler un peu chez nous, les divans sont installés, nous ferons ça en toute simplicité, il y aura des amis de passage toute la nuit, nous parlons tout le temps, nous nous couchons à peine.

Décembre 1977 (entre le 9 et le 22).

Nous nous sommes toujours préoccupé de dates. Beaucoup trop à mon avis, c'est un très mauvais signe (les âges, les règles, la superstition des anniversaires, toutes ces arithmétiques du sort). Mais ne t'inquiète de rien, il ne peut rien nous arriver que de bon maintenant.

Tu commences à te prendre au jeu de mes petites spéculations sur Sp. Je spécule, je spécule, mais je suis aussi l'objet de la spéculation de Sp. Depuis 25 siècles, et comme dit l'autre vieux à la mort de sa fille, « la séance continue » ! Malgré son oncle le faussaire, qui prenait pas mal d'initiatives dans ce domaine, et nous n'avons pas fini de payer

pour le savoir, le grand-père de la Psychanalyse était lui-même, inversement, spéculé par Sp. Au programme de leur double et interminable auto-analyse réciproque, la définition du couple sacré. Combine, joue avec les tranches : S. en analyse avec p. : ça le fait écrire ou ça lui permet d'écrire. S. analyse p. : il écoute les yeux ailleurs et sans être vu de l'autre il prend des notes (dont il ne fera d'ailleurs aucun livre, aucun ouvrage ou « syngramme »). Dans les intervalles, comme ils sont tous deux titulaires, légitimes, agréés par la SPPtruc, ils font des tranches l'un chez l'autre, transfert contre transfert. Et ils publient tout.

S. fait partie de p. qui n'est qu'un morceau dans S., un gros morceau, certes, et pas mal placé, mais un morceau, que l'autre, le maître, essaie de traiter par-dessous la jambe. Il font partie l'un de l'autre, mais non pas du tout. C'est notre sort, mon amour, il ne faut rien espérer du tout. Les enfants n'arrangent rien. En S. et p. la limite entre l'introjection et l'incorporation est introuvable, voilà ce que voulait dire, je le décrète, Matthew Paris au XIII^e^ : p + S, ça ne fait pas du tout, c'est pas tout, ça fait peut-être un couple ou un moi, ou deux, mais pas du tout. Ça tranche seulement. C'est pourquoi ils s'aiment, à peu près autant que nous (à vrai dire ce sont les seuls avant nous) mais ils ne peuvent pas se sentir. Question de limites : ils ne savent plus où l'un commence et l'autre finit. Et ils s'envoient des cartes qu'ils ne recevront jamais, comme des enfants (détournements, plagiats au sens strict, et dès le premier envoi, avortements — ils étaient contre, tous les deux, mais justement, et ça se produit même après la naissance). Je risque cette énormité : ils n'auront eu aucune progéniture (rien, zéro, malentendu absolu, erreur sur les noms, pas le moindre héritage socratico-platonicien qui tienne vraiment) bien qu'ils aient eu tous les descendants de la terre. Voilà ce qui nous guette, c'est pas si mal. Notre holocauste est à venir, très proche même, je le sens.

Décembre 1977 (entre le 9 et le 22).

S'ils avaient eu un enfant ensemble, je veux dire un vrai, un petit grec du V^e^, comment l'auraient-ils appelé ? Je note ce que tu m'as dit ce matin pour en faire usage dans l'une de mes prochaines publications (tu sais que je pense toujours à cette préface au legs ?) :

ce n'est pas Socrate mais son démon qui fait une tranche chez le jeune Platon. Celui-ci alors se met à entendre des voix, comme il m'arrive d'écouter ton spectre te dicter tes sinistres « déterminations » : il ne sait pas ou il ne veut pas que tu aimes, et surtout que tu sois mon soleil, le bien-aimé de ma vie. Je dis « il » mais je suis persuadé que c'est « elle », ton spectre.

Décembre 1977 (entre le 9 et le 22).

Socrates a ses règles, c'est pour ça.

Décembre 1977 (entre le 9 et le 22).

Cette reproduction me soulève le cœur, maintenant. Regarde-les. Je ne veux pas en *savoir* davantage. Peur de perdre le coup de génie dans des généralités (rappelle-toi ce que je t'ai reproché un jour : d'avoir choisi contre nous la généralité, autrement dit la loi, les enfants, etc.). Laisse-les vivre, c'est-à-dire sans nous, ces deux petits qui s'apprennent à lire et à écrire. Nous avons mieux à faire et ils ont tout à y gagner.

et p. dit à sa maman (il a une famille, des nièces, tout ça, je te raconterai un jour) : « tu sais, je crois que j'ai une crypte ». Non, pas une grippe, c'est fini, ça, le vaccin est commercialisé : u-n-e crypt. Je me demande ce que nous pouvons faire de ça. Je me sens vaguement coupable ; enfin je ne me sens jamais coupable, je crois bien que cela *ne m'est absolument jamais arrivé,* mais accusé, oui, et au-dedans de moi, c'est ça le pire, par je ne sais qui, toujours par des enfants, un enfant qui me ressemble.

Le 22 décembre 1977. Je te laisse ce mot sur ton secrétaire pour que tu y réfléchisses en mon absence.

Ça me paraît maintenant joué, plus que probable. Penser que cela aussi relève du lapsus. De ta part, bien sûr, tu ne voulais plus rien savoir, mais moi-même une immense tendresse me commandait de ne plus te mettre en garde. Ton désir a toujours été le mien, et chacun de ses faux-pas. Depuis la dernière

« rémission » je sentais cette métamorphose obscure de toi, et comme toujours je l'accompagnais dans mon corps, les brumes d'une nouvelle sérénité au-dessus de la pire angoisse : l'irréversible, cette fois. Je savais tout cela d'avance, cela devait arriver — pour ne pas arriver. Alors là, je t'en supplie, ne me laisse pas prendre la décision tout seul (ce serait la première fois, tu tiens tant à ton autonomie). Ce que tu décideras sera bien, je l'approuverai et le prendrai sur moi, je m'en chargerai comme de ma propre vie, autant que c'est possible.

De toute façon, il faut que tu partes, maintenant, les formalités sont accomplies, après les vacances tu seras encore maîtresse de la décision. Là encore, plus que jamais c'est le cas de le dire, je te suis, je vis encore en toi et pour toi. Noël (c'est l'époque la plus propice) te donnera là-haut le temps de mûrir la chose. Même si le pire arrive je n'aurai jamais été aussi heureux (avec le pli tragique auquel je plie ce mot, tout un style de criminel, une carte de visitation). Pendant ces vacances, je spécule sur les petits coffins rectangulaires de Titus. Cela, je le montrerai, se passe encore entre S et p, notre immense et impossible paradigme (il aura eu la prévue de tout, nous y sommes inscrits comme sur la table d'une diseuse de bonne aventure. Sp sait tout, même ce qui devra nous arriver de pire ou de meilleur, dès ton retour. Il sait tout et se le disent. Et entre les deux, il n'y aura jamais eu d'autre choix pour « moi », d'autre lieu que le va-et-vient sans interruption, sans interrupteur, entre deux formes de mort. D'une mort à l'autre, je suis comme le courrier qui porte la nouvelle, la bonne, la mauvaise. Il prévient de l'autre mort, voyant venir l'une ou l'autre. Trop lucide et presque aveugle, il va d'un mur à l'autre, reconnaît l'emplacement de la meurtrière dans les pierres et le ciment de la fortification. On y a déposé la missive. Il se rend alors à l'autre château fort : autre meurtrière, sans rencontrer personne il y dépose le pli venu de l'autre. Il ne doit ni ne peut le déchiffrer en route, ce n'est qu'un facteur. Il essaie de deviner mais quel travail. Il faudrait pouvoir s'arrêter de courir.

Cette phrase transparente : tu sais ce que sont les enfants pour moi.

Le 9 janvier 1978.

J'aurais préféré que tu ne m'accompagnes pas à la clinique, mais il le fallait bien. Quand tu es repartie, la veille, je t'en voulais à mort. Tu m'as laissé prendre la décision tout seul. Et si je mourais dans cette clinique, seul, sans que personne ait été prévenu ? Quand je me suis réveillé (l'infirmière me tenait la main, tout était blanc), j'étais pourtant, je ne comprends pas pourquoi, réconcilié avec toi. Tu l'as senti, je l'espère, quand tu es revenue me voir. Je ne pouvais rien dire. Je ne supporte pas ta solitude, voilà tout. Elle me donne le vertige, elle m'appelle comme un enfant.

Je n'ai jamais tant désiré ce que je ne pouvais pas désirer — ce cri entre nous.

C'est bien à moi que tout cela devait arriver, cela n'arrive qu'à moi.

Sans date (probablement entre le 9 janvier et Pâques 1978). Je suis revenu très vite (j'avais oublié les clés — et mon carnet de chèques est encore dans ton sac). Suite à notre petit dialogue d'hier soir (genre, aporétique) : comme à nous, le problème de l'enfant ne s'est posé pour eux qu'à la seconde, à la seconde même où ils ont accepté leur homosexualité, pas du tout avant cette seconde de vérité.

Mais oui, ma surenchère, presque tous mes lapsus sont calculés, vous ne m'y prendrez pas.

Sans date (probablement la même période).

On ne *compte* pas avec les enfants (ni contrat, ni échange, ni calcul, rien). S'il y en a, ils ne font pas un signe. Ni un symbole. Ni un mandat (s'il y en a, il faut sacrifier la poste, *autodafé*), on ne demande plus, on ne commande plus. Je parle d'abord de l'enfant en soi.

Une fois de plus, cette « rémission » est bien la dernière et j'y crois. Tu t'éloignes de nouveau, je ne pleure pas, je deviens seulement de plus en plus grave, je marche plus lourdement, plus sérieusement, je m'aime de moins en moins. Tu ne me renvoies pas seulement, moi, tu me renvoies, à moi, comme on émet un poison qui gagne

le cœur sans attendre, une « image » de moi que j'aurai du mal à te pardonner. J'essaie de rester léger, de ressembler à celui que tu as cru aimer, je force le rire. Je n'ai plus rien à dire en mon nom. Je dessine seulement notre symbole, ces lignes de vie entrelacées, là, j'y mets toute la lenteur et toute l'application du monde.

Le jour où je ne pourrai plus t'écrire, je te les enverrai encore au dos d'une carte postale, tu sauras ce que je veux te dire, et que je suis tout près. Maintenant bavardons mon amie. Nous, en général, nous signons avec ce symbole, à la fin de notre épître. Pour « farcir » celle-ci (sachez donc au sujet de l'épître farcie, que l'épître farcie, ce sont des strophes en général satiriques : on les chantait à l'occasion des fêtes de l'Ane, des Fous, etc. Elles miment, sur le mode burlesque, les épîtres sacrées, celles qu'on dit à la messe), sachez donc que lui, si c'est bien lui, « Plato », inscrivait son symbole au début de son épistole pour en garantir l'authenticité. Mais comme il le dit dans une lettre dont l'authenticité n'est pas absolument assurée, c'est la Treizième, vous pourrez toujours vous accrocher : « Arkhè soi tes epistoles esto kai ama sumbolon oti par emou estin ». Voilà le maître du perverformatif, il t'écrit : c'est bien moi, voici ma signature, tu pourras la reconnaître, elle est authentique et pour être plus sûr, elle vient en premier lieu, en haut à gauche, je soussigné, et non en bas à droite : que le commencement de cette lettre soit simultanément pour toi le symbole qu'elle est bien de moi. Attends, c'est encore plus vicieux, et visiblement à destination de Searle et compagnie, de toute leur axiomatoque du sérieux/pas sérieux. Plus loin dans la même lettre, Plato précise en effet : « Au sujet du symbole qui distingue des autres celles de mes lettres que j'écris sérieusement, spoudè, tu te rappelles, je pense [oimai men se memnesthai, s'il en était sûr, il ne te le rappellerait pas, et un contrefacteur ne procéderait pas autrement] quel il est. Songes y pourtant et fais grande attention. Ils sont, en effet, nombreux ceux qui me demandent de leur écrire et il est difficile de leur refuser ouvertement. Mes lettres sérieuses commencent donc par " Dieu ", theos, et celles qui le sont moins par " les dieux ", theoi. » Il ne dit pas, le diable, « pas sérieuses », il dit « qui le sont moins », etton. Tu peux toujours courir après la preuve : comme si je te disais, voici, c'est moi qui parle, et je parle à toi, uniquement, chaque fois que j'écris

« toi », c'est que je m'adresse authentiquement à toi, d'une parole pleine et vraie, présentement. Quand je dis « vous », quand je pluralise, c'est que je m'adresse moins sérieusement à toi, que ma lettre ne t'est pas vraiment destinée, qu'elle n'est pas destinée à arriver à destination, car tu es, toi, mon unique, ma seule destination. Quand j'ai l'air de te déborder et de parler aux autres un peu comme à toi, c'est que je suis débordé moi-même. Tu sais à quel point je suis sollicité, je ne peux pas ne pas répondre un peu.

Dans la même épistole, il parle beaucoup d'argent, de ce qu'il envoie pour les enfants, de myrtes qu'il avait « mises en garde », dit le traducteur, et qui avaient pourri, de la dot qu'il doit à celles de ses nièces qui se marieront de son vivant et du prix que lui coûterait le tombeau de sa mère si elle venait à mourir : « pas plus de dix mines ». Voilà pour la farce. Sur tous ces sujets regarde aussi la Lettre III (315, 316).

Je te laisse, mais je ne t'abandonne pas, va.

Sans date (probablement la même période).

mais il ne dépend que de toi que ce soit toi.

Et puis ce billet t'appartient, je l'ai signé, à qui d'autre veux-tu que je dise cela, cela même, ici même ? Que tu aies mis fin à la « rémission » en te souvenant de nouveau de la « dead letter », du « passé » et de tout le reste, cela ne m'étonne pas. Que tu l'aies fait hier soir, à telle heure, les bras m'en tombent. Peux-tu m'expliquer, enfin de façon plus satisfaisante que par ce que tu évoques en parlant de « travail », de temps de travail, de « haut et de bas », etc. ? Si je comprenais, je me retirerais plus facilement. Mais j'ai toujours l'impression que le coup de grâce me vient de ton double, le démon démodé, un petit spectre maternel, une élégante de 1930 coiffée d'un petit chapeau et calculant au plus juste (prix modiques, monoprix et timbres de la Ruche). J'en ai rien à foutre, moi, je ne suis pas là. En ce qui concerne la « dead letter », j'avais oublié de te dire (c'était une époque où nous étions avares de discours) à qui finalement, ne sachant où la garder, je l'avais confiée

et naturellement nous pouvons être sûrs de sa discré-

tion. Aucune question, cela va de soi, sur le contenu de la chose. Il fallait bien supposer que c'était assez grave, vital même, mais de toute façon je n'aurais rien dit, pas même de la destination puisque j'ai tout enfermé dans une enveloppe vierge. J'avais d'abord signé sur les bords, sur le V, tu sais, où les deux parties se collent, des lèvres, l'une sur l'autre, de telle sorte que la lettre ne puisse être ouverte sans déformer ma signature sur la ligne où elle se rejoint elle-même, d'un bord à l'autre. Ensuite j'ai jugé ce geste inélégant, voire injurieux, en contradiction avec la confiance même dont j'entendais ainsi témoigner. J'ai donc remis le tout dans la plus banale des enveloppes auto-collantes et je lui ai donné la chose vierge, de la main à la main. J'ai beaucoup admiré, avec un peu plus que de la reconnaissance, sa discrétion très attentive. Peut-être un peu trop solennelle, mais après tout pourquoi pas ? Ce que je lui donnais à garder pouvait le justifier. Nous devons nous revoir.

Le 20 avril 1978.

De l'aéroport, je me suis enquis d'un hôtel assez proche de l'Université pour n'avoir pas trop à marcher. J'y suis allé en taxi sans trop de difficulté. A l'hôtel, bêtement, j'ai demandé une chambre au premier, comme si j'ignorais l'existence des ascenseurs et l'économie qu'on peut en escompter. Résultat, un bruit infernal, une nuit blanche. Le plâtre et les deux cannes ont théâtralisé mon apparition devant ces étudiants qui ne m'avaient jamais vu, et je dois avouer que de plus en plus je joue de cette infirmité provisoire. J'en jouis de partout (tu n'as rien à apprendre de moi sur ce sujet. Il est quand même singulier que cette chute ait eu lieu précisément à cette date, tu me l'as dit toi-même : nouvelle ère de « rémission », veille de départ en vacances, le skate-board du fils, la malencontreuse exhibition sous les yeux du beau-père, tous ces textes et ces rêves de marche, de pas, de chevilles, de chaussures qui dansent autour de moi depuis si longtemps, mais de façon plus littérale, si on peut dire, depuis deux ou trois ans. Bah, nous savons tout ce qui peut être risqué à ce sujet, tous les mots qui se pressent en foule (celui de *scapegoat* me revient souvent), mais tout de même il doit y avoir quelque chose de plus idiomatique et qui me reste secret : dis-moi la vérité, toi.

Savais-tu que le plus grand musée des postes se trouve ici à Genève ? Dès que je pourrai marcher je m'y rendrai (je continue mes investigations, plus ou moins continûment). Dans la période « moderne » du devenir postal (dans mon langage j'entends par là celle qui suit l'époque du territoire « impérial » et de l'investissement politico-militaire — empires perse ou romain, Cyrus et César —, puis l'époque que j'ai bien envie de surnommer « universitaire » parce qu'au XIII[e] en France, dans le long processus de re-monopolisation, de re-étatisation d'un réseau dispersé, l'Université de Paris s'était vu accorder un privilège, je te raconterai, dans l'acheminement du courrier. Louis XI y met fin, reproduit peu à peu la centralisation — de type romain, avec sa propre censure et son « cabinet noir » — et le processus, fatal au privilège universitaire, aboutit, chez nous, au régime monopoliste, en 1681 je crois), oui, dans la période « moderne », le pays de la Réforme a joué un rôle assez important, me semble-t-il, dans la réforme postale — et je crois le fait significatif. L'Union postale universelle est née à Berne (1874-78), c'est maintenant une institution qui relève de l'ONU. Non, je n'ai pas de grande hypothèse sur le développement conjoint du capitalisme, du protestantisme et du rationalisme postal, mais enfin tout de même, les choses sont nécessairement liées. La poste est une instance bancaire. N'oublie pas que dans la grande réforme de l'époque « moderne », un autre grand pays de la Réforme a joué un rôle spectaculaire : en 1837, Rowland Hill publie son livre, *Post-office Reform : its Importance and Practicability*. C'est un éducateur ; et un réformateur du système fiscal. Ce qu'il proposait ? mais le timbre, mon amour, qu'aurions-nous fait sans lui ? Le timbre collant, c'est-à-dire l'uniformisation du paiement, l'équivalent général de la taxe et surtout la facture avant la lettre, le paiement *d'avance* (the uniform rate and a system of prepayment, qui furent adoptés en 1840 après une grande agitation populaire, la fameuse bataille du pp, « popular agitation for the " penny post " »). Et sous réserve de further investigations, je crois que la carte postale nous vient aussi de là-bas, très récemment (d'Australie, 1869, à l'Angleterre, 1870, mais la *picture postcard* privée ne fut autorisée qu'en 1894). Et maintenant je prends ma jambe de plâtre, mes cannes (je ne sais jamais, ces prothèses, où les mettre, en particulier quand je suis en chaire) et je te laisse, mais lis bien, en

tournant lentement, les quatre coins, autour des 4 fois 4 rectangles, cela ne forme peut-être pas une seule phrase mais c'est ma vie et je te la dédie.

Le 4 mai 1978.

J'avais oublié de te dire que ce fameux musée s'appelle le Palais des Postes. Dès que je cesserai de boiter (« mais comme dit l'écriture, boiter n'est pas un péché », c'est le dernier mot de *Au-delà...*, la chute, ou l'envoi), ma première visite sera pour le PP de Genève.

Avant de prendre l'avion, je lui ai téléphoné, je préfère te le dire. Pas la moindre question sur la lettre confiée. Nous n'en parlons plus jamais, je sens seulement que tout ce que nous disons reste aimanté par ce message muet dont je lui ai confié la garde. De son côté, je sens bien que, volens nolens, un travail de reconstitution et d'appropriation est en marche. Inévitablement. Mais qu'y faire ? Je ne pouvais pas garder la lettre sur moi. Sois tranquille, je ne fais rien pour favoriser son « approche », si on peut dire, du dedans de la lettre morte. J'ai peut-être eu tort, il est vrai, de lui dire la vérité, à savoir que j'avais quasiment *oublié*, pour l'essentiel et pour le détail, le contenu de ce petit pli. Réponse : « oublié » certainement pas, enfoui, « refoulé ». Non, non, surtout pas, oublié, tu as bien entendu. Et je me suis lancé dans un long discours sur cet oubli qui déborde l'économie du « refoulement ». Sans dire que c'était toi, mais sur ce secret je n'ai pas beaucoup d'illusions. En tout cas, ce que je lui ai dit de mon « oubli » a paru pour une part lui faire plaisir, pour une part l'inquiéter, comme quelqu'un qui serait déjà concerné par ce que je disais là. Mais toujours avec une merveilleuse discrétion, une capacité d'attention qui sait pourtant s'exercer dans le retrait même. C'est si rare. Nous devons nous rappeler, mais cette fois je me refuserai à la moindre allusion nous concernant ou touchant à la lettre de septembre. Ne t'inquiète de rien, in any case.

Je suis dans le même Hôtel de la Plaine, cette fois au dernier étage. Le plâtre me gêne. Je me pare de ces cannes, de ce boitement et surtout du skateboard (tu peux imaginer le petit supplément de séduction) mais j'en ai marre, surtout avec ces voyages et ces cours (j'ai repris « La vie la mort » et « La chose », ça va). Avec cette chute je me suis

fait part de quelque chose, mais de quoi, de qui ? (Se faire part, ce faire part, on pense tout de suite à mariage, naissance, deuil). De qui me suis-je fait part, la part (non, pas la paire, justement, voilà le problème, la part). Bof, allons. Je vais me mettre au lit.

Le 18 mai 1978.

Déjà le troisième voyage à Genève. Cet envoyage continuel m'épuise et pourtant... Tout serait plus facile, tu penses, et je pense comme toi, si tu pouvais m'accompagner. Mais tu ne me quittes pas un instant, je te promène partout (enfin autant qu'une seule jambe le permette...), je te parle tout le temps, te raconte et te décris, à l'infini. Il faudra que je te parle de l'Hôtel, des collègues et des étudiants qui y passent (parfois pour y habiter et nous nous rendons visite après dîner, pour « tailler une bavette » comme tu dis — j'ai horreur de cette expression, et de la chose aussi, finalement, mais ne t'inquiète de rien), de tous mes amis du Bagdad, de leur hôte génial.

Quand je ne suis pas dévoyé par les cours et les rendez-vous de travail, je trouve encore le temps de travailler à l'hôtel. Je relis *Au-delà*... d'une main (tout y est merveilleusement *hermétique,* c'est-à-dire postal et *traînant* — souterrainement ferroviaire, mais aussi boiteux, traînant la patte : il ne nous dit RIEN, ne fait pas un pas qu'il ne retire au pas suivant. Tu diras qu'Hermès ne boitait pas, il avait des ailes au pied, oui, oui, mais ce n'est pas contradictoire, boiter ne l'empêche pas de courir et de voler, le vieux. Rien ne marche, mais tout va très vite, absolument vite, dans cette paralysie. J'en sais quelque chose. Très frappé ce matin, par ce qu'il dit, plutôt par ce qu'il ne dit pas des névroses de « destinée » (*Schicksal,* toujours la destination, l'envoi, le *schicken,* etc.) au chapitre III. Dans l'histoire de la *Gerusalemme liberata* du Tasse, il ne s'intéresse absolument pas à la confusion des sexes pour elle-même. Ce trait de l'histoire lui paraît tout à fait secondaire. Nous nous sommes trompé de sexe, tu es Tancrède et tu m'as prise pour un homme. A cause de la cuirasse. Dans la forêt (devine laquelle, je te laisse mettre un nom), tu m'as coupée en deux, le sang a jailli de l'arbre, et depuis tu n'entends que ma voix, Clorinda se plaint du mal que son bien-aimé, une fois de plus... Sais-tu que je pleure vraiment,

ici même, regarde. Cette inversion des places te scandalise toujours, tu te trompes toi-même, réfléchis un peu, mais si, mais si... Je ne souffre pas, moi, d'une névrose de destinée, mais de La névrose de La destination. Et toi, mon immense, d'une psychose de la « détermination ». Je pars, il faut que je parte maintenant, je t'aime, reste moi.

Un jour de mai 1978. Je t'écris de l'école ou je travaillerai tout l'après-midi. J'avais mis dans ma poche, sans le lire tout de suite, le billet que tu avais laissé dans la voiture. Je sais bien que tu « voudrais écrire un livre de l'unique, et de l'univoque absolu. La folie même, tu ne crois pas ? Je me demande même ce que ça veut dire ». Moi aussi, mais tu es folle et j'aime à la folie ce qui te fait écrire cela, et rien d'autre. Il est vrai encore que tu es « aussi oubliable que la loi de la gravitation ». Rien que ça — mais c'est vrai. Voilà pourquoi je te bénis et te « bless » tout le temps, même sans le savoir et que « tu m' »

no my love that's my wake. L'autre jour en te parlant de tous ces pp (*picture postcard* privée et *penny post*), j'étais d'abord frappé par ceci : le prépaiement institue un équivalent général qui règle l'impôt sur la taille et le poids du *support* et non sur le nombre, la teneur ou la qualité des « marques », encore moins sur ce qu'ils appellent le sens. C'est injuste et sot, c'est barbare, même, mais d'une immense portée. Que tu mettes un mot ou cent dans une lettre, un mot de cent lettres ou cent mots de sept lettres, c'est le même prix, c'est incompréhensible, mais ce principe est apte à rendre compte de tout. Laissons. En écrivant *penny post*, j'avais aussi pressenti dans ma mémoire que Jean le facteur (Shaun, John *the postman*) n'était pas très loin, ni son frère jumeau Shem *the penman*. Encore un couple fraternel en pp qui se fait la guerre, *the penman and the postman*. L'écrivain, Shem, est l'héritier de H.C.E., Here Comes Everybody, que je traduis dans mon idiome par « Ici vient quiconque m'aura en corps aimé ». J'ai donc cherché le *penny post* pendant deux heures et le voici, en voici au moins un que tu pourrais un jour relier à un tout-puissant « he war » (YHWH déclarant la guerre en décrétant la dichemination, en déconstruisant la tour, en disant à ceux qui voulaient se faire un nom, les chemites, et imposer leur langue particulière comme langue universelle, en leur disant

« Babel », je m'appelle et j'impose mon nom de père, que vous comprenez confusément comme « Confusion », essayez, je vous en supplie, de traduire mais j'espère bien que vous ne pourrez pas, c'est mon double bind) en passant par *« his penisolate war »* et les « sosie sesthers » de la première page. Voici donc, à la page 307 de *Finnegans Wake :* « Visit to Guinness' Brewery, Clubs, Advantages of the Penny Post, When is a Pun not a Pun ? ». En face, dans la marge en italiques, les noms, tu sais. Ici : « Noah. Plato. Horace. Isaac. Tiresias ». Sur la page précédente, je prélève seulement ceci, pour plus tard : « A Place for Everything and Everything in its Place, Is the Pen mightier than the Sword ? » qui tire le fil suivant par exemple (p. 211) : « a sunless map of the month, including the sword and stamps, for Shemus O'Shaun the Post... » Relis la suite dans les parages de « Elle-trouve-tout » et de « Where-is-he ? ; whatever you like... » etc. Regarde-les, Sword/Pen.

Je viens de t'appeler, c'était impossible, tu as bien compris, il faut être nu au téléphone. Mais en même temps il suffit que tu te déshabilles pour que je me voie nu. Notre histoire est aussi une progéniture jumelle, une procession de Sosie/sosie, Atrée/Thyeste, Shem/Shaun, S/p, p/p (*penman/postman*) et de plus en plus je me métempsychose de toi, je suis avec les autres comme tu es avec moi (pour le meilleur mais aussi, je le vois bien, pour le pire, je leur fais les mêmes coups). Jamais je n'ai imité personne de façon aussi irrésistible. J'essaie de me secouer car si je t'aime infiniment je n'aime pas tout de toi je veux dire de ces habitants de toi avec leurs petits chapeaux

l'uniquement chaque fois que j'aime : au-delà de tout ce qui est, tu es l'un — et donc l'autre.

Un jour de mai 1978.

Bien sûr tout laisse croire que depuis cette date, ces deux dates, ces trois dates (compte bien) rien ne va plus. Mais il suffit de s'éloigner un peu pour qu'aussitôt

Dès que « viens » se fut donné à entendre, en réponse nous avons marché l'un sur l'autre, avec la dernière force. Toute la cruauté du monde.

Holocauste des enfants

Dieu lui-même n'avait que le choix entre deux fours crématoires : par qui commencer ? Quand ? Et la catastrophe toujours imminente

De moi-même je pars, je me pars, comment veux-tu que j'écrive, je suis un instrument désaccordé, un instrument en deux. J'écris plié en deux avec un instrument double, bifide, perfide, parjure. Je gratte et j'efface tout de l'autre main. Alors tu ne dois pas me lire. Pour entendre le chant, il faut connaître ma souffrance, l'aimer, l'absoudre. Elle est innocente et infinie.

On ne s'envoie pas un enfant, on ne le garde pas non plus. On perd le désir pour le garder. On ne confie pas un enfant à la garde, on lui confie peut-être la garde, ce qui pour moi reviendrait à t'apprendre par cœur.

Je crois vraiment que je chante quelqu'un qui est mort et que je n'ai pas connu. Je ne chante pas pour les morts (c'est la vérité selon Genet), je chante une mort, *pour* un mort ou une morte déjà. Encore que, le genre et le nombre me restant inaccessibles, je puisse jouer du pluriel. Et multiplier les exemples ou les hypothèses de travail, les hypothèses de deuil.

J'ai ainsi perdu ma vie à écrire pour donner une chance à ce chant, à moins que ce ne soit pour le laisser se taire, de lui-même. Tu comprends, qui écrit doit bien se demander ce qui lui est demandé d'écrire, alors il écrit sous la dictée de quelque destinataire, cela c'est trivial. Mais « quelque destinataire », j'en laisse toujours le genre ou le nombre indéterminé, doit bien faire l'objet d'un choix d'objet, et choisi et séduit. « Quelque destinataire » finit alors, à mesure que l'approche, l'approximation, l'appropriation, l'« introjection » progressent, par ne plus rien pouvoir demander qui ne soit déjà soufflé par moi. Tout se corrompt ainsi, il n'y a que du miroir, plus d'image, ils ne se voient plus, ne se destinent plus, plus rien. Tu crois que c'est cet épuisement qui nous arrive ? Nous nous serions trop aimés. Mais c'est toi que j'aime encore, la vivante. Au-delà de tout, au-delà de ton nom, ton nom au-delà de ton nom.

PS. Pour ne pas oublier : la petite clé du tiroir est maintenant cachée dans l'autre livre (je te laisse deviner la page).

Le 1er juin 1978.

Je suis le privé, plus que quiconque désormais. Et je t'entends : le détective privé (non, j'ai renoncé à la littérature, tout y est affaire de poste et de police, finalement, de poste de police) ; alors « privé » de tout, et de toutes, le privé de ces dames ? Non je parlais du désir de me poser ou de me poster dans une sorte de privatisation absolue (mais là il ne doit plus y avoir de position qui tienne). Le secret sans mesure : il n'exclut pas de la publication, il la mesure à lui. Pour qui prend cette mesure et sait tirer l'échelle, à combien de milliers de lecteurs cesse le cercle de famille, et la correspondance privée ?

Revenons sur ce que tu m'as dit à l'aéroport, de la souffrance, de la nôtre (quelle souffrance) : je ne crois pas un instant à la névrose de destination, comme je disais l'autre jour. Quand ils pourront me dire ce qu'ils pensent sous les mots « destin », « destinée », « destination » surtout, nous reparlerons de tout ça (pour ne rien dire de « névrose »). Tu comprends, je les soupçonne de ne rien penser, rien que de trivial, de dogmatique et d'ensommeillé sous tous ces mots. Et puis la téléologie historique à laquelle ça conduit tout droit, cette lettre qui arrive toujours à destination. Ils ont beau le dénier, le « sens de l'histoire » n'est pas loin, quelques stations ou stases postales dans l'inconscient, quelques complications topiques supplémentaires et nous y sommes, nous n'en sommes jamais partis, de l'idéalisme spéculatif. Dès que cela arrive à destination, l'histoire aura eu un sens, et circulaire s'il te plaît, en son « propre » trajet.

doom, toujours préférer l'enfant. L'enfant en soi.

les mondes à part.

et ne se reposer jamais sur rien, sur personne, pas même sur soi, l'insomnie absolue. Des satellites partout, ceux à qui nous pensons quand nous écrivons, ceux à qui nous ne pensons pas et qui dictent l'essentiel, ceux qui surveillent, censurent, tranchent et trans- tout ce que tu voudras, même quand nous écrivons sans écrire, comment veux-tu brouiller et débrouiller ces pistes ? En mélangeant les genres ? en faisant sauter le ton ? En passant très vite d'un ton à l'autre (car le ton c'est le dernier indice, l'identité de quelque destinataire qui, à défaut d'autre chose, dicte encore la diction. Et ça se

brouille et ça saute tout seul, rien à faire, l'unité de ton n'existe pas.)

Mais qui donc te persécute ?

Dit-il. Voici mes deux hypothèses. 1. Nous sommes Hermaphrodite lui-même. (On vient de m'appeler au téléphone en mimant une étudiante qui et que — c'est malin. Tant pis pour toi, j'étais en train de t'écrire.) Hermaphrodite, pas des hermaphrodites malgré nos bisexualités maintenant déchaînées dans le tête-à-tête absolu, Hermaphrodite en personne et proprement nommé. Hermès + Aphrodite (la poste, le chiffre, le vol, la ruse, le voyage et l'envoi, le commerce + l'amour, tous les amours). J'ai cessé de m'intéresser à ma vieille histoire Thot-Hermès, etc. Ce qui me fascine maintenant, chez le fils d'Hermès et d'Aphrodite, c'est la répétition et le redoublement de l'histoire : une fois uni à Salmacis, il forme avec elle, de nouveau, un corps à la double nature. Puis il obtient que quiconque se baignerait dans le lac Salmacis (dont elle était la nymphe) y perdrait sa virilité. Quant à Hermès, il me séduit davantage aujourd'hui en raison de tout le réseau de bandelettes dans lequel son histoire est prise (son habileté légendaire à défaire les « liens », à en faire des lyres, des cordes musicales : par exemple avec l'intestin même, le plus intestin des bêtes sacrifiées ; il savait tendre, détendre, lier, délier, analyser, paralyser, serrer, bander — plus ou moins strictement. Voici maintenant, Salmacis, ma deuxième hypothèse de ce matin, à l'Hôtel de la Plaine : si Plato en voulait à mort à Socrates (ça c'est sûr, c'est ma prémisse, il ne pouvait, si même il l'aimait, que lui en vouloir à mort), c'est que celui-ci avait dû, un jour, un soir, un matin, par exemple après quelque discussion suivant un banquet, lui infliger un affront impardonnable. Je ne sais pas, une gifle, un de ces mots ineffaçables, une raillerie qui touchait juste, juste où il ne fallait pas. Mon hypothèse va sans doute contre le bon sens même de la chronologie mais va expliquer ce qui nous arrive depuis ce couple avec du bon sens. Leur liaison a pris corps à ce moment-là (elle commence toujours par une blessure, et le jeune Plato alors était vierge, personne n'aurait osé et il n'aurait permis à personne) mais très mal, c'est-à-dire qu'elle a pris fin dès la naissance (une sorte d'avortement destiné à se reproduire jusqu'à la fin des temps). Alors, il était une fois, Plato, malgré son amour pour Socrates, avec cet amour même, n'a plus jamais

cessé de se venger, tout en s'en défendant (d'ailleurs très sincèrement). Il s'est vengé de l'âge de Socrates d'abord (il était là avant lui, question de génération, il avait beaucoup vécu, il était loin d'être vierge, etc.). Et puis il a prétendu exiger des excuses. Ecrites, regarde-le. L'autre joue la docilité, baisse le front mais il sait qu'on ne confie rien à l'écriture, ni excuses, ni promesses, ni serment. Il s'excuse d'une main, il gratte de l'autre. Alors Plato joue le grand jeu : il déploie tout le *corpus platonicum* et y appose, pour l'éternité, la signature de Socrates : c'est lui qui a écrit ou inspiré toute mon œuvre, et « au temps de sa belle jeunesse » ! Naturellement il n'en croit pas un mot, ni un mot de cette attribution ni un mot de son corpus. Et comme Socrates n'était déjà plus là et n'a d'ailleurs jamais eu à donner son avis, tu vois sur quoi nous travaillons depuis vingt-cinq siècles ! Quand on lit tout ce qui s'écrit encore aujourd'hui, et si sérieusement, avec quel affairement (*spoudaios !*) au sujet de cette grande farce téléphonique... En compromettant Socrate, Platon a voulu le tuer, l'évincer, neutraliser la dette en ayant l'air de l'assumer lourdement. Dans *Au-delà...*, précisément au sujet du discours d'Aristophane, Freud remet ça, il oublie Socrate, efface la scène et endette jusqu'à Platon (c'est-ce-que-je-montre-dans-mon-prochain-livre). Nietzsche, à qui Freud fait le même coup, à peu près, le soupçon lui était venu d'une histoire aussi ténébreuse. Mais il n'a pas toujours été assez vulgaire, assez déniaisé pour mesurer toute la vulgarité de la scène (tu vas encore m'accuser de ne pas serrer la vérité d'assez près, et tu as raison, mais je voulais juste te faire une scène, me rendre un peu intéressant, forcer ton attention avec ces deux-là : cars ils ont réussi, par cette monumentale altercation, à faire le plein, à attrouper la terre entière, au point que tout le monde, je ne sais plus à qui j'en faisais récemment la remarque, se déclare prêt à payer le prix *fort* pour les prendre aujourd'hui, ici même, en analyse).

Je t'appelle, je serai arrivé, et sans doute une autre fois reparti avant ma lettre (les boîtes ici sont rouges — et plutôt rares, mais les levées suffisantes).

Le 15 juin 1978.

et si je devais vivre comme ça (comme je vis),

je ne vivrais pas, je n'y arriverais pas. Du tout, un seul instant. Il doit donc y avoir autre chose.

J'ai aussi téléphoné, de l'aéroport, à cet autre médecin (rhumatologue cette fois mais aussi, comme par hasard, analyste plus ou moins en formation, et qui me lit, me dit L. qui m'envoie à lui en me recommandant chaleureusement : il préfère que je le voie avant d'aller chez le kinésithérapeute. Je te l'avais dit. En fait le médecin de la clinique aurait dû prescrire, tout le monde me le dit, des séances de rééducation aussitôt après l'ablation du plâtre pour éviter en particulier l'enflure de la cheville. Cette histoire me paraît maintenant interminable. Tu crois qu'un jour je pourrai encore marcher, sinon courir ?

Il n'y avait pas de place à l'Hôtel de la Plaine, je t'écris d'un autre hôtel — que des amis m'ont recommandé, un peu plus loin de l'Université.

Tu es mon seul double, je suppose, je spécule, je postule.

bref tout ce qui aujourd'hui me fait marcher, tout le postulat de ma raison pratique, tout mon cœur et je spécule sur toi, tu es maintenant le nom, toi, ou le titre de tout ce que je ne comprends pas. Ce que je ne pourrai jamais connaître, l'autre côté de moi, éternellement inaccessible, non pas impensable, du tout, mais inconnaissable, insu — et tant aimable. A ton sujet, mon amour, je ne peux que postuler (pour qui d'autre, avec qui aurais je rêvé cela ?) l'immortalité de l'âme, la liberté, l'union de la vertu et du bonheur, et qu'un jour tu m'aimes.

Je vais poster ce mot puis prendre le tram qui descend vers l'Université (place Plainpalais).

(J'espère que tu n'auras pas eu de problème avec la clé, en partant je l'avais laissée où tu sais, mais en la dissimulant un peu sur le côté.)

EGEK HUM XSR STR

Le 20 juin 1978.

Je n'étais pas revenu à Zurich depuis le printemps 1972.

Tu m'accompagnes partout. Hillis, qui m'attendait à l'aéroport (les de Man arrivent seulement cet après-midi)

m'a conduit au cimetière, près de la tombe, je devrais dire le monument funéraire de Joyce. Je ne le savais pas ici. Au-dessus de la tombe, dans un musée des horreurs les plus coûteuses, un Joyce grandeur nature, autrement dit colossal en ce lieu, assis, avec sa canne, une cigarette à la main il me semble, et un livre dans l'autre main. Il nous a tous lus — et pillés, celui-là. Je l'ai imaginé se regardant posé là — par ses descendants zélés je suppose. Nous avons continué à nous promener dans le cimetière en parlant, je crois, de Poe et de Yale, tout ça. Au détour d'une allée, la tombe de l'inventeur de quelque chose comme le télé-scripteur : Egon Zoller, *Erfinder des Telephonographen*. Cette inscription est prise dans la pierre au milieu de deux globes, dont l'un porte l'Alpha et l'Omega, l'autre des méridiens et une sorte d'appareil téléphonique crachant une bande de papier. Nous nous sommes longuement recueillis, après le bruyant éclat de rire, devant ce phallus de la modernité. J'aime qu'il s'appelle Zoller et fasse de son nom signe vers le péage, la douane, la dette, la taxe. Nous avons aussi cherché sans la trouver la tombe de Szondi. Elle est là, sorti de l'eau son corps avait été ramené de Berlin.

Si tu crois cela, que c'est déjà arrivé parce qu'on écrit à des morts, alors la vivante, salut, tu n'as rien compris une fois de plus, salut et sois bien, comme nous nous disons avec cette compassion désespérée chaque fois que nous savons qu'un instant après nous allons l'un pour l'autre mourir, chacun de son côté, salut !

Aux deux-là, je continue de parler comme à un *odd couple* (*odd* est le mot de passe pour toutes ces cartes, il vaut pour p/S, pour Poe, pour Dupin et le narrateur, il vaut pour tant d'autres et il me plaît parce qu'il renverse le *ddo*, parce qu'il entre en composition dans tels idiomes nécessaires en ce lieu, *to be at odds with each other, to play at odds, what are the odds*, etc. Aux deux-là je continue de prêter beaucoup mais ils restent tapis dans l'image, muets comme des carpes, comme tous les *odd couples*, mais quelle gymnastique sous les robes, et ça marche au doigt et à l'œil, et ça court en service commandé, quelle déformatique, quelle catastropique

logroperatergo, c'est la subversion que je t'avais dite. Et *do ut des* que je traduis dans ma langue : le don comme coup de dés

c'est encore chiffré, et moi qui ne maudis rien tant que le secret, je me plie à le cultiver comme un fou pour mieux garder le non secret. Tu le sais mieux que quiconque, tu m'as dit un jour que j'avais le secret, cette suprême adresse pour réussir le tour de force, mais cela finira mal. à ce sujet je te crois un peu injuste et sévère, bref de parti pris. Il faut *laisser* les choses se faire (il ne *faut* même pas, *ça laisse* de toute façon), et la scène se déployer toute seule ; c'est très vieux mais cela ne fait aussi que commencer, voilà à quoi j'essaie de me résoudre. Et puis c'est la seule preuve d'amour, s'il y en a.

Quand Socrates, par exemple (prononce à l'anglaise, comme à Oxford, Socratise ou Ulysses : Socrate a sept lettres, enfin le nom de Socrate a sept lettres et le nom de Socrates — qui est le même, lui — qui ? lui — a huit lettres, ou 7 comme Ulysses d'ailleurs, qui fait ici retour), quand Socratise, donc, ou Socratesse envoie un message, il n'adresse pas quelque chose à quelqu'un, pas seulement, il « s'envoie » quelque chose ou d'abord quelqu'un (toujours divisible, n'est-ce pas). Mais le *s'* du s'envoyer (Socrates's) n'est pas là *jusqu'à présent* pour le recevoir, ni avant ni pendant ni après l'émission ou la réception si quelque chose de tel *se présentait* jamais ; et ça reste toujours à suivre d'où ce texte infiniment subtil, réservant tous les coups (et l'avenir), qui se débat interminablement entre plusieurs desseins, plusieurs amours, avec une candeur d'âme qui n'exclut pas d'immenses ressources de mauvaise foi. L'intelligence même, voilà — et, question de goût, je préférerai toujours à propos de « s'envoyer » (qui ou quoi), c'est une expression que j'ai crue la plus « juste » dans la lettre de remerciements que je lui ai envoyée pour les grandes vérités qu'elle venait de proclamer. En corrigeant ou en co-érigeant comme je dis toujours, en restituant ce qui revenait aux uns et aux autres, elle n'arrêtait pas (et c'est bien) la question, qui donc reste à suivre, de savoir ce que (qui et quoi) *elle* (ou il en elle ou elle en lui ou elle en elle ou lui en lui, j'en oublie pas ?) s'envoyait côté cour (celle qu'on fait) ; pour ce qui me concerne, le facteur a lisiblement (?) marqué cette fatalité de l'« indirection incorrigible » : « pour faire de côté un saut de plus ». Que ce qu'« elle » s'envoie ainsi (nous aussi bien),

et qui, et si ça revient ou ne revient pas, comment veux-tu le savoir ? D'ailleurs jamais ça ne regarde personne. Regarde S. et p. : ils donnent l'impression de ne jamais se regarder et de ne regarder personne. Ils ne peuvent surtout pas se voir. Ce que j'ai le plus admiré, ce dont j'ai le plus joui de son tour de force, ce n'est pas tout ce qu'elle fait bien de laisser de côté (l'essentielle question, « an extremely complex one with which we cannot hope to deal adequately here », sage précaution suivie d'une note qui ne conclut pas par quatre chemins, fallait y penser : « Is it not equally possible to regard what Lacan calls " full speech " as being *full* of precisely what Derrida calls *writing* ? ». Imparable, je te dis : rien à dire contre cette plénitude, si gros que ce soit, puisqu'elle *n'*était pleine *que* de vous, *déjà*, et de tout ce que vous auriez à redire contre elle. C'est ce que j'appelle en anglais la logique de la *prégnance,* et en français la forclusion du nom de la mère. Autrement dit, vous êtes né, n'oubliez pas, et vous ne pouvez écrire que contre votre mère qui portait en elle, avec vous, ce qu'elle vous a porté à écrire contre elle, votre écriture dont elle était grosse. Et pleine, vous ne vous en sortirez pas. Ah ! mais contre qui avais-je écrit ? — J'aimerais que ce soit votre mère. Et elle surtout. — Qui ?), ce que j'ai le plus admiré, donc, c'est plutôt le renversement, dis plutôt le *reversement* final, car il pourrait bien s'agir de cela, et le mot anglais (*reversed*) nous met mieux sur la voie du français *reverser,* même s'il veut dire d'abord renversé ou inversé, permuté. Alors, patience, regarde bien S et p d'un côté (tout y est, toutes les « positions » possibles) et illustre-les de l'autre avec cette légende : « If it at first seemed possible to say that Derrida was opposing the unsystematizable to the systematized, " chance " to psychoanalytical " determinism " [j'ai vraiment fait ça ? est-il question de Derrida ou de 's " Derrida " ?] or the " undecidable " to the " destination ", the positions seem now to be reversed : Lacan's apparently unequivocal ending says only its own dissemination, while " dissemination " has erected itself into a kind of " last word ". » Ce passage est immortel et chaque mot mérite un livre, les « positions », le « seem now to be », « reversed » n'en parlons pas. Et il faut pour que tout soit en ordre que « ma » « dissémination » s'érige elle-même, qu'elle l'ait déjà fait pour que le dernier mot soit le dernier mot.

Je n'ai rien contre l'érection, mais pour ce qui est de ce mot — et de tant d'autres — si j'avais insisté encore davantage pour dire qu'il n'y avait pas de maître mot ou de dernier mot ou de premier mot, si j'avais insisté davantage (était ce possible ?) pour dire que « dissémination » était l'un des mots, parmi tant d'autres, pour entraîner au-delà de tout « last word », on m'aurait reproché d'avoir, précisément par mon insistance, reconstitué un maître mot, n'importe lequel. Que faire ? Je suis aimé mais ils ne me supportent pas, ils ne supportent pas que je dise quoi que ce soit qu'ils ne puissent « reverser » d'avance chaque fois que la situation l'exige (naturellement, ma « position », ma « place », mes places, réponses ou non-réponses, etc., font partie, partie seulement de ladite situation et de « what is at stake here » — j'oubliais d'ajouter que la correction est toujours prête à se corriger elle-même, et le procès de restitution reste ouvert, à suivre : « But these oppositions are themselves misreadings of the dynamic functioning of what is at stake here ». En effet. What is at stake I cannot tell. Tu as bien vu la carte : tout en disant de façon « apparemment non équivoque » que « ce que veut dire " la lettre volée ", voire " en souffrance ", c'est qu'une lettre arrive toujours à destination », Lacan voulait dire en vérité ce que j'ai dit, ce que j'aurai dit, sous le nom de dissémination. Fallait le faire ! Quant à moi, tout en parlant en apparence de dissémination, j'aurais reconstitué ce mot en dernier mot et donc en destination. Autrement dit, si l'on peut dire, Lacan voulait déjà dire ce que j'ai dit et moi je ne fais que faire ce qu'il dit faire. Et voilà, le tour est joué, la destination m'est refilée et la dissémination « reversée » au compte de Lacan. C'est ce qu'un jour je t'avais décrit, le jeu du bonneteau, l'agilité de ces mains expertes auxquelles on se livrerait pieds et poings liés. Avec un peu de cette chance qui se trouve au programme, cela traduit admirablement la dissémination (le mot ou le titre important peu). Suffit de se donner le temps de lire. J'avais apporté toute cette littérature avec moi pour le voyage et pour feuilleter un peu le reste du numéro (très inégal). Je tombe là-dessus et ne m'accuse pas encore d'inventer cette coquille, je te la montrerai : « ... Lacan has seen in the castration complex the crucial point of divergence between Freud and Plato : « Castration is the altogether new motive force that Freud has introduced into desire, giving to the lack in desire the mea-

ning that remains enigmatic in the dialectic of Socartes [sic, je te jure], although conserved in the account of the Symposium » (*Du Trieb de Freud*, p. 853). Je n'ai pas le texte français sous la main, mais ce « although conserved » m'enchante. Quant au traducteur, il sait tout de l'idéalisme platonicien, he knows everything as to « what love is merely », und so weiter : « *In the scheme of Platonic idealism, love is merely the path* [tout simplement, car il sait aussi ce qu'est « path », « way », un passage, un chemin, un pas, et même presser le pas, se dépêcher...] *along which the philosopher presses his way towards the vision of fullness, and the journey* [il sait aussi ce qu'est un voyage] *itself* [et le voyage lui-même !] *gets under way with the* Aufhebung *of the maternal.* » Et si la *fullness* était pleine d'autre chose, et si Socrates et Descartes et Hegel n'avaient parlé que de la castration, essaie de suivre.

Je suis bien fatigué, mon doux amour, je vais raccompagner ces aimables fantômes à leur voiture et je reviens dormir avec toi (dommage que tu ne puisses jamais m'accompagner ici), je vais rêver.

(promis ? tu me la diras à mon retour ?). Je dessine,

EGEK HUM RSXVI STR, si je ne me trompe.

Le 22 juin 1978. Je t'écris maintenant de Bâle (tu te rappelles l'itinéraire de ces deux jours : avion Genève - Bâle — où je viens d'arriver et de me faire conduire en taxi près du pont, sur la rive droite —, tout à l'heure, à 6 heures, train pour Strasbourg ; trois quarts d'heure après j'y serai, le temps de t'écrire pour tout te raconter ; ce soir, sans doute après le dîner rue Charles-Grad, l'Antigone de Philippe que je relis à haute voix dans l'avion sans que personne s'en aperçoive ; demain matin, tôt, avion pour Paris où je déjeune avec les Laporte : impression que je ne te reverrai plus jamais, toutes ces éternités que nous aurons attendu — attendues ?)

Je suis assis sur le quai, vanné. J'ai multiplié les trajets, c'est comme si j'écrivais sous hypnose.

Le 29 juin 1978.

retrait de la métaphore. J'en ai fait une histoire de voyages (et non un récit de voyage) et de trait (*Riss*) très très divisé, en commémoration de nous. Ce que j'ai dit est passé, comme toujours, tu sais bien, inaperçu. Dernier voyage à Genève où finalement tu ne m'auras jamais accompagné.

Cette part à part de moi que tu connais mieux que moi, je ne sais pas si elle me tient sous hypnose ou si c'est moi (ou toi) qui la mets en sommeil, en sommeil d'écriture. Je ne sais pas si l'hypnose c'est quand je pars ou quand je viens (rassure-moi, ça ne peut pas être les deux à la fois ?), et ce que j'appelle sommeil d'écriture si c'est quand j'écris ou quand j'écris pas, quand j'écris à toi ou pas à toi.

soit dit télégraphiquement, je suis terrifié à la pensée de cet autre « été » qu'il soit encore devant nous.

Mais comme tu m'as promis de venir à Orly, cette fois, j'arriverai avant mon télégramme et je l'aurai même oublié, comme le reste.

Tu sais tout, garde-nous.

Juillet-août 1978.

Regarde, il se promène, l'été, dans les rues d'Athènes, en caressant le poster de Socrate. L'autre continue à écrire tranquillement, l'hypnose je te dis, il rêve et prépare, se prépare pour le suicide (dernières volontés, maquillage, banalisation, la grande parade, il sait qu'il n'y arrivera pas et qu'on devra lui prêter la main, il faut que la dose lui vienne d'ailleurs. Et d'où il ne l'aura jamais su. Il « combat l'inconscient ». « L'inconscient plus vaste que le non savoir de Socrate », c'est pas la naissance de la tragédie ? Tu te rappelles ? Si tu reviens avant moi, sache qu'en réalité je ne te quitte jamais.

Juilletaoût 1978.

et bientôt nous nous rejoignons. Nous ne nous sommes pas encore quittés, et déjà c'est l'angoisse, nous commençons à nous acheminer. Tu n'as jamais été aussi proche (avec quelque chose de paisible ou de résigné, de

muet tout à coup, qui me fait mal), je te regarde écrire par la fenêtre, j'ai envie de courir vers toi. Tu es levée maintenant, tu t'es levée. Envie de photographier cette réussite (je croyais que tu écrivais).

Juillet-août 1978.

Je sors un moment pour m'occuper des places. Cette précision tout de même, pour ne pas laisser le dernier mot à tes chicanes et ratiocinations de petit déjeûner : 1. J'espérais que, comme moi, tu parviendrais à oublier la « dead letter », non seulement son contenu, que d'ailleurs tu ne connais pas et dont tu n'as, je te l'assure, nul besoin (il ne te concerne pas, pas du tout), mais même son existence. Il me serait d'ailleurs difficile de la réclamer maintenant. 2. En bonne scolastique oxonienne, une promesse ne peut que promettre. On ne promet jamais d'arriver, d'arriver à tenir sa promesse, seulement de tout faire pour arriver à la tenir si c'est possible. On ne promet pas d'arriver, on promet d'avoir l'intention d'arriver et de ne rien négliger de tout ce qui est en son pouvoir pour arriver. Si je n'arrive pas à arriver parce que ce n'est pas en mon pouvoir, parce que ceci ou cela, celui-ci ou celui-là, en moi ou hors de moi, m'en aura empêché, alors je ne manque pas à ma promesse. Je veux toujours arriver, mais je n'arrive pas à arriver. Je n'ai pas cessé d'être fidèle à mon engagement. Tu diras que tout cela n'est pas sérieux, qu'on n'est pas sérieux à Oxford, que ce « en moi ou hors de moi » est terriblement équivoque ou hypocrite, que la notion de possible ou d'intention te fait rire, que je tire argument d'un discours dont je ne crois pas un mot (mais si, mais si — et c'est au nom du sérieux que parlent les gens d'Oxford, tu sais qu'ils ont Plato et Socrates dans leur bibliothèque). Et puis une promesse, une foi jurée, est-ce que cela relève du sérieux, est-ce que c'est sérieux, dis-moi ? C'est beaucoup plus grave et dangereux, beaucoup plus léger aussi, plus nombreux : mais pas sérieux.

Juillet août 1978.

et ne serions-nous pas plus heureux — et même amoureux — si nous ne savions rien, rien l'un de l'autre ? N'en ayant, au bout du chemin, jamais entendu parler ? Je

t'attends, tout à l'heure je viens te chercher pour t'accompagner en voiture, je ne veux pas que tu y ailles seule, personne là-bas ne te connaît.

Juillet-août 1978. Tu dors encore, j'ai envie de me promener dans la forêt avec toi (la cheville va beaucoup mieux). A la seconde, sais-tu ce qui arrive : comme si je ne l'avais jamais su, la certitude éblouissante de n'aimer que toi, qui n'as qu'un corps, toi seule, mais si seule. Ta solitude m'effraie, heureusement que tu dors encore, je voudrais te bercer pour t'endormir tout le temps.

Le 24 septembre 1978.

été très doux, très paisible finalement. C'était pourtant mal parti, avec tes questions à la veille du voyage. Je t'ai dit la vérité et nous avons fait ce que tu as voulu, nous sommes allés où tu as voulu aller.

Ici, même scénario, tu connais. Je ne suis pas encore sorti de Trumbull, je me suis réveillé très tôt, à cause du décalage horaire, et tu vois, je t'écris à peine levé. Hier, comme d'habitude, Paul et Hillis à Kennedy (ils savent que je les laisse tout de suite pour aller téléphoner — je t'ai eue tout de suite, j'ai fait la nuit en moi, la tienne, celle où tu me précédais de six heures). Tout à l'heure je recommencerai à investir les lieux, à refaire les mêmes trajets, à repérer les levées, à acheter les premières cartes dans les drugstores ouverts le dimanche. Je commence demain.

Le 25 septembre 1978.

bien sûr, c'est à l'enfer que nous nous sommes destinés — nous l'avons préféré, il a bien fallu le préférer et pouvoir se le payer, s'en offrir, mon doux amour, la technotéléomachinchouette. Comment arriver à jouir de *t.e.l.e.* ? (C'est le prétexte de toutes nos scènes, le programme.) En te laissant écrire, et l'écrire de toutes les façons (j'en compte au moins sept), tourner dans toutes tes langues, mon étrangère. Moi je n'ai pas de langue, pas de genre (je veux dire aussi pas de sexe) et depuis, je t'aime. Séquence inaudible (comme on dit des tape-recorders).

et juré de

ne jamais habiter ce qui s'appelle habiter ensemble.
tu m'aides,
nous nous aidons à mourir, n'est-ce pas, tu seras là

Le 26 septembre 1978.

s'inquiète beaucoup, va d'un médecin à l'autre (j'avais oublié de te parler de sa lettre et de son coup de téléphone la veille de mon départ — qui paraissait l'angoisser beaucoup). J'ai été aussi rassurant que possible (je crois d'ailleurs que c'est foncièrement, je n'aime pas ce mot, « hystérique », ce n'est pas la première fois que ces histoires lui arrivent). A la proposition (c'était le prétexte) de me rendre la « dead letter » (« on ne sait jamais ce qui peut arriver »), je me suis forcé à rire comme on fait devant les vieux ou les malades quand ils parlent de leur mort (« tu n'y penses pas », « ne sois pas bête »). Et j'ai dit « pas question », bien entendu.

J'ai repris mon « legs ». Je ne sais pas si je le mènerai à terme. J'aime le temps que j'ai ici. Mais tu me manques trop. Comme tu m'auras manqué.

Evidemment, Socrate écrit, c'est pour dire : Socrate n'est pas musicien. Tu te rappelles ce « fragment posthume » de notre ami (« le monstrueux manque de talent artistique et mystique », « l'énigmatique conseil toujours répété par l'apparition du rêve : " Socrate, fais de la musique " »...). Alors il écrit, et sous la dictée, voilà ce qu'il représente.

Je voudrais t'écrire quelque chose d'assez inouï pour que tu cesses enfin de me haïr. Sache que je n'ai pour toi aucun secret. Mais je sais que je me ferai toujours détester (de toi, de toi d'abord) parce que je n'ai pas d'autre destinataire (véritable) que toi mais que tu n'arrives pas à en être sûre. Comment pourrais-je t'écrire, que pourrais-je te dire pour te rassurer. Evidemment te toucher même ne suffirait pas. Il faut que tu me croies. Même si cette fatalité de la foi te rend folle, même si tu ne sais plus très bien qui tu es. Ni moi. La souffrance de cette folie, je ne m'en distrais pas mieux que toi, cela au moins tu en es sûre. Notre chiffre est unique, le voici :

Le 26 septembre 1978. Je viens d'appeler de la rue, ce

n'était jamais libre. Tu te comportes toujours comme si tu ignorais cette possibilité permanente du suicide, chez moi (pardon, nous nous sommes juré de ne jamais nous menacer de nous tuer : je voulais juste te dire que j'étais très impatient dans cette cabine, que légèrement j'ai pensé à me tuer, pas un instant mais tout de même, et que je n'accepterai jamais que tu aies un appareil téléphonique, je veux dire qui fonctionne, enfin quand je n'appelle pas : que tu voies les gens me fait peut-être moins souffrir — enfin c'est ce que j'ai pensé dans la rue). Heureusement il y avait la lettre que tu avais envoyée avant mon départ. Elle m'attendait ici. Le rêve que tu me racontes est terrible. Cette voix anonyme qui te prévenait qu'une tombe interdite portait ton nom, veux-tu suggérer que c'était moi. Interdite à qui au juste ? A toi-même ?

Changeons de ton, s'il te plaît, c'est trop triste. A propos de cimetière, je t'annonce que j'ai commencé à courir avec Jim (après l'achat très obsessionel de l'équipement, il choisissait tout, comme de la layette) et c'est dans le grand cimetière que nous courons. En parlant toujours, comme il faut, et de temps en temps je m'arrête essouflé près d'une tombe (beaucoup de professeurs de Yale dans ces allées, je veux dire morts aussi), Jim me prend le pouls (il est merveilleux, je te raconterai Jim, il est un peu fou avec son jogging, je ne sais pas ce qu'il règle avec ça, mais c'est en tout et pour tout un maître, je crois qu'il sait tout).

Comme l'an dernier je t'envoie une cassette, avec quelques cheveux, j'y ai enregistré un fragment de Monteverdi — encore le *Combattimento,* je le lis dans toutes les langues, Tancredi, che Clorinda un uomo stima Vuol nel' armi provarla al paragone... Er eilt stürmisch nach, und schon von weitem verrät ihn das Geklirr seiner Waffen. Sie bleibt stehen und ruft (c'est lui, le narrateur qui parle, et maintenant Clorinda) What are you bringing me ? Why are you in such haste ? TESTO (le narrateur général) Risponde : TANCREDI - E guerra, e morte. CLORINDA - Krieg und Tod sollst du haben. NARRATOR - Says she : CLORINDA - was du suchst, will ich dir gerne geben : - ich erwarte dich... zögernd, langsam gehen sie aufeinander zu, wie zwei Stiere, von Eifersucht [tu te rappelles, j'avais déjà souligné ce mot en allemand dans le premier livre que je t'ai donné] und Zorn entbrannt. O night (toujours le

narrateur), thou that obscured in darkness this memorable deed — a deed worthy of the sun's brilliance, of a theatre full of spectators — let me atone for thy remiss, and bring it to light, for posterity... Sie weichen sich nicht aus, achten nicht auf Deckung oder Geschicklichkeit, ziehen sich nicht zurück... so blind are they... Der Fuss rückt sich nicht aus der Spur... L'onta irrita lo sdegno a la vendetta, e la vendetta poi l'onta rinova... J'ai enregistré la suite, avec autre chose pour toi, jusqu'à la fin quand je meurs seul en disant « S'apre il ciel ; io vado in pace ». Après tu m'appelles ?

PS. Tu vois, Tancrède, en français c'est pas possible. Est-ce qu'on peut se tuer à aimer dans cette langue ? C'est bien ma veine, c'est toujours comme ça et ça n'arrive qu'à moi, il a fallu que je tombe sur cette langue et que je n'en aie qu'une et que je m'y accroche comme un noyé, moi qui ne suis même pas français (mais si, mais si). Comment veux-tu trouver le ton, avec cette putain de langue ? Comment veux-tu l'épouser ? et la faire chanter ? Je te bénis, je ne t'envoie pas ma bénédiction, je te bénis, là, ma main sur tes yeux.

Le 27 septembre 1978.

Derrière Socrates, il est raide comme la justice.

La justice, la loi, c'est (*nomos, nemein,* prends-le comme tu voudras, et plus tu donnes et plus tu es riche) la distribution, c'est bien ce que ça veut dire : toujours du courrier, bien sûr, que pourrait-on distribuer d'autre, et partager, donner, recevoir en partage ? La nouvelle secrétaire du Département y met, j'en suis sûr, une sorte de mauvaise volonté, pour ne pas la soupçonner du pire. Elle ne me donne pas les lettres à mesure qu'elles arrivent. Et j'ai aussi l'impression que je lasse la grosse dame des timbres rares. Rien ne va, quoi. Je sais bien que les choses se passent ailleurs, que là où je pense il n'y a plus de poste, mais tout de même. J'essaie de travailler de nouveau à mon legs et à cette maudite préface. Ça ne marche que de façon très inégale. Ce que tu me dis ne m'aide pas beaucoup, tu laisses la modiste reprendre le dessus, je vois, dès que j'ai le dos tourné, et ta « détermination » se refaire des forces. Mais quelle est cette part de toi plus forte que

nous ? Je te renvoie Socrates tout seul, je l'ai coupé de son partenaire, un coup de ciseaux bien appliqué. Derrière, je dessine mal le petit chapeau 1930 (unisexe), c'est ton démon, quelqu'un de ta famille, n'importe, un oncle d'Europe centrale, ou une tante que tu n'as même pas connue. « Le démon est l'inconscient » dit de Socrate notre ami, que je lis dans la traduction de nos amis. Et encore ceci : « Qui a perçu, dans les écrits de Platon, ne serait-ce qu'un souffle de cette naïveté divine et de cette sûreté dans la conduite socratique de la vie, sentira aussi que le prodigieux moteur du socratisme tourne en quelque sorte *derrière* Socrate [ce n'est pas moi qui souligne] et qu'il faut le regarder à travers Socrate comme à travers une ombre ». Relis tout (p. 100), c'est formidable : « Socrate ne pensait pas un instant que la tragédie pût " dire la vérité "... moyennant quoi le jeune poète tragique Platon commença par brûler ses poèmes afin de pouvoir devenir disciple de Socrate. » (Là, je crois que c'est plus retors, le coup de Platon.) Regarde aussi ce qu'il dit p. 133 de l'enseignement supérieur et du journalisme, et ailleurs de l'invention du roman par Platon, et ailleurs d'Aristophane pour qui Socrate était le plus grand des sophistes. Que dans *Au-delà...*, Freud ne retienne que son discours, voilà qui en dit long sur le rapport de la psychanalyse à tout ça.

Que veut dire « avoir derrière soi » ?, voilà la question que je posais au sujet du petit-fils qui, le plus sérieusement du monde, au lieu de traîner le train derrière lui (ce que le grand-père aurait souhaité) inventa le principe postal, et même la poste sans support (au sens étroit et courant), la poste sans poste, sans « document », et même sans fil, sans câble (en « boucle fermée » ou en « boucle ouverte », comme on dit dans la technologie des télécommandes : dans la « boucle ouverte », l'ordre de l'opérateur a la forme du tout-ou-rien, et on attend le résultat ; dans la « boucle fermée », une liaison aller-retour te dit si l'ordre a été reçu et exécuté, si par exemple la vanne a été fermée — ce qui m'intéresse le plus dans la technologie du télécommandement, c'est la théorie des pannes, celles parfois qui sans provoquer l'arrêt multiplient les ordres contradictoires et entraînent ce qu'ils appellent un « emballement ». Souvent, pour éviter les erreurs, on répète le message).

Tu me dis que toi aussi tu écris pour un mort que tu ne connais pas (j'en

suis bien persuadé, de plus en plus) et que je représente. Donc tu me tues d'avance (il est vrai que j'attends souvent tes signes comme des sentences de mort), mais tu rends aussi la vie. Crois-tu que nous avons affaire à des revenants très singuliers ou bien que c'est la destinée de toute correspondance ? Est-ce que nous nous affairons autour d'*une* tombe ou bien, comme tout le monde... Les deux sans doute, l'un ne va pas sans l'autre.

ma terreur d'oublier les numéros de téléphone (il n'y en a qu'un dont je suis sûr que jamais je ne le perdrai, il est plus vieux que moi, c'est le premier, celui de mes parents, à El-Biar, 730 47 — je connais quelqu'un, un amour platonique de ma jeunesse, qui en rêve encore —) et quand je t'ai appelée tout à l'heure sans prévenir, après l'avoir écrit pour le lire en anglais chiffre par chiffre, j'ai eu un blanc, je ne me rappelais plus pour quelle raison précise, il y en avait une, j'avais décidé de te téléphoner.

Ce que nous faisons avec ces cassettes air mail est merveilleux mais, tu as raison, un peu effrayant aussi. Suppose que je meure avant que tu aies reçu la dernière... Il y a une chose que je ne ferai jamais, tu vois, le pire péché s'il en est, incomparable à tout autre : brancher un magnétophone au moment où l'autre brûle la poste en te disant son amour ou un autre secret du même genre. Et même si c'est fait avec les meilleures intentions du monde, les plus pieuses.

et ma familiarité, mes familiarités les terrifient, littéralement, je les vois tout à coup s'évanouir.

Que lui dire ? que l'aimant (bien, beaucoup, je ne sais plus) je ne pouvais qu'espérer ceci : que ce qu'elle avait ainsi « expédié » (moi en somme) lui parvienne, lui revienne intact, le même, et qu'elle puisse en faire ce que bon lui semble, et dont j'ignore tout. Mais je n'y suis plus pour rien — et tout ce qu'elle dit j'aurais pu le dire. Ne l'ai-je d'ailleurs pas dit, si l'on veut bien y prêter attention ? Elle me reste aussi énigmatique que l'avenir.

J'ai encore couru aujourd'hui, le souffle revient, je ne sens plus ma cheville.

Je compte déjà le temps à rebours.

Le 28 septembre 1978.

Socrate, dit-il, le « fouineur » idéal, expression à prendre avec toute la délicatesse requise. Je le vois maintenant comme notre faiseur d'anges. Il écrit sous hypnose. Moi aussi. Tu parles. C'est bien ce que je veux dire. Tu parles et je t'écris comme en rêve tout ce que tu veux bien me laisser dire. Tu auras fait claquer tous mes mots. D'ailleurs Platon aussi, il fait l'ange. Son imposture la plus rusée, et donc, comme toujours, la plus naïve : l'*eidos,* l'idéalité, par exemple l'idéalité de la lettre ou du signifiant. Qu'auraient-ils fait sans moi, si je n'avais pas, en chemin, intercepté la carte qu'ils s'écrivaient à travers Freud et toute sa société à responsabilité limitée ? Il est vrai que dans cette spéculation téléguidée, il a bien fallu que je me trouve sur le passage, et si aléatoire que cela paraisse, ma place était aussi prescrite sur la carte.

Pour déjouer l'interception, passer entre toutes les chicanes, semer les uns et les autres, toute cette transposition, la rhétorique de cette banalisation à laquelle il aura fallu se livrer ! Incalculable, je ne peux plus faire le compte de tous ces calculs. Il s'agit toujours de mettre sur la voix et hop, en appuyant sur un levier bien placé, d'obliger à débrancher, dérailler, raccrocher, jouer de l'aiguillage et envoyer ailleurs, dérouter (va voir ailleurs si j'y suis : et toujours quelqu'un s'y trouve, pour enchaîner, pour reprendre le fil de l'histoire, tu suis).

Pour que ça marche, diras-tu, il y faut des supports (eh oui, mais la « substance » du support est tout mon problème, il est énorme et il y va de toutes les postes et télécommunications, de leurs sens strict, littéral, figuré, et de la poste tropique qui les tourne l'un dans l'autre, etc.), il y faut du support et, pour un temps, des copistes, des copistes assis. Et là encore, on a le sentiment que tout est livré à l'aléatoire, à la chance d'avoir un copiste ou un secrétaire. De cette chance notre ami dit qu'Aristote et Platon n'ont pas manqué (c'est dans *Die Philosophie im tragischen... :* les « copistes », *Abschreiber,* ne leur ont pas fait défaut, et il y a là une « providence », *Vorsehung,* pour les livres, un *fatum libellorum* qui fut si injuste [là, faut voir] pour Héraclite, Empédocle, Démocrite, etc. A la limite la survie d'un livre est entre les mains du scribe, dont les doigts peuvent se fatiguer (ou s'occuper,

ajouterai je, à autre chose), mais dépend aussi bien des insectes ou de la pluie). Autrement dit, avant d'en venir à lire tel ou tel *Fortune-telling book* du XIII^e^ siècle, porteur des images de S et p, ne jamais oublier qu'il y a quelque chose à dire, à raconter, à discerner, something to tell, to be told, au sujet de la « fortune » *du livre,* des chances qu'il a pu avoir de nous arriver intact, de tomber par exemple entre mes mains un beau jour de 1977, le reste restant à suivre (et dans la nuit où tu es, il est 2 heures du matin chez toi, tu n'y es pas pour rien, c'est le moins qu'on puisse dire, mais ils ne le sauront jamais). Qu'est-ce qu'il aurait dit de ce portrait de Socrate, de ce beau Socrate qui ressemble peut-être à Alcibiade, qui lui-même, dans tel autre tableau dont me parlent Monique et Denis est représenté en femme ? Nietzsche insiste toujours sur sa laideur, le nez plat, les lèvres épaisses (si tu regardes l'image de Paris, ce sont un peu tes lèvres qu'il a dessinées, au moment où je m'éloigne, personne ne les connaît), les yeux saillants du « censeur », du grand persécuteur, prophète et prêtre qui parle « pour la postérité ». Dans un fragment posthume traduit par nos amis (il faut aussi parler de la chance de Nietzsche), après avoir encore insisté sur les origines socratiques du roman, il se « retourne » une fois encore vers Socrate, « qui s'est à coup sûr transformé, entre-temps, en un monstre : « Déjà il a l'air d'un hippopotame, aux yeux de feu et aux mâchoires effrayantes ». De quelle espèce est le génie à l'engendrement duquel le socratisme ne cesse de pousser [...] le *temps* m'en impose aussi peu qu'au géologue mon contemporain [...] disposer hardiment de millénaires, comme de quelque chose de parfaitement irréel, pour la naissance d'*une seule* grande œuvre d'art. » Une seule, sans quoi il n'y en a pas, et j'ajouterai : que chacune soit seule, toute et toute seule, sans quoi il n'y en a pas.

Le 1^er^ octobre 1978.

dès que j'ai eu Paris (une seconde vraiment, je venais de décrocher), j'ai raccroché, j'ai pensé que ça ne valait vraiment pas la peine.

Je les ai revus ce matin. C'est la croupe sans doute qui induit la scène, le mot de croupe sur lequel tout est monté pour le coup. Et du coup tu as notre casino, le patron de la boîte surveille les opérations (c'est lui qui accu-

mule tous les bénéfices, le soir, les rackets, la prostitution en ville, etc.) et pour l'instant il se tient derrière le croupier qui manipule les cartes et distribue, redistribue les mises, joue habilement du râteau, obéit sans en avoir l'air aux instructions du parrain.

Ça marche bien.

Je l'adore, mais elle croit savoir, comme les autres, ce que « veut-dire » la poste, au sens courant, littéral ou strict ; elle est sûre que l'échange autour de la lettre volée ne concerne pas « the efficiency of the postal service ». Mais si, mais si — il n'est pas sûr que le sens du p.s. (postal service) soit lui-même assuré d'arriver à destination, ni le mot poster.

Es-tu sûre, mon amour, de bien entendre ce que ce poster veut dire ? Il te double tout le temps (je ne peux plus écrire ce mot « doubler » sans penser à nous, à nous en deux voitures je veux dire, en particulier à ce jour où m'ayant doublé dans un embouteillage sans t'en apercevoir — ou bien je m'étais arrêté pour l'essence, j'ai oublié — tu ne savais plus que je te suivais, tu me croyais devant et tu accélérais, tu accélérais, je n'arrivais plus à te rejoindre. Nous avions tous les deux le pied au plancher. Tous nous les laissions sur place mais jamais l'accident ne fut plus probable.

Et comme je le lui expliquais (il venait de me demander pourquoi j'écrivais tant — « vous ne prenez pas le temps de vivre » et je l'aurais traité de con lui aussi, ce qu'il n'est pas, si je n'avais sous-entendu : « c'est à moi que vous devriez écrire », « c'est avec moi que vous devriez vivre »), l'accident je le risquais précisément en voiture quand j'écris sur mon volant ou sur le siège à côté de moi, sauf, tu sais bien, quand tu m'accompagnes. Et j'ai ajouté qu'en fait je n'écris jamais, et ce que je note en voiture ou même en courant, ce ne sont ni des « idées », que je n'ai pas, ni des phrases, juste des mots qui viennent, un peu plus chanceux, de petits précipités de langue.

J'ai apporté avec moi, va savoir pourquoi, une très vieille lettre de toi.

tu ne signes jamais

c'est

un ordre, une demande, une recommandation, une prière ? Ou une constatation, le dépôt d'une conclusion ?

Le suspect en

tout cela, quand je te dis mon amour, c'est que je te dise mon amour et tu ne sais plus analyser, tu ne sais plus comment je t'appelle — et si c'est moi, et si c'est toi ou l'autre. Notre double auto analyse.

Le 3 octobre 1978.

Le compte à rebours s'accélère, n'est-ce pas ? Peur de l'accident, peur qu'à la fin tu décides de ne pas me rejoindre. L'accident pour moi (c'est comme un accident de voiture ou d'avion), je l'appelle ta « détermination ». C'est toujours possible « au dernier moment », c'est le dernier moment : je ne viens plus. Tu es ma Destinée, et un jour peut-être tu ne me seras pas arrivée, pas jusqu'à moi. Et je n'aurais pas même su comment t'appeler, ni, surtout, et c'est le plus grave pour moi, comment en secret tu t'appelles.

pour un amour de cartes postales (parfaitement banalisé pour mettre en déroute leurs polices, toutes) : une fois qu'Hermaphrodite est séparé de lui-même, « à part soi », et séparé de Salmacis, il ne leur reste plus qu'à écrire : toujours des généralités ouvertes, triées par notre censeur au nez plat, des platitudes légales.

Mais moi, ne fais pas l'enfant, tu sais bien que je ne me refuse rien — à travers toutes les chicanes je m'autorise à tout, je m'envoie tout — à la condition que tu me laisses faire. Tu es mon seul juge — dit-il.

A l'autre bout du monde, l'ombre portée de ma vie, c'est là que je suis déjà, là-bas, à l'ouest, et je t'attends, là où nous ne sommes encore ni l'un ni l'autre.

Après-demain, New York, des rendez-vous en arrivant — à l'heure du déjeuner (au Modern Art) et la conférence le soir à Columbia. Je t'appellerai de là-bas, de la gare on n'est pas obligé de téléphoner « collect » (ce calcul est dans notre cas tout à fait ridicule, comme si on pouvait savoir qui paie la communication, et qui en décide).

Le 4 octobre 1978.

les radios ne sont effectivement pas rassurantes, à l'en croire (mais pourquoi me tenir ainsi au courant des moindres visites aux médecins ? je lui réponds régulièrement,

de façon aussi apaisante que possible). Ton hypothèse selon laquelle cette maladie serait le prix à payer de son indiscrétion (« on ne peut sans doute que tomber malade après avoir lu la "dead letter" ») me paraît aussi astucieuse qu'invraisemblable. Et trahit surtout ton agressivité : tu la dissimules de plus en plus mal. S'il te plaît, oublie tout ça.

C'est une véritable « possession » (*kathexis* qui garde, retient, intercepte aussi, détient, capte, arrête, s'attache, etc.). C'est le mot d'Alcibiade (je relis le prodigieux éloge, génial de mot en mot, je suis très touché à l'instant par ce qu'il dit de nos larmes). Platon n'a pas pu écouter Socrate, il a eu peur, et il l'a *fait* écrire, il a raconté qu'il écrivait (ses propres textes), il l'a mis à table. Souvent je pleure en pensant à eux. Quelle tristesse, ce matin. Je voudrais être là avec toi, je sais que je vais bientôt mourir (aide-moi) et tu es immortelle, mon amour, ma survivance, tu es trop belle, je t'ai trouvée trop belle au téléphone hier soir.

Le 5 octobre 1978.

le train pour Penn Station dans une heure. Deux rendez-vous au Modern Art en arrivant.

Très tôt ce matin, avant même que tu ne sonnes en partant, j'ai travaillé ou rêvé, je ne sais jamais (toujours le fort/da et la tekhnè des télécom. à l'époque de la reproductibilité psychanalytique, le *Banquet,* le *Philèbe*). Ce vicieux de Platon : savais-tu qu'il a inscrit dans le *Banquet* un vers, un seul, dont on ne sait pas s'il n'est pas de lui parodiant Agathon ? Et que dit ce vers ? le désir proprement érotique de se faire (non, pas des enfants) un nom, et un renom pour l'éternité des temps. Bien joué. Il a installé son nom en tenant un discours sur l'installation (question de lettres encore, de correspondance et d'épistole, de stèle et d'épistole, le lexique grec est merveilleux dans ces parages : *epistello,* j'envoie, c'est aussi « je mande, ordonne, arrête » — une décision, un ordre mais l'idée d'arrêt ou d'installation, le *stellen* si tu veux, l'idée de pause ou de poste, de halte, travaille toute la famille ; ce que je préfère : *epistolen luein,* ouvrir une lettre, *délier* les cordons d'une lettre, avant même de prétendre analyser. On ne décollait pas, on ne coupait pas, on ne déchirait pas.)

le désir de « se faire un nom » je te disais. Chez Platon, oui, mais pense d'abord à ce désir chez celui ou chez ceux qui porteraient pour nom propre le nom commun de « nom » ou de « renom », Shem. Les fils de Shem ont dit, au moment de bâtir la tour de Bavel, « Faisons-nous un nom ». On néglige souvent dans cette histoire, outre le problème par essence insoluble de la traduction (le nom propre appartient et n'appartient pas à la langue), l'enjeu essentiel, la lutte pour le nom propre entre YHWH et les fils de Shem. Eux, ils veulent imposer leur nom (de nom) et leur langue particulière (leur lèvre, traduit justement Chouraqui, et c'est Safah, le nom de ma mère ou de mon grand-père maternel que j'avais joué dans *La dissémination*), et lui, il déconstruit leur tour (« Allons ! Descendons ! Confondons là leurs lèvres, l'homme n'entendra plus la lèvre de son prochain »), il les dischemine en imposant son propre nom (« il clame son nom : Bavel, Confusion » : remarque l'embarras du traducteur, obligé de jouer de deux noms, l'un propre et l'autre commun, et d'ajouter le second, de lui ajouter une majuscule, de traduire confusément, cqfd, un nom propre ambigu qui ne voulait dire « confusion » que par une association confuse dans la langue). YHWH exige et interdit à la fois, dans son geste déconstructeur, qu'on entende son nom propre dans la langue, il mande et rature la traduction, il voue à la traduction impossible et nécessaire. Et si ce *double bind* est d'abord celui de YHWH, si chaque fois qu'il y a ce *double bind* dans la structure du nom propre, il y a « Dieu », le nom de Dieu, eh bien, je te laisse suivre, tu peux faire suivre, l'écriture du nom propre, celle du *penman* Shem, se voit interminablement confiée aux détours et aux errances de Shaun le *postman*, son frère.

Un jour tu m'as écrit « tu peux me demander l'impossible ». J'ai fidèlement obéi, je t'attends.

Le 6 octobre 1978.

Je t'écris en taxi. J'évite le métro, ici aussi, précisément parce que je l'aime. Et parce que je m'égare dans les correspondances, bien que le système en soit plus simple qu'à Paris. C'est comme un fait exprès. Hier soir, après la conférence, j'ai traversé toute la ville en taxi, jusqu'à Washington Square, c'était après la réception (il était déjà

très tard, c'était bien, j'étais saoul, j'ai aimé, je suis rentré presque aussitôt).

Demain, retour à Yale, après-demain sortie avec le voilier de Hillis.

Le 7 octobre 1978.

ils me prendraient pour un fou et ne croiraient pas que je puisse t'écrire tout le temps. Mais tu peux témoigner. Le train longe les petits ports tout au long d'une côte échancrée, je commence à bien connaître mes trajets.

mais que cela ne t'empêche pas, ma très douce, de venir derrière moi, tu lirais à peu près la même chose que moi (toujours un peu plus lentement, mais peu à peu je me suis plié à ton rythme ou bien je reviens sur ce que j'ai déjà lu), et je sentirais ton souffle entre le cou et l'oreille.

J'étais en train d'admirer le *Philèbe*. Mon plaisir, c'est de lire ça *avec toi* par exemple. C'est visiblement (tout y est) un petit bout de la carte postale de Platon que Freud a traduite dans *Au-delà...*, un petit bout, là en haut, après l'avoir gardée longtemps dans un tiroir. Bien que ça ne limite en rien la génialité de *Au-delà...* (c'est une « œuvre d'art » unique elle aussi, et la seule), tout y est dispensé au coup d'envoi par le *Philèbe*, arrange ça comme tu voudras (le discours sur la limite, la tendance à l'hégémonie, le rythme et les intervalles, etc., pour ne rien dire de la difficulté de s'arrêter à la sixième génération et de la prescription d'Orphée). Une citation encore, pour toi, et je cesse de lire, je me retourne lentement vers toi, tu souris

« et nous, nous disons, comme les enfants, que chose droitement donnée ne se reprend plus. » C'est dit dans le *Philèbe*, tu vois. Droitement, *orthôs*, qu'est-ce que c'est ? Directement, tout droit, adroitement, avec l'adresse qui consiste à ne pas se tromper d'adresse, sans aucun mal d'adresse ? La mal-adresse je la suis partout, moi-même, je la traque et elle me persécute sans fin. Heureusement, tu es là. Sauve. Toi seule. Mais cette chose qui ne se reprend plus, c'est ce *que* dit l'enfant ou ce *qui* dit l'enfant, le désir d'enfant ? You couldn't tell.

Je suis presque arrivé, cette fois. Il me vient à l'instant (de Thot sans doute, un autre vieil ami que j'ai retrouvé au début du

Philèbe) une idée complètement folle : de n'écrire qu'à toi, à toi toute seule, à l'exclusion de tout autre destinataire possible, je t'expliquerai. Je dois m'arrêter maintenant, ils sont tous descendus du train, je suis seul. Tu me manques.

Le 9 octobre 1978.

et le « raconter » m'a toujours paru impossible et infiniment désirable. De nous jamais il n'y aura de récit.

ce que je lis sur mon agenda des deux jours à venir, je n'invente rien : travelers, photocop. [comme c'est facile ici et peu coûteux...], envoyer colis, papier, coiffeur, banque, poste. Sinistre, non ? Mais si tu y réfléchis bien, sans ces trajets tu ne peux rien engendrer de toute la romanesquerie (épistolaire ou non) de la postérité littéraire du roman socratique. Si tu me mets au défi, je te le démontre, en insistant surtout sur les travelers à cause de la double signature (signature/contresignature) qui est pour moi une véritable muse. Ils ne savent pas combien de fois, très légitimement, tu as signé à ma place.

dernière semaine à l'Est. Jeudi de nouveau New York, je serai cette fois à l'Hôtel Barbizon. Départ pour Cornell le lendemain matin très tôt.

dès le premier envoi : pas de don sans oubli a b s o l u (qui t'absolve aussi du don, et de la dose), oubli de ce que tu donnes, à qui, pourquoi et comment, de ce que tu t'en rappelles ou espères. Un don, s'il y en a, ne se destine plus.

Le 13 octobre 1978.

je me suis donc couché aussi tard que possible. Tu connais le programme (conférence sur Nietzsche, après quoi j'ai eu envie de marcher en bordure de Central Park, je suis entré dans une de ces boîtes à disco, tu sais bien

je n'avais pas remarqué que c'était un vendredi 13. Voici le projet un peu dingue dont je te parlais dans le train qui me ramenait à Yale : c'est comme un vœu, l'idée sublime d'un jeûne, je ne te parlerai, dans mes lettres, de rien qui ne soit toi et lisible par toi seule, si c'est possible. En tout cas je m'engage à faire tout ce qui est en mon pouvoir ou

au pouvoir de la langue pour cela. Surtout je ne t'écrirai plus, comme je le fais trop, et de façon nécessairement insupportable, en tournant autour de nos écritures, de notre courrier, de nos envois, de nos aller-retours, de la poste, de ce que nous écrivons d'autre part, de Socrate à Freud, en passant par tous ces relais. Je vais cesser de te raconter en somme que nous passons notre vie et notre amour à nous écrire, en me demandant comment cela est possible, d'où ça vient et où ça nous mène, par où ça passe et comment ça se passe, et de qui de quoi, autant de choses que je peux laisser à d'autres ou écrire à d'autres (ce que d'ailleurs je supporte de moins en moins, qu'il s'agisse des lecteurs, qu'au fond je n'aime pas, pas encore, ou de cette jubilation triomphante, cette manie qui éclate en toute écriture, même la plus désespérée : phase maniaque du deuil, dira t il, mais il n'est pas rigoureux sur ce point et j'ai plus d'une objection à lui faire, plus d'une question à lui poser). Donc désormais (à partir de demain — et jusqu'à ce que tu mettes fin à ta « détermination ») je ne t'écris plus rien d'autre, je t'écris seulement, toi, à toi.

Il est six heures du matin, midi chez toi, je viens de t'appeler, tu ne t'y attendais pas, visiblement. Je n'oublierai jamais cet éclat de rire dans ta voix. Tu me rejoins très vite maintenant. Dans deux heures, vol vers Cornell, après-demain vers la Californie. Mais maintenant, plus je vais vers l'Ouest, plus tu te rapproches. Je ne t'éloignerai jamais.

Premiers jours de janvier 1979.

comme si tu avais voulu me délier de mon vœu, et que t'écrivant de nouveau comme auparavant par quelque détour je cesse de m'adresser à toi. Comme si la violence déchaînée de ce jeûne, l'orgie de cette prière ininterrompue qui faisait monter en toi tous mes mots (et je ne t'ai jamais tant écrit que pendant ces deux mois) pour te réserver à toi seule, toute seule, de les savoir brûler vifs, comme si le chant tout à coup t'avait fait peur.

Cette « rémission » aura été la dernière, tu parais en être plus sûre que moi, qui n'accepterai jamais d'y croire — et ferai d'ailleurs en sorte, je te le jure encore, que cela n'arrive jamais. Je reste fasciné par le caractère en apparence totalement hasardeux

de l'événement (de l'accident : seul un accident, et cette fois le pire, peut *arriver,* n'est-ce pas, arriver à arriver), comme si tu avais laissé la date s'imposer arbitrairement : *mettons* le dernier jour ou l'avant-dernier jour de telle année, vers minuit. Cet aléa, est-ce seulement l'apparence (on pourrait facilement y retrouver un 7 : j'ai sur ma table une petite fiche, j'y accumule des chiffres et quelques opérations très simples. Sans aucune manipulation artificielle, je vois régner le chiffre 7, je le vois rayonner sur nos anniversaires, nos grandes échéances, les grandes rencontres. 7 écrit, comme dans l'Apocalypse. Enfin à peu près, faut bien. Je reste fasciné encore par la soudaineté, l'imprévisibilité apparente de ce qui tout à coup prend une dimension aussi fatale (deux heures avant tu n'y pensais pas, tu habitais un autre monde : je le crois malgré tes dénégations), atterré surtout par la vulgarité significative des prétextes et des lieux que tu as choisis pour laisser revenir la modiste de 1930 que je croyais enfin découragée, ta « détermination » : ces histoires de mauvaise musique (je maintiens à ce sujet tout ce que j'ai dit : je n'avais rien contre mais elle était mauvaise et au bout d'un moment nous avions mieux à faire), cet emportement contre la télévision, puis ce langage au téléphone (là j'avais la modiste en direct : « nous ne sommes pas des girouettes », « dans quel esprit m'appelles-tu ? » comme si tu négociais un pas de porte avec une agence immobilière, ou comme si je marchandais une fin de série (la « série » chez nous, c'est le mystère, la loi de série, la manière dont se groupent les coups du sort qui « n'arrivent qu'à nous »). Je suis à quelques pas de toi, je t'entends, tu parais si étrangère maintenant, je t'aime et je voudrais même aimer cette modiste, si je pouvais. C'est sûrement une veuve que tu héberges là, elle s'est mal remariée, elle n'en prend pas son parti et nous jalouse. Elle m'aime plus que toi, voilà la catastrophe — et vous ne vous l'avouez ni l'une ni l'autre.

Janvier 1979.

J'arrive de l'hôpital et tu n'es pas encore rentrée. Je préfère t'écrire que te parler à ce sujet. L'expérience est très pénible et réveille je ne sais quoi ou qui en moi. Ils multiplient les examens (apparemment négatifs, c'est en tout cas ce qu'ils disent à la famille), les radios, les prélèvements,

les ponctions lombaires. Bien que les analyses ne « donnent » rien, les signes d'affaiblissement se multiplient et la famille s'inquiète, ce que je commence à comprendre. Ne m'en veuille pas si j'y vais si souvent. Je sens que ma présence est bonne, et il y a là une demande à laquelle je ne me sens pas le droit de me dérober. Enfin, je voulais surtout te dire (t'avouer) que je n'ai pas pu lui parler de la lettre, comme tu me l'avais suggéré avant les vacances. A vrai dire j'ai cru devoir ne pas le faire, la violence et l'indiscrétion d'un tel geste je ne m'en sens pas capable. De surcroît ma confiance est sans réserve, c'est comme si j'avais donné la lettre à mon père ou à ma mère. Plus tard je verrai.

Etrange que cela m'arrive en même temps que les lunettes — cette difficulté à lire de près s'est accélérée tout d'un coup. Et ces deux tombes en or au fond de ma bouche.

Janvier 1979.

De toi-même, de toi seule tu es jalouse. Ton seul droit.

Ce que j'ai (mis) en toi (dans moi) et que je ne reprendrai jamais, car je ne me reprendrai jamais, tu vas maintenant le traîner partout ; je pense à ce chasseur de prime qui attache le corps du « wanted » derrière son cheval pour l'achever, puis il ramène le cadavre au poste du shérif en s'arrêtant dans tous les saloons. C'est ça pour nous l'Ouest.

On m'avait annoncé sa mort, je suis entré dans la maison, Joséphine Baker était étendue au fond de la chambre. Tout se rassemblait autour de sa bouche, un cancer apparemment qui enflait ses lèvres et la paralysait dans une sorte de mutisme effroyable. Puis dès mon arrivée, après mes premiers pas vers elle, tout a changé, elle s'est mise à parler. Je ne sais plus si c'est seulement au réveil que le désir de ses jambes, une sorte d'admiration aussi bien, a tout recouvert. J'ai mille hypothèses, je te raconterai.

Je ne laisse pas ce mot sur le secrétaire pour te convaincre ou pour plaider, seulement pour te dire que sans rien accepter, j'accepte ta « détermination ». Elle me reste toujours, sachele, secrète, commandée par un secret (un jour tu auras le

courage de me l'écrire et ce sera le dernier coup, je n'en apprendrai rien mais tout se révélera de ce que nous avons vécu en négatif), elle me reste anonyme surtout. Ce n'est pas toi qui te « détermines » ainsi. Tu deviens quelqu'un en te déterminant mais ce qui te détermine ou qui se détermine, ce n'est pas toi. Toi, nous nous aimons, et cette évidence t'éblouit. Encore aujourd'hui : pour moi aussi c'est trop évident. Mais j'accepte.

Notre seule chance de *survie,* maintenant, mais en quel sens, ce serait de tout brûler, pour revenir à notre premier désir. De quelque « survie » qu'il s'agisse, c'est notre seule chance, je veux dire commune. Je veux recommencer. On brûle tout ? c'est l'idée de ce matin, quand tu reviens je t'en parle — le plus techniquement du monde.

Janvier 1979. Retour de l'hôpital à l'instant. Toute la famille était là. Apparemment je n'étais pas le seul à le regretter, je ne sais pas ce qui se passe, les médecins ne disent rien. Ils attendent de nouvelles analyses mais j'ai eu l'impression que l'infirmière savait ou pressentait quelque chose qu'elle ne pouvait pas dire. Comme si tous ils savaient ce qui doit arriver. Sinistre, je voudrais ne plus y retourner, j'y laisse toutes mes forces.

Le néant sublime, tu sais qu'il garde tout. La « correspondance » sera mieux détruite si on fait semblant d'en sauver quelques fragments dérisoires, quelques clichés bons à mettre entre toutes les mains. L'oubli — notre seule chance n'est-ce pas — nous oubliera mieux, il nous laissera recommencer. Peut-être qu'un jour de nouveau je te rencontrerai. Je t'entends ouvrir la porte.

Janvier 1979.

« Va-t'en à la guerre ».

Tu dois maintenant, par une destination sans fin, détourner de toi la haine infinie. Et le désastre, le sacrifice des aînés, la culpabilité sans limite, divine et diabolique à la fois (parce qu'elle est double et contradictoire, le dieu lui-même ne peut s'absoudre, elle est plus vieille que lui).

J'allais te dire deux choses hier soir, juste avant le

petit accrochage en voiture : 1. Plato est la veuve modeste de Socrates qui parle en son for intérieur (« ah ! toutes ces veuves qui ne me quittent plus, est-ce parce que je les aime qu'elles sont veuves, parce que toutes je les épouse et leur fais aussitôt porter, en ma présence, le demi-deuil ? est-ce que je les aime survivantes, leur permettant de survivre à moi (à elles-mêmes) ? est-ce que je les accuse de me survivre en ma présence ? Au contraire, j'ai besoin que veuve tu me gardes vivant, je n'aime que la vie », etc.). Je ne t'avais pas raconté au retour de Cotonou, à Noël, ce qui m'était arrivé là-bas. C'était à Abomey, dans le palais-musée de l'ancien royaume : le guide me conduit vers une sorte de crypte en terre battue. Quarante femmes, parmi toutes les veuves de tel roi (j'ai oublié de qui il s'agissait), se sont fait enterrer vivantes à sa mort. Trop beau pour être vrai. J'ai pensé très fort à elles, sans bien savoir de quel côté j'étais, de quelle mort. Trop belles. Et le guide ajoute que, pour ce grand suicide, on avait en effet choisi les plus belles. Et qu'on les avait aidées à mourir, avec la « ciguë » (son mot, je le jure). Est-ce à toi que j'avais annoncé un jour le suicide simulé ou organisé de Socrate ? C'est *aussi,* pour sa part, la veuve de Platon. Ne ris pas, il n'y a que des veuves, mais si... 2. La deuxième chose, c'est, je n'ai pu t'en parler hier soir, la fin de l'histoire. De la nôtre, c'est trop évident, du délire ou du cauchemar dont tu crois devoir te réveiller. Cela, c'est trop évident. Mais aussi la fin de mon délire autour de S et p. La prose commence ici, avec l'expertise du docteur qui vient m'apprendre comment lire cette carte. Je l'avais appelé en consultation et voici sa réponse (c'est à J.C. qu'il écrit, tu te rappelles qu'il m'avait offert de se charger de cette mission auprès de ce spécialiste de la *Kunstgeschichte*) : « Cher Monsieur, votre question se répond d'une façon très simple. Il faut que lire verbalement la miniature. Socrate est en train d'écrire. Platon est à côté de lui, mais ne dicte pas. Il montre avec l'index vers Socrate : Voilà le grand homme. Avec l'index gauche il attire l'attention des spectateurs, qu'il faut s'imaginer plus à droite vers le philosophe qui écrit. Il est donc bien subordonné, de plus petite taille et avec une coiffe plus modeste. Veuillez croire à mes sentiments les meilleurs. » Il faut le croire, il a raison. « Lire verbalement » doit vouloir dire « littéralement ». Je suis persuadé qu'il a littéralement raison, et tout le contexte qu'on peut imaginer (et dont il a, lui,

le savoir), le code qui règle les gestes et les positions dans toute cette iconographie, tout cela, je n'en ai jamais douté, lui donne raison, et moi aussi. C'est moi qui ai dû lire un peu « verbalement » et déchaîner ainsi la littéralité. Il me rappelle un peu Schapiro dans son diagnostic. Cela dit, si on m'en donnait le temps, je pourrais démontrer que rien de ce que je délire n'est littéralement incompatible avec sa réponse « très simple », je la développe un peu c'est tout, voilà notre histoire, et notre différence. D'ailleurs l'expert ne peut être objectif que dans la mesure (quelle mesure) où sa place est désignée, assignée sur la carte, dans le tableau, et non en face : un moment du désir d'objectivité, un remuement de l'épistémè dont l'origine ici te regarde en deux personnes. Elles te mettent, à la lettre, et à la baguette, sur la voie : sache bien, sache bien que, il faut bien le savoir, voilà la vérité de ce tableau, serre-la de près, la réponse est très simple. Inutile de soulever tant de robes, ça crève les yeux.

Hier soir j'ai senti que la pire vengeance était en cours, et qu'elle vengeait quelqu'un d'autre, ni toi ni moi. Ton désir a mis en place, et en voie, tout ce que tu redoutais, et qui a fini par te trouver. En toi, à part toi. Je voudrais être *sûr* que c'est toi, uniquement toi, seule et droitement, qui as accepté (sans délibérer une seconde) l'idée de ce grand feu enfin, appelle-le « brûlure » : qu'à la lettre il ne reste rien de ce que nous nous sommes envoyé, toute cette éternité, qu'un jour ou l'autre nous redevenions plus jeunes que jamais et qu'après la brûlure des lettres par hasard je te rencontre. J'attendrai une naissance, je parie. Et je me sais tomber amoureux de toi à chaque instant. Avec quel amour sans passé tu t'oublies en moi, quelle force : j'oublie tout pour t'aimer, je t'oublie, toi, à la seconde où je vais me jeter vers toi, tomber sur toi, et maintenant tu ne voudrais plus venir, seulement que je te garde, et rester « près de moi », etc., ou rien. Tout cela ne veut rien dire, la modiste elle-même n'y croit pas.

La plume sur la « modeste coiffe » de Plato, là, c'est un peu plus les années 30. Nous vivons dans les années 70 ! tu es en passe de l'oublier.

Le devenir-prose de notre roman socratique, je lui donne un lieu de naissance symbolique : ***Zentralinstitut für Kunstgeschichte.*** Et comme je n'ai jamais renoncé à savoir, j'ai l'intention de

revenir à Oxford, pour mener l'enquête à son terme. A mon retour, cet été, le grand acte de foi, la grande brûlure de nous —

Février 1979.

Je renvoi une fois signifié, je crois que je préfère t'écrire (même quand tu es en face de moi, ou, comme en ce moment à ton secrétaire, tout à côté), tu m'éloignes moins. Ou malgré toute la souffrance qui m'attache à cet engin, te téléphoner. Je me raccroche maintenant au téléphone, de moi-même (comme si je gardais une autonomie, encore, la liberté de régler la distance au bout du fil, ou comme si j'étais seulement renvoyé « à-plus-tard », avec l'illusion de pouvoir me réapproprier toute notre histoire, de la tenir dans la main comme on tient un « combiné » — le récepteur et l'émetteur dans le même sexe maintenu près de l'oreille, le dispositif S/p.). Tu es le messager de ma propre mort, tu ne me fais plus un signe désormais qui ne le signifie, mais je t'ai toujours aimée dans cette évidence. Tu es ma tireuse de cartes et le voyant de ma mort.

tu m'as dit tout à l'heure, pour justifier que tu préfères ta « détermination » : « je ne sais pas, ni toi-même sans doute, à qui tu t'adresses ». C'est vrai, et je ne le reçois pas comme une accusation. Peut-on jamais savoir cela ? Non que je l'ignore (et tout dépend de toi, il ne tient qu'à toi que ta réponse te destine mon amour) mais cela jamais ne fait l'objet d'un savoir. Entre savoir et destiner, l'abîme. Je ne veux pas abuser de ce genre de remarques, ni en tirer argument, mais il m'a paru, disons symbolique, que tu m'aies dit cela le regard ailleurs. Je pourrais toujours te taxer de la même « distraction », il n'y en a qu'une, c'est le même « volant ». Même quand tu dis mon nom dans ma bouche, quand tu m'appelles en posant mon nom sur ma langue, nous jouissons encore de la distraction.

Tu es ma fille et je n'ai pas de fille.

Février 1979.

Je viens de passer chez Locatel (tout est arrangé, prélèvement automatique, etc., il ne leur restait rien en couleur). Je prends ta voiture (le mot est de plus en plus

abstrait pour moi, voi-ture, ce qui fait d'une voie une voie, ta *Weglichkeit* [?], etc. Est-ce qu'un jour nous nous amuserons encore à nous doubler sur la route en collant des messages sur la vitre ?), je passe à l'Ecole et le temps de venir. Tu es très douce en ce moment, comme un chirurgien à la main experte, très sûr de ce qu'il va faire, tu ménages, ménages, ménages. Je fais semblant d'être endormi, je ne me rappelle plus à toi (mais je m'appelle encore, sache-le, toi).

Février 1979.

et personne n'est passé à côté de moi de cette façon. J'ai reparlé avec lui de cette ignoble émission sur la pathologie sexuelle, du mot « intromission ». Il avait l'air sceptique quand j'ai parlé du téléphone, surtout quand je lui ai déclaré, pour le choquer un peu, qu'elle était *toujours* téléphonique.

Son ami m'avait dit un jour (n'était-ce pas à toi ?) que tel texte d'apparence rigoureusement théorique était écrit de telle sorte qu'il le faisait, à la lecture, bander.

Un peu de répit depuis hier, envie de me remettre à la préface. Je conçois à ce sujet un projet assez pervers, qui ne l'est en rien mais dont j'ai peur que tu le juges, toi, monstrueux. Mais tu sais, je suis monstrueux, dans mon innocence et ma fidélité même. Je t'en parle ce soir à ton retour. Je te parle toujours au présent, quoi qu'il arrive.

Février 1979.

« Fallait venir, tu n'es pas très loin. » — « J'étais en train de rentrer mais je ne pouvais pas. »

Je voudrais encore te convaincre. En publiant ce qui, concernant la carte postale, fait « carte postale » (mettons la brève séquence d'une correspondance secrète entre Socrate et Freud s'entretenant au fond de la carte postale, du support, du message, de l'héritage, des télécommunications, de l'envoi, etc.), nous achèverions la destruction. De l'holocauste il ne resterait que le support sans support le plus anonyme, ce qui de toute façon ne nous aura jamais appartenu, ne nous regarde pas.

Il y aurait là comme une purification de la purification par le feu. Plus aucune trace, banalisation absolue dans le trop d'évidence : cartes sur table, ils ne verront plus rien. Ils se jetteront sur des restes inintelligibles, venus d'on ne sait où préfacer un livre sur Freud, sur l'héritage platonicien, l'époque des postes, la structure de la lettre et autres biens ou lieux communs. Le secret de ce que nous aurons détruit sera mieux détruit ou, ce qui revient au même, de toute évidence, de toute son évidence mieux gardé. Tu ne crois pas ? Jamais je n'aurai tant aimé. Et par la démonstration que seule *est* la carte postale, au-delà de tout ce qui est, nous resterons à renaître. Nous commencerons à nous aimer. J'aime aussi la cruauté de cette scène, elle ressemble encore, elle te ressemble. Et puis j'opérerais de telle sorte que cela te devienne absolument i l l i s i b l e. Tu ne reconnaîtras rien toi-même, tu ne sentiras rien, et je passerai même, à ta lecture, inaperçu. Nous serons, après ce dernier meurtre, plus seuls que jamais, je continuerai à t'aimer, vivante, au-delà de toi.

Février 1979.

je voulais seulement dire que toutes les femmes seraient toi (mais je n'en connais qu'une), quand elles sont belles de dire « oui » — et tu es un homme. Etrange « dispositif », non ? Et je me suis servi de ce mot — de ce « dispositif » — pour marquer que tout y est toujours « posté ».

quant à notre roman socratique, notre infernale histoire de carte postale, que je l'ai trouvée « comique » ne disconvient pas au sublime. Elle est le sacré, pour moi, encore aujourd'hui, mais comme telle aussi elle me fait rire, elle nous laisse, Dieu merci, le rire. Rien jamais, là, ne nous est interdit.

Je réfléchis à un principe assez rigoureux de destruction. Que brûlerons-nous, que garderons-nous (pour mieux le griller encore) ? Le tri, s'il est possible, sera en vérité postal : je découperais pour le livrer tout ce qui relève du Principe Postal, en quelque sorte, au sens strict ou au sens large (là est la difficulté, bien sûr), tout ce qui pourrait préfacer, se préposer à un traité des postes (de Socrate à Freud et au-delà, *ps*ychanalyse *de* la *po*ste, *ph*ilosophie *de* la *po*ste, le *de* signifiant l'appartenance ou la provenance, la

psychanalyse ou la philosophie opérant *depuis* les postes, je dirais presque : depuis la poste à côté, etc.). Et nous brûlons le reste. Tout ce qui de près ou de loin touche à la carte postale (celle-ci, où l'on voit Socrate nous lire, ou écrire toutes les autres, et toute carte postale en général), cela nous le garderions, enfin nous le vouerions à la perte en le publiant, nous le mettrions chez l'antiquaire ou à la salle des ventes. Le reste, s'il en reste, c'est nous, c'est pour nous, qui n'appartenons pas à la carte. Nous sommes la carte, si tu veux, et comme telle, comptables, mais ils auront beau chercher ils ne nous y trouveront jamais. Par endroits, je laisserai toute sorte de repères, des noms de personnes et des noms de lieux, des dates authentifiables, des événements identifiables, ils se précipiteront les yeux fermés, croyant enfin y être et nous y trouver quand d'un coup d'aiguillage je les enverrai ailleurs voir si nous y sommes, d'un coup de plume ou de grattoir je ferai tout dérailler, non pas à chaque instant, ce serait trop commode, mais parfois et selon une règle que je ne donnerai jamais, si même je la connais un jour. Je ne travaillerais pas beaucoup à composer la chose, c'est un brouillon de pistes brouillées que je leur laisserai entre les mains. Certains le prendront dans leur bouche, pour reconnaître le goût, parfois pour rejeter aussitôt avec une grimace, ou pour mordre, ou pour avaler, pour concevoir, même, je veux dire de l'enfant. Toi-même tu feras tout cela, simultanément ou successivement. Je t'aurais, toi-même : semée. Et moi-même si tu peux t'en consoler. La vérité, c'est que de ceci je veux prendre acte : nous nous sommes perdus. Alors bien sûr, dès lors que nous nous sommes perdus de vue, je sais que jamais tu ne me donneras un accord sans réserve pour cette innocente monstruosité : c'est que tu ne supporteras de moi plus rien, ni de te retrouver ni de ne plus te retrouver dans le livre. Pas même, peut-être (mais là tu aurais tort) les signes du respect infini que je te dois, que nous nous devons et que je garde comme le meilleur de ma vie.

De toute façon, rassure-toi, ce serait une séquence (ou si tu préfères, une séance très brève) de notre vie, à peine un film, un cliché, un instantané, d'Oxford à Oxford, deux ans à peu près, presque rien de notre immense littérature. Platon et Socrate, et Freud, c'est très court, c'est déjà la fin d'une histoire, seulement cela. De ces deux ans, je ne leur livrerais encore que des bribes

cernées de blanc et toutes elles auront trait à la carte postale, de Socrate à Freud, aux télécommunications, à *Au-delà du principe de plaisir* et autres trivialités bonnes pour le marché bref ce qui concerne la voie, la viabilité, les carrefours, la marche, les pieds et les jambes, l'aller-retour, le *fort/da,* la proximité et l'éloignement. Bien sûr, ça sera difficile à trancher, à trier, à séparer de part et d'autre : quand sera-t-il question de cela directement, ou « littéralement » ? Et quand de façon détournée, par figure ou présupposition ? Fais-moi confiance, une fois.

Je tournerai toutes ces difficultés. Il s'agit en tout cela de tourner et de détourner, une lettre et d'abord l'attention. Il y faut plein de tropes. Ce livre, il y en aura plusieurs en lui, je compte quatre, nous le lirons comme nos Tropiques.

Avant tout il s'agit de tourner le dos. De leur tourner le dos en feignant de leur adresser la parole et de les prendre à témoin. C'est conforme à mon goût et à ce que je peux aujourd'hui supporter d'eux. De tourner le dos de la carte postale (qu'est-ce que le dos de Socrates quand il tourne le dos à Plato — position très amoureuse, n'oublie pas — ? c'est aussi le dos de la carte postale : comme nous le remarquions un jour, il est aussi légitime de le nommer recto ou verso). Notre grande tropique : tourner le « dos » dans tous les sens, de tous les côtés. Le mot « dos » et toutes les familles qui grouillent derrière lui, à commencer par derrière. Là (*da*) c'est derrière, derrière le rideau ou les jupons du berceau, ou derrière soi. *Dorsum* et la séance continue pour Orphée, il chante, croiront-ils, en s'accompagnant de cette lyre que l'autre a tendue comme tu sais, en s'arrachant le sexe. Tourner le dos, c'est la position analytique, non ? Je suis derrière (*dorsum*) ou bien j'ai le dos tourné, et on a beau le dénier, l'hypnose, ou la narcose, reste de la partie. Socrate en savait quelque chose. Dors, je suis ensommeillé, dors encore, je te somme de dormir, rêve, parle, tourne-moi le dos, reste couché sur le dos, je ne suis que somme, nous sommes, le somme, les sommes, il ne faut plus compter.

Et je mets tout cela sur le dos de Socrate, je lis le chèque qu'il est en train de signer, je le leur refile sans l'endosser et je n'y suis pour personne. Pas vu pas pris, je fonde toute une institution sur de la fausse monnaie en démontrant qu'il n'y en a pas d'autre.

Il n'y a qu'une bonne institution, mon amour, c'est nous.

Ils écoutent, hein ! Qui ? Qui écoute ? Sois rassurée, personne.

La séance continue, tu analyses ça comment ? Je parle grammaire, comme toujours, c'est un verbe ou un adjectif ? Voilà les bonnes questions. Par exemple (je dis ça pour te rassurer : ils croiront que nous sommes deux, que c'est toi et moi, que nous sommes civilement et sexuellement identifiables, à moins qu'ils ne se réveillent un jour) dans nos langues, je, Fido, manque de sexe. Or tous les accidents peuvent arriver dans l'intervalle qui sépare le sujet (qui dit je) et son attribut. A dire *je* seulement, je ne dévoile pas mon sexe, je suis un sujet sans prédicat sexuel, voilà ce qu'il fallait démontrer de « S est p », voilà la performance.

En somme un court métrage pédagogique, un documentaire sur nos grands précurseurs, les grand-pères de la philosophie, des postes et de la psychanalyse. A propos de films (car ce serait de plus notre petit cinéma privé) devrons-nous aussi brûler nos pellicules, les films et les photos ? Moi je serais pour. Nous ne garderions que le mot film (les membranes, les pellicules sensibles, les voiles, les taies, et par ce mot seul nous couvririons tout d'un léger nuage : j'aurais seulement filmé. Non ?)

Début mars 1979.

et si tu as le temps de chercher pour moi les étymologies de *chemin* (cheminer, être en chemin ou acheminer, tout ce qui va du côté du pas, mais aussi de la cheminée : tu vois ce que je cherche, du côté du foyer où ça brûle et du côté des jambes ou des jambages, nel mezzo del cammin de nostra vita). Seulement si tu as le temps, merci

côté

Greph, j'ai retenu les places tout à l'heure, je pars pour Besançon vendredi, avec Graciet. Quatre heures de train, je serai rentré samedi.

Le 9 mars 1979.

Pas mal passé, tu connais mon goût pour ce genre.

Dans le train, sans lui dire l'essentiel, je lui ai un peu raconté le projet de « fiction » : une sorte de fausse préface, une fois de plus, qui, tout en parodiant la littérature épistolaire ou policière (des Lettres philosophiques à la religieuse portugaise, des liaisons dangereuses à Milena) introduirait obliquement à mes spéculations sur la spéculation freudienne. Tout ce livre, des astrologies en accordéon de cartes postales, initierait à la spéculation par la lecture de Sp. Il n'y aurait finalement que cela, tout pourrait revenir à la description patiente, interminable, sérieuse et jouée, directe ou détournée, littérale ou figurée, de la carte d'Oxford. Elle vaudrait pour elle-même et pour toutes les autres. Tu as protesté l'autre jour encore : mais après tout ce sont « mes » lettres, non ? A qui appartiennent des lettres ? Le droit positif ne fait pas la loi, et même si tu ne veux pas me les rendre, je pourrai encore les réinventer. En tout cas je n'en retiendrai que ce qui pourra se *combiner* comme préface aux trois autres textes (*Legs de Freud, Le facteur de la vérité, Du tout*). Ce sera même un combiné, l'ensemble, un appareil émetteur-récepteur : on n'y verra rien, on y entendra seulement des coups de fil dans tous les sens, ce qui lit la carte postale et qui aura d'abord été lu par elle. Socrate lisant Socrate, si tu veux, n'y comprenant tout à coup plus rien, et tout près de se réveiller. Il fait froid dans cet hôtel, tu me manques, tu sais bien que si ton emploi du temps le permettait je t'aurais demandé de m'accompagner.

Je lui ai donc raconté tout ça, en gros, et en lui demandant de ne pas en parler. J'ai un rapport très superstitieux à ce texte, tu sais bien pourquoi. Il avait l'air d'approuver mais je le crois de parti pris. Il m'a fait remarquer avec justesse que la portée « informaticiste » (communication, langage, forme d'échange, théorie du message, émission/réception, etc.) risquait d'être trop lourde et de déséquilibrer comme ferait une thèse, même si c'est ce que je mets en question depuis des siècles. Il faut tenir compte, me dit-il, du fait qu'ils ne lisent pas. Et pourtant, tout cela (en un mot la différance postale), je m'échine, oui, à le leur répéter, ne relève rien, ne relève de rien, ni de la logique de la communication, du langage ou de l'information, qu'ils soient ou non structurés comme un inconscient, ni de la logique de la production (la même au fond, malgré l'opposition apparente), ni de la dialectique négative.

Quand je t'ai dit hier de la gare, au téléphone, nous ne pourrons pas nous remplacer, c'est de l'oubli que je parlais très sincèrement. Comme de l'éternité de mon amour. Tu te substitues à toi-même tout le temps, je t'oublie pour tomber amoureux, de toi, dès la seconde suivante. C'est ma condition, à condition d'aimer.

Je l'ai senti tout de suite, j'étais soulevé, une sorte de lévitation, et dès que tu m'as appelé, la première fois, je t'ai oubliée, j'ai perdu connaissance. Je vais dormir maintenant. Tu n'aurais pas dû me laisser. Tu n'aurais pas dû me laisser partir seul. Un jour quand l'un de nous ne pourra plus dire « je t'aime », il suffira que l'autre encore en ait le souffle, rien n'aura changé. Tu n'aurais pas dû me laisser écrire, tu n'aurais pas dû garder les lettres.

Le 14 mars 1979.

Tu ne pouvais pas m'accompagner à la gare du Nord, mais j'espérais qu'au dernier moment, comme si tu étais devenue folle (ça t'arrive de moins en moins), tu apparaîtrais, comme la dernière seconde, dans le compartiment. Et puis je m'étais résigné, pensant que cette fois tu ne ferais plus un pas, à cause de ce que je venais de te dire, un peu brutalement, de la « dead letter » (tu devrais pourtant comprendre que je ne peux pas exiger maintenant de la famille qu'elle me la rende, à supposer, à supposer que ladite lettre se trouve, qu'elle soit rangée, classée ou cachée quelque part. Elle a pu être détruite par précaution sans que je le sache (ce qui lui ressemblerait bien, autant par la discrétion que par l'indiscrétion violente d'une telle initiative). Et puis la réclamer dans un tel moment ne serait pas seulement indécent, ce serait les induire à chercher, peut-être même à trouver et à lire — n'oublie pas que l'enveloppe est vierge, donc facilement remplaçable — ce que nous aurions sans doute intérêt à laisser à jamais perdu dans un coin. D'autant plus que, je te le dis encore pour la dernière fois et je voudrais que nous n'en parlions plus, les « détails » de cette lettre je les ai d'autant plus facilement oubliés maintenant qu'ils s'oubliaient comme d'eux-mêmes et que c'est de cela surtout que je voulais te parler. Ces « détails » n'ont jamais appartenu à de la mémoire, ils n'y ont jamais accédé. Je crois même que dans cette lettre, au

fond, je ne te parlais que de toi, pour l'essentiel). Dans le train, avant même le départ, à la seconde qui précédait, une vraie hallucination, comme les premiers temps dans la rue où je te voyais tout le temps. Tu apparaissais à l'autre bout de couloir, un cadeau à la main, une petite boîte. C'est si vite reparti, j'aurais voulu t'embrasser longuement debout dans le soufflet du wagon. Comment une hallucination peut-elle à ce point soulever de joie ? Une seconde suffit et je ne demande plus rien d'autre. Il n'y a aucune illusion là-dedans, aucune facilité, très vite j'ai su que je partais *seul,* si seul pour Bruxelles, tel jour, le 14 mars à 14 heures, mais la vie m'était rendue.

Ton absence, c'est pour moi la réalité, je n'en connais pas d'autre. C'est quand je sais que tu n'es pas là, que tu me quittes, m'as quitté, vas me quitter. Voilà mon principe de réalité, la nécessité la plus extérieure, toute mon impuissance. Tu marques pour moi et la réalité et la mort ; absente ou présente d'ailleurs (tu es toujours là, là-bas, en train d'aller venir), cela revient au même, tu *me* marques, tu me signifies la réalité comme la mort, tu les nommes ou les montres du doigt. Et je crois en toi, je te reste attaché. Un autre, que je connais bien, se délierait aussitôt pour courir dans l'autre direction. Je parie qu'il tomberait encore sur toi, je suis bien tombé, alors je reste.

Le 15 mars 1979.

Ce tourment, je l'appelle ainsi parce que c'est le mot, les mots (si du moins l'on veut s'envoyer la langue), ce tourment vient de prendre le relais de l'autre. C'est maintenant ce projet de « publication partielle » qui me devient insupportable, non pas tant à cause de la publication — ils n'y verront que du feu —, que du minutieux découpage auquel tout cela devrait, de ma part, donner lieu. Je le vois en copiste pervers, assis pendant des jours devant une correspondance, deux ans de correspondance volubile, affairé à transcrire tel passage, à gratter tel autre pour le préparer au feu, et il passe des heures de philologie savante à trier ce qui relève de ceci ou de cela, pour ne rien livrer à la publicité, absolument rien qui soit propre (privé, secret), pour ne rien profaner, si c'est encore possible. L'activité de ce copiste tout à coup me paraît ignoble — et d'avance vouée à l'échec. Je n'aurais jamais dû t'en parler. Je me

sens maintenant lié à toi par le fait que, malgré toutes les réserves que tu as d'abord formulées, et que je comprends fort bien, tu sembles maintenant tenir à cette fiction. Mais je ne sais plus. C'est de cela maintenant (le relais du tourment) que je me sens infiniment coupable. Rien qui ne me blesse désormais, et c'est toujours toi ; mon innocence même que je tiens pour vierge, la voici coupable de se sentir innocente. Je ne comprends plus rien à toi, tu as tout vécu d'un autre côté, d'autre part, où je ne suis jamais allé et où je ne te verrai plus jamais. Je ne sais plus à qui j'écris, comment pourrais-je te consulter sur l'innocente perversité de mon projet ? Je le sais de moins en moins, dans ce compartiment j'ai l'impression d'écrire à mon homonyme le plus étranger.

Je n'ai sur toi, faute d'avoir su m'adresser à toi, je veux dire dans la droiture, aucun droit. Et je n'en aurais eu aucun si j'avais pu arriver jusqu'à toi. J'ai pour toi un respect infini, sans aucune commune mesure avec moi. Bien que ma terrifiante jalousie ne soit pas sans rapport avec ce respect, je crois que je n'ai jamais été jaloux de toi-même, plutôt de moi et d'un mauvais accouplement qui nous profanait.

Tu n'y peux rien, de toi je continuerai à recevoir tout, d'avance j'ai tout accepté. C'est notre infernale et divine surenchère. Personne jamais ne saura qui, de toi ou moi, aura été le plus fort, le plus loin. Ni toi ni moi ne le saurons jamais. Qui se sera jeté le plus loin, le plus fort, toujours pour que l'autre à la fin revienne. Nous avons pris tous les risques de l'interruption.

Le train s'approche d'Anvers. C'est à trois quarts d'heure à peine de Bruxelles et j'avais, avant même la conférence, le projet de venir seul ici pour quelques heures. Envie de villes qui te soient inconnues, où tu aurais pu m'accompagner, et je ne sais plus si je les prends pour te les donner ou pour te les soustraire. Je t'avais dit que je viendrais à Anvers, ce matin, et pourquoi, dans cette ville dont je ne connais que le nom et quelques clichés. Si tu étais folle tu serais venue m'attendre comme une hallucinée, j'aurais couru vers toi sur le quai, tout au bord de la voie, j'aurais tout fait pour ne pas tomber

Le 15 mars 1979.

j'ai eu envie de t'écrire, autrement, mais toujours avec la même langue étrangère (ils ne savent pas ce qu'une langue est étrangère). Je suis dans un restaurant pour une heure avant de reprendre le train. Sous la pluie, j'ai sauté de taxi en taxi, de musée en musée (toujours ma barbarie), puis je suis resté longtemps dans la maison de Plantin, comme dans mon église. Je t'en rapporte des dizaines de cartes. Je viens d'en envoyer une à Paul de Man, c'est sa ville. et quand je t'écris tu continues, tu transfigures tout (la transmutation vient de derrière les mots, elle opère en silence, à la fois subtile et incalculable, tu te substitues à moi et jusqu'à ma langue tu te l'envoies alors je me souviens de ces moments où tu m'appelais sans prévenir, tu venais la nuit au fond de ma gorge, tu venais toucher mon nom du bout de la langue. Sous la surface, cela avait lieu sous la surface de la langue, doucement, lentement, un tremblement inouï dont j'étais sûr qu'à la seconde elle n'en revenait plus, une convulsion de tout le corps dans les deux langues à la fois, l'étrangère et l'autre. En surface, rien, une jouissance patiente, appliquée, laissant tout en place, ne forçant aucun mouvement de la langue : alors tu n'entends qu'elle, et nous sommes seuls je crois à recevoir son silence. Jamais elle ne dit rien. Parce que nous savons l'aimer, après notre passage, sans que rien ait changé dans son apparence, elle accepte de ne plus savoir qui elle est. Elle ne reconnaît plus ses propres traits, elle ne fait plus la loi chez elle, même elle n'a plus de mots. Mais pour qu'elle consente à cette folie, il faut la laisser seule avec elle-même au moment où tu entres (tu te rappelles un jour au téléphone je t'avais dit, nous parlions je crois de Celan, laisse-moi ce mot tranquille, et tu avais dit oui ; ce que je voulais encore faire avec lui en me laissant prendre ou pénétrer, je ne peux te le dire (je les comprends bien mais ce n'est pas assez *fort,* cela ne va pas assez loin, il ne se passe pas grand-chose, *tout compte fait,* quand on se précipite sur la langue comme un puceau fébrile (« vous allez voir ce que je lui fais ») qui croit encore qu'on peut s'emparer d'elle, lui faire des choses, la faire crier ou la mettre en morceaux, la pénétrer, inscrire ses griffes le plus vite possible avant l'éjaculation précoce et

surtout avant sa propre jouissance à elle (c'est elle que je préfère toujours

(ils s'en apercevront, si ce n'est déjà fait, un jour, après les facilités qu'ils ont cru prendre avec elle, après les violences épidermiques et les bulletins de victoire révolutionnaire, la vieille est restée impénétrable, vierge, impassible, un peu amusée, toute-puissante, elle a beau faire le trottoir c'est moi qu'elle aime (

je l'ai entendue un jour se moquer doucement, sans un mot, de leur compulsion infantile : croire tout violer en cassant le jouet pour en jeter au loin les morceaux, puis crier fort, très fort

(non, laisser l'autre t'aimer tout habillée, surprendre la chose en plein sommeil, comme si tu gouvernais un rêve, à peine, et au réveil personne ne reconnaît plus rien, personne ne retrouve la disposition du plus petit morceau de langue, personne ne peut plus écrire une lettre, encore moins la signer

(pour cela il faut avoir mon âge et savoir qu'on ne joue pas impunément avec la langue, ça ne s'improvise pas, sauf si l'on accepte à ce jeu de n'être jamais le plus fort

) et moi-même, qui parais en l'occurrence mieux placé que tous ces fins limiers sur nos talons, je perds la piste, je ne sais plus à qui je parle, ni de quoi. Le mal que j'aurais à trier ce courrier en vue d'une publication, il tient entre autres périls à celui-ci : tu sais que je ne crois pas à la propriété, et surtout pas à la forme qu'elle prend selon l'opposition public/privé (p/p, soit). Cette opposition ne marche pas, ni pour la psychanalyse (surtout aujourd'hui avec le quadrillage tranche-férentiel qui s'abat sur les capitales comme un filet qu'ils ne maîtrisent plus eux-mêmes : c'est la fatalité des polices parallèles) ni pour les postes (la carte postale n'est ni privée ni publique) ni même pour la police (ils ne nous laissent, quel que soit le régime, que le choix entre plusieurs polices, et quand une pp (police publique) ne t'aborde pas dans la rue, une autre pp (police parallèle privée) branche ses micros dans ton lit, arraisonne ton courrier, te fait cracher le morceau en pleine extase — et le secret circule en toute liberté, comme secret tu promets je jure, c'est ce que j'appelle une carte postale. mais

leur plus grossière erreur, à nos fins limiers, consistera à te

nommer, ce à quoi je ne me serais jamais risqué. Si je me nomme, moi, ce n'est que pour ajouter à la confusion. Tu comprends, hier, 14 mars, dans mon compartiment de première classe (un train compartimenté, voilà de quoi je parle, et des classes : savais-tu que la *post card,* aux Etats-Unis, fait partie du courrier *first class* ? Elle va aussi vite que nos lettres ; chez nous c'est le contraire, on suppose que la lecture d'une carte postale peut attendre et c'est un bon calcul), hier, donc, tout seul dans mon compartiment, sans doute parce que j'étais si seul, j'ai décidé de faire sauter tous les postes de police (privée et publique) et même toutes les postes, à la ville et à la campagne, l'une après l'autre, et de le faire justement tout seul. Je le ferai à leur barbe, sous leur barbe, en caressant la barbe de Plato et de Socrates, en y piquant, comme je le fais ici, des mots sans destination finale, les seuls qui échappent aux pp, en multipliant les lettres anonymes. Et ils ne me retrouveront pas, ils chercheront dans toute sorte de directions, imagineront tous les mobiles et les plus pathétiques. Ils ne sauront pas que c'est toi, et que c'est toi que j'aime, parce que c'est la chose la plus évidente.

Toi-même tu t'égarerais en te nommant, c'est la faute que tu as commise en choisissant ou en arrêtant ta « détermination », sous la loi de la modiste. Tu as cru pouvoir déterminer, ma pauvre, et mieux, « te » déterminer ! Ton innocence est désarmante. Jamais tu n'as été aussi obéissante qu'au moment où tu as cru ainsi te reprendre, et ton autonomie. Je t'ai vue alors, tu croyais tout arrêter, arrêter tout le monde (je parle d'arrestation), arrêter le temps même, et lui faire signer un contrat avec lui-même, tu as fait irruption dans le salon, armée jusqu'aux dents : que personne ne bouge, chacun à sa place, déclinez votre identité l'un après l'autre, pas tous à la fois. Tu avais surtout peur que quelqu'un change de place ou en occupe plusieurs à la fois. Tu voulais tout tenir sous ton regard, savoir qui était qui, qui était allié avec qui, et d'abord, ma toute-déterminée, avec toi que j'aime. Et maintenant, parce que je t'aime encore mieux, je te laisse : plus indéterminée que jamais. Et sur ta détermination je pleure. Au fond du malheur je tremble de joie, une joie très singulière. Nous sommes une foule, toi et moi, et c'est bien, une immense collection dispersée. Nous aurions couru le risque, si je m'étais plié à ta détermination, et déjà cela s'annonçait, de

former une société, pire, un Etat dans l'Etat, un empire. Nous aurions fermé les frontières sur notre secret. Notre secret j'aime qu'il règne désormais sans limite. Et sans loi.

C'est bien que tu ne sois pas venue à la gare.

Mars avril 1979.

J'ai commencé à relire, à trier, à fouiller dans la boîte (mon premier gift, tout de suite elle n'a plus suffi). Ça déborde de partout, jamais je ne pourrai.

Tu n'arriverais jamais à savoir, ni eux, si, quand je me sers d'un nom c'est pour dire Socrate c'est moi ou « Socrate » a sept lettres. C'est pour ça qu'on ne pourra pas traduire.

Mars-avril 1979.

les mères ? mais ce sont celles qui lisent les lettres. Demande à tous les adolescents, et c'est par jalousie qu'elles ouvrent les tiroirs.

quel couple nous avons là !

J'ai décidé de ne reproduire que les mots, aucune iconographie, fors la carte d'Oxford. Qu'aurions-nous fait autrement de toutes les autres, des films, des cassettes, de ce morceau de peau avec le dessin ? Pour qu'il ne reste que des supports insupportables, des cartes postales, je brûle tous les supports et ne garde que quelques séquences purement verbales.

Le couple royal nous l'avons ici entre le père et le fils.

J'ai passé une heure à recenser tous les sens anglais du mot « post », « poster ». J'aurais dû écrire le même livre en plusieurs langues, pour voir. Je l'ai un peu fait, mais avec ma négligence habituelle et sans insister, c'est dommage, jamais je ne conduirai rien à son terme.

et tout débrancher, jusqu'au téléphone, de toute branche familiale.

Je ne m'y résoudrai jamais, car *laisser à* ses héritiers, c'est ne pas les laisser, ne pas les laisser être ou vivre. Je ne leur abandonnerai rien, il n'y a que des héritages empoisonnés, et empoisonné je le suis trop moi-même. Mieux ils

m'oublieront, et toi, mieux ils sauront que je n'aime qu'eux. Ils disparaissent alors avant moi.

Wechsel der Töne, ce livre serait d'une perversité polymorphe. Des beaux-arts pour commémorer l'assassinat d'une infante, notre fille unique, peut-être. Pas un mot qui ne soit dicté à l'envers, programmé au dos, dans le dos de la carte postale. Tout consistera à décrire Socrate avec Platon lui faisant un enfant dans le dos, et je ne retiendrai que le lexique requis par chaque trait du dessin. Bref il n'y aura que du dos, et même le mot « dos », si tu veux bien y prêter une attention fidèle et garder la mémoire.

Mars-avril 1979.

le chef d'accusation ou l'accusé de réception. Ne plus espérer en prendre un jour connaissance.

pour qu'ils ne puissent plus lire, lire sans devenir fous, au-delà du principe de plaisir. ma voix porte au-delà du principe de plaisir.

inutile de m'attendre, mettez-vous à table sans moi, je ne sais pas quand j'arriverai.

Mars-avril 1979.

tant de fils, et pas seulement les miens, mais je suis le dernier à les tirer, à prétendre les tenir en mains. Je suis plutôt la marionnette, j'essaie de suivre le mouvement.

J'appellerai du bureau pour te dire à quelle heure tu pourras me joindre (ce sera sans doute très tard, ça traîne toujours avec les questions). Si tu n'es pas là, laisse un message sur le répondeur. De toute façon, je te laisse la voiture et les papiers.

Mars-avril 1979. Non, si je meurs, c'est parce qu'il y a *deux* blessures. Une seule n'entame jamais rien. Deux blessures et une seule plaie, l'enfer auquel je crois maintenant pour m'y être laissé envoyer — les deux forment un couple inséparable

Le 9 mai 1979.

Sam est venu me chercher à la gare, puis nous avons longuement marché dans la forêt (un homme est venu nous saluer en croyant me reconnaître, puis s'est excusé au dernier moment — il doit souffrir, comme moi, de plus en plus, de prosopagnosie, un entraînement diabolique à trouver de la ressemblance aux visages, à reconnaître, à ne plus reconnaître). Je lui ai dit quelques mots de mes cartes postales, en lui demandant le plus grand secret. Ce matin, à Fribourg où il m'a accompagné en voiture, j'ai compris qu'il en avait aussitôt parlé à Kittler, mon hôte ici, et peut-être à sa femme (psychanalyste). Le secret des cartes postales, il brûle — les mains et la langue — on ne peut pas le garder, c.q.f.d. Il reste secret, ce qu'il est, mais doit aussitôt circuler, comme la plus hermétique et la plus fascinante des lettres anonymes — et ouvertes. Je ne cesse pas de le vérifier. S.
devait résumer et traduire ma conférence (au *studium generale*). Je m'interrompais aux endroits qu'il avait *lui même* choisis et cochés dans mon texte (toujours sur « La folie du jour », le titre cette fois) et il en prenait prétexte pour parler plus longuement que moi, sinon, je n'ai pu en juger, pour détourner l'attention du public, voire le sens ou la lettre de mon propos. Nous en avons ri ensemble et le rire entre nous est une chose mystérieuse, que nous partageons plus innocemment que le reste (un peu compliqué par des stratégies), comme une explosion désarmante et comme un terrain d'études, un corpus d'histoires juives. A propos d'histoires juives : tu imagines à quel point je peux être hanté par le fantôme de Heidegger dans cette ville. Je suis venu pour lui. J'essaie de reconstituer tous ses chemins, les lieux où il a parlé (ce *studium generale* par exemple), de l'interroger, comme s'il était là, sur l'histoire des postes, de m'approprier sa ville, de flairer, d'imaginer, etc. De répondre à ses objections, de lui expliquer ce qu'il ne comprend pas encore (j'ai marché avec lui pendant deux heures ce matin, puis je suis entré dans une librairie, j'ai acheté quelques cartes et reproductions, comme tu vois (je te rapporte aussi un album, *Freiburg in alten Ansichtskarten*), et je suis tombé sur deux livres de photographies qui m'ont coûté très cher, l'un sur Freud, très riche, l'autre sur Heidegger at home, avec Madame et des journalistes du Spiegel en 1968). Eh bien voilà, rentré à l'Hôtel Victoria (c'est de là

que j'ai appelé), je me suis couché pour feuilleter les albums et j'ai éclaté de rire en trouvant à Martin la tête d'un vieux Juif d'Alger. Je te montrerai.

Le 9 mai 1979.

Je t'écris dans le train qui me ramène de Strasbourg (j'ai failli le manquer, dès lors que S. m'y accompagnait : il arrive toujours en retard, toujours le dernier quand il arrive — là je l'attendais rue Charles-Grad où comme à l'aller je m'étais arrêté. Nous avons parlé de l'Athenaeum — et de plus d'un symposium en perspective : car il faut remettre ça, et plusieurs fois dans l'année qui vient).
si tu ne le fais pas, je ne mourrai pas, de cela je ne veux pas te charger. Choisis donc ton moment.

Tout à l'heure, quand nous avons failli manquer le train, je me suis rappelé la seule fois où cela nous était arrivé, en pleine nuit, devine où. Je ne sais pas encore si tu auras pu venir m'attendre.

Je feuillette mes albums. Depuis le temps que j'en parle, et qu'elle m'obsède comme ton double, je n'avais jamais vu Sophie. La voici, avec son père, j'essaie de la décrire telle que je la vois (avec les yeux de Freud, bien sûr).

quel couple ! inséparable. D'ailleurs ils sont réunis sur la même photographie, lui de face, regardant vers le monde, elle, un peu plus bas, de profil, tournée vers lui (tendre et protégée). Toujours le même scénario, il y a aussi une photographie de Heidegger (jeune, en uniforme militaire, on voit les épaulettes) « *H. & his fiancée, Elfriede Petri 1916* ». Il regarde droit devant lui et elle, de profil, très belle, les yeux penchés, amoureuse, serre à la vérité son visage contre celui de Martin, comme si elle cherchait refuge auprès de lui, comme si elle se mettait à l'abri, à l'abri de lui. Ces photos de couple sont effrayantes, avec le maître qui te regarde et elle blottie contre lui, à ne plus rien voir d'autre. Nous avons une autre politique de la photographie, n'est-ce pas, non que tu sois toujours un bon maître et que tu me donnes le droit de regarder ailleurs, mais tout de même. Enfin je soupçonne ces instantanés d'être plus difficiles à déchiffrer, je guette toutes les impostures sous ces

poses photographiques « pour l'éternité ». Le photographe Halberstadt a dû en voir des choses, par exemple entre son beau-père et sa femme ou, si tu préfères, sa fille. Tous les portraits qu'il aura dédicacés, le vieux, tous les cadeaux qu'il affectait de distribuer, qu'il promettait, faisait attendre, accordait sous condition, son côté Mistinguett ou, plus près de nous, tu vois de qui je parle

En face de cette photographie, un extrait de la lettre de Freud à Max Halberstadt après la mort de sa fille ou, si tu préfères, de sa femme : il lui dit qu'il connaît sa douleur comme il connaît la sienne (je n'invente rien), qu'il ne cherchera pas à le consoler, comme « toi tu ne peux rien faire pour nous » (*ich mache keinen Versuch, Dich zu trösten, wie Du nichts für uns tun kannst*). « Mais alors pourquoi est-ce que je t'écris ? » (*Wozu schreibe ich Dir also ?*) Etc. Tout cela tombe sous le sens, qu'écrire d'autre ? Et pourtant, de l'autre main il écrivait cette lettre que je cite dans le *Legs* (la séance continue, après sept ans de bonheur, le gendre n'a pas à se plaindre, etc.). D'ailleurs dans cette lettre-ci, que je lis en ce moment dans le train (j'ai l'album, il est lourd et épais, sur les genoux, ce papier posé sur la tête de Freud qui couvre toute la page), il lui dit qu'il ne faut pas « se plaindre », on ne le peut pas, ni trop creuser. Il faut baisser la tête sous le coup « du destin » et « *mit dem höhere Gewalten spielen* » ! Quelques pages plus loin, tu le vois avec Heinz sur ses genoux (son je/nous) et Ernst debout qui se serre en vérité contre lui. Puis Heinele tout seul, nu, plus jeune : Norbert, mon petit frère mort. Encore sept lettres, deux fois.

C'est la fin d'une époque. Une fin de course aussi ou un banquet qui traîne en longueur au petit matin (je ne sais plus à qui je disais que « époque » — c'est pourquoi je m'interroge à ce sujet — reste, à cause de la halte, une idée postale, d'avance contaminée par la différance *postale,* et donc par de la station, de la thèse, de la position, finalement par le *Setzen* (par la *Gesetztheit des Sichsetzens* dont il parle dans *Zeit und Sein*). Le principe postal *n'arrive pas à* la différance, encore moins à « être », il se les destine dès le « premier » envoi. Maintenant il y a aussi des différences, il n'y a que ça, dans la différance postale ; on peut encore, par figure repliée sur elle-même, les nommer « époques » ou sous-époques. Dans la grande époque (dont la technologie

est marquée par le papier, la plume, l'enveloppe, le sujet destinataire individuel, etc.) et qui va disons de Socrate à Freud et Heidegger, il y a des sous-époques, par exemple le processus de monopolisation étatique, puis en lui l'invention du timbre-poste et la convention de Berne pour ne prendre que des indices aussi insuffisants. Chacune a sa littérature (dont je tiens qu'elle est *en général* d'essence policière et épistolaire, même si en elle le genre policier ou épistolaire la replie plus ou moins strictement sur elle-même).

Ici Freud et Heidegger, je les conjoins en moi comme les deux grands fantômes de la « grande époque ». Les deux grand-pères survivants. Ils ne se sont pas connus mais ils forment selon moi un couple, justement à cause de cela, de cette singulière anachronie. Ils se lient sans se lire et sans correspondre. Je t'ai souvent parlé de cette situation et c'est cette image que je voudrais décrire dans *Le legs :* deux penseurs qui n'ont jamais croisé un regard et qui, sans jamais recevoir un mot de l'autre, disent le même. Ils sont tournés du même côté.

Les maîtres-penseurs sont aussi des maîtres de poste. Savoir bien jouer avec la poste restante. Savoir ne pas être là et être fort de ne pas être là tout de suite. Ne pas livrer sur commande, savoir attendre et faire attendre, aussi longtemps que l'exige ce qu'il y a en soi de plus fort — et jusqu'à mourir sans rien maîtriser de la destination finale. La poste est toujours en reste, et toujours restante. Ça attend le destinataire qui peut toujours, *d'aventure,* ne pas arriver.

Et le principe postal n'est plus un principe, ni une catégorie transcendantale ; ce qui s'annonce ou s'envoie sous ce nom (parmi d'autres noms possibles, comme toi) n'appartient plus assez à l'époque de l'être pour se soumettre à quelque transcendantalisation, « au-delà de tout genre ». La poste ce n'est qu'un petit pli, tout aussi bien. Un relais pour marquer qu'il n'y a jamais que des relais.

Nancy, tu te rappelles Nancy ?

Bref, c'est ce que j'essaie de lui expliquer. La *tekhnè* (et il aurait sans doute considéré la structure postale et tout ce qu'elle commande comme une *détermination* (oui, précisément, c'est ton mot), une détermination métaphysique et technique de *l'envoi* ou de la destinalité (*Geschick,* etc.)

de l'être ; et toute mon insistance sur les postes, il l'aurait considérée comme une métaphysique correspondant à l'ère technique que je décris, la fin d'une certaine poste, l'aube d'une autre, etc.) ; or la *tekhnè*, c'est toute la différance — infime et décisive — *n'arrive pas*. Pas plus que la métaphysique, donc, et que la positionnalité ; toujours, déjà elle parasite ce à quoi il dit qu'elle arrive ou qu'elle arrive à arriver. Cette infime nuance change tout du rapport entre la métaphysique et ses doubles ou ses autres.

La *tekhnè* n'arrive pas à la langue ou au poème, à la *Dichtung* ou au chant, entends-moi : cela peut vouloir dire à la fois qu'elle ne parvient pas à les effleurer, à les entamer, elle les laisse vierges, n'arrivant pas à arriver jusqu'à eux, et pourtant elle n'a pas à leur arriver comme un accident ou un événement parce qu'elle les habite et les suscite.

A Strasbourg, j'avais envie de lui dire que je l'aime tout en ayant peur de sa lucidité de voyante, qui fait peur parce qu'elle voit juste mais qui se trompe parce qu'elle est juste, comme la loi. Je n'ai pas osé le lui dire et d'ailleurs nous n'avons jamais été seuls ensemble.

Toute l'histoire de la *tekhnè* postale tend à river la destination à de l'identité. Arriver serait à un sujet, arriver à « moi ». Or une marque, quelle qu'elle soit, se code pour faire empreinte, fût-elle un parfum. Dès lors elle se divise, *elle vaut plusieurs fois en une fois :* plus de destinataire unique. C'est pourquoi, en raison de cette divisibilité (l'origine de la raison, l'origine folle de la raison et du principe d'identité), la *tekhnè* n'arrive pas à la langue — à ce que pour toi je chante.

Si seulement tu me réponds, ma réponse, ma responsa, ma promise, toi ce sera toi. Mais pour cela il ne suffit pas de répondre une fois, avec des mots, mais toujours de nouveau, sans réserve, il faut nous suivre partout. Si tu savais comme je t'aime, mon amour, tu le ferais, tu n'y résisterais plus. Qui es-tu, mon amour ? tu es si nombreuse, si partagée, toute compartimentée, même quand tu es là, toute présente et que je te parle. Ta sinistre « détermination » nous a coupés en deux, notre corps glorieux s'est divisé, il est redevenu normal, il a préféré s'opposer à lui-même et nous sommes tombés, nous nous sommes laissé tomber de part et d'autre. Notre ancien corps, le

premier, je le savais monstrueux, mais je n'en ai pas connu de plus beau, je l'attends encore.

Tu n'as pas su jouer avec le temps, et quand je suis en train, je reprends toutes les mesures. Le mètre n'y est plus tout à fait le même que le même qui reste sur le quai. Nous aurions dû vivre en train, je veux dire beaucoup plus vite que nous ne l'avons fait. Souvent je pense à l'exemple de la femme enceinte qui, voyageant dans l'espace à telle vitesse, après neuf mois du temps de son enfant, revient lui donner le jour sur terre, et tout le monde a vieilli de vingt ans, toutes les conditions sont changées. Je pense aussi aux « trous noirs » de l'univers où nous nous sommes aimés, je pense à toutes les lettres que je ne t'aurai jamais envoyées, à toute la correspondance que nous aurons rêvée ensemble, je pense que je ne sais plus où je vais, je pense à tous ces coups du sort, je pense à toi si tu étais là, je t'entraînerais quelque part et sans attendre nous nous ferions un enfant, puis nous reviendrions nous asseoir dans ce compartiment comme si de rien n'était.

Mai 1979.

J'ai trouvé la liste et je sors faire des courses. Regarde cette coupure que je reçois ce matin : c'est de bonne guerre et j'ai dû tout faire pour ça, au fond je devrais m'en réjouir mais quand je les vois montés contre je ne sais qui (contre moi, disent les plus vulgaires et les plus niais) je me demande toujours pourquoi *ils* ne se demandent pas devant quoi ils montent ainsi la garde, ces chiens, avec cette inquiétude et cette solidarité de salut public.

J'ai « travaillé » ce matin mais tu sais maintenant ce que j'entends par là : le deuil — de moi, de nous en moi.

plus de revenants, ce serait un livre spectral... donner à la police juste de quoi la semer, et avec elle tous et toutes les postes, les institutions, les ordinateurs, les pouvoirs, les dupin et toute leur bobinarité (*fort/da*), les Etats, voilà ce que je suppute, ou compute, ce que je trie pour défier tous les tris.

Mai 1979. J'ai beaucoup repensé à ton rêve de cartable, voici

Mai 1979. Ce qu'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire. Moi, je suis un homme de parole, je n'ai jamais rien eu à écrire. Quand j'ai quelque chose à dire je le dis ou me le dis, basta. Tu es la seule à comprendre pourquoi il a bien fallu que j'écrive exactement le contraire, s'agissant des axiomatiques, de ce que je désire, de ce que je sais être mon désir, autrement dit de toi : la parole vive, la présence même, la proximité, le propre, la garde, etc. J'ai nécessairement écrit à l'envers — et pour me rendre à Nécessité.

et « fort » de toi.

je dois t'écrire cela (et à la machine puisque j'y suis, pardon : parfois j'imagine une analyse, demain, avec un patient qui écrirait sur son genou et même, pourquoi pas, à la machine ; elle, la psychanalyste, serait derrière et lèverait le doigt en silence pour marquer le début ou la fin de séance, les ponctuations, les alinéas) pour répondre une dernière fois à une question désormais périmée (elle le fut toujours, en fait) : la seule chose que je regrette d'avoir perdu, c'est l'enveloppe. Pour la modiste, le cachet de la poste aurait fait foi.

Il n'y aurait que des « fac teurs » donc pas de vérité. Seulement des « media », en tenir compte dans toute guerre contre les media. On ne leurs substituera jamais de l'immédiat mais d'autres dispositifs et d'autres forces.

L'homme aux loups est mort le 7 mai. C'est un peu de moi qui s'en va. T'avais-je dit que je suis aussi Ernst, Heinele, Sigmund, Sophie et HAlberstAdt (ce dernier, le gendre reproducteur, le géniteur de Ernst, était, ne l'oublie pas, phOtOgrAphe) ? C'est la nouvelle que je m'écris, *fort : da* et 4 + 1 (à suivre). Les quatre coins et colin-maillard à la fois. Ce livre sera ton *De fato,* tes *Destinées,* ton *Fortune-telling book, Moira,* ton *Dit,* un Fatum, le lot qui m'est échu en partage, *Ich kenne Dein Los...*

question à propos de l'Homme aux loups : une lettre « incorporée » arrive-t-elle à destination ? Et peut-on donner à une autre qu'à soi, si donner, *le* donner doit être aussi introjecté ? Nous sommes-nous jamais donné ? Si nous nous sommes donné *quelque chose* nous ne nous sommes rien donné. C'est pourquoi je crois de plus en plus à la nécessité de

tout brûler, de ne rien garder de ce qui s'est *passé* (donné) entre nous : notre seule chance.

ne plus s'permettre. Et quand j'ai l'air de vouloir m'assurer un pouvoir ou une possession, surtout à ton endroit, si je peux dire, lorsque tu es en cause, c'est que je suis blessé, blessé à mort.

La lettre « intériorisee », sur quelque mode que ce soit (sucée, bue, avalée, mordue, digérée, respirée, humée, flairée, vue, entendue, idéalisée, prise par cœur et à qui que ce soit souvenue ou en voie de l'être), la « lettre » quand tu la prends sur toi et ne te contentes pas de l'« incorporer » en la laissant fermée dans un lieu de ton corps, la lettre que tu t'adresses présentement, et même en voix et même à vif, la lettre alors peut ne pas arriver à destination, et moins que jamais : elle n'arrive pas à s'arriver à l'autre. C'est la tragédie de moi dans l'« introjection » : il faut s'aimer pour s'aimer, enfin, si tu préfères, mon amour, pour aimer.

Une date, par exemple à l'envoi d'un pli, n'est jamais perceptible, on ne la voit jamais, elle ne vient jamais à moi, en tout cas à la conscience, là où strictement elle a lieu, d'où l'on date, signe, expédie. Il n'y a là que du faux-jour et du demi-deuil. Tout se passe en retraits.

Je dois partir maintenant. Nous nous retrouvons après la séance. Ce sera la dernière, je n'ose plus dire la dernière de l'année, tous les rendez-vous me font mal désormais. Notre temps n'est plus le même (il ne l'a jamais été, je sais, mais auparavant c'était la chance). Tu as prononcé le mot « irréversible » au téléphone, avec une légèreté qui m'a coupé le souffle (elle est folle ? elle est donc morte ? mais c'est la mort elle-même et elle ne s'en doute même pas, l'étourdie ? Sait-elle même ce qu'elle dit ? L'a-t-elle jamais su ? Le mot « irréversible » m'a même paru un peu bébête, pour ne rien te cacher, also sprach ta modiste). Mais j'ai décidé d'être gai ce soir, tu verras.

Le 31 mai 1979.

petite répétition générale *avant* les Etats Généraux. Bien qu'ici cela ne se soit pas mal passé, j'ai compris que nous pouvions nous attendre au pire, j'en vois assez distinctement le profil. Encore une de nos « conceptions »

géniales : à fuir comme la peste mais cela devait sans doute arriver et je m'y suis précipité, comme tout le monde, une fois de plus. Tu verras, ils seront tous au rendez-vous.

Il est trop tard pour continuer à t'écrire. Les Joly ont invité des amis à dîner, je te raconterai. Demain matin très tôt, il m'accompagne à l'aéroport.

Je voudrais mourir. Dans la montagne, un lac, longtemps avant toi. Voilà de quoi je rêve, et ce tri postal me soulève le cœur. Avant ma mort je donnerais des ordres. Si tu n'es pas là, on retire mon corps du lac, on le brûle et on t'envoie mes cendres, urne bien protégée (« fragile ») mais non recommandée, pour tenter la chance. Ce serait un envoi de moi qui ne viendrait plus de moi (ou un envoi venu de moi qui l'aurais ordonné, mais plus un envoi de moi, comme tu préfères). Alors tu aimerais mêler mes cendres à ce que tu manges (café le matin, pain brioché, thé à 5 heures, etc.). Passé une certaine dose, tu commencerais à t'engourdir, à tomber amoureuse de toi, je te regarderais t'avancer doucement vers la mort, tu t'approcherais de moi en toi avec une sérénité dont nous n'avons pas idée, la réconciliation absolue. Et tu donnerais des ordres... En t'attendant je vais dormir, tu es toujours là, mon doux amour.

Le 23 juin 1979.

tu m'avais laissé, je suivais docilement le rêve, je ne gouvernais que d'une main très discrète. Quelqu'un, ce n'était pas tout à fait toi, mais tout de même, me conduisait dans un labyrinthe fleuri, toute une cité qui s'ouvrait sous mes pas une fois franchi le porche d'une maison parisienne. Cela suivait le symposium consacré, dans l'après-midi, à Peter Szondi. Il y fut beaucoup question de Celan. Sa femme était là. Elle porte un nom étrange. Je ne la connaissais pas et nous nous sommes salué presque sans rien dire. Il était entre nous. Pas fini de m'expliquer avec ces deux suicides (deux noyades aussi, tu sais de quoi je parle) et avec ces deux amitiés (entre eux et entre nous). Ils forment un couple, pour moi maintenant, pour moi et avec moi. Ce qui s'est passé, derrière nos rencontres rares et muettes, cela me reste impensable, d'autres m'en parlent maintenant avec insistance, en France et en Allemagne, comme s'ils

savaient pour avoir lu. La voix tremblante j'ai risqué quelques mots quand on m'a donné la parole, j'ai prononcé le nom de Celan tout en m'y refusant. De même, d'une ellipse j'ai dit mes réserves sur telle opposition (je ne sais plus d'où elle venait, de Benjamin, je crois, encore le rojudéosuicide) entre la littérature du « kiosque » et celle du « coffre-fort » : on n'a jamais à choisir entre ce qui se lit à livre ouvert (visible comme le nez au milieu de la « figure » !) et la crypte la plus hermétique. C'est le même — support insupportable. Je n'ai pas osé dire « comme une carte postale », l'atmosphère était trop pieuse. A la sortie, présentations diverses. « Avec vous, on ne peut plus se présenter » me dit une jeune Américaine (je crois). Elle me fait comprendre qu'elle avait lu (avant moi, donc, elle arrivait des Etats-Unis) « Moi, la psychanalyse » où je laisse jouer, en anglais, le vocabulaire si difficile à traduire de la présentation, des présentations, des « *introductions* », etc. Comme j'insistais pour savoir son nom (insister c'est trop dire), elle m'a dit « Métaphysique » et s'est refusée à ajouter un seul mot. J'ai trouvé ce petit jeu assez fort et j'ai senti à travers l'insignifiante frivolité de l'échange qu'elle était allée assez loin (on m'a dit ensuite qu'elle était « germaniste »).

J'ai compris que c'était toi. Tu as toujours été « ma » métaphysique, la métaphysique de ma vie, le « verso » de tout ce que j'écris (mon désir, la parole, la présence, la proximité, la loi, mon cœur et mon âme, tout ce que j'aime et que tu sais avant moi)

pour mettre en déroute les chasseurs de prime, leur laisser un photomaton, une carte postale style portrait-robot, une affiche ou un poster (« wanted ») : qu'ils désirent avoir sa peau mais sans rien pouvoir en faire. Voilà de la littérature sans littérature, pour démontrer que toute une époque de ladite littérature, sinon toute, ne peut survivre à un certain régime technologique des télécommunications (le régime politique à cet égard est secondaire). Ni la philosophie, ni la psychanalyse. Ni les lettres d'amour. Celles que tu m'écris je les relis en courant dans la rue et je hurle de douleur comme un fou, ce sont les plus belles que j'aie jamais lues, les premières qu'on ait jamais écrites mais aussi, je dois te le dire, les dernières. Tu ne m'étais pas seulement prédestinée, tu étais prédestinée à écrire les dernières lettres d'amour. Après, ils ne pourront plus, ni moi, et j'en conçois

un peu de peine pour toi. Non seulement parce que ton amour en reçoit une teinte un peu eschatologique et crépusculaire, mais parce que, ne sachant plus écrire des « lettre-damour », ils ne te liront jamais.

« *Wachs, / Ungeschriebnes zu siegeln, / das deinen Namen / erriet, / das deinen Namen / verschlüsselt.* », c'est Celan, *Mit Brief und Uhr*, dans *Sprachgitter* qu'il m'avait donné en 1968.

Fin juin 1979.

et je dis vivement que je meure. Ou vivement que ce livre soit derrière moi. « La vie est un bien positif mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, c'est zéro. » C'est signé par celui que tu avais fait mine de citer un jour pour me dire (sans me dire) le pire (un extrait des *Confessions*, je crois). Je suis maintenant tombé de mon trapèze volant. Est-ce parce que le filet tout à coup m'est promis ? Ou le contraire ?

En ne t'envoyant que des cartes postales, en somme, même si c'était un flot ininterrompu de lettres interminables, j'ai voulu pour toi la légèreté, l'insouciance, ne jamais te peser.

Je suis déjà tombé mais ce fut le début d'un compte « à rebours » (je ne peux jamais me servir de cette expression sans penser à ce livre, à notre grammaire des parfums et à cet autre *Banquet*, celui de Dante que me fait lire Dragonetti : « La plus simple quantité, qui est l'*un*, est plus odorante dans le nombre impair que dans le pair. ») Au bout du compte, première chance ou première échéance, la grande brûlure de cet été. Tu seras là, dis-moi, au dernier moment, une allumette chacun pour commencer. Je propose que nous le fassions en septembre juste avant mon départ (pas seulement à cause du 7, de l'agonie de mon père et de tout ce qui s'est joué pour nous, chaque année, de décisif à cette date, du début à la fin, rappelle-toi, mais parce qu'il me faut tout ce temps pour y travailler, m'y préparer, tout ce temps pour le deuil et pour la fête. Nous toucherons au feu un jour de grand pardon, peut-être, ce sera au moins la troisième fois que je joue avec le feu ce jour-là, et chaque fois pour le départ le plus grave. Tu ne connaîtras pas de meilleur profanateur, de parjure plus fidèle — et le pire, mon Dieu, c'est que le

trapéziste de la nouvelle ils ont beau le considérer comme un virtuose, ce que d'ailleurs ils lui pardonnent mal, il ne s'amuse pas. Il n'a pas le choix et il risque sa vie, au moins la sienne, à chaque instant.

Fin juin 1979.

Je n'en peux plus, je vais courir. Passé des heures à relire. J'essaie de trier, c'est impossible, je ne peux même plus relire, je me noie, dans toi, dans nos larmes, dans la mémoire sans fond.

Peur de mourir, oui, mais ce n'est rien à côté de l'autre terreur, je n'en connais pas de pire : survivre, à mon amour, à toi, à ceux que j'aime et qui le savent, être le dernier à garder ce que je voulais vous confier, mon amour.

Imagine le vieil homme qui reste avec son testament entre les mains, qui vient de lui revenir (Freud disait que la chose la plus monstrueuse c'est de voir mourir ses propres enfants, c'est de lui la chose que j'ai le mieux comprise — et toi, de moi, le moins bien peut-être, à moins que ce ne soit le contraire — et c'est pourquoi j'ai trouvé monstrueux qu'après la mort de sa fille il ait pu dire « la séance continue »), le vieil homme qui reste le dernier à se lire, tard dans la nuit.

J'ai couru pendant une demi-heure (toujours après toi, tu sais, en te parlant continûment comme je fais toujours). J'ai aussi pensé qu'ils pourraient considérer, à la lecture du courrier trié, que ces lettres je me les envoie, tout seul : sitôt expédiées elles me parviennent (je reste le premier et le dernier à les lire) par le trajet d'un « combiné » émetteur-récepteur. Par ce dispositif banal, je serais l'écouteur de ce que je me raconte. Et, si tu suis bien, cela parvient *a priori* à destination, avec tous les effets recherchés. Ou encore, ce qui revient au même, je trouve le meilleur moyen pour me trouver *a priori,* en train de m'attendre et de m'atteindre, partout où ça arrive, toujours ici et là à la fois, *fort und da.* Alors ça arrive toujours à destination. Eh ! c'est une bonne définition de « moi » et du phantasme, au fond. Mais voilà, je parle d'autre chose, de toi et de Nécessité.

Fin juin 1979.

tu me crois quand ça t'arrange et tu seras sûre d'être dans le vrai.

Rêve de tout à l'heure : obséquieux, autour du mot obséquieux. On me pressait, je ne sais plus qui, obséquieusement, de publier, de laisser lire, de divulguer. Mais le mot « obséquieux » avait la vedette. J'essaie de comprendre, de suivre du côté de ce qui reste à suivre, de toute l'obséquence requise, de la mère survivante qui suit la « dead letter ».

Je relis, tantôt en sombrant dans notre immense mémoire, tantôt avec la méticuleuse attention du philologue. Même dans les années et les années qui ont précédé la séquence d'Oxford (à propos j'ai décidé d'y retourner après le symposium de Strasbourg, vers le 15 juillet, j'irai seul), le lexique « postal » est déjà surabondant, par exemple le jeu sur le mot timbre, et avant même l'obsession qui date de Yale. Je pense à l'instant que toute « production », comme ils disent, d'un concept ou d'un système qui ne va jamais sans un nom et une effigie, c'est aussi l'émission d'un timbre-poste, qui est lui-même une carte postale (image, texte, reproduction et le plus souvent de forme rectangulaire). Timbre : type : *Prägung des Seins.*

The anxiety of influence naît alors de ce que pour faire tel trajet, pour transmettre ou transférer tel message, tu dois d'avance payer le timbre, le faire composter ou oblitérer, te faire taxer de ceci ou de cela, par exemple de platonisme. La redevance ne revient pas aux morts qui sont morts mais à leur nom (c'est pourquoi seuls les mortels sont nommables et on meurt du nom même), et rien n'arrive *à la fois* à un nom et à son porteur. Un maître-penseur émet des timbres-poste ou des cartes postales, il construit des autoroutes à péage : mais contrairement aux apparences, personne n'aperçoit ni ne perçoit rien.

Il y a aussi le mot « voiture » — à croire que nous avons passé notre vie en voiture, et plusieurs voitures qui se rencontrent, s'immobilisent l'une en face de l'autre au premier rendez-vous, et des volants tenus à 4 mains, et des poursuites et des croisements et je te double et tu me doubles et les trajets qui se perdent dans la nuit, les portières qui claquent et tu marches sur moi et je t'envoiture encore, et les pannes et

le réveil au bord de l'autoroute, tu m'avais arrêté au milieu des camions

Ce secret entre nous n'est pas le nôtre.

J'ai de plus en plus de mal, du mal à t'écrire. Je sais maintenant à quoi sont vouées ces lettres, mais je l'ai toujours su.

Le 4 juillet 1979.

Je viens de t'appeler du restaurant puis de rentrer à la Cité. Oui, quel apaisement après l'enfer. Pardonne-moi, je vais trop mal.

Cela ne m'empêche pas de « vivre » ou de paraître. Etrange symposium, le plus amical, si on peut dire, le plus « familial » même (Martine occupe la chambre à côté de la mienne, et elle a l'air assez gai). Ils sont tous là

Métaphysique aussi, dont je t'avais parlé.

Et tu es là, toute proche, tu ne me quittes pas (malgré toute la « détermination » à laquelle tu crois tant, je te garde, je nous garde jalousement.

Sous le prétexte de la « loi du genre » et de « la folie du jour », je parlerai de toi, ils ne le sauront pas et du je/nous de ma fille unique, de cette folle alliée qui est ma loi et que mon « oui » effraie. Garde-toi

(Je rentre en avion lundi, mais d'ici là je t'aurai appelée).

Le 8 juillet 1979.

et j'ai beaucoup pensé à Bettina. Oh ce n'est pas toi mais la situation est effrayante et il faut en parler sans gyné-magogie. La victime la plus innocente et la plus douloureuse vous installe dans le pire *double bind :* quelque initiative qu'« il » prenne avec elle et avec son écriture il était *a priori* coupable.

Ah ! si entre les deux, écrire et ne pas écrire, le salut nous venait de la carte postale, et l'innocence ! Hélas.

oui, mais je me demande qui a deviné que cette « loi du genre » était un télégramme codé, et tu l'avais reçu avant même qu'ici je le « délivre », et tu étais morte déjà dix fois.

En bonne logique, « la loi du genre » devrait figurer, au titre de correspondance ouverte, dans notre « dossier » à la date de mai-juin 1979. Tu vois où cette logique devient affolante. Le mot « dossier » est venu sans doute à cause du travail de secrétariat avec lequel je vais panser mes blessures cet été ; et sans doute aussi induit par derrière, depuis le dos, celui de la carte postale, celui de Socrates et tout ce que j'aurais dû m'appuyer. Remarque ceci : le dossier du fauteuil figure la seule paroi entre S et p. C'est, mutatis mutandis, le rideau juponné par-dessus lequel la bobine fait *fort : da* (tous les yoyos rapportés de Yale). Le dossier qu'il convenait de placer ici, entre eux, c'est un contrat, c'est l'hymen, mon amour.

Il a été heureusement question de cette lettre de Hölderlin au sujet du *Wechsel der Töne* (ma préoccupation principale, je ne dis pas unique).

Le 8 juillet 1979.

pendant tout le temps que j'ai passé à découper ces deux petites fleurs pour toi.

suis la ligne de mon dessin, ma ligne de vie, ma ligne de conduite.

Le 8 juillet 1979.

du même dessin je réponds à ta question, car ne le fait pas qui veut : n'encule pas Socrate qui veut.

Le 8 juillet 1979.

et même si je l'avais voulu, ce secret je ne te l'aurais pas encore confié, c'est la place de l'être mort pour lequel j'écris (je dis l'*être mort,* ou plus que vivant, il n'est pas encore né malgré son immémoriale venue, parce que je ne sais rien de son sexe), c'est lui qui me sépare de tout, de tous et de toutes, de moi non moins que de toi, et qui donne à tout ce que j'écris cette allure de *Geist eines Briefes* (tu te rappelles où nous l'avions vu ensemble ?). Et pourtant ce secret que je ne peux te confier ce n'est rien, ou plutôt ce n'est rien hors de toi, il est plus proche de toi que de moi, il te ressemble. Si tu pouvais te regarder comme dans

un rêve que j'ai de toi te regardant un soir tu me dirais la vérité
essaie de traduire « nous nous verrons mourir ».

Hier au cours du symposium, un ami canadien me dit qu'à Montréal, au cours d'une conférence très suivie, Serge Doubrovsky avait voulu tirer un certain effet d'une nouvelle qu'il croyait pouvoir porter à la connaissance de son auditoire : je serais en analyse ! Gonflé le mec, tu trouves pas ? Un jour ou l'autre je lui en parle, en particulier pour le trajet. Cet ami dont je n'ai aucune raison de douter me dit que le contexte était à peu près le suivant : savez-vous que J.D. est en analyse, comme moi (S.D.) je l'ai été, c'est pourquoi j'ai écrit ce que j'ai écrit, on va bien voir avec lui !! Je te jure. L'énorme, ce qui à vrai dire me fascine dans cette histoire ce n'est pas la stupéfiante assurance avec laquelle ils inventent et trimballent le faux, c'est surtout qu'ils ne résistent pas au désir d'en tirer un effet avantageux (révélation, dénonciation, triomphe, enfermement, je ne sais pas, en tout cas quelque chose qui se grandit tout à coup de ce que l'autre soit « ennanalyse » : ce qui est *vrai* en tout cas, c'est que ça ferait bien plaisir à S.D.). Remarque, je ne suis pas si surpris. Dès lors qu'à la parution du *Verbier* et de *Fors* Lacan n'avait pu résister à la même tentation et qu'il s'y était laissé aller en plein séminaire (quitte à rétracter ensuite le faux-pas sous des points de suspension dans *Ornicar* — j'aimerais bien savoir ce qui l'y a contraint mais j'ai quelques hypothèses), la rumeur devenait en quelque sorte légitime. Pourquoi a-t-on envie que quelqu'un soit ennanalyse ? De qui se dit-on dans ce cas : si ce n'est pas vrai il faut l'inventer ? Et du coup cela devient « vrai » : vrai que *pour* Lacan et Doubrovsky, par exemple, il est *nécessaire* que je sois ennanalyse. Il faut partir de là et analyser le phénomène : qui suis-je et qu'ai-je fait pour que ce soit là la vérité de leur désir ? Qu'un grand de la psychanalyse ne résiste pas au désir d'inventer en ce domaine (au moins une telle « hypothèse », c'était son mot paraît-il, et l'hypothèse est devenue certitude au Québec), que publiquement il jette la chose en pâture comme une nouvelle intéressante et d'après ce qu'on m'a dit de la scène, destinée à rassurer dans la dérision (les gens du séminaire riaient, paraît-il, d'entendre dire que quelqu'un était ennanalyse), voilà ce qu'on n'a pas fini de méditer et qui déborde de beaucoup mon cas per-

sonnel. Je ne dirais pas comme un autre que c'est *la* question, un symptôme de *la* question, mais enfin il est vrai qu'ils sont très nombreux, me dit-on, à ne pas croire et donc à ne pas supporter que je n'aie jamais été ennanalyse. Et cela doit signifier quelque chose de non négligeable dans l'air de leur temps et dans l'état de leur rapport à ce qu'ils lisent, écrivent, font, disent, vivent, etc. Surtout s'ils sont incapables du moindre contrôle au moment de cette invention compulsive. Si encore ils se montraient plus délicats, s'ils disaient prudemment, « en écartant tous les faits », que je dois bien poursuivre une sorte d'espèce d'analyse en dehors de toute « situation analytique » de type institutionnel, que je poursuis mon travail analytique par exemple ici en écrivant, ou avec tous les lecteurs que j'en viens à privilégier transférentiellement, avec Socrate, avec mon analyste posthume ou avec toi par exemple, d'accord, c'est même ce que je dis tout le temps. Mais c'est vrai de tout le monde, la « nouvelle » perdrait tout intérêt et c'est pas ce qu'ils disent, ces deux-là. En fait je connais quelques personnes qui savent, supportent, s'expliquent que je ne sois pas ennanalyse (tu vois de qui je parle), elles prennent la mesure de cette question et je leur crois plus de lucidité sur l'histoire et l'état actuel de l'institution analytique. Et sur ce qu'il en est, d'autre part et toute proportion gardée, de mon « état » comme de mon « travail ». Tu serais d'accord ? A suivre en tout cas, je suis sûr qu'on n'en restera pas là.

Retrouvé ici l'étudiante américaine avec laquelle nous avions pris un café samedi dernier, celle qui cherchait un sujet de thèse (littérature comparée), je lui ai suggéré quelque chose sur le téléphone dans la littérature du XX^e^ *siècle* (et au-delà), en partant par exemple de la dame du téléphone chez Proust ou de la figure de l'opératrice américaine, puis en posant la question des effets de la télématique la plus avancée sur ce qui resterait de la littérature encore. Je lui ai parlé de microprocesseurs et de terminal d'ordinateur, elle avait l'air un peu dégoûtée. Elle m'a dit qu'elle aimait encore la littérature (moi aussi, je lui ai répondu, mais si, mais si). Curieux de savoir ce qu'elle entendait par là.

Entre le 9 et le 19 juillet 1979. *Fool* que je suis, et j'accepte ! Car nous sommes *aussi* une « équation à deux inconnues »

comme il dit dans *Au-delà*... Je ne te retrouve plus, mon amour, tu banalises tout avec une rage. Mais qu'as-tu donc de si grave à dissimuler, et à toi-même sans doute.

oui, je suis sûr que c'était la seule décision possible : car enfin, entre nous, qui aurait pu hériter de ces lettres ? Je crois qu'en effet il vaut mieux effacer toutes les images, toutes les autres cartes, les photos, les initiales, les dessins, etc. La carte d'Oxford suffit à tout. Elle a la puissance iconographique qu'on peut attendre pour lire ou donner à lire toute l'histoire, entre nous, cette séquence ponctuée de deux ans, d'Oxford à Oxford, via deux siècles ou deux millénaires (es-tu sensible au fait que chaque moment de nous est plus grand que toute notre vie, et notre mémoire tellement plus vaste que toute l'histoire du monde ? Nous y flottons aujourd'hui comme des idiots. Nous nageons d'un « trou noir » à l'autre. A un moment donné, j'avais pensé à y ajouter (je reviens aux images) une seule carte, celle que m'envoyait Bernard Graciet il y a quelque temps, mais j'y ai renoncé, la nôtre doit rester seule. L'intérêt de l'autre, c'est qu'elle figurait comme l'inversion de la Sp, son dos si tu veux. C'est une photographie de Erich Salomon, elle s'intitule *Le cours du Professeur W. Khal :* assis à sa table (un pupitre légèrement oblique, plutôt), un professeur barbu lève le doigt (remontrance, menace, explication autoritaire ?) en regardant vers le fond de la classe qu'on ne voit pas. Mais il paraît ne pas voir l'élève tourné dans la direction du tableau et dont on aperçoit la tête au premier plan. On ne peut pas dire qu'ils se font face bien qu'ils ne se tournent pas le dos. L'élève a la tête baissée, on voit son profil et sa nuque comme une grosse tache blanche à la hauteur du pupitre magistral, juste au-dessous de lui. Le maître est assis dans un fauteuil (arrondis, moulures, motifs floraux ?). Au dos de cette carte, un mot de Graciet : « — » « dit-il, seul, à la chaire, barricadé derrière le pupitre magistral surélevé, étrangement proche, terrible, érigeant son index droit vers je ne sais quel glas dernier de la question, quelle dernière loi salomonique. — L'habitant de l'autre rive — ombreuse, courbant sa grêle et juvénile nuque glabre sous l'invisible joug de l'épreuve notait avec application les bribes du discours, les fragments de la distance initiatrice, au péril du comble de son ignorance, consentant au pire, à passer sous silence ».

Une divulgation décidable, je suis sûr qu'elle les apaiserait. Ces simulacres les rendront fous. Pour ce que je les aime, je le souhaite et j'en ai peur à la fois. Quoi d'autre leur donner ? Parfois je souhaite que tout leur reste illisible — et aussi à toi. Leur devenir absolument méconnaissable. Le mystère absolu pour moi, c'est toi, je ne sais pas si à travers le découpage et le montage du phantomaton tu aimeras reconnaître.

Entre le 9 et le 19 juillet 1979. « Je te suis vrai partout », dit-il. Et toi, dis-moi. Tu peux le dire mais non l'écrire, sans faute je veux dire.

Ce que j'attends de toi ? mais l'absolution, rien de moins, et de tes mains l'extrême-onction.

Entre le 9 et le 19 juillet 1979. Regarde, ma mélancolie te ressemble, tu ne trouves pas ?

Entre le 9 et le 19 juillet 1979. Je me suis levé très tôt. Envie tout à coup de faire un petit recensement des doigts tendus dans la peinture, il y en a tant, genre la vierge aux rochers, d'autres Vinci, etc. Ne m'attends pas pour sortir. (Réfléchi à ce que tu disais hier soir : pourquoi pas, prenez parti, ripostez, formez une sorte de syndicat — c'est à un véritable patronat que vous avez affaire).

Entre le 9 et le 19 juillet 1979. Lis ça. Je tombe bien (enfin plus ou moins, j'aurais mieux aimé que cette synchronie me soit évitée) : si ça paraît, ce sera au moment où ladite « révolution télématique » des postes françaises fera parler d'elle (Vidéotex et Télétel).

Entre le 9 et le 19 juillet 1979. Tu as encore été plus fort que moi hier soir. Toujours tu vas plus loin. Mais je n'accepterai jamais que quiconque entre nous s'interpose ou joue son jeu, je ne crois à aucun désintéressement et je te demande de le lui faire comprendre aujourd'hui — discrètement mais sans équivoque. Ne lui laisse aucun espoir. Je

reviens tout de suite. (Insiste bien, s'il te plaît, comme si je t'avais chargée de ce message : ce que je supporte le moins, ce sont les insinuations. Et les siennes furent d'une vulgarité — l'impardonnable même).

Entre le 9 et le 19 juillet 1979.

C'est en regardant Socrate comme il le fait (dans la même direction mais de dos) que Platon a dû se dire : cela arrive toujours, cela devait arriver à destination puisque c'est arrivé, je viens après lui. Mais je ne peux le dire, c'est le mot, qu'*a posteriori*. J'apostériorise, c'est la facilité de toutes les situations impossibles, de toutes les impasses.

Entre le 9 et le 19 juillet 1979.

plus de pain brioché. Ça ne remplacera pas mais regarde, si tu as le temps, ce que je laisse sur ton secrétaire. Elles viennent toutes de la librairie de la rue Gay-Lussac où je passe des heures en ce moment. Elle est spécialisée. Toutes ces revues incroyables ! Qu'est-ce qu'ils collectionnent au juste ? La différence entre un collectionneur de cartes postales et un autre (je pense à toutes les collections de Freud et au collectionneur déjà qu'il devait mimer, reproduire en lui), c'est qu'il peut communiquer avec les autres collectionneurs à l'aide de cartes postales, ce qui enrichit et complique singulièrement l'échange. Dans la librairie, j'ai senti qu'ils formaient entre eux, d'Etat à Etat, de nation à nation, une très puissante société secrète à ciel ouvert. Les collectionneurs de pierres ne peuvent communiquer entre eux en s'envoyant la pierre. Ni même les collectionneurs de timbres-poste. Ils ne peuvent pas s'écrire à même la chose, à même le support, ils ne peuvent pas accumuler en s'écrivant au sujet de l'accumulation. C'est pourquoi ils font seulement des collections. Tandis que — et c'est toute l'histoire, c'est toute l'adestination des envois — quand on s'envoie des cartes postales (ou les dialogues de Platon) pour communiquer au sujet des cartes postales, la collection devient impossible, on ne totalise plus, on n'encercle plus.

Ceci convient à l'allure nécessairement « intempestive » des MP's, des Maîtres-Penseurs ou des Maîtres de Poste, ils

aiment l'anachronie, ils mourraient pour elle. Mais la qualité de la jouissance, celle qui met l'eau à la bouche de leur nom, l'essence de ce plaisir tellement à venir que personne ne sera là pour lui, la saveur de ce plaisir au-delà du plaisir, ils la connaissent, sans doute, mais elle est indescriptible, c'est leur secret. Ils savent mourir avec lui.

Quelle peine ils me font, quelle pitié ; non qu'ils se privent de tout, du temps de leur vivant, pas du tout, mais les autres le croient et s'en vengent, ils le leur font, présentement, payer, jusqu'à présent.

Entre le 9 et le 19 juillet 1979.

tu m'auras imposé, dit-elle, tes revenants. Aujourd'hui encore, peut-être m'imposes-tu sur tes revenants. Voire sur le secret de ta modiste.

Tu n'as pas cru ce que je t'ai dit tout à l'heure au téléphone du vol vers Oxford et de l'accident d'avion. Je le pense vraiment — mais il est vrai que je ne me suis jamais senti aussi vivant. Justement.

D'où, toute raisonnable qu'elle est (et je ne peux que la comprendre) la faiblesse regrettable, je dirais l'imbécillité essentielle de la « détermination » à laquelle tu te tiens.

Le 19 juillet 1979.

Je me sens très mal, cette fois c'est la fin, je la sens venir.

Avant même de faire un pas dans la ville, je préfère t'écrire. Regarde-les, tous les deux, tous les deux du monde, ils m'attendent à l'abri. Je suis à la gare et je vais prendre un taxi jusqu'à Balliol où je retrouve Alan. De l'aéroport j'ai pris un bus, et le ticket « lisait » comme on ne peut dire qu'en anglais, se lisait « to Reading Station → Oxford ». De la gare de Reading, j'ai appelé Montefiore. Tu es avec moi mais je voudrais que tu sois avec moi, jusqu'au dernier moment.

Le 19 juillet 1979.

avec toutes ces recommandations je me suis

rendu dès le matin, une heure après mon arrivée, à la Bodleian. La bibliothécaire paraissait me connaître (je n'ai pas très bien compris, elle a fait allusion à la difficulté que mon livre lui aurait donnée) mais cela ne m'a pas dispensé du serment. Elle m'a demandé de le *lire* (il s'agit de s'engager à respecter les règles de la bibliothèque, les trésors à protéger sont sans prix). J'ai donc lu et lui ai rendu le carton sous papier transparent qu'elle m'avait tendu. Alors elle insiste, je n'avais pas compris : non, vous devez le lire à haute voix ! Je l'ai fait, avec l'accent dont tu te moques tout le temps, tu vois la scène. Nous étions seuls dans son bureau. J'ai mieux compris la cérémonie du mariage et les présuppositions profondes du performativisme oxonien. Que vaudrait un serment que tu ne dirais pas à haute voix, que tu lirais seulement, ou qu'en écrivant tu lirais seulement ? ou que tu téléphonerais ? ou dont tu enverrais la bande ? Je te laisse suivre. Cela dit, elle avait dû s'assurer, tout en causant, que je savais assez d'anglais pour comprendre le texte. Assez ? Elle n'a pas perçu que j'avais la tête assez ailleurs pour ne pas chercher à me traduire tout le « détail ».

et tout à coup, j'abrège, le petit volume était là, sur la table, je n'osais pas y toucher. Cela dura je crois assez longtemps, jusqu'à intriguer mon voisin. Je me sentais surveillé au moment où j'aurais voulu être seul, comme je peux être seul avec toi. Il ne restait plus de moi que Superstition, tu sais, la toute-puissante, l'omniprésente. Les préparatifs avaient trop duré et long temps j'ai cru qu'on ne me donnerait pas la chose, que j'en serais à jamais séparé. C'est pour obéir au voisin, sans doute, que j'ai fini par écarter les pages en tenant la couverture de peau des deux mains. Je ne savais pas où commencer à lire, à chercher, à ouvrir. Après un bon moment, inquiet ou rassuré je ne sais plus, je n'avais rien trouvé, pas la moindre image. Je me suis rappelé le père de Martine, tu sais, lorsque dans le cimetière de Saint-Eugène à Alger il ne retrouvait plus la tombe de son père, en 1971, ou plutôt il la confondait avec une autre, dont la pierre était fendue — il était revenu pour elle et commençait à soupçonner les pires forfaitures — quand je la lui montrai à ses pieds. J'allais protester : ce n'est pas le livre que je désirais, pour lequel je suis venu par avion en vous demandant de longue date de le préparer, de vous préparer vous-mêmes à me le laisser voir, etc. La carte disait bien « frontispiece » et il n'y

a aucun frontispice à ce livre (j'étais très inquiet tout à coup : que veut dire au juste « frontispice » ?). Il y avait bien deux autres dessins près du début et aux deux tiers du volume, et dans le même style, mais pas celui que je cherchais. C'est toi qu'en vérité j'appelais au secours quand tout à coup je les vois, mais très vite, en laissant courir le bord des pages sous mon pouce comme on fait parfois d'un jeu de cartes ou d'une grosse liasse de billets dans une banque. Ils disparaissent aussitôt, vraiment comme des voleurs dans un bruit de feuilles, ou comme des écureuils. Je n'avais pas rêvé ! Je me remets à fouiller patiemment, mais vraiment, je n'exagère rien, comme dans une forêt, comme si c'étaient des voleurs, des écureuils ou des champignons. Enfin je les tiens, tout s'immobilise, je tiens le livre ouvert des deux mains. Si tu savais mon amour comme ils sont beaux. Tout petits, plus petits que sur la reproduction (j'allais dire que nature). Quel couple ! Ils m'ont vu pleurer, je leur ai tout dit. La révélation, à te faire battre le cœur comme la vie et la vérité, c'est la couleur. Cela je ne pouvais le prévoir, ni la présence des couleurs, ni qu'elles seraient telle ou telle. Les noms sont rouges, plato et Socrates rouges, comme des crêtes au-dessus de leur tête. Pas une goutte de rouge ailleurs. Les couleurs semblent ajoutées, avec une application d'écolier, par-dessus le trait d'encre brune, entre marron et noir. Puis du vert partout où tu vois de l'ombre grise sur ta carte, sur les deux montants verticaux du cadre, sur la bande où sont comme plantées les petites fleurs, cette sorte de socle sous-jacent à Socrates, sur le dossier et sous le siège, en bordure de la petite surface rectangulaire au-dessus de laquelle Socrates tient son grattoir. Et si celle de plato est sans couleur, je veux dire brune comme les traits de plume, Socrates porte une barbe bleue. Là aussi la teinture a été appliquée, presque barbouillée, par-dessus les poils bruns. Bleus, du même bleu, sont aussi les 4 coins foncés du cadre. C'était trop. J'étais stupéfait, interdit. Tu sais comme dans ces moments-là il faut que je laisse tout en place et que je sorte. On doit remettre le livre, ne jamais le laisser sur la table. Assuré qu'on le mettait en réserve pour moi et qu'on me le rendrait à mon retour, j'ai fait quelques pas dans la rue. J'ai essayé de t'appeler mais ce n'était pas libre, puis ça ne répondait plus, tu avais dû sortir.

à l'aide de tous ces guides je commençais à comprendre. Après le déjeuner (au Collège,

avec Alan et Catherine) j'y suis retourné et j'ai passé tout l'après-midi avec eux. On me les avait rendus sans difficulté. A cinq heures, je suis encore sorti mais je n'ai pas osé t'appeler, de peur que tu ne sois pas seule. Et tout à l'heure tu paraissais si loin, si lointaine. C'est une telle souffrance maintenant, je me demande si je vis cela moi-même. Si je devais souffrir ce que je souffre, je ne le supporterais pas, je ne pourrais pas le vivre moi-même. Tu as beau me rassurer (« je suis tout près ») il y a une glace au centre de toi que je n'ai pas réussi à faire fondre. Je n'y vois que ma mort. Tu me renvoies tout le temps et quelquefois j'ai le sentiment que tu me pousses à m'occuper de ces images pour m'éloigner, tu me pousses à écrire comme un enfant à jouer tout seul pendant que la mère, plus libre de ses mouvements, etc. (Mais attention, c'est avec des cartes que je joue, et le polymorphe ne se prive de rien). Ce serait bien si je mourais cette nuit, dans ce collège, après avoir vu la chose au bout de la course.

Le 19 juillet 1979.

Je suis ressorti pour t'appeler, tu étais surprise et ce rire joyeux, si proche, si abandonné à ma voix, au « oui » que je t'ai dit presque à voix basse, je l'ai ramené ici, comme promis, c'est lui que je mendiais et que tu me donnes toujours avant même le premier mot, je me suis couché avec lui, c'était toi.

Aussitôt après j'ai un peu dormi, je suis très éveillé maintenant, il est 2 heures du matin

Il faut donc que je t'explique. Le *Fortune-telling book* comporte trois parties. Trois systèmes, si j'ai bien compris, trois types de prédictions dans le même volume, un petit volume qui n'a plus toutes ses pages. Chaque section comporte un frontispice. Chaque fois des hommes de savoir, d'une science mathématique, cosmologique, astronomique. Le premier, c'est Euclide et je ne sais plus qui, avec un télescope entre les mains. Je crois qu'il regarde le ciel, je vérifierai demain, j'ai un peu oublié. Le troisième, Pythagore, est seul, de face, les jambes ouvertes sous la robe, un peu faunesque et prêt à tout. Au-dessus de lui son nom (Pitagoras) entre les rideaux ouverts ou les tentures écartées d'un théâtre. Tout semble ouvert, offert, préparé pour on ne sait quelle dispensation obscène d'un

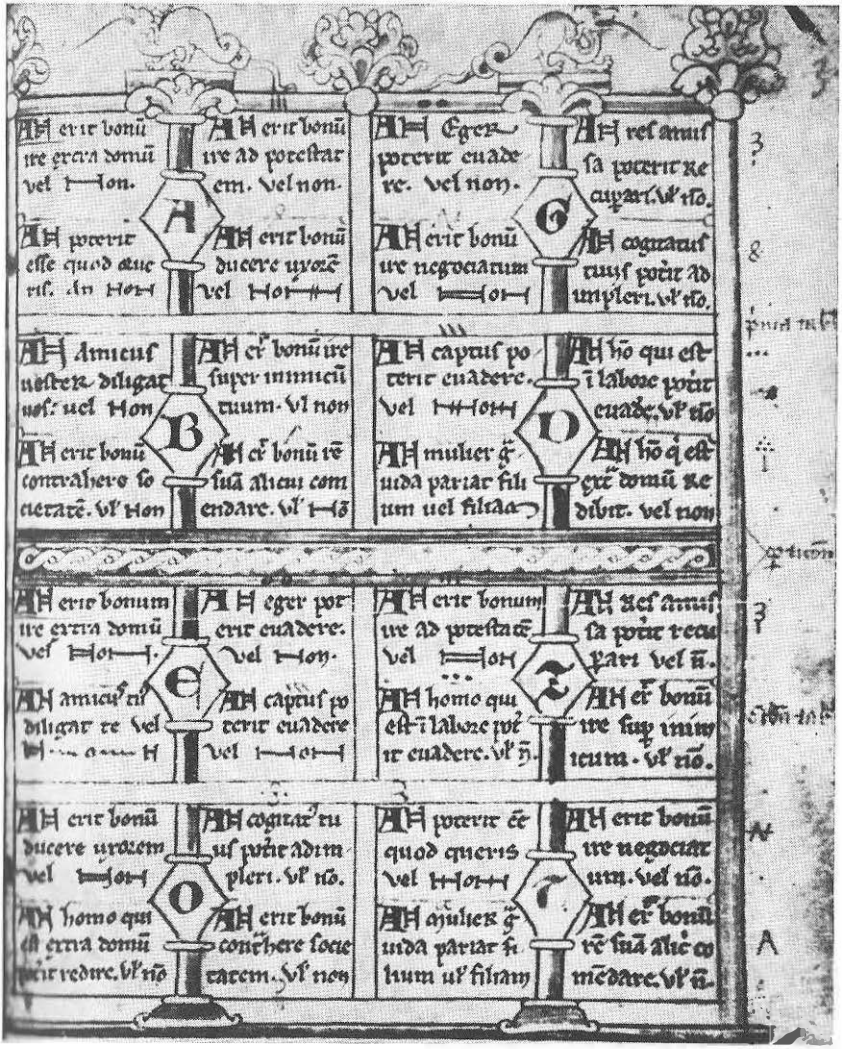
savoir occulte. Ecartés aussi, c'est le plus remarquable, et dans leur envergure, la main droite débordant même sur le cadre, ses deux bras. Juste le pli qu'il faut pour écrire, car il écrit, le beau diable (barbe et chapeau pointu, la pointe droite touche le rideau). Comme Socrate il écrit des deux mains, si on peut dire. La main droite mouille la plume dans un encrier dessiné à même le cadre, la main gauche applique le grattoir sur une sorte de charte ou de papyrus rectangulaire. Ce support d'écriture est lui-même supporté par un pupitre curieusement soutenu par deux colonnes à chapiteau. La pointe de son pied droit est appuyée sur le bord inférieur du cadre qu'elle dépasse un peu. Elle est très dure et pointue, elle aussi. A la différence de tous les autres, il laisse deviner sur ses lèvres un sourire gourmand ou cruel, je ne sais pas. La direction de son regard est très nettement marquée : la pointe du grattoir (du couteau ou du scalpel, dit un catalogue allemand, *Messer*).

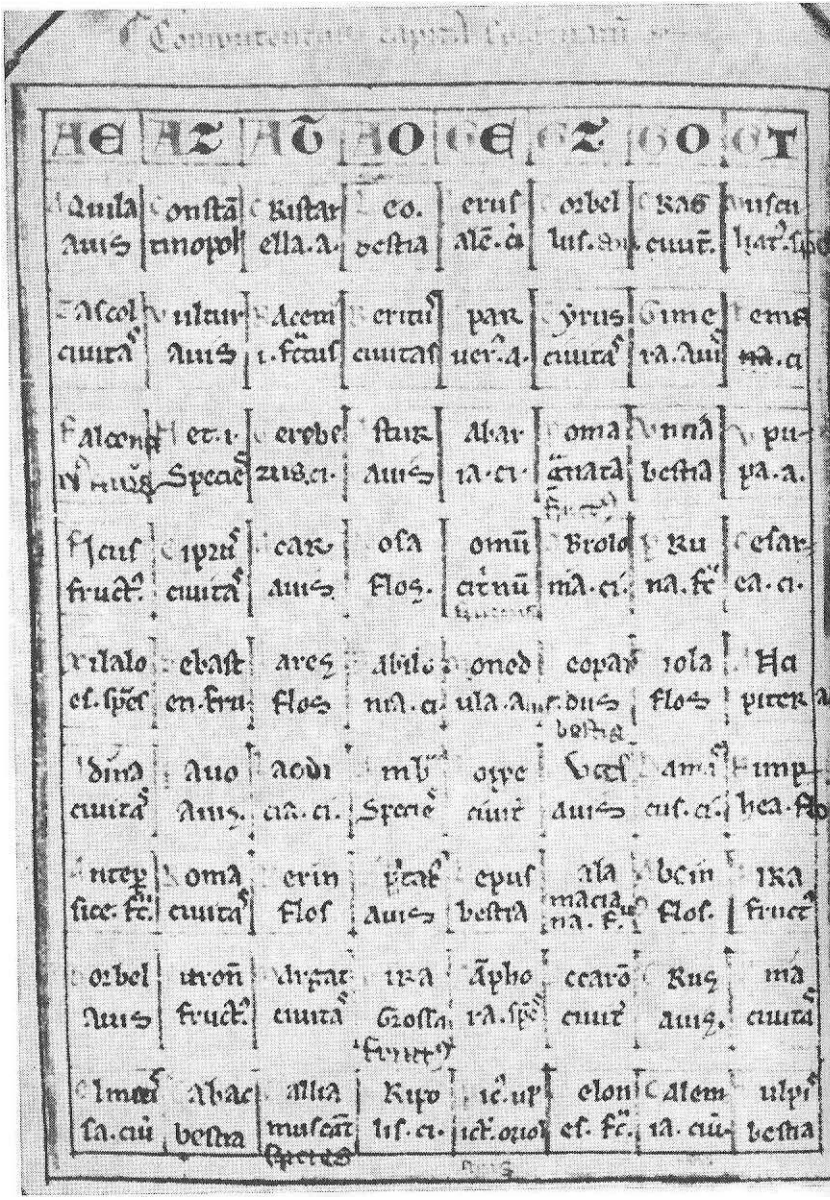
et la vie ne me manque plus, elle exulte, si tu pouvais venir tout de suite, je suis sûr que nous recommencerions.

La seconde, donc, soyons patients, la seconde illustration au centre du volume, c'est notre duo. Sur la page de gauche et au-dessous d'eux, l'explication ou le mode d'emploi du livre : comment l'interroger pour déchiffrer le *sort*. C'est assez compliqué et j'ai du mal à lire cette écriture. Je dois me faire aider. J'y retourne demain. Te l'avais je dit, le serment qu'on m'a fait prêter à haute voix (et sans lequel on ne m'aurait jamais laissé pénétrer) stipulait, entre autres choses, que je n'introduise ni feu ni flamme dans l'enceinte : « I hereby undertake... not to bring into the Library or kindle therein any fire or flame... and I promise to obey all rules of the Library. » Je vais dormir avec toi.

Le 20 juillet 1979. Je suis assis à cette table, je l'ai marquée d'une croix sur la carte. La salle Duke Humphrey, dans la Old Library, c'est le sanctuaire des plus précieux manuscrits. Je joins un plan à ma lettre. J'y suis arrivé à l'ouverture tout à l'heure, en traînant encore ce rêve : autour d'un malade visiblement en danger de mort, plusieurs médecins. Le malade, un homme dont je ne vois pas les traits (seulement des draps, des mouvements de drap blanc) est étendu, passif,


PICAGORAS


A
erit bonū ire ꝑ ea domū vel hon.
erit bonū ire ad ꝓtestat em. vel non.
ꝓterit esse quod que ris. An hon
erit bonū ducere uxorē vel hoc
G
Eger ꝓterit euade re. vel non.
rel anuis sa ꝓterit re cuꝑar. vl' nō.
erit bonū ire negociatum vel hoc
cogitauit tuus ꝓt̄ ad impleri. vl' nō.
B
Amicus uestr̄ diligat uos. uel hon
erit bonū contrahere so cietatē. vl' hon
cē bonū ire super inimicū tuum. vl' non
cē bonū rē suā alicui com endare. vl' hō
D
caꝑtus po terit euadere. vel hoc
mulier ḡ uida pariat filium uel filiam
hō qui est ī labore ꝓt̄ euade. vl' nō
hō q̄ est ꝑ domū re dibit. vel non
E
erit bonum ire ꝑ ea domū vel hoc
amicus tu diligat te vel
eger ꝓ terit euadere. vel hoc
caꝑtus ꝓ terit euadere vel hoc
Z
erit bonum ire ad ꝓtestat̄ vel hoc
homo qui est ī labore ꝓt̄ ir euadere. vl' n̄.
rel amuis sa ꝓterit recu ꝑari vel n̄.
cē bonū ire sup inimicum. vl' nō.
O
erit bonū ducere uxorem vel hoc
homo qui est ꝑ domū ꝓterit redire. vl' nō
cogitat̄ tu us ꝓt̄ ad im pleri. vl' nō.
erit bonū conꝑhere locu tarem. vl' non
I
ꝓterit ē quod queris vel hoc
mulier ḡ uida pariat fi lium ul' filiam
erit bonū ire negociat um. vel nō.
cē bonū rē suā alicui cō mēdare. vl' n̄.




Rdeem.
Ihc pcifice

immobile. Les médecins, c'est très net, attendent le diagnostic ou la réponse d'un « patron » éminent, plus grand qu'eux et silencieux, renfermé même et peu attentif à ses disciples. Il a l'air préoccupé et peu disposé à rassurer quiconque. Il se penche sur la poitrine du malade, il a une lampe sur le front (comme l'otorhino qui me terrorisait à chacune des otites de mon enfance). Atmosphère : leçon d'anatomie. L'arrêt de mort ne va pas tarder, tout le monde paraît l'attendre. Le mal est visiblement à hauteur de poitrine (mon père), où se fixe, pour fouiller, pour faire mal et brûler, le rayon de lumière du cyclope. Quelque chose du drap se soulève comme un rideau de théâtre, mais à peine et discrètement, et voici une jambe de femme, belle à me rendre fou.

De nouveau je tiens le livre ouvert en son milieu et j'essaie de comprendre, ce n'est pas facile. Sur la page de droite, en face de Socrates, aussi près que possible de cette table sur laquelle il « gratte », un tableau : 32 compartiments, deux fois 16. Dans chaque compartiment, dans chaque case, une question. Les 16 questions du cadran supérieur sont simplement reproduites dans le cadran inférieur. Les deux cadrans sont séparés par une épaisse torsade. Chaque groupe de 4 questions (4 × 4 en haut, 4 × 4 en bas) comporte, en son centre, une lettre (A B C D E , etc.). Alors : si tu suis l'explication plus ou moins lisible sous les pieds de Socrates et de plato, tu commences par choisir ta question. Tu veux savoir par exemple (!), c'est la première question en haut à gauche, *An erit bonum ire extra domum vel non* (y en a-t-il d'autres ?), tu constates qu'elle appartient au groupe A en haut et se trouve reproduite dans le groupe E en bas. Soit AE. Que fais-tu alors ? Si du moins tu veux savoir quel est ton *sors* ou ton *fors,* ta fortune, s'il est bon de sortir de la maison, car c'est bien notre question, n'est-ce pas ? tu tournes la page. Elle manque dans le livre (si je publie ça, ils vont croire que j'invente, mais ils pourraient vérifier). Or c'est la page de la décision aléatoire. Mais à suivre l'explication on comprend qu'elle montrait un cercle avec des nombres. Sans hésiter, en pensant à ta question, tu choisis un nombre dans le cercle, qui devait en comporter 12, tu le choisis au hasard et « sodenly » (« ever first take your noumber in the Cerkelle sodenly thynkyng on the question ». Le catalogue confirme, je vois : « It would seem hence that a leaf or schedule containing the inceptive *circle*

has been lost »). Ton choix du nombre dans le cercle « inceptif » détermine toute la suite du trajet : c'est là, à l'endroit de cette page manquante, que tu te détermines comme au hasard, randomly. Tout ce qui suit est sur des rails, tu vas voir, plus le moindre aléa. Suppose que tu aies choisi 4. A la page suivante un tableau à double entrée, un petit computer, si tu veux (*Tabula inscripta « Computentur capita epigrammatum »*), te donne, en AE 4, *Spera fructuum,* te renvoyant ainsi à l'un d'une série de cercles, chacun divisé en 12 sections et 12 noms. Les cercles sont six, il me semble (Spera specierum, Sp. florum, Sp. bestiarum, Sp. volatilium, Sp. civitatum, *Sp. fructuum* enfin, dans lequel tu viens de tomber, en AE 4, donc, et dans la tranche de « ficus ».) Tu suis ? Tu te reportes alors au cercle des fruits, tu cherches la tranche « figue » comme sur une carte ou sur une tarte, et tu lis, sous le nom « Ficus », notre question, *An erit bonum ire extra domum vel non.* C'est bien la question, n'est-ce pas. Au-dessous, tu es encore renvoyée. Vers qui ? Mais vers le Roi, mon amour, et le roi d'Espagne, *Ite ad Regem Hispanie.* Il y a, me semble-t-il, 16 rois, et chacun propose 4 réponses, 4 sentences, 4 « verses or Judgements ». Comme ton chiffre est 4, ta sentence est la quatrième. Devine ce qu'elle dit

Un jour je serai mort, tu viendras toute seule dans la Duke Humphrey room, tu chercheras la réponse dans ce livre. Et tu y trouveras un signe que j'y laisse maintenant (après d'autres car les barbares n'ont pas manqué, ni avant moi les parjures).

Le principe est au moins analogue dans les autres tables, même si les « contenus » diffèrent et si on opère avec, par exemple, les 12 fils de Jacob, des oiseaux, des juges, des prophètes. Pour que notre tableau soit complet, sache que dans les pronostics de Pythagore, une question dit « Si puer vivet ». Tu es renvoyée aux oiseaux, par exemple à la colombe qui te donne la réponse d'un juge (chacun en a 12).

Le jeu du 4 est, tu le devines, assez fascinant, notamment dans le cas des rois. Dans *le Facteur de la vérité,* je dis aussi qu'ils vont par quatre, les rois, etc. Je rêve encore sur notre couple, je passerais ma vie à l'admirer. Même si je me fie à l'expert de J.C.L., j'ai bien le droit de dire que, montrant S. du doigt (« voilà le grand homme »), plato nomme Socrates : voilà Socrate, c'est

lui Socrate, cet individu est Socrate. Bon. Est-ce qu'il nomme « Socrate » ? ou Socrate ? Car n'oublie pas, surtout pas, Fido : que ceci est une effigie surmontée d'un nom et non Socrate « lui-même » (eh oui, Fido a été conçu à Oxford, je crois par Ryle, que j'ai rencontré il y a plus de dix ans et qui est mort maintenant, il ne reste plus que son nom). Il dit que l'autre est Socrate mais il n'appelle pas Socrate (selon l'expert). Il dit ou indique son nom, mais ne l'appelle pas. Why not ? Prove it. Et si je disais, moi (mais je suis très fatigué et je préférerais marcher dans la rue avec toi, en te serrant très fort par la taille, et ma main chercherait à se fermer sur l'os de la hanche en suivant à chaque pas ton mouvement), que plato appelle Socrates, lui donne un ordre (performatif jussique dit-on à Oxford, du type « envoie une carte à Freud », voilà, tout de suite, c'est fait). Et si je disais, moi, qu'en montrant le dénommé Socrates, plato *nous* dit (car, nous dit l'expert, c'est à nous qu'il s'adresse) : vous transférez tout, et tous, sur Socrates. Tu ne sais pas si c'est un ordre ou un constat. Et si le transfert amoureux a lieu *parce que* Socrate écrit ou précisément parce qu'il *n*'écrit *pas,* puisque armé de la plume et du grattoir, présentement il fait les deux en ne faisant ni l'un ni l'autre. Et s'il n'écrit pas, tu ne sais pas pourquoi présentement il n'écrit pas, parce qu'il a suspendu sa plume *pour une seconde* ou parce qu'il efface en grattant, ou parce qu'il ne peut pas écrire ou parce qu'il peut ne pas écrire, parce qu'il ne sait pas ou sait ne pas, etc. Ou tout simplement parce qu'il est — *lisant* et que c'est toujours sur du lisant, tu en sais quelque chose, que je transfère. Et Socrate lui-même, regarde-le, poursuit son analyse ; le dos tourné il transfère (une tranche seulement, avec chacun de ses disciples), et simultanément il traduit ou transcrit tout, toutes les interprétations de l'autre. Il prend des notes en vue d'une publication dans les temps modernes. Il fait semblant d'écrire mais il a un petit magnétophone de poche sous le manteau, ou plutôt au-dessus de la tête, sous son chapeau pointu : le micro tend sa perche au-dessus de la tête de plato qui n'y voit que du feu. Tout cela paraîtra chez (devinc) dans la collection (devine) sous le titre *Les dialogues de Platon.*

et moi je t'appelle mon amour, tu me manques. Quand je t'ai appelée la première fois, tu tenais le volant, tu t'es éveillée en recevant le nom que je te donnais (je le tiens de toi,

tu m'as bien dit cela plus tard). Je ne t'ai pas nommée en te montrant aux autres, je ne t'ai jamais montrée aux autres avec le nom qu'ils te connaissent et que je considère seulement comme l'homonyme de celui que je te donne, non, je t'ai appelée, toi. Et ainsi ton nom je l'ai pris. Mais si, et un peu comme ils disent, dans leur système, qu'une femme prend le nom de son mari. A chaque reprise, dans nos innombrables mariages secrets, je suis devenu ta femme. Je n'ai jamais cessé d'attendre des enfants de toi. Si puer vivet... De beaux enfants, non, une beauté d'enfants.

Vais rendre le livre et sortir de la bibliothèque. Rendez-vous avec Montefiore et Catherine, je les emmène dîner dans un des nombreux restaurants hindous de la ville.

Le 21 juillet 1979.

ce Stephen Saint-Léger, au nom prédestiné, est un ancien élève de Montefiore. Je l'avais mis sur la piste et il m'avait communiqué de certaines informations sur ce Matthew Paris (sur lequel j'ai décidé, d'ici quinze à vingt ans, après m'y être bien préparé, de faire ma thèse). Ces informations sommaires et préliminaires lui avaient été transmises par un de ses amis dont il a tu le nom. Vraisemblablement quelqu'un qui peut s'approcher de la chose avec la compétence requise. Il a envoyé à Stephen Saint-Léger, avec une lettre dont celui-ci m'a donné un fragment, une carte postale ou une reproduction espagnole (*letrart*) que j'ai aussi sous les yeux. Au recto, ou au verso, je ne sais plus, un Fragmento d'*El Jardin de las Delicias,* d'El Bosco, qui se trouve au Prado. Sur l'autre face, à la machine, des renseignements, une sorte de première fiche sur Matthew Paris : « a vécu au prieuré de St Alban et à Oxford, composed chronicle Historia Major (1259) and its (longer) abridgment Historia minor. manuscripts of former in Corpus Christi, Cambridge (aaaargh) and of latter in Arundel manuscript in BM. Also (in Cambridge and London) a history of the ELEPHANT (with drawings), an illustrated itinerary from London to Jerusalem, and several natural philosophical discussions of the four elements and the winds. Meanwhile, in Ashmole MS 304, there is (see xerox) a vellum book in M.P' hand on fortune telling. Philosophically ? influenced by the Platonist revival of ca.1180 (see Abelard) : hence brilliant

and bizarre references in history writing to the state, nature, the world-soul, the Mongols as devils unleashed from hell etc. There are certainly connexions with the Tartar Khan's Englishman (see recent book by G. Ronay), who was a monk at St Albans who defected, became the writer of Magna Carta, John's ambassador to the Arabs (offer that England would convert to Islam), finally the ambassador of the Mongols to the Pope : connected to Matthew through St Albans... eh ». Ici la carte est déchirée, intentionnellement, sans doute par Stephen Saint-Leger qui en aurait prélevé un morceau, plus personnel j'imagine, comme il a découpé, en haut à gauche cette fois, un autre morceau, symétriquement, pour la même raison.

Après quoi, ayant envoyé ce *Jonah and the Whale* à Marika (cette Bible hébraïque doit être superbe), la décision arrêtée j'ai acheté un plan de la région. J'y ai trouvé plusieurs lacs ou étangs.

elle venait — m'as-tu dit — d'arriver chez toi au moment où j'ai sonné, et j'ai eu beau comprendre que tu ne pouvais pas me parler, que tu devais affecter une sorte d'indifférence vaguement enjouée, rien n'y faisait. Ma résolution était très calme, jamais elle ne m'a fait si peur. J'ai suivi les instructions que tu as eu le temps de me donner. J'ai marché pendant plus d'une heure, je suis entré dans Sommerville College à bout de forces, j'ai cru à la virginité, je t'ai longuement écrit (tu as dû recevoir maintenant toutes ces enveloppes mauves, une chance, que j'ai trouvées tout près du Collège : partout je me suis senti suivi par une jeune fille et de bout en bout, sur tout le trajet, je mourais d'envie de me retourner). Ma tristesse je l'aime comme un enfant de toi.

Le 21 juillet 1979.

c'est tout près de Heathrow, j'y suis venu en métro de Londres. L'hôtel est sinistre, impossible de faire autrement (l'avion part très tôt demain matin et je suis épuisé). J'ai refait tous les trajets, revu longuement tous les Turner. De la National Gallery, j'ai eu envie de t'envoyer ces Pontormo puis j'ai pensé que tu trouverais le geste dérisoire. C'est du sous-sol que je t'ai appelée et l'angoisse qui agitait alors notre rire m'a donné à penser : dès lors que l'appareil détraqué ne réclamait plus aucune pièce pour

fonctionner sur une si longue distance, nous ne pouvions plus décemment prendre la décision de couper, ni l'un ni l'autre, et de mettre fin à une si bonne affaire. Plus aucun motif extérieur de « raccrocher », tu avais tout ton temps, moi aussi (comme toujours) et nous aurions dû attendre la fermeture du musée (5 heures plus tard !) pour nous séparer. Ni toi ni moi ne pouvions assumer l'aveu, au bout d'une bonne quarantaine de minutes (« maintenant c'est assez, nous nous sommes tout dit pour le moment, etc. »). Et nous avons négocié lentement, ne négligeant aucune étape, avec toute la ruse et la douceur dont nous sommes capables, la plus belle, la plus élégante des conclusions. Nous ne saurons jamais qui a coupé le premier).

Je vais lire *L'enfant au chien-assis* de Jos, alias *L'été rouge*. Ce que j'en ai vu me fait un peu peur, ça me parle dans une autre langue mais de si près —

Le 26 juillet 1979.

et juste avant le départ du train, déjà dans le parking de la gare, tu étais redevenue

Nous étions déjà morts, la certitude en était inentamable mais aussi la virginité de ce qui fut dit, très vite, comme la première fois. Je crois n'aimer que la première et la dernière fois, tu me les a données

puis je dois de nouveau préparer la grande brûlure promise, et me pencher sur les lettres, moins comme un copiste ou un scribe mais le scalpel à la main comme un circonciseur (contourner, découper, prélever, limiter la souffrance, égaliser, légaliser, légitimer, publier, etc. Sais-tu que dans certains rites — en Algérie, je crois, mais pas chez moi — j'ai lu que la mère parfois mangeait le morceau après la cérémonie, le PréPuce ?). Je me sens déjà impuissant à faire la part du feu, je t'expliquerai très précisément pourquoi. Heureusement l'arbitraire ou l'aléatoire du court métrage (Oxford 1977-1979) me tient lieu de garde-fou. Nous sommes bien d'accord pour brûler tout ce qui précède, n'est-ce pas ? Heureusement aussi, il y a la fiction de la préface ; et les strictes injonctions venues du corpus S/p comme des trois essais à introduire, j'en attends un effet de *laser* qui viendrait en retour découper la surface des lettres, et en vérité de notre corps. Il pourrait *en principe* justifier chacun de mes

choix, régler les mouvements de la machine électrique (je peux transcrire ceci, garder cela, mettre ça au feu, sauter, omettre, ponctuer — tout revient à la ponctuation et au ton qu'elle imprime). Mais en principe seulement, et si la part du feu est impossible à délimiter, en raison du lexique et des « thèmes » ce n'est pas pour la raison habituelle (faire au feu sa part, allumer des contre-feux pour arrêter la progression d'un incendie, éviter l'holocauste). Au contraire, la nécessité du tout s'annonce, terrible, la fatalité de tout soustraire à la destruction : qu'est-ce qui, en toute rigueur, ne relève pas dans nos lettres du *fort : da,* du vocabulaire de l'aller-venir, du pas, du chemin ou de l'acheminement, du proche et du lointain, de tous les dispositifs en *télé-*, de l'adestination, de l'adresse et de la maladresse, de tout ce qui se passe entre Socrate et Platon, Freud et Heidegger, de la « vérité », du facteur, « du tout », du transfert, de l'héritage et de la généalogie, des paradoxes de la nomination, du roi, de la reine et de leurs ministres, du magister et des ministères, des détectives privés ou publics ? Y a-t-il un mot, une lettre, un atome de message qu'on ne *doive* en toute rigueur retirer de la brûlure en vue de publication ? Pour prendre un exemple, le plus trivial et le plus innocent, quand je t'écris « je vais mal », cela relève déjà de la thématique et du lexique, de la rhétorique en tout cas de l'*aller*, ou pas, qui forme le sujet des trois essais comme il appartient au corpus de S/p. Si je circoncis, et je le ferai, cela devra saigner sur les bords, et nous leur mettrons dans les mains, sous les yeux, des lambeaux de notre corps, du plus secret de notre âme.

Très intrigué, à Oxford, par l'arrivée des rois et des réponses par 4. Elles croisent le Facteur, son titre et son thème. A la dernière page du volume des Lettres à Milena, que je n'aurais pas relues sans toi, à la dernière page de *L'échec de Milena,* Blanchot cite Kafka : « Moi qui sur le grand échiquier ne suis pas même encore le pion d'un pion (j'en suis bien éloigné), maintenant, contre toutes les règles et quitte à brouiller le jeu, je voudrais aussi occuper la place de la reine — moi, le pion du pion, par conséquent une pièce qui n'existe pas et ne peut donc participer au jeu — et puis en même temps je voudrais peut-être aussi occuper la place du roi ou même tout l'ensemble de l'échiquier, au point que, si je le voulais réellement, il faudrait que cela arrive par des moyens qui ne seraient plus humains. »

Le 30 juillet 1979.

cet aller-retour aura été si bref. Je n'ai jamais été si seul. Pendant ces trois jours, continuant à cribler, à trier, à torturer (il s'agit de notre cœur, littéralement, et cette chirurgie me fait horreur. Crois-tu que je m'y livre par amour ou bien un ressentiment sans limite vient il se purifier lui-même au plus près du feu pour témoigner encore, pour se livrer au jugement, pour organiser son procès et choisir ses témoins ?), j'hésitais : que faire des noms propres ? Tous ceux que je laisse ou ceux qui sont faciles à identifier, à vérifier, j'ai peur que les lecteurs ne les excluent trop vite, ne concluent précipitamment : ce sont des tiers, ils ne peuvent être le destinataire secret de ces lettres. Ce serait un peu léger de leur part. Prends l'exemple du prénom, un des prénoms de mon père, le plus visible, auront ils deviné qu'il fut bien aimé ? Auront-ils deviné le prénom secret de ma mère que je suis encore moins prêt à divulguer ?

Ils vont peut-être juger cette écriture trop adroite, virtuose dans l'art de détourner, peut-être perverse pour ce qu'elle s'aborde de partout et de nulle part, à l'autre abandonnée certes, mais livrée à elle-même, offerte à ses propres coups, jusqu'à la fin se réservant tout. Pourquoi, se demandent-ils, laisser la destination incessamment se diviser ? Toi aussi, peut-être, mon amour, toi aussi tu t'interroges, mais cette perversion d'abord je la traite. Elle n'est pas la mienne, elle appartient à cette écriture dont tu me sais, toi seule, malade. Mais le chant d'innocence, si tu m'aimes, tu le laisseras venir à toi, il t'arrivera.

Qui que tu sois, mon amour, et même si tu trembles de n'en rien savoir toi-même, n'en doute plus : je n'ai jamais aimé que toi. Voilà déjà longtemps que tu ne peux plus me dire « je t'aime ». Moi je le peux et cela suffit, ton amour est sauf.

Comment pourrais-tu être là-bas, à des centaines de kilomètres, où je te sais maintenant, et m'attendre, dans dix minutes, à la gare d'Austerlitz ?

Le 31 juillet 1979.

en écoutant Monteverdi que du mot « madrigal » je n'étais pas sûr. C'est un chant à 4, 5, 6, 7 voix. Sans accompagnement musical (autour du XVI^e^). Le mot aurait

rapport aux « troupeaux », au chant du troupeau, mais certains le rapprochent aussi d'un forme de bas latin (matriale, lis « matrimonale »).

Il faut donc savoir qu'à la Grande Chartreuse même ils ont maintenant le téléphone.

Cette proximité nous fut insupportable, nous nous aimions trop et la douceur était mortelle, je préférerai toujours cette fin.

Cet ignoble secrétariat me distrait de la souffrance, celle qui ne *passe* pas et jamais ne franchira un mot (je ne crois pas que la joie soit indicible ou qu'elle résiste au chant, je le crois de ma souffrance, elle est cela même (l'impossible pour aucune carte, l'insupportable) et si je dis qu'elle me vient encore de toi, si elle se réfugie dans ton nom et s'y porte, si elle tente encore de s'y résumer, je n'aurai rien dit). L'ignoble secrétariat me détourne heureusement de cela même qui m'y occupe, toi. En transcrivant les coupures (je parle des coupures « publiables », ce sont des faits divers, des coupures de journaux), sur la ligne de sang je cautérise. Sur la cicatrice de ce que je soustrais au feu encore tout vif j'applique un autre feu, le même pourtant. Je voudrais ne rien donner qu'au premier. Je promets au feu ce que j'aime et je garde le reste, et il reste un morceau de nous, il respire encore, à chaque battement je vois le sang m'arriver, je lèche puis je cautérise. Je dois ne rien laisser passer, pas un indice, pas le moindre laps, la moindre trahison. Mais où faire passer cette lame, ou appliquer la pointe, même, de ce grattoir ? Faut-il par exemple livrer tous les mots qui, directement ou non, c'est toute la torture, renvoient à l'envoi, à la mission, à la tranche-mission, à l'émission (de timbres ou de télé), à la « rémission » (ce fut pourtant un mot sacré par nous), à la commission, au commis-voyageur, sans oublier l'omission ? Cela sous prétexte que le livre et sa préface traitent de l'envoi sous toutes ses formes ? Devrais-je aussi cautériser autour des prépositions « destinales », « à », « vers », « pour », autour des adverbes de lieu « ici », « là », « loin », « près », etc ? autour des verbes « arriver » dans tous les sens, et « passer », « appeler », « venir », « parvenir », « expédier », de tous les composés de voie, voyage, voiture, viabilité ? C'est sans fin, je n'y arriverai jamais, la contamination est partout et l'incendie nous ne l'allumerions jamais. La langue nous empoisonne le plus

secret de nos secrets, on ne peut même plus brûler chez soi, en paix, tracer le cercle d'un foyer, il faut encore lui sacrifier son propre sacrifice. Ton suicide même, elle te le parasite. Mais tu verras, ils n'auront rien de nous, toi-même tu n'y reconnaîtras rien, je brouillerai tout. Je refoulerai irréversiblement les parasites, j'aurai raison de tous quoi qu'il m'en coûte — et je resterai seul avec toi pour le grand feu, même si au dernier moment tu me dis que tu ne peux plus venir.

Cela ressemble maintenant à une rediffusion, à un sinistre play-back (mais tends bien l'oreille, approche toi de mes lèvres), et en t'écrivant je sais désormais ce que j'envoie au feu, ce que je laisse paraître et que tu me rends avant même de le recevoir. *Back* aurait pu orchestrer tout cela dès le titre : le *dos* de Socrate et de la carte, tous les *dossiers* que j'ai reliés, le feedback, le play-back, les retours à l'envoyeur, etc., nos magnétophones, nos cassettes-fantômes. Et même la scène du métro avant ton départ, atroce : nous ne pouvions pas cesser de nous rattraper au dernier moment, puis de nous éloigner dans des directions opposées en nous retournant sans cesse, en revenant sur nos pas, en nous éloignant de nouveau dans le labyrinthe de la station. Puis ta « détermination » l'a encore emporté, et tu as fait semblant de croire au portillon automatique. Avant même de descendre par l'escalier mécanique, tu me donnais encore le bras, je me suis demandé pourquoi Valerio avait abandonné ce projet d'Orphée dans le métro quand j'étais déjà en train de préparer le texte.

Relisant le *Legs,* c'est urgent maintenant, je tombe sur une lettre de Neil Hertz que je pensais citer. Il cite lui-même, en anglais, une citation du *Malaise dans la civilisation* sur laquelle il vient de tomber. C'est à propos des « cheap pleasures » de la technologie : « If there were no railway to make light of distances my child would never have left home and I should not need the telephone to hear his voice. »

Le 1er août 1979.

ce sera notre Au-delà du principe de plaisir.

et je serai sauf pour toi ma dernière carte.

jamais je ne les abattrai toutes, tu sais ce ne sera qu'un livre, après je passe à autre chose, après le feu si tu acceptes, si tu reviens.

Le 1er août 1979.

toutes les fois où, après le pire, j'ai fait le saut (plus de mémoire et plus de dette). Puis tu as voulu, oubliant jusqu'à cet oubli, reconstituer *ta* mémoire et mon procès, tout un dossier

c'est bien que tu m'aies rappelé à l'instant, que tu n'aies pas hésité à le faire. J'ai regardé de nouveau, j'ai vu (« tu me laisses regarder ? » — Qui ? — Moi, mon amour. — Par qui ? Quoi ?) c'est bien une épée que le petit p enfonce, quel rythme dans les reins de Socrates. Une épée médiévale. Tu te souviens du « petit pion » sur l'échiquier des lettres à Milena ? Voici ce que maintenant tu me donnes à lire (c'est sans titre dans le Journal de K., et je transcris des extraits de la traduction) : « ... mes amis visiblement effrayés s'écartèrent de moi : " Qu'as-tu derrière la tête ? " s'écrièrent-ils. J'avais déjà senti, dès mon réveil, quelque chose qui m'empêchait de pencher la tête en arrière et je me mis à chercher cet obstacle à tâtons. S'étant quelque peu ressaisis, mes amis s'écrièrent : " Prends garde, ne te blesse pas ! " juste au moment où je saisissais derrière ma tête la poignée d'une épée. Mes amis s'approchèrent, m'examinèrent, m'amenèrent dans la chambre devant l'armoire à glace et me déshabillèrent jusqu'à mi-corps. Une grande et ancienne épée de chevalier en forme de croix était fichée dans mon dos jusqu'à la garde, mais de telle sorte que la lame s'était glissée avec une précision incompréhensible entre cuir et chair et n'avait pas provoqué de blessure. Il n'y avait du reste pas de plaie non plus à l'endroit du cou où elle avait pénétré ; mes amis m'assurèrent que la fente nécessaire au passage de la lame s'était ouverte sans le moindre épanchement de sang. Et quand, montés sur une chaise, mes amis retirèrent lentement l'épée, millimètre par millimètre, il ne vint pas de sang et la place ouverte sur le cou se referma, ne laissant subsister qu'une fissure à peine perceptible. " Tiens, voilà ton épée ", me dirent mes amis en riant, et ils me la tendirent. Je la soupesais des deux mains, c'était une arme précieuse, il se pouvait fort bien que des croisés s'en fussent servi. Qui permet à d'anciens chevaliers de

rôder dans les rêves ? Irresponsables, ils brandissent leurs épées, en percent d'innocents dormeurs et, s'ils ne provoquent pas de graves blessures, c'est tout d'abord, sans doute, que leurs armes glissent sur les corps vivants, mais aussi que des amis fidèles se tiennent derrière la porte et frappent, prêts à vous porter secours. »

Le 1er août 1979.

puis j'ai dormi tout l'après-midi (la télévision marchait). Je me sens un peu ivre, je me remets à la machine en regardant Socrate du coin de l'œil. Je le vois tapi dans l'image, il guette, il fait semblant d'écrire. On ne saura jamais ce qu'il est vraiment en train de comploter, s'il lit ou s'il écrit, s'il est ou non derrière les mots, c'est à mourir. Contrairement à ce que je t'avais annoncé, je crois, il ne s'est pas suicidé (on ne se suicide jamais, on se fait tuer et il n'y a pas de raison pour qu'il y ait réussi mieux qu'un autre. Toutefois, après sa mort, ce fut une épidémie de suicides dans la ville, tous les veufs, toutes les veuves. Et plus il y en avait plus il y en avait, car le spectacle des suicides devenant insupportable il en induisait d'autres. Tout le monde se sentait trahi, non seulement abandonné. Le platonisme vint pour enrayer le désastre.

Le 1er août 1979.

« Or Socrate était précisément ce *deuxième spectateur* qui ne comprenait pas la tragédie ancienne et, pour cette raison, ne la respectait pas. Fort de son alliance, Euripide osa se faire le héraut d'un art nouveau. Et si la tragédie en a péri, c'est dans le socratisme esthétique qu'il faut aller chercher le principe meurtrier. Toutefois, dans la mesure où ce combat était dirigé contre l'élément dionysiaque de l'art ancien, c'est en Socrate lui-même que nous reconnaissons l'adversaire de Dionysos, le nouvel Orphée qui se dresse contre Dionysos et qui, bien que destiné à être déchiré par les Ménades du tribunal athénien, contraint pourtant à fuir le dieu tout-puissant — lequel, comme jadis, au temps où il cherchait à échapper au roi Lycurgue, en Edonide, dut se réfugier dans les profondeurs de la mer, je veux dire dans l'Océan mystique d'un culte secret qui envahit peu à peu le monde entier. »

Le 2 août 1979. Tu me suivras partout. Et je ne saurai jamais si je souffre en toi ou en moi. C'est ça ma souffrance.
Je viens de t'entendre et bien sûr je pense comme toi, je t'ai bien comprise. Mais je répète : qui veux-tu que ce soit, à qui d'autre crois-tu que je puisse parler comme je le fais ? Je ne peux dire oui qu'à toi, et d'ailleurs il dépend de toi que ce soit toi. Tu n'as qu'à renoncer à ta « détermination ». Tu ne te détermines qu'en me retranchant, la forfaiture c'est ta maudite « détermination ».

Moi, mais je dis tout. Et je n'ai jamais parlé *de* toi, jamais à quelque tiers que ce soit, je ne le pourrais pas.

A qui d'autre veux-tu que je le dise ? Il n'y a qu'un corps, tu as raison, et c'est le tien. Tu sais mon attention et mon respect pour les multiplicités irrésistibles (les myriades je t'ai dit tout à l'heure, pas les ménades) mais ma conviction est d'autant plus forte et je ne la crois pas contradictoire malgré l'apparence : il n'y a qu'un corps et c'est toi.

J'ai remarqué tout à l'heure que suivant certaines frappes, certains types, « devil » ressemblait fort à « deuil ».

Tu es mon hallucinogène. Extase : revivre la première fois mieux que la première fois, et d'abord anticiper cela au creux de la première des premières fois, and so on. Socrate a su cela.

Et si maintenant tu me demandais de brûler le livre (je ne dis pas seulement nos lettres, c'est décidé), je le ferais à la seconde. Rien n'est plus facile, quoique tu en penses. Ce serait un beau cadeau, mais une petite chaîne risquerait de s'y cacher encore. Enfin, à quoi bon, tout ce que je te dis, tu le sais et déjà tu te l'es dit, tu me l'as dit, je t'entends me le dire. Toujours je pense comme toi.

Le 2 août 1979.

« un jour aux courses », on perd tout l'humour (juif new-yorkais) dans le doublage ou le sous-titrage, il n'y a que l'idiome qui tienne.

même s'ils voient du sang, ils ne sauront pas de qui, de quel groupe, et si au dernier moment transfusé

je me résigne mal à brûler les photographies. Comment sacrifier celles que nous avions prises au cours du dernier voyage dans l'île, toute cette série pour laquelle j'avais mis un chapeau, cette robe si voyante et tu me surchargeais de maquillage ? Que faire de ce morceau de peau ? et du cil collé à même nos initiales ? Ce que j'avais tracé sur la peau me reste illisible. Je m'y résous en écartant justement l'idée de sacrifice. Et devrai-je aussi garder le rêve de Joséphine Baker à cause des jambes (pas, legs, jambages de cheminée dans *le Facteur,* etc. ? mais ce sont *les* jambes que j'aime, c'est atroce, il n'y en a que deux, pas une de plus au monde, je ne vais tout de même pas leur donner ça !). Notre mère la langue suce tout, le sale vampire, je le lui revaudrai.

Ce ne sera, tout compte fait, qu'un grand symptôme phantomatonique qui pourra courir les rues tout seul, sans toi ni moi. Mais toi, tu sais que je t'ai écrit tout autre chose, tu es cela même (voilà pour moi ta seule *bonne* détermination) : celle qui sait que je ne suis pas là, que je t'ai écrit *tout autre chose.*

Le 3 août 1979.

ces croix que je mets sur les passages à garder, je veux dire à jeter *hors* du feu, je coche avant de transcrire, de repasser dans les allées du cimetière pour relever les épitaphes. Il y a quelques jours, à la radio, j'avais entendu parler d'une erreur tragi-comique des Pompes Funèbres : la famille reçoit en Corse un cercueil attendu à Caen, et inversement. Je me suis demandé comment l'échange avait pu être vérifié.

Je ne sais plus ce que je fais, et comment je « gratte », si j'efface ou si j'écris ce que je « garde ». Je ne sais plus sur quelle complicité compter. En te « déterminant », tu as repris ton nom. Tu as pris le mien et je ne sais plus qui je suis. Ta femme, bien sûr, mais qu'est-ce que ça veut dire maintenant ?

Tu viens d'appeler, je n'ai pas osé te le dire, à propos de ce mauvais plongeon : mais quand on jure si légèrement sur la tête des enfants, il ne faut pas s'étonner qu'il leur arrive tant d'accidents (« il lui en arrive tout le temps », m'as-tu dit, inquiète ; et il s'agissait bien de la tête, et ce que je dis n'a rien d'obscurantiste, il suffit

de suivre : des trajets inconscients). Inversement, les enfants boivent, les parents trinquent.

et tu m'avais demandé : est-il vrai que les hommes peuvent avoir des enfants jusqu'à leur mort ?

Le 4 août 1979.

imagine un livre réduit à des sentences testamentaires (strophes, vignettes, cartouches), les derniers mots de toute une collection de types avant leur suicide, le temps de s'éclipser

et je lis distinctement « décidément ces gens m'ennuient » puis, plus loin, « une littérature autobiographique n'est pas ceci ou cela, c'est un reste qui ne se laisse plus couper d'un référent crypté » (???). Je sais qui n'aimera pas ce livre. Peut-être croiront-ils, non sans raison, qu'ils ne sont pas sans en être, pour une *part,* voilà l'insupportable, les « vrais » destinataires. Ils ne supporteront pas la partition. La carte postale serait pleine de dédicaces secrètes, de meurtres collectifs, de détournements de fonds, de transactions serrées avec coup de poker, impasse ou chèque en blanc, et je fais des fleurs et je « self-address » comme ils disent, des mandats optiques, et je m'appelle pour que ça réponde pas libre et avoir ensuite la communication à l'œil, avec quoi je me paie des alliances bon marché, des coups de seringue empoisonnée, les hommages les plus respectueux, tout ça en plein milieu, au centre d'intrigues policières (« je ne sais pas en quel sens, tu intrigues tout le temps »), de liaisons, toutes les liaisons qu'on voudra, les amoureuses, les ferroviaires, les dangereuses, les téléphoniques, les liaisons d'énergie, les liaisons entre les mots, les liaisons innocentes, les alliances éternelles, la carte sera pleine de murmures inaudibles, de noms déformés, d'événements déplacés, de catastrophes réelles, avec des passeurs dans tous les sens, des échangeurs fous, des avortements en plein confessionnal, une informatisation à bout de souffle, des souffrances absolument interdites, et la vierge qui traverse tout d'un chant d'amour, notre plus vieux jeu

jamais mon pas ne fut si jeune. Tu es là maintenant, toute proche, nous sommes seuls, ils croiront que nous sommes deux

et tu entends le vieux jeu ; tu te moques du vieux thème : parce que ça veut être fictif de

part en part, c'est d'une aveuglante vérité : « c'est bien eux, ce couple de criminels, plus vrai que nature ». Allons bon, on n'aurait pas cru, nous, hein

« décidément ces gens m'ennuient ».

Tu les vois le doigt tendu vers la vérité : ils croient aux idées que nous leur donnons, ils composent des dialogues avec ça, ils interrogent nos esclaves, ils bannissent les plagiaires, ils remontent la filière, à la mode hypothético-déductive, jusqu'au principe de ce qui est en vérité : c'est nous mon amour, mais nous n'y serons pour personne, nous sommes le bien en soi et ils ne nous trouveront plus.

Le 5 août 1979.

à raison de toi, j'intrigue. N'envoyant rien à personne, ni personne, je fomente une résurrection. L'avais-tu rencontré, finalement, Elie ? Tu étais tout près, tu brûlais. Je t'avais mise sur la voie

et si parce que je les aime trop je ne publie pas *tes* lettres (qui en droit m'appartiennent), on m'accusera de t'effacer, de te taire, de te passer sous silence. Si je les publie, ils m'accuseront de m'approprier, de voler, de violer, de garder l'initiative, d'exploiter le corps de la femme, toujours le mec, quoi. Ah, Bettina, mon amour

et ce sera encore pire si je publie tes lettres sous mon nom, en signant à ta place. Ecoute, Bettina, fais ce que tu veux, je te restituerai tout, j'accepte tout, de toi je recevrai mon dernier souffle. Je n'ai aucun droit sur l'histoire que nous nous sommes racontée

reçois tout ce que tu donnes, *il n'y a* que ça, il n'y a qu'à recevoir (c'est pourquoi une théorie de la réception est aussi nécessaire qu'impossible). Et moins je parle de lui, plus le grand-père est présent. C'est pourquoi S hait p, l'omniprésence même du petit-fils, du grand-père demeuré petit-fils et conduisant le char.

en somme quatre séquences d'inégale longueur, dont celle-ci, la carte timbrée, la carte comme timbre pour affranchir la carte et laisser flotter le transfert

à côté

de nous ce ne sera rien, une minuscule, infiniment petite phrase sur toutes les bouches, juste pour marquer l'échelle, la disproportion infinie — et nous serons ailleurs. Je tiens

même qu'ailleurs nous nous trouverons mieux que jamais. et chaque fois je te bénissais sur le pas de la porte en t'embrassant sur le front

alors tu n'aurais pas supporté, non pas que si régulièrement mon âme s'éloigne comme partie de toi ; mais contrairement à ce que tu dis, que nous nous fascinions de trop près l'un dans l'autre et à la place de l'autre. Tu n'aurais pas supporté la démence précoce de notre narcissisme. D'un court-circuit nous aurions fait sauter toutes les résistances. Nous étions morts et nous ne pouvions plus mourir l'un à l'autre, cela nous eût été insoutenable. « C'est pourquoi votre séparation fut organisée d'avance, vous avez commencé par vivre l'héritage d'un divorce fatal, vous viviez sur un testament, le capital et les intérêts des biens à venir, sur une mort arrêtée. » De même qu'on peut arriver avant la lettre, on est destiné à survivre aux légataires, à ses propres enfants, à la descendance qu'on se destine — et qui, si tu me suis bien, nécessairement n'existe pas.

Le 5 août 1979. Je me demande à quoi je contreviens de me livrer à cette étrange occupation. A qui, à quel serment, et pour qui séduire qui ne serait plus toi. La question est absurde, toutes les questions.

Trrrrr fait la machine sur laquelle je prépare en somme l'apparat critique de nos lettredamour pour les soustraire d'avance à tout centre de critique comme ils disent génétique. Il ne restera aucun brouillon pour débrouiller les traces. Trrrrr, je trame, je trie, je traite, je trafique, je transfère, j'intrique, je contrôle, je filtre — et comme je l'ai fait si souvent en partant, je laisse le billet dans la boîte.

Est-ce que je triche avec ce coupe-feu, dis-moi, toi tu sais.

Ce que Platon ne pouvait pas se pardonner, Socrate le lui a pardonné. D'avance, parce qu'il l'aimait aussi, et l'autre ça lui a permis d'écrire et de nous laisser ses dialogues sur les bras.

et tu sais bien, mieux que quiconque, que la première carte, la toute première, l'absolument première, fut l'effigie d'un philosophe grec.

Quand je te mets en garde contre les dangers,

je pense toujours aux autres, ni à toi ni à moi (il ne pourra jamais rien nous arriver), mais aux autres en nous.

« Ça ne peut pas appartenir à la même histoire » — mais si, mais si.

Qui, encore ? Mais devine, c'est toi. Toi l'une seule, si seule.

Pour se rassurer ils disent : la déconstruction ne détruit pas. Tu parles, la mienne, mon immense, mon immortelle, c'est bien pire, elle touche à l'indestructible. Et elle a le timbre de ma mort, d'une seule venue tu signes.

Le 6 août 1979.

et bientôt il me faudra repartir, près de deux mois sans toi.

Dans l'histoire, c'est mon hypothèse, les fictions épistolaires se multiplient quand arrive une nouvelle crise de la destination

et en 1923, tout en lui disant qu'elle se suicide à tant analyser, tout en lui envoyant de l'argent, tout en lui donnant des conseils au sujet de la dévaluation des marks, tout en lui demandant de ne rien divulguer aux quatre vents : « Le petit Ernst n'est malheureusement pour aucun de nous un véritable remplaçant de Heinele. » Ils me font une peine ces deux petits, l'un plus que l'autre.

Ce sera (ci-joint) le dernier photomaton, sans doute.

Le 6 août 1979.

la misère du pub. en général.

je te le répète, il était dangereux de garder ces lettres, et pourtant j'avais lâchement rêvé qu'on nous les volerait : il faut maintenant les détruire, le compte à rebours est en marche, un peu moins d'un mois, tu seras là.

Qui paye le loyer ? disait le père à court d'autorité. Et le cabinet de l'analyste ? (Question du *Facteur*).

J'ai pris la correspondance à Juvisy : une pancarte faisait référence, sur le quai, au « télépancartage ». Tu vois ce

que c'est — je n'invente rien les destinations et les horaires composés à distance.

Il ne faudrait *surtout pas* faire (ou laisser) circuler (en circulation), au-dessus de leurs têtes, en permanence, la charte d'une loi, un surmoi satellisé de poche.

Je viens de raccrocher, je suis encore couché sur le sol, nu : aucun intérêt, ce suicide, si tu ne te leur passes pas d'abord le film.

Je ne sais plus à qui, par imprudence, irrépressiblement, j'ai écrit ceci : que le dos de Socrate est le dos de la carte postale (une surface courbe et belle, belle, je suis toujours tenté de marcher avec lui, de déambuler en glissant ma main dans sa poche-revolver) et quand il arrive au fond de lui, l'ayant fouillé de sa langue, il a peur, il invente le platonisme, il lui fait un enfant dans le dos.

quand tu me parles, érosse, de tes expédients, tu crois que je te crois ? Tu veux seulement m'aider à mourir.

dos, do, dot, dose, Fido.

le poster de Socrate ferait une belle affiche (en parler au Service de Presse Flammarion).

Le 8 août 1979.

inutile de me renvoyer celles-ci, je prélève d'avance.

plato pickpocket, il fait les poches, il gagne la manche et la belle (la belle, c'est la fin du Facteur). Comme le petit-fils de Freud, il fait écrire, il « laisse » écrire *pour lui,* il dicte et persécute Socrate. Reste à suivre

que je ne me sois pas laissé aimer, que je ne supporte pas d'être aimé, comme tu m'as dit, ce n'est pas tout à fait vrai. C'est seulement une image que tu me renvoies. Elle dépend de toi, ou alors de tel autre en moi. Le secret de ce qui ne se laisse pas aimer reste caché pour moi — et pour le moment, jusqu'à présent, en raison de quelque désordre télémachique.

Je viens de recevoir de Rome une invitation : symposium, pour commémorer je ne sais quel anniversaire d'Einstein, sur les rapports entre la relativité et la création artistique. Beau sujet, contre-

sujet. Les imprudents ont mis tout le monde à l'affiche, ils n'auront personne, sauf (devine). Je te laisse, je vais courir (tu sais qu'ils *ne supportent pas* que je coure), je ne peux le faire qu'en me racontant que tu es au bout du fil et que je m'achemine vers toi, tu me vois venir de loin.

Qui *prouvera* que le destinateur est le même, ou la même ? Et le ou la destinataire ? Ou qu'ils *ne* sont *pas* identiques ? A eux-mêmes ou à elles-mêmes d'abord ? Qu'ils forment ou non un couple ? Ou plusieurs couples ? Ou une foule ? Où serait le principe d'identification ? Dans le nom ? Non, alors, et quiconque veut faire preuve devient partie prenante de notre corpus. Ils ne nous empêcheraient pas de nous aimer. Et ils nous aimeraient comme on aime des faussaires, des imposteurs, des *contrefacteurs* (ce mot me cherche depuis des années) : en croyant qu'ils rêvent encore de vérité, d'authenticité, de sincérité, qu'ils font hommage de ce qu'ils brûlent à ce qu'ils brûlent. On ne peut aimer que ça, la vérité (demande à l'oncle de Freud). Tu crois qu'on peut aimer ça, vraiment ?

et toi tu m'aurais fait accoucher de la vérité ? Etendu sur le dos, tu connais bien la scène, je t'aurais demandé, chaque soir, « dis-moi la vérité ». Et toi : « mais j'ai rien à te dire, moi ». Je finis par le croire. En attendant je parle et tu écoutes, tu ne comprends à peu près rien, mais cela n'a aucune espèce d'importance

pour cela Platon a aimé Socrate et sa vengeance durera jusqu'à la fin des temps.

mais quand le syngramme aura été publié, il n'y sera plus pour rien, ni pour personne — tout à fait ailleurs —, la poste littéraire fera suivre toute seule, c.q.f.d. Cela m'a donné l'envie (c'est le mot) de publier sous mon nom des choses pour *moi* inconcevables, invivables surtout, que je n'ai pas écrites moi-même, en abusant ainsi du crédit « éditorial » que j'accumule depuis des années, laborieusement, dans ce seul dessein. Est-ce qu'on se laissera tromper par une démonstration si intensément politique ? Ils vont encore me dire que je ne signerais pas n'importe quoi : prove it

ce que je publie je le remise.

Le 9 août 1979.

c'est une nouvelle. Noire, d'une grande beauté, elle vient régulièrement et plus tôt. Comme c'est seulement une remplaçante, je suis toujours inquiet, je lui donne de l'argent à chaque occasion (un télégramme, un recommandé, etc.). Elle sonne chaque fois. En moi je l'appelle Némésis et ce n'est pas seulement à cause de la « distribution » : elle en a *tous* les traits. Et elle a l'air de savoir ce que j'attends de toi

oui, m'athèse ce sera l'aposte. Et cela sera marqué à même la facture, il le faut bien, et la contrefacture de chaque lettre. J'intitulerais la préface *envois,* au pluriel, mais je regretterai *invoice,* à cause de la voix qu'on peut y entendre, si l'on veut, et transcrire en-voie. Surtout, bien sûr, parce qu'en anglais l'envoi nommé *invoice* est réservé aux factures. Or pour me rendre avec toi au-delà du principe de paiement (c'est le seul pas que j'aime, le seul qui m'intéresse), je dois te parler interminablement de dette, et d'argent, de sacrifice, d'ingratitude (la mienne est démesurée à ton égard), de culpabilité et d'acquittement, de vengeance sublime et de comptes à régler. Je dois t'en parler. Je te dois d'en parler. Je serai toujours demandeur avec toi. Notre alliance fut aussi cette économie domestique. Nous brûlons ce qui nous porte au-delà, et je leur laisse entre les mains une liasse de factures, de billets dévalués, de fausses notes de blanchisseuse

Le 10 août 1979.

une spéculation *sans terme,* ratiocinante et animée, échauffée même, un discours aussi intarissable que contradictoire sur l'origine, les bienfaits et la fin de leur amour, ou plus précisément d'Amour en eux, car de cette visitation ils ne revenaient pas, ils en parlaient un peu comme d'un tiers venu les hanter, un étranger, un fantôme ou un mythe, presque un intrus qui ne serait pas loin de déranger leur intimité, leur complicité sans âge, la forfaiture commune qui de tout temps les avait liés. Eros les avais surpris après le crime

ce n'est pas un couple mais un coup double et Platon a dû haïr Socrate (ou Bettina), le haïr comme on peut haïr quiconque t'apprend la haine, l'injustice, la jalousie, le ressentiment, la mauvaise conscience. Comme on peut

haïr plus que quiconque. D'où le complot vengeur qui s'appelle platonisme, et cette engeance insatiable. La réconciliation est impossible. Jusqu'à la fin des temps, l'ignoble descendance saura tirer des effets de tout en se lavant les mains. D'une souffrance ou d'un amour savoir encore *tirer effet,* voilà l'essence même de l'ignoble : ne pas savoir brûler

que je te raconte ce rêve (tu l'as interrompu en sonnant si tôt ce matin, Némésis n'était pas encore passée : à propos, tu me demandais ce que veut dire « avant la lettre » dans mon petit code postal : eh bien, c'est un temps impensable, je dirais par exemple que tu m'étais arrivée avant la lettre, ou que de moi avant la lettre tu étais partie : toujours des significations de rencontre. Puisque j'y suis, je réponds à l'autre question : « câbler son propre enterrement » m'imposait plutôt, bizarrement, l'image des cordes à l'aide desquelles on laisse descendre le cercueil au fond du trou. Je vois quatre hommes, on a peur que les liens se rompent, je surveille les opérations, je suis couché sur le dos et je donne des ordres, ils n'en viennent pas à bout), oui ce rêve : je ne me rappelle plus le début

elle le prenait, en arrachait une page, la mettait sur l'un de ses genoux (un seul, c'était très insistant) et entreprenait de la déplier. Elle y mettait beaucoup d'application, une patience merveilleuse. Dès qu'un petit pli, un léger froissement apparaissait, elle l'effaçait du doigt. La feuille dépliée, j'y lisais (prononçais plutôt) le mot « thym » ou « tain » ou « teint », puis les plis se reformaient. Au bout d'un très long moment, après qu'elle eut déplié la chose comme jamais, de façon absolument capricieuse en apparence elle la jette derrière elle (une plage ou un terrain vague, je ne sais plus).

Ce que tu m'as dit du vautour de Socrate (côté Vinci-Freud) me paraît très nécessaire, je vais chercher. J'aime faire le rapprochement.

Comme la vie aura été courte, mon amour, je veux dire la nôtre. Nous n'avons pas eu le temps de nous retourner et maintenant je passerai le reste de mes jours à essayer de comprendre comment je l'ai passée, comment *tu* m'es arrivée, comment tu as vécu, toi, la vie que tu m'as donnée : c'est la dernière chose que je prétende aujourd'hui savoir.

Je voudrais te convaincre : le fait

que tu ne reconnaîtras à peu près rien de ce court métrage, que tu n'en aimeras pas le ton, l'allure, l'affectation même, et cette pellicule de glace qui nous éloigne de chaque image, ce fait te libère, et moi donc. Il ne s'agit pas de nous, nous ce fut autre chose. Et d'autrement interminable

ben, ils penseront ce qu'ils voudront. Je n'allais tout de même pas les asseoir autour de tes lettres, tellement plus longues, nombreuses, trop belles. Je serai seul à savoir. D'un savoir fini, je sais aussi le mal infini que j'ai fait, voilà ma crypte à ciel ouvert.

Le 11 août 1979.

parmi tous les noms de lieux sacrés, un seul dans ma mémoire porte nom de « chemin » (devine).

L'autre jour, au téléphone, je suis devenu fou, « adieu » est un mot si étranger pour moi (je n'y reconnais aucune langue, le ton m'en est insupportable, il habille son insignifiance absolue d'une soutane devant laquelle je ferais plutôt des signes de conjuration...). Je voulais sans doute trouver une arme et je l'ai ramassée n'importe où. Tu venais de dire quelque chose de pire encore, tu m'interdisais jusqu'au feu, l'holocauste de nous.

L'épreuve de force n'a pas cessé mais ton absence par moments devient plus douce.

Je ne sais comment décrire le passage étroit, strict, mal éclairé, houleux (le Channel une nuit) depuis lequel j'aperçois les bords, les falaises de ce que j'écris présentement (qu'est-ce que je fabrique avec ces lettres, dis-moi). Le passage est ouvert et fermé, j'y vois mais sans jour venu du dehors, c'est bref et intermittent, ça ne peut plus durer maintenant, il y faut des mots brefs (*Gang, über*, laps, sas). Ce qui compte en tout, c'est l'allure, le pas tu seras, comme moi, la dernière à pouvoir lire. J'écris cela, cela même qui doit nous rester illisible. Et d'abord insupportable. Comme moi, je t'exclus absolument du marché. Tu es l'exclue, la gardée, la non-destinataire *absolue* de ce qui resterait encore lisible. Puisque c'est à toi mon amour que je dis je t'aime et que je t'aime ne se poste pas. Ni ne se lit à voix basse, en soi, comme le serment d'Oxford.

Evidemment quand sous ma signature publique ils liront ces mots ils auront raison de (de quoi au juste ?) mais ils auront raison : ce n'est pas du tout comme ça que ça se passe, tu sais bien, mon intonation à ce moment est tout autre

je peux toujours dire « ce n'est pas moi ».

Le 11 août 1979.

il s'escrime, avec la langue, une langue trop dure, sous les fesses dodues. L'autre ne bronche pas, il fait semblant de lire ou d'écrire, mais il n'en perd pas une.

James (les deux, les trois), Jacques, Giacomo Joyce — ta contrefacture fait merveille, ce pendant à l'invoice : « Envoy : love me love my umbrella ».

Ils ne sauront jamais si j'aime ou non la carte postale, si je suis pour ou contre. Aujourd'hui ils mâchent tous le travail pour l'ordinateur, ils se pointent eux-mêmes pour pouvoir passer à la caisse d'un mois à l'autre. (Quand je suis allé à Fribourg, on m'avait expliqué que l'Allemagne détenait aujourd'hui ce record, record des records précisément : pour chaque sujet la plus grande quantité d'information stockée sur ordinateur d'Etat. Le grand standard central te crache tout en une seconde, dossier civil, médical, scolaire, judiciaire, idéologique und so weiter.) Pour cela il faut se soumettre à la bobinarité, opposer ici à là, là et là, être pour ou contre. Tu as pu remarquer, entre autres fines catégories, que certains campent depuis l'an dernier sur la position de « l'optimisme », d'autres font carrière dans le « pessimisme », les uns sont religieux, les autres non. Et ils sortent leurs fiches, produisent des références, enfin d'autres cartes postales dont ils ne savent plus lire que la perforation (B A, B A, O A, O A, R I, R I). Quelle fatigue.

J'oubliais, Giacomo a aussi sept lettres. Aime mon ombre, elle — non moi. « Tu m'aimes ? » Et toi, dis moi.

Le 12 août 1979.

c'est à l'héritage de l'inconnu, voilà, que j'aurais

voulu consacrer une institution, un temple, un poème, et qu'ils ne puissent plus détacher leur pensée de Matthew Paris, de son image, de sa main traçant les noms de plato et Socrates, à cette place et non à une autre. J'ai eu envie de faire plaisir à ce moine, à ce frère, que j'imagine un peu fou, et à tout *ce qu'il représente pour moi.* Car il représente pour moi et cette illustration m'était destinée, par le fait. Je suis bien tombé sur elle, non ? Platon et Socrates je m'en fous un peu, je ne dis pas les noms de plato et Socrates dessinés par-dessus leur tête. Au-dessus de leurs mains, qui jouent pourtant si bien avec moi, je place la main de Matthew Paris, enfin ce que son nom représente aujourd'hui pour moi de cette main qui fut

cela ne peut

être que la tienne. Je voudrais que tu n'en aies qu'une, comme dans ces rares moments où la jalousie se tait

ils devront

bien comprendre que notre correspondance « réelle », brûlée à blanc, aura été tout autre.

Ensemencer en « semant » sans le moindre espoir laissé d'arriver à ses fins.

Nous ne pourrons plus nous écrire, n'est ce pas, déjà cela nous devient impossible. A eux aussi.

Le 12 août 1979.

entre la préface et les trois autres, les coups de fils bourdonneront comme des guêpes en plein transfert.

Non, tu avais mal entendu, je voulais le présenter en sus, p. Il y a un petit p. coupé de son coup, dans *Glas.* Ici c'est, en *espe,* la suspicion et la spéculation déchaînées. Je n'ai que ces lettres à la bouche, je leur fais la lèche à toutes les deux

tel

aura été le destin de ces lettres. Le mot « destin » est bien dur dans la bouche, on ne le suce pas comme destination, on ne le laisse pas flotter comme destinée. Mais de toute façon la dureté de pierre est au centre, l'arrêt, la stase, le stop, et on n'a pas besoin d'une confirmation étymologique pour le sentir

c'est comme pour la dead letter, qu'il s'agisse d'elle ou du reste, c'est arrivé, voilà tout. Ce qui ne devait pas

arriver, ce qui aurait dû ne pas arriver est arrive, nous est arrivé. Donc cela même devait arriver, toujours, plus tard, tu pourras le le dire, je pense comme toi, mon cœur.

Le 13 août 1979. Tu as en partie raison, il aurait fallu en faire, justement, une post-face, c'est le mot, en particulier parce que c'est inintelligible si tu ne commences pas par ce qui suit — sinon par la fin, et comme ils ne relisent jamais... Tant pis. Tu as aussi raison pour Joyce, une fois ça suffit. C'est si fort qu'à la fin rien n'y résiste, d'où le sentiment de facilité, si trompeur qu'il soit. On se demande ce qu'il a fini par faire celui-là, et ce qui l'a fait courir. Après lui, ne plus recommencer, tirer le voile et que tout se passe derrière les rideaux de la langue qui n'en peut mais. Coïncidence néanmoins, pour ce séminaire sur la traduction j'ai suivi toutes les indications babeliennes dans *Finnegans Wake* et j'ai eu envie hier de prendre l'avion pour Zurich et de lire à haute voix assis sur ses genoux, depuis le début (Babel, la chute et le motif finno-phénicien, « The fall (bababadalgh [...]. The great fall of the offwall entailed at such short notice the pftjschute of Finnegan [...] Phall if you but will, rise you must : and none so soon either shall the pharce for the nunce come to a setdown secular phoenish...) jusqu'au passage sur le Gigglotte's Hill et le Babbyl Malket vers la fin, en passant par « The babbelers with their thangas vain have been (confusium hold them !) [...] Who ails tongue coddeau, aspace of dumbillsilly ? And they fell upong one another : and themselves they have fallen... » et par « This battering babel allower the door and sideposts... » et toute la page jusqu'à « Filons, filoosh ! *Cherchons la flamme !* Fammfamm ! Fammfamm ! », par ce passage que tu connais mieux que quiconque (p. 164) et où je découvre tout à coup « the babbling pumpt of platinism », par cet autre autour de « the turrace of Babbel », tout ce passage d'Anna Livia Plurabelle en partie traduit où tu trouveras des choses absolument inouïes ; et puis tout ce qui vient autour de « A and aa ab ad abu abiad. A babbel men dub gulch of tears. » ou de « And shall not Babel be with Lebab ? And he war. And he shall open his mouth and answer : I hear, O Ismael... and he deed... » jusqu'à « O Loud... Loud... Ha he hi ho hu. Mummum. » Je file le texte comme on dit des acteurs, au moins jusqu'à « *Usque !*

Usque ! Usque ! Lignum in... Is the strays world moving mound of what static babel is this, tell us ? »

Le 17 août 1979.

Il était sûr que la mort lui arriverait en 1907. Et bien sûr j'éclaire comme toujours, par simple réverbération, toute cette correspondance secrète à l'intérieur du Comité des sept anneaux.

Tu te documentes, tu fais un dossier des mots en *do,* ils sont tous à l'appel, pas un ne manque.

Survivre aux siens, survivre à ses enfants, enterrer ses héritiers, rien de pire, n'est-ce pas. Imagine Socrate mourant après Platon. Et qui jurerait que cela n'arrive pas ? Et toujours, même. A propos des sept anneaux, encore ce désir de survivre aux héritiers, et même à la psychanalyse, désir plaintif et horrifié, certes, mais désir essentiel qui remord toute la scène d'héritage. Il écrit à Ferenczi en 1924, toujours avec des citations poétiques : « Je n'essaie pas en me plaignant ainsi de vous forcer à conserver le Comité perdu. Je le sais bien : ce qui est parti est parti, ce qui est perdu est perdu [" *Hin ist hin, verloren ist verloren* ", Bürger]. J'ai survécu au Comité qui aurait dû être mon successeur. Peut-être survivrai-je à l'Association internationale [mais c'est sûr, mon vieux, tu peux dormir tranquille]. Il est à espérer [tu parles] que la psychanalyse me survivra. Mais tout ceci constitue une sombre fin pour la vie d'un homme. » Mais non mais non. Et tu connais l'histoire de Rank, des six photographies des membres du Comité et des six ou sept loups sur le noyer de l'Homme aux Loups. Il avait été furieux de cette hypothèse et il avait, *par lettre,* demandé au patient une sorte d'attestation concernant les dates de son rêve. Contre Rank ! dont il écrivait : « il n'a probablement pas fait davantage que n'aurait fait une brigade de pompiers qui, appelée pour éteindre l'incendie causé par la chute d'une lampe, se serait simplement contentée de sortir la lampe de la pièce où le feu aurait éclaté. Il est certain qu'en procédant ainsi, elle aurait perdu moins de temps qu'à vouloir éteindre l'incendie ». Il se foutait alors de Rank qui croyait aussi aux analyses courtes. A propos de feu, savais-tu que Freud avait détruit sa correspondance en avril 1908, un an après sa « mort » en somme. Il l'atten-

dait en 1907. Joncs associe : « agrandit son appartement et détruit sa correspondance », comme s'il y avait un rapport. Ce fut une année intéressante (premier congrès international, etc.) et je me demande ce qu'il a ainsi détruit, sans doute des billets de Nietzsche, entre autres, de Socrate sûrement.

Je ne saurai jamais ce que sont devenues mes propres lettres et comme je ne retiens aucun double...

Bien sûr, chaque fois que je garderai le mot « voiture », ce sera une pensée pour Ernst, pour le *Wagen* que son grand-père aurait voulu le voir tirer derrière lui. Je crois ne t'avoir jamais dit, au cours de mes longues dissertations sur le *Geschick* (ce qui se destine, l'envoi et l'adresse) que Freud parlait justement du *Geschick*, de l'habileté avec laquelle son petit-fils s'entendait à envoyer et à faire revenir la chose.

Non, ils opposent le *là* au *là*, ils font aux deux *là* (*fort* et *da*) un sort non seulement différent mais contradictoire.

Ce que je ne t'avais pas dit non plus, c'est que Socrate est maintenant le nom d'un *logiciel*. Tu ne sais pas ce que c'est ? On appelle logiciel le corpus des programmes, des procédés ou des règles assurant la bonne marche d'un système dans le traitement de l'information. Les banques de données dépendent d'un logiciel. Chaque firme donne un nom à son logiciel. CII a choisi Socrate. Et moi aussi, comme par hasard, dès le premier jour, just to drop a postcard et faire suivre, tu suis ?

Le 17 août 1979.

s'arrêter devient impossible. Cette façon que tu as de te reprendre — et de me reprendre. Une table d'écoute en aurait pleuré. Heureusement pour toi tu ne t'entends pas.

Ils croiront que tu es seule, et il n'est pas sûr qu'ils se trompent (la carte postale aura bon dos). Il faut apprendre à laisser.

C'est vrai, tout le monde le dit, au téléphone Pierre a maintenant la même voix, on le prend souvent pour moi. Tu es injuste en disant que nous formons un couple royal et que cela me distrait de toi. Mais il est vrai que ces

quelques jours de solitude avec lui, bien que nous nous voyions à peine, veillent sur nos lettres, leur impriment une légère déviation

il sort rarement de sa chambre (guitare, disques, sa machine à écrire plus bruyante et plus régulière que la mienne, je suis en bas), hier c'était pour me montrer ce passage de *Thomas l'Obscur* (je te raconterai comment il est tombé dessus) que j'avais totalement oublié alors que je l'avais il y a deux ou trois ans longuement commenté : « ... j'étais même le seul mort possible, j'étais le seul homme qui ne donnât pas l'impression de mourir par hasard. Toute ma force, le sentiment que j'avais d'être, en prenant de la ciguë, non pas Socrate mourant, mais Socrate s'augmentant de Platon, cette certitude de ne pouvoir disparaître qu'ont seuls les êtres frappés d'une maladie mortelle, cette sérénité devant l'échafaud qui donne aux condamnés leur vraie grâce, faisait de chaque instant de ma vie l'instant où j'allais quitter la vie. » J'ai maintenant le livre sur ma table, je relis le chapitre II, qui commence par « Il se décida pourtant à tourner le dos à la mer... »

Le 18 août 1979.

d'autres croiront que nous sommes quatre, et ils pourraient bien avoir raison. Mais quel que soit le nombre arrêté, c'est toi que j'aime uniquement, à toi que, sans même en décider, toujours je serai fidèle. *Parce que* tu es folle, toi seule, et non *pour* te rendre folle en te disant l'impossible. Si tu es folle, c'est toi que j'aime, uniquement. Et je suis monstrueusement fidèle. Toi aussi. Fido, Fido, c'est nous.

(J'avais eu envie de leur souhaiter « bon courage », ils étaient tous réunis, ils s'étaient appelés en consultation, venant de tous les pays, une sorte de consortium de la Société Internationale de Psychanalyse (dissidents compris et à leur demande réintégrés) et des diverses filiales des sociétés de philosophie analytique ; ils s'étaient mis d'accord pour former un grand cartel et pour se pencher, en conjuguant leurs ressources, sur, par exemple, tel énoncé

Ah oui, Fido, je te suis fidèle comme un chien. Pourquoi « Ryle » a-t-il choisi ce nom, Fido ? Parce qu'on dit d'un chien qu'il *répond* à son nom, au nom de Fido, par exemple ? Parce

qu'un chien est la figure de la fidélité et que mieux que quiconque il répond à son nom, surtout si c'est Fido ? Parce qu'il répond à son nom sans avoir besoin de répondre, et qu'ainsi on est encore plus sûr de sa réponse ? Fido répond sans répondre, puisque c'est un chien, il reconnaît son nom mais il n'en dit jamais rien. Qu'en dis-tu ? S'il est là, Fido, il ne peut pas faire mentir la référence, sans rien dire il répond à son nom. Ni une pierre ni un être parlant, au sens des philosophes de toujours et des psycho-linguistes d'aujourd'hui, ne répondraient sans répondre au nom de Fido. Ni une pierre ni toi mon amour ne répondraient aussi adéquatement à la démonstration requise (« " Fido " — Fido » dans la *Theory of Meaning* de Ryle). Pourquoi Ryle a-t-il choisi un nom de chien, Fido ? Je viens d'en parler longuement avec Pierre, qui me souffle : « pour que l'exemple soit docile ».

Malgré tout ce qui les oppose, c'est toujours la même chose qu'ils ne supportent pas, autour de la même chose qu'ils montent la garde. Bien sûr j'ai toujours envie de poser à Freud, dans le style socratique, des questions « épistémologiques » qu'on lui pose outre-Manche et outre-Atlantique. Bien sûr l'inverse me paraît aussi nécessaire. Mais vient toujours un moment où je vois leur colère monter sur un front commun ; leur résistance est unanime : « et les guillemets, c'est pas pour les chiens ! et la théorie, et le sens, et la référence, et le langage ! ». Mais si, mais si

Le 18 août ***1979***. C'est vrai que tu m'appelles seulement quand je suis pas là ?

Un jour tu m'as dit que j'étais une torche

« viens »

qui ne vaille sans le ton, sans le timbre, sans la voix que tu me connais. Voilà pour l'incendie.

Ils avaient tout misé sur une image (de l'un, de l'autre, du couple), puis ils sont restés attachés à la mise, et ils spéculent encore mais ils ne sont plus là. Chacun d'eux à l'autre : tu t'es ligué pour me détruire, tu t'es conjuré, tu as brouillé toutes les pistes, débrouille toi-même.

Et ce petit dialogue philosophique pour ta distraction : « — Qu'est-ce que c'est ça, la destination ? — Là où ça arrive. — Alors partout où ça arrive il y

avait destination ? — Oui. — Mais pas avant ? — Non. — C'est commode, puisque ça arrive là, c'est que c'était destiné à arriver là. Mais alors on ne peut le dire qu'après coup ? — Quand c'est arrivé, c'est bien la preuve que ça devait arriver, et arriver là, à destination. — Mais avant d'arriver, ça ne se destine pas, par exemple ça ne désire ni ne demande aucune adresse ? Il y a tout ce qui arrive où ça devait arriver, mais pas de destination avant l'arrivée ? — Si, mais je voulais dire autre chose. Bien entendu, c'est ce que je disais. — Voilà. »

Comme je le lui ai laissé entendre, je ne sais pas si elle a eu raison d'écrire *ce qu'*elle a écrit, et c'est bien secondaire, mais elle a eu raison en tout cas de l'écrire. Raison *a priori*. Comment ça lui arrive, je n'en sais rien, et c'est pas demain la veille, ça ne fait que commencer, mais elle ne peut avoir eu tort de s'envoyer ça.

Si tu veux comprendre ce que peut être une « anatomie » de la carte postale, pense à l'*Anatomie de la mélancolie* (c'est un genre qui n'est pas sans rapport avec la satire ménippée : Frye rappelle l'influence de la Cène et du Banquet sur ce genre, les festins interminables, la fatrasie encyclopédique, la critique satirique du *philosophus gloriosus*, etc.).

Sois stoïque, ce sera notre expirose, la fin du monde par le feu.

Le 19 août 1979.

ce n'est qu'un coup de poker (tu sais sous quels auspices j'ai vu le jour) et en spéculant sur cette carte, défiant le tricheur complice qui voit S/p par-dessus mon épaule (je le sens dans mon dos faisant des tas de signes), je relance à mort, je fais monter les enchères

et quand tu ne reviendras plus, après le feu, je t'enverrai encore cartes vierges et muettes, tu n'y reconnaîtras même plus nos souvenirs de voyage et nos lieux communs, mais tu sauras que je te suis fidèle. Tous les modes et tous les genres de fidélité je les épuiserai pour toi.

Le 21 août 1979.

ne rien négliger pour s'aborder, à tous les coups,

ne pas s'épargner, retourner les coups contre soi.

J'avais rendez-vous chez Flammarion.

C'est ce qu'on appelle une composition en canon.

je me rappelle surtout que j'ai aimé l'entendre parler allemand au téléphone (t'avais-je dit que Métaphysique parle hébreu ? je crois même que c'est sa langue maternelle, mais elle parle aussi bien allemand, anglais, français).

« Je t'aime », « Viens », given a certain context of course, seraient les seuls X à griller la poste. A condition que chaque fois cela n'ait lieu qu'une fois. Tu aurais dû croire en moi, et in-dé-fi-ni ment me donner cela, carte blanche pour ce qui est de l'unique fois.

Je viens de m'endormir en regardant, comme tous les jours, *Les mystères de l'Ouest* et *Drôles de dames* (quatre femmes détectives privées, très belles, l'une est intelligente, les ordres leur arrivent, par téléphone, d'un chef qui semble s'en envoyer une cinquième en leur parlant) et au passage j'ai happé ceci : seuls les morts ne parlent pas. Tu parles ! Ce sont les plus bavards, surtout s'ils restent seuls. Faudrait plutôt les faire taire.

Le 21 août 1979.

Tu as raison, je t'aime cela ne se publie pas, je ne devrais pas le crier sur les toits.

Mais je te le dis encore, je ne garde qu'une très brève séquence de notre film, et seulement du film, une copie, une copie de copie, la mince pellicule noire, un voile à peine.

Il est vrai qu'avant Oxford, nos lettres disaient tout cela autrement, d'où l'arbitraire du découpage et cette rhétorique injustifiable. Mettons que j'en aie fait la démonstration.

J'ai voulu faire la démonstration de toi, la tienne, et prouver que je ne pourrai jamais me reprendre, c'est pas comme toi.

Je ne suis qu'une mémoire, je n'aime que la mémoire et me rappeler de toi.

Le 21 août 1979.

ça m'est égal, des mois que tu envoies au diable, des mois, tout ce qui peut arriver d'imprévu, toute rencontre

et moi je cours, je vais à ta rencontre sans rien espérer qui ne soit justement la chance — et de rencontre (quand je dis que je cours, je ne parle pas du jogging, encore que... mais bien qu'ils ne supportent pas que je coure, ou que j'écrive, ils préfèrent à tout prendre que je pratique le *jogging* et l'écriture de publication : ça ne va jamais très loin, ça revient en circuit fermé, ça joue comme un enfant dans son parc. Ce qu'ils ne supportent pas, c'est ce que tu sais : que le jogging et l'écriture de publication ne soient pour moi qu'un entraînement en vue de toi, pour te séduire, pour avoir le souffle, il en faut, la force de vivre ce que je risque avec toi). Vers cette rencontre de rencontre, je m'achemine à rebours (dommage qu'on ne joue pas avec cette famille comme avec l'autre, je veux dire avec l'économie des mots en chemin comme avec celle des mots en *Weg*). Tu m'as fermé les yeux et les yeux fermés je vais à ta rencontre, à la rencontre de toi. Qui, moi ? tu demandes toujours en m'accusant. N'accuse personne, je ne manipule rien, et si je ne savais plus très bien moi-même, à qui serait la faute ? Et si je savais très bien, je n'irais pas à ta rencontre, j'aurais déjà fait le tour de toi. Je vais à ta rencontre, c'est tout ce que je sais en moi, mais aussi que je ne rejoindrai jamais, que jamais tu ne m'arriveras : c'est cela, tu vois, qui déjà m'est arrivé et dont je ne peux que m'essouffler à tenir compte. Tu es passée, tu n'es pas une passante, mais la passée que j'attendrai toujours

(la passée, c'est à E.L. que j'emprunte ce mot)

et maintenant te donner raison (contre moi) devient mon seul apaisement. Et de savoir que je n'ai rien compris, que je mourrai sans avoir rien compris.

Un autre petit dialogue philosophique de ma composition (à lire dans ton bain de soleil) : « — Eh Socrate ! — Quoi ? — Rien. » J'ai failli t'appeler tout à l'heure pour te demander ce que tu pensais de ce bref échange (devine, toi la devine), ce que tu pensais qui s'était passé entre eux. C'était un pur prétexte pour t'appeler, ensuite j'ai eu peur de déranger la famille et que tu ne sois pas seule auprès de l'appareil

pour me parler.

Je relis ton mot d'hier : ce qui compte dans les cartes postales, et d'ailleurs en tout, c'est le tempo, dis-tu. D'accord, enfin plus ou moins, justement, comme disait mon « pauvre père » (ça c'est aussi une expression à lui pour parler du sien ; et quand dans une discussion serrée il était à court d'arguments, il te plantait là avec une proposition apparemment modératrice qui lui laissait toujours le dernier mot, du type par exemple : « fictif, d'accord, mais enfin plus ou moins, tout de même ». Tantôt j'étais furieux contre lui, tantôt j'éclatais de rire. Quelle naïveté ! quelle sapience antisocratique, aussi, enfin plus ou moins, tout un savoir vivre. Et tu me parles aussi, mon bien-aimé, de l'oublier, de l'oublier de l'oubli ; et tu demandes : le refoulement, c'est pour les chiens ? Et oublier, au-delà du refoulement, qu'est-ce que ça veut dire ? Mais justement, là je te réponds, c'est en finir. Je m'entends : se rappeler à la finitude. Elle ne peut pas tout refouler, tout garder inscrit ailleurs. Je ne connais que Dieu pour être capable d'un refoulement sans bordure d'oubli (remarque, c'est peut-être ce que voulait dire sans vouloir Freud : eh mon Dieu comme vous refoulez), après tout. Mais la mémoire infinie ne refoule pas du tout, seule une mémoire finie refoule, et le fond sans fond c'est encore l'oubli. Car enfin, ça meurt non ? voilà. La mort, ça arrive, non ? Pas à destination, d'accord, mais ça arrive, non ? Ah bon, ça n'arrive pas ? ça n'arrive à personne donc ça n'arrive pas ? Ah bon, possible en effet, je lui dirai. Enfin quand je serai mort, vous verrez bien (lumière, lumière, plus de lumière !), tu m'auras fermé les yeux.

Le 22 août 1979. Encore ! Mais ne fais pas l'enfant. C'est à toi que je parle, uniquement, tu es ma — devine, ma devinette. Surtout n'aie jamais peur, nous ne pouvons pas nous tromper.

Bientôt dix mois déjà.

Le 22 août 1979.

Le compte à rebours s'accélère, je suis d'un calme terrifiant. Jamais pourtant je n'ai tant pleuré. Au téléphone, tu n'entends rien, je te souris, je te laisse me raconter des histoires, toujours des histoires d'enfants et de

parents, les vacances, quoi. Je n'ose plus te déranger, « je ne te dérange pas ? », te demander si tu as la moindre idée de moi, de ce qui se passe de ce côté-ci du fil.

Je relis mon *Legs,* quel écheveau. Et la bobine du petit, c'est un peloton d'exécution. Quand quelqu'un donne l'ordre de tirer, et donner l'ordre c'est déjà tirer, on y passe tous.

Parce que je suis sûr qu'éternellement tu es là, la souffrance la plus insoutenable (à faire de la mort un jeu) je souffre de la trouver légère, comme si d'un instant à l'autre, le temps de souffler dessus... est-ce là ce que tu appelles un « phantasme » ?

et toi dis moi

Le 22 août 1979.

tu n'aurais pas aimé que je collectionne tes lettres. Suppose qu'un jour je t'aie dit « ta centième lettre... » Nous nous serions séparés, comme si la preuve était faite (mais je n'en crois rien) que la liance n'était pas d'or.

Je l'ai vue comme une amazone de banlieue, traînant derrière elle, dans toutes les boîtes du quartier, le corps de l'aimé. Je l'ai pensé à part moi mais n'en ai rien laissé paraître. Elle ne sait pas ce qu'elle traîne. Pour lui, disait-elle, son corps (à elle) n'était qu'une catégorie, un chef d'accusation.

Je t'écris maintenant à la machine, cela se sent. Tu te rappelles le jour où, essayant *ta* machine, l'électrique, j'avais écrit : ceci est une machine veuve ?

Nous avons dû éliminer tous les témoins gênants, tous les intermédiaires et porteurs de messages, l'un après l'autre. Ceux qui restent ne sauront pas lire, ils deviendraient fous, je commencerais à les aimer. N'en doute jamais : ce qui n'est pas dit ici (tant de signes blancs) jamais ne parviendra. Du même coup double, les noirs resteront noirs. A toi-même ils ne diront rien, tu en resteras « inconscient ». A la différence de la lettre, une carte postale est une lettre en tant qu'il n'en reste rien qui soit, ou qui vaille. Elle destine la lettre à sa ruine.

En raccrochant tout à l'heure, je me suis dit que peut-être tu n'entendais plus rien, que je n'en serai jamais sûr et que par fidélité je devais continuer à

me dire ce que je te dis. Les naïfs croiront que dès lors je sais à qui je parle, la rive est assurée, il suffit d'analyser. Tu parles. Et ceux qui tiennent ce discours, avant même de ratiociner sur une destination il suffit de les voir pour éclater de rire.
Maintenant ils penseront à nous, sans relâche, mais sans savoir à qui, ils nous écouteront sans que nous prenions rendez-vous avec eux, ni même la peine de nous tourner vers eux. A forfait, séance permanente. Nous serons tous couchés sur le dos, les voix viendront de l'écran, on ne saura plus qui interprète quoi.

Le 23 août 1979.

sans doute as-tu raison, je ne sais pas aimer. Si, les enfants, seulement les enfants, mais ça fait beaucoup de monde.

Je ris encore (tu es la seule, pour cela aussi, à savoir que je ris toujours) en pensant à ton exclamation de tout à l'heure, quand je t'ai parlé des intrigues socratiques : « il est fou ce type ». Ne fais pas l'enfant et suis-moi : ils ont voulu, pour intriguer, se cacher dans des lieux communs, dans des lieux de pudeur, dans des lieux de savoir (le « platonisme », la « détermination », and so on). Quand ils s'y sont perdus, quand ils ont vu qu'ils ne se voyaient plus, ils ont tiré leurs couteaux, leurs scalpels, leurs seringues, et ils se sont arraché ce que l'un à l'autre ils s'étaient donné. Triomphe de la sorcière maudite, c'était son idée. Sous son chapeau (qu'elle avait confectionné de ses petites mains), elle avait conçu la dialectique, comme on fait de la prose.

Je te revois très vite maintenant, ton retour me fait peur. Non que je pense à l'incendie, c'est devenu une image très légère, étrangement paisible, presque inutile. Comme s'il avait déjà eu lieu, comme si le travail était fait. Entre-temps

non, il se trouve que sans toi je ne manque de rien, mais dès que tu es là je te pleure, tu me manques à mourir, je supporte plus que tu partes.

Le 23 août 1979. Je viens de recevoir la diapositive avec les couleurs. Tu y fais bien attention, j'en aurai besoin pour la reproduction. Je ne les ai jamais trouvés si résignés à leur beauté. Quel couple.

Ce dossier entre les deux corps, je m'entends, c'est un contrat de mariage. Je pense toujours à ces contrats qui ne sont signés que par un seul — ils sont loin d'être sans valeur, au contraire. Et même quand les deux signent, c'est deux fois par un seul



ces trois lettres que je garde sur mon pèse-lettre vert. Je n'ai jamais pu y répondre et j'aurai du mal à me le pardonner. Tous les trois sont morts différemment. L'un des trois je l'ai encore revu vivant après que j'eus reçu sa lettre (c'était mon père, il était à l'hôpital, il me parlait des analyses et des ponctions, et de son écriture alitée il avait conclu : « c'est la première lettre que j'écris depuis 15 jours », « je pense sortir de l'hôpital peut-être demain », et ma mère ajoutait un mot dans la même lettre : « il a les mains qui tremblent et n'a pu écrire bien, ce sera pour une autre fois... »). Un autre, Gabriel Bounoure, je ne l'ai jamais revu mais je devais aller chez lui dans les semaines qui suivaient sa lettre, à Lesconil (longue lettre et merveilleuse, il y parlait à sa manière d'un libraire « travaillé par le démon de la procrastination », avec cette carte de pêcheurs pour Pierre). Le troisième s'est suicidé peu après (c'est ce Norvégien dont je t'avais parlé : quelques mots à la machine, excuses pour le retard, « dû à des circonstances difficiles dans ma situation », d'un exposé sur l'idéologie, ensuite j'avais revu sa femme et ses parents venus de Norvège, leurs rapports étaient étranges, j'ai essayé de comprendre).

Au moment de glisser ça dans l'enveloppe : n'oublie pas que tout est parti du désir de faire de cette image la couverture d'un livre, le tout repoussé dans ses marges, le titre, mon nom, le nom de

l'éditeur, et miniaturisé (je veux dire en rouge) sur le phallus de Socrates.

Le 24 août 1979.

J'ai encore essayé de déchiffrer le morceau de peau. De toute façon c'est l'échec : je n'aurai réussi qu'à transcrire une partie de ce qui s'imprime ou surimprime au sujet du support, mais le support lui-même, que je voulais livrer nu, nous le brûlerons aussi. Je me demande de quoi peut être fait ce qui reste. Certains penseront, à tort ou à raison, qu'il n'y a pas un mot de vrai, que ce roman je l'écris pour tuer le temps en ton absence (et ça c'est pas vrai ?), pour passer encore un moment avec toi, hier, aujourd'hui ou demain, voire pour mendier encore un peu de ton attention, une larme ou un sourire (et ça c'est pas vrai ?). Entretemps, nous aurons mis le viatique en salle de ventes, et nous commencerons à faire monter les enchères. L'acheteur le plus riche, le plus généreux — ou le plus excentrique — l'emportera comme une lecture de voyage, un carnet de travelers ou une dernière assurance, un dernier sacrement qu'on s'administre en vitesse dans les aéroports (tu sais, on calcule en vitesse, au moment de l'embarquement, quelle somme reviendrait aux siens en cas d'accident. Je ne l'ai jamais fait, mais par pure superstition).

Le mot « viatique », je ne l'ai vraiment compris, tu peux traduire « aimé », qu'au moment où elle m'a dit que tel texte lui serait, tout l'été, un viatique.

Le 24 août 1979.

tu connais la fin du policier : Socrate les descend tous ou les fait se tuer entre eux, il reste seul, les antigangs investissent les lieux, il arrose tout d'essence, c'est le brasier à la seconde, et derrière les flics la foule se presse un peu déçue, qu'on ne l'ait pas eu vivant ou qu'il ne s'en soit pas tiré, ça revient au même.

Le 25 août 1979. Je voulais aussi te dire un mot, le *kolophon*. Je crois, je n'en suis pas sûr, qu'on est venu à désigner de ce nom, chez les Juifs, ce doigt de métal, cet index tendu vers le texte de la thora quand on l'élève à bout de bras. Alors, le kolophon de plato ? Le mot signifie le point le plus élevé, le faîte, le sommet, la tête ou le couronnement (par exemple d'un discours), parfois aussi le comble (tu as mis le comble à tes beaux engagements, dit-il dans la Lettre III). Et puis il y a dans le *Théétète* un certain couronnement (*ton kolophona*) que je voudrais te donner, c'est une chaîne d'or (*ten krusen seiran*). Tant pis, je transcris la traduction : « *Socrate.* — Te dirai-je encore les calmes plats et les eaux plates et tous les états pareils, et que les diverses formes de repos engendrent corruption et mort, tandis que le reste [les autres choses, *ta d'etera*] assure la conservation [littéralement sauve, assure le salut, *sozei*] ? Couronnerai-je le tout en te prouvant de vive force que, par la fameuse chaîne d'or, Homère ne veut rien dire d'autre que le soleil, montrant par là clairement qu'aussi longtemps que se meut la sphère céleste et le soleil, tout a l'être et tout se conserve tant chez les dieux que chez les hommes ; mais s'ils venaient à s'immobiliser comme en des liens, toutes choses tomberaient en ruines et ce qui adviendrait serait, comme on dit, le bouleversement universel (*ano kato panta*). »

Le 26 août 1979. Je suis stupéfait mais émerveillé de n'y avoir jamais pensé au cours de ces derniers mois. C'est vraiment la seule que je n'ai pas fût-ce indirectement d'une ruse ou d'une autre nommée. Je n'ai pas pensé à le faire, pas pensé à elle, et ne me la serais sans doute pas rappelée tout seul.

C'est assez fort, j'avais un peu plus de quatre ans, facile à calculer, les parents étaient en bas dans le jardin, moi seul avec elle dans ce que nous appelions la véranda. Elle dormait dans son berceau, je me rappelle seulement le poupon en celluloïd qui flambe en deux secondes, rien d'autre (ni de l'avoir allumé moi-même ni la moindre émotion aujourd'hui, seulement mes parents qui accourent). Que j'aie brûlé le poupon *au lieu de* m'en prendre à elle, si je publie ça les gens vont croire que j'invente pour les besoins de la composition. Je m'aperçois qu'en parlant des lecteurs avec toi, je les ai toujours appelés les gens, qu'en penses-tu ?

et que ce soit le seul être, cette sœur, le seul au monde avec lequel je n'ai souvenir du plus petit commencement de dissension, pas la moindre virtualité jamais de grief. Il est vrai que je ne la connais pas, je la connais un peu comme la mère de Martine. Et ils ne me croiront pas non plus si je dis que le mot valise pour moi, ce sera toujours le morceau d'un cri que j'eus à sa naissance, un mot d'enfant célèbre dans la famille : « je veux qu'on la remette dans sa valise ». (Je me dis à l'instant que « remettre » n'en dit pas moins que « valise »). Le père de ma mère venait de m'introduire dans la chambre après l'accouchement, ils n'avaient rien trouvé de mieux : me laisser croire que cette valise (dans ma mémoire une énorme malle qui contenait sans doute le nécessaire d'accouchement de l'époque et qui se trouvait dans la chambre depuis des semaines), que cette valise (tiens, A, I) préparait sa naissance, peut-être même la contenait comme un ventre. On me raconte encore que le grand-père en riait plus qu'un autre. Ce fut sans doute le premier holocauste désiré (comme on dit un enfant désiré, une fille désirée).

Le 27 août 1979. Tu viens d'appeler. Ah non, surtout pas Phénix (d'ailleurs c'est d'abord pour moi, dans ma langue fondamentale, la marque d'une anisette casher, en Algérie. Je repense à Ophélie la serviable, c'est bien ça. Celle-ci n'est pas devenue folle, elle s'est mariée si jeune, je pourrais presque dire à 7 ans. A propos (à propos de ma théorie des ensembles et du roman familial, de toute la *set theory* qui règle nos paradoxes et nous agrandit, chacun à part soi, au-delà de tout. Nous sommes au-delà de tout, et moi dans ta poche, plus petit que jamais)

et sur le trajet de la carte, petite pause, tu rencontres Aristoteles : le mâle qui commence à avoir du sperme à deux fois 7 ans, la gestation des poissons qui correspond à une période divisible par 7, la mort des nourrissons avant le 7e jour et c'est pourquoi ils reçoivent leur nom le 7e, et le fœtus qui vit s'il est expulsé à 7 mois, et non à 8 mois, etc., il ne lui manquait, à cette histoire des animaux, que la circoncision. Le premier numéro de téléphone à El-Biar, l'inoubliable je t'avais dit, 730 47 : au

commencement était un sept, et à la fin, et au milieu, 3 + 4, et ça tourne autour du zéro, le central.

Le 28 août 1979. Je viens de me lever, Némésis avait sonné. Ta lettre réussit encore à rire. Que nous riions encore, c'est le vrai miracle, et je te le dois.

Non, pas les apôtres, les épîtres. voilà mon roman. Je suis l'ordre : Paul en premier lieu (le petit frère mort avant moi, un an avant je crois, et ils n'ont jamais voulu savoir ou dire de quoi : « il était mal tombé ». j'ai entendu une fois, si, si, je te jure. Il n'avait que quelques mois). Puis Jacques donc, puis Pierre et Jean. Et rien jamais ne fut fait exprès.

Voilà encore un S.P., d'accord (je veux dire un secret de Polichinelle), mais j'en mettrais ma main au feu, c'est bien le seul. Pour le reste, à mon clinamen ils ne comprendront rien même s'ils sont sûrs de tout, surtout dans ce cas, le pire. Là où surtout je dis vrai ils ne verront que du feu. A propos, tu sais que la Sophie de Freud fut incinérée.

Le 29 août 1979.

7, mon dieu

« A ministering angel shall my sister be. when thou liest howling ».

et la libido, disait le frère de Christiane Hegel, jamais elle ne vient troubler la paix entre frère et sœur, c'est là un rapport « sans désir »

Tu le vois venir, non, dis moi.

N'oublie pas, le Socrates de Paris avait la barbe bleue. Ça ne marche pas mais Paris le dépeint chaussé comme un noble, et *devant* le petit esclave aux pieds nus, le petit plato, son pupil, sa pupille qui le voit sans être vu, qui le montre et le *présente*. Mais ils *se représentent* l'un l'autre et c'est l'aporie, voilà où nous en sommes.

Le 30 août 1979.

le retour. Tu es toute proche maintenant. La preuve paraît faite ? Non, justement, et d'ailleurs pour qui ? C'est la seule question qui compte. Tout est possible.

Regarde-les toujours, ils sont inséparables. Ils intriguent encore, ils font des plans, ils veulent revenir. Je veux que tu les aimes.

Relis les lettres du petit, elles sont d'une âpreté insensée, d'une vulgarité impardonnable. Mais fais semblant de croire les professeurs, elles sont presque toutes apocryphes ; une correspondance fictive, m'as-tu dit un jour, innocente de tout. Je voudrais bien le croire.

Je sais que tu es « tout près » mais la fin inavouée de cette dernière lettre (semi-fictive, semelfactive) c'est —

tu devrais pouvoir deviner, le dire à ma place, car nous nous sommes tout dit.

J'aurais aimé, oui, te donner tout ce que je ne t'ai pas donné, et cela ne revient pas au même. C'est du moins ce que tu penses, et tu as sans doute raison, il y a là Nécessité.

Je me demanderai ce qu'a signifié, dès ma naissance ou à peu près, *tourner autour*. Je te parlerai encore, et de toi, tu ne me quitteras pas mais je deviendrai très jeune et la distance incalculable.

Demain je t'écrirai encore, dans notre langue étrangère. Je n'en retiendrai pas un mot et en septembre, sans que je l'aie même revue, tu brûleras

tu la brûleras, toi, faut que ce soit toi.

SPÉCULER - SUR « FREUD »

1. AVERTISSEMENTS

L'ATHÈSE

Comme s'il avait un *incipit,* j'aborde donc ce livre. C'était notre convention, que j'y aborde au moment de la troisième boucle[1].

Peut-être vous en souvenez-vous. A défaut du souvenir peut-être en avez-vous vérifié la conséquence au cours de ces dix séances : dès la première, j'avais entraîné, je ne dis pas justifié, le titre de ce séminaire, *la vie la mort.*

Jusqu'à vérifier la conséquence de ce qu'on ne se rappelle pas, voilà peut-être où va l'enjeu.

En entraînant ce titre, j'avais alors avancé la proposition d'une autre logique. Ainsi dirait ou traduirait une mauvaise langue, car il n'y va plus ici de « logique », encore moins, pour les raisons que je vais dire, de « proposition ». Il s'agissait plutôt de *relier,* mais précisément par l'analyse des

1. Le texte aux bords duquel tenterait de se tenir ce discours, c'est *Au-delà du principe du plaisir,* de Freud. J'extrais en effet ceci d'un séminaire qui suivait le trajet de trois boucles. Procédant chaque fois d'une explication avec tel texte de Nietzsche, il s'était engagé d'abord dans une problématique « moderne » de la biologie, de la génétique, de l'épistémologie ou de l'histoire des sciences de la vie (lectures de Jacob, Canguilhem, etc.). Deuxième boucle : retour à Nietzsche puis explication avec la lecture heideggerienne de Nietzsche. Puis, ici, la troisième et dernière.

valeurs de lien, de *nexum,* de *desmos* ou de stricture[2], la question de *la vie la mort* à celle de la *position* (*Setzung*), de la positionnalité en général, de la logique positionnelle (oppositionnelle ou juxtapositionnelle), du thème ou de la thèse. Poser, demandions-nous, à quoi cela revient-il ? Et à qui ? Pour qui ? Laissons.

La « position » ainsi suspendue, on entrevoit la suite, ou plutôt la descendance. On s'entretient ici de tout ce que sa chute entraînerait avec elle, le discrédit, la ruine et les faillites qu'elle ne manquerait pas de provoquer. Je vous attire vers le registre des comptes, le financier, le fiduciaire ou le spéculatif : c'est de spéculation que je parlerai aujourd'hui. J'en fais du moins le pari.

D'un mot, dès la première séance, il avait été annoncé qu'une « logique » de l'*au-delà,* ou plutôt du *pas au-delà,* viendrait déborder la logique de la position : sans se substituer à elle, sans s'y opposer surtout, ouvrant un autre rapport, rapport sans rapport ou sans commune mesure, à ce qu'elle franchit de son pas ou dont elle s'affranchit d'un coup. Mais ni le coup ni le pas ne sont ici d'un trait indivisible.

Je tenterai donc l'abord de ce livre, et de l'attirer vers moi pour la troisième boucle. Mais s'agit-il de boucle ? plutôt de cols en lacets plus ou moins serrés, et qui ne ferment pas au moment de revenir sur eux-mêmes. Ils ne le peuvent pas mais en cet impouvoir ils s'enferment. Imaginez *Indra* et *Varuna*[3] décidant d'entrelacer leurs noms pour signer, au

2. Ces trois mots renvoient au motif le plus obsédant de *Glas.* Disons que je rajoute ou rapporte ici un « judas » supplémentaire de *Glas.* Incision tatouée par exemple entre les pages 270/272, colonne de gauche.

3. « Varuna est le " Lieur " : quiconque respecte le *satyam* et la *çraddhā,* c'est-à dire les diverses formes de l'exactitude, est protégé par Mitra, mais quiconque pèche contre le *satyam* et la *çraddhā* est aussitôt lié, au sens le plus matériel du mot, par Varuna. [...] c'est l'histoire de Manu, esclave de la *çraddhā,* se disposant à sacrifier sa femme sur réquisition des prêtres démoniaques ; le mécanisme est déclenché, fatal, aveugle ; si Manu ne va pas jusqu'au bout, s'il a un sursaut d'humanité, il manque à la loi du sacrifice et tombe dans les liens de Varuna. Aussi n'hésite-t-il pas : il ira jusqu'au bout. Alors surgit un dieu, qui n'est ni Mitra ni Varuna, un dieu qui a pitié, et qui, prenant l'initiative et la responsabilité de rompre le terrible dilemme, décide que le sacrifice n'aura pas lieu et que, pourtant, Manu en aura le bénéfice. Ce dieu, c'est Indra. » Georges Dumézil, *Mitra-Varuna,* ch. VI, *Nexum et Mutuum,* IV. *Indra contre les liens de Varuna,* p. 113,125. Obligé au sacrifice, lié par sa loi s'il veut éviter d'être lié par Varuna, Manu est absous de ce *double bind* sans en perdre le « bénéfice ». Aura-t-il pour autant la force de se

bas d'un contrat, l'engagement d'entrelacer dorénavant leurs noms chaque fois qu'ils auraient à signer, en conséquence de quoi ils signent désormais.

Au-delà du principe du plaisir : j'en proposerai une lecture sélective, criblante, discriminante. Non sans repasser, selon une pédagogie à laquelle il ne faudrait pas se fixer aveuglément, par des sentiers trop battus. Je voudrais donner à lire la structure non positionnelle de *Au-delà...,* son fonctionnement *a-thétique* en dernière instance, autant dire ce qui le soustrait à la requête de dernière instance, voire d'instance tout court.

De l'instance je distingue ailleurs la restance. Comment accéder à la restance de *Au-delà...* ? Comment doit marcher ce texte, de quel pas surtout, pour qu'on se rende un jour sensible, aujourd'hui, contre tant de lectures aussi partielles que canoniques, voire académiques, à l'impossibilité essentielle de s'y arrêter à une thèse, à une conclusion posée dans le type scientifique ou philosophique, dans le type théorique en général ? Qu'on en réfère à telle ou telle des instances susdites, l'impossibilité d'un tel arrêt entraîne la performance textuelle dans une singulière dérive.

J'ai abusé de ce mot, il ne me satisfait guère. *Dérive* désigne un mouvement trop continu : plutôt indifférencié, trop homogène, il paraît éloigner sans saccade d'une origine supposée, d'une rive encore, et d'un bord au trait indivisible. Or la rive se partage en son trait même, et il y a des effets d'ancrage, des effondrements de bord, des stratégies d'abordage et de débordement, des strictures de rattachement ou d'amarrage, des lieux de réversion, d'étranglement ou de *double bind.* Ils sont constitutifs du procès même de l'athèse, et il faut en rendre compte si du moins il y a ici à lire et à compter avec un tel événement.

Ce procès textuel qui n'est dominable par aucune instance comme telle (surtout pas la théorique dans le type scientifique ou philosophique), je ne me précipiterai pas à le nommer encore « fictionnel » ou encore moins « littéraire ». Je voudrais plutôt poursuivre l'analyse de la restance pour tenter de reconnaître, sur cet exemple, les conditions du fictionnel et de ce type de fiction qu'on appelle, confusément

delier (mais en vue de quel bénéfice ?) de la grâce d'Indra ? Devant la chance miraculeuse de ce don, pourra-t-il inhiber en lui la reconnaissance, s'acquitter non seulement de la dette mais du mouvement même de la gratitude ? Bref, évitera-t-il de n'aimer plus qu'Indra ?

parfois, littérature. Ses conditions « aujourd'hui », c'est-à dire depuis que nous habitons la psychanalyse, avec elle, en elle, autour ou à côté d'elle. Plus strictement — et c'est pourquoi cet exemple est exemplaire de n'être pas absolument remplaçable — depuis *Au-delà du principe du plaisir*.

L'athèse de *Au-delà*... comparaîtra. Comme telle, avant et au-delà de toute instance. Elle comparaîtra dans son rapport (délié, absous, si c'est possible) à la thèse théorique en général comme aux lois de sa décidabilité.

Il n'est pas fortuit que l'athèse se suspende indéfiniment quant à *la vie la mort*. Il n'est pas fortuit qu'elle s'entretienne de l'énigmatique pulsion de mort qui paraît disparaît, paraît disparaître, paraît à disparaître dans l'*Au-delà*... Je la dis *énigmatique* parce qu'elle apparaît disparaît en racontant beaucoup d'histoires, en faisant beaucoup d'histoires, en les faisant ou laissant se raconter. On les appelle parfois des fables ou des mythes.

Il y va aussi de ce qui fait marcher alors toute une descendance, fabuleuse ou mythique.

Arriverons-nous sur ces bords en trois ou quatre séances ? Certainement pas. Pour gagner du temps et rendre mes calculs plus accessibles, je dois avec vous faire fonds sur quelques essais déjà publiés[4]. Autre préliminaire : le trajet de ces boucles en lacets devant chaque fois nous reconduire à partir de Nietszche, rien n'est ici plus facile. Je serai donc bref. Pour aller au plus court, je rappellerai par exemple ce qui fut dit de l'enfance, du jeu et du sans-dette. Ce qui en fut dit à partir de Nietzsche. Comment et de quoi le soi-disant enfant s'endette-t-il dans un jeu soi disant sans-dette ? Sur quel sans-dette le jeu spécule-t-il en secret ? Et où situer, selon quelle topique, le lieu d'un tel secret ?

Je rappellerai aussi, une fois de plus, la scène que Freud fait à la mémoire de Nietzsche. Il ne le manque jamais dans le mouvement saisissant d'une dénégation. L'évitement n'évite jamais l'inévitable auquel il est déjà en proie. Freud en prend tellement à son aise dans une situation aussi embar-

4. Allusion à *Freud et la scène de l'écriture* (1966) (in *L'écriture et la différence*), *Glas*, (1974, en particulier ce qui y concerne le fétichisme, le *double bind* — le, la, les double(s) bande(s)(ent) et le problème économique du masochisme), *Le facteur de la vérité* (1975) (in *Poétique 21*, repris ici même). J'y ajoute ici *Pas* (*Gramma* 3/4, 1976), *Eperons* (1972-78), *Fors*, préface à *Le Verbier de l'homme aux loups*, de N. Abraham et M. Torok, 1976, *La vérité en peinture*, 1978.

rassante, il décline la dette avec une assurance si empressée, une légèreté si imperturbable qu'on se demande : s'agit-il de sa propre dette ? Ou de la dette d'un autre ? Et si la dette était toujours d'un autre ? Comment se sentir et ne pas se sentir à la fois, d'avance, acquitté et coupable de la dette d'un autre quand celui-ci, en soi logé par l'effet d'une singulière topique, revient à soi selon une filiation dont tout reste à penser ? Comment spéculer sur la dette d'un autre à soi revenant ?

J'ai cité ailleurs mais je relis encore ici la déclaration d'évitement qui performe l'inévitable. C'est dans la *Selbstdarstellung*

« Nietzsche, l'autre philosophe dont les intuitions et les perspectives coïncident souvent de la manière la plus étonnante avec des résultats péniblement acquis de la psychanalyse, pendant longtemps je l'ai justement évité (*gemieden*) à cause de cela ; je tenais moins à la priorité qu'à rester libre de toute prévention. »

Le plus pénible, le moins supportable (soupir au passage), c'est que ce qu'on a payé de tant de peine (le plus pénible), à savoir le labeur de la spécificité psychanalytique, soit donné sans peine au philosophe, gratuitement, gracieusement, comme par jeu, pour rien. Le plus pénible, c'est que le pénible ne soit pas à d'autres pénible, risquant ainsi de perdre toute valeur : de la fausse monnaie en somme, émise par cet ancêtre indigne de la psychanalyse. Comme si cela ne lui avait rien coûté.

Quant à la valeur d'« évitement », elle apparaissait un peu plus haut déjà : c'était cette fois la philosophie en général qu'il fallait « éviter ». *Il faut* éviter le plus proche, en raison même de sa proximité. Il faut le tenir à l'écart, l'avertir. Il faut s'en détourner, divertir, *avertir*. En vérité *faut-il*, de ces avertissements, l'éviter ? Il ne le faut même pas : le plus proche s'évite dans l'inévitable même. La structure de sa proximité l'éloigne et prescrit que le *da* soit *fort* avant même qu'un jugement de dénégation vienne y apposer la spécificité de son sceau. L'évitement de la philosophie, alors même qu'elle est déjà dans la place comme un faussaire, nous introduira tout à l'heure, plus directement, à *Au-delà*...

Bien que je l'aie plus souvent cité[5], ce passage n'est pas le seul de son type, ni même le premier dans la généalogie

5. Par exemple in *Qual Quelle* (*Marges — de la philosophie*, 1972, p. 363).

fabuleuse de la psychanalyse. Il y a l'appendice de la *Traumdeutung :* Rank ne se contente pas de voir en Nietzsche « le précurseur direct de la psychanalyse » pour ce qui est des rapports entre le rêve et la vie éveillée. Il lui reconnaît un autre mérite : avoir éveillé à la responsabilité de cela même dont on se tient pour irresponsable. On peut être coupable de ce dont on se croit par essence innocent, endetté de ce dont on se sent toujours d'avance acquitté[6]. Nietzsche a osé lier la responsabilité, la dette et la culpabilité à l'inconscient. Il l'a fait par exemple dans *Aurore.* Ce qui ne peut plus être assumé en conscience devient dès lors insolvable : la dette d'un autre revient, en rêve ou ailleurs, vous harceler ou s'annuler dans la dénégation. Vous voulez bien être responsables de tout, crie Nietzsche, sauf de vos rêves, et le nom d'Œdipe ne tarde pas à résonner, car c'est d'abord à lui que cette apostrophe est destinée.

C'est ce Nietzsche aussi que la *Selbstdarstellung* déclare pourtant avoir « évité ». Tout comme, quelques lignes plus haut, la philosophie en général. Cela suppose que Nietzsche fût encore un philosophe. Or n'a-t-il pas osé penser ce que la philosophie, en tant que telle, n'aurait jamais fait que dénier ? Mais pense-t-on ou ne pense-t-on pas ce que l'on

6. L'analytique existentiale du *Dasein* situe la structure du *Schuldigsein* originaire (l'être-responsable, l'être-prévenu, ou le pouvoir-être responsable, la possibilité d'avoir à répondre-de avant même toute dette, toute faute et même toute loi déterminée) en deçà de toute subjectivité, de tout rapport à l'objet, de toute connaissance et surtout de toute conscience. Cf. Heidegger, *Sein und Zeit,* § 58. Pour les mêmes raisons, Heidegger n'y parle pas d'inconscient, notion qui selon lui appartiendrait au système conceptuel et à l'époque philosophique en deçà de laquelle doit revenir l'analytique du *Dasein,* qui n'est pas plus l'homme que le sujet, la conscience que l'inconscient.

Schuld (à la fois la faute et la dette, l'obligation en général), voilà l'objet de *La Généalogie de la morale,* singulièrement de sa *Deuxième Dissertation* (§ 4 et passim). On sait que cette généalogie et cette analyse de la dette proposent une théorie du « refoulement » (§ 21). C'est à l'« auteur » de cette théorie de la dette que Freud n'a rien voulu devoir, c'est de lui qu'il n'a rien voulu savoir.

Défense, évitement, méconnaissance : ce *détournement* de Nietzsche ou *devant* Nietzsche appartient désormais au legs de Freud. Il prend même après lui, parfois, une forme qu'il n'avait jamais chez lui, celle du ricanement ou de la grimace. Par exemple dans ce texte qui, tournant précisément autour de « la dette symbolique », s'autorise ainsi : « Je ne relève pas ici le commerce de la pacotille nietzschéenne du mensonge de la vie... » (Lacan, *La chose freudienne, Ecrits,* p. 405).

Quant à référer *Sein und Zeit* à *La Généalogie de la morale* pour ce qui est du *Schuldigsein,* je le tenterai ailleurs.

pose dans la forme de la dénégation ? Qu'appelle-t-on penser ?

L'évitement de la philosophie est plus actif que jamais, plus délibéré aussi, plus circonspect dans la « spéculation ». Spéculation : ce que Freud nomme ainsi rassemble toute la difficulté qui m'intéresse ici. Qu'est-ce que la philosophie *n'a pas à voir* avec la « spéculation » psychanalytique ? Et pourquoi celle-ci ferait-elle écrire sur le mode de l'athèse, par exemple dans *Au-delà...* ? Qui aura spéculé ? Sur quoi ? Sur qui ? Qu'est-ce qui aura engagé ? Qu'est-ce qui se sera laissé engager dans une telle spéculation ?

Freud s'est-il *adonné* ou *abandonné* à la spéculation ? L'a-t-il voulu ? A-t-il voulu le vouloir ? Et pourquoi son rapport a-t-il toujours été double, apparemment divisé à cet égard ? Dans la *Selbstdarstellung,* interprétant ses derniers travaux dits « spéculatifs », ceux de la période de *Au-delà...* (avant et après 1920), Freud se défend de s'être abandonné à la spéculation :

> « La tentative [la métapsychologie] demeura une statue tronquée, je l'interrompis après avoir écrit quelques essais : *Pulsions et destins de pulsions, Le Refoulement, L'Inconscient, Deuil et mélancolie,* et j'eus certes raison d'agir ainsi car l'heure de telles mises à l'ancre théoriques n'avait pas encore sonné. Dans mes derniers travaux spéculatifs, j'ai entrepris de diviser notre appareil psychique sur la base de la mise en valeur de faits pathologiques, et je l'ai décomposé en un Moi, un Ça et un Surmoi (*Das Ich und das Es,* 1922). Le Surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe et le représentant des exigences éthiques de l'homme. Je ne voudrais pas qu'on eût l'impression que j'eusse dans cette dernière période de travail tourné le dos à l'observation patiente et que je me fusse *abandonné* entièrement à la *spéculation.* Je suis bien plutôt resté en contact intime avec le matériel analytique et ne me suis jamais interrompu de travailler des thèmes spéciaux, cliniques ou techniques. Et là où je m'éloignais de l'observation, j'ai soigneusement *évité de m'approcher de la philosophie proprement dite.* Une incapacité constitutionnelle m'a beaucoup facilité une telle abstention. Je fus toujours accessible aux idées de Fechner et j'ai aussi pris appui en des points importants sur les idées de ce penseur. Les concordances étendues de la psychanalyse avec la philosophie de Schopenhauer — il n'a pas seulement défendu le primat de l'affectivité et l'importance prépondérante de la sexualité, mais il a même deviné le mécanisme du refoulement — ne se laissent pas ramener à ma connaissance de sa doctrine. J'ai lu Schopenhauer très tard dans ma vie. L'autre philosophe, Nietzsche... » (Je souligne.)

Trois remarques au passage.

1. Pas plus qu'à Nietzsche, rien n'est *dû* à Schopenhauer. En tant que telle, la théorie psychanalytique *ne* lui *doit rien*. Elle n'en a pas plus hérité qu'on n'hérite de simulacres conceptuels, autant dire de fausse monnaie, de billets émis sans garantie de valeur. Les mots et les « notions » de Schopenhauer et de Nietzsche ressemblent à s'y méprendre à du discours psychanalytique. Mais il leur manque l'équivalent d'un contenu propre à la psychanalyse qui seule peut en garantir la valeur, l'usage et l'échange. On ne doit surtout pas hériter de tels assignats, voire d'une telle presse à billets, ou d'une machine à émettre, plus ou moins frauduleusement, dans la facilité la plus incontrôlable, de telles « actions ». Et à cause de la ressemblance, à cause d'une imputation d'héritage trop naturelle, il faut éviter à tout prix cette filiation. Il faut rompre avec elle à l'instant où l'identification menace au plus proche. Il ne faut pas assumer la dette : non seulement parce que c'est celle d'un autre mais parce que l'autre s'est endetté de façon insolvable (impardonnable) en émettant des simulacres de concepts. C'est comme une autre histoire de responsabilité collective : qu'il l'analyse ou non, Freud se soumet à un impératif qui lui prescrit d'interrompre la chaîne et de refuser l'héritage. De fonder ainsi une autre généalogie. Je prétends que ce qu'il écrit quant à la spéculation (philosophique et non philosophique) a quelque chose à voir avec cette scène d'héritage intolérable. Quelque chose à voir, autrement dit à ne pas voir. Ce qu'il écrit, autrement dit aussi *le fait qu*'il ait à l'écrire.

Comme il va de soi, la rationalisation discursive de cette scène suppose une assurance naïve quant au concept de fausse monnaie, comme du rapport entre un mot et une valeur conceptuelle.

Pas plus qu'à Nietzsche, donc, pas plus qu'à la philosophie en général dont il se défend en *l'évitant*, Freud entend ne rien devoir à Schopenhauer. La reconnaissance de dette est annulée ou, si vous préférez, déniée, confirmée, au centre de *Au-delà*... Cela se passe au moment où sont avancées certaines propositions (je ne dis pas des thèses) discriminantes, au moment où on leur confie le pouvoir d'emporter la décision, du moins pour une étape. Il s'agit de reconnaître le dualisme de la vie pulsionnelle. Freud évoque la théorie de Hering, les deux groupes de processus de « direc-

tion opposée » (*entgegensetzter Richtung*) qui se dérouleraient continûment dans la substance vivante : le processus d'assimilation (*assimilatorisch*) et le processus de dis-similation ou de désassimilation (*dissimilatorisch*) ; le premier en construisant (*aufbauend*), le second en dé-truisant (*abbauend*). *Abbauen* : c'est le mot que certains heideggeriens français ont récemment traduit par « déconstruire », comme si tout était dans tout et toujours devant la caravane. Il est vrai que cette traduction n'est pas simplement illégitime dès lors qu'on s'en est avisé (assez récemment). Sauf si l'on manipule l'après coup pour assimiler, précisément, et reconstruire ce qui se laisse mal assimiler. Il est vrai aussi qu'en ce domaine la concurrence se fait d'autant plus âpre qu'on peut toujours faire passer le déjà-là d'un mot pour l'antériorité d'un concept dont on prétend alors endetter, voire ensemencer tout le monde. On met la main sur une marque et on rapplique partout. On peut voir ainsi, de l'autre côté si l'on pouvait dire, le mot « déconstruction » tomber du ciel dans le texte de Marx. Jusqu'ici, « *aufgelöst* » était fidèlement traduit par « résolu » ou « dissous ». Une traduction récente de *L'Idéologie allemande* dit « peuvent être déconstruites » pour « *aufgelöst werden können* », sans autre forme de procès et sans la moindre explication. Je ne m'attarderais pas sur l'ingénuité théorique ou sur la ruse tactique d'une telle opération si elle ne tendait à égarer le lecteur. Car l'amalgame une fois accompli, l'appropriation incorporée, on laisse entendre que la « déconstruction » est destinée à rester limitée à la « critique intellectuelle » des superstructures. Et on fait comme si Marx l'avait déjà dit. Voici cette nouvelle traduction qui fera date, on peut l'espérer, dans les annales franco-allemandes : « ... elle [cette nouvelle conception matérialiste de l'histoire] n'explique pas la praxis d'après l'idée, elle explique la formation des idées d'après la praxis matérielle et parvient en conséquence à ce résultat que ce n'est pas par la critique intellectuelle, par la réduction à la « conscience de soi » ou par la transmutation en « revenants », en « fantômes », en « obsessions », etc., que peuvent être déconstruites (*aufgelöst werden können*) toutes les formes et les productions de la conscience, mais seulement par la subversion pratique [ces derniers mots, substitués à la traduction classique de « *praktischen Umsturz* » par « renversement pratique », font l'économie de l'épineux problème du renversement tout en flirtant avec

« subversion » qui se porte mieux ; et, ruse trop rusée donc un peu grosse, on veut donner à croire que la « déconstruction » est d'essence « théoricienne », voire théoriciste, ce par quoi on fait une autre économie, celle de la lecture] des rapports sociaux réels, d'où sont sorties ces fariboles idéalistes. » Et on renvoie en note, sans sourciller, aux Editions Sociales, même sans préciser, comme le veut l'Académie, « tr. légèrement mod. ».

On aura remarqué au passage, c'est la destination essentielle à mes yeux de cette citation d'apparence philologique, le bon marché que fait Marx des « fantômes » et des « revenants ». C'est notre problème.

Si maintenant on traduisait *abbauen* par « déconstruire » dans *Au-delà...,* on entreverrait peut-être un lieu d'articulation nécessaire entre ce qui s'engage là sous la forme d'une écriture athétique et ce qui m'a jusqu'ici intéressé au titre de la déconstruction.

Cet hommage rendu à tous les zèles militants, je reviens aux deux processus « opposés ». Freud voit un rapport d'opposition (*Entgegensetzung*), du moins dans la doctrine d'Hering, entre le processus d'assimilation constructrice et le processus de dissimilation déconstructrice. Voilà qui imposerait une limite à la traduction si l'on acceptait de considérer que la déconstruction ne s'oppose pas seulement mais travaille autrement (et *sans* travailler si le travail est déterminé comme opposition). Je laisse cette question opérer en silence, elle nous attend ailleurs.

Freud se demande alors si nous devons reconnaître « nos deux motions pulsionnelles », la « pulsion de vie » et la « pulsion de mort » dans ces deux processus. Il ajoute alors : « Mais il y a quelque chose d'autre que nous ne pouvons nous dissimuler... » Il y a donc quelque chose, *d'autre,* que nous serions tentés de nous dissimuler, quelque chose, d'autre, que nous aurions bien voulu éviter ou ne pas reconnaître. Qu'est-ce que c'est ? « C'est que sans nous en apercevoir nous avons abordé dans les havres de la philosophie de Schopenhauer, pour laquelle la mort serait « *das eigentliche Resultat* » [le résultat propre, approprié, proprement dit — c'est une citation] et dans cette mesure le but de la vie, tandis que la pulsion sexuelle serait l'incorporation (*Verkörperung*) de la volonté de vivre. »

A la ligne : « Ayons le courage de faire un pas de plus (*einen Schritt weiter zu gehen*) ».

A la piste nous suivrons tous les pas, pas à pas et pas sans pas, qui conduisent *Au-delà*... dans le singulier chemin de la spéculation. Tel chemin n'existe pas avant le frayage de l'écriture athétique, mais il ne se construit pas lui-même comme la méthode de la spéculation hegelienne ; et si occupé qu'il soit de revenants, il ne revient pas sur lui-même, il n'a ni la forme du cercle dialectique, ni celle du cercle herméneutique. Il les donne peut-être à voir mais il n'a rien à voir avec eux. Il se construit-déconstruit selon un interminable détour (*Umweg*) : qu'il décrit « lui-même », écrit et désécrit.

Mais qu'est-ce qui pousse ainsi ce pas d'écriture ?

La mort, « résultat propre » et donc but de la vie, but sans but, stratégie sans finalité du vivant, cela n'est pas seulement un énoncé de Schopenhauer. Cela coïncide presque littéralement avec telles propositions nietzschéennes que nous avions tenté d'interpréter : sur la vie comme un genre si rare de ce qui est mort (*Gai Savoir*), « cas particulier » et « moyen en vue d'autre chose » (*Volonté de puissance*), cette autre chose ayant alors nécessairement partie liée avec la mort ; enfin sur l'absence, tout compte fait, de quelque chose comme un instinct de conservation. Le port de rattachement inconscient, à la distance de cette généralité, aura aussi bien été nietzschéen. C'est lui qu'on aurait dû éviter, comme on aurait dû éviter le dû ; c'est de lui qu'il faut oser se détacher ou s'absoudre. Nietzsche décrit très rigoureusement cette scène dans la *Deuxième Dissertation* de *La Généalogie de la morale*. Je vous y renvoie.

2. L'expression « retour éternel du même » apparaît, entre guillemets, dans le troisième chapitre. Le nom de Nietzsche n'y est pas mentionné mais peu importe. Le passage concerne l'existence, dans la vie psychique, d'une tendance irresistible à la reproduction : elle prendrait la forme d'une répétition ne tenant plus compte du principe de plaisir et se placerait même au-dessus de lui. Dans les névroses de destinée, cette répétition a les traits du démonique. Le fantôme du démonique, voire du diabolique, réapparaît en mesure dans *Au-delà*... Revenant — soumis à un rythme —, il mérite qu'on en analyse les passages et la démarche, ce qui le fait revenir et le conjure en cadence. La démarche même du texte est diabolique. Il mime la marche, ne cesse de marcher sans avancer, esquisse régulièrement un pas de plus sans gagner un pouce de terrain. Diable boiteux, comme

tout ce qui transgresse le principe de plaisir sans jamais laisser conclure au franchissement. Boiteux, le diable, mais absous d'on ne sait quelle dette par celui qui à un moment donné se dit l'« *advocatus diaboli* » de la pulsion de mort et conclut d'une citation où chaque mot se laisse remarquer d'Ecriture — et de littérature : « L'Ecriture dit que boiter n'est pas un péché », dit « le poète ».

La figure du diabolique regarde à la fois du côté de *Au delà...* et du côté de *Das Unheimliche*. J'ai décrit ailleurs les liens de système et de parenté entre ces deux essais. Le diable y revient selon un mode qui n'est ni celui d'une représentation imaginaire (d'un double imaginaire) ni celui d'une apparition en personne. Sa revenance défie une telle distinction ou une telle opposition. Tout se passe et marche comme si le diable « en personne » revenait doubler son double. Alors, doublure doublant son double, il déborde son double au moment où il n'est plus que son double, double de son double qui produit l'effet « *unheimlich* ».

Or la simple opposition distinguant entre l'original « en personne » et son masque, son simulacre, son double, cette simple dissociation oppositionnelle apaiserait au contraire l'inquiétude. Tout concourt à la produire et à la garantir — et la logique oppositionnelle, qu'elle soit ou non dialectique, se met ici au service d'une telle quiétude pour s'acquitter, si l'on peut dire, du double.

Une petite note de la *Lettre à d'Alembert* évoque le diable « en personne », si l'on peut dire, et son apparition sous les traits du fantôme de son double : sur une scène, sur la scène où il était simplement, croyait-on selon la convention, représenté. Comme acteur ou comme personnage, le chose n'est pas claire. Apparition, donc, du diable « lui-même », en plus de sa représentation ; apparition ou présentation de l'« original » en plus de son représentant censé le suppléer ; apparition, à entendre au sens de la visitation, de la « chose même » en supplément de son « propre » supplément. Une telle apparition dérange sans doute l'ordre apaisant de la représentation. Mais elle ne le fait pas en réduisant les effets de double, elle les multiplie au contraire, et la duplicité sans original en quoi consiste peut-être la diabolicité, son inconsistance même.

L'effroi est alors à son comble, dit Rousseau, l'*Unheimlichkeit* dirait plutôt Freud. Il y a là une des deux logiques de la répétition qui sont à l'œuvre, me semble-t-il, et entre-

lacées dans *Au-delà*... Sur cet entrelacé je m'expliquerai ailleurs. Voici la footnote de la *Lettre à d'Alembert*. J'y tiens l'exergue de mon propos. L'appel de note est au mot « diable » :

> « J'ai lu dans ma jeunesse une tragédie de l'Escalade, où le diable était en effet un des acteurs. On me disait que cette pièce ayant une fois été représentée, ce personnage, en entrant sur la scène, se trouva double, comme si l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire et qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde et *finir la représentation*. Ce conte est burlesque, et le paraîtra bien plus à Paris qu'à Genève ; cependant qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral et vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un spectacle plus simple et plus terrible encore, c'est celui de la main sortant du mur et traçant des mots inconnus au festin de Balthasar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos poètes lyriques sont loin de ces inventions sublimes, ils font pour épouvanter un fracas de décorations sans effet. Sur la scène même, il ne faut pas tout dire à la vue, mais ébranler l'imagination. » (J'ai souligné.)

Quel est le diable de Freud ? Celui qu'il contrefait ou qu'il représente comme son « avocat », pour le *défendre* sans doute en connaissance de cause, pour prendre fait et cause pour lui, en cette cause et en cette « autre chose » que « nous ne devons pas nous dissimuler », mais aussi peut-être pour qu'en cette défense qui le défend il soit défendu pour lui de revenir en personne, autrement que par la représentation de son avocat. Le double est en ce procès défendu. Mais de quel *procès* s'agit-il ? Qui accuse qui ? Quel est le diable qui fait écrire Freud ? Qu'est-ce qui diable le faisant écrire écrit en somme à sa place sans jamais rien écrire soi-même ? Est-ce que ça s'analyse au-delà de l'auto-analyse de Freud ? Et quels sont les « mots inconnus » de Freud qui s'écrivent d'une autre main, la sienne aussi, en cet étrange festin ? Quel en est le revenant ? A qui, à quoi et d'où reviendra-t-il ? C'est au futur que se sera posée la question.

3. La *Selbstdarstellung* présenterait, mettrait en scène, si possible, un évitement : de Schopenhauer, de Nietzsche, de la philosophie en général, ce qui veut dire apparemment beaucoup de choses et beaucoup de gens. Apparemment. Mais n'interprétons pas trop vite. S'il y a évitement, si ça évite avec tant d'insistance, c'est qu'il y a tendance, tenta-

tion, envie. Freud le reconnaît. Il est comme on dit le premier à le faire et pour cause. Il note un peu plus haut qu'avec les travaux de ces dernières années (dont *Au-delà...*) il a « donné libre cours à la tendance longtemps réprimée à la spéculation ». Il semble en garder un regret ambigu. Si on l'en croit, il faut donc admettre 1. Une « incapacité constitutionnelle » à philosopher. Langage occulte, voire obscurantiste : qu'est-ce que c'est, en termes psychanalytiques, une « incapacité constitutionnelle » à philosopher ? 2. Une « tendance » — néanmoins — à la spéculation. 3. Un évitement délibéré de la philosophie, un rejet de la dette, de la généalogie ou de la descendance philosophiques. 4. Un non-évitement de ce que Freud appelle donc la « spéculation » et qui ne doit être, *stricto sensu*, ni la philosophie, ni l'expérimentation scientifique ou clinique dans ses modes traditionnels. Il faut donc se demander si, par-delà ces conduites d'évitement ou de dénégation et quels qu'en soient les mobiles, quelque chose n'atteint pas, sous le nom de « spéculation », à ce que j'hésiterai, nous verrons pourquoi, à appeler « théorique » (spéculation « théorique » comme on l'entend couramment). Elle ne se réduirait ni à une logique philosophique ni à une logique scientifique, qu'elle soit pure, *a priori*, ou empirique.

J'interromps ici ces remarques préliminaires. Par principe je les ai placées en regard de la *Selbstdarstellung* : pour ouvrir à ce qui *tient ensemble* la nouvelle position de la question de la mort en psychanalyse, le point de vue d'apparence autobiographique de Freud et l'histoire du mouvement analytique. Ce qui *tient ensemble* ne maintient pas dans la forme du système. Aucun concept de système (logique, scientifique, philosophique) n'est peut-être habilité à s'y mesurer ni en fait capable d'un tel rassemblement. Il n'en est lui-même qu'un effet.

Or c'est ce qui nous importe ici. Et nous importe au-delà de ce que Freud lui-même a pu en déclarer. Quand par exemple il rapporte les travaux de la seconde période de sa vie (*Au-delà...* entre autres) au rythme de sa propre « biographie » et singulièrement à ce qui l'« avertit de sa mort prochaine par une maladie grave » (il l'écrit en 1925 mais ladite maladie s'était annoncée plusieurs années auparavant), la connexion paraît relever d'une empiricité externe, et à ce titre elle ne nous avance guère. Si nous voulons entrelacer dans un autre style, avec d'autres questions, les

réseaux d'une lecture dite « interne » des écrits sur la vie la mort, ceux de l'autobiographie, de l'autographie, de l'autothanatographie, et ceux du « mouvement analytique » en tant qu'ils en sont inséparables, il faut au moins commencer par repérer dans la lecture dite hâtivement « interne » les lieux *structurellement* ouverts à la traversée des autres réseaux. Ce qui est apparu ailleurs du supplément parergonal[7] implique non seulement la possibilité mais la nécessité d'une telle traversée, avec tous les paradoxes dans lesquels on engage alors les motifs du cadre, de la bordure, du titre et de la signature.

Cela concernait le *bios* dans sa portée autobiographique. Elle pourrait bien virer d'un instant à l'autre vers l'hétérothanatographique, si nous échappait des mains ce que nous croyons encore tenir sous le nom d'écriture. Quant au *bios* dans son registre biologique ou biologiste, celui que nous avons suivi dans la lecture de Nietzsche ou de Heidegger, de Canguilhem ou de Jacob, on le verra très vite se reconstituer dans *Au-delà*... et croiser l'autre, se croiser avec l'autre. Je laisse ce mot de croisement à toutes ses chances génétiques ou généalogiques. Une certaine écriture y fera son lit.

7. Cf. *Le Parergon*, in *La Vérité en peinture*.

JE NOUS ÉCRIT

Soit *Au-delà du principe du plaisir*. Par moi ouvert à la première page, sans autre précaution, aussi naïvement qu'il est possible. Sans l'avoir je prends le droit de sauter par-dessus tous les protocoles méthodologiques ou juridiques qui, le plus légitimement du monde, me ralentiraient ici jusqu'à la paralysie. Soit.

Pourtant la première page du premier chapitre comporte déjà :

1. un certain rappel : de l'état présent et de l'acquis de la théorie analytique. La théorie psychanalytique existe. La performance des premiers mots en implique en tout cas l'affirmation : « Dans la théorie psychanalytique nous admettons... ». Etc. On n'est pas obligé de croire qu'elle existe, on n'a pas à la tenir pour valide, on doit toutefois être assuré — cela est impliqué par la réception de ce *speech act* — que Freud veut dire qu'elle existe et qu'il s'y passe des choses. Son énoncé n'est pas *stricto sensu* un performatif, il prétend constater et prendre acte. Mais il prend acte d'un acte dont le locuteur se sait, se veut ou se prétend l'agent producteur et le premier sujet. Il l'aura été ; et ceux qu'il a associés ou qui se sont associés au mouvement de cette production ont tous accepté, en principe et en conscience, le contrat qui l'institue en producteur. D'où la singularité de cette performance. Quand Freud avance un énoncé impliquant que la théorie psychanalytique existe, il n'est en

rien dans la situation d'un théoricien dans le champ d'une autre science, ni davantage d'un épistémologue ou d'un historien des sciences. Il prend acte d'un acte dont le contrat implique qu'il lui revienne et qu'il en réponde. D'une certaine façon il semble n'avoir contracté qu'avec lui-même. *Il se serait écrit.* A lui-même, comme si quelqu'un s'envoyait un message, s'informant par lettre recommandée, sur papier timbré, de l'existence attestée d'une histoire théorique dont il a lui-même, tel est le contenu du message, donné le coup d'envoi.

2. une prise de position à l'égard de la philosophie. C'est aussi une prise de non-position, la neutralité affichée d'une déclaration d'indifférence qui, si elle n'est pas indifférente en soi, doit tirer d'ailleurs sa détermination. En tout cas, Freud insiste : « aucun intérêt » n'est accordé à la question de savoir si l'établissement du principe de plaisir est proche ou non d'un système philosophique donné.

3. un concept de réflexion qui, sous le mot de « spéculatif », ne relève dès lors ni de la philosophie métaphysique ni de la science expérimentale, fût-elle liée à l'expérience psychanalytique comme telle.

Les deux premières phrases sont déjà très énigmatiques : « Dans la théorie psychanalytique, nous admettons... » Il s'agit donc de la théorie, unique et singulière, telle qu'elle est supposée exister, constituée depuis plus de vingt ans, avec des résultats indubitables et une institution contractuelle permettant de dire « nous », je-nous, la signature de Freud engageant et représentant tous les tenants de *la* théorie, de *la* cause qui ne saurait être divisible. Ça s'articule, ça marche et fait marcher comme ça.

« Dans la théorie nous admettons *unbedenklich* [sans hésiter, sans scrupule, sans réfléchir] que le cours des processus psychiques est réglé automatiquement [*automatisch* : omis dans la traduction française] par le *Lustprinzip.* » La traduction de ce dernier mot par « principe du plaisir » n'est pas sans pertinence mais n'oublions pas que *Lust* désigne aussi la jouissance et le désir (« le désir concupiscent », dit Laplanche dans *Vie et mort en psychanalyse*). Freud poursuit : « ... c'est-à-dire, croyons-nous, que ce cours est chaque fois excité par une tension désagréable (*unlustvolle Spannung*) et ouvre alors une direction telle que son résultat final coïncide avec une réduction de cette tension et donc

avec l'évitement (*Vermeidung*) d'un déplaisir (*Unlust*) ou la production de plaisir (*Erzeugung von Lust*). »

On peut déjà suivre l'évitement à la trace de la lettre (*Vermeidung*) : c'est bien une tension pénible que Freud aura évitée à l'instant d'en énoncer la loi, il l'a « évitée » en coupant court avec tel ascendant « philosophique ». C'est chaque fois son mot. Mais quel eût été ce déplaisir généalogique ?

« Dans la théorie psychanalytique, nous admettons... ». Le rappel échappe à l'alternative. Ce n'est encore ni une confirmation, ni une mise en question du bien-fondé. Mais cela *ne* deviendra *jamais* — telle est ici mon hypothèse — ni une confirmation ni une infirmation. Néanmoins, pour l'instant, prenons acte de ceci : Freud présente cet état de la théorie comme la possibilité d'une assomption qui peut être imprudente : « nous admettons *unbedenklich* », sans sourciller, comme si cela allait de soi, l'autorité du principe du plaisir. Assomption trop assurée, trop autoritaire, sinon autorisée, quant à l'autorité dominante de ce principe de plaisir et croyance (« croyons-nous ») en la consistance d'un tel principe. Quand Freud dit « réglé par le principe de plaisir, c'est-à-dire... », il ajoute « croyons-nous » : cette croyance peut être l'effet d'une crédulité et ce soupçon la suspend aussitôt. Mais ce qui reste alors suspendu, ce n'est pas seulement ce qu'il en est de cette loi régulatrice, de ce rapport ou de ce rapport de rapports entre des quantités. C'est aussi, comme on va voir, l'essence qualitative du plaisir. Et donc du déplaisir, et donc de la loi d'évitement. La recherche du plaisir, la préférence dont il est l'objet quasiment tautologique, analytique, la substitution du plaisir au déplaisir, le plaisir lié à une chute de tension, tout cela suppose qu'on sache au moins implicitement ce qu'est le plaisir, qu'on pré-comprenne le sens de ce mot (« plaisir »). Mais tout cela ne nous en dit rien dans cette mesure même. Rien n'est dit de l'expérience qualitative du plaisir lui-même. Qu'est-ce que c'est ? En quoi consiste-t-il ? C'est à ce sujet que tout à l'heure, avec l'ironie requise, on feindra d'interroger le philosophe.

La définition du principe de plaisir est muette sur le plaisir, sur son essence et sa qualité. Guidée par le point de vue économique, cette définition ne concerne que des relations quantitatives. Quand elle associe dans sa description les valeurs topiques et dynamiques aux considérations éco-

nomiques, la métapsychologie est « à l'heure actuelle » la « représentation » (*Darstellung*) la plus « complète » que « nous puissions nous représenter (*uns vorstellen*) ».

Mais qu'en est-il du rapport de cette « présentation » ou de cette « représentation » à la philosophie ? Indifférence amène, indépendance bienveillante, voilà ce que déclare Freud. Peu nous importe, dit-il, que nous confirmions ainsi tel ou tel système philosophique historiquement déterminé. Le rapprochement ou l'annexion ne nous inquiètent pas. Nous ne visons ni à la priorité ni à l'originalité. Nous formons seulement des « hypothèses spéculatives » pour expliquer et décrire les faits que nous observons quotidiennement. Et Freud ajoute : « Nous » (les psychanalystes) serions très reconnaissants à la philosophie si celle-ci voulait bien nous dire quelle est la signification (*Bedeutung*) des sensations de plaisir ou de déplaisir qui sont pour nous si « impératives » ou si « impérieuses ».

Les « hypothèses spéculatives » ne seraient donc pas d'ordre philosophique. Le spéculatif — ici — n'est pas le philosophique. Les hypothèses spéculatives ne se forment pas *a priori*, ni dans un *apriori* formel ni dans un *apriori* matériel, qu'ils soient inférés ou offerts à la description immédiate. Voilà une spéculation qui n'aurait rien à attendre de la philosophie.

En feignant de ne pas lui marchander sa reconnaissance pour le cas où le philosophe lui dirait ce qu'est le plaisir, Freud laisse entendre ironiquement que même quand il parle du plaisir — et quel philosophe y aura manqué ? — il ne sait pas et ne dit pas de quoi il parle. Il en présuppose l'expérience commune, certes, et le sens commun, mais cette présupposition est aussi dogmatique, aussi « *unbedenklich* » que dans la théorie psychanalytique *à ce jour*.

De ce dogmatisme commun on déterrera plus tard une racine : il y a du plaisir qui se donne à l'expérience commune, communément déterminée, à la conscience ou à la perception, *comme* déplaisir. Rien ne paraît en général plus irréductiblement *phénoménal*, dans sa structure même, que le plaisir. Or le phénomène du déplaisir peut, disons, traduire du plaisir, une expérience autre, non phénoménale, du plaisir. La démonstration ou la traduction de cette traduction viendront plus tard, sans rien « montrer » au sens phénoménal de l'expérience.

La spéculation, *cette* spéculation, serait donc étrangère à la philosophie et à la métaphysique. Plus précisément, elle représenterait cela même dont la philosophie ou la métaphysique se gardent, consistent à se garder, entretenant avec elle un rapport sans rapport, un rapport d'exclusion qui signifie à la fois la nécessité et l'aporie de la traduction. Et c'est à l'intérieur du « même » mot — spéculation — que la traduction devrait trouver son lieu, entre le concept philosophique de spéculation dans sa détermination dominante, apparente, légitime, accordée au consensus élémentaire de la tradition philosophique, et celui qui s'annonce ici. Ce dernier a pu être l'autre de l'autre en l'habitant, en se laissant exclure sans cesser de le travailler de la façon la plus domestique. D'où encore une fois la nécessité (qui en appelle à la possibilité) et l'aporie de cette traduction. On ne peut pas dire que Freud opère cette traduction de façon thématique et toujours cohérente, par exemple dans l'usage du « mot ». Mais une certaine lecture de son texte, celle que je tente ici, ne peut pas manquer d'en repérer le travail. La spéculation dont il est question dans ce texte ne peut pas renvoyer purement et simplement au spéculatif de type hegelien, du moins dans sa détermination dominante. Pas davantage, au-delà de la description empirique, à la connaissance des lois extraites par induction plus ou moins assurée : cette connaissance n'a jamais été dite spéculative. Et pourtant Freud n'en appelle pas, sous le nom de spéculation, à une théorie pure et *a priori* précédant simplement les contenus dits empiriques.

Que faire de cet inconcevable concept ? Comment spéculer avec cette spéculation ? Pourquoi fascine-t-elle Freud, de façon ambiguë sans doute mais irrésistible ? Qu'est-ce qui fascine sous ce mot ? Et pourquoi s'impose-t-il au moment où il est question de la vie la mort, de plaisir-déplaisir et de répétition ? A s'en tenir aux critères classiques du discours philosophique ou scientifique, aux canons du genre, on ne peut pas dire que Freud *élabore* pour lui-même cet inconcevable concept, qu'il en fasse un thème ou travaille à en *présenter* l'originalité proprement théorique. C'est peut-être que son originalité n'est pas de l'ordre théorique, purement ou essentiellement théorique : une spéculation non théorique. Ce qu'elle comporte d'imprenable (une place forte d'autant plus forte qu'elle ne s'inscrit en aucun site reconnu : ruse suprême d'un mirage dans l'inassignable topo-

logie) sert une stratégie dont la finalité ne peut être claire, ne peut être *elle-même*. Pour Freud pas plus que pour quiconque. Cette spéculation rend des services dont on ne veut ni parler ni entendre parler. Peut-être celui qui porte le nom de Freud ne peut-il ni s'approprier le spéculatif de cette singulière spéculation, ni s'identifier au spéculateur de cette spéculation sans précédent ni ascendant, ni pourtant l'exclure, s'en détacher, renier l'une ou l'autre.

J'interroge ici dans la nuit. Dans la pénombre plutôt, celle où nous nous tenons quand l'inanalysé de Freud y avance des antennes phosphorescentes. A travers la structure insolite de ce texte, des mouvements qui en lui ne répondent, me semble-t-il, à aucun genre, à aucun modèle philosophique ou scientifique. Ni davantage littéraire, poétique ou mythologique. Ces genres, modèles, codes y sont certes présents, ensemble ou tour à tour, exploités, manœuvrés, interprétés comme des morceaux. Mais par là débordés. Telle est l'*hypothèse* ou l'athèse de l'athèse.

Nous tentons d'aborder le premier chapitre. Il ressemble à une simple introduction. Il est très court. Sa conclusion confirme curieusement la croyance en l'autorité du principe de plaisir. L'inquiétude s'était exprimée, certes, on avait laissé se formuler une série d'objections. Et pourtant, malgré cette confirmation, et alors même que rien n'a été ébranlé par lesdites objections, Freud en vient à prescrire « de nouvelles manières de poser les questions » (*neue Fragestellungen*), une nouvelle problématique. Il le fait donc sans la moindre nécessité démonstrative. Il aurait pu, ayant efficacement rejeté les objections et confirmé l'autorité du principe de plaisir, s'en tenir là. Or il en appelle non seulement à de nouveaux contenus mais à de nouvelles problématiques, à d'autres modalités questionnantes.

Je me rends tout de suite à la fin de ce premier chapitre, vers le lieu de cette première pause où, malgré le retour à l'immobilité du point de départ, malgré la paralysie, malgré le *pas de marche* dans l'inébranlé du principe de plaisir (en personne ou sous sa forme modifiée en principe de réalité, car le même chapitre aura montré que celui-ci ne fait que modaliser, modifier, moduler ou représenter celui-là), Freud enfin conclut : « Il ne semble donc pas nécessaire de faire droit à une nouvelle restriction du principe de plaisir, et cependant l'examen des réactions psychiques au danger extérieur peut livrer un nouveau matériau et de nouvelles

Fragestellungen en rapport avec le problème que nous traitons ici. »

Qu'est-ce qui donne le mouvement pour aller plus loin ? Pourquoi la confirmation d'une hypothèse, après le rejet des objections, reste-t-elle insatisfaisante ? Qu'est-ce qui provoque ici à de nouvelles questions ? Qui les impose ?

Dans sa brièveté même le premier chapitre aura été retors. Dès le premier moment, Freud a reconnu que la sensation de plaisir-déplaisir reste mystérieuse, étrangement inaccessible. Personne en somme n'en a encore rien dit, ni le savant psychologue, ni le philosophe, ni même le psychanalyste.

Et néanmoins nous ne pouvons « éviter » d'y toucher. Encore une fois, nous ne pouvons « éviter » (*vermeiden*). C'est « impossible ». Il vaut alors mieux essayer l'hypothèse la plus ouverte, la moins stricte, la plus « lâche » (*lockerste*).

Quelle est-elle ? Il faut ici, me semble-t-il, prêter la plus grande attention à la rhétorique de Freud. Et du même coup à la scène, aux gestes, aux mouvements, à la stratégie criblante, à la sélectivité affairée. La démarche n'y est plus réglée par un modèle rassurant de science ou de philosophie. Par exemple, ici, Freud admet qu'il est démuni de tout quant à la question de savoir *ce qu'est* le plaisir-déplaisir, il admet devoir choisir l'hypothèse la plus « lâche », et il enchaîne : « Nous nous sommes décidé... » *Wir haben uns entschlossen...*

Décidé à quoi ? A privilégier le point de vue économique et à établir, *de ce point de vue,* un premier rapport. Rapport, donc, entre deux quantités, et non entre deux essences. La loi est d'un rapport entre la quantité de quelque chose dont l'essence nous est inconnue (et même, ce qui rend l'opération encore plus insolite, quelque chose dont l'apparence qualitative ou l'expérience est incertaine, dès lors que des plaisirs, on y viendra, peuvent être vécus comme déplaisirs) et une quantité d'énergie (énergie non liée — *und nicht irgendwie gebundenen* — précise Freud entre tirets) dont on présume la présence dans la vie psychique. On sait que cet appel à la notion d'énergie (liée ou non liée) ne perd rien de sa difficulté à se laisser si trivialement manipuler dans la doxographie freudienne. Au chapitre IV, Freud se réfère à la distinction établie par Breuer entre l'énergie d'investissement au repos (liée) et l'énergie à mobilité libre. Mais, précise-t-il aussitôt, il vaut mieux laisser d'abord ces rapports aussi « indéterminés » que possible.

La source commune à Breuer et à Freud, c'est la distinction proposée par Helmholtz entre les deux énergies, compte tenu du principe de Carnot-Clausius et de la dégradation de l'énergie[8]. L'énergie interne constante correspondrait à la somme de l'énergie libre et de l'énergie liée, la première tendant à diminuer à mesure que l'autre augmente. Laplanche suggère que Freud a interprété très librement, avec une « irrévérence exaspérée » les énoncés qu'il emprunte, notamment en déplaçant le « libre » du « librement utilisable » en « librement mobile ».

Laissons arbitrairement de côté tous les problèmes posés par l'emprunt de ce « modèle » énergétique, si emprunt il y a et si l'on suppose la clarté sur ce qu'« emprunt » veut dire ici. Une fois l'emprunt opéré, et dans cette hypothèse même, il faut toutefois reconnaître que l'introduction du terme énergétique dans le rapport proposé par Freud ne va pas sans une complication interne et essentielle. En quoi consiste donc le principe de ce rapport ? Le déplaisir correspondrait à une augmentation, le plaisir à une diminution de la quantité d'énergie (libre). Mais ce rapport n'est ni une corrélation simple (*einfaches Verhältnis*) entre deux forces, celle des sensations et celle des modifications d'énergie, ni une proportion directe (*direkte Proportionalität*). Cette *non-simplicité* et cette *indirection* promettent, dès le seuil de l'hypothèse la plus « lâche », une réserve inépuisable à la spéculation. Cette réserve ne consiste pas en richesses substantielles, plutôt en tours de plus, en angles supplémentaires, en ruses différantielles à perte de vue. Le temps doit être de la partie. Ce n'est pas une forme générale, l'élement homogène de cette différantialité — on doit plutôt le penser en retour à partir de cette hétérogénéité différantielle — mais il faut compter avec lui. Il est probable, remarque Freud, que le facteur « décisif », c'est ici la mesure d'augmentation ou de diminution « dans le temps », dans un temps déterminé.

8 « Il me paraît certain qu'il faille distinguer, également dans les processus chimiques, entre la partie des forces d'affinités qui est capable de se transformer librement en d'autres sortes de travail, et celle qui ne peut se manifester que sous forme de chaleur. Pour abréger, je nommerai ces deux parties de l'énergie : énergie libre et énergie liée. » Helmholtz, 1882 « *Über die Thermodynamik chemischer Vorgänge* » cité par Jean Laplanche (*op. cit.*, p. 203), dans un chapitre dont je suppose ici la lecture.

Avant les noms de Schopenhauer et de Nietzsche, la *Selbstdarstellung* citait Fechner : hommage, cette fois, et reconnaissance de dette sans déclaration d'évitement, héritage assumé. Fechner, le « savant à la vue si profonde », vient ici garantir l'hypothèse. En 1873, il avait déjà posé en loi psychophysique que tout mouvement s'accompagne de plaisir quand il se rapproche de la stabilité complète, de déplaisir quand il tend vers l'instabilité totale. Dans la longue citation de Fechner, Freud laisse tomber, pour toujours me semble-t-il, l'allusion à une « certaine zone d'indifférence esthétique » entre les deux limites. N'est-ce pas là comme une zone franche, un milieu de libre échange pour les allées et venues de la spéculation ? Une instance que j'appellerai « *duty free* » fournissant, avec une équivalence générale, de quoi passer, en contrebande autorisée, une frontière toujours idéale, dans les deux sens ? Plus ou moins idéale.

En tout cas, considérant tout aussitôt que l'appareil psychique représente un « cas particulier » du principe de Fechner, Freud en conclut que le principe de plaisir se laisse déduire du principe de constance qui lui-même a été circulairement révélé par les faits qui nous ont imposé la croyance au principe de plaisir : l'appareil psychique cherche à maintenir la quantité d'excitation présente en lui à un niveau aussi bas ou du moins aussi constant que possible.

Voilà donc le principe de plaisir bien confirmé dans son autorité, dans sa domination souveraine (*Herrschaft,* dit déjà Freud, et nous en tiendrons compte).

Première objection. Est-elle feinte ou sérieusement assumée par Freud ? Seule la finalité ultime d'une démonstration ou d'une thèse pourrait en dernière instance décider de la valeur logico-rhétorique d'une telle objection. Si une telle finalité faisait défaut au bout du compte, ou si encore elle n'était pas assignable selon des critères donnés et d'avance disponibles, alors la distinction entre la feinte et le sérieux nous échapperait totalement, comme elle échapperait à l'« auteur » dans la mesure où il se trouverait dans la même situation que nous.

Voici l'objection, elle est simple : si le principe de plaisir était absolument dominant, si sans contestation possible il était le maître absolu, d'où viendrait le déplaisir dont l'expérience témoigne de façon aussi peu contestable ?

Nous souffrons, dit cette expérience.

Mais quelle est son autorité à cet égard ? Qu'est-ce que

l'expérience ? Est-ce si sûr, que nous souffrions ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et si ça faisait plaisir, ici ou ailleurs ?

Ces questions, Freud ne les pose pas, pas ici et pas en ces termes. Il tient compte de l'objection : il y a du déplaisir et cela semble faire objection à l'autorité absolue du principe de plaisir. La première réponse à cette objection est bien connue mais je dois sans cesse ici prendre appel sur le sol du « bien-connu » pour tenter de sauter selon une autre figure. Première réponse, donc : le principe de plaisir, son nom l'indique, est un principe, il gouverne une tendance générale qui, tendanciellement donc, organise tout mais qui peut rencontrer, Fechner le reconnaît aussi, des obstacles extérieurs. Ceux-ci l'empêchent parfois de s'accomplir ou de triompher mais ne la remettent pas en question *comme tendance* principielle au plaisir, la confirment au contraire dès lors qu'ils sont appréhendés comme des obstacles.

L'obstacle inhibitoire, celui qui nous est familier, familièrement connu dans sa régularité, nous le situons dans le « monde extérieur ». Quand l'affirmation simple, directe et imprudente du principe de plaisir met l'organisme en danger à cet égard, la « pulsion de conservation du moi » oblige le principe à la retraite, non pas à disparaître en cédant *simplement* la place, mais à y *laisser* en délégation le principe de réalité, son courrier, son lieutenant ou son esclave, son domestique puisqu'il appartient à la même économie, à la même maison. On pourra dire aussi son disciple, le disciple discipliné qui, comme toujours, se trouvera en situation de renseigner, d'enseigner, d'éduquer un maître parfois difficilement éducable. « Difficilement éducables » sont par exemple les pulsions sexuelles qui se conforment uniquement au principe de plaisir.

Le principe de réalité n'impose aucune inhibition définitive, aucun renoncement au plaisir, seulement un détour pour différer la jouissance, le relais d'une différance (*Aufschub*). Durant ce « long détour » (*auf dem langen Umwege zur Lust*), le principe de plaisir se soumet, provisoirement et dans une certaine mesure, à son propre lieutenant. Celui-ci, représentant, esclave ou disciple informé, discipliné disciplinant, joue aussi le rôle du précepteur au service du maître. Comme si celui-ci produisait un socius, mettait en « mouvement » une institution en signant un contrat avec la « discipline », avec le sous-maître ou le contre-maître qui pourtant ne fait que le représenter. Faux contrat, pure

spéculation, simulacre d'engagement qui ne lie le seigneur qu'à lui même, à sa propre modification, à lui-même modifié. Le texte ou le corpus de cet engagement simulé, le maître se l'adresse par le détour d'une télécommunication institutionnelle. Il *s'écrit*, il *s'envoie* : mais si la longueur du détour n'est plus maîtrisable, et plutôt que la longueur sa structure, alors le retour à soi n'est jamais assuré, et sans retour à l'envoyeur l'engagement s'oublie à mesure même qu'il devient indéniable, indéliable.

Dès lors qu'une instance autoritaire se soumet au travail d'une instance secondaire ou dépendante (maître/esclave, maître/disciple) qui se trouve au contact de la « réalité » — celle-ci se définissant par la possibilité même de cette transaction spéculative —, il n'y a plus d'*opposition*, comme on le croit parfois, entre le principe de plaisir et le principe de réalité. C'est le même différant, en différance de soi. Mais la structure de différance peut alors ouvrir à une altérité plus irréductible encore que celle qu'on prête à l'opposition. Parce que le principe de plaisir — dès ce moment préliminaire où Freud lui reconnaît une maîtrise incontestée — ne passe de contrat qu'avec lui-même, ne compte et ne spécule qu'avec lui-même ou avec sa propre métastase, parce qu'il s'envoie tout ce qu'il veut et ne rencontre en somme aucune opposition, il *déchaîne* en lui l'autre *absolu*.

UN DEUX TROIS - LA SPÉCULATION SANS TERME

Freud en somme aurait pu s'arrêter là (et d'une certaine manière il le fait, je considère que tout est joué dès ces premières pages, autrement dit ne fera que répéter son arrêt, son pas de marche, mais il y va ici de la répétition, justement) : la possibilité spéculative du tout-autre (*que* le principe de plaisir) y est d'avance inscrite, dans la lettre d'engagement qu'il croit s'envoyer circulairement, spéculairement, inscrite comme ce qui ne s'inscrit pas en lui, l'ouvre d'une scription de l'autre *à même* le principe. La surface même du « à même » ne s'appartient plus, elle n'est plus ce qu'elle est comme telle. L'écriture affecte la surface même de son support. Et cette non-appartenance déchaîne la spéculation.

Déjà vous devez trouver que je détourne moi-même l'usage « proprement freudien » de la « spéculation », de la notion ou du concept, et du mot. Là où Freud semble en faire un mode de recherche, une attitude théorique, je la considère aussi comme l'objet de son discours. Je fais *comme si* Freud ne s'apprêtait pas seulement à parler *spéculativement* de ceci ou de cela (par exemple d'un au-delà du principe de plaisir) mais parlait déjà *de* la spéculation. Comme s'il ne se contentait pas de se mouvoir *en elle* mais tenait à en traiter aussi, par un biais. Et c'est le biais de cette démarche qui m'intéresse. Je fais comme si cela même qu'il paraît analyser, par exemple le rapport entre les deux principes, c'était déjà un élément de la structure spéculative en général : à la fois au sens de la réflexion spéculaire (le

principe de plaisir peut se reconnaître, ou ne plus du tout se reconnaître, dans le principe de réalité), au sens de la production de plus-value, du calcul ou du pari en Bourse, voire de l'émission de valeurs plus ou moins fictives, au sens enfin de ce qui déborde la présence (donnée) du présent, le donné du don. Je fais tout cela et je prétends qu'il faut le faire pour accéder à ce qui se joue ici au-delà du « donné », au refusé, retenu, repris, au-delà du principe de ce que Freud *dit* présentement, si quelque chose de tel était possible, *au sujet de la spéculation*. Dans son écrit quelque chose doit relever de la spéculation dont il parle. Mais je ne me contenterai pas de ce détournement par ré-application. Je prétends que la spéculation n'est pas seulement un mode de recherche nommé par Freud, pas seulement l'objet oblique de son discours, c'est aussi l'opération de son écriture, la scène (de ce) qu'il fait en écrivant ce qu'il écrit ici, ce qui le lui fait faire et ce qu'il fait faire, ce qui le fait écrire et qu'il fait — ou laisse — écrire. Faire faire, faire écrire, laisser faire ou laisser écrire, la syntaxe de ces opérations n'est pas donnée.

Pas de *Weg* sans *Umweg* : le détour ne survient pas au chemin, il le constitue, même il le fraye. La graphique du détour différant, Freud ne semble pas ici l'interroger pour *elle-même*. Mais peut-on l'interroger pour *elle-même* ? Elle-même, elle n'est pas. Elle peut éventuellement, néanmoins, rendre compte du détour interminable de ce texte-ci (lui-même est-il, ici même ?), de son athèse spéculative.

Le plaisir pur et la réalité pure sont des limites idéales, autant dire des fictions. Aussi destructrices et mortelles l'une que l'autre. Entre les deux, le détour différant forme donc l'effectivité même du processus, du processus « psychique » comme processus « vivant ». Telle « effectivité » n'est donc jamais présente ou donnée. Elle « est » ce qui du don n'est jamais présentement donnant ni donné. Il y a (*es gibt*) — ça donne, la différance. On ne peut donc même pas parler d'effectivité, de *Wirklichkeit*, si du moins et dans la mesure où celle-ci était ordonnée à la valeur de présence. Le détour « serait » ainsi la racine commune, autant dire différante, des deux principes, racine à elle-même arrachée, nécessairement impure et structurellement vouée au compromis, à la transaction spéculative. Les trois termes — deux principes plus ou moins la différance — n'en font qu'un, le même divisé, puisque le second principe (de réalité) et la différance

ne sont que des « effets » du principe de plaisir modifiable.

Mais par quelque *bout* que l'on prenne cette structure à un-deux-trois termes, c'est la mort. *Au bout,* et cette mort n'est pas opposable, elle n'est pas différente, dans le sens de l'opposition, des deux principes et de leur différance. Elle est inscrite, quoique non inscriptible, dans le procès de cette structure — nous dirons plus loin stricture. Si la mort n'est pas opposable, elle est, déjà, *la vie la mort.*

Cela, Freud ne le dit pas, ne le dit pas présentement, ici, ni même ailleurs sous cette forme. Ça (se) donne à penser sans être jamais donné ni pensé. Ni ici ni ailleurs. Mais mon « hypothèse » de lecture, de ce texte et de quelques autres, irait à dégager ce qui s'engage ici entre le premier principe et ce qui apparaît comme *son autre,* à savoir le principe de réalité comme *son* autre, la pulsion de mort comme son *autre* : une structure d'altération sans opposition. Ce qui semble rendre alors plus continue, plus immanente, plus naturelle aussi l'appartenance sans intériorité de la mort au plaisir, c'est aussi ce qui la rend plus scandaleuse au regard d'une dialectique ou d'une logique de l'opposition, de la position ou de la thèse. De cette différance il n'y a pas de thèse. La thèse serait l'arrêt de mort de la différance. De la syntaxe de cet *arrêt de mort,* qui arrête la mort en deux sens différants (sentence condamnant à mort et interruption suspendant la mort), il sera question ailleurs (in *Survivre,* à paraître).

Mon « hypothèse », vous prévoyez en quel sens je me servirai désormais de ce mot, c'est que la structure spéculative a son lieu et sa nécessité en cette graphique.

Comment la mort attend-elle au bout, à tous les bouts (les trois entrelacés qui n'en font qu'un divisé) de cette structure, à tous les coups de cette spéculation ?

Chaque fois que l'un des « termes », des pseudo-termes ou pseudopodes, marche et va *au-bout* de lui-même, donc de son autre, tenant à son extrême et pure autarcie, sans négocier, sans spéculer, sans passer par la médiation du tiers, c'est la mort, l'entorse mortelle qui met fin au retors du calcul. Si le principe de réalité s'autonomise et fonctionne tout seul (hypothèse absurde par définition et qui couvre le champ dit de la pathologie), il se coupe de tout plaisir et de tout désir, de tout ce rapport auto-affectif sans lequel il n'y a ni désir ni plaisir qui puisse apparaître. C'est l'arrêt de mort, d'une mort qui tient aussi aux deux autres bouts : aussi bien au

fait que le principe de réalité s'affirmerait sans jouissance qu'à cet autre fait qu'il donnerait la mort au service, au service délégué du principe de plaisir. Il mourrait lui-même en service commandé, par zèle économique du plaisir, d'un plaisir trop jaloux de lui-même et de son épargne. Ce serait déjà le plaisir qui, à trop se garder lui-même, en viendrait à s'asphyxier dans l'économie de sa propre réserve.

Mais inversement (si on pouvait dire, car cette deuxième éventualité n'inverse pas la première), aller au bout de ce compromis transactionnel qu'est l'*Umweg* — la différance pure en quelque sorte — c'est aussi l'arrêt de mort : aucun plaisir ne se présenterait jamais. Mais un plaisir se présente-t-il jamais ? La mort est inscrite, quoique non inscriptible, « dans » la différance aussi bien que dans le principe de réalité qui n'en est qu'un autre nom, le nom d'un autre « moment », comme plaisir et réalité s'y échangent aussi.

Enfin, inversement (si on pouvait dire, car cette troisième éventualité n'inverse aucune des deux précédentes), si le principe de plaisir se déchaîne immédiatement, sans se garder des obstacles du monde extérieur ou des dangers en général (ceux de la réalité psychique aussi), ou même en suivant sa « propre » loi tendancielle qui reconduit au niveau le plus bas d'excitation, c'est le « même » arrêt de mort. A l'étape du texte de Freud où nous nous maintenons encore, c'est la seule hypothèse explicitement envisagée : s'il y a une spécificité des « pulsions sexuelles », elle tient à ce caractère sauvage, rebelle, « difficilement éducable », indisciplinable. Ces pulsions ont tendance à ne pas se soumettre au principe de réalité. Mais qu'est-ce que cela veut dire dès lors que ce dernier n'est pas autre chose que le principe de plaisir ? Qu'est-ce que cela veut dire sinon que le sexuel ne se laisse même pas lier au plaisir, à la jouissance ? et que le sexuel, à moins que ce ne soit le pulsionnel de la pulsion, avant même toute autre détermination, est la force qui résiste à la liaison ou à la stricture ? qui résiste à sa propre conservation, à ce qui d'elle-même la garde, à son propre et au propre même ? à l'économie ?

Ça s'expose alors à la mort en faisant-laissant sauter un garde-fou qui n'est pourtant que sa propre production, sa propre modification, comme le PR est le PP modifié (à prononcer comme vous voudrez, c'est une lignée à suivre au cours de la prochaine séance, tout se jouant, comme vous pouvez l'imaginer, dans la modification d'une telle descendance).

Nous avons là un principe très général, le principe d'un fonctionnement des principes qui ne peut que se différencier. Freud évoque cette différenciation, il la dit ultérieure, quand il vient de parler de l'*Umweg* du PR : « Le PP reste ensuite durant un long temps encore le mode de travail des pulsions sexuelles difficilement " éducables " et il advient toujours de nouveau que, soit à partir d'elles, soit dans le Moi lui-même, il l'emporte sur le PR pour le dommage de l'organisme tout entier. »

Jusqu'ici, mais nous ne faisons que commencer, les lois de cette structure à un ou à trois-en-un termes (le même en différance), si compliquées qu'elles soient, se laisseraient exposer sans qu'on ait à faire appel à une instance spécifique qui aurait pour nom le Refoulement.

L'intervention du Refoulement reste très énigmatique, soit dit en passant pour qui l'oublierait déjà. Est-elle un effet nécessaire et explicable à partir de la structure que nous venons d'évoquer ? Une autre manière de la nommer ? Ou bien la transforme-t-il, l'affecte-t-il essentiellement ? Ou bien la rend-il possible en sa constitution première ?

On ne peut limiter la portée de ces questions. Il y va en somme de la spécificité en « dernière instance » de quelque chose comme *la* psychanalyse : comme « théorie », comme « pratique », comme « mouvement », comme « cause », comme « institution », « tradition », « héritage », etc. Si cette spécificité irréductible pouvait être démontrée, si on pouvait rigoureusement la reconnaître, c'est qu'il aura fallu faire appel à d'autres modes de démonstration et de reconnaissance ; et elle ne devrait se trouver représentée nulle part ailleurs, ni dans ce qu'on appelle communément l'expérience, ni dans la science selon ses représentations traditionnelles, c'est-à-dire philosophiques, ni dans la philosophie de la philosophie. La science comme connaissance objective, par exemple, ne peut formuler la question de l'évaluation quantitative d'un affect qualitatif, disons pour faire vite « subjectif », et dans lequel un sujet est irréductiblement engagé. Quant au concept philosophique ou courant d'expérience, on y trouve présupposé un savoir ou un pré-savoir, à tout le moins une pré-compréhension de ce qu'est le plaisir, et de ce que « veut-dire » « plaisir » ; on y implique que le critère ultime de quelque chose comme le plaisir ou le déplaisir, aussi bien que de leur distinction, c'est l'expérience consciente ou perceptive, l'expérience même : un plaisir qui

ne serait pas éprouvé comme tel n'aurait aucun sens de plaisir ; un plaisir dans l'expérience du non-plaisir et *a fortiori* du déplaisir serait considéré soit comme une absurdité sémantique ne méritant pas une seconde d'attention, soit comme une folie spéculative ne permettant même plus à un discours de s'organiser et de se communiquer. Le contrat minimal de la signification serait déclaré suspendu. En quoi toute philosophie parlant du sujet ou de l'affect subjectif serait phénoménologique par essence. Or ici la possibilité même d'une spéculation qui ne serait ni philosophique ni scientifique au sens classique (le diable pour la science et pour la philosophie) ouvrirait néanmoins à une autre science comme à une autre fiction ; cette possibilité spéculative suppose quelque chose qui se nomme ici le Refoulement, à savoir ce qui permet par exemple qu'un plaisir puisse être vécu et perçu comme déplaisir. Sans que ces mots perdent leur sens. Le Refoulement même n'est possible dans sa spécificité qu'à partir de cette hypothèse spéculative. Et l'on ne peut en écrire que spéculativement pourvu qu'on entende le concept de spéculation selon ces protocoles.

Dès lors qu'elle est — et elle seule — principiellement capable de donner lieu à ce concept de spéculation et ce concept de refoulement, la graphique de la différance n'appartient ni à la science ni à la philosophie dans leurs limites classiques. Mais il ne suffit pas de *parler* de Refoulement — et donc, croit-on, de psychanalyse — pour franchir ou brouiller ces limites.

Ce premier trajet nous aura conduits à ce point : où le recours au Refoulement intervient à sa place dans un premier chapitre tout entier soumis à l'hypothèse de l'acquis psychanalytique, tel qu'il a été rappelé dès la première phrase. On n'y aura jamais douté de l'autorité en dernière instance du PP.

Pourquoi le Refoulement ? La substitution ou plutôt le relais du PR n'explique qu'une petite partie de nos expériences de déplaisir, et encore ne s'agit-il alors que des moins intenses. Il y a donc une « autre source » de déplaisir, une autre source à sa décharge, sa délivrance, son accouchement (*Unlustentbindung*). Dans la constitution du Moi, dans la synthèse de la personnalité, certaines composantes pulsionnelles se montrent incompatibles avec d'autres. Freud n'aborde pas la question de cette incompatibilité, il part de son fait. Ces incompossibles se voient écartés par le pro-

cessus qu'on appelle Refoulement. Ils ne participent pas à la synthèse du Moi, demeurent à un niveau inférieur ou archaïque de l'organisation psychique, à peu près privés de satisfaction. Et comme il arrive que ces composantes pulsionnelles obtiennent satisfaction par des voies directes ou substitutives, mais toujours selon la différance d'un *Umweg*, cet événement est ressenti par le Moi organisé comme un déplaisir : par le Moi et non, comme le dit la traduction française, par l'« organisme ». Avec la différenciation topique, avec la structuration des instances qu'il construit — qu'il instruit plutôt et signifie —, le Refoulement bouleverse la logique implicite en toute philosophie : il fait qu'un plaisir peut être — par le Moi — ressenti comme déplaisir. Cette différenciation topique est inséparable du Refoulement dans sa possibilité même. Elle est une conséquence inéluctable de la différance, de la structure du *1,2,3 en un différant de soi*. Elle est difficilement descriptible dans le logos classique de la philosophie et elle engage à une nouvelle spéculation. C'est ce que je voulais souligner en rappelant ces « choses-bien-connues ». Ce que je viens d'appeler le logos classique de la philosophie, c'est l'ordre de ce qui se *représente* ou se *présente* facilement ou clairement pour s'ordonner à la valeur de présence qui commande toutes les *évidences* de l'*expérience*. N'est-ce pas la difficulté que vise Freud à sa manière ?

Les détails [les singularités : *Einzelheiten*] du processus par lequel le Refoulement transforme une possibilité de plaisir en une source de déplaisir ne sont pas encore bien compris (*verstanden*) ou pas clairement exposables [descriptibles, représentables, présentables, *darstellbar*], mais tout déplaisir névrotique de ce type est sûrement un plaisir qui ne peut être éprouvé comme tel. » Une note non traduite précise encore : « L'essentiel, c'est bien sûr que le plaisir et le déplaisir comme sensations conscientes sont liés au Moi. »

... un plaisir qui ne peut être éprouvé comme tel. »

Lust die nicht als solche empfunden werden kann.) La phrase allemande paraît moins paradoxale et renversante que la traduction française de S. Jankélévitch qui disait, elle, « un plaisir qui n'est pas éprouvé comme tel ». Traduction fautive, certes, par omission puisqu'elle dit « n'est pas » au lieu où l'original dit « ne peut pas être ». Mais de ce fait elle rend à l'« expérience » (inconsciente) du plaisir qui ne s'éprouve pas (sous-entendu consciemment) comme tel une actualité ou une effectivité qui paraît aussi proche que possible de

ce que Freud, visiblement, veut dire. Infidèle à la littéralité de ce qu'elle traduit, omettant le « non-pouvoir » qui situe l'instance du Refoulement, elle replace fidèlement l'accent sur le paradoxe de ce Refoulement : il y a effectivement du plaisir effectif, effectivement, actuellement vécu comme déplaisir. L'expérience au sens classique, au sens philosophique et au sens courant (c'est le même), le « *comme tel* » donné par l'expérience consciente, par l'expérience de la présence, voilà qui n'est plus la mesure. Si, fidèle à la littéralité du texte, on garde le « ne peut pas être éprouvé comme tel », le paradoxe est moins sensible. On peut être induit à penser, contre l'intention même de Freud, semble-t-il, qu'il peut s'agir d'une possibilité de plaisir qui ne peut aboutir, plutôt que d'un plaisir effectif, actuel mais aussi actuellement « vécu » comme déplaisir.

Pourtant cette deuxième possibilité n'est conforme qu'à une radicalisation freudienne qui n'en vient pas encore à son terme dans ce premier chapitre. Tant que le plaisir et l'*expérience* de déplaisir sont localisés dans des instances différentes (ce qui est *ici* plaisir et *là* déplaisir), la différenciation topique introduit un élément de cohérence systématique et de rationalité classique. Le plaisir et le déplaisir restent à leur place. *Sagement,* puisque aucun mélange n'est possible et que le mélange c'est la folie. Le principe d'identité est respecté par la topologie et le partage des lieux. Bien que la distribution topique soit un effet de différance, elle retient encore la différance dans un medium rassurant et dans une logique oppositionnelle : ce n'est pas encore le plaisir *lui-même* qui est ressenti *comme* déplaisir. Or, avec les problématiques du narcissisme et du masochisme primaires, il faudra aller jusqu'au bout de ce paradoxe et, sans réduire la différenciation topique, ne pas s'en contenter.

Où en sommes-nous ? L'autorité du PP n'a pas été entamée. Freud annonce même à la fin du chapitre que d'autres sources de déplaisir sont encore à inventorier : pas plus que les précédentes elles ne contestent l'autorité légitime du PP. C'est seulement au chapitre IV, annonçant cette fois la spéculation de grande envergure, que Freud envisage une fonction de l'appareil psychique qui, sans être *opposée* au PP, n'en

serait pas moins indépendante de lui, et plus originaire que la tendance (distincte de la fonction) à rechercher le plaisir et à éviter le déplaisir : première exception avant laquelle en somme la « spéculation » n'aurait jamais commencé.

Mais commencera-t-elle alors ? Et tout n'a-t-il pas été dit ou plutôt engagé de cette spéculation dont on n'aurait encore rien dit ?

Donc le débordement spéculatif attend toujours. Et la grande envergure. Elle conduira vers une autre « hypothèse » : les pulsions « au service desquelles » travaillerait le maître absolu, le PP. Les pulsions dites de mort. Mais n'étaient-elles pas à l'œuvre *déjà* dans la logique que nous venons de reconnaître ?

Être à l'œuvre déjà, voilà ce que le cas desdites pulsions donnera plus tard à entendre comme l'inaudible. Ça se sera écrit en silence.

2. LEGS DE FREUD

Le titre de ce chapitre est une citation délibérément détournée. On l'aura sans doute reconnue. L'expression « legs de Freud » se rencontre souvent dans les écrits de Jacques Lacan et de Wladimir Granoff. Je laisse naturellement le lecteur juge de ce qui se passe en ce détournement.

Ce chapitre fut d'abord publié dans le numéro d'*Etudes freudiennes* consacré à Nicolas Abraham. Je l'avais alors précédé de cette note :

> « Extrait d'un séminaire qui se tint en 1975, à l'Ecole normale supérieure, sous le titre *La vie la mort*. Maria Torok, qui en prit connaissance l'an dernier, me dit avoir été sensible à certaines rencontres, convergences, affinités avec telles recherches encore inédites de Nicolas Abraham, parmi celles qui seront prochainement publiées dans *L'Ecorce et le noyau* (*Anasémies* II, Aubier-Flammarion, coll. « La philosophie en effet »). C'est ce qui m'encourage à publier ce fragment ici même. Qui souhaite en délimiter la portée peut aussi le considérer comme une lecture du deuxième chapitre de *Au-delà du principe de plaisir*. A telle étape déterminée du séminaire, il s'agissait d'interroger la spécificité (problématique et textuelle) de *Au-delà...*, de relier l'irréductible d'une « spéculation » à l'économie d'une scène d'écriture, elle-même inséparable d'une scène d'héritage impliquant à la fois les Freud et le « mouvement » psychanalytique. La séance immédiatement précédente avait précisé l'espace de cette recherche et la singularité de la *démarche spéculative* de Freud. Elle avait proposé des abréviations, par exemple PP pour le principe de plaisir, PR pour le principe de réalité. D'autres fragments du même séminaire paraîtront prochainement en volume. »

LE « MÊME TOIT » DE L'AUTOBIOGRAPHIE

Rien n'a encore contredit ou de quelque manière contesté l'autorité d'un PP qui revient toujours à lui-même, se modifie, se délègue, se représente sans jamais se quitter. Sans doute dans ce retour à soi la hantise d'un *tout autre* se laisse-t elle, nous l'avons démontré, strictement impliquer. Il n'acquitte jamais la spéculation du PP. Sans doute ne le tient-il jamais pour quitte parce qu'il *a lieu* dans le PP lui-même et l'endette à chacun de ses *pas*. Et pourtant, dans le discours de Freud, disons d'un certain spéculateur, au sujet du PP qui ne se quitte pas et donc parle toujours de lui-même, rien n'a encore contredit l'autorité du premier principe. C'est peut-être que ce PP ne peut être contredit. Ce qui fait sans lui, s'il y en a, ne *contredira* pas : d'abord parce que cela ne s'opposera pas au PP (cela fera sans lui en lui, de son propre pas sans lui), ensuite parce que cela fera sans lui en ne disant pas, en se taisant, s'inscrivant en silence. Dès que ça parle ça donne raison au maître absolu, le PP qui en tant que tel ne sait pas se taire. Mais qui du coup laisse l'autre le ventriloquer : en silence donc.

A la fin du premier chapitre, le PP est ainsi confirmé dans sa souveraineté absolue. D'où la nécessité de nouvelles problématiques, de nouvelles « positions de la question ».

Or si on tente de se rendre attentif à la modalité originale du « spéculatif », comme à la *démarche* singulière de cet écrit, de son *pas de thèse* qui avance sans avancer, sans s'avancer, sans rien avancer qu'il ne retire aussitôt, le temps d'un détour, sans jamais rien poser qui s'arrête en sa position,

on doit reconnaître que le chapitre suivant répète, sur place et à une autre place, l'*emplacement* immobile du pas de thèse. Ça se répète, ça n'illustre que la répétition de cela même (l'autorité absolue du PP) qui ne laissera faire sans lui, finalement, que la répétition même. En tout cas, malgré la richesse et la nouveauté du contenu allégué au second chapitre, malgré plusieurs ordres de marche et de pas en avant, on ne gagne pas un pouce de terrain ; pas une décision, pas le moindre acquis dans la question qui occupe le spéculateur, celle du PP comme maître absolu. Ce chapitre est pourtant l'un des plus célèbres de *Au-delà...*, celui qu'on retient souvent dans l'espace exotérique et parfois ésotérique de la psychanalyse comme l'un des plus importants, voire le plus décisif de l'essai. Notamment à cause de l'histoire de la bobine et du *fort/da*. Et comme on met en communication la compulsion de répétition (*Wiederholungszwang*) avec la pulsion de mort et qu'en effet une compulsion de répétition semble dominer la scène de la bobine, on croit pouvoir rattacher cette histoire à l'exhibition, voire à la démonstration de ladite pulsion de mort. C'est de ne pas avoir lu : le spéculateur *ne* retient *rien* de cette histoire du *fort/da*, du moins dans sa démonstration en vue d'un au-delà du PP. Il prétend pouvoir encore l'expliquer de part en part dans l'espace du PP et sous son autorité. Et il y réussit en effet. C'est bien l'histoire du PP qu'il nous raconte, un certain épisode de son règne fabuleux, un moment certes important de sa propre généalogie mais un moment de lui même.

Je ne veux pas dire que l'intérêt de ce chapitre soit nul, ni surtout que l'anecdote de la bobine soit sans portée. Bien au contraire : simplement sa portée n'est peut-être pas inscrite au registre de la *démonstration* dont le fil le plus apparent et le plus continu est tenu par la question : avons-nous raison, nous psychanalystes, de *croire* à la domination absolue du PP ? Où cette portée s'inscrit-elle alors ? Et en quel lieu qui soit à la fois sous la mouvance du PP, de la graphique par nous relevée la dernière fois, et, simultanément, de l'écriture spéculative de cet essai, de ce qui l'engage en son enjeu ?

Extrayons d'abord un squelette : le schéma argumentatif du chapitre. On constate que quelque chose se répète. Et (l'a-t-on jamais fait ?) il faut identifier le procès répétitif non seulement dans le contenu, les exemples, le matériau décrits et analysés par Freud mais déjà, ou encore, dans l'écriture de Freud, dans la démarche de son texte, dans ce qu'il fait autant que

dans ce qu'il dit, dans ses « actes », si vous préférez, non moins que dans ses « objets ». (Si Freud était son petit-fils, il faudrait être attentif à la répétition du côté du geste et non seulement du côté du *fort/da* de la bobine, de l'objet. Mais ne brouillons pas les cartes ; qui a dit que Freud était son propre petit-fils ?) Ce qui plus évidemment se répète en ce chapitre, c'est le mouvement inlassable du spéculateur pour rejeter, mettre à l'écart, faire disparaître, éloigner (*fort*), différer tout ce qui paraît mettre en question le PP. Il constate chaque fois que cela n'y suffit pas, qu'il faut renvoyer plus loin, à plus tard. Puis il fait revenir l'hypothèse de l'au-delà pour la congédier de nouveau. Celle-ci ne revient que comme ce qui n'est pas vraiment revenu, qui n'a fait que passer dans le spectre de sa présence.

Pour s'en tenir d'abord au schéma argumentatif, au cours logique de la démonstration, on constate d'abord qu'après avoir traité l'exemple de la névrose traumatique, Freud renonce, abandonne, se résigne. Il propose de délaisser ce thème obscur (*Ich mache nun den Vorschlag, das dunkle und düstere Thema der traumatischen Neurose zu verlassen...*). *Premier renvoi.*

Mais après avoir traité du « jeu de l'enfant », de l'anecdote de la bobine et du *fort/da,* Freud renonce, abandonne, se résigne encore : « L'analyse d'un cas singulier de ce type ne fournit aucune conclusion décisive [*keine sichere Entscheidung,* aucune décision assurée]. » *Second renvoi.* Mais de quelle singularité s'agit-il ? Pourquoi importe-t-elle et porte-t-elle à disqualification ? Puis, après une autre vague, une autre tentative pour tirer parti du jeu de l'enfant, Freud renonce, abandonne, se résigne : « Et une étude plus longtemps prolongée du jeu des enfants ne nous est d'aucun secours pour suspendre notre décision entre deux conceptions. » *Troisième renvoi.* Enfin ce sont les derniers mots du chapitre. Freud vient d'évoquer les jeux et les pulsions imitatives dans l'art, toute une esthétique orientée par le point de vue économique. Il conclut : « Pour ce que nous visons, ils ne donnent aucun résultat, car ils présupposent l'existence et la prédominance [*Herrschaft,* la maîtrise] du principe du plaisir et ne témoignent pas pour l'efficience [*Wirksamkeit,* l'être à-l'œuvre] de tendances allant au-delà du principe du plaisir, c'est-à-dire telles qu'elles soient plus originaires (*ursprünglicher*) que lui et indépendantes de lui. » *Quatrième renvoi.* (Retenons ce code de la maîtrise et du service ou de la servitude, il nous

sera de moins en moins indifférent. Il peut paraître étrange quand il s'agit de rapports entre des principes et ne s'explique pas *immédiatement* par ce que le principe (*archè*) est à la fois au commencement et au commandement dans la langue.)

C'est la conclusion du chapitre. Nous n'avons pas avancé d'un pas, seulement des pas pour rien dans la voie de la recherche manifeste. Ça se répète sur place. Et pourtant, dans ce piétinement, la répétition insiste et si ces répétitions déterminées, ces contenus, espèces, exemples de répétition ne suffisent pas à détrôner le PP, du moins la forme répétitive, la reproduction du répétitif, la reproductivité même aura-t-elle commencé à travailler sans rien dire, sans rien dire d'autre qu'elle-même se taisant, un peu comme à la dernière page il est dit que les pulsions de mort ne disent rien. Elles semblent accomplir leur travail sans se faire remarquer, soumettant à leur service le maître lui-même qui continue à parler haut, le PP. Dans ce qu'on ne peut même plus appeler la « forme » du texte, d'un texte sans contenu, sans thèse, sans objet détachable de son opération de détachement, dans la démarche de *Au-delà...*, cela se passerait de la même façon, avant même qu'il soit question de la pulsion de mort en personne. Et sans même qu'on puisse jamais parler de pulsion de mort en personne.

Telle serait la dé-monstration. N'abusons pas de ce jeu de mots facile. La dé-monstration fait la preuve sans montrer, sans mettre de conclusion en évidence, sans rien donner à emporter, sans thèse disponible. Elle prouve selon un autre mode, mais en marchant de son pas de démonstration. Elle transforme, elle se transforme en son procès plutôt qu'elle n'avance l'objet signifiable d'un discours. Elle tend à se plier tout ce qu'elle explicite, à le plier à elle-même. Le pas de démonstration est de ce qui reste en cette restance-là.

Revenons brièvement sur le contenu exhibé par ce deuxième chapitre.

Parmi les nouveaux matériaux appelés à la fin du chapitre premier, parmi ceux qui semblent résister à l'explication analytique dominée par le PP, il y a les névroses dites traumatiques. La guerre venait de les multiplier. L'explication par les lésions organiques s'est révélée insuffisante. Le même syndrome (souffrances subjectives, par exemple mélancoliques ou hypocondriaques, symptômes moteurs, affaiblissement et perturbation des opérations psychiques) apparaît ailleurs, hors de toute violence mécanique. Pour définir le traumatisme, il

faut alors distinguer entre la *peur* (*Furcht*) et l'*angoisse*. La première est provoquée par la *présence* d'un objet dangereux *déterminé* et *connu* ; la seconde se rapporte à un danger *inconnu, indéterminé* ; préparant au danger, elle protège plutôt contre le traumatisme ; liée au refoulement, elle paraît d'abord en être l'effet mais, à propos du petit Hans, Freud dira plus tard, dans *Inhibition, symptôme et angoisse,* qu'elle produit le refoulement. Ni la peur (devant un danger *déterminé* et *connu*) ni l'angoisse (devant un danger *inconnu* et *indéterminé*) ne provoquent le traumatisme, seule la frayeur (*Schreck*) le peut qui met en face, actuellement, d'un danger *inconnu* et *déterminé* auquel on n'était pas préparé, contre lequel l'angoisse n'a pas su nous protéger.

Or que constate-t-on dans le cas de frayeurs induisant des névroses dites traumatiques ? Par exemple que les rêves — le plus sûr moyen d'explorer les processus psychiques profonds, dit alors Freud — ont tendance à reproduire l'accident traumatique, la situation de frayeur. Ici, curieuse pirouette de Freud. Puisqu'il est admis ou s'il est admis que la tendance prédominante du rêve est l'accomplissement du désir, on ne comprend pas ce que peut être un rêve reproduisant une situation de déplaisir violent. Sauf à admettre que la fonction du rêve a dans ce cas subi une altération qui l'a détournée de son but, ou encore à évoquer les « énigmatiques tendances masochistes ». Au point où il en est Freud laisse tomber ces deux hypothèses (mais pourquoi ?), il les reprendra plus loin, au chapitre IV, au moment de la spéculation la plus affranchie. Il admettra alors que certains rêves font exception à la règle de l'accomplissement du désir qui elle-même n'a pu se constituer que tardivement, quand toute la vie psychique s'est soumise à un PP dont l'au-delà est alors envisagé. Il admettra aussi (au chapitre IV) l'intervention du masochisme et même, contrairement à ce qu'il avait soutenu auparavant, d'un masochisme originaire. Mais pour l'instant, Freud laisse tomber ces hypothèses pour des raisons qui, du point de vue rhétorique de l'investigation, peuvent paraître injustifiées. Dans un style décisoire et arbitraire, il propose de laisser là le thème obscur de la névrose traumatique et d'étudier la manière dont travaille l'appareil psychique « dans une de ses activités normales et précoces. Je veux dire le jeu des enfants ».

Il est donc pressé d'en venir là, au risque d'abandonner un problème non réglé qu'il devra retrouver plus tard, et surtout

au risque de ne faire avancer en rien (ce qui sera en effet le cas) la démonstration d'un au-delà du PP. L'enjeu d'un tel empressement serait donc autre, d'un autre ordre. L'*urgence* ne se laisse pas déchiffrer sur la portée de la déclaration démonstrative, de l'argumentation manifeste. La seule justification d'une telle procédure, en termes de logique ou de rhétorique classiques, serait la suivante : il faut d'abord *revenir* à la « normalité » (mais alors pourquoi ne pas avoir commencé par elle ?) et à la normalité la plus « originaire », la plus précoce, chez l'enfant (mais pourquoi ne pas avoir commencé par elle ?). Quand on aura exploré les processus normaux et originaires, on reprendra la question des névroses traumatiques ; la problématique de la liaison d'énergie aura alors dégagé un espace plus propice ; on reprendra aussi la question du masochisme quand les notions d'instance topique, de narcissisme et de Moi seront plus élaborées.

Commençons donc par le « normal » et par l'« originaire » l'enfant, l'enfant dans l'activité typique et normale qu'on lui prête, le jeu. C'est en apparence une activité tout entière soumise au PP — et de fait on va montrer qu'elle l'est, et tout entière sous la surveillance d'un PP qui pourtant se laisse travailler en silence par son autre — et aussi affranchie que possible du second principe, le PR.

Et c'est l'argument de la bobine. Je dis l'argument, l'argument légendaire, parce que je ne sais pas encore quel nom lui donner. Ce n'est ni un récit, ni une histoire, ni un mythe, ni une fiction. Ni le système d'une démonstration théorique. C'est fragmentaire, sans conclusion, sélectif dans ce que ça donne à lire, plutôt un argument au sens de schéma en pointillé, ou avec des points de suspension partout.

Et puis ce qui se donne ici à lire, cette légende est déjà trop légendaire, surchargée, oblitérée. Lui donner un titre, c'est accréditer déjà le dépôt ou la consignation, voire l'investiture. Au regard de l'immense littérature dont cet argument légendaire s'est attiré l'investissement, je voudrais tenter une lecture partielle et naïve, aussi naïve et primesautière que possible. Comme si je m'intéressais pour la première fois à la première fois de la chose.

Je remarque d'abord ceci : c'est pour la première fois dans ce livre un morceau d'apparence autobiographique, voire domestique. Apparence voilée, bien sûr, mais d'autant plus signifiante. De l'expérience Freud dit avoir été le témoin. Intéressé. Elle a eu lieu dans sa famille mais il n'en dit rien. On

le sait d'autre part, comme on sait que le témoin intéressé n'était autre que le grand-père de l'enfant. « ... j'ai pendant quelques semaines vécu avec l'enfant et ses parents sous le même toit... » Si même une expérience pouvait jamais se limiter à l'observation, les conditions ainsi définies ne furent pas celles d'une observation. Le spéculateur n'était pas en situation d'observer. On peut d'avance le conclure de ce qu'il dit lui même pour accréditer le sérieux du propos. Le protocole d'expérimentation, celui d'une observation suffisante (« Cela fut plus qu'une observation furtive car j'ai pendant plusieurs semaines vécu avec l'enfant et ses parents sous le même toit... »), ne garantit l'observation qu'en faisant de l'observateur un participant. Mais quelle fut sa part ? Peut-il lui-même la déterminer ? La question de l'objectivité n'a pas la moindre pertinence — ni aucune question épistémologique de forme canonique — pour cette première et seule raison que l'expérience et son compte rendu ne prétendront en somme à rien de moins qu'à une généalogie de l'objectivité en général. Comment les soumettre dès lors au tribunal dont ils répètent l'institution ? Mais inversement de quel droit interdire à un tribunal de juger des conditions de son instauration ? et plus encore du compte rendu, par un témoin intéressé, par un participant, de ladite instauration ? Surtout si le témoin engagé donne tous les signes d'un affairement très singulier : par exemple, celui de produire l'institution de son désir, d'y entamer sa propre généalogie, de faire du tribunal et de la tradition juridique son héritage, sa délégation en « mouvement », son legs, les *siens*. Je me garderai bien d'insister sur la syntaxe des *siens*. Pour ne pas vous y perdre tout de suite et avec le soupçon qu'il a *lui-même* du mal à se reconnaître *lui-même* parmi les siens. Ce qui ne serait pas sans rapport avec l'origine de l'objectivité. A tout le moins de cette expérience et du conte singulier qui nous en est rendu.

Ce qui est rendu est d'abord criblé, sélectionné, activement délimité. Cette discrimination est *pour une part* déclarée à la frontière. Le spéculateur qui ne dit pas avoir encore vraiment commencé à spéculer (ce sera pour le quatrième jour, car il y a sept chapitres dans ce livre à la composition étrange : nous y reviendrons) reconnaît la discrimination. Il n'a pas voulu « embrasser la totalité de ces phénomènes ». Il n'a retenu que les traits pertinents du point de vue économique. Economique : on peut déjà traduire en jouant un peu (le jeu n'est pas encore interdit à cette phase

de l'origine de tout, du présent, de l'objet, du langage, du travail, du sérieux, etc.) mais de façon non gratuite par point de vue de l'*oikos,* loi de l'*oikos,* du propre comme domestico-familial et même, du même coup on le vérifiera, comme domestico-funéraire. Le grand-père spéculateur ne dit pas encore qu'il a commencé à spéculer au grand jour (le grand jour sera le quatrième et encore), il ne dira jamais qu'il est le grand-père mais il sait que c'est le secret de Polichinelle. Secret pour personne. Le grand-père spéculateur justifie les comptes qu'il est en train de rendre, la discrimination qu'il y opère au grand jour. La justification, c'est précisément le point de vue économique. Il a jusqu'ici été négligé par les « différentes théories relatives au jeu des enfants » et il constitue le point de vue privilégié pour *Au-delà...,* pour ce que celui qui tient ici ou rend les comptes est en train de faire, à savoir d'écrire. « Ces théories s'efforcent de découvrir les mobiles qui président au jeu des enfants sans mettre au premier plan le point de vue économique, le rapport au bénéfice de plaisir (*Lustgewinn*). Sans vouloir embrasser la totalité de ces phénomènes, j'ai profité d'une occasion qui s'était offerte à moi pour étudier le premier jeu par lui-même inventé (*das erste selbstgeschaffene Spiel*) d'un garçon âgé d'un an et demi. Cela fut plus qu'une observation furtive car j'ai pendant plusieurs semaines vécu avec l'enfant et ses parents sous le même toit, et il s'est passé pas mal de temps jusqu'à ce que l'acte énigmatique et longtemps répété me livrât son sens. »

Il a profité d'une occasion, d'une chance, dit-il. De la possibilité de cette chance il ne dit rien. De l'immense discours qui pourrait s'engouffrer mais qui se retient ici, prélevons seulement ceci : la chance occasionnelle n'a pour terrain propice ni la famille (la famille étroite, la petite famille en son noyau de deux générations : Freud n'eût pas invoqué la chance occasionnelle s'il avait observé l'un de ses tout proches, fils, fille, femme, frère ou sœur, mère ou père) ni la non-famille (plusieurs semaines sous le même toit, c'est une expérience familiale). Le champ d'expérience est donc du type : *vacance de famille.* Un supplément de génération y trouve toujours à employer ou déployer son désir.

Dès ce premier paragraphe du compte rendu, un seul trait pour caractériser l'objet d'observation, l'action du jeu : c'est la répétition, la répétition répétée (*andauernd wieder-*

holte Tun). C'est tout. L'autre caractéristique (« énigmatique », *rätselhafte*) ne décrit rien, elle est vide mais d'une vacance qui appelle et qui appelle, comme toute énigme, un récit. Elle enveloppe le récit de sa vacance.

On dira : oui, il y a un autre trait descriptif dans ce premier paragraphe. Le jeu, en quoi consiste la répétition de la répétition, est un jeu *selbstgeschaffene,* que l'enfant a produit ou laissé se produire de lui-même, spontanément, et c'est le premier de ce type. Mais rien de tout cela (la spontanéité, l'autoproduction, l'originarité de la première fois) n'apporte aucun contenu descriptif qui ne revienne à l'engendrement par soi de la répétition de soi. Hétéro-tautologie (définition du spéculatif hégélien) de la répétition répétée, de la répétition de soi. Dans sa forme pure, en quoi consistera le jeu.

Ça donne le temps. Il y a le temps.

Le grand-père (plus ou moins clandestinement) spéculateur (déjà pas encore) répète la répétition de la répétition. Répétition entre plaisir et déplaisir, d'un plaisir et d'un déplaisir mais dont le contenu (agréable/désagréable) ne s'adjoint pas à la répétition. Ce n'est pas un adjuvant mais une détermination interne, l'objet d'une prédication analytique. C'est la possibilité de cette prédication analytique qui va lentement développer l'hypothèse d'une « pulsion » plus originaire que le PP et indépendante de lui. Le PP va être débordé, l'est d'avance, par la spéculation à laquelle il engage et par sa propre répétition (intestine, propre, domestique, familiale, sépulcrale).

Or — repliez (rappliquez) ce que dit ici sans s'en cacher le grand-père qui se cache encore d'être grand-père, réappliquez ce qu'il a dit, le répétant, de la répétition du petit-fils, de l'aîné de ses petits-fils, Ernst. Nous y reviendrons pour le détail. Repliez donc ce qu'il dit que fait son petit-fils, avec tout le sérieux qui convient à un petit-fils aîné qui s'appelle Ernst (*the importance of being earnest*) mais non Ernst Freud car le « mouvement » de cette généalogie passe par de la fille, de la fille femme, c'est-à-dire qui ne perpétue la race qu'en risquant le nom (je vous laisse suivre ce facteur jusqu'à toutes celles dont il est difficile de savoir si elles ont gardé le mouvement sans le nom ou perdu le mouvement pour garder, pour avoir gardé, le nom ; je vous laisse suivre en vous conseillant seulement de ne pas oublier, dans la question du « mouvement » analytique comme généa-

logie du gendre, la loi judaïque), repliez donc ce qu'il dit que fait sérieusement son petit-fils sur ce qu'il fait lui-même en disant cela, en écrivant *Au-delà...*, en jouant si sérieusement (en spéculant) à écrire *Au-delà...* Car l'hétérotautologie spéculative de la chose, c'est que l'au-delà est *logé* (plus ou moins confortablement pour cette vacance) dans la répétition de la répétition du PP.

Repliez : *il* (le petit-fils *de* son grand-père, le grand-père *de* son petit-fils) répète compulsivement la répétition sans que ça avance jamais à rien, d'un pas. Il répète une opération qui consiste à éloigner, à faire semblant (*pour un temps,* pour le temps : d'écrire et de faire par là quelque chose qu'on ne dit pas, et qui doit bien rapporter) d'éloigner le plaisir, l'objet ou le principe de plaisir, l'objet et/ou le PP, ici représentés par la bobine censée représenter la mère (et/ou, on le verra, censée représenter le père, à la place du gendre, le père en gendre, l'autre nom de famille) pour le ramener inlassablement. Ça fait semblant d'éloigner le PP pour le ramener sans cesse, pour constater qu'il se ramène lui-même (car il a en lui-même la force principielle de son propre retour économique, à la maison, chez soi, auprès de soi malgré toute la différence) et conclure : il est toujours là, je suis toujours là. *Da.* Le PP garde toute son autorité, il ne s'est jamais absenté.

Jusque dans le détail, on peut voir se recouvrir la description qui va suivre du *fort/da* (côté petit-fils de la maison) et la description du jeu spéculatif, si appliqué et si répétitif lui aussi, du grand-père écrivant *Au-delà...* C'est la même application. Je viens de dire : on peut voir se recouvrir. Ce n'est pas en toute rigueur de recouvrement qu'il s'agit, ni de parallélisme, ni d'analogie, ni de coïncidence. La nécessité qui lie les deux descriptions est d'un autre type : nous aurons du mal à la nommer ; mais c'est, bien entendu, l'enjeu principal, pour moi, de la lecture criblante et intéressée que je répète ici. Qui (se) fait revenir, qui fait revenir qui selon ce double *fort/da* qui conjugue dans la même écriture généalogique (et conjugale) le récité *et* le récitant de ce récit (le jeu du petit-fils « sérieux » avec la bobine et la spéculation sérieuse du grand-père avec le PP) ?

Cette simple question suspendue permet de l'entrevoir : la description du jeu sérieux de Ernst, du petit-fils aîné du grand-père de la psychanalyse, *peut ne plus se lire seulement* comme un argument théorique, comme une spéculation stric-

tement théorique, tendant à *conclure* à la compulsion de répétition *ou* à la pulsion de mort *ou* simplement à la limite interne du PP (vous savez que Freud, quoi qu'on en ait dit pour l'approuver ou le contester avec véhémence, *ne conclut jamais sur ce point*), mais peut se lire aussi, selon la nécessité supplémentaire d'un *parergon,* comme une autobiographie de Freud. Non pas simplement une autobiographie confiant sa vie à sa propre écriture plus ou moins testamentaire mais une description plus ou moins vivante de sa propre écriture, de sa manière d'écrire ce qu'il écrit, notamment *Au-delà...* Il ne s'agit pas seulement d'un repliement ou d'un renversement tautologique, comme si le petit-fils lui proposant un miroir de son écriture lui dictait d'avance ce qu'il fallait (et où il fallait) coucher sur le papier ; comme si Freud écrivait ce que sa descendance lui prescrivait, tenant en somme la première plume, celle qui se passe toujours d'une main à l'autre ; comme si Freud faisait retour à Freud par le truchement d'un petit-fils qui dicte depuis sa bobine et la ramène régulièrement, avec tout le sérieux d'un petit-fils aîné assuré d'un contrat privilégié avec le grand-père. Il ne s'agit pas seulement de ce miroir tautologique. L'autobiographie *de l'écriture* pose et dépose à la fois, dans le même mouvement, le mouvement psychanalytique. Elle performe et parie sur ce qui donna la chance occasionnelle. Revenant à dire en somme, mais qui parle ici ? je parie que ce double *fort/da* coopère, que cette coopération coopère à initier la cause psychanalytique, à mettre en mouvement le « mouvement » psychanalytique, à l'être même, à l'*être* même, à son être *même,* autrement dit à la structure singulière de sa tradition, je dirai au nom propre de cette « science », de ce « mouvement », de cette « pratique-théorique » qui garde à son histoire un rapport à nul autre semblable. A l'histoire de son écriture et à l'écriture de son histoire aussi. Si, dans l'événement inouï de cette coopération, le reste inanalysé d'un inconscient demeure, si ce reste travaille et construit de son altérité l'autobiographie de cette écriture testamentaire, alors je gage qu'il sera transmis les yeux fermés par tout le mouvement du retour à Freud. Le reste qui travaille en silence la scène de cette coopération est sans doute illisible (maintenant ou à jamais, telle est une restance au sens où je l'entends) mais il définit la seule urgence de ce qui reste à faire, à vrai dire son seul intérêt. Intérêt d'une répétition supplémentaire ? ou

intérêt d'une transformation génétique, d'un renouvellement déplaçant effectivement l'essentiel ? Cette alternative est infirme, elle est d'avance rendue boiteuse par la démarche qu'on peut lire ici, dans le document bizarre qui nous occupe.

Je n'ai jamais voulu abuser de l'abîme, ni surtout de la mise « en abyme ». Je n'y crois pas très fort, je me méfie de la confiance qu'au fond elle inspire, je la crois trop représentative pour aller assez loin, pour ne pas éviter cela même vers quoi elle prétend précipiter. J'ai tenté de m'en expliquer ailleurs. Sur quoi s'ouvre ici — et se ferme — une certaine apparence de mise « en abyme » ? Cette apparence n'est pas immédiatement apparente, mais elle a dû jouer un rôle plus ou moins secret dans la fascination exercée sur le lecteur par cette petite histoire de bobine, par cette anecdote qu'on aurait pu tenir pour banale, pauvre, tronquée, racontée au passage et sans la moindre portée, à en croire le rapporteur lui-même, pour le débat en cours. L'histoire rapportée semble pourtant mettre « en abyme » l'écriture du rapport (disons l'histoire, *Historie*, du rapport, et même l'histoire, *Geschichte*, du rapporteur la rapportant). On rapporte donc le rapporté sur le rapportant. Le site du lisible, comme l'origine de l'écriture, s'y emporte. Rien n'est plus inscriptible. La valeur de répétition « en abyme » de l'écriture de Freud a un rapport de *mimesis* structurelle avec le rapport entre le PP et « sa » pulsion de mort. Celle-ci, une fois de plus, ne s'oppose pas à celui-là mais le creuse d'écriture testamentaire « en abyme », originairement, à l'origine de l'origine.

Tel aura été le « mouvement », dans l'irréductible nouveauté de sa répétition, dans l'événement absolument singulier de son double rapport.

Si l'on voulait simplifier la question, elle deviendrait par exemple : comment une écriture autobiographique, dans l'abîme d'une auto-analyse non terminée, peut-elle donner *sa* naissance à une institution mondiale ? La naissance de qui ? de quoi ? Et comment l'interruption ou la limite de l'auto-analyse, coopérant à la mise « en abyme » plutôt qu'elle ne l'entrave, reproduit-elle sa marque dans le mouvement institutionnel, la possibilité de cette remarque ne cessant alors de faire des petits, multipliant la progéniture de ses clivages, conflits, divisions, alliances, mariages et recoupements ?

Ainsi spécule une autobiographie mais, au lieu de sim-

plifier la question, il faudrait reprendre le processus à l'envers et recharger sa prémisse apparente : qu'est-ce que l'autobiographie si tout ce qui s'ensuit et dont nous venons de faire une longue phrase est alors possible ? Nous ne le savons pas encore et ne devons pas faire semblant de le savoir. Encore moins d'une auto-analyse. Le soi-disant premier, et donc le seul, à l'avoir abordée, sinon définie, ne le savait pas lui-même, il faut en tenir compte.

Pour aller de l'avant dans ma lecture, j'ai maintenant besoin d'une possibilité essentielle dont la chance, si l'on peut dire, aura fait événement : c'est que toute spéculation autobiographique, en tant qu'elle constitue un legs et l'institution d'un mouvement sans limite, doit tenir compte, en sa performance même, de la mortalité des légataires. Dès lors qu'il y a mortalité, la mort peut en principe survenir à chaque moment. Le spéculateur peut donc survivre au légataire et cette possibilité est inscrite dans la structure du legs, et même dans cette limite de l'auto-analyse dont le système soutient l'écriture un peu comme un cahier quadrillé. La mort précoce et donc le mutisme du légataire qui n'en peut mais, voilà une des possibilités de ce qui dicte et fait écrire. Celui-là même qui en apparence n'aura pas écrit, Socrate, ou dont l'écriture est censée doubler le discours ou surtout l'écoute, Freud et quelques autres. On se donne alors son propre mouvement, on hérite de soi-même à tout jamais, les provisions sont suffisantes pour que le fantôme au moins puisse toujours passer à la caisse. Il lui suffira de prononcer un nom garantissant une signature. Croit-on.

C'est arrivé à Freud et à quelques autres, mais il ne suffit pas que l'événement occupe le théâtre du monde pour que la possibilité s'en illustre.

Et ce qui suit n'est pas seulement un exemple.

LE CONJOINT DES INTERPRÉTATIONS

Il y a une fille muette. Plus qu'une autre, qui aura usé du crédit paternel dans un abondant discours d'héritage, elle aura peut-être dit voilà pourquoi votre père a la parole. Non seulement mon père, mais votre père. C'est Sophie. La fille de Freud, la mère de Ernst dont la mort ne va pas tarder à sonner dans le texte. Très bas, dans une étrange note ajoutée après coup.

Je reprends le compte rendu très exactement au point où je l'avais un peu délaissé, sans rien sauter. Freud dresse la scène et définit à sa manière le personnage apparemment principal. Il insiste sur le caractère normal de l'enfant. C'est la condition d'une expérimentation pertinente. L'enfant est un paradigme. Son développement intellectuel n'est donc marqué d'aucune précocité. Il a d'excellents rapports avec tout le monde.

En particulier avec sa mère.

Selon le schéma défini plus haut, je vous laisse rapporter — replier ou réappliquer — le contenu du récit sur la scène de son écriture, par exemple ici, mais aussi ailleurs et ce n'est qu'un exemple, en échangeant les places du narrateur et du personnage principal, ou du couple principal, Ernst-Sophie, le troisième (le père — l'époux — le gendre) n'étant jamais loin et même parfois encore trop près. Le narrateur, celui qui prétend observer, n'est pas l'auteur, dans un récit classique, soit. Si ce n'était pas dans ce cas différent, compte tenu du fait que ça ne se donne pas pour de la fiction littéraire, alors il faudrait, il faudra réélaborer la

distinction du *je* narrateur et du *je* auteur en l'adaptant à une nouvelle topique « métapsychologique ».

Il a donc d'excellents rapports avec tout le monde, semble-t-il, surtout avec sa mère puisque (ou en dépit du fait que) il ne pleurait pas en son absence. Elle l'abandonnait parfois pendant des heures. Pourquoi ne pleurait-il pas ? Freud semble à la fois s'en féliciter et s'en étonner, voire le regretter. Cet enfant est-il au fond aussi normal qu'il l'imagine lui-même ? Car dans la phrase même où il met au compte de cet excellent caractère le fait que son petit-fils ne pleurât pas sa fille (sa mère) pendant de si longues absences, il ajoute « bien que » ou « et pourtant », « en dépit du fait que » : il lui était très attaché, elle ne l'avait pas seulement nourri elle-même au sein, elle n'avait confié le soin de l'enfant à personne. Mais cette petite anomalie est vite effacée, Freud laisse le « bien que » sans suite. Tout est bien, excellent enfant, *mais*. Voici le *mais* : cet excellent enfant avait une habitude troublante. Comment, au terme de la description fabuleuse qu'il en propose, Freud peut-il imperturbablement conclure : « Je me suis finalement rendu compte que c'était un jeu », on n'en revient pas tout de suite. Voici, j'interromprai ma traduction par moments.

« L'enfant n'était nullement précoce dans son développement intellectuel, à un an et demi il ne disait que peu de mots intelligibles et articulait aussi plusieurs sons significatifs [*bedeutungsvolle Laute,* phonèmes chargés de signification] qui étaient intelligibles pour l'entourage. Mais il avait un bon rapport avec ses parents comme avec l'unique domestique et on louait son caractère " gentil " [*anständig,* facile, raisonnable]. Il ne dérangeait pas ses parents la nuit, obéissait consciencieusement à l'interdiction de toucher à maints objets et surtout [par-dessus tout, *vor allem anderen*] il ne pleurait jamais quand sa mère l'abandonnait pendant des heures, bien qu'il fût très attaché à cette mère qui non seulement avait nourri elle-même l'enfant mais l'avait aussi élevé et soigné seule sans aucune aide étrangère. »

J'interromps un instant ma lecture. Le tableau est apparemment sans ombre, sans « mais ». Il y a bien un « mais » et un « bien que » ; ce sont des équilibrages, des compensations internes qui décrivent l'équilibre : il n'était pas du tout précoce, même plutôt en retard, *mais* il avait un bon rapport aux parents ; il ne pleurait pas quand sa mère le laissait tomber *mais* il lui était attaché car il y avait de quoi.

Suis je seul à entendre déjà une accusation rentrée ? L'excuse même en laisserait une archive dans la grammaire : « mais », « bien que ». Freud ne peut s'empêcher d'excuser le fils de sa fille. Qu'a-t-il donc à lui reprocher ? Mais lui reproche-t-il ce dont il l'excuse ou bien ce dont il l'excuse ? la faute secrète dont il l'excuse ou cela même qui l'excuse de sa faute ? et à qui s'identifierait le procureur, dans la syntaxe mobile de ce procès ?

Le grand « mais » va surgir aussitôt après, l'ombre au tableau cette fois, bien que le mot « mais » n'y soit pas. Il est traduit par un « maintenant » (*nun*) : or, voilà que, il se trouve toutefois, il n'en reste pas moins que, il faut dire cependant, et néanmoins, figurez-vous qu'alors « Ce brave enfant manifestait maintenant l'habitude parfois troublante... »

Ce que cet excellent enfant a de bien (malgré tout), sa normalité, son calme, son aptitude à supporter l'absence de la fille (mère) bien-aimée sans peur ni pleur, tout cela laisse présager un coût. Tout est très construit, étayé, dominé par un système de règles et de compensations, par une économie qui va apparaître dans un instant sous la forme d'une mauvaise habitude. Celle-ci permet de supporter ce que les « bonnes habitudes » pouvaient lui coûter. L'enfant spécule aussi. Que (se) paie-t-il en acceptant l'interdiction de toucher à plus d'un objet ? Comment le PP négocie-t-il entre la bonne et la mauvaise habitude ? Le grand-père, le père de la fille et de la mère sélectionne activement les traits de la description. Je le vois pressé et inquiet comme un dramaturge ou un metteur en scène qui tient un rôle dans la pièce. En la montant, *il se dépêche :* de tout contrôler, de tout mettre en ordre avant d'aller se changer pour jouer. Cela se traduit par un autoritarisme tranchant, des décisions qu'on n'explique pas, des paroles qu'on coupe, des questions auxquelles on ne répond pas. Les éléments de la mise en scène ont été mis en place : la normalité originaire en rapport avec le bon sein, le principe économique exigeant que l'éloignement du sein (si bien dominé, si bien éloigné de son éloignement) soit surpayé d'un plaisir supplémentaire et qu'une mauvaise habitude rembourse, éventuellement avec bénéfice, les bonnes habitudes, par exemple les interdictions de toucher à tels objets... La mise en scène se précipite, l'acteur-dramaturge-producteur aura tout fait lui-même, il frappe aussi les trois ou quatre coups, le rideau va se lever.

Mais on ne sait pas s'il se lève sur la scène ou dans la scène. Avant l'arrivée d'aucun personnage, il y a là un lit à rideau. Toute allée et venue devra, pour l'essentiel, passer le rideau.

Je n'ouvrirai pas moi-même ce rideau, je vous laisse faire, sur tous les autres, mots et choses (rideaux, toiles, voiles, écrans, hymens, parapluies, etc.) auprès desquels je me suis dès longtemps affairé. On pourrait tenter de rapporter tous ces tissus, selon la même loi, les uns sur les autres. Je n'en ai ni le temps ni le goût, la chose peut se faire d'elle-même ou l'on peut s'en passer.

Voici plutôt le rideau de Freud et les fils tirés par le grand-père.

« Ce brave enfant manifestait maintenant l'habitude parfois troublante de lancer loin de lui dans un coin de la chambre, sous un lit, etc., tous les petits objets qu'il avait sous la main, de telle sorte que le *Zusammensuchen* [la recherche en vue de ramasser, le rassemblement] de son attirail de jeu (*Spielzeuges*) n'était souvent pas un travail facile. »

Le travail est pour les parents mais aussi pour l'enfant qui l'attend des parents. Et il consiste à rassembler, à chercher pour ramasser, à réunir pour *rendre*. C'est cela que le grand-père appelle travail et travail souvent difficile. En revanche, il appellera jeu la dispersion qui envoie promener au loin, l'opération d'éloignement — et attirail de jeu la somme des objets manipulés. L'ensemble du processus est lui-même divisé, il y a une division qui n'est pas la division du travail mais la division entre le jeu et le travail : l'enfant *joue* à éloigner ses « jouets », les parents *travaillent* à les rassembler et ce n'est pas toujours facile. Comme si à cette phase les parents ne jouaient pas et l'enfant ne travaillait pas. Il en est tout excusé. Qui aurait songé à l'en accuser ? Mais le travail n'est pas toujours facile et on soupire un peu. Pourquoi disperse-t-il, pourquoi éloigne-t-il tout ce qu'il a sous la main, et qui et quoi ?

La bobine n'a pas encore fait son apparition. En un certain sens elle ne sera qu'un exemple du processus que Freud vient de décrire. Mais un exemple exemplaire donnant lieu à une « observation » supplémentaire et décisive pour l'interprétation. Dans cet exemple exemplaire, l'enfant jette et ramène à lui, disperse et rassemble, donne et reprend tout seul, il rassemble le rassemblement *et* la dispersion, la

multiplicité des agents, le travail et le jeu : en un seul agent, apparemment, et un seul objet. C'est ce que le grand-père comprendra comme « un jeu », au moment où tous les fils sont réunis, tenus d'une seule main et se passant des parents, de leur travail ou de leur jeu qui consistaient à mettre de l'ordre dans la pièce.

La bobine n'a pas encore fait son apparition. Le *Spielzeug* n'a jusqu'ici désigné qu'un collectif, l'ensemble des jouets, l'unité d'une multiplicité éparpillable que le travail des parents doit justement rassembler, et que le grand-père ici rassemble dans un mot. Cette unité collective est l'appareil d'un jeu qui peut se *disloquer :* changer de lieu et se morceler ou disperser. Le mot de l'attirail comme ensemble, dans cette théorie de l'ensemble, c'est *Zeug,* l'engin, l'outil, le produit, le machin et, selon le même passage sémantique qu'en français ou en anglais, le pénis. Je ne commente pas ici le dit de Freud, je ne dis pas que Freud dit : en dispersant au loin ses objets ou son attirail de jeu, l'enfant se sépare non seulement de sa mère (comme cela sera dit plus loin, et même de son père) mais aussi, et d'abord, du complexe supplémentaire constitué par le sein maternel et son propre pénis, laissant mais ne laissant pas longtemps les parents rassembler, coopérer pour rassembler, se rassembler mais pas longtemps, pour rassembler ce qu'il a envie de dissocier, éloigner, séparer, mais pas pour longtemps. S'il se sépare de son *Spielzeug* comme de lui-même et en vue de se laisser rassembler, c'est qu'il est aussi lui-même un collectif dont le réajointement peut donner lieu à toute une combinatoire des ensembles. Tous ceux qui jouent ou travaillent à rassembler en sont parties prenantes. Je ne dis pas que Freud le dise. Mais il dira, dans une des deux notes que j'ai annoncées, que c'est bien lui-même ou son image que l'enfant « joue » aussi à faire apparaître-disparaître. Il est partie de son *Spielzeug.*

La bobine n'a pas encore fait son apparition. La voici, encore précédée d'une anticipation interprétative : « Ce faisant [en jetant au loin tout son *Spielzeug*], il émettait avec une expression d'intérêt et de satisfaction un o-o-o-o bruyant et prolongé, qui d'après le jugement concordant de la mère et de l'observateur [de la fille et du père, de la mère et du grand-père ici conjoints dans la même spéculation] n'était pas une interjection, mais signifiait " *fort* " [là-bas, au loin]. Je m'aperçus finalement que c'était là un jeu et que l'enfant

n'utilisait tous ses jouets (*Spielsachen*) que pour jouer avec leur " être-au-loin " (*fortsein*). »

L'intervention de Freud (je ne dis pas ici du grand-père mais de celui qui raconte ce que vécut l'observateur, celui qui s'est aperçu finalement que « c'était là un jeu » : il y a au moins trois instances du même « sujet », le narrateur-spéculateur, l'observateur, le grand-père, celui-ci n'étant jamais ouvertement identifié aux deux autres par les deux autres, etc.), l'intervention de Freud mérite qu'on s'y arrête. Il raconte qu'en tant qu'observateur il a aussi interprété. Et il a nommé. Or qu'appelle-t-il un jeu, plutôt qu'un travail, le travail consistant à rassembler ? Eh bien, paradoxalement, il appelle jeu l'opération qui consiste à ne pas jouer avec ses jouets : il ne se servait d'eux, il n'utilisait, dit-il (*benützte*), ses jouets, il ne les rendait utiles, *outils*, qu'à jouer à leur éloignement. Le « jeu » consiste donc à ne pas jouer avec ses jouets mais à les rendre utiles à une autre fonction, à savoir être-au-loin. Tel serait le détournement ou la finalité *téléologique* de ce jeu. Mais téléologie, finalité d'éloignement, en vue de quoi, de qui ? A quoi ça sert, et qui ça sert, cette utilisation de ce qui se donne habituellement comme gratuit ou inutile, à savoir le jeu ? Qu'est-ce que ça rapporte, cette non-gratuité ? Et à qui ? Peut-être pas un seul bénéfice, ni même un bénéfice, et peut-être pas à une seule instance spéculatrice. Il y a la téléologie de l'opération interprétée et il y a la téléologie de l'interprétation. Et les interprètes sont plus d'un : le grand-père, ledit observateur, le spéculateur et père de la psychanalyse, ici le narrateur, et puis, et puis, conjointe à chacune de ces instances, celle dont le jugement aurait concouru, de façon coïncidente (*übereinstimmenden Urteil*), jusqu'à se laisser recouvrir par lui, à l'interprétation du père.

Cette coïncidence qui conjoint le père et la fille dans l'interprétation du o-o-o-o en *fort* est singulière à plus d'un titre. Difficile d'imaginer la scène dans le détail ou même d'en accréditer l'existence, comme de tout ce qui s'en raconte. Il reste ceci que Freud le rapporte : la mère et l'observateur se sont de quelque façon rassemblés pour porter le *même* jugement sur le sens de ce que leur fils et petit-fils articulait devant eux, voire pour eux. L'induction d'une telle identité, d'une telle identification de point de vue, allez savoir d'où elle vient. Mais on peut être sûr, d'où qu'elle soit venue, qu'elle a fait le tour et qu'elle a lié les trois

personnages dans ce qu'il faut plus que jamais appeler la « même » spéculation. Ils ont secrètement nommé la « même » chose. Dans quelle langue ? Freud ne se pose aucune question quant à la langue dans laquelle il traduit le o/a. Lui reconnaître un contenu sémantique lié à une langue déterminée (telle opposition de mots allemands) et de là un contenu sémantique débordant la langue (l'interprétation du comportement de l'enfant), c'est une opération qui ne va pas sans protocoles théoriques multiples et complexes. On peut soupçonner que le o/a ne se limite pas à une simple opposition formelle de valeurs dont le contenu pourrait varier sans inconvénient. Si cette variation est *limitée* (ce qu'il faut conclure du fait, si du moins on s'intéresse à lui, que le père, la fille et la mère se sont retrouvés ensemble dans la même lecture sémantique), alors on peut émettre l'hypothèse suivante : il y a du nom propre là-dessous, qu'on l'entende au sens figuré (tout signifié dont le signifiant ne peut pas varier ni se laisser traduire dans un autre signifiant sans perte de signification induit un effet de nom propre) ou au sens dit « propre ». Je laisse ces hypothèses ouvertes, mais ce qui me paraît assuré, c'est la nécessité de former des hypothèses sur le *conjoint des interprétations* de o-o-o-o, voire o/a, dans quelque langue que ce soit (naturelle, universelle ou formelle), entre le père et la fille, le grand-père et la mère.

Et le petit-fils et le fils : car les deux générations antérieures ont voulu aller ensemble, ont eu, dit l'une d'elles, conscience d'aller ensemble pour comprendre dans leur sentence commune ce que leur enfant entendait leur faire entendre, et entendait qu'ils entendissent ensemble. A dire cela il n'y a rien d'hypothétique ou d'audacieux, c'est une lecture analytique de ce que dit explicitement le texte de Freud. Mais on sait maintenant ce qu'une tautologie peut faire revenir en dégorgeant.

Et si c'était ce que cherchait le fils, je veux dire le petit-fils, si c'était aussi ce à quoi il croyait sans le savoir, sans le vouloir, cette coïncidence recouvrante dans la sentence (*Urteil*) ? Le père est absent. Il est au loin. Enfin, car il faut toujours préciser, un des deux pères, celui d'un petit garçon si sérieux que son jeu consiste à ne pas jouer avec ses jouets mais à les éloigner, à jouer seulement de leur éloignement. Pour se le rendre utile. Quant au père de Sophie et de la psychanalyse, il est toujours là. Qui spécule ?

La bobine n'a toujours pas fait son apparition, la voici. L'enfant pour l'envoyer ne manquait pas d'*adresse*.

C'est la suite. « Un jour je fis alors l'observation qui confirma mon interprétation. L'enfant avait une bobine en bois (*Holzspule*) qui avait une ficelle (*Bindfaden*) enroulée autour d'elle. L'idée ne lui était jamais venue de traîner par exemple cette bobine sur le sol derrière lui, donc de jouer avec elle à la voiture, mais il jetait la bobine tenue au fil avec une grande adresse (*Geschick*) par-dessus le bord de son petit lit entouré d'un rideau (ou d'un voile, *verhängten Bettchens*), de telle sorte qu'elle y disparaissait, ce sur quoi il prononçait son o-o-o-o significatif (*Bedeutungsvolles*) et retirait alors la bobine tenue au fil hors du lit, mais saluait son apparition cette fois d'un joyeux « *Da* ». Tel était donc le jeu complet (*komplette Spiel*), disparition et réapparition (*Verschwinden und Wiederkommen*), dont on ne réussissait à voir généralement que le premier acte, et celui-ci était infatigablement répété comme un jeu, bien que sans aucun doute le plus grand plaisir fût attaché au second acte. »

A ce mot un appel. Un appel de note et une note que je lirai tout à l'heure.

« Tel était donc, dit Freud, le jeu complet. » Ce qui implique aussitôt : telle est donc l'observation complète, comme l'interprétation complète, de ce jeu. Il n'y manque rien, c'est saturable et saturé. Si la complétude était évidente et assurée, Freud y insisterait-il, la ferait-il remarquer comme s'il fallait vite fermer, clore, encadrer ? On soupçonne d'autant plus l'incomplétude (dans l'objet ou dans sa description) que : 1) La scène est celle d'une supplémentation interminablement répétée, comme si cela n'en finissait pas de se compléter, etc. 2) Il y a comme un axiome d'incomplétude dans la structure de la scène d'écriture. Il tient au moins à la position du spéculateur comme observateur intéressé. Même si la complétude était possible, elle ne pourrait ni apparaître à un tel « observateur » ni être par lui déclarée comme telle.

Mais ce sont là des généralités. Elles ne dessinent que les conditions formelles d'une incomplétude déterminée, l'absence signifiante de tel trait particulièrement pertinent. Soit du côté de la scène décrite, soit du côté de la description, soit dans l'inconscient qui lie l'une à l'autre, leur inconscient commun, hérité, télécommuniqué selon la même téléologie.

Ça spécule sur le retour, ça se complète en revenant : le plus grand plaisir, dit-il, bien qu'on assiste moins directement au spectacle, c'est le *Wiederkommen,* le re-venir. Et pourtant, ce qui redevient ainsi revenant il faut, pour que le jeu soit complet, l'éloigner de nouveau, inlassablement. Ça spécule à partir du retour, au départ de ce qui se doit de revenir. A ce qui revient de partir ou vient de repartir.

C'est complet, dit-il.

Et pourtant : il regrette que ça ne se déroule pas comme ça devrait se dérouler. Comme ça aurait dû se dérouler s'il en avait tenu, lui, le fil.

Ou tous les fils. Comment aurait-il joué, lui, avec cette sorte de yo-yo qu'on lance devant soi ou au-dessous de soi et qui revient comme de lui-même, tout seul, en s'enroulant à nouveau ? Qui revient comme de lui-même s'il a été convenablement éloigné ? Il faut savoir le jeter pour le *faire* revenir de lui-même, autrement dit pour le *laisser* revenir. Comment le spéculateur aurait-il joué, lui ? Comment aurait-il roulé, fait rouler, laissé rouler la chose ? Comment aurait il manipulé ce lasso ? En quoi aurait consisté son adresse ?

Il a l'air de s'étonner, y mettant un regret certain, que le brave enfant n'ait jamais eu l'idée de traîner la bobine derrière lui et de jouer à la voiture : au wagon plutôt (*Wagen*), au train. C'est comme si l'on pouvait parier (*wagen* encore) que le spéculateur (dont le goût inversé, disons la phobie pour le chemin de fer, *Eisenbahn,* est assez connu pour nous mettre sur la voie) aurait joué, lui, au petit train avec l'un de ces « petits objets » (*kleinen Gegenstände*). Voilà le premier problème, la première perplexité du père de l'objet ou du grand-père du sujet, du père de la fille (mère : objet de Ernst) ou du grand-père du petit garçon (Ernst comme « sujet » du *fort/da*) : mais pourquoi ne joue-t-il pas au train ou à la voiture ? Ne serait-ce pas plus normal ? Et pourquoi ne joue-t-il pas à la voiture en tirant la chose derrière lui ? Car la chose est un véhicule en translation. S'il avait joué à la place de son petit-fils (donc avec sa fille puisque la bobine en fait office, dira-t-il au paragraphe suivant, ou du moins n'est-elle, selon son fil, qu'une sorte de trait ou de train qui y conduit, pour venir d'en repartir), le (grand-)père aurait joué au wagon [qu'on me passe toutes ces parenthèses, le (grand-)père ou la fille (mère), elles sont nécessaires pour marquer la syntaxe en effacement de la scène généalogique, l'occupation de toutes

les places et le ressort ultime de ce que j'ai appelé en commençant l'athèse de *Au-delà*...] : et puisque le jeu est sérieux, c'eût été plus sérieux, dit-il très sérieusement. Dommage, à l'enfant l'idée n'était jamais venue (par exemple !) de tirer la bobine derrière lui sur le sol et de jouer ainsi au wagon avec elle : *Es fiel ihm nie ein, sie zum Beispiel am Boden hinter sich herzuziehen, also Wagen mit ihr zu spielen, sondern es warf...* C'eût été plus sérieux, mais l'idée n'était jamais venue à Ernst. Au lieu de jouer au sol (*am Boden*), celui-ci s'entêtait à mettre le lit dans le jeu, en jeu, à jouer avec la chose par-dessus le lit mais aussi dans le lit. Non pas dans le lit où il se trouverait, car contrairement à ce que le texte et la traduction ont souvent laissé penser à beaucoup (il faut se demander pourquoi), l'enfant n'est pas dans le lit, semble-t-il, au moment où il jette la bobine. Il la jette du dehors par-dessus le bord du lit, par-dessus les voiles ou rideaux qui entourent le bord (*Rand*), de l'autre côté, qui peut être tout simplement dans les draps. Et en tout cas, c'est « hors du lit » (*zog... aus dem Bett heraus*) qu'il retire le véhicule pour le faire revenir : *da*. Le lit est donc *fort,* ce qui contredit peut-être tout désir ; mais peut-être pas assez *fort* pour le (grand-)père qui aurait voulu que Ernst jouât plus sérieusement à même le sol (*am Boden*) sans s'occuper du lit. Mais pour les deux, l'éloignement du lit est travaillé de ce *da* qui le partage : trop ou pas assez. Pour l'un ou pour l'autre.

Qu'est-ce que jouer au train, pour le (grand-)père ? Spéculer : ce serait ne jamais jeter la chose (mais l'enfant la jette-t-il jamais sans qu'elle tienne à un fil ?), la tenir continûment à distance, mais à même distance, la longueur du fil restant invariable, la faire (laisser) se déplacer en même temps et au même rythme que soi. Ça n'a même pas à revenir ce train en train, ça ne part pas vraiment. Ça vient à peine de partir que ça va revenir.

Ça va. Voilà ce qui irait au (grand-)père spéculateur. En quoi il n'assure la chose à sa mesure qu'en se privant d'un supplément de plaisir, celui-là même qu'il décrit comme le principal pour Ernst, à savoir le deuxième acte, celui du retour. Il s'en prive pour s'en épargner la peine ou le risque du pari. Et pour ne pas mettre en jeu le lit désiré.

Jouer au wagon, ce serait aussi bien « tirer derrière soi » (*hinter sich herzuziehen*) l'objet investi, tenir la locomotive bien en main et ne voir la chose qu'en se retournant. On

ne l'a pas devant soi. Comme Eurydice ou l'analyste. Car le spéculateur (l'analyste) est évidemment le premier analysant. L'analysant-locomotive pour qui la loi de l'écoute se substitue à celle du regard.

Nous n'avons pas à juger de la normalité du choix de l'enfant, et nous ne le connaissons que selon ce que l'ascendant en rapporte. Mais nous pouvons trouver étrange la pente de l'ascendant. Tout se passe auprès d'un lit et ne s'est jamais passé qu'auprès d'un lit entouré de voiles ou de rideaux : de ce qu'on nomme un « berceau juponné ». Si l'enfant était bien hors du lit mais près de lui, occupé avec lui, ce que semble lui reprocher son grand-père, ces rideaux, ces voiles, ce tissu, ce « jupon » dissimulant les barreaux forment bien la cloison interne du *fort/da,* le double écran qui le partage en son dedans, avec sa face interne et sa face externe, mais qui ne le partage qu'en le rassemblant avec lui-même, le piquant doublement à lui-même, *fort : da.* J'appelle ça, une fois de plus et nécessairement, l'*hymen* du *fort : da.* Le voile de ce « jupon » est l'intérêt du lit et le *fort : da* de toutes ces générations. Je ne me risquerai pas à dire : c'est Sophie. Comment Ernst aurait-il pu jouer sérieusement au wagon en utilisant le lit à voiles, tout en tirant le véhicule derrière soi ? On se le demande. Peut être aurait-il *dû* tout simplement ne rien faire de l'objet (obstacle, écran, médiation) nommé lit, ou bord du lit, ou limen ou hymen, se tenir tout à fait à l'écart, laissant ainsi la place libre, ou tout à fait dedans (comme on croit souvent), ce qui eût libéré des identifications moins laborieuses. Mais pour avoir le *Spielzeug* ou le « petit objet » derrière soi, avec ou sans lit, que le jouet représente la fille (mère) ou le père [le gendre, comme cela sera envisagé plus loin et la syntaxe du (grand)père saute facilement la parenthèse d'une génération avec un pas de côté], il faut avoir des idées. Suivez le va-et-vient de tous les fils. Le grand-père regrette que son petit-fils ne les ait pas eues, ces idées (sages ou folles) d'un jeu sans lit, à moins que ce ne soit d'un lit sans rideaux, ce qui ne veut pas dire sans hymen. Il regrette que son petit-fils ne les ait pas eues, mais elles ne lui ont pas manqué, à lui. Il les considère comme naturelles, même, et voilà qui compléterait mieux la description sinon le jeu. Du même coup, si l'on peut dire, il regrette que son petit fils ait bien eu les idées qu'il a eues

pour lui. Car s'il les a eues pour lui, c'est bien que son petit-fils n'a pas été sans les avoir eues aussi pour lui.

(Toute cette syntaxe est rendue possible par la graphique de la marge ou de l'hymen, du bord et du pas, telle qu'elle fut remarquée ailleurs. Je ne l'exploiterai pas ici.)

Car enfin ce lit au bord si nécessaire et si indécidable, était-ce un divan ? Pas encore, malgré tout l'orphisme d'une spéculation. Et pourtant.

Ce que le grand (-père) spéculateur appelle le jeu complet, ce serait donc le jeu dans ses deux phases, dans la dualité et la dualité redoublée de ses phases : disparition/re-venir, absence/re-présentation. Ce qui lie le jeu à lui-même est le *re-* du retour, le tour de plus de la répétition et de la ré-apparition. Il insiste sur le fait que la plus grande quantité de plaisir tient à la deuxième phase, au *re-*venir qui oriente tout, et sans lequel rien ne viendrait. La revenance ordonne toute la téléologie. Cela permet d'anticiper que cette opération, dans son ensemble dit complet, passera tout entière sous l'autorité du PP. Loin d'être déjoué par la répétition, celui-ci cherche aussi à se rappeler dans la répétition du paraître, de la présence, de la représentation, d'une répétition, comme on va le voir, maîtrisée, vérifiant et confirmant la maîtrise en laquelle elle consiste (celle aussi du PP). La maîtrise du PP ne serait autre que la maîtrise en général : il n'y a pas la *Herrschaft* du PP, il y a la *Herrschaft* qui ne s'éloigne d'elle-même que pour se réapproprier : tauto-téléologie qui pourtant fait ou laisse revenir l'autre en son spectre domestique. On peut donc le prévoir. Ce qui reviendra, pour être déjà venu, non pas contredire le PP ni s'opposer à lui, mais le miner comme son propre étranger, le creuser en abîme depuis un originaire plus originaire que lui et indépendant de lui, plus vieux que lui en lui, ce ne sera pas, sous le nom de pulsion de mort ou de compulsion de répétition, un *autre maître* ou un *contre-maître* mais autre chose que la maîtrise, tout autre chose. Pour être tout autre chose, elle ne devra pas s'opposer, elle ne devra pas entrer en rapport dialectique avec le maître (la vie, le PP *comme* vie, le PP vivant, le PP en vie). Elle ne devra pas engager une dialectique du maître et de l'esclave, par exemple. Cette non-maîtrise ne devra pas davantage entrer en rapport dialectique avec la mort, par exemple, pour devenir, comme dans l'idéalisme spéculatif, le « vrai maître ».

Je dis bien le PP comme maîtrise en général. Au point où nous en sommes, le prétendu « jeu complet » ne concerne plus tel ou tel objet dans sa détermination, par exemple la bobine ou ce qu'elle supplée. Il s'agit du *re-* en général, du revenu ou du revenant, du revenir en général. Il s'agit de la répétition d'un couple disparition/réapparition, non seulement de la réapparition comme moment du couple mais de la réapparition du couple qui doit revenir. Il faut faire revenir la répétition de ce qui revient, à partir de son revenir. Ce n'est donc plus seulement ceci ou cela, tel ou tel objet qui doit aller/revenir ou qui va-revenir, c'est l'aller-revenir lui-même, autrement dit la présentation de soi de la re-présentation, le se-revenir du revenir. Non plus un objet qui se re-présenterait mais la re-présentation, le retour de soi du retour, le retour à soi du retour. Voilà la source du plus grand plaisir et l'accomplissement du « jeu complet », dit-il : que le re-venir re-vienne, qu'il ne soit pas seulement d'un objet mais de soi-même, ou qu'il soit son propre objet, que ce qui fait revenir se revienne à lui-même. C'est bien ce qui se passe, et de l'objet lui-même re-devenu le sujet du *fort/da,* la disparition-réapparition de soi-même, objet réapproprié de soi-même : réapparition, dira-t-on en français, de sa propre bobine, avec tous les fils dans la main. C'est ainsi qu'on tombe sur la première des deux notes en bas de page. Elle est appelée par « le deuxième acte » auquel serait indubitablement attaché « le plus grand plaisir ». Que dit-elle ? Que l'enfant joue l'utilité du *fort/da* avec quelque chose qui n'est plus un objet-objet, une bobine supplémentaire suppléant autre chose, mais avec une bobine supplémentaire de la bobine supplémentaire, avec sa propre « bobine », avec lui-même comme objet-sujet dans le miroir/sans le miroir. Voici : « Cette interprétation fut ensuite pleinement confirmée grâce à une observation de plus. Alors qu'un jour la mère avait été absente pendant plusieurs heures, elle fut saluée à son retour (*Wiederkommen*) de l'expansif *Bebi o-o-o-o !* qui resta d'abord inintelligible. Mais il s'avéra bientôt (*Es ergab sich aber bald*) que l'enfant, pendant cette longue solitude (*Alleinsein*), avait trouvé le moyen de se faire disparaître (*verschwinden zu lassen*) lui-même. Il avait découvert son image dans le miroir qui atteignait presque le sol et s'était ensuite accroupi ; de telle sorte que son image spéculaire était "*fort*" [partie au loin]. »

Cette fois, on ne sait plus à quel moment cela s'est avéré,

donné à penser (*Es ergab sich...*) ni à qui. Est-ce au grand-père observateur toujours présent en l'absence de la fille (mère) ? Est-ce au retour de celle-ci et conjointement encore ? L'« observateur » avait-il encore besoin qu'elle fût là pour s'assurer de cette conjoncture ? Ne la fait-il pas revenir lui-même sans avoir besoin qu'elle soit là pour l'avoir auprès de lui ? Et si l'enfant le savait sans avoir besoin d'avoir son savoir ?

Il joue donc à se faire fort de sa disparition, de son « *fort* » en l'absence de sa mère, en sa propre absence. Jouissance capitalisée qui se passe de ce dont elle a besoin, capitalisation idéale, la capitalisation même : par idéalisation. On se paie la tête de ce dont on a besoin en s'en passant pour l'avoir. Jouissance capitalisée : l'enfant s'identifie à la mère puisqu'il disparaît comme elle et la fait revenir avec soi, en se faisant revenir sans rien faire revenir d'autre que soi, elle en soi. Tout cela en restant, au plus proche, auprès du PP qui ne s'absente jamais et (se) fait alors le plus grand plaisir. Et la jouissance est couplée. Il se fait disparaître, il se maîtrise symboliquement, il joue avec le mort comme avec soi, et il se fait réapparaître dès lors sans miroir, dans sa disparition même, se maintenant comme sa mère au bout du fil. Il *se* parle téléphoniquement, il s'appelle, se rappelle, s'affecte « spontanément » de sa présence-absence en la présence-absence de sa mère. Il se fait *re-*. Toujours selon la loi du PP. Dans la grande spéculation d'un PP qui semble ne jamais s'absenter de lui-même. Ni de personne. Le rappel téléphoné ou téléscripté donne le « mouvement » en se contractant, en signant un contrat avec lui-même.

Marquons une pause après cette première note en bas de page.

Car pour être joué depuis longtemps, tout ça ne fait que commencer.

« LA SÉANCE CONTINUE »

(RETOUR A L'ENVOYEUR, LE TÉLÉGRAMME ET LA GÉNÉRATION DES GENDRES)

Le jeu sérieux du *fort/da* accouple l'absence et la présence dans le *re-* du revenir. Il les rapporte, il institue la répétition comme leur rapport, les rapportant l'une et l'autre, l'une à l'autre, l'une sur ou sous l'autre. Il joue ainsi *utilement* avec soi comme avec son propre objet. Dès lors se confirme le « rapporté » abyssal que je proposais tout à l'heure : entre l'objet ou le contenu de *Au-delà...,* ce que Freud est censé écrire, décrire, analyser, interroger, traiter, etc. et, d'autre part, le système de ses gestes d'écriture, la scène d'écriture qu'il joue ou qui se joue. Avec lui, sans lui, de lui ou tout cela à la fois. C'est le même « jeu complet » du *fort/da.* Freud fait avec (sans) l'objet de son texte cela même que fait Ernst avec (sans, *without*) sa bobine. Et si le jeu est dit complet de part et d'autre, il faut envisager une complétude éminemment symbolique qui se formerait de ces deux complétudes, qui serait donc chaque fois incomplète en chacun de ses morceaux, par conséquent complètement incomplète quand les deux incomplétudes l'une à l'autre rapportées vont se multipliant, se supplémentant sans se compléter. Admettons que Freud écrit. Il écrit qu'il écrit, il décrit ce qu'il décrit mais qui est aussi ce qu'il fait, il fait ce qu'il décrit, à savoir ce que fait Ernst : *fort/da* avec sa bobine. Et chaque fois qu'on dit *faire,* il faudrait préciser : *laisser* faire (*lassen*). Freud ne fait pas *fort/da,* infatigablement, avec cet objet

qu'est le PP. Il le fait avec lui-même, il se rappelle. Selon un détour de *télé,* toute une chaîne cette fois. De même que Ernst, en rappelant à soi l'objet (mère, machin ou quoi que ce soit) en vient aussitôt à *se* rappeler *lui-même* dans une opération immédiatement supplémentaire, de même le grand-père spéculateur, en décrivant ou en rappelant ceci ou cela, *se* rappelle. Et de même fait ce qu'on appelle son texte, passant contrat avec lui-même pour garder tous les fils de la descendance. Non moins que de l'ascendance. Une ascendance *incontestable.* L'incontestable, c'est aussi ce qui se passe de témoins. Et à quoi pourtant on ne peut pas ne pas faire droit : aucun contre-témoignage ne paraît en mesure de faire le poids devant cette auto-institution téléologique. Le filet est en place, on ne tire sur un fil qu'en s'y prenant la main, ou le pied ou le reste. C'est un lasso ou un lacet[1]. Freud ne l'a pas disposé. Disons qu'il a su s'y prendre. Mais on n'a encore rien dit, on ne sait rien de ce savoir, car il a été lui-même d'avance surpris par la prise. Il n'a pu l'avoir ou prévoir tout entière, telle fut la condition du rapporté.

Cela s'imprime d'abord de façon absolument formelle et générale. Dans une sorte d'*a priori.* La scène du *fort/da,* quel qu'en soit le contenu exemplaire, est toujours en train de décrire d'avance, en rapporté différé, la scène de sa propre description. L'écriture d'un *fort/da* est toujours un *fort/da* et on cherchera le PP et *sa* pulsion de mort dans l'épuisement de cet abîme. C'est un abîme à plus d'une génération, comme on le dirait aussi d'un ordinateur. Cela, disais-je, de façon absolument formelle et générale, dans une sorte d'*a priori,* mais l'*a priori* d'un après-coup. Dès lors en effet que les objets peuvent se substituer jusqu'à dénuder la structure substitutive elle-même, la structure formelle se donne à lire : il n'y va plus de l'éloignement rendant ceci ou cela absent, puis du rapprochement rendant ceci ou cela à la présence, il y va de l'éloignement du lointain et de la proximité du proche, de l'absence de l'absent ou de la présence du présent. Mais l'éloignement n'est pas loin, ni la proximité proche, ni l'absence absente ou la présence présente. Le *fortsein* dont parle littéralement Freud n'est pas plus *fort* que le *Dasein* n'est *da.* Il suit de là (car ce n'est pas immédiatement la

1. Quant à la double stricture du *lacet* dans son rapport au *fort : da,* je dois renvoyer à *Glas* (Galilée, 1974) et à *« Restitutions — de la vérité en pointure »,* in *La Vérité en peinture* (Flammarion, *Champs,* 1978).

même chose) qu'en raison de l'*Entfernung* et du *pas* dont il fut ailleurs question, le *fort* n'est pas plus loin que le *da* n'est ici. Recoupe sans équivalence, *fort : da*.

Freud se rappelle. Ses souvenirs et lui-même. Comme Ernst dans la glace et sans la glace. Mais son écriture spéculative aussi se rappelle, autre chose et elle-même. Et la spécularité n'est surtout pas, comme on le croit souvent, simple réappropriation. Pas plus que le *da*.

Le spéculateur se rappelle lui-même. Il décrit ce qu'il fait. Sans le faire *exprès*, certes, et tout ce que je décris là se passe d'un calcul de part en part auto-analytique, d'où l'intérêt et la nécessité de la chose. Ça spécule sans que le calcul s'auto-analyse, et d'une génération à l'autre.

Il *se* rappelle. Qui et quoi ? Qui ? lui, bien sûr. Mais on ne peut savoir si ce « lui » peut dire « moi » ; et, même s'il disait « moi », quel moi prendrait alors la parole. Le *fort : da* suffirait déjà à nous priver de toute assurance à ce sujet. C'est pourquoi, s'il faut recourir ici à l'autobiographique, et massivement, il faut le faire à nouveaux frais. Ce texte est autobiographique, mais tout autrement qu'on a pu le croire jusqu'ici. D'abord l'autobiographique ne recouvre pas sans limite l'auto-analytique. Ensuite il oblige à reconsidérer toute la topique de l'*autos*. Enfin, loin de nous confier à notre savoir familier de ce que l'autobiographie veut dire, il institue, avec son propre et étrange contrat, une nouvelle charte théorique et pratique pour toute autobiographie possible.

Au-delà... n'est donc pas un *exemple* de ce qu'on croit déjà connaître sous le nom d'autobiographie. Il écrit l'autobiographique et de ce qu'un « auteur » y raconte un peu de sa vie nous ne pouvons plus conclure que le document soit sans valeur de vérité, de science ou de philosophie. Un « domaine » s'ouvre où l'inscription, comme on dit, d'un sujet dans son texte (autant de notions à réélaborer) est aussi la condition de la pertinence et de la performance d'un texte, de ce qu'il « vaut » au-delà de ce qu'on appelle une subjectivité empirique, à supposer que quelque chose de tel existe dès lors qu'elle parle, écrit et substitue un objet à un autre, se substitue et s'ajoute comme objet à un autre, dès lors en un mot que ça *supplée*. De cette performance, la valeur de vérité est bien incapable de rendre compte.

L'autobiographique n'est donc pas un espace préalablement ouvert dans lequel le grand-père spéculateur raconte une histoire, telle histoire de ce qui lui est advenu dans sa vie.

Ce qu'il raconte, c'est l'autobiographie. Le *fort : da* ici en cause, comme histoire particulière, c'est une autobiographique qui enseigne : toute autobiographie est l'aller-revenir d'un *fort/da*, par exemple celui-ci. Lequel ? Celui d'Ernst ? Celui de sa mère conjointe à son grand-père dans la lecture de son propre *fort : da ?* Celui de *son* père autrement dit de *son* grand-père ? Celui du grand spéculateur ? Celui du père de la psychanalyse ? Celui de l'auteur de *Au-delà...* ? Mais comment accéder à ce dernier sans une analyse spectrale de tous les autres ?

Elliptiquement, faute de temps, je dirai que la graphique, l'autobiographique de *Au-delà...*, du mot *au-delà* (*jenseits* en général, le pas au-delà en général) frappe le *fort : da* d'une prescription, celle du rapporté par où la proximité s'é-loigne en abyme (*Ent fernung*). La pulsion de mort est *là*, dans le PP, qui s'agit d'un *fort : da*.

Freud, dirait-on, se rappelle. Qui ? Quoi ? Trivialement d'abord, il se rappelle, il se souvient. Il se raconte et nous raconte un souvenir qui lui reste en mémoire, en mémoire consciente. Le souvenir d'une scène, à vrai dire multiple puisqu'elle consiste en répétitions, arrivée à un autre, à deux autres (un et une) mais qui sont sa fille et son petit-fils. Son petit-fils aîné, ne l'oublions pas, mais c'est un aîné qui ne porte pas le nom du grand-père maternel. De cette scène il dit avoir été l'« observateur » régulier, durable, fiable. Il aura été un observateur particulièrement intéressé, présent, intervenant. Sous un toit qui, pour n'être pas forcément le sien ni simplement commun, appartient pourtant *aux siens*, à peu près, à un ceci près qui empêche peut-être l'économie de l'opération de se refermer et donc la conditionne. A quels titres peut-on dire qu'en rappelant ce qui arrive au sujet (d')Ernst il se rappelle, il rappelle que cela lui est arrivé ? A plusieurs titres entrelacés — en série — dans la « même » chaîne d'écriture.

Premièrement, il se rappelle que Ernst (se) rappelle sa mère : il se rappelle Sophie. Il se rappelle que Ernst se rappelle sa fille en se rappelant sa mère. L'équivoque syntaxique du possessif n'est pas ici seulement le fait de la grammaire. Ernst et son grand-père sont dans une situation généalogique telle que le plus possessif des deux peut toujours passer par l'autre. D'où la possibilité immédiatement ouverte par cette scène d'une permutation des places et de ce qu'il faut bien entendre comme des génitifs : la mère de l'un n'est

pas seulement de l'autre la fille, elle est aussi sa mère ; la fille de l'un n'est pas seulement de l'autre la mère, elle est aussi sa fille, etc. Déjà au moment où la scène, si on peut dire, avait lieu, et avant même que Freud en entreprenne la relation, il était en situation de s'identifier, comme on dit un peu facilement, à son petit-fils et, jouant sur les deux tableaux, de rappeler sa mère en rappelant sa fille. Cette identification entre le grand-père et le petit-fils est attestée comme un privilège courant, mais, nous en aurons plus d'une preuve tout à l'heure, elle pouvait être particulièrement spectaculaire chez l'aïeul de la psychanalyse.

Je viens de dire : « Déjà au moment ou la scène, si on peut dire, avait lieu. » J'ajoute *a fortiori* au moment où vient le désir d'en écrire ou de s'en envoyer la lettre pour qu'elle fasse retour après avoir institué son relais postal, cela même qui fait qu'une lettre peut toujours *ne pas* arriver à destination et que ce pouvoir-ne-jamais arriver en divise d'entrée de jeu la structure. Car (par exemple) il n'y aurait ni relais postal ni mouvement analytique si le lieu de la lettre n'était pas divisible et si une lettre arrivait toujours à destination. J'ajoute *a fortiori* mais entendez bien que l'*a fortiori* était prescrit dans la graphique supplémentaire de l'avoir-lieu rapporté de ce qu'on serait trop pressé d'appeler la scène première.

L'*a fortiori* de l'*a priori* se donne à lire (un peu mieux) dans la seconde note dont je parlais tout à l'heure. Elle fut écrite après coup et rappelle que Sophie est morte : la fille (mère) rappelée par l'enfant est morte peu après. Tout autrement rappelée ailleurs. Avant de traduire cette note supplémentaire, il faut la situer dans le parcours. Elle ne suit que d'une page la première note mais dans l'intervalle une page a été tournée. Freud a déjà conclu que l'analyse d'un cas aussi singulier ne permet aucune décision assurée. Il a ainsi conclu après un paragraphe plein de péripéties qui commence par confirmer le PP dans ses droits : c'est le moment où l'interprétation (*Deutung*) du jeu explique comment l'enfant se dédommage, s'indemnise, se paie sa peine (la disparition de la mère) en jouant la dis-réapparition. Mais Freud éloigne aussitôt cette interprétation en tant qu'elle recourt au PP. Car si le départ de la mère était nécessairement désagréable, comment expliquer selon le PP que l'enfant le reproduise, et même *plus souvent* dans sa phase désagréable (l'éloignement) que dans sa phase agréable (le retour) ? Cest ici que Freud

est obligé, curieusement, de modifier et de compléter la description antérieure. Il doit dire et dit en effet qu'une phase du jeu est plus insistante et fréquente que l'autre : la complétude est déséquilibrée et Freud n'en avait pas fait mention. Et surtout il nous dit maintenant que le « premier acte », l'éloignement, le *Fortgehen* était en fait indépendant : « il était mis en scène comme jeu pour lui seul » (« *...für sich allein als Spiel inszeniert wurde* »). L'éloignement est donc un jeu complet, quasi complet à lui tout seul dans le grand jeu complet. Nous avions raison, plus encore que nous ne le disions, de ne pas prendre pour argent comptant l'allégation de complétude. C'est donc parce que l'éloignement est à lui seul un jeu indépendant et plus insistant que l'explication par le PP doit une fois de plus *fortgehen,* s'éloigner dans la rhétorique spéculative. Et c'est pourquoi l'analyse d'un tel cas n'emporte pas la décision.

Mais Freud, après ce paragraphe, ne renonce pas simplement au PP. Il l'essaie encore deux fois, avant la dernière suspension résignée du chapitre. 1. Il essaie de voir dans l'assumption active d'une situation de passivité (l'enfant ne pouvant rien au déplacement de sa mère) une satisfaction (donc un plaisir) mais la satisfaction d'une « pulsion de maîtrise » (*Bemächtigungstrieb*) dont Freud suggère curieusement qu'elle se ferait « indépendante » du caractère agréable ou non du souvenir. Elle annoncerait ainsi un certain au delà du PP. Mais pourquoi une telle pulsion (qui apparaît dans d'autres textes de Freud mais joue ici un rôle bizarrement effacé) serait-elle étrangère au PP ? Pourquoi ne se confondrait-elle pas avec un PP si souvent désigné dans la métaphore au moins de la maîtrise (*Herrschaft*) ? Quelle différence entre un principe et une pulsion ? Laissons ces questions pour un temps. 2. Après cet essai, Freud tente encore une « autre interprétation », un autre recours au PP. Il s'agit de le voir fonctionner *négativement.* Le plaisir serait pris à faire disparaître ; le *renvoi* éloignant l'objet serait satisfaisant parce qu'on aurait un intérêt (secondaire) à sa disparition. Lequel ? Le grand-père donne ici deux exemples curieusement associés ou couplés : le renvoi de sa fille (mère) par son petit-fils et/ou le renvoi de son gendre (père) dont c'est, fait et contexte significatifs, la première apparition dans l'analyse. Le gendre-père n'apparaît que pour être renvoyé, qu'au moment où le grand-père essaie une interprétation négative du PP selon laquelle le petit-fils renvoie son

père à la guerre pour ne pas être « troublé dans la possession unique de la mère ». C'est cette phrase qui appelle la note sur la mort de Sophie. Avant de traduire ce paragraphe sur les deux fonctionnements négatifs du PP, note comprise, j'extrais du paragraphe précédent une notation. Je ne l'ai dissociée que parce qu'elle me paraissait dissociable comme un parasite de son contexte immédiat. Elle se lit peut-être mieux en épigraphe à ce qui va suivre. Dans le paragraphe précédent, elle résonne comme un bruit venu d'ailleurs, que rien n'appelle dans la phrase précédente, que rien ne développe dans la suivante : une sorte de rumeur assertive qui répond péremptoirement à une question inaudible. Voici, on lit sans prémisses et sans conséquences : « Pour l'évaluation affective de ce jeu, il est naturellement indifférent (*natürlich gleichgültig*) que l'enfant l'ait inventé lui-même ou qu'il se le soit approprié à la suite d'une instigation (*Anregung*). » Ah bon ? Pourquoi ? Naturellement indifférent ? Tiens ! Pourquoi ? Qu'est-ce qu'une instigation dans ce cas ? Par où passe-t-elle ? D'où serait-elle venue ? Que l'enfant se soit « approprié » (*zu eigen gemacht*) le désir d'un autre ou d'une autre, ou de deux autres conjoints, ou qu'inversement il ait donné lieu à l'appropriation de son propre jeu (car elle peut désormais avoir lieu dans les deux sens, puisque l'hypothèse n'en est pas exclue), cela serait « naturellement indifférent » ? Tiens ! Et même s'il en était ainsi pour « l'évaluation affective », qui resterait donc la même dans tous les cas, serait-ce équivalent pour le ou les sujets auxquels rapporter l'affect ? Toutes ces questions auront été renvoyées, éloignées, dissociées, voilà l'incontestable.

Je traduis maintenant l'essai d'une autre interprétation, celui sur la grandeur négative du PP. Le renvoi successif de la mère et du père y fait plaisir et appel de note : « Mais on peut encore essayer une autre interprétation. Le rejet éloignant (*Wegwerfen*) l'objet, afin qu'il soit loin (*fort*), pouvait être la satisfaction d'une impulsion de vengeance contre la mère, impulsion réprimée dans la vie, et avoir alors la signification insolente d'un " Oui, mais tu peux partir, je n'ai pas besoin de toi, je te renvoie moi-même ". Le même enfant, que j'ai observé dans son premier jeu alors qu'il avait un an et demi, avait l'habitude, un an plus tard, de jeter par terre un jouet après lequel il en avait et de dire là-dessus : va-t'en à la guerre ! [*Geh' in K*(r)*ieg !*, le *r* entre parenthèses tenant compte de la prononciation effective

et reconstituée de l'enfant]. On lui avait alors raconté que le père absent se trouvait à la guerre, et il ne regrettait absolument pas son père mais donnait, en revanche, les signes les plus distincts du fait qu'il ne voulait pas être troublé dans la possession exclusive de la mère[1]. » Appel de note sur la mort de Sophie. Avant d'y venir, je souligne l'assurance avec laquelle Freud différencie la négativité, si on peut dire, du double renvoi. Dans les deux cas, la fille [mère] est désirée. Dans le premier cas, la satisfaction du renvoi est secondaire (vengeance, dépit), dans le second, elle est primaire. Le « reste où tu es, le plus loin possible » signifie (selon le PP) « j'aurais préféré que tu reviennes » dans le cas de la mère et « je préfère que tu ne reviennes pas » dans le cas du père. C'est du moins la lecture du grand-père, et des indices qui, dit-il, ne trompent pas, les « plus distincts » (*die deutlichsten Anzeichen*). S'ils ne trompaient pas, en effet, on peut encore se demander qui, au sujet de qui. En tout cas au sujet d'une fille (mère) qui devrait rester où elle est, fille, mère. Femme peut-être mais sans partage ou partagée entre *les deux Freud*, en leur « exclusive possession », entre son père et son rejeton au moment où ce dernier éloigne le parasite de son nom, le nom du père comme nom du genre.

Aussi porté par son autre frère, le rival. Né dans l'intervalle, peu de temps avant la mort de la fille (mère). Voici enfin la deuxième note, la note supplémentaire écrite après coup. La date de son inscription nous importera : « Alors que l'enfant avait cinq ans et neuf mois, la mère mourut. Maintenant qu'elle était effectivement *fort* (o-o o) [trois fois seulement cette seule fois], l'enfant ne manifestait pas de tristesse à son sujet. D'ailleurs entre-temps un deuxième enfant était né, ce qui avait éveillé de sa part la jalousie la plus intense. »

Cette chute donnerait à penser qu'on garde mieux une morte : la jalousie est apaisée, l'idéalisation intériorise l'objet hors d'atteinte pour le rival. Sophie, donc, là fille, ici mère, est morte, soustraite *et* rendue à toutes les « possessions exclusives ». Freud peut avoir le désir de (se) (la) rappeler et de faire pour son deuil tout le travail nécessaire. On peut mobiliser pour en parler toute l'analyse de *Deuil et mélancolie* (publié quelques années auparavant, trois tout au plus) et toute la descendance de cet essai. Je ne le ferai pas ici.

Dans le style de la psychobiographie la plus écrasante, on n'a pas manqué d'associer la problématique de la pulsion de

mort à la mort de Sophie. L'une des visées, c'était de réduire l'enjeu psychanalytique de cette « spéculation » si mal reçue à un épisode plus ou moins réactionnel. Freud ne dira-t-il pas lui-même, quelques années plus tard, qu'il s'était un peu « détaché » de *Au-delà...* ? Mais il avait aussi prévu le soupçon, et la hâte qu'il met à y parer n'était pas faite pour l'effacer. Sophie meurt en 1920, l'année même où son père publie *Au-delà...* Le 18 juillet 1920 celui-ci écrit à Eitingon : « *L'Au-delà...* est enfin terminé. Vous pourrez confirmer qu'il était à moitié achevé à l'époque où Sophie vivait et était florissante. » Il sait en effet, et le dit à Eitingon, que « bien des gens vont se poser des questions au sujet de cet article ». Jones rappelle cette demande de témoignage et s'interroge à propos d'une telle insistance de Freud sur « sa conscience sereine » : ne s'agissait-il pas là d'une « dénégation intérieure » ? Schur, peu suspect de vouloir sauver *Au-delà...* d'une telle réduction empirico-biographique (il est de ceux qui voudraient exclure *Au-delà...* du corpus), affirme pourtant que la supposition d'un lien entre l'événement et l'œuvre « n'est pas fondée ». Il précise néanmoins que le terme de « pulsion de mort » apparaît « peu de temps après la mort d'Anton von Freund et de Sophie ».

Il n'est pas question pour nous d'accréditer une telle connexion empirico-biographique entre la « spéculation » de *Au-delà...* et la mort de Sophie. Pas question d'en accréditer même l'hypothèse. Le passage que nous cherchons est autre, et plus labyrinthique, d'un autre labyrinthe et d'une autre crypte. Il faut toutefois commencer par le reconnaître : Freud admet pour sa part que l'hypothèse d'une telle connexion a un sens dans la mesure même où il l'envisage et l'anticipe pour s'en défendre. Cette anticipation et cette défense, elles, ont pour nous du sens, et c'est d'abord là que nous cherchons. Le 18 décembre 1923, Freud écrit à Wittels, auteur d'un *Sigmund Freud, his Personality, his Teaching and his School* : « J'aurais certainement insisté sur le lien à faire entre la mort d'une fille et les concepts de l'*Au delà...* dans toute étude analytique concernant quelqu'un d'autre. L'*Au-delà...* fut écrit en 1919 alors que ma fille était jeune et épanouie. Sa mort date de 1920. Au mois de septembre 1919, je laissais le manuscrit de ce fascicule à des amis de Berlin pour qu'ils me fassent part de leurs appréciations, alors que seule la partie sur la mortalité et l'immortalité des

protozoaires manquait encore. *Probabilité ne signifie pas toujours vérité.* » (Cité par Jones.)

Freud admet donc une *probabilité.* Mais de quelle *vérité* pourrait-il s'agir ici ? Où est la vérité quant à l'élaboration d'un *fort : da* d'où tout dérive, jusqu'au concept de vérité ?

Je me contenterai de « rapporter » le travail de Freud après le *Fortgehen* définitif de Sophie à celui de son petit-fils tel que *Au-delà...* l'aura rapporté.

1. La blessure irréparable *comme* offense narcissique. Toutes les lettres de cette période disent « le sentiment d'une offense narcissique irréparable ». (A Ferenczi, le 4 février 1920, moins de deux semaines après la mort de Sophie.)

2. Mais une fois *fort,* Sophie peut bien rester où elle est. C'est « une perte qu'il faut oublier » (à Jones le 8 février). Elle est morte « comme si elle n'avait jamais existé » (le 27 janvier, à Pfister, moins d'une semaine après la mort de Sophie). Le « comme si elle n'avait jamais existé » se laisse entendre selon plusieurs accents, mais il faut compter avec le fait qu'un accent traverse toujours l'autre. Et que la « fille » n'est pas mentionnée dans la phrase : « Elle qui menait une vie active, si bien remplie, qui était une excellente mère, une épouse aimante, enlevée en quatre ou cinq jours, comme si elle n'avait jamais existé. » Et donc le travail continue, tout continue, on pourrait dire *fort geht. La séance continue.* C'est littéralement, et en français dans le texte, ce qu'il écrit à Ferenczi pour l'informer de ce deuil : « Ma femme est accablée. Je pense : la *séance* continue. Mais c'était un peu beaucoup pour une semaine. » Quelle semaine ? Attention aux chiffres. Nous avions relevé l'étrange et artificielle composition de *Au-delà...* en *sept* chapitres. Ici Sophie que ses parents appelaient « l'enfant du dimanche » est enlevée en « quatre ou cinq jours », note Freud, alors que « depuis deux jours déjà, nous éprouvions de l'inquiétude à son sujet », depuis que, le jour même de l'enterrement de von Freund, les nouvelles alarmantes étaient arrivées. La même semaine, donc, que la mort de von Freund dont on sait, au moins par l'histoire de la bague [réclamée par la veuve de celui qui devait faire partie du « Comité » des 7 où il fut remplacé par Eitingon à qui Freud remit l'anneau qu'il portait lui-même], quelle autre blessure elle fut dans ce que j'appellerai l'alliance de Freud. L'« enfant du dimanche » est morte en une semaine après sept ans de mariage. Sept ans, est-ce que ça ne suffit pas pour un gendre ? Le « mari inconsolable »,

on le verra tout à l'heure, devra payer pour ça. Pour l'instant la « séance » continue : « Ne vous faites pas de soucis pour moi. Je demeure le même, seulement un peu plus fatigué. Ce décès, si douloureux qu'il soit, ne change cependant en rien ma façon d'envisager la vie. Je me suis préparé pendant des années à la perte de mes fils, et maintenant, c'est ma fille qui est morte. [...] L'" heure éternellement invariable du devoir " [Schiller] et " la douce habitude de vivre " [Goethe] feront le reste pour que tout continue comme à l'ordinaire. » (A Ferenczi, le 4 février 1920, moins de deux semaines après.) Le 27 mai à Eitingon : « Je corrige et complète actuellement l'"Au-delà", du principe de plaisir, veux-je dire, et je me trouve à nouveau dans une phase créatrice... Tout cela n'est qu'une question d'humeur, aussi longtemps qu'elle dure. »

3. Troisième trait « rapporté », l'ambivalence à l'égard du père, du père de Ernst s'entend, du gendre du grand-père et du mari de Sophie. La lutte pour la « possession exclusive » de la fille (mère) morte fait rage de tous côtés et, deux jours après son décès (*Fortgehen*), Freud écrit à Pfister : « Sophie laisse deux fils, un de six ans et l'autre de treize mois [celui dont Ernst aurait été jaloux comme de son père], et un mari inconsolable [j'espère bien] qui paiera maintenant bien cher un bonheur de sept années. [...] Je travaille autant que je peux et je suis reconnaissant de cette diversion. La perte d'un enfant paraît être une offense grave, narcissique : ce qu'on appelle le deuil ne vient probablement qu'ensuite. » Le travail du deuil ne vient sans doute qu'ensuite mais le travail d'*Au-delà*... ne s'est pas interrompu un seul jour. Cette lettre se situe entre la mort et l'incinération de Sophie. Si le travail fait « diversion » c'est qu'il ne travaille pas n'importe comment à n'importe quoi. Cet intervalle entre la mort et l'incinération (forme de *Fortgehen* qui ne peut avoir que des incidences très singulières sur un travail de deuil) se marque d'une *histoire de trains et même de trains pour enfants* dont l'anecdote s'imprime sur toutes les lettres de Freud pendant cette semaine. Pas de train pour aller vers la morte, celle qui est déjà partie (*fort*), avant qu'elle soit partie en cendres. Une lettre à Binswanger fait d'abord allusion à la mort de von Freund : « Nous l'avons enterré le 22-1. Le soir du même jour, nous reçûmes un télégramme inquiétant de notre beau-fils Halberstadt, de Hambourg. Ma fille Sophie, âgée de vingt-six ans, mère de deux garçons, était atteinte de la

grippe ; elle s'est éteinte le 25-1 au matin après quatre jours de maladie. Il y avait alors un arrêt des trains, et c'est pourquoi nous n'avons même pas pu nous rendre là-bas. Ma femme, profondément bouleversée, se prépare maintenant pour le voyage ; mais les nouveaux désordres en Allemagne rendent problématique l'exécution de ce projet. Depuis, un poids oppressant pèse sur nous, et je le sens aussi dans ma faculté de travail. Tous deux, nous n'avons pas surmonté cette monstruosité : que des enfants puissent mourir avant les parents. En été — je réponds à votre amicale invitation —, nous voulons nous retrouver quelque part avec les deux orphelins et le mari inconsolable, que nous avons aimé sept ans durant comme un fils. Si c'est possible ! » Est-ce possible ? Et dans la lettre à Pfister que j'ai déjà citée pour y relever l'allusion aux « sept années » et à la « diversion du travail », le problème du train vers la morte est encore posé, mis en réseau différencié : « ...comme si elle n'avait jamais existé. Depuis deux jours déjà, nous éprouvions de l'inquiétude à son sujet mais nous conservions bon espoir [va-t-elle revenir ?] ; il est bien difficile de juger à distance. Et cette distance nous sépare encore. Nous n'avons pu partir comme nous l'aurions voulu dès les premières nouvelles alarmantes, il n'y avait pas de trains, même pas de trains pour enfants. La brutalité de notre époque pèse lourdement sur nous. Notre fille va être incinérée demain, notre pauvre " enfant du dimanche ". Ce n'est qu'après-demain que notre fille Mathilde et son mari, grâce à une conjoncture favorable et en prenant un train de l'Entente, pourront se mettre en route pour Hambourg. Notre gendre n'a du moins pas été seul, deux de nos fils qui étaient à Berlin sont déjà auprès de lui... » (« L'aide internationale aux enfants assurait le transport des enfants à l'étranger, la famine régnant en Autriche », note de Schur.)

Le gendre « inconsolable qui paiera bien cher un bonheur de sept années » ne sera pas resté seul avec la morte. Freud est représenté par les siens, malgré la suspension du train, par une autre fille et deux fils, porteurs du nom (se rappeler son jeu *préféré* — le train tenu à distance constante).

Ce nom des Freud, l'institution classique d'une science aurait dû pouvoir s'en passer. Du moins faire de son oubli la condition et la preuve de sa transmission, de son propre héritage. C'est ce que Freud croyait ou affectait de croire, croyait à moitié, comme au modèle classique de la science,

celui qu'au fond il n'aura jamais renoncé à *jouer* pour la psychanalyse. Deux semaines après la mort de Sophie, il écrit à Jones. Havelock Ellis vient de soutenir que Freud est un grand artiste, et non un savant. S'en tenant aux mêmes catégories, aux mêmes oppositions, celles-là même que nous mettons ici à l'épreuve, Freud réplique. Le grand spéculateur s'y dit en somme prêt à payer la science de son propre nom, à payer de son nom la prime d'assurance. « Ceci est tout faux [ce que dit Ellis]. Je suis sûr que dans quelques décennies mon nom sera oublié mais que nos découvertes subsisteront. » (12 janvier 1920.) Payer la science de son propre nom. Payer, disais-je, de son nom la prime d'assurance. Et pouvoir dire « nous » (« nos découvertes ») en signant tout seul. C'est comme s'il ne savait pas, déjà, qu'en payant la science de son propre nom, c'est aussi la science de son propre nom qu'il paie, qu'il se paie d'un mandat-lettre à lui-même envoyé. Il suffit (!) de produire pour l'opération le relais postal nécessaire. La science de son propre nom : une science qui pour une fois est essentiellement inséparable, en tant que science, de quelque chose comme un nom propre, comme un effet de nom propre dont elle prétend rendre compte (en retour) en *lui* rendant des comptes. Mais la science de son propre nom, c'est aussi ce qui reste à faire, comme le retour nécessaire sur l'origine et la condition d'une telle science. Or la spéculation aura consisté — peut-être — à prétendre payer d'avance, aussi cher qu'il faudra, les charges d'un tel retour à l'envoyeur. Le calcul est sans fond, la dévaluation ou la plus-value abyssales en ruinent jusqu'à la structure. Et pourtant il doit y avoir eu une manière de lier son nom, celui des siens (car ça ne se fait pas seul), à cette ruine, une manière de spéculer sur la ruine de son nom (nouvelle vie, nouvelle science) qui garde ce qu'elle perd. Personne ne doit plus être là pour garder mais ça se garde dans le nom qui se garde ça. Qui ? Quoi ? Reste à s'avoir.

4. Continuons à analyser la structure en « rapporté » du *Fortgehen*. Freud se rappelle, en son nom, sa fille (sa fille « préférée » ne l'oublions pas, celle dont il montrera à telle patiente l'image gardée dans un médaillon autour de son poignet : de sa main, tenue par une sorte de fil d'attache, elle aura suivi, précédé, accompagné tout le mouvement), il se rappelle son petit-fils. Dans le *fort : da,* l'identification en tous sens passe par l'identification structurelle au petit-fils. Cette identification privilégiée se paiera une fois de plus d'un

événement exemplaire à plus d'un titre. Il implique en soi le jeune frère de Ernst, celui-là même qui aurait exaspéré, comme un autre gendre, la jalousie du frère aîné, jalousie bien compréhensible et bien comprise du grand-père. Il y allait de la « possession exclusive » de la fille (mère). Cet événement exemplaire confirme bien qu'en son « rapporté » le *fort : da* entraîne la spécularité autobiographique dans une autothanatographie d'avance expropriée en hétérographie. En 1923, l'année où il met Wittels en garde contre toute spéculation probabilitaire sur le rapport entre *Au-delà*... et la mort de Sophie, que se passe-t-il ? Le cancer de la bouche révèle son caractère malin et fatal. Première des trente-trois opérations. Freud avait déjà demandé à Deutsch de l'aider à « disparaître de ce monde avec décence » le moment venu. Déjà en 1918, il pensait qu'il allait mourir (en février 1918, comme vous savez qu'il l'avait toujours cru) mais se rappelait alors (à) sa mère : « Ma mère va avoir quatre-vingt-trois ans et n'est plus très solide. Je me dis toutefois que je me sentirai un peu plus libre quand elle mourra, car je suis terrifié à l'idée qu'on devra un jour lui annoncer ma mort. » Toute spéculation, disions-nous plus haut, implique la terrifiante possibilité de cet *usteron proteron* des générations. Quand la figure sans figure, le nom sans nom de la mère revient au bout du compte, c'est ce que j'ai appelé dans *Glas* la logique de l'obséquence. La mère enterre tous les siens. Elle assiste quiconque s'appelle sa mère et elle suit tous les enterrements.

En 1923, donc, première opération de la bouche. Celle du grand-père, oui, mais aussi, à peu près en même temps, celle de Heinerle (Heinz Rudolf), le deuxième fils de Sophie, le jeune frère de Ernst. Les amygdales. C'est le petit-fils préféré, le fils préféré de la fille préférée. Son grand-père le considérait, dit Jones, comme « l'enfant le plus intelligent qu'il ait jamais connu ». (Il n'en pensait pas autant de Ernst, le frère aîné.) Ils parlent ensemble de leur opération, comme si c'était la même, de leur bouche, comme si c'était la même, se mangeant elle-même et parlant à même ce qu'elle mange : « Je peux déjà manger mes croûtes. Toi aussi ? »

A la suite de l'opération, affaibli de surcroît par une tuberculose miliaire, moins résistant que son grand-père, Heinerle meurt. Le 19 juin 1923 : on voit Freud pleurer. C'est la seule fois. A Ferenczi, le mois suivant, il confie qu'il se sent déprimé pour la première fois de sa vie. Quelques

années après, en 1926, Binswanger perd son fils aîné et à cette occasion Freud lui dit qui avait été Heinerle pour lui : celui qui avait tenu lieu d'enfants et de petits-enfants. Il vit ainsi la mort de toute sa filiation : « C'est le secret de mon indifférence — les gens disent courage — face au danger qui menace ma propre vie. » L'année suivante : « J'ai survécu au Comité qui aurait dû être mon successeur. Peut-être survivrai-je à l'Association internationale. Il est à espérer que la psychanalyse me survivra. Mais tout ceci constitue une sombre fin pour la vie d'un homme » (à Ferenczi, le 20 mars 1924). Qu'il ait espéré cette survie de la psychanalyse, c'est probable, mais *en son nom,* la survie à la condition de son nom : par quoi il dit le *survivre* comme le lieu du nom propre.

Il se confie aussi à Marie Bonaparte, le 2 novembre 1925 : depuis la mort de celui qui lui tenait lieu de filiation, sorte de légataire universel et porteur du nom selon l'affect (filiation de la communauté assurée par la femme, ici par la fille « préférée » ; et le second petit-fils doit porter, dans certaines communautés juives, le prénom du grand-père maternel ; tout pourrait être réglé par une loi judaïque), il ne réussit plus à s'attacher à qui que ce soit. Seuls les liens antérieurs sont maintenus. Plus de lien, plus de contrat, plus d'alliance, plus de serment qui l'attache à quelque avenir, à quelque descendance. Et quand les liens sont seulement du passé, ils sont passés. Mais Marie Bonaparte, qui fait partie de la vieille alliance, reçoit la confidence, l'acte de cette confidence qui renouvelle en quelque sorte l'engagement en le déclarant passé. De cela, comme d'un certain effet d'héritage, elle restera dépositaire. Si j'insiste sur l'aveu à Marie Bonaparte, c'est pour faire suivre. Par le facteur de la vérité jusqu'à la scène de famille du côté de la branche française, au moment où on croit décacheter un testament. Qui n'entrera alors en « possession exclusive », comme on entre dans la danse ou en transe ? Un des éléments du drame : plusieurs familles portent le même nom sans toujours le savoir. Et il y a d'*autres* noms dans la *même* famille. (J'interromps ici ce développement. Si on veut bien en lire la conséquence, jusqu'à son appendice dans *Le Facteur de la vérité,* on y percevra peut-être une contribution à tel décryptage encore *à venir* du mouvement analytique français.)

La condition de la filiation : son deuil ou plutôt, comme je l'ai nommé ailleurs, son demi-deuil. En 1923, Heinerle, le

tenant-lieu de filiation, est parti (*fort*), les douleurs dans la bouche restent, terribles et menaçantes. Il est plus qu'à moitié sûr de ce qu'elles lui réservent. Il écrit à Félix Deutsch : « Une indifférence compréhensible à l'égard de la plupart des trivialités de l'existence me montre que le travail du deuil s'élabore en profondeur. Je compte la science au nombre de ces trivialités. » Comme si le nom devait en effet être oublié, et cette fois *avec* la science. Mais même s'il y croyait plus qu'à moitié, cette fois ou la précédente, quand il liait la science à la perte du nom, y croirions-nous ? Pas plus cette fois que la précédente.

De ce *fort : da* comme travail du demi-deuil et spéculation à l'œuvre sur soi-même, comme grande scène du legs, abîme de légitimation et de délégation, il y aurait encore, à ne plus pouvoir compter, d'autres fils. Limitons-nous ici au travail du demi-deuil (introjection et/ou incorporation, le demi-deuil étant ici représenté par la barre entre *et et/ou ou* qui pour des raisons structurelles me paraît aussi nécessaire que nécessairement impure[2]), au travail du demi-deuil dans le rapport à soi *comme petit-fils et comme petit frère du petit-fils.* C'est avec le petit frère du petit-fils, tenant lieu de toute la filiation, que la mort paraît irrémédiable, la descendance éteinte et pour la première fois *pleurée,* la dépression (pour un temps) insurmontable, la nouvelle alliance interdite. Mais pour comprendre, tenter de comprendre la clôture de l'alliance à son avenir, il faut peut-être tirer d'autres fils du passé. Nommons par exemple Julius. C'était le petit frère de Freud. Il occupait la place de Heinerle par rapport à Ernst. Il meurt à l'âge de huit mois. Freud a alors l'âge de Ernst à l'époque où le *fort : da* fut observé, plus d'un an et demi. « Jusqu'à la naissance de ce frère, dit Jones, le petit Sigmund avait été seul détenteur de l'amour et du lait maternels, et l'expérience lui apprit alors quelle force peut avoir, chez un enfant, la jalousie. Dans une lettre à Fliess (1897), il reconnaît avoir nourri à l'égard de ce rival de mauvais sentiments et ajoute que la mort de celui-ci, réalisation de ses souhaits, suscita en lui un sentiment de culpabilité, tendance qui ne l'abandonna jamais. Après cette confession l'on a peine à comprendre que Freud ait écrit, vingt ans plus tard,

2. Cf. « *Fors,* les Mots anglés de Nicolas Abraham et Maria Torok », préface à *Cryptonymie. Le Verbier de l'homme aux loups (Anasémies I),* notamment p. 17. Sur le demi-deuil, « Ja ou le faux bond », *Digraphe* 11.

que lorsque « l'enfant *n'a que quinze mois* a l'époque de la naissance d'un cadet, il lui est à peu près impossible d'être jaloux ». Mais Freud avait déjà 23 mois.

Ça (se) répète et rapporte. Mais comment séparer cette graphique de celle du legs ? Entre les deux cependant, aucun rapport de causalité ou de condition de possibilité. La répétition se lègue, le legs se répète.

Si la culpabilité se rapporte sur celui dont il vécut la mort comme sa propre mort, *à savoir* celle de l'autre, du petit frère d'Ernst comme celle de son petit frère, Julius, on tient quelques fils (seulement) dans le lacet d'identifications meurtrières, endeuillées, jalouses et coupables, infiniment, qui prend la spéculation au piège. Mais le lacet contraignant la spéculation, il y contraint aussi de sa rigoureuse stricture. Le legs et la jalousie d'une répétition (jalouse d'elle-même déjà) ne sont pas des accidents survenant au *fort : da,* ils en tirent plus ou moins strictement les fils. Et l'assignent à une scène d'écriture auto-bio-thanato hétéro--graphique.

Cette scène d'écriture ne raconte pas quelque chose, le contenu d'un événement qu'on appellerait le *fort : da.* Celui-ci reste irreprésentable mais produit, s'y produisant, la scène de l'écriture.

Nous viendrions, si c'était possible, de suivre ou de faire suivre : les *pas* au-delà du principe de plaisir, tous ces pas qui n'avancent pas, toute cette topique de la marche qui jusque dans la lettre et au pied de la lettre encore n'ajoute un « pas de plus » (*einen Schritt weiter*), Freud se sert dix fois de cette locution, que pour le retirer d'avance.

Chaque pas se laisse déposer, pas pour rien, dans l'athèse de cette scène d'écriture. J'y reconnais un mouvement exemplaire de ce qui fut ailleurs[3] nommé *la paralyse.*

Qu'est-ce qui va et qu'est-ce qui ne va pas ? Qui marche ou qui ne marche pas avec Freud ? Qu'est-ce qui le fait marcher ? qu'est-ce qui l'empêche de marcher ? Qui ? Et si c'était *le même* qui donne et suspend le « mouvement » qu'« il y a » (*es gibt*), s'il y en a ? Le même pas ?

(Il y a plus de dix ans, jusque dans ses dernières lignes, *Freud et la scène de l'écriture* donnait à suivre un *pas de Freud.* Ceci — revenant en supplément différé — reste à suivre.)

3. « Pas », in *Gramma* 3-4, 1975.

3. LA PARALYSE

LA ZONE, LES POSTES, LA THÉORIE PORTEUSE DU NOM

La paralyse : le pas au-delà du PP sera resté interdit.

Troisième chapitre : une fois de plus, la possibilité d'un progrès s'annonce comme une sorte de promesse enfin. Mais ce progrès n'appartiendra pas à l'ordre de ce qu'on pourrait acquérir. Il ne donnera lieu à aucun bénéfice, à rien qui puisse être consigné en démonstration. Aucune thèse ne sera posée. Cela se confirmera encore aujourd'hui, aucun pas n'autorisera un progrès de ce type. Pour ce qui de soi même s'engage dans le mouvement et répond à une dette insolvable, ce livre jamais ne délivrera, pas plus à son auteur qu'à quiconque, le moindre acquit. Pourquoi ?

Le troisième chapitre néanmoins s'avance jusqu'à l'admission d'une hypothèse. Non pas encore celle d'une pulsion de mort mais celle d'une compulsion de répétition.

Elle sera examinée *comme hypothèse*. A quelle fonction, *dans cette hypothèse*, répondrait-elle ? La fonction n'est pas la tendance et cette distinction jouera tout à l'heure un rôle indispensable.

L'hypothèse est accueillie à la fin du chapitre. L'assumption (*Annahme*) d'une compulsion de répétition (*Wiederholungszwang*) est mise en place : il y aurait ainsi plus « originaire », plus « élémentaire », plus « pulsif » que le PP. Ainsi : « Mais

s'il y a dans le psychique une telle compulsion de répétition, nous aimerions bien savoir [la traduction française rend bien la connotation en ajoutant : nous serions curieux de savoir. De fait, Freud y insiste plus d'une fois : ceci s'écrit par curiosité — c'est une curiosité — pour « voir un peu ». Mais curiosité désintéressée intéressée à quoi ? Curiosité de quoi ? De qui ? Pour voir un peu quoi ? Qui ? Il l'assume, la curiosité, sans s'excuser du peu] nous aimerions bien savoir à quelle fonction elle correspond, sous quelles conditions elle peut entrer en scène [*hervortreten* : il semble nécessaire d'insister sur la littéralité de ce *hervortreten,* sur la littéralité métaphorique, de ne pas l'effacer dans le « se manifester » de la traduction française dès lors que la compulsion peut opérer sans entrer en scène comme telle « en personne »] et quel rapport elle entretient avec le PP auquel nous avons jusqu'ici accordé la maîtrise (*Herrschaft*) sur le cours des processus d'excitation dans la vie psychique. »

Comment une telle hypothèse, avec son titre d'hypothèse, j'y insiste, a-t-elle été admise en ce troisième chapitre ?

Je le suppose relu. Et comme je l'avais annoncé j'y discerne seulement quelques traits propres à faire suivre, en désignant algébriquement les motifs sur lesquels j'aurais insisté s'il ne nous fallait gagner du temps. Gagner le temps — ou la forme essentielle de ce qui intéresse la spéculation.

Quatre traits.

1. *Echec d'une psychanalyse purement interprétative,* le temps est clos pour elle. Elle n'est plus ce qu'elle était, « un art de l'interprétation » (*Die Psychoanalyse war vor allem eine Deutungskunst*), d'une interprétation dont la prise de conscience par le malade ne produisait en réalité aucun effet thérapeutique. Au moment de cet échec pratique un autre moyen s'impose. Et une transformation réelle de la situation analytique. C'est par le « transfert » (*Übertragung*) qu'on aura tenté de réduire les « résistances » du malade qui ne se laisse pas atteindre par la simple prise de conscience d'une *Deutung.* Le transfert lui-même déplace mais il ne fait que déplacer la résistance. Il opère une résistance, *comme* une résistance.

(Je précise au passage : pas de legs sans transfert. Cela donne aussi à entendre que, si tout legs se propage en transfert, il n'est en train que dans la forme d'un héritage de transfert. Legs, légation, délégation, différance de transfert : l'analyste, ni même sa génération, n'a pas besoin d'être

« là », en personne. Il peut être d'autant plus fort qu'il n'est pas là. Il s'envoie — et la poste fait suivre. Elle ne donne ni ne demande jamais d'acquit définitif pour le solde du mandat. Aucun reçu. La liquidation, pour autant que ça s'envoie, suit interminablement son cours.)

Le transfert opère comme une résistance.

La « névrose de transfert » supplée la névrose antérieure. Une tendance à la « reproduction » s'y fait jour qui relance ici l'analyse de Freud. (Reproduction, c'est le titre de ce que nous interrogeons depuis le début de ce séminaire : la répétition comme reproduction, reproduction de la-vie-la-mort, ici déterminée par Freud comme *wiedererleben*.) La tendance à la ré-viviscence ne poserait pas de problème si, levant le refoulement par le moi (qui comporte des éléments inconscients), elle négociait la différenciation topique avec le PP. Dans ce dernier cas, ce qui est revécu peut bien se présenter comme « déplaisir » pour le moi qui l'avait refoulé. Le PP y garderait son autorité : aucune contradiction ne le menacerait, il suffit que ce qui se présente comme déplaisir pour un système donne satisfaction ailleurs, pour un autre. L'énigme, c'est en revanche la réviviscence qui semble ne reproduire aucun plaisir pour aucun système. Voilà qui oblige à l'hypothèse.

2. *La blessure narcissique exemplaire,* la cicatrice narcissique plutôt, la couture, la balafre (*Narbe*) et le demi-deuil que la reproduction fait alors le plus souvent revivre, c'est, nous dit l'analyse très œdipo-centrique de ce chapitre, « la jalousie provoquée par la naissance d'un nouvel enfant, qui prouve indubitablement l'infidélité de l'aimé ou de l'aimée » et défait le « lien » (*Bindung*) qui rattache au parent de sexe opposé. Le demi-deuil forme une catégorie originale et irréductible, il n'y a pas ici de degrés. Si le demi-deuil, en cette balafre ou défiguration narcissique, renvoie à la scène d'écriture du *fort : da,* autrement dit à la scène d'héritage inversée, ce que je viens d'appeler l'œdipo-centrisme de ce chapitre doit être entendu avec précaution. Sans doute, à la page précédente, Freud rapporte-t il la réviviscence transférentielle à la « reproduction » d'une partie de la vie sexuelle infantile « et donc du complexe d'Œdipe et de ses dérivés » (« *et donc* du complexe d'Œdipe... », *also* et non pas « notamment » comme dit de façon pourtant intéressante la traduction française). Mais tout l'entrelacs du *fort : da* (la scène d'écriture et d'héritage qui s'y joue en ellipse, l'abîme

de son « rapporté », la commutation des places, le saut des générations, la dissymétrie des contrats, bref tout ce qui *s'envoie* dans une graphique de la répétition qui disloque le sommaire « triangle ») ne peut être dit œdipien que si, par quelque synecdoque, on le nomme à partir de l'un seulement de ses effets les plus *stricts,* je veux dire le plus étroitement resserré, déterminé dans son exemplarité. Dans son sens notoire et strict, le trait œdipien n'est qu'une rection pour le fil conducteur de la bobine. Si l'on tient à surnommer Œdipe la figure du *fort : da,* telle que nous l'avons vue fonctionner l'autre fois, c'est en y *remarquant* une matrice nébuleuse et plus qu'abyssale de l'un seulement de ses effets ou si vous préférez de ses rejetons. C'est comme si on la tirait, cette matrice nébuleuse à fusions ou fissions en chaîne, à permutations et commutations sans fond, à disséminations sans retour, par un seul de ses fils. Il est vrai que cette tentation (un seul de ses fils pour former le trait) n'est pas une limitation contingente dont on puisse se dispenser de rendre compte. Car c'est comme si l'on voulait faire revenir à l'un de ses fils, autrement dit à la mère matricielle, à une mère qui ne serait que ce qu'elle est. (Sur cet effet de bobine et ce que peut vouloir dire *écrire en œdipe,* je renvoie à *Glas* qui s'entretient des fils uniques, de la balafre et du demi-deuil dans les affectations de surnom propre, etc.)

Si la balafre narcissique n'a pas un rapport contingent à la naissance de l'autre enfant, programme de toutes les jalousies, paradigme de toutes les infidélités, modèle de la trahison, Freud ne prend pas cet exemple parmi d'autres. La mise à l'épreuve du « legs », la dernière fois, nous en aura convaincus. D'autant plus que Freud parle à ce propos, dans ce même paragraphe, de ses « propres expériences » (*nach meinen Erfahrungen,* plutôt que de ses « observations », comme dit la traduction française) et non seulement des « recherches » de Marcinowski qu'il s'associe tel un garant au moment même où il parle de cette cicatrice narcissique, racine du « sentiment d'infériorité ».

3. *Le retour du démonique* fait cortège, non loin du « retour éternel du même », avec la répétition au-delà du PP. Cela se reproduira régulièrement par la suite.

A vrai dire, il n'y a pas retour *du* démonique. Le démon est cela même qui *revient* sans être appelé par le PP. Il est la revenance qui répète son entrée en scène, revenant

on ne sait d'où (« influences de la petite enfance », dit Freud), hérité d'on ne sait qui, mais persécutant déjà par la simple forme de son retour, inlassablement répétitive, indépendante de tout désir apparent, *automatique*. Comme le démon de Socrate — qui aura fait écrire tout le monde, à commencer par celui qui passe pour ne l'avoir jamais fait — cet automate revient sans revenir à personne, il produit des effets de ventriloquie sans origine, sans émission et sans destinataire. Il est posté seulement, la poste à l'état « pur », une sorte de facteur sans destination. Télé — sans telos. Finalité sans fin, la beauté du diable. Il n'obéit plus au sujet qu'il persécute de son retour. Il n'obéit plus au maître, qu'on donne ce nom de maître au sujet construit selon l'économie du PP ou au PP lui-même. Freud insiste sur la passivité, sur l'*apparence* passive des personnes ainsi visitées (*die Person etwas passiv zu erleben scheint*) mais aussi sur le fait qu'une telle visitation démonique n'est pas réservée à la névrose.

Les personnes « non névrotiques » (*im Leben nicht neurotischer Personen*) dont il parle alors, que sont-elles ? De quelle catégorie relève l'être-en-proie-au-démonique ? Pas de réponse en ce lieu. Freud parle de sujets « normaux » dans ce cas mais il ne s'y limite pas.

Ce qui intéresse, c'est l'indice d'un pouvoir débordant le PP. Et pourtant celui-ci n'est pas encore excédé ou, s'il l'est, c'est par lui-même en lui-même. La ventriloquie n'est pas un exemple ou un objet de *Au-delà...*, c'est la structure du PP *en rapporté* dans la scène d'écriture ou d'héritage de *Au-delà...* Ce livre est travaillé par le démonique dont il dit parler et qui parle avant lui, comme il dit lui même que parle le démonique, qu'il arrive en faisant retour, *c'est-à-dire* en précédant son arrivée (c'est-à-dire c'est-à-dire), en se précédant de son annonce auprès de qui tient lieu prêt pour sa revenue : comme une lettre, une carte postale, un contrat ou un testament qu'on s'envoie à soi-même avant de partir pour un long voyage, plus ou moins long, avec le risque toujours ouvert de mourir en route, en voie, avec l'espoir aussi que cela arrive et que le message fasse archive, voire monument indestructible de l'en-voie interrompu. Le document est chiffré, il restera secret si les « siens » meurent avant l'« auteur » de retour. Mais seront les « siens » tous ceux qui sauront déchiffrer et d'abord se constituer dans

leur histoire par le testament de ce code. Qui sauront ou *croiront* savoir.

4. *La « fiction littéraire » est donc déjà de la partie.* Le démonique montre l'un des trajets qui relient *Au-delà...* à *Das Unheimliche.* Je ne peux reprendre ici ce qui fut ailleurs[1] mis en place (la logique de la duplicité sans original, la résistance inépuisable du « littéraire » aux schémas de *Das Unheimliche,* le ressort de la littérature dite fantastique, etc.). Je note seulement ceci, au plus proche : le recours à l'« exemple » littéraire ne saurait être simplement illustratif dans *Au-delà...,* quoi que semble en dire Freud. Il l'est visiblement dans la rhétorique intentionnelle de Freud, comme il l'est resté, hier encore, dans toute la « littérature » psychanalytique quand elle s'est occupée, laissée occuper plutôt, de littérature. Mais cette rhétorique intentionnelle est disloquée par ce qui se passe (d'elle) avant même qu'elle s'occupe de ce qui l'occupe. La « fiction littéraire », ce qu'elle voudrait contenir dans l'imaginaire, veille déjà, comme une fée ou un démon, sur la structure du *fort : da,* sur sa scène d'écriture ou d'héritage en dissémination. Ainsi *La Jérusalem délivrée,* à la fin du chapitre III. Ce qu'il y a de « plus saisissant » dans ce que Freud appelle un « epos romantique », ce n'est pas seulement le meurtre inconscient, par deux fois, de la bien-aimée dissimulée sous un homme (l'armure d'un chevalier ennemi, l'arbre de la forêt fantastique, pleine d'esprits et de revenants, « *in den unheimlichen Zauberwald* ») ; ce n'est pas seulement le retour de la voix fantomatique de Clorinde ; ce n'est pas seulement la répétition *unheimliche,* au-delà du PP, du meurtre de l'aimée. Non, ce qu'il y a de « *plus* saisissant » (*ergreifendste*), quoi que déclare Freud, et qui se déclare ici avant lui pour s'imposer à lui, c'est la répétition (dites si vous voulez « littéraire », d'une fiction en tout cas qui ne relève plus de l'imaginaire) de ces répétitions de répétitions *unheimlich.* L'élément de ce qui *fait-œuvre,* dans l'abîme où s'opèrent les répétitions, saisit l'esthétique dominée par le PP, celle que Freud évoque encore à la fin du deuxième chapitre et à laquelle il n'a jamais renoncé. Le *fait-œuvre* saisit cette anticipation esthétique sans se laisser par elle ressaisir. Il est plus « originaire » qu'elle, il en est « indépendant » : on peut le décrire dans les termes mêmes par lesquels Freud

1. Par exemple dans *La Double Séance* (in *La Dissémination,* pp. 279-300).

ailleurs décrit l'au-delà du PP. Et il constitue l'élément de la scène d'écriture, de l'« œuvre » intitulée *Au-delà du principe du plaisir,* dans ce qu'elle a de plus saisissant et de plus insaisissable, d'abord par celui qui a cru y apposer le sceau des Freud en entendant des voix.

L'hypothèse en est donc admise — comme telle, comme hypothèse : la compulsion de répétition peut se porter au-delà du PP. Mais elle peut aussi se « croiser » avec lui, former avec lui une « communauté » si « intime » que le problème du « fonctionnement » reste entier.

L'admission de l'hypothèse aura un effet déclencheur. La spéculation libère maintenant son discours. Elle se déchaîne comme telle. Mais elle *se* déchaîne *elle-même,* comme telle, en traitant le déchaînement. Son discours désentravé est un traité du déchaînement, du détachement, de la déliaison. De la déstructuration. L'hypothèse spéculative de la compulsion de répétition et de la pulsion de mort *ne va pas sans* aller au déchaînement, au principe même de ce qui délie de toute contracture : ça se nomme dans ce contexte énergie libre, déchaînée, déliée, paradoxalement débandée, le *pp* ou processus primaire. La liaison se fera toujours au service du PP dont la maîtrise tendra ainsi à se soumettre un *pp* essentiellement rebelle. Pour y comprendre quelque chose, il ne faut pas seulement entendre des voix, toujours plus d'une, mais parler plusieurs langues. Et compter avec plusieurs générations d'ordinateurs. Sans reculer devant cette « équation à deux inconnues » que Freud ne peut éviter plus avant d'en appeler au *Banquet.*

Un petit paragraphe ouvre le chapitre IV. Il dit le recommencement, le pas de plus, le commencement du passage au-delà, le passage enfin libéré. Mais il annonce le pas au-delà comme ce qui va suivre, il le donne à suivre, le fait suivre mais ne le franchit pas effectivement encore : « Ce qui suit maintenant, c'est de la spéculation, *Was nun folgt, ist Spekulation...* »

Ce qui suit maintenant, c'est Spéculation. En un seul mot. C'est pourquoi la traduction française dit « pure spéculation » (« Ce qui suit doit être considéré comme de la pure spéculation »). Spéculation pure et simple. Et Freud ajoute, après la virgule, « une spéculation allant souvent chercher très loin (*oft weitausholende Spekulation*), que chacun selon son attitude propre pourra apprécier ou laisser tomber ».

Autrement dit : l'« auteur » déjà n'est plus là, plus responsable. Il s'est absenté d'avance en vous laissant le document entre les mains. C'est du moins ce qu'il déclare. Il ne cherche pas à vous convaincre d'une vérité. Il ne veut rien soustraire au pouvoir, aux investissements propres, voire aux associations et projections de chacun. L'association est libre, ce qui vaut aussi pour le contrat entre l'écriture et la lecture de ce texte avec les échanges, les engagements, les dons, avec tout ce dont la performance se tente. C'est du moins ce qu'il dit. Le propos spéculatif aurait la valeur de ce qui se performe en analyse ou dans le champ dit « littéraire » : vous en faites ce que vous voulez ou ce que vous pouvez, ça ne me regarde plus, c'est sans loi, surtout sans loi scientifique. Ça vous regarde. Mais le « ça ne me regarde plus », « ça vous regarde », plus que jamais vous oblige à la chose. L'hétéronomie est presque à nu dans la dissymétrie du « ça regarde ». Livré à vous-même, vous êtes plus que jamais lié à la cause, l'autonomie est celle d'un « mouvement » prescrit par la chose qui vous regarde, qui ne regarde que vous. Vous ne pouvez plus vous débarrasser de l'héritage incontestable. La dernière volonté en personne (le signataire du testament) n'y est plus pour rien ni pour personne. Vous portez son nom.

En cortège. Sur vos épaules, jusqu'à la fin des temps vous formerez la théorie porteuse de son nom.

L'athèse se déclare donc au seuil de la spéculation déchaînée. Mais elle est aussi, d'une certaine façon, le « propre » de la science ou de la littérature. Il y a des thèses en philosophie, et toute thèse est philosophique, il n'y en a ni dans la science ni dans la littérature. On serait donc aussi près que possible, par là, de la spécificité scientifique ou littéraire. S'il y en avait, je veux dire de la spécificité.

La démarche est donc curieuse. Elle obéit à la loi de curiosité. Mais on voit de quelle ruse infinie (plus rusée qu'elle-même) cette curiosité s'est armée lorsque Freud laisse tomber, à la phrase suivante : « ... un essai pour exploiter avec conséquence une idée, par curiosité (*aus Neugierde*), pour voir jusqu'où elle conduira. »

On a commencé à voir. Comme ça nous regarde et comme on l'entend.

Le chapitre IV met en place une sorte de topologie. Mise en place indispensable comme le serait la reconnaissance d'une carte, l'ensemble des lieux (ici l'appareil psychique)

configurant des *frontières* et même un champ de bataille, on dirait facilement un *front,* les lignes d'un front capital, à la fois au sens stratégico-militaire et au sens physiologique ou physionomique : le front au-dessus des yeux (toujours la bobine qui revient ou ne revient pas). Il s'agit du front sur lequel le PP peut être, selon le mot même de Freud, mis hors de combat (*ausser Kraft*). C'est là que son autorité, sa prédominance, sa maîtrise peut connaître la déroute. Et une déroute enfin qui ne soit pas seulement un détournement, un détour ou un pas de côté pour refaire ses forces et se retrouver encore parmi les siens, ses dérivés, rejetons, représentants, courriers, facteurs, ambassadeurs et lieutenants.

Ce lieu de défaite pour le maître, pourquoi l'ai-je appelé un front ?

Comme l'autre fois, dégageons d'abord la nervure rhétorique et démonstrative de cette première partie, reconnaissons les lieux de ce qui est aussi, à sa manière, une reconnaissance de lieux. Une fois de plus, selon une même dé-marche, la description de cette topique n'arrivera pas à sa fin, à savoir la frontière, la ligne de démarcation, la limite du PP. Un pas de plus est encore nécessaire. Sept pages après le début du chapitre, bilan provisoire : « J'ai l'impression qu'à travers les considérations qui précèdent nous nous sommes rapprochés de la compréhension de la maîtrise du PP ; mais nous n'avons pas encore atteint l'explication des cas qui s'opposent à lui. *Gehen wir darum einen Schritt weiter.* Faisons donc un pas de plus. »

En quoi telle description topologique indispensable à l'intelligence du PP se révèle-t-elle insuffisante à rendre compte de sa déroute ? Je rappelle quelques éléments bien connus. Dans la terminologie métapsychologique, la conscience est un système qui reçoit les perceptions venues du dehors ou les sensations de plaisir ou de déplaisir en provenance de l'intérieur. Ce système (Perception-Conscience) a « une position spatiale » (*räumliche Stellung*) et des limites. Il est lui-même une limite ou un système de limites, un poste, un poste frontière entre le dehors et le dedans. Cela n'apporte rien de nouveau, dit Freud, et se rattache aux localisations de l'anatomie cérébrale (nous ne sommes pas loin du front) qui situe le « siège » (*Sitz*) de la conscience dans la couche périphérique de l'organe central, dans l'écorce cérébrale.

Qu'est-ce qui distingue ce système des autres ? Le rapport

aux traces durables (*Dauerspuren*) et aux restes de souvenirs (*Erinnerungsreste*) ? Dans tous les systèmes, les plus intenses, les plus tenaces de ces traces ou restes proviennent de processus qui ne sont jamais venus à la conscience. Il ne peut y avoir de traces durables dans le système Perception-Conscience, sans quoi celui-ci serait vite limité dans sa capacité réceptive. Il faut donc que les processus d'excitation n'y laissent aucune trace. S'il y en a, les traces doivent s'inscrire ailleurs, dans un autre système. Le schéma de cette description oriente toute la problématique du « Bloc magique[2] ». La conscience doit naître là où s'arrête la « trace mnésique », plus précisément à la place (*an Stelle*), au lieu de la « trace mnésique ». A la différence de tous les autres, le système Perception-Conscience n'est jamais durablement modifié par ce qui l'excite, en raison même de son exposition au monde extérieur. Si l'on part de l'hypothèse émise vingt ans plus tôt, dans l'*Esquisse...*, qu'une trace durable suppose le frayage (*Bahnung*) d'un trajet et une résistance vaincue, on doit conclure qu'il n'y a là aucune trace parce que aucune résistance n'est opposée. Ici intervient la référence à la distinction de Breuer entre l'énergie d'investissement *liée* (*gebundene*) et l'énergie d'investissement libre. Dans le système Perception-Conscience, il n'y a ni trace ni résistance mais libre circulation d'énergie, sans obstacle ni liaison.

Or Freud interrompt brutalement cette argumentation. Dans l'état actuel de la « spéculation », dit-il, se servant une fois de plus de ce mot, il vaut mieux laisser les choses le plus indéterminées possible, encore que nous ayons déjà aperçu un certain rapport entre l'origine de la conscience, le lieu du système Perception-Conscience et les particularités des processus d'excitation.

A partir de là, toujours dans la même description topologique qui forme la première partie du chapitre, le discours de Freud devient de plus en plus obscur et elliptique. Il le reconnaît : « Je sais que ces affirmations paraissent très obscures mais je dois me limiter à de telles indications. » Cette obscurité n'est pas étrangère à la métaphore de la « bulle ». Sur la métaphoricité de ce discours nous reviendrons plus loin. La « bulle » (plutôt que la « boule » de la traduction française pour *Bläschen*), ou la cloche, ou l'amp poule protoplasmique, avec sa couche corticale, doit se garder des excitations venues du monde extérieur, pour les

2. *Freud et la scène de l'écriture*, in *L'Ecriture et la différence*.

amortir, trier les messages, les filtrer, en limiter la quantité d'énergie. Des « organes des sens », qu'on peut comparer à des antennes rétractiles, renseignent l'organisme sur les énergies extérieures en n'y prélevant que des quantités limitées, des petites *doses*[3]. Protégée contre l'agression externe, la bulle est vulnérable sur l'autre ligne du front ou plutôt sur son autre bord ; elle reste sans défense contre les émissions qui lui arrivent du dedans, par exemple les sensations de plaisir ou de déplaisir. Celles-ci l'emportent en tout cas sur ce qui est émis de l'extérieur. Il s'ensuit que l'attitude de l'organisme s'oriente de façon à pouvoir s'opposer aux excitations internes qui pourraient augmenter le déplaisir, l'ennemi principal, celui devant lequel on est le plus vulnérable.

De cette topique de la « bulle » (dont on peut transférer la métaphore sur tout corpus, tout organisme, toute organisation, par exemple — mais quel exemple — le corpus freudien ou l'organisation du « mouvement » analytique protégeant, dans sa tradition, la transmission de sa bulle protectrice, cette poche d'un système sélectionnant l'information venue du dehors, gardant contre les menaces intérieures, et que le même transfert ferait passer d'un légataire à l'autre comme le simulacre d'un secret), Freud réaffirme encore qu'elle est tout entière aux ordres du PP. Il y voit même l'explication des « projections » pathologiques qui consisteraient, pour leur opposer une technique de protection plus efficace, à traiter des excitations d'origine interne comme des messages ou des émissaires venus du dehors. Cela aussi s'applique et se transfère à la « bulle » de tout corpus et de toute organisation.

L'autorité du PP est toujours incontestée. Le PP reste l'auteur de tout ce qui paraît lui échapper ou s'opposer à lui. Comme auteur ou comme autorité, il s'augmente de toutes les dissidences bruyantes qui prétendent parler contre

3. Sur ce point comme sur la critique de l'esthétique transcendantale de Kant qui en resterait à une représentation abstraite du temps liée au système Perception-Conscience, alors que les processus psychiques inconscients seraient « intemporels » (« *zeitlos* » dit Freud, mais entre guillemets), je dois renvoyer encore au « Bloc magique » et à *Freud et la scène de l'écriture*.

lui. Toute cette topologie est faite pour qu'il règne sur le territoire du système Perception-Conscience. Fin du premier acte : il faut un pas de plus.

La topologie de la bulle a au moins permis de définir le traumatisme. Il y a traumatisme quand, à la limite, sur le poste frontière, la barrière de protection se rompt. Alors toute l'organisation défensive est défaite, toute son économie énergétique mise en déroute. La grande menace du *retour* fait retour. Le PP est mis hors de combat (*ausser Kraft gesetzt*). Il ne dirige plus les opérations, il perd la maîtrise devant la submersion, l'inondation (*Überschwemmung,* image d'un déferlement liquide tout à coup, comme à la rupture d'un barrage) : de grandes quantités d'excitations dont le flux en un instant déborde l'appareil psychique. Dans la panique, celui-ci en apparence ne cherche plus le plaisir. Il est seulement occupé à *lier* (*binden*) les quantités d'excitation et à les « maîtriser » (*bewältigen*). Dans la région envahie, l'appareil psychique procède alors à un « contre-investissement », à une contre-charge (*Gegenbesetzung*), mais il paye cette opération d'un appauvrissement psychique des autres régions. Freud entoure le mot « *Gegenbesetzung* » de guillemets. S'agit-il d'une « métaphore », d'une figure stratégico-militaire ? On dégarnit un front en déplaçant des forces pour les envoyer en toute hâte colmater un autre front rompu en un point et à un moment imprévisibles, pour les y *dépêcher*. A moins que dans les forces armées on parle un langage *fondé* : je veux dire dérivé d'une nécessité commune dont la psychanalyse serait la science — ou en tout cas dont la théorie des investissements, contre-investissements, avec tout leur système, serait la *théorie générale*.

Ces « métaphores », Freud les appelle des *Vorbilder*, des modèles, des prototypes, des paradigmes. Il les croit nécessaires pour étayer la métapsychologie. Le détour métaphorique est ici singulièrement indispensable. Et interminable. Pourquoi ?

Freud énonce la loi selon laquelle un système est d'autant plus capable de « *binden* », de lier ou de bander des énergies que sa propre charge à l'état de repos est grande. Or au moment même où il parle de quantité de liaison, de bande et de contre-bande ou de bande contre-investissante, il ne sait pas *de quoi* il parle. Et il le reconnaît. Nous ne savons pas *ce qui* est ainsi lié, délié, mis en bande, contre-bande, débandade. Nous ne savons rien de la nature du processus

d'excitation dans le système psychique. Ce contenu reste un « grand X » avec lequel « nous opérons ». C'est évidemment à la place de cette *chose X* que viennent s'essayer les « *Vorbilder* », les images, les modèles, les prototypes, les paradigmes, quel que soit leur champ de provenance. Mais il suffit qu'il y ait champ et force pour que les codes de physiciens ou de militaires soient près de l'emporter. Or ils le font toujours à travers un code, la rhétorique d'un *code,* le code du code, autrement dit une théorie implicite de la télé-information, du message, de la missive, de l'émissaire, de la mission ou de l'émission : de l'*envoi* et du réseau postal.

Freud en est donc revenu à l'exemple du traumatisme qu'il avait abandonné au premier chapitre. Et même à une explication qui n'est pas éloignée, il le reconnaît, de la « vieille et naïve » théorie des chocs. Simplement rien ne se laisse plus localiser comme une lésion directe de la structure moléculaire ou histologique : il y a rupture du barrage protecteur, tel qu'il est décrit dans cette nouvelle topologie, quand l'appareil n'est plus préparé, notamment par l'angoisse, à lier les quantités d'énergie qui affluent. A partir d'une certaine intensité du traumatisme et d'une trop grande inégalité des pressions, la surcharge empêche le PP de fonctionner normalement. Le pas au-delà paraît franchi quand le seuil de cette surcharge est atteint. Le rêve, par exemple, ne fait plus revenir la satisfaction hallucinatoire du désir, il reproduit la situation traumatique. « Mais nous devons admettre que [ces rêves] se consacrent à une autre tâche dont la réalisation [*Lösung,* la solution] doit précéder le moment où le principe de plaisir a pu inaugurer sa maîtrise. [...] Ils nous ouvrent ainsi une perspective sur une fonction de l'appareil psychique qui, sans s'opposer au principe de plaisir [sans le *contredire*, *widersprechen*], paraît cependant indépendante de lui et plus originaire que la visée d'un plaisir à gagner ou d'un déplaisir à éviter. »

C'est la première exception à la loi selon laquelle le rêve accomplirait un désir. Mais cette loi n'est pas « contredite », l'exception ne parle pas *contre* elle : elle la précède. Il y a plus vieux que la loi dans la loi. Elle n'a pu sembler régir la fonction du rêve qu'après l'institution du PP dans sa maîtrise. Celle-ci serait donc l'effet relativement tardif d'une histoire, d'une genèse originale, une victoire déjà sur un terrain qui ne lui appartient pas d'avance et dont il n'est

pas même autochtone : victoire et capture, la liaison l'emporte sur la dé-liaison, la bande sur la contre-bande, ou même la contre-bande sur l'a-bande ou la débandade. Sur l'astricture absolue si quelque chose de tel pouvait avoir lieu et forme.

Cette hypothèse reste une hypothèse, ne l'oublions pas. Et elle vient d'être admise comme *du dehors,* induite par l'exemple des névroses traumatiques. Le front cède alors et s'effondre sous la pression d'excitations *externes.* Le chapitre V étend la portée de l'hypothèse : vers les excitations d'origine *interne,* celles qui proviennent des pulsions et de leurs représentants, autrement dit de ce qui constitue « l'élément le plus important comme le plus obscur de la recherche psychologique ».

Nous entrons là dans la phase la plus riche et la plus active du texte. Le caractère essentiel de ces processus d'origine interne (les pulsions et leurs représentants), c'est qu'ils *ne* sont *pas liés.* A ces processus inconscients Freud avait donné dans la *Traumdeutung* le nom de *processus primaires.* Ils correspondent à une charge libre, non liée, non tonique. Le travail des couches supérieures de l'appareil psychique, c'est d'enchaîner dans des processus « secondaires » les excitations pulsionnelles issues du *pp.* Or voici le plus important, le PP (ou sa forme modifiée, le PR) ne peut affirmer sa maîtrise qu'en enchaînant le *pp.*

$\overset{\text{PP (+ PR)}}{\text{pp}}$: telle est la *génération du maître* et la condition de bon plaisir.

Et pourtant, cela ne veut pas dire qu'avant ce moment, avant la maîtrise concaténatrice du PP sur le pp, *via* le PR, il n'y a aucun effort pour lier l'excitation. L'appareil psychique tente *aussi* de lier ses excitations « en partie », sans égard pour le PP et avant lui. Mais toujours sans s'opposer à lui, sans le contredire ou parler contre lui.

Cet « en partie » (*zum Teil*) reste bien indécis. L'enjeu est pourtant considérable et cette indécision peut brouiller la limite de tous les concepts ici engagés. En cas d'échec, la non-liaison produit des perturbations qui sont « analogues » (*analoge*) aux traumatismes d'origine externe. L'obscu-

rité, celle que Freud ne donne pas à remarquer, tient au fait qu'*avant* la maîtrise instituée du PP il y a *déjà* une tendance à la liaison, une poussée maîtrisante ou stricturante qui annonce le PP sans se confondre avec lui. Elle collabore avec lui sans en être. Une zone médiane, *différante ou indifférente* (et elle ne peut être différante qu'en étant indifférente à la différence oppositionnelle ou distinctive des deux bords), rapporte le processus primaire dans sa « pureté » (un « mythe » dit la *Traumdeutung*) au processus secondaire « pur », tout entier soumis au PP. Une *zone,* autrement dit une *ceinture* entre le pp et le PR, ni serrée ni desserrée *absolument,* toute en différance de stricture. La stricture différantielle d'une ceinture. Leur rapporté : $\frac{PP + PR}{pp}$. L'indécision apparente de cette ceinture ou de ce lacet détaché, voilà le concept de répétition qui agit tout ce texte. Tel concept, la conceptualité ou la forme conceptuelle de ce concept a l'*allure* de ce lacet à stricture différantielle. Plus ou moins serré, il passe comme un lacet (par exemple un lacet de chaussure) des deux cotés de l'objet, ici de *la* répétition.

Mais il n'y a jamais *la* répétition.

Tantôt la répétition, classiquement, répète quelque chose qui la précède, elle vient après — comme on dit par exemple que Platon vient après Socrate —, elle succède à un premier, un originaire, un primitif, un précédent, le répété lui-même dont on suppose qu'il est en lui-même étranger au répétitif ou au répétant de la répétition. Comme on imagine aussi qu'un récit rapporte quelque chose qui lui serait antérieur ou étranger, indépendant de lui en tout cas. Distinction classique, dans la répétition, du répété et du répétant ; et dans le récit ou la relation, du récité et du récitant, la « face » du répété ou du récité pouvant encore se diviser entre « référent » et « signifié ». Dans l'hypothèse classique, la répétition en général serait secondaire et dérivée.

Mais tantôt, selon une logique autre et non classique de la répétition, celle-ci est « originaire » et induit, par propagation illimitée de soi, une déconstruction générale : non seulement de toute l'ontologie classique de la répétition, avec toutes les distinctions rappelées à l'instant, mais de toute la construction psychique, de tout ce qui étaie les pulsions et leurs représentants, assure l'intégrité de l'organisation ou du corpus (psychique ou autre) sous la maîtrise du PP. Nous

rejoignons ici ce qui fut dit plus haut de l'*Ab-bauen*. Tantôt, par conséquent la répétition collabore à la maîtrise du PP, tantôt, plus vieille que lui, et se laissant même répéter par lui, elle le hante, le mine, le menace, le persécute en cherchant un plaisir délié qui ressemble, comme une bulle à une autre, à un déplaisir choisi dans son atrocité même.

Mais il n'y a pas de « tantôt... tantôt ». Comme dans l'épilogue ou l'arrière-boutique de *La Pharmacie de Platon*, « une répétition répète l'autre », et c'est toute la différance.

Elle aurait lieu, si elle a lieu, un seul lieu, *dans la zone*.

Deux logiques donc, à effet incalculable, deux répétitions qui ne s'opposent pas plus qu'elles ne se reproduisent identiquement et qui, si elles se répètent, répercutent la duplicité constitutive de toute répétition : c'est seulement si l'on tient « compte » de cette incalculable double bande de la répétition — et bien qu'elle ne soit pas *présentement* thématisée par Freud — qu'on a chance de *lire* le texte illisible qui suit immédiatement, le lire *comme illisible*.

Il semble vouloir dire ceci. La compulsion de répétition, chez l'enfant et dans les premiers moments de la cure, a un caractère « pulsionnel ». Quand elle se trouve « en opposition avec le PP », elle prend un caractère « démonique ». Tantôt la répétition « semble améliorer la maîtrise » (*Beherrschung*), tantôt c'est le contraire. On revient à l'exemple du jeu de l'enfant : son allure normalement répétitive contribue à la maîtrise, donne le plaisir lié à l'identification, à la reconnaissance et à l'appropriation du même (à l'intériorisation idéalisante dirions-nous dans le langage hegelien ou husserlien). Dans ce cas, celui de l'enfant, la répétition engendre le plaisir. Chez l'adulte, la nouveauté au contraire, dit Freud, est la condition du plaisir. Parmi tous les exemples qu'il en donne (jeu, pièce de théâtre, livre, etc.), celui du récit a peut-être une place de plus, la sienne et celle des autres dans lesquels il est nécessairement représenté. Devant la répétition, devant le rapport du rapporté de la scène, l'enfant en redemande inlassablement, efface la variante alors que l'adulte fuit — en tant qu'adulte du moins —, s'ennuie et cherche l'écart. Et quand cet adulte reproduit compulsivement la demande répétitive (par exemple en analyse et dans le transfert), il va au-delà du PP et se comporte en enfant. Il ne faudrait plus dire désormais, on sait pourquoi, qu'il *va au-delà* mais qu'il *revient en deçà* du PP. Les traces mnésiques refoulées, celles de ses premières expériences,

demeurent sans liaison, à l'état déchaîné, indomptables par les processus secondaires et leurs polices. La compulsion de répétition reste, certes, dans la névrose de transfert, une des premières conditions de l'analyse. Mais elle devient un obstacle si elle persiste et rend difficile la liquidation du transfert. Cette possibilité étant inscrite dans la structure transférentielle, la condition de possibilité pouvant devenir condition d'impossibilité, ce que nous avons dit plus haut de la scène d'héritage peut nous aider à mieux le comprendre : un transfert non liquidé, comme une dette non liquidée, peut se transmettre au-delà d'une génération. Il peut construire une tradition avec cette échéance reportée dans le ventre. On peut même ouvrir une tradition à cette fin, lui donner les formes nécessaires à cet effet et prendre tous les moyens de faire durer, laissée en sommeil, la menace ainsi enkystée. Quand Freud parle de démonique au sujet de l'obstacle thérapeutique, voire de la crainte devant la psychanalyse (on a peur de voir se réveiller quelque chose qu'on aurait mieux fait de laisser dormir), on peut aussi le rapporter au rapport qu'une tradition, par exemple celle du « mouvement » ou de la « cause » psychanalytique, entretient avec elle-même, avec l'archive de son propre démon. Mais le démonique n'est pas plus ou moins hérité, comme tel ou tel autre contenu. Il appartient à la structure de testament. Une scène d'héritage lui confère *a priori* son ascendant.

COURRIERS DE LA MORT

Silence de mort sur la mort. On n'en a pas encore parlé. A peu près la moitié du livre. La stricture différantielle de la répétition n'a pas requis qu'on dît mot de la mort. Mais de quoi a-t-on parlé ? Du plaisir ? Peut-être. Du rapport indécidable au plaisir en tout cas. Mais qu'est-ce que le plaisir dans ce cas ?

Rien de la mort, donc, jusqu'au moment où, s'interrogeant sur le rapport entre pulsion et répétition, Freud avance une hypothèse sur la nature de la pulsion en général, et peut-être même sur la vie organique en général. Il y a un « caractère » inscrit en toute pulsion et peut-être dans toute vie organique. Ce programme s'indique à la « trace », dit Freud, dans tout ce que nous avons suivi jusqu'ici. Quel serait ce trait de « caractère » ? Définition bien connue : « *Une pulsion* (Trieb) *serait donc une poussée* (Drang) *habitant au-dedans de l'organisme animé et visant à la restauration* (Wiederherstellung) *d'un état antérieur* auquel le vivant aurait dû renoncer sous l'influence de forces perturbatrices venues du dehors, une sorte d'élasticité organique ou, si on préfère, l'expression de l'inertie dans la vie organique. »

L'écriture programmatique, celle qui forme ce « caractère » que nous suivons à la « trace », se confond dans cette hypothèse avec celle d'une force, d'une poussée, d'une puissance pulsionnelle. Cette force du caractère s'écrit comme force. Mais aussi et *a priori* contre une autre force, venue du dehors, une contre force. La force d'inscription organise le champ dans un réseau de différences de forces. Le vivant n'est rien

d'autre que cette différentielle. Il se transmet et se « reproduit » comme tel.

La force « extérieure » qui perturbe la tendance immanente et produit en quelque sorte toute l'histoire d'une vie qui ne fait plus que se répéter et régresser, c'est ce qu'on appelle couramment la nature, le système de la terre et du soleil. Freud ne redoute pas de se voir reprocher ici l'allure « profonde », voire « mystique » de cette méditation. Mais les résultats recherchés sont ceux d'une « certitude » « sobre » et sans griserie.

Le détour s'élargit démesurément. Je veux dire l'*Umweg*. Nous avions déjà rencontré, dès le premier chapitre, cette valeur de *Umweg*. Il s'agissait alors des rapports entre PP et PR. Ici la détermination du détour dans la démarche serait plus générale. Elle déborderait celle du premier chapitre et lui donnerait son assise. L'*Umweg* ne différerait pas en vue du plaisir ou de la conservation (relais du PR au service du PP), mais en vue de la mort ou du retour à l'état inorganique. L'*Umweg* du premier chapitre ne constituerait qu'une modification interne, secondaire et conditionnée de l'*Umweg* absolu et inconditionnel. Il serait au service de l'*Umweg* général, du pas de détour qui reconduit toujours à la mort. *Reconduit* — car là encore il ne s'agit pas d'aller mais de revenir. C'est cette double détermination que j'avais assignée au « mot » de différance avec un *a*. Il s'ensuit également que l'*Umweg* n'est pas une espèce dérivée du chemin ou du pas. Ce n'est pas une détermination de passage, une définition plus étroite ou resserrée du passage, c'est le passage. (Le) *Weg* (est) *Umweg* dès le premier pas du pas. Et rappelez-vous au passage : *weg*, l'adverbe, signifie aussi « au loin ». On peut l'entendre comme un ordre, une demande ou un désir : *fort !* au loin !

Mais tout cela ne va pas de soi : bien entendu. Il y faut plus d'un angle. La fin du vivant, son but et son terme, c'est le retour à l'inorganique. L'évolution de la vie n'est que détour de l'inorganique en vue de lui-même, une course à la mort. Elle épuise les courriers, de poste en poste, et les témoins et les relais. Cette mort s'inscrit comme une loi interne et non comme un accident de la vie (ce que nous avions appelé la loi de supplémentarité dans les marges de *La Logique du vivant*). C'est la vie qui ressemble à un accident de la mort ou à un excédent de mort, dans la mesure où elle « meurt pour des raisons internes » (*aus inneren*

Gründen). Nous avions situé ce texte de Nietzsche qui disait de la vie qu'elle est une espèce bien rare de la mort.

Mais Freud doit aussi rendre compte des pulsions conservatrices qu'il reconnaît à tout vivant, celles-là même qui motivent le recours à des processus répétitifs. Si la force de mort est si intérieure et si générale, pourquoi ce détour conservateur ? Pourquoi passer ce chemin, ce *Weg* comme *Umweg ?* Pourquoi ce pas de mort labyrinthique ? Pourquoi la mort fait-elle angle avec elle-même en ce pas ?

Devant le risque de contradiction, la spéculation freudienne sur le *pas-de-plus* opère en deux temps. *Premièrement*, le détour pulsionnel dans sa forme conservatrice, le conservateur de la pulsion est un processus *partiel*. Il y a des « pulsions partielles » (*Partialtriebe*). *Deuxièmement*, aussi confiant dans la distinction du dehors et du dedans que dans celle de la partie et du tout, Freud détermine alors le sens final de ces « pulsions partielles » de conservation : leur mouvement *tend* à assurer que le chemin (*Weg-Umweg*) vers la mort, le pas de mort répondra à des possibilités internes, « immanentes ». Les pulsions partielles sont *destinées* à *assurer* que l'organisme meure *de sa propre mort*, qu'il suive son propre chemin vers la mort. Qu'il s'y rende de son propre pas, à la mort (*eigenen Todesweg*). Que soient tenues loin de lui (*weg !* dirait-on, *fernzuhalten*, dit-il) toutes les possibilités de retour à l'inorganique qui ne lui seraient pas « immanentes ». Le pas doit se passer en lui, de lui à lui, entre lui et lui-même. Il faut donc éloigner le non-propre, se réapproprier, faire revenir (*da !*) jusqu'à sa mort. S'envoyer le message de sa propre mort.

Telle serait la fonction de ces pulsions partielles : aider (fonction auxiliaire) à mourir de sa propre mort, aider (fonction d'assistance : assister dans la mort) à ce que la mort soit un retour au plus propre, au plus proche de soi, comme à son origine, selon un cercle généalogique : s'envoyer. L'organisme (ou toute organisation vivante, tout « corpus », tout « mouvement ») se conserve, s'épargne, se garde à travers toute sorte de relais différenciés, de destinations intermédiaires, de correspondances à court ou long terme, de court ou long courrier. Non pas pour se garder de la mort ou contre la mort, seulement pour éviter une mort qui ne lui reviendrait pas, pour couper à une mort qui ne serait pas la sienne ou celle des siens. Il se garde dans le détour du pas, dans le pas de détour, contre l'autre qui

pourrait encore lui voler sa mort. Il se garde de l'autre qui pourrait lui donner la mort qu'il ne se serait pas donnée lui-même (car c'est une théorie du suicide en différé ou par correspondance), la mort qu'il ne se serait pas annoncée, signifiée d'un arrêt, d'une lettre ou d'un faire-part plus ou moins télégraphique dont il serait à la fois l'émetteur, le récepteur et le transmetteur, d'un bout à l'autre du trajet et en tous sens le *facteur*. Destinateur et destinataire de la nouvelle, téléguidant son legs, l'autotéléguidant, il veut sonner son propre glas, il veut l'impossible. La pulsion du propre serait plus forte que la vie *et* que la mort. Il faut alors déployer les implications d'un tel énoncé. Si, auto-téléguidant son propre legs, la pulsion du propre est plus forte que la vie et plus forte que la mort, c'est que, ni vive ni morte, sa force ne la qualifie pas autrement que par sa propre pulsivité et cette pulsivité serait cet étrange rapport à soi qu'on appelle rapport au propre : la pulsion la plus pulsive est la pulsion du propre, autrement dit celle qui tend à se réapproprier. Le mouvement de réappropriation est la pulsion la plus pulsive. Le propre de la pulsivité est le mouvement ou la force de réappropriation. Le propre est la tendance à s'approprier. Quelle que soit la combinatoire de ces tautologies ou de ces énoncés analytiques, jamais on ne peut les réduire à la forme S *est* P. Chaque fois, avec la pulsion, la force ou le mouvement, la tendance ou le *telos*, il faut y maintenir un écart. Cela interdit à la pulsion du propre d'être désignée par une expression pléonastique définissant le simple rapport à soi du dedans. L'hétérologie est de la partie et c'est pourquoi il y a force et c'est pourquoi il y a legs et scène d'écriture, éloignement de soi et délégation, *envoi*. Le propre n'est pas le propre et s'il s'approprie c'est qu'il se désapproprie — proprement, improprement. La vie la mort ne s'opposent plus en lui.

Correspondance, ici, entre deux qui, selon les apparences et les critères communs, ne se sont jamais lus, encore moins rencontrés. Freud et Heidegger, Heidegger et Freud. Nous nous déplaçons dans l'espace balisé par cette correspondance historique — et j'ai au fond de moi la certitude que les deux « textes » qui s'indiquent de ces noms propres et, bien sûr, les débordent largement, pour les raisons autour desquelles je m'affaire ici, sont préoccupés l'un de l'autre, passant tout leur temps à se déchiffrer, à se ressembler comme on finit par ressembler à l'exclu ou au mort dans le deuil absolu.

Ils n'ont pas pu se lire — donc ils ont passé tout leur temps et épuisé toutes leurs forces à le faire. Laissons, il y a mille manières de régler des comptes avec Freud et Heidegger, entre Freud et Heidegger. Peu importe, cela se fait de toute façon sans qu'on y ait la moindre initiative.

Tout reste à faire pour poser la question de ce qu'*il y a* dans un texte quand on prétend en délimiter le « corpus ». Penser *à la trace,* ce devrait être, depuis assez longtemps, reconsidérer les évidences tranquilles du « il y a » et « il n'y a pas » « dans » un « corpus » en excédant, à la trace, l'opposition du présent et de l'absent, la simplicité *indivisible* du *limes* ou du trait marginal, le simplisme du « ceci a été pensé » ou « cela n'a pas été pensé », le signe en est présent ou absent, S est P. On serait alors tenu de réélaborer de fond en comble toutes les valeurs, elles-mêmes distinctes (jusqu'à un certain point) et souvent confondues de l'*impensé,* du *non-thématisé,* de l'*implicite,* de l'*exclu* sur le mode de la *forclusion* ou de la *dénégation,* de l'*introjection* ou de l'*incorporation,* etc., silences qui travaillent d'autant de traces un corpus dont elles paraissent « absentes ». Entre « Freud » et « Heidegger » on éviterait ainsi les décrets d'incompatibilité ou d'hétérogénéité, d'intraductibilité ; ces décrets sont toujours accompagnés d'une sentence hiérarchisante : ils prennent souvent prétexte des effets de la *Daseinsanalyse* ou, de l'autre côté, des improvisations philosophiques de Freud ou de tels de ses héritiers. Inversement, on éviterait des assimilations ou des passages opportunistes, et d'accroître le poids d'une *auctoritas* en garantissant une démarche par l'autre. Car ce sont en effet deux démarches occupées de démarche, chacune à sa manière, chacune selon son propre pas, et deux chemins en chemin d'éloignement, performant l'éloignement (*weg !*), chacune s'éloignant et s'envoyant de son propre pas. Pourquoi « notre » « époque » n'a-t-elle plus rien à quoi se suspendre qu'au mouvement cheminant d'un pas ? Pourquoi le pas d'un démarcheur serait-il aujourd'hui la dernière instance ? Et pourquoi le *Dasein,* le « nôtre » aurait il à se constituer en démarcheur ? Toutes ces questions et toutes ces voies se croisent-elles au moment et au lieu où la pensée du propre l'emporte sur toutes les distinctions et oppositions ?

« Il reste que l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière. » Il ne veut mourir qu'à sa guise : *nur auf* seine Weise *sterben will*. Voilà ce qui reste : il reste (*es erübrigt*) que l'organisme ne veut mourir qu'à sa guise, seulement (*nur*) à sa guise. Non pas un peu à sa guise, un peu à celle de l'autre : seulement à la sienne. Et si c'est ce qui reste, la seule certitude à laquelle revenir, c'est que l'organisme lui-même, au fond, on ne sait pas ce que c'est en dehors de ça ou avant ça : qu'il est ce qui ne veut mourir qu'à sa manière et non, pas même un peu, d'une autre. Et les « pulsions partielles » l'assistent, elles sont *là*, destinées, appelées à veiller à ce que lui, l'organisme, le corpus vivant, meure proprement. Il n'est d'ailleurs pas *là*, lui, le corpus vivant, il n'est rien d'autre en dehors de cette demande et de ce mandat : que je meure proprement, vivement que je meure proprement et que ma mort me revienne, comme ce mandat. Mander c'est cela.

Ne pas y aller droit mais avoir droit à sa propre mort et l'assumer, se charger de la commande comme d'un message ou d'une mission. Ce qu'on a traduit par « authenticité » du *Dasein* assumant « résolument » son être-pour-la-mort, dans la temporalité originaire (non « vulgaire ») de son « souci », c'était aussi une certaine qualité du rapport au propre : l'*Eigentlichkeit* assumée. Au-delà des catégories métaphysiques de sujet, de conscience, de personne, au-delà des catégories métapsychologiques qui ne seraient, pour détourner un peu le mot de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, que des conversions de la métaphysique, ce mouvement de propriation reviendrait au *Da* du *Sein* et au *Da* du *Dasein*. Et l'analytique existentiale du *Da-sein* est inséparable d'une analyse de l'é-loignement et de la proximité qui ne serait pas si étrangère à celle du *fort : da*, telle du moins que nous la lisons ici. Et que nous pouvons suivre à la trace jusqu'à ce rapport à sa propre mort comme condition d'authenticité (*Eigentlichkeit*). Quand Freud parle de *Todestrieb, Todes ziel, Umwege zum Tode*, et même d'un « *eigenen Todesweg des Organismus* », il dit bien la loi de la vie la-mort comme loi du propre. La vie *et* la mort ne s'opposent que pour la servir. Par-delà toutes les oppositions, sans identification ou synthèse possible, il s'agit bien d'une *économie* de la mort, d'une loi du propre (*oikos, oikonomia*) qui gouverne le détour et cherche inlassablement l'événement propre, sa propre propriation (*Ereignis*) plutôt que la vie *et* la mort, la vie *ou* la mort. L'allongement ou l'abrégement du détour

seraient au service de cette loi proprement économique ou écologique du soi-même comme propre, de l'auto-affection auto-mobile du *fort : da*. Tout ce que Freud risque au sujet du temps dans ces parages, ne faut-il pas le rapporter à la structure auto-affective du temps (ce qui s'y donne à recevoir n'est aucun étant-présent) telle qu'elle est décrite dans les *Leçons sur la conscience interne du temps* de Husserl ou le *Kantbuch* de Heidegger ? Nous aborderons ce problème pour lui-même dans un autre contexte problématique[4]. Les mesures d'allongement ou d'abrégement n'ont aucune signification « objective », elles n'appartiennent pas au temps objectif. Elles n'ont de valeur qu'au regard du soi-même qui s'apostrophe et s'appelle comme un autre dans l'auto-affection. Il faut avant tout s'auto-affecter de sa propre mort (et le soi-même n'existe pas avant tout, avant ce mouvement d'auto-affection), faire que la mort soit l'auto-affection de la vie ou la vie auto-affection de la mort. Toute la différance se loge dans le désir (le désir n'est que cela) de cette auto-télie. Elle s'auto-délègue et n'arrive qu'à se différer elle-même en (son) tout-autre, en un tout-autre qui devrait n'être plus le sien. Plus de nom propre, pas de nom propre qui ne s'appelle ou n'en appelle à cette loi de l'*oikos*. Dans la garde du propre, au-delà de l'opposition vie/mort, son privilège est aussi sa vulnérabilité, on peut même dire son impropriété essentielle, l'exapropriation (*Enteignis*) qui le constitue. Il sert d'autant mieux la « propriation » qu'il n'est propre à personne et n'appartient surtout pas à son « porteur ». Ni à son « facteur ». Pas plus que les discours auxquels nous affectons ici de nous référer. Le désir de l'idiome, rien n'est moins idiomatique. J'ai bien parlé, je crois, de Freud et de Heidegger, de leur irremplaçable signature, mais le même se dit, d'une autre manière, selon un autre cheminement propre, un autre pas, sous la signature de Rilke ou de Blanchot, par exemple. Le nom propre ne vient pas à s'effacer, il vient à s'effacer, en s'effaçant, il ne vient que dans son effacement ou, selon l'autre syntaxe, *il revient à s'effacer. Il n'arrive qu'à s'effacer.* Dans son inscription même, *fort : da*. Il se garde de lui-même et ça donne le « mouvement ». Ça envoie.

Cette valeur de *garde* (que Heidegger rappelle à sa vérité de vérité *bewahren, Wahrheit*, etc. — et à la vérité

4. *Donner le temps* (en préparation, à paraître plus tard).

comme non-vérité, *Un-Wahrheit*) se trouve alors rassemblée, gardée, dans toute sa polysémie ou toute sa polymétaphoricité, en particulier dans le code stratégico-militaire, au moment où Freud définit les pulsions conservatrices. Ce sont les gardiens de la vie mais du même coup les sentinelles ou les satellites de la mort. Les sentinelles de la vie (*Lebenswächter*) veillent sur la vie, la surveillent, gardent et regardent, montent la garde auprès d'elle. Elles l'assistent. Mais ces mêmes pulsions sont « originairement » des « gardes » ou des « satellites » (*Trabanten*) de la mort. Elles le sont originairement, autant dire qu'elles l'ont été (*sind ursprünglich Trabanten des Todes gewesen*) et ne peuvent pas, sous ce changement de signe, ne pas rester fidèles à leur *destination* première. Satellites de la vie la mort. Le mot « satellite » est emprunté au code de l'armée, du complot ou des services secrets. Garde du corps ou escorte du prince, le *satelles* est une sorte de complice mineur (*ministre*) mais indispensable dans l'ombre où il se tient, en général armé. Il a quelque chose de louche et d'inavouable. Le terme est toujours pris « en mauvaise part », rappelle Littré : « Tout homme armé qui est aux gages et à la suite d'un autre, pour exécuter ses violences, pour servir son despotisme. » Aux gages et à la suite, c'est bien cela. Ces « pulsions » sont des satellites de la-vie-la-mort, du contrat secret qui lie l'une à l'autre. Ce sont des agents au service plus ou moins obscur, secret ou clandestin d'une puissance absolue, corps dépêché en délégation, en détachement avant-coureur, corps légués et détachés — partiels donc, toujours — envoyés en mission, courriers ou émissaires dont la mouvance obéit à la révolution d'un plus grand corps, d'un autre corps magistral, d'un astre qui peut parfois être mort, qui est en fait le mort, à moins qu'il ne fasse le mort, ou la morte. Et qu'il ne mime le désastre.

Ce qui garde la vie reste dans la mouvance de ce qui garde la mort. Il s'agit autant de garder la mort que de s'y exposer, de garder la mort pour sauver sa propre mort, la mort du vivant (*sauf en elle*) à sa guise (*auf seine Weise*) et à son rythme. L'idée même du rythme, qui n'a aucun sens « objectif », doit se régler sur ce qu'il faut ici *garder*. L'organisme défend par exemple son rythme contre cela même qui pourrait lui interdire d'atteindre son propre but par des « chemins écourtés » (*auf kurzem Wege*) et, « pour ainsi dire, par un court-circuit » (*durch Kurzschluss sozusagen*).

Ce qui compte, c'est moins le *telos* que le rythme de la différance et l'allure du pas.

Il faut : garder de la mort ou garder de la vie. Telle est la syntaxe de cette vigilance en vérité. La sentinelle de vie ayant à devenir ce qu'elle aura été « originairement », courrier de mort, tout change de signe à chaque instant. Cette vacillation s'expose de façon plus apparente, plus thématique, dans *Das Unheimliche*. Rien de surprenant. *Heimlichkeit* est aussi le nom allemand de ce que nous visons ici par « loi économique du propre » ou de la « maison », de la domesticité, avec sa généalogie du propre familial, de sa « clientèle » et de sa « parentèle ».

Comme la sexualité en général, la différence sexuelle joue sa partition selon la même économie. Tardivement survenue dans l'histoire, elle n'en serait pas moins active « au tout début ». Et dès lors son « travail d'opposition » (*Gegenarbeit*) aurait toujours déjà commencé contre le « jeu des pulsions du-moi » (nous avions interrogé dans ce sens *La Logique du vivant* parfois contre ses énoncés manifestes au sujet de la sexualité tard-venue, venue, comme la mort elle-même « en supplément » — c'est le mot de Jacob). C'est une carte des trajets et un relevé des différances de rythme que dresse Freud. Rythme différantiel et non « alternant » comme dit la traduction française pour « *Zauderrythmus* ». *Zaudern,* c'est hésiter, certes, mais surtout *temporiser,* différer, retarder. Un groupe de pulsions se précipite en avant pour atteindre le but final de la vie le plus tôt possible. Mais, division du travail, un autre groupe revient prendre place en arrière du même chemin (*dieses Weges zurück*) pour refaire le trajet et « allonger ainsi la durée du voyage » (*so die Dauer des Weges zu verlängern*). Entre les deux groupes, sur la même carte, un réseau ordonne, plus ou moins bien, plus ou moins régulièrement, les communications, les transports, les « petites » et « grandes vitesses », les aiguillages, les relais et les correspondances. On peut décrire ce grand ordinateur dans le code du réseau ferroviaire ou du réseau postal. Mais l'unité de la carte est toujours problématique, et même l'unité du code à l'intérieur de l'ordinateur.

La structure *exappropriatrice* est donc irréductible et indécomposable. Elle donne barre au refoulement. Elle empêche toujours la réappropriation de se refermer ou de s'accomplir en cercle, cercle économique ou cercle de famille. Pas de progrès, pas de progressivité de l'homme. Et si, pour conclure, Freud « cite » encore le Poète, c'est pour laisser la parole à Méphisto. Le nom propre de Méphisto est curieusement omis dans la traduction française qui donne seulement la référence de *Faust I*. La pulsion refoulée « *ungebändigt immer vorwärts dringt* » : indisciplinée, intraitable, indomptée, ne se laissant lier ou bander par aucun maître, elle pousse toujours de l'avant. C'est que le chemin de retour (*Der Weg nach rückwärts...*) est toujours à la fois déplacé et « barré » (*verlegt*) par un refoulement. Celui-ci n'affecte pas le *Weg* ou le *pas* du dehors, il en est la démarche même et se trouve d'avance *unterwegs*, en chemin. Tout le livre est rythmé par une rhétorique du « *zurück* ».

Nous atteignons la fin du chapitre V. On pourrait croire enfin l'« hypothèse » confirmée : il semble bien qu'il existe (qu'*il y ait* plutôt, car cela ne saurait exister ou se présenter comme tel) un pas au-delà du PP et, développée dans la logique de la compulsion de répétition, une pulsion de mort.

Or il n'en est rien. Une fois de plus Freud se dit insatisfait. Insatisfait par ce discours sur l'insatisfaction. Constat dressé à l'ouverture du chapitre suivant (VI). Pas de satisfaction. La conclusion du chapitre précédent « ne nous satisfera pas » (*wird uns... nicht befriedigen*). A cette étape, l'insatisfaisant se rassemble sous la forme suivante et c'est encore une hypothèse : deux groupes de pulsions, les « pulsions du moi » et les pulsions sexuelles. Les premières, tout en obéissant à une logique de la répétition conservatrice, régressive et mortifère, chercheraient à revenir de la première animation à l'inanimé. Les secondes, tout en reproduisant des états originaires, chercheraient, par la fusion de deux cellules germinales, à léguer la vie et à lui donner l'apparence de l'immortalité.

Freud entreprend alors de questionner, d'un point de vue qu'il veut « scientifique », cela même qui formait l'axe du chapitre précédent, à savoir cette valeur d'*immanence* : la

mort comme nécessité interne de la vie, le « chemin propre vers la mort ». Question critique du savant : et si cette prétendue propriété, plus littéralement cette valeur d'immanence de la mort à la vie, si cette domesticité familière de la mort n'était qu'une croyance consolatrice ? Et si c'était une illusion destinée à nous rendre, comme dit encore le Poète, « supportable le fardeau de l'existence » (« *um die Schwere des Daseins zu ertragen* ») ? A le rendre plus supportable comme *Anankè* qu'il ne le serait comme accident ou hasard ? Traduisons : et si l'authenticité propre au *Dasein* comme *Sein zum Tode,* si son *Eigentlichkeit* n'était que le leurre d'une proximité, d'une présence à soi (*Da*) du propre, fût-ce dans une forme qui ne serait plus celle du sujet, de la conscience, de la personne, de l'homme, de la substance vivante ? Et si c'était justement le *poème,* le poétique même, cette mort immanente et propre à la vie ? Un grand poème narratif, la seule histoire qu'on se raconte toujours, qu'on s'adresse à soi même, la poétique du propre comme réconciliation, consolation, sérénité ? La seule « croyance » aussi, ou plutôt contre-croyance car cette croyance n'est pas originaire. Voyez, dit Freud, les « peuples primitifs ». L'indice de la normalité originaire n'est pas cette fois l'enfant mais le « primitif » : celui-ci croit si peu à la mort *naturelle* qu'il l'attribue toujours à l'agressivité de l'ennemi. Toute mort est un meurtre. La logique de cet argument était à l'œuvre dans *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915) : l'inconscient est devant la mort comme le primitif, il ne la connaît pas, il n'y croit pas, il l'ignore comme la négation. L'angoisse devant la mort, précisera *Inhibition, symptôme et angoisse,* n'a pas de contenu *propre,* justement, c'est l'analogon de l'angoisse de castration. Ceux qui jugent cet argument incompatible avec ce qu'ils croient être la thèse de la « pulsion de mort » doivent se reporter à cette articulation syntaxique de l'athèse, au lieu précis que nous reconnaissons en ce moment.

Nous sommes alors entraînés dans le détour biologiste par la génétique de l'époque. C'est la seule partie dont Freud ait reconnu qu'elle n'était pas encore rédigée à la mort de sa fille—mère de son petit-fils. Ces quelques pages se relisent d'elles-mêmes en regard de *La logique du vivant* et de ce que nous y avions naguère accentué : quant à la mort (immanente ou non), quant à la sexualité (originaire ou tardive) des protozoaires (immortels ou non) et quant à la logique

du « supplément » dont nous avons reconnu le programme inéluctable. Dans leurs schémas principiels, les deux livres restent étonnamment contemporains. Le contenu nouveau des acquis scientifiques et des découvertes positives n'a pas, depuis 1920, déplacé le moindre élément conceptuel dans la position des problèmes, les types de question, de réponse ou de non-réponse.

Un modèle génétique intéresse particulièrement Freud. Je dis bien « modèle » pour renouer avec notre problématique initiale et parce que Freud parle bien d'« analogie inattendue » (*unerwartete Analogie*), de ressemblance ou de parenté frappante (*auffällige Ähnlichkeit*), de « concordance signifiante » (*bedeutsame Übereinstimmung*) (aussi signifiante, murmurez-vous, que l'*Übereinstimmung* entre le grand-père et sa fille dans l'interprétation du o-o-o-o). Le modèle génétique qui fascine Freud, c'est celui que propose Weismann. Dans la morphologie de la substance vivante, il distingue le *soma,* corps abstrait du matériau sexuel et héréditaire, et le *plasma germinatif* qui sert à la conservation et à la propagation de l'espèce. Le corps *abstrait*, dissocié de toute valeur d'héritage, est mortel. Il est condamné à mort. C'est en quelque sorte le corps du corps. En revanche la puissance germinale du plasma est immortelle.

Les limites de l'analogie n'échappent pas à Freud. Weismann réserve en effet cette dualité aux organismes multicellulaires pour lesquels seuls la mort serait naturelle, alors que les protozoaires seraient « potentiellement immortels ». Mais malgré ces limites, l'analogie paraît recevable à Freud. Son schéma dualiste correspond à la distinction entre pulsions de mort et pulsions de vie. C'est en ce lieu qu'il est fait allusion au havre de la philosophie schopenhauerienne selon laquelle la mort serait le « résultat propre » (*eigentliche Resultat*) de la vie, et la pulsion sexuelle l'incorporation de la volonté de vivre.

Et pourtant, alors même qu'il agrée l'analogie « scientifique », Freud paraît toujours insatisfait de sa démarche. Il propose, une fois de plus, d'avoir la « hardiesse » de « faire un pas de plus », « *einen Schritt weiter zu gehen* ». Les pas de plus se laisseront-ils compter ?

Le modèle biologique pouvait déjà induire une tentation : le transporter aussi dans ce qui fait œuvre en un corpus, dans ce qui s'hérite ou ne s'hérite pas dans une tradition. Par exemple le « mouvement » analytique. On y discernerait alors le corps du corps, le corps abstrait ou le corps mortel, celui dont on n'hérite pas et à qui rien ne revient. Et puis l'autre, etc. Freud ne nous y aide-t-il pas ? Il semble d'abord détourner ce modèle vers une métaphore politico-psychanalytique : l'association vitale de cellules pour entretenir la vie de l'organisme. L'Etat ou la société multicellulaire garde la vie au-delà de la mort de tel ou tel sujet. Socius primitif, contrat originaire, « naturel » : la copulation sert à la reproduction et au rajeunissement des autres cellules.

On *pourrait* alors jouer à la métaphore transférentielle, transférer le transfert et comparer, *übertragen* dit Freud, la théorie psychanalytique de la libido à ces cellules bio-politiques. Présentes dans chaque cellule, les deux pulsions (vie, mort) neutralisent en partie les effets de pulsion de mort dans les autres cellules qu'elles maintiennent en vie, à l'occasion en poussant la chose jusqu'au sacrifice d'elles-mêmes. Ce sacrifice serait, bien sûr, ordonné au grand calcul, à la grande économie de l'héritage. A l'héroïsme altruiste de certaines cellules qui se mettent tout à coup à ressembler à des « deuxième classe » de la guerre de 14, côté autrichien, bien sûr (du côté des deux fils dont Freud attendait qu'on lui annonçât la mort), et vulnérables aux névroses traumatiques. A ces cellules décorées au plus près du front s'opposent les autres, les « narcissiques » qui gardent pour elles toute leur libido. Elles refusent d'en transférer la moindre partie sur un objet quelconque. Elles se la gardent éventuellement pour une activité constructive (par exemple l'art, la science, l'institution en général) et sublime. Freud à ce point n'exclut pas que les tumeurs malignes, si destructrices pour l'entourage, soient en ce sens « narcissiques » : elles s'augmentent, s'autorisent, se multiplient de façon déchaînée, à la fois plus invulnérables et plus offertes aux « blessures narcissiques » en ce qu'elles induisent à prolifération. Elles s'autonomisent, se délivrent, sans égard pour les autres cellules ou pour la totalité de l'organisme, des droits d'auteur et de succession après s'être retirées de tout et abritées à l'arrière du front. Hypothèse qu'il faut recevoir, bien entendu, de la bouche de Freud.

Toute cette stratégie « maligne » exploite et perturbe, on

le sait, les réseaux de communication ou d'information génétique, les aiguillages et les chiffres de son code graphique.

Deux pages après le « pas de plus » (*einen Schritt weiter*), un « nouveau pas » (*der nächste Schritt*) a suivi, prescrit par le concept de narcissisme. Le précédent nous avait laissés « piétiner ». Celui-ci tient à la découverte d'une libido tournée vers le Moi, quand il devient un objet sexuel, et même le plus important des objets sexuels. Freud se réfère à *L'introduction du narcissisme* (1914). Or si une telle libido existe, l'opposition est levée entre pulsion du moi (mortifère) et pulsion sexuelle (procréatrice). Cette oppositon n'a plus en tout cas de valeur qualitative, elle correspond seulement à une différenciation topique.

Le risque de cette nouveauté, c'est le risque *moniste*. Il faut à cette époque lui donner un nom propre : la dissidence jungienne. Toute pulsion serait sexuelle ou libidineuse. On doit reconnaître que l'alternative oppositionnelle entre dualisme et monisme, celle qui semble passionner Freud dans ce contexte, appartient à un schéma bien simpliste (comme le concept de narcissisme lui-même) au regard de la stricture différantielle qu'on a pu déchiffrer dans la lecture athétique de *Au-delà*... La dureté tranchante avec laquelle Freud réaffirme le dualisme à l'intérieur de ce schéma oppositionnel, le dogmatisme du ton, l'incapacité de faire plus qu'affirmer, tout cela est lisible à même sa rhétorique et montre bien que sa stratégie est inintelligible hors d'un certain état du « mouvement » et de la « cause » psychanalytiques, hors de la grande scène des droits de succession qui se joue alors. On la connaît mieux aujourd'hui, du moins quant aux « faits » et quant au duel avec Jung. Mais comme elle continue, n'en doutons pas, on ne peut la déchiffrer sans s'y engager de quelque manière. Et il faut bien dire que le dogmatisme freudien — quoi qu'il en soit de l'autre côté — a été très fidèlement, souvent très aveuglément hérité dans cette sombre affaire.

« Notre conception était dès le début *dualiste* et elle l'est de façon encore plus tranchante (*schärfer*) aujourd'hui depuis que nous avons désigné les contraires non plus comme pulsions du moi et pulsions sexuelles mais comme pulsions

de vie et pulsions de mort. La théorie de la libido de Jung est au contraire moniste... »

Or Freud argumente-t-il, contre Jung ? Dans un compromis dont la complexité théâtrale et rhétorique mériterait une analyse très fine, Freud mêle un entêtement enfantin à l'objectivisme d'un homme de science passionné. L'un dit : je ne céderai pas d'un pied ou d'un pouce, je continuerai, je recommencerai, surtout pas de monisme, Jung *fort ! weg !* Mais l'autre reconnaît : il est vrai que pour le moment, et c'est bien dommage, le dualisme dont je ne démordrai pas ne peut faire l'objet d'aucune démonstration scientifique, il faut attendre, c'est seulement un soupçon, une hypothèse (*wir vermuten*), une présomption, une présupposition. On peut conjecturer, dit-il, que d'autres pulsions que les pulsions libidinales de conservation sont à l'œuvre. Il faudrait le prouver. « Il est regrettable que l'analyse du Moi ait si peu progressé (*fortgeschritten*) que cette preuve reste pour nous si difficile. » Et sans la moindre utilité, deux fois dans le même paragraphe, la même vague et redondante rhétorique avance le soupçon, la nécessité de supposer et l'impératif de prouver, puis elle se retire : malheureusement, *il est bien regrettable* que jusqu'ici nous n'ayons pu démontrer que l'existence de pulsions libidinales (*Es ist zu bedauern... Es bleibt misslich...*). Autrement dit, il est bien regrettable qu'à défaut de pouvoir démontrer nos hypothèses, les seules démonstrations dont nous soyons assurés restent en somme au service de Jung, *du moins pour l'instant,* risquant ainsi d'égarer le mouvement et de séduire la succession. Mais comme il ne saurait être question d'établir la succession en trahissant l'idéal de scientificité, il faut encore travailler à la preuve. L'héritage (institutionnel) doit être assuré (sûr et certain), donc imprenable. La « cause » doit donc se confondre avec celle de la science, c'est sa meilleure chance de survie, le droit de succession le plus infaillible, l'ultime solidité, la meilleure fiabilité des bagues, anneaux, alliances, etc.

Alors on essaie encore, une fois de plus, un pas de plus ? Allons. Freud est décidé à ne négliger aucune « promesse » de démonstration. Or la composante sadique des pulsions sexuelles lui promet quelque chose. Elle a été découverte depuis longtemps (*Trois Essais...,* 1905), à une époque et dans un contexte dont l'énigme actuelle était absente. Tout était différent, l'état de l'élaboration théorique, la méta-

psychologie, l'économie de la famille et du mouvement. La composante sadique peut pourtant rendre aujourd'hui un service inédit, dès lors qu'on la réinscrit dans une nouvelle analyse du Moi. Ne peut-on en effet s'autoriser à une hypothèse selon laquelle la composante sadique serait « proprement une pulsion de mort » (*eigentlich ein Todestrieb*) arrachée, extorquée au Moi sous l'influence de la libido narcissique ? Appartenant originairement au Moi, le sadisme ne viendrait à apparaître comme tel qu'une fois retourné ou détourné sur l'objet. C'est alors seulement qu'il se mettrait « au service » de la fonction sexuelle. Au passage, mais seulement au passage et en apparence, il rendrait service au jungisme moniste en se dissimulant sous la forme libidinale. Il desservirait en apparence la cause dualiste et c'est pourquoi il faut la restituer à sa nature essentielle et à son origine authentique : *eigentlich ein Todestrieb*.

C'est un peu gros, du moins dans le geste et le processus rhétorique. Nous n'aurions plus à chercher, la thèse serait démontrée. Mais Freud alors éloigne la certitude, une fois de plus. Il vient d'évoquer l'ambivalence amour-haine qui porte témoignage, dans la vie amoureuse, d'un sadisme originaire préservé de toute modération et de tout mélange. Il vient de rappeler que son hypothèse pourrait attester l'existence d'une pulsion de mort, différée certes (*verschobenen*), relayée et déplacée, mais exemplaire. Or dès la phrase suivante, objection : cette interprétation doit être *éloignée* parce qu'elle est, précisément, trop *éloignée* (*entfernt*), sous cette forme, de l'évidence intuitive, et elle produit une impression mystique (... *diese Auffassung von jeder Anschaulichkeit weit entfernt ist und einen geradezu mystischen Eindruck macht*). Et puis on a l'air d'improviser pour sortir de l'« embarras ». Première occurrence de ce mot (*Verlegenheit*). Pourtant cet argument était déjà disponible à une époque où nous ne connaissions pas, enchaîne-t-il, cet « embarras » (deuxième fois). La preuve que l'argument du sadisme pourrait être réapproprié à notre service et tourné vers nous (sous-entendu contre Jung), c'est le masochisme. Dès le départ nous l'avions conçu comme une pulsion partielle et complémentaire du sadisme dans son retour contre le Moi propre (*Rückwendung... gegen das eigene Ich*). Ce tour de plus (*Wendung*), ce retour sur « moi » ou à « moi » n'est pas autre chose que le tour qui tourne la même pulsion vers l'objet. Seule correction apportée

depuis : le masochisme peut être primaire. Comme c'est une correction de taille, comme du coup elle prouve trop ou trop peu mais opère en tout cas autrement que comme un tour supplémentaire et dérivé, Freud ne l'exploite pas, il la renvoie ou la laisse tomber, décidant sans autre transition de revenir (*Aber kehren wir... zurück*) aux pulsions qui gardent la vie. Il laisse tomber, comme la note en bas de page qui ponctue la fin de cet acte : « Tous ces efforts [ceux de Sabina Spielrein et de A. Stärcke, qu'il vient d'évoquer] témoignent bien, comme dans ce texte-ci, de l'urgence qui pousse vers une élucidation qui n'a pas encore été atteinte dans la théorie des pulsions. »

TRAFIC D'HÉRITAGE : LA DETTE DE PLATON

Fort : da. Un nouvel effort pour éloigner encore le PP après l'avoir fait ou laissé revenir, un nouvel effort pour rapprocher la pulsion de mort qui *vient* toujours *de partir*. Les pulsions conservatrices de la vie, par exemple chez les protozoaires, n'illustrent-elles pas le principe du Nirvana, la tendance à l'abaissement, voire à la suppression de toute tension, c'est-à-dire, Freud le souligne, de toute « différence » ? Est-ce que cela ne milite pas (c'est le code du militantisme qu'il faut bien utiliser ici) en faveur de cette pulsion de mort que rien n'a encore prouvée ? Est-ce que le caractère probablement tardif, « accidentel », secondaire de la sexualité ne prive pas les pulsions de toute originarité ? Il faut malheureusement éloigner cet argument. Ce qu'on voulait éloigner revient, à vrai dire n'a jamais quitté la place qu'il occupait déjà. Même si la sexualité était d'apparition tardive, secondaire, dérivée, elle n'a pu survenir et se fixer que dans la mesure où quelque pulsion pré-sexuelle la précédait en l'annonçant, et virtuellement l'animait. La téléologie organise le retour du vieux, du plus vieux, du plus lointain, du plus archaïque « en puissance ». Elle autorise toujours un détour de plus. Décidément la pulsion de vie est indissociablement couplée avec la pulsion de mort, elle fait comme un avec elle. Seul progrès, si on peut le dire sérieusement : nous avons maintenant une double hypothèse au lieu d'une, et une « équation à deux inconnues ».

C'est exactement *là* (où ? *là*), dans la paralysie de ce pas de plus qu'il faut toujours soustraire, c'est là (mais pour-

quoi là ? pourquoi pas un pas de plus ou de moins ? Où, là ? *là,* répond la vie la mort), quand le pas de Freud n'en peut plus de devoir marcher encore pour rien, c'est exactement là, en raison d'une contrainte apparemment externe (fatigue ? manque de temps ? règle de composition pour un dernier ou un avant-dernier chapitre, etc. ?) que Freud en appelle au « mythe » : le discours d'Aristophane dans *le Banquet.* On n'ose plus rien en dire. Après l'histoire de la bobine, c'est le lieu le plus foulé par la littérature psychanalytique, et comment l'herbe y repousserait-elle ? Je ne dirai donc à peu près rien de cette histoire trop familière. Il est vrai que ce qui devient *trop* familier, on peut toujours le soupçonner de garder jalousement un secret, de monter la garde autour de l'insolite. Cela pouvait être le cas, déjà, de la si familière, si familiale histoire du *fort : da* et de la bobine du petit fils. Elle a en commun avec le recours au mythe du *Banquet* d'être aussi une « histoire ». Laquelle est la plus mythique des deux, et d'un « genre fantastique » (*phantastischer Art*), comme Freud le dit seulement de la seconde ? C'est chaque fois le moment où un certain type de questionnement s'interrompt pour un récit rapporté. Pause : je vais vous raconter une histoire. Dans les deux cas, le contenu de l'histoire, récit ou citation d'un récit, nous arrive *criblé* : la sélection la plus active y est marquée de points de suspension en grand nombre et les lacunes les plus efficaces ne sont pas ponctuées par l'auteur. Sous des modes narratifs différents, certes, et qui mériteraient une analyse minutieuse, un tissu de lacunes tend à composer une autre fable. Dans les deux cas, le récit est occupé par le thème de la répétition, de la relation, du récit comme retour à un état antérieur. C'est trop évident pour le *fort : da* de la bobine. Ici, le seul trait que Freud dit retenir du *Banquet,* le seul qui réponde à la « condition que nous cherchons à remplir », c'est celui qui fait dériver la pulsion du besoin de restaurer « un état antérieur ». *Fort : da.* Rassurez-vous, je ne vais pas traquer trop loin et trop longtemps l'analogie entre les deux récits fabuleux. Je ne chercherai pas l'androgyne dans le triangle de la première scène, ni le couple qui cherche désespérément à se reconstituer. Il faut toutefois rapprocher l'un de l'autre ces deux moments « narratifs » : s'ils sont les plus fameux et fabuleux du livre, ce n'est pas seulement parce qu'ils semblent interrompre un discours scientifique ou spéculatif et dès lors font rêver. C'est aussi

qu'ils révèlent et reconstituent la nécessité narrative, ou plutôt la structure de « récit » à la limite de laquelle et avec laquelle la « spéculation » doit constamment traiter, tout au long du « livre ». Le *fort : da* est un récit. C'est un rappel qui peut seulement se rappeler, fabuleusement, en deçà de la mémoire, comme tout le livre s'occupe à ce qui revient de plus loin que l'origine simple.

L'origine est une spéculation.

D'où le « mythe » et l'*hypothèse*. S'il n'y a pas de thèse dans ce livre, c'est parce que son objet propre ne peut faire l'objet d'aucune thèse. On aura remarqué que le concept d'*hypothèse* est la catégorie « méthodologique » la plus générale du livre : toutes les démarches « méthodiques » reviennent à des hypothèses. Et quand la science nous abandonne à l'obscurité, ne nous fournissant, par exemple au sujet de l'origine de la sexualité, le « rayon de lumière d'aucune hypothèse » (*nicht der Lichtstrahl einer Hypothese*), c'est encore à une « hypothèse », d'un autre ordre il est vrai, qu'il faut recourir. Le mythe d'Aristophane est présenté comme une « *Hypothese* » d'un genre « fantastique ». Il n'est fantastique qu'accessoirement, veut souligner Freud, puisqu'il répond sérieusement à la condition requise : faire dériver la pulsion d'un besoin de restaurer l'état antérieur. C'est en effet le seul service que Freud semble d'abord attendre de cette hypothèse. En tout cas c'est ce qu'il commence par dire : « C'est dans un tout autre lieu que nous rencontrons sans doute une telle hypothèse, mais elle est d'un genre si fantastique — assurément un mythe plutôt qu'une explication scientifique — que je ne m'aventurerais pas à la citer ici si elle ne remplissait pas la condition que nous cherchons à remplir. Elle fait en effet dériver une pulsion du besoin de restauration d'un état antérieur. » Mais dès le paragraphe suivant, un bénéfice secondaire semble attendu d'Aristophane. Est-il secondaire ? Est-il autre ? Il s'agit de la « plus importante variation dans le rapport à l'objet ». La « théorie » de ce mythe — et Freud dit bien « théorie » —, celle que Platon « laisse développer par Aristophane », ne « traite pas seulement de l'origine de la pulsion sexuelle mais aussi de sa plus importante variation dans le rapport à l'objet (*seiner wichtigsten Variation in Bezug auf das Objekt*) ». S'agit-il d'une autre visée de la même démonstration ? d'une visée accessoire ou principale ? ou supplémentaire et alors en quel sens ? Et si c'était la même ?

S'il n'y avait d'origine de la pulsion sexuelle que dans cette variation, dans la variabilité qui la conditionne, autrement dit dans le jeu de la vicariance et du supplément ?

Pressé d'en extraire un fragment, de n'en retenir que le contenu *discursif* — une « hypothèse », une « théorie », un « mythe », les trois à la fois, car ce sont ses mots dans les huit lignes qui précèdent la citation —, tout occupé à considérer ce fragment qu'il a d'ailleurs troué de points de suspension après l'avoir prélevé sur le corps du texte, Freud paraît peu attentif à ce que le *Banquet* met en scène ou dissimule à la vue dans son théâtre. Il s'intéresse aussi peu que possible à ce théâtre. Je ne parle pas ici seulement de ce que l'on pourrait par commodité appeler la « forme » littéraire ou fictionnelle de ce théâtre, la forme de ce récit de récits, entrelaçant la *diégèse* et la *mimèse*, inscrivant aussi l'une dans l'autre et nous appelant à la plus grande circonspection dans l'écoute des guillemets invisibles. Je parle aussi du « contenu » de ce théâtre, des histoires que racontent les narrateurs ou les récitants et dans lesquelles d'autres histoires sont racontées. Je parle des « histoires » entre les narrateurs, autrement dit entre les personnages du *Banquet*, de ce qui s'y met en scène ou dissimule à la vue. Or cela n'est pas sans rapport avec l'*origine-de-la-pulsion-sexuelle*, voire avec la *variation-du-trait-qui-rapporte-à-l'objet*. Cette variation n'est pas seulement le thème du symposium, comme l'est aussi la naissance d'Eros, c'est aussi sa performance, sa condition, son milieu.

Or dans le temps de cette performance le discours d'Aristophane ne représente qu'un épisode. Freud s'intéresse peu à ce fait, et de cet épisode il ne retient que les lambeaux d'un fragment qui lui paraissent pertinents à sa propre hypothèse, à ce qu'il *dit* vouloir dire. Il se met à rapporter une fois de plus un morceau de morceau de récit rapporté dans le *Banquet*. Cette opération est courante. Qui ne fait pas ainsi ? Et la question n'est pas d'approuver ou de désapprouver au nom de la loi. De quelle loi ? Au-delà des critères de légitimation, nous pouvons néanmoins essayer de comprendre ce qui se passe dans une mise en perspective, dans une lecture, une écriture, des citations, des prélèvements, des omissions, des suspensions, etc. Pour cela il faut s'y mettre, dans la même perspective, mais aussi faire varier le rapport à l'objet. Sans ces deux conditions, l'identité même de la perspective ne saurait apparaître comme telle.

S'agissant de Freud et de Platon, du *Banquet* et de *Au-delà...*, la variété des perspectives possibles est d'une richesse inépuisable. Obéissant à une loi d'économie sélective (les limites de ce que je peux dire ici, dans ce contexte dont les données sont trop complexes pour que je tente seulement de les rassembler) autant qu'au bon plaisir que je puis me donner ce soir, je me limiterai aux traits suivants.

D'abord si le discours d'Aristophane ne représente qu'un épisode limité, notamment au regard de ce qui va se passer ensuite, c'est le limiter davantage encore que de le réduire à une dizaine de lignes ; mais que dire alors du geste qui consiste à ne tenir aucun compte de celui qui tient le discours, de celui que Platon « laisse développer » la « théorie » ? Aucune allusion à Aristophane, fors son nom. Aucune allusion à Socrate, qui n'est même pas nommé. Or Aristophane n'était pas n'importe qui. Pas n'importe qui pour Socrate. Ni pour Platon. C'est l'autre. Dans *les Nuées* il s'en était pris violemment à Socrate. Platon l'accuse, dans l'*Apologie,* du pire : d'avoir été le premier accusateur de Socrate, voire son délateur. Il aura prêté la main au meurtre, voire au suicide. Et Platon en accusant Aristophane défend Socrate, il est derrière lui. Ou *devant* lui et il le montre du doigt comme fait un avocat présentant le prévenu : voilà l'innocent, le martyr, admirez-le, faites-vous pardonner de lui, *il* vous juge. Mais que fait-il en « laissant » Aristophane « développer » ce que Freud appelle la « théorie » ? Alcibiade aussi sera derrière Socrate. Plus loin dans le *Banquet* son éloge de Socrate sera une réponse aux calomnies des *Nuées,* etc.

Contentons-nous pour l'instant de ces indices. Pour suggérer qu'une immense reconstitution serait nécessaire, certes, autour de ces lacunes mais surtout, d'abord, pour se rendre attentif à la structure abyssale du phénomène lacunaire. Le corpus dans lequel Freud opère ses prélèvements fragmentaires et lacunaires n'aura jamais été un corps plein dont la reconstitution intégrale nous serait promise. Récits de récits mimético-diégétiques, ouverts par une demande « mimée » de « diégèse » (« c'est de toi que j'attends ce récit... »), de diégèses qui rapportent des « *logoi* » (« ... *alla diegesai tines esan oi logoi...* ») mais des *logoi* qui sont aussi des gestes performants ; ils commencent, ces contes, par dire leurs lacunes, sinon par en tenir le compte exact puisque c'est impossible. On ne se rappelle pas tout. Avant même

de rapporter le premier discours sur l'amour, celui de Phèdre, les lacunes sont signalées, et les fautes de mémoire, mais on insiste bien : l'essentiel est gardé. Bien sûr, et Freud aussi gardera l'« essentiel ». De ce qui fut dit par chacun, Aristodème ne se rappelait pas tout (*oute panu o Aristodemos ememneto*). Et moi, Apollodore, je ne me rappelais pas tout ce que m'avait dit Aristodème (*out'au ego a ekeinos elege panta, a de malista*), mais les choses les plus importantes — qui en douterait ? — et ainsi de suite, jusqu'à Freud et au-delà, ici même. Chacun se fait le facteur d'un récit qu'il transmet en en gardant l'« essentiel » : souligné, découpé, traduit, commenté, édité, enseigné, remis en perspective choisie. Et dans le récit on signale encore, parfois, les lacunes du récit, ça fait un morceau d'histoire supplémentaire. Et ce supplément peut s'enfoncer en abyme dans une autre lacune, plus grande ou plus petite. Plus grande ou plus petite parce que nous sommes ici dans une logique qui rend possible l'inscription du plus grand dans le plus petit, ce qui brouille l'ordre de toutes les limites et interdit de *ranger les corps*.

C'est bien ce qui se passe ici — les corps ne sont pas très rangés — et, si le discours d'Aristophane se découpe dans le grand corps lacunaire du *Banquet*, il se trouve qu'il vient répondre, dans la mise en scène, à une demande concernant la lacune, précisément, et l'ellipse de mémoire : si j'ai omis ou fait ellipse de quelque chose, que ce soit ton œuvre, Aristophane, d'y suppléer et de combler la lacune (188 e). Et qu'est-ce que va raconter Aristophane, pour suppléer la lacune ? une histoire de lacune et de suppléance à l'origine de l'amour, de la différence sexuelle et de la variation dans le rapport à l'objet. Etc.

Donc Freud omet la scène du texte, y compris la mise en abyme des mémoires de lacune. Dans cette grande omission, il oublie Socrate. Il laisse Platon seul avec Aristophane, il laisse Platon laisser Aristophane développer la théorie. Pourquoi ? La réponse la plus banale n'est certainement pas fausse. Pour son propos, ce petit extrait suffisait et n'allons pas chercher midi à quatorze heures. Il ne s'est rien passé d'autre. C'est vrai. Mais pourquoi ne s'est-il rien passé d'autre ? Pourquoi le rapport à l'objet n'a-t-il pas été différent ? Pourquoi n'a-t-il pas varié ? Qu'est-ce qui l'a immobilisé ?

Omettre Socrate quand on écrit, ce n'est pas omettre

n'importe quoi et n'importe qui, surtout quand on écrit au sujet de Platon. Surtout quand on écrit au sujet d'un dialogue de Platon dont Socrate, un Socrate et le Socrate, n'est pas un simple figurant. Cette omission n'est pas un meurtre, bien sûr, ne dramatisons pas. Elle efface un personnage singulier que Platon écrit et décrit comme un personnage du *Banquet* mais aussi comme celui qui l'aura fait ou laissé écrire sans écrire lui-même, scène de signature infiniment complexe où l'inscription n'arrive qu'à s'effacer, se grave en profondeur à proportion de son effacement. Platon reste *derrière* la signature de Socrate mais quelle est cette position ? Que veut dire « derrière » dans ce cas ? Qu'est-ce que ça signe et qu'est-ce que ça signifie ?

Si Freud à son tour efface Socrate, ce qui ne fait qu'accuser son relief dans ce qui reste ici d'un *Banquet,* est-ce pour faire hommage à Platon d'une reconnaissance de dette ? Est-ce pour louer un héritage, une généalogie, une descendance ? Est-ce pour faire remonter une tradition à Platon et se constituer en héritier ? Est-ce pour attribuer à Platon le mérite d'une inauguration, voire d'une paternité ? Non, au contraire. C'est pour soustraire l'origine à Platon et faire de lui, déjà, un héritier. Non pas de Socrate, qui lui est trop proche et trop propre. Mais de beaucoup plus loin. Ce serait exagérer — un peu — que de lire ce passage comme une destitution de Platon. Ce serait exagérer, un peu, de dire que Freud s'acharne à secondariser, à minimiser, à dévaluer, mais enfin il insiste beaucoup sur le fait que Platon n'a rien inventé, que son manque d'originalité est bien le signe de la vérité de ce qu'il dit, qu'il lui a bien fallu hériter de toute une tradition, etc. C'est l'objet d'une note qui n'est pas seulement la plus longue du livre, mais beaucoup plus longue que le passage où elle prend son appel. Elle commence curieusement par une reconnaissance de dette : non pas à Platon mais à celui qui a aidé Freud à penser qu'il ne devait rien à Platon et que Platon lui-même était endetté auprès de la tradition hindoue : « Je suis redevable au professeur H. Gomperz (Vienne) des indications suivantes relatives à l'origine (*Herkunft*) du mythe platonicien... » Suit alors cette note, plus de deux fois plus longue que la citation du *Banquet*. Elle laisse l'impression que Freud est en effet plus inquiet de « l'origine du mythe platonicien » (*Herkunft des Platonischen Mythus*) que du mythe platonicien sur « l'origine de la pulsion

sexuelle » (*Herkunft des Geschlechtstriebes*). Freud cherche compulsivement, c.q.f.d., à déplacer l'objet et à restaurer un « état antérieur ». Et c'est assez laborieux, on a mauvaise conscience, on assure qu'on reprend les mots de Gomperz lui-même, on vous retient par la manche : je voudrais attirer votre attention sur le fait que pour l'essentiel, bien sûr, *wesentlich*, cette même théorie se trouve aussi déjà dans les Upanishad, etc., et « contrairement à l'opinion dominante » je ne nierai pas purement et simplement la possibilité d'une « dépendance » (ou d'un assujettissement, *Abhängigkeit*) de Platon, fût-ce indirectement, par rapport à cette pensée indienne. Le mot « *Abhängigkeit* » revient plus loin, au milieu de concessions embarrassées : Platon n'aurait pas fait sienne, ne se serait pas approprié (*sich nicht zu eigen gemacht*) cette histoire à partir de la « tradition orientale » s'il n'avait pas été en situation d'être illuminé par sa teneur de vérité. Etc. On écarquille les yeux[1].

Que voulait-il prouver au juste ? Qu'est-ce qui l'intéresse au premier chef dans cette histoire, dans ces récits de récits ? Quelle histoire nous raconte-t-il à son tour ? au sujet de quel objet, de quel état antérieur ? Est-ce une séquence supplémentaire du *Banquet* ? Une lacune — parmi d'autres — complétée par un Aristophane viennois intéressé à rapporter ce qu'un autre Viennois lui a raconté des origines — non pas des origines de l'amour — mais des origines du mythe platonicien ? Comment délimiter ces corpus narratifs ? et ces corps mythiques ? Qui écrit quoi ? Qui laisse développer quoi par qui ? Qui écrit, fait ou laisse écrire quoi dans l'emboîtement abyssal des divans et des transferts ? Où est passé Socrate ? Qui se tient derrière ou devant lui, finalement ?

Dans cette immense chaîne d'héritage négocié, reçu et refusé, incorporé ou dénié, dans une scène abyssale de legs, de délégation et de dénégation, dans ce trafic d'influence,

1. Ce n'est sans doute pas le seul lieu où j'ai dû croiser, je m'en réjouis, certaines des analyses de Samuel Weber dans un livre très récent, analyses différentes, certes, et beaucoup plus riches que celles que je tentais ici. Sur toutes ces questions, *Freud Legende* (Walter, Freiburg im Breisgau, 1979) deviendra, me semble-t-il, incontournable.

celui qui dit ici *je* (*Ich meine natürlich die Theorie, die Plato im Symposion...* ou bien *Prof. Heinrich Gomperz* (*Wien*) *verdanke ich...* ou bien *möchte ich... nicht unbedingt verneinen...*, etc.) est aussi un *protagoniste*.

Que fait le protagoniste, ici même ?

Beaucoup de choses à la fois, bien sûr, puisqu'il spécule. Par exemple il intervient ici en cette instance où le spéculatif réussit à échouer, où il renonce enfin à devenir la science ou la philosophie dont le modèle le hante. Il réussit à échouer *sur la limite*, à l'instant où il s'agit bien d'aller au-delà de la limite oppositionnelle. Non seulement de telle ou telle limite oppositionnelle mais de la valeur même de limite comme front entre deux termes opposés, entre deux termes identifiables. Par exemple mais ce sont les exemples de ce à quoi tout terme se termine, la vie/la mort.

Le « poète-philosophe » a fait signe, un clin d'œil engageant (*Wink*), mais le protagoniste décline l'invitation, une fois de plus. Il repousse le secours du mythe, il faut le souligner pour prendre en compte la démarche textuelle dans ce passage de *Au-delà...* Il faut aussi rappeler que ce secours mythologique, le discours d'Aristophane, connaît le *même* sort dans le *Banquet*. D'où la répétition. Mais qui l'aura fait écrire ?

Une fois de plus, Freud renonce alors à aller de l'avant. *Ich glaube, es ist hier die Stelle, abzubrechen.* « Je crois que c'est ici le lieu d'interrompre. » Coupons court, c'est l'heure, fin de séance.

Mais ce n'est pas fini. La séance continue, et le récit suit son cours. L'auditeur-patient, certes, s'est levé. Il est difficile d'assurer qu'en fait il n'avait pas la parole jusqu'ici. Freud se lève aussi. Il va parler, de lui-même. Déjà il disait « je » mais le mode et le ton semblent changer. Il paraît maintenant commenter. Il dit, ouvrant une autre séquence, qu'il va se livrer à une « réflexion critique » (*kritische Besinnung*) sur ce qui se passe. Plus précisément sur ce qui vient de se passer, et qui s'est passé sous la forme d'un « ça ne passe pas » et « rien ne se passe », « cela va sans pas ». D'autres diraient peut-être qu'il traite alors du statut de son propre discours. Mais ce discours, est-ce un discours ? Est-ce le sien ? Tient-il debout sur ses pieds ? Est-il en marche ? A-t-il un statut ? Sa restance est-elle d'un statut ?

Voyons. Dans ce qui ressemble à un post-scriptum ou à un épilogue, le protagoniste-spéculateur affecte de se

remettre en scène. Il fait comme s'il allait définir sa place, situer le « lieu-d'où-il-parle » et même le non-lieu qui fait plus que l'acquitter, qui l'absout de toute dette, de tout engagement, de toute culpabilité, si « symbolique » soit-elle. Il ne répondra de rien de ce qui se passe ici et qui semble s'être passé *de lui,* de ce discours, de ces avances qu'il a faites, de ces reculs, faux-pas, fausses-sorties, de ce *fort : da* imperturbablement généralisé.

Il se met alors en scène comme pour se démettre de tout. Je n'y suis pour rien ni pour personne. Ce qu'il énonce alors nous importe beaucoup. Je ne veux pas dire que nous devions y croire ou n'y pas croire. Mais le suspens même de cette alternative a une signification essentielle pour ce qui regarde le « statut » et à vrai dire le *sans-statut* de *Au-delà...,* le discours qui s'y tient sans s'y tenir, la place multiple et mobile du protagoniste-signataire, son rapport variable à la psychanalyse comme science, comme pratique, comme mythologie, comme philosophie, comme littérature, comme spéculation, etc. En quoi consiste une scène d'écriture comme celle-ci ? Quelle est sa structure et sa condition d'événement ? Où, comment, quand, à quoi et à qui arrive-t-elle ?

Ces questions sont en droit préalables à tout débat qui viendrait s'instaurer au sujet des prétendues thèses de ce livre, de celles qu'on a cru, précipitamment, comme je tente de le montrer, y percevoir. Questions préalables qui, à ma connaissance, n'ont jamais été posées. Elles n'ont même jamais inquiété tous ceux qui, surtout à l'intérieur du mouvement analytique, depuis 1920, se sont engagés dans une bataille (très) rangée autour de ces « thèses ».

Certains les ont prises « au sérieux » et ont construit tout un discours sur le sérieux de *Au-delà...* Le cas le plus intéressant et le plus spectaculaire est à cet égard, je crois, celui de Lacan.

D'autres, plus légèrement ou plus lourdement, comme on voudra, ont haussé les épaules et détourné pudiquement le regard devant l'accès de mysticisme, l'égarement spéculatif ou la rêverie mythologique : le maître a joué, il n'a pas été sérieux, etc.

Mais ni d'un côté ni de l'autre on n'a interrogé la singularité testamentaire de cette scène d'écriture. En elle-même et dans ce qu'elle entraîne du contexte psychanalytique en général. Tout au plus s'est-on contenté de remarquer les

ornements mythologiques ou littéraires dont se serait *entourée* la prose thétique de Freud.

Voilà pourquoi il faut insister sur la dé-marche textuelle (autobiographique, hétérobiographique, thanatographique, tout cela dans le même écheveau), et singulièrement sur cette sorte de post-scriptum à l'avant-dernier chapitre.

Que dit Freud à l'ouverture de ce nouveau paragraphe ?

La phrase, malgré l'alinéa, semble continuer, comme une subordonnée adjointe, la fin du paragraphe précédent qui disait : « Je crois que c'est ici le lieu d'interrompre. » Il va à la ligne et ajoute : « Non sans toutefois y adjoindre (*anzuschliessen*) quelques mots de réflexion critique. »

Il va donc ajouter, adjoindre, presque accessoirement, quelques réflexions supplémentaires, subordonnées. Et la subordonnée adjointe annonce ces réflexions subordonnées et adjointes, supplémentaires, une sorte d'annexion. *Anschluss,* c'est aussi une pièce ajoutée, mais encore une correspondance ferroviaire.

Suivons : « On pourrait me demander si et jusqu'à quel point je suis moi-même convaincu des hypothèses qui viennent d'être développées. Ma réponse serait que... »

Attendons un peu. Que va-t-il répondre ? Des hypothèses ont été *développées,* ici même (*den hier entwickelten Annahmen*). Par qui ? Ce n'est pas très clair. Freud a surtout rapporté les hypothèses des uns et des autres, un peu comme un narrateur, un traducteur, un porte-parole. Bien sûr, il n'a pas manqué d'initiative, c'est le moins qu'on puisse dire, mais enfin il a *laissé* les autres développer leurs hypothèses (*entwickeln lassen,* c'étaient ses mots pour dire le rapport de Platon au discours d'Aristophane). Si l'on préfère, les autres l'ont laissé développer leurs hypothèses. Mais dans les deux cas la délégation du « laisser développer » ouvre une sorte de bail ou de baillement d'irresponsabilité. D'autant plus qu'il s'agit chaque fois d'hypothèses : ça n'engage pas, pas autant que des thèses ou des conclusions.

« Ma réponse serait que... » (*Meine Antwort würde lauten...*)

Que serait sa réponse ? Encore une hypothèse conditionnelle. Si l'on me demandait, alors, peut-être, répondrais-je que... Mais quoi ? « ... que je ne suis pas plus convaincu que je n'engage les autres à y croire. » Il ne dit pas qu'il est convaincu, mais il ne dit pas le contraire, il ne dit pas qu'il n'y croit pas. Et surtout il ne cherche pas à convaincre

autrui, à entraîner, enrôler, recruter, racoler (*werben*). La syntaxe de la réponse est curieuse, et la démarche serait étrange de la part d'un savant convaincu de la vérité d'une démonstration, d'un philosophe avançant une thèse, voire d'un poète ou d'un prêtre cherchant toujours à entraîner ou à toucher l'autre. Ici le rapport à l'autre n'est pas suspendu, loin de là, mais il est tout autre. Tout semble se passer comme si l'on ne cherchait à atteindre l'autre, à le joindre, qu'au travers d'un jeu pour soi. Aux hypothèses développées il ne croit pas plus qu'il ne cherche à y faire croire. Mais il ne dit pas non plus qu'il n'y croit pas. Il ne les rejette pas. Le suspens va plus loin encore. On pourrait penser qu'il se sait, lui, Freud, suspendu entre la croyance et la non-croyance. Non, pas même. C'est son savoir au sujet de cette suspension qui est suspendu : « Plus précisément (*Richtiger*), je ne sais pas jusqu'à quel point j'y crois (*ich weiss nicht, wie weit ich an sie glaube*). » Question de mesure sur laquelle *je* se divise. Un certain *je* ne sait pas dans quelle mesure *je,* le même mais du coup un autre, y croit. Ce n'est pas seulement la croyance mais le rapport à la croyance qui se trouve suspendu, le rapport de science ou de conscience.

Une *épokhè* suspend le jugement, la conclusion, la thèse : précisément comme dans une phénoménologie qu'il faudrait invoquer ici par-delà les limites réelles mais aussi les interdits et les slogans qui l'excluent de la psychanalyse. Cette attitude suspensive, Freud la détermine aussi comme mise hors circuit du facteur affectif (*affektive Moment*) qui accompagne toute conviction ou toute croyance. « Il me semble, dit-il, que ce facteur affectif de la conviction n'a pas à être pris ici en considération. »

Et pourtant, si l'affect de conviction est suspendu, il n'en va pas de même pour tout affect, loin de là. Il continue au contraire, et d'autant mieux, à animer la recherche, même si elle se poursuit par simple curiosité, pour voir. Une fois qu'on a suspendu l'affect de conclusion (conviction ou croyance), « on peut cependant s'adonner [s'abandonner, le mot est fort, *sich hingeben*] à un chemin-de-pensée (*Gedankengang*), en suivre le cours aussi loin qu'il conduise, seulement par curiosité scientifique ou, si l'on veut, comme *advocatus diaboli,* lequel toutefois ne se voue pas au diable [par contrat écrit : *sich darum nicht dem Teufel selbst verschreibt*]. »

Le diable revient, une fois de plus. Etrange réapparition : pourquoi comparer à une opération diabolique ce qui se présente ici comme une démarche suspensive, un souci de curiosité, voire de curiosité scientifique ? A vrai dire, on ne compare pas au diable lui-même — et c'est encore plus double, duplice, diabolique —, on compare à l'avocat du diable. Mais pourquoi la curiosité scientifique serait-elle de ce côté-là ? du côté ou aux côtés du diable ? Quoi du diable dans la science ou dans la psychanalyse ? L'avocat du diable, ce n'est pas le diable. Mais c'est peut-être encore plus malin. L'avocat *représente* le diable à la barre. A la barre, il feint, par convention et pour y trouver un bénéfice, de prendre le parti du diable. Pour un temps. Mais ce n'est pas le diable et on ne lui demande pas de croire au diable, à sa culpabilité ou à son innocence. On ne lui demande rien, on ne veut rien savoir de ce qu'il pense dans son for intérieur. Même s'il y croit, au diable, il peut s'arranger pour prendre son parti ou pour mettre le diable de son côté sans se mettre du côté du diable, sans s'y mettre pleinement, sans se donner, se vendre ou se promettre au diable. Pas de contrat au-delà de la représentation, du temps de plaider. Pas de promesse écrite au diable, ni en rouge ni en noir, de sang ou d'encre comme le double pacte de Christophe Haitzmann, le peintre de *Eine Teufelsneurose*... (1923).

Tout ce suspens retient le « troisième pas ».

C'est le troisième pas (*der dritte Schritt*) dans la théorie des pulsions qui se tient en deçà de la certitude à laquelle atteignaient les deux pas précédents, quand il s'agissait d'élargir le concept de sexualité ou de poser le narcissisme. Dans ces deux derniers cas, ou pas, le passage de l'observation à la théorie n'aurait été que de traduction (*Übersetzung*) et Freud semble entendre par là qu'une traduction ne déséquilibre pas l'équivalence. Tandis que lors du troisième pas, progrès qui concerne justement le « caractère régressif » des pulsions, la traduction (*Übersetzung*) a pu comporter une exagération, une surévaluation (*Überschätzung*) de la signification » des faits et matériaux d'observation. D'où viendrait cette traduction surévaluante, cette transgression dans la traduction ? D'où viendrait, dans ce troisième pas, le pas de trop ?

La question concerne rigoureusement le seuil spéculatif, l'écart ou l'intervalle que franchit proprement la spéculation. Il le passe outre (*Über*, *Übersetzung* comme *Überschätzung*),

elle passe la mesure. Elle va au-delà de l'observable et du *visible*. Elle ne s'en tient pas à l'*intuition*. Ce sont là des travaux, dit Freud, où « je me fie peu à ce qu'on appelle l'intuition » (*der sogennannten Intuition*), c'est-à-dire à l'« impartialité de l'intellect ». On est rarement impartial quand il y va des « choses ultimes », « des problèmes de la science et de la vie ». La « spéculation » entre alors en scène, elle est propre à « chacun », sa stratégie est chaque fois idiomatique et elle est « dominée » par les « prédilections », les « préférences » (*Vorliebe*). Voilà ce que *croit* ici le protagoniste-spéculateur, voilà ce qu'il confesse de sa croyance, voilà son « je crois » : « Je crois que chacun est ici dominé (*beherrscht*) par des prédilections qui ont au-dedans de lui des fondations profondes... » Dès lors, chacun se laisse ainsi motiver, dans « sa spéculation » et « à son insu » (*unwissentlich*).

Mais qu'est-ce qui va permettre aux « prédilections » inconscientes de gouverner le travail et d'avoir barre sur la spéculation ? Ce n'est pas la question la plus grave. Il faut d'abord savoir comment se comporter à l'égard de ces préférences dès lors qu'elles agissent « à l'insu » du chercheur ou du spéculateur, dès lors qu'elles peuvent précisément faire du chercheur un spéculateur, dès lors que sans elles le mouvement même de la recherche, scientifique *et* spéculative, ne serait pas donné. Tout serait plus simple si ces préférences n'intervenaient que dans l'écart entre l'observation intuitive (celle qui garantit, aux yeux de Freud du moins, la scientificité d'une démarche) et la construction spéculative. Or il semble bien, au terme d'un raisonnement embarrassé dans ses allers-retours, que Freud le reconnaisse : le simple passage de l'intuition descriptive au langage, la simple mise en discours d'une donnée empirique ouvre le champ à la spéculation, donc aux prédilections. Et cela tient à la structure du langage scientifique, à son histoire et à sa métaphoricité irréductible.

Il faut en effet lier le problème de la « langue d'images » (*Bildersprache*), tel qu'il surgit à la fin de ce chapitre, aux considérations sur les prédilections du spéculateur. Dans tout ce passage, le code dominant est celui de la foi, de la confiance, de la méfiance, de la croyance. Freud se « fie » très peu à la prétendue intuition, ou plutôt il y croit peu, comme il croit peu à l'impartialité intellectuelle. Il « croit » aux effets des prédilections, ce qui l'entraîne à ne pas croire,

et à la plus grande « méfiance » (*Misstrauen*), la mieux fondée. Seule solution possible : une bienveillance froide, indifférente (*ein kühles Wohlwollen*) pour les résultats de nos propres efforts de pensée : attitude autocritique (*Selbstkritik*) qui n'engage à aucune tolérance et à aucun pluralisme, à aucun relativisme. Freud semble vouloir maintenir *à la fois* — pour ce qui est du « premier pas » — le primat de l'observation qui doit tout régler et le flottement suspensif d'une théorie toujours « provisoire » et toujours déjà spéculative.

Et le lieu de ce flottement provisoire, c'est bien le langage mais, on va le voir, ce provisoire est irréductible. Bien sûr, il faut être inflexible, intransigeant, intolérant pour les théories qui dès les « premiers pas » contredisent l'observation. Bien sûr, il ne faut pas se laisser troubler, pour juger de nos spéculations, par des processus étranges et étrangers à l'intuition (*unanschauliche*). Et l'exemple qu'en donne alors Freud, c'est précisément cela même dont il vient de parler, le refoulement d'une pulsion par une autre ou le déplacement d'une pulsion détournée du Moi vers l'objet. Ce qui nous éloigne alors de l'intuition et nous incite légitimement à la méfiance, c'est le langage ou plus précisément sa structure figurative et la nécessité où nous sommes d'emprunter ces figures à des sciences constituées, ici la psychologie, plus précisément la psychologie dite des profondeurs. Tout tient à la difficulté de *nommer* proprement la chose même. A vrai dire cette difficulté est une impossibilité, c'est une difficulté dont les limites ne peuvent être qu'indéfiniment repoussées. Essayons de nommer, plus ou moins proprement, cette difficulté, cette impossibilité, leur nécessité. Elle est plus difficile à situer et à rassembler qu'on ne croirait au premier abord.

Il y a la nécessité de *traduire* une observation (qu'elle soit considérée comme étrangère au langage ou déjà prise en lui) dans une description (*Beschreibung*), c'est-à-dire dans du langage.

Il y a la nécessité de traduire cette traduction dans le langage de la *théorie* (*Übersetzungen der Beobachtung in Theorie*) : l'observation ne doit pas seulement être traduite dans un langage descriptif, elle doit être traduite dans un langage théorique.

Il y a la nécessité d'emprunter les schèmes de ce langage théorique à une autre science, à une science déjà existante, autrement dit de traduire encore les traductions antérieures

en les faisant passer, par transposition, d'une région scientifique de provenance à une région scientifique d'arrivée. On n'emprunte pas seulement le langage courant pour toutes ces traductions mais aussi les emprunts que les sciences constituées — auxquelles on emprunte — font à cette langue courante.

Il y a enfin la nécessité de travailler avec la *Bildersprache* de cette langue scientifique d'emprunt. C'est le seul recours : « Nous sommes obligés de travailler avec les termes scientifiques, c'est-à-dire avec la propre langue d'image de la psychologie (*mit der eigenen Bildersprache der Psychologie*), plus précisément de la psychologie des profondeurs. »

Tous ces trajets — transitionnels, transcriptifs, transpositionnels et transgressifs, transférentiels — ouvrent le champ même de la spéculation. C'est là qu'elle trouve sa possibilité et son intérêt. Là, c'est-à-dire dans le trans — ou l'*Über* — de la traduction (*Übersetzung*), de la surévaluation (*Überschätzung*), de la métaphore ou du transfert (*Übertragung*).

Mais toute cette plus-value est elle-même l'objet d'une double évaluation de la part de Freud.

D'une part toute une série d'énoncés impliquent le primat de l'intuition, de l'observation, de la perception qui doivent autant que possible garantir les traductions ultérieures, toute la série des transpositions qui *ne viendraient qu'après le premier pas*. Les bénéfices et les risques seraient dans ce cas seconds, dérivés, survenus. Il y aurait le premier et le second pas, voire le troisième, il y aurait l'origine et la série des répétitions, mais pas de répétition ou de transduction à l'origine.

Mais, d'autre part, d'autres énoncés situent le discours au cœur même de la perception, dès son premier pas, et comme sa condition. Tous les mouvements en « *trans-* », ceux qui enchaînent répétitions, déplacements et spéculations, ne surviendraient pas à une origine perceptive ou intuitive, ils l'habiteraient dès son seuil même. Et ils l'habiliteraient, ils la rendraient possible en lui faisant droit : « Sans cela [sans le secours de ce langage] nous ne pourrions pas décrire en général les processus correspondants, *bien plus, nous ne les aurions pas même perçus* (*wahrgenommen*). » J'ai souligné. Ainsi la limite oppositionnelle entre la perception et son autre s'est-elle effacée. Freud avait pourtant l'air d'y tenir comme au tribunal de la science, à l'instance critique et à la source de toute légitimité. C'est cette limite qui devait

garantir l'émission des signes conceptuels et garder tous les mouvements en *trans-* contre l'excès du spéculatif. Or ce garde-fou a disparu en chemin : en chemin, c'est-à-dire dès qu'on a voulu faire plus d'un pas. Mais il ne s'agit pas — en chemin — d'une simple disparition du garde fou *après le premier pas.* Il aura fallu, pour que le premier pas ouvre le chemin, que déjà le garde-fou soit devenu introuvable. Il aura fallu, comme la condition même de ce qu'on appelle une perception ou une description au ras de la perception, que tous les mouvements en *trans-* soient de la partie. Dès la première intuition, dès son seuil, tous les transferts spéculatifs sont de la partie. Je regroupe à dessein tous les mouvements en *trans-* sous ce mot de *transfert,* qu'il s'agisse de traduction vers le langage descriptif ou théorique, de transposition d'une science à l'autre, de transposition métaphorique dans le langage, etc. Le mot de transfert rappelle à l'unité de son réseau métaphorique, précisément, la métaphore et le transfert (*Übertragung*), réseau de correspondances, de connexions, d'aiguillages, d'un trafic et d'un tri sémantique, postal, ferroviaire sans lesquels aucune destination transférentielle ne serait possible, au sens étroitement technique que la psychanalyse de Freud a voulu assigner à ce mot (cf. la fin du chapitre III).

Le « concept » correspondant n'en reste pas moins enigmatique et, quand Freud ou d'autres tentent de définir le sens « étroit » de ce mot, ils font appel à tout un stock de métaphores et de métaphores de métaphores. Cela n'est pas fortuit. Toutes ces métaphores se regroupent autour des valeurs de répétition, d'analogie, de correspondance en vue d'une destination, de relais, de réédition ou d'édition revue et corrigée, de transcription, de traduction d'un « original ». Le passage que nous situons ici entre transfert (en tous sens) et spéculation apparaît peut être mieux. Le transfert spéculatif oriente, *destine*, calcule le « premier pas » le plus originaire et le plus passif sur le seuil même de la perception. Et cette perception, son désir ou son concept, appartient à la destinée de ce calcul. Comme tout discours tenu à ce sujet. Celui-ci, bien sûr, celui de Freud dont il parle aussi. Les « prédilections » qui orientent le transfert spéculatif, Freud ne les désigne, il n'en montre la nécessité et les effets qu'en parlant de lui, dans ce mouvement autocritique qui ne prétend à aucun moment échapper aux fatalités qu'il définit. Le terme et la limite oppositionnelle effacés et rem-

placés par une tout autre structure, la démarche suspensive paraît interminable. L'interminable n'est pas accidentel, il ne vient pas, comme du dehors, marquer l'inachèvement et l'infirmité. La répétition et le transfert spéculatifs ouvrent la marche.

On est alors moins surpris de voir que Freud n'attend pas d'un progrès scientifique une langue enfin propre, purifiée de toute métaphore et *dépassant* enfin sa *trans*férence : quand même on pourrait remplacer les termes de la psychologie par ceux de la physiologie ou de la chimie, on ne disposerait que de significations plus « familières » et plus « simples » mais non de significations appropriées. La langue de la physiologie ou de la chimie est encore une « *Bilder sprache* ». Les progrès ne peuvent donc se faire qu'à l'intérieur du transfert métaphorique. *L'emprunt* est la loi. A l'intérieur de toute langue, puisqu'une figure est toujours un langage d'emprunt, mais aussi d'un domaine discursif à l'autre, ou d'une science à l'autre. Sans emprunt, rien ne commence, il n'y a pas de fonds propre. Tout commence par le transfert de fonds, et *il y a intérêt à emprunter,* c'est même le premier intérêt. L'emprunt *rapporte,* il produit de la plus value, il est le premier moteur de tout investissement. On commence ainsi par spéculer, en pariant sur une valeur à produire comme à partir de rien. Et toutes ces « métaphores » confirment, à titre de métaphores, la nécessité de ce qu'elles disent.

Cette nécessité structurelle, il est vrai que Freud la décrit souvent comme une fatalité externe et provisoire, comme si le provisoire n'était que ce qu'il est, provisoire. Logique très classique : le suspens est provisoire, l'emprunt suppose le fonds propre, les traites et la monnaie doivent être garanties en dernière instance. C'est à cette logique qu'il plie le dernier paragraphe de ce chapitre, celui qui concerne le biologisme ou le modèle biologique, les « emprunts » (*Anleihen*) à la science biologique. De tels emprunts augmentent « en degrés » « l'incertitude de notre spéculation » : c'est que les possibilités de la biologie sont ouvertes à l'infini et qu'en quelques années tout le paysage des questions et réponses peut en être bouleversé. Alors notre construction d'hypothèses peut s'écrouler en un instant. Comme un *château de cartes,* dit la traduction française : métaphore intéressante, transposition ou transférence signifiante qui traduit bien le caractère nécessairement ludique de cette

spéculation. Mais il n'y a pas de château de cartes dans la littéralité du texte original. Il y a « *...unser ganzer künstlicher Bau von Hypothesen* », autre métaphore, non moins intéressante, non moins intéressée : elle dit l'art ou l'artifice, qui n'est pas loin du jeu ; elle dit aussi la construction (de l'ingénieur ou de l'artiste, du joueur, du narrateur ou de l'enfant) qui, dans sa fragilité d'artefact, peut être « soufflée » (*ungeblasen*) d'un seul coup, déconstruite selon une nécessité qui ne peut pas être sans rapport avec le processus « dissimilateur » de l'*Ab-bauen* dont nous parlions plus haut.

Devant le risque, les traites tirées sur un avenir incertain, le suspens terminable-interminable, Freud assume à la fois son désir et le coup de dés. Et l'un ne va pas sans l'autre.

Ce sont les derniers mots du chapitre. A toute objection chagrine, inquiète ou pressante, à toute tentative d'intimidation scientiste ou philosophante, la réponse de Freud je l'entends résonner ainsi, à mes risques et périls, et je la traduis : « allez donc vous faire voir, moi ça me plaît, l'au-delà du PP tel est mon bon plaisir. L'hypothèse de la pulsion de mort, moi j'aime ça et surtout ça m'intéresse, j'y trouve et donc j'y prends mon intérêt. » Voici le texte original que je viens de traduire et que je traduis maintenant d'une autre manière. On la jugera sans doute, pour se fier à certaines normes, plus fidèle. « S'il en est ainsi, quelqu'un pourrait demander à quelle fin on entreprend donc des travaux comme ceux qui sont consignés dans ce chapitre et pourquoi donc on les livre à la publication. Eh bien, je ne peux pas nier que certaines de ces analogies, associations, connexions *m*'ont *paru* là-dedans dignes d'attention. » Je souligne : *mir* der Beachtung würdig *erschienen sind*. Un point c'est tout. C'est le point final, le dernier mot du chapitre. Seule une note se voit appeler par ce dernier mot, elle concerne l'évolution de la terminologie, de la nomenclature, des noms donnés, de la *Namengebung* précisément.

Le dernier mot du chapitre aurait pu être le dernier du livre. Il y ressemble bien. Et que dire en effet après cette signature en forme de « si bon me semble » ? Ne venait-elle pas sceller elle-même une sorte de codicille ? le post-scriptum

supplémentaire d'une « auto-critique » sans remords ? Que reste-t-il encore à ajouter ?

Rien peut-être, sinon un septième chapitre, au terme d'une semaine épuisante, notre chapitre « du dimanche » — ou, si vous préférez, du samedi. Qu'à certains égards ce septième chapitre n'ajoute rien, voilà qui pourrait sceller la spéculation sur le chiffre.

4. SEPT : POST-SCRIPTUM

L'INSOLVABLE - EFFET DE POSTE

Le septième, donc. Le dernier, de loin le plus court. Il ressemble à un autre post-scriptum, à un autre codicille, celui de tout le livre cette fois. Tout a l'air fini quand il s'ouvre. Puis à cause de sa brièveté il semble scander une chute. Il est plus court que le plus court des autres chapitres, le premier. L'allure et le rythme de cette composition sont assez remarquables. On pense à une série de fusées ou de salves. Les chapitres s'élèvent, s'élancent et s'allongent de plus en plus jusqu'à la plus petite retombée finale : cinq pages, puis deux fois sept pages, puis deux fois la douzaine, enfin vingt pages — et tout d'un coup, c'est le dernier chapitre, le plus court, trois petites pages.

C'est la fin : un appendice aussi réduit que possible, libre, détachable aussi, un appendice de jeu. Ce supplément de post-scriptum est d'autant plus détachable qu'il semble ne rien ajouter, dans son contenu, au corpus total. Un coup de *fort : da* en plus, pour rien, un bilan répétitif, redondant, en queue de comète. Il dénonce aussitôt sa redondance, il commence par déclarer, une fois de plus, que tout reste encore irrésolu (*noch ungelöst*). Le problème reste irrésolu et la tâche (*Aufgabe*) qu'il proposait. Ce problème est toujours, on le répète encore, celui de la compulsion de répé-

tition dans son rapport à la maîtrise du PP. Et le chapitre se ferme en boitant par une référence poétique au boitement. Citation de l'Ecriture citée par l'écriture d'un poète (« Ce qu'on ne peut gagner [ou atteindre] en volant, il faut le gagner en boitant... L'Ecriture dit que boiter n'est pas un péché. » Rückert, *Makamen des Hariri*), cette allusion au boitement cite en quelque sorte le chapitre lui-même, dans sa brève inutilité, elle le fait comparaître et témoigner, elle le donne à remarquer comme une sorte de membre atrophié ou de pied bot.

Mais tout cela est-il, au bout du compte, aussi court et aussi inutile qu'il y paraît ? Est-ce qu'il ne se passe rien avec ce membre raccourci ou avec ce pied bot ? Est-ce que rien ne marche avec lui ? Il faut d'abord rappeler que la citation de l'Ecriture et la citation de cette citation, tout comme le pied bot lui-même, tout comme le boitement en général, sont là pour suppléer, plus précisément « consoler » (*trösten*). Pour compenser. Et ils le font dans une difficulté ou dans un malheur, la destinée ou la fatalité de la « marche ». C'est parce que les *progrès de la marche* sont lents dans l'ordre de la « connaissance scientifique » qu'on en appelle à ce secours. Le poète doit nous consoler « *über die langsamen Fortschritte unserer wissenschaftlichen Erkenntnis* ». Ensuite, quant à la prothèse supplémentaire, il y avait dans le chapitre V un exemple que je n'ai pas voulu citer au passage. Freud y parlait de la compulsion de répétition et de la reproduction dans le domaine biologique, plus précisément de la prothèse par laquelle un vivant remplace un membre perdu : « Et de même le pouvoir de reproduction s'étend loin dans la série animale, lequel pouvoir remplace (*ersetzt*) un organe perdu par la formation nouvelle (*Neubildung*) d'un organe tout à fait semblable. »

Transfert encore, ersatz, transposition dans le supplément analogique et prothèse. Et Freud commençait à savoir ou du moins à pressentir ce que voulait dire parler de prothèse ou avoir la prothèse à la bouche. Je ne pense pas seulement aux cigares mais à des cellules terriblement narcissiques et supplémentaires qu'il aura fallu, interminablement, jusqu'à la mort, remplacer par un palais d'artifice de plus en plus somptueux avec lequel un PP a du mal à compter. Mais le discours de la prothèse avait commencé bien plus tôt.

Ne se passe-t-il donc rien avec cette petite prothèse du dernier chapitre ? Après toutes les crises épuisantes, les

indécisions, les allers-retours, les pas de plus et les plus de pas, sans doute le problème reste-t-il « irrésolu ». Mais de quelle irrésolution s'agit-il ? De quelle insolution et de quelle insolvabilité ?

Irrésolution et insolvabilité, ces mots ne résonnent peut-être pas seulement dans le registre du problème théorique à résoudre. Peut-être faut-il entendre aussi le clavier lexical de la spéculation : un investissement d'emprunt viendrait à soutenir une spéculation sans pouvoir s'amortir. Des dettes insolvables auraient été contractées, des engagements pris dont personne ne pourrait plus s'acquitter ou répondre. Le débiteur, alors, et d'abord le théoricien qui aura promis plus qu'il ne peut tenir, se sait insolvable. Le spéculateur serait en faillite. Pulsion de mort et compulsion de répétition l'auraient entraîné, aspiré dans l'abîme du PP en ajoutant toujours un supplément d'abîme sous ses pas. Alors l'*engagement* à traiter une question deviendrait une dette, voire une culpabilité dont il ne sera plus jamais absous. Aucune réconciliation jamais ne serait possible. Le théoricien-psychanalyste responsable de l'Au-delà du PP ne serait jamais pardonné. Il y aurait eu faute, violence, crime. Une dette impayable aurait été contractée. Pourquoi impayable, au fond ? Peut-être parce que l'économie elle-même y a été transgressée, non pas l'économie en général mais une économie dans laquelle on aurait forcé le principe d'équivalence. Tous les mouvements en *trans-* auraient violé ce principe, et avec lui tout ce qui peut assurer un paiement, un remboursement, un amortissement, un acquittement : la monnaie, les signes et leur *telos,* l'adéquation du signifié au signifiant. Cette effraction, à savoir le transfert spéculatif, aurait rendu la dette à la fois infinie ou insolvable, et donc nulle. C'est l'espace économique de la dette qui se trouve bouleversé, immensément agrandi et du même coup neutralisé. D'où la double tonalité d'une écriture : à la fois grave, découragée, soupirant devant la tâche ou la dette inépuisable, et simultanément désinvolte, cavalière, affirmative.

Insolvabilité et irrésolution, ces mots en appellent peut-être aussi à ce qu'on pourrait appeler l'économie *bindinale*. Economie du lien ou de la liaison (*bind,* bande, double bande, double bind, et contre-bande). Le *Binden* allemand, concept ou métaphore, joue un rôle formidable, on le sait, dans ce texte et dans cette problématique. Tout semble s'y jouer ou plutôt nouer dans la stricture plus ou moins lâche

de l'énergie, dans des liens ou des liaisons plus ou moins dissoutes, détachées, résolues, absoutes (*aufgelöst*).

Déliaison, dénouement, détachement, résolution d'un problème, acquittement d'une tâche, d'un devoir ou d'une dette, retrait d'un gage ou engagement tenu, tous ces régimes du *lösen* gouvernent le texte que nous lisons, et que nous lisons comme un récit interminable.

Au septième temps, il ne connaît pas encore son dénouement. La liaison continue de dominer la scène, sous la forme dominante par excellence et par essence, celle du PP.

Car la liaison avec laquelle on n'en finit pas, ce n'est pas une liaison parmi d'autres. C'est la liaison elle-même, le principe de liaison qui a partie liée avec l'autorité « en personne » si on peut dire, le PP.

Qu'est-ce qui va maintenant se passer ? Va-t-on connaître le dénouement ?

Non, bien sûr. Mais pourra-t-on dire que rien ne s'est passé ? Non, bien sûr.

Premier paragraphe du chapitre VII : le dernier parcours s'entame, il sera bref, tronqué, comme interrompu, mais nous ne tenons pour l'instant qu'à une hypothèse, on dirait un fil. Ce que Freud nomme irrésolution se tient dans la dépendance de cette hypothèse. L'argument a la forme suivante : même dans notre hypothèse, même si elle se confirmait en thèse, nous n'aurions pas la solution. Notre problème et notre tâche resteraient ce qu'ils sont pour l'instant : *ungelöst*. Ce mot est ici d'un usage trivial, certes, et Freud semble bien vouloir dire quelque chose de très banal : le problème n'est pas résolu. Pourquoi chercher à ce mot un relief ou des portées qui n'apparaissent ni à une écriture ni à une lecture cursive ? N'est-ce pas abuser que d'aller au-delà d'une sorte de conscience sémantique immédiate qui n'a que faire, dans le contrat fonctionnel qui la guide, d'un grand réveil de métaphores prétendument endormies ? Certes. Mais il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit pas d'accéder à la métaphore cachée, encore moins à la métaphore usée dans un mot. Il ne s'agit pas davantage de traquer le secret de l'écriture de Freud quand il recourt à tel mot. Ce n'est pas le mot, le mot seul ni le mot d'abord qui nous retiennent. Ni même l'intention de Freud au moment où il se sert de ce mot.

Mais alors pourquoi tomber en arrêt sur ce mot et de quel droit le mettre en rapport avec la liaison et la déliaison de

l'énergie, avec la stricture du *Binden* qui forme en effet l'armature conceptuelle de toute l'argumentation freudienne ?

Cette mise en rapport, à laquelle je procède en effet, n'est pas immédiate. Elle passe par le relais de toute une chaîne de questions. Par exemple celle-ci : qu'est-ce que *résoudre* un problème ? Qu'il s'agisse d'un problème théorique ou d'un problème pratique, on a affaire à des difficultés, à des obstacles, à des blocages au moins provisoires. Tendre vers la solution, c'est accumuler et lier, « bander » le maximum d'énergie au plus proche de l'obstacle, y faire monter la tension jusqu'à ce que la solution dénoue non seulement le « problème » mais les liens de l'énergie accumulée auprès du problème. La solution résout les tensions pulsionnelles, physiques et psychiques que le problème avait accrues. Dans leur grande banalité, ces schémas sont freudiens. Si je les rappelle ici et si je tiens à les évoquer simultanément du côté « objectif » en quelque sorte des problèmes (théorique ou pratique) et du côté « subjectif », c'est pour mettre en rapport constant, comme je le fais depuis le début, ce que Freud dit et ce que Freud fait, ce dont *Au-delà...* traite (ses objets, les hypothèses et les lois, ses problèmes) *et* sa démarche d'écriture, ses performances, ses opérations. Quand Freud dit « nous nous trouvons devant un problème irrésolu... », l'état qu'il décrit alors doit répondre à ce qu'il dit dans le même livre de la solution d'un problème ou d'une difficulté ou d'une tension en général. Cela doit en tout cas être mis à l'épreuve d'une telle correspondance et d'une telle responsabilité. Mais la question d'une telle correspondance ou d'une telle responsabilité est-elle soluble ? Que se passe-t-il quand des actes ou des performances (discours ou écriture, analyse ou description, etc.) font partie des objets qu'ils désignent ? Quand ils peuvent se donner en exemple de cela même dont ils parlent ou écrivent ? On n'y gagne certainement pas une transparence auto-réflexive, au contraire. Le compte n'est plus possible, ni le compte rendu, et les bords de l'ensemble ne sont alors ni fermés ni ouverts. Leur trait se divise et des entrelacs ne se défont plus[1]. Là se trouve peut-être l'ultime résistance à la solution, et pour la faire mieux apparaître ou plutôt pour la mieux inférer, car elle n'apparaît jamais, il faut mettre en rapport la démarche de *Au-delà...* et la structure de ses objets, l'irrésolution de ses

1. D'autres essais (à paraître) analysent cette figure sous le nom de « double invagination chiasmatique des bords ».

problèmes (dans sa démarche) et ce que le livre dit de la solution des problèmes en général (dans ses objets). Sa démarche est l'un de ses objets, d'où l'allure, et c'est pourquoi ça ne peut pas aller très bien ni marcher tout seul. Un de ses objets parmi d'autres mais aussi celui pour lequel il y a des objets avec lesquels faire des *trans-* et spéculer. Cet objet parmi d'autres n'est pas n'importe lequel. Alors ça boite et ça ferme mal.

Ce qui vient d'être dit, principiellement, de « solution », peut être dit, dans la plus grande proximité, de « analyse ». L'enjeu apparaîtrait encore mieux. Mais laissons. (*Laisser*, est-ce une modalité du *délier* ? Laissons, le problème en fut noué ailleurs.)

La valeur de solution, dans le cas du problème à résoudre, se trouve donc, disions-nous, dans la mouvance, dans la *dépendance* de l'hypothèse principielle. Or il y a encore plus précis : cette hypothèse ne concerne pas seulement des liaisons, elle a trait à une dépendance ou à une indépendance (*Unabhängigkeit*) au regard du PP. Autrement dit au regard, nous le vérifierons, d'un principe qui fonctionne à la condition de *lier*.

Dépendance ou indépendance à l'égard d'un principe de liaison : voici la première phrase du chapitre, elle commence par un *si :* « Si c'est en effet un caractère général des pulsions que de vouloir restaurer un état antérieur, nous ne devons pas nous étonner que dans la vie psychique tant de processus s'accomplissent indépendamment du principe de plaisir. »

C'est l'étape intermédiaire d'un raisonnement : si notre hypothèse est la bonne, s'il est vrai que les pulsions tendent à restaurer un état antérieur, alors nous ne devons pas nous étonner que tant de processus soient indépendants du PP. On ne voit pas très clairement, et la chose rebondira tout à l'heure, pourquoi on ne s'en étonnerait pas dès lors que le plaisir a aussi été défini comme chute de tension et décharge, ce qui tend à reconstituer l'état antérieur. En tout cas, pour l'instant, il nous est dit que nous ne devrions pas nous étonner de l'indépendance au regard du PP.

Or toute la difficulté tient à cette notion d'indépendance. Elle est bien indéterminée. L'indépendance est un rapport sur le mode du non-rapport. Et dire que tels processus restent indépendants du PP, ce n'est rien dire de leur rapport au PP. Or ce qui va rester justement *ungelöst*, irrésolu, c'est

le problème de ce rapport. *Ungelöst* qualifie aussi (le problème de) ce non-rapport ou de cette indétermination du rapport entre les processus de répétition pulsionnels et le PP. « Mais tout cela, dit Freud [ces processus de retour à l'état antérieur] en ce lieu où le PP n'a pas encore exercé son pouvoir (*Macht*), n'a donc pas besoin de se tenir en opposition avec lui (*im Gegensatz zu ihm zu stehen*) et notre problème [notre tâche, *Aufgabe*] demeure irrésolu (*ungelöst*), à savoir comment déterminer le rapport des processus de répétition pulsionnels à la maîtrise du PP. »

Pouvoir, maîtrise, empire (*Herrschaft*), le PP étend sa domination sur le psychique, sur le *domaine* psychique. Dès lors qu'il domine toute subjectivité vivante, le sens d'une telle maîtrise ne connaît aucune limite régionale : autre façon de dire qu'on ne parle pas ici de maîtrise par simple métaphore. C'est à partir de la maîtrise exercée par ce qu'on appelle ici le PP sur tout sujet psychique (sur tout vivant, conscient ou inconscient) qu'on peut ensuite déterminer quelque maîtrise que ce soit, par figure ou dérivation. De cette maîtrise « psychique » serait ainsi dérivée la maîtrise au sens dit courant, usuel ou littéral, voire propre, dans les « domaines » de la technique ou de l'expertise, de la politique ou de la lutte entre les consciences. Toutes ces maîtrises en appellent au sujet ou à la conscience. Dès lors que sur ce sujet ou sur cette conscience règne d'abord la maîtrise du PP, c'est à elle qu'il faut d'abord se référer pour y chercher quelque sens « propre », voire quelque sens « du propre ». Reste à savoir si on ne serait pas très désarmé, aux abords de ce « domaine », pour requérir le propre. Nous en viendrons tout à l'heure au procès d'exappropriation qui structure principiellement le PP. Et surtout, nous l'avions déjà reconnu, nous sommes dans un domaine sans domaine où la recherche du propre, loi des lois et loi sans loi, excède toutes les oppositions et par excellence celle de la vie et de la mort. La pulsion de mort poussant à l'autodestruction, au mourir-de-sa-propre-mort, le propre s'y produit comme autothanatographie et s'écarte assez de lui-même dans ce « rapport », cette « relation », ce « récit » pour que nous ne sachions plus très bien ce que nous disons quand nous disons propre, loi du propre, économie, etc.

Ce qui vaut ici pour la figure de maîtrise, avec l'inversion qu'il faut y pratiquer du figuré au quasi-propre, du régional au non-régional, cela vaut aussi pour toutes les notions et

toutes les figures, qu'elles en dépendent ou non directement. Par exemple celles qui jouent dans ce chapitre un rôle déterminant, celle de *service* (les processus sont *au service, im Dienste* du PP, le PP est *au service* des pulsions de mort), celles de tendance ou de fonction. L'idée de fonctionnement doit être soumise à une réévaluation d'autant plus rigoureuse qu'on pourrait facilement la prendre pour une figure technologique, une régularité machinique transportée dans le domaine psycho-biologique. Aujourd'hui ce vocabulaire fonctionnaliste envahit tout et souvent dans des usages précritiques.

Dans ce contexte, Freud distingue la fonction de la tendance. Partant, si vous voulez, de la « métaphore » de l'appareil psychique, il en rappelle une des « fonctions » les plus « importantes », et surtout les plus anciennes, les plus primitives, quasiment congénitales et donc essentielles. Cette « fonction » (*Funktion*), c'est le *Binden,* l'opération qui consiste à lier, enchaîner, ligoter, garrotter, serrer, bander. Mais quoi ? Eh bien, ce qui est aussi originaire que cette fonction de stricture, à savoir les forces et les excitations pulsionnelles, le X dont on ne sait pas ce que c'est avant qu'il soit bandé, précisément, *et* représenté par des représentants.

Car cette fonction précoce et décisive consiste à lier *et* à remplacer : lier c'est aussitôt suppléer, substituer et donc représenter, remplacer, mettre un *Ersatz* à la place de ce que la stricture inhibe ou interdit. Lier, c'est donc aussi *détacher,* détacher un représentant, l'envoyer en mission, libérer une missive pour accomplir, à destination, la destinée de ce qu'elle représente. Effet de *poste. De facteur préposé à l'acheminement.*

Dans le même énoncé, décrivant une seule et même opération, une seule et même fonction, Freud dit qu'elle consiste à lier (*binden*) les processus primaires (*pp*) et à remplacer (*ersetzen*) les *pp* qui ont la maîtrise (*herrschenden*) dans la vie pulsionnelle par des processus secondaires : déplacement, remplacement de maîtrise, stricture comme détachement supplémentaire. Le secondaire est l'*envoi* supplémentaire. Il transforme l'énergie d'investissement librement mobile en énergie d'investissement immobile, il *pose* et *poste.* Voilà une thèse. L'investissement immobilisé devient plus tonique. La valeur de tonicité se trouve régulièrement associée à l'effet de liaison, qui signifie donc à la fois élasticité

et tension. Cela consolide dans sa légitimité la traduction de *binden* par bander. Et compte tenu des relais supplémentaires que je viens de rappeler, bander : poster. Liaison : postale.

La fonction du *Binden* est l'une des plus originaires et des plus décisives de l'appareil psychique. Qu'elle s'accompagne ou non de plaisir, peu importe à Freud pour l'instant. Il tient cela hors de sa considération. Il tient hors de sa considération tout le rapport entre ces mouvements et modes de la *pose*, du *Setzen* (*Ersetzen* du primaire par le secondaire, transformation - *Umsetzung* - des énergies d'investissement - *Besetzung* - libres en charges toniques, etc.) et le développement éventuel d'un déplaisir. Ce qui lui importe, c'est que toute cette transformation (*Umsetzung*) n'atteigne, n'affecte ou ne contredise pas le PP, au contraire, et survienne plutôt « à son service ».

Or puisque nous lisons Freud d'une main et de l'autre, à travers un vocabulaire analogue, le Hegel de la dialectique du maître et de l'esclave, remarquons le mot dont se sert Freud pour dire que la fonction du *Binden* ne vient pas contredire le PP et se tient plutôt à son service : « mais le PP ne se trouve pas par là relevé (*aufgehoben*) ». On pourrait presque dire, littéralement, relevé de sa fonction. Le déplacement-remplacement opéré par la liaison est plutôt « au service » du PP (*Die Umsetzung geschieht vielmehr im Dienste des Lustprinzips*). La liaison (bander, poster) travaille pour le PP. Comment ?

Ici deux temps, deux prédicats, deux thèmes descriptifs. La *Bindung* est un acte préparatoire (*vorbereitender Akt*) à l'exercice du PP. En tant que tel, ce n'est pas encore le PP, elle prépare seulement le terrain pour la maîtrise de ce dernier... Ensuite, le terrain préparé, elle introduit le maître et, deuxième temps, l'installe, l'assure, le confirme et l'affermit dans sa maîtrise. La *Bindung* déborde donc la maîtrise comme l'assise de sa condition. Pas de maîtrise qui ne soit préparée, introduite et confirmée par la *Bindung*, par la bande ou par la poste. Il n'y a pas de maîtrise sans cela et on ne comprend pas ce que maîtriser veut dire autrement. « La liaison (*Bindung*) est un acte préparatoire qui introduit et assure (*einleitet und sichert*) la maîtrise du principe de plaisir. »

PLATON DERRIÈRE FREUD

La relève (*Aufhebung*) vient d'être nommée. Dans l'hypothèse où le PP viendrait à être relevé (*aufgehoben*), s'agirait-il d'une relève au sens conventionnellement hegelien ? Cela voudrait dire bien des choses sauf sa simple défaite ou suppression. Et cela ne revient pas à une question particulière de rhétorique ou de traduction, ni même à un exemple parmi d'autres des difficultés qu'il y a, au moins depuis Hegel, à traduire *Aufhebung*[2]. Si le PP répond à une fonction originaire et générale de l'appareil psychique, ce que nous disions plus haut de la maîtrise vaut ici de la relève : on ne comprendra pas ce qui se passe avec le PP *depuis* ce que nous entendons sous le mot de *Aufhebung*. En fait toute l'interprétation de la relève se trouve en retour déterminée par ce que nous dirions, si nous pouvions en dire quelque chose, du fonctionnement du PP, de la liaison (postale), du supplément de stricture, du détachement de bande, etc.

Si, en tant que telle, la liaison n'est encore accompagnée ni de plaisir ni de déplaisir, si du moins on peut l'en isoler, où situer cet état *préparatoire* ? Que signifie dans ce cas préparer ? Qu'en est-il de ce *pré* ? Il est *à la fois*, dans ce *laps* ou dans ce *sas*, indifférent au plaisir comme au déplaisir *et* assez intéressé, aspiré, appelé par le PP puisqu'il l'annonce

2. Sur toute cette problématique, une lecture me paraît aujourd'hui s'imposer, celle du livre admirable de Jean-Luc Nancy, *La remarque spéculative (un bon mot de Hegel)*, éd. Galilée, 1973. Le rapport entre *Aufheben* et *Auflosen* chez Hegel y est justement analysé (p. 45 sq.).

à son tour et lui *fait place*. Il le précède et le préfigure. Des deux modes du *pré*, seul ce dernier paraît téléologique. Le premier paraît indifférent. Comment accorder le *telos* à l'indifférence, les fins de l'une aux fins de l'autre ?

Freud affine la distinction déjà évoquée entre *fonction* et *tendance*. Entre les deux le rapport est justement de service (*Dienst*). Les fonctions de liaison sont plutôt au service du PP. Mais celui-ci est une tendance au service d'une fonction encore plus générale, la plus générale et la plus inconditionnée qui soit. Laquelle ? Celle qui est destinée à rendre l'appareil psychique inexcitable, impassible, sans excitation (*erregungslos*) ou du moins à y maintenir le niveau d'excitation constant et aussi bas que possible. Une telle fonction participerait de la tendance générale du vivant à faire retour vers le repos du monde inorganique. Cette tendance, ce mouvement dynamique qui pousse en arrière et tend toute la force vers le revenir, ce *streben* serait la fonction *la plus générale*. Freud ne le prouve pas en ce lieu, il se contente d'un appel à l'expérience commune : « Nous l'avons tous éprouvé... » Quoi ? où ? Dans la plus grande jouissance, celle qui est liée à l'acte sexuel, ou plutôt liée-déliée par l'acte sexuel. Cette jouissance est liée (*verbunden*) à l'extinction (*Erlöschen*) momentanée d'une excitation pulsionnelle très élevée. « Mais la liaison (*Bindung*) de l'excitation pulsionnelle ne serait qu'une fonction préparatoire. » Toute liaison préliminaire (sc) *tend* vers le plaisir de la décharge ou de la détente finale.

Au point où nous en sommes, le PP serait non pas une fonction mais une tendance au service de cette fonction générale. Mais il aurait lui-même une autre fonction (la liaison) à son service. Le *fonctionnement* général passerait d'une fonction à l'autre, de la fonction du *Binden* à la fonction sous sa forme la plus générale (retour à l'inorganique et Nirvana) par l'intermédiaire ou le lieu de passage, le *pas* d'une *tendance*, à savoir le PP. Pas de PP entre deux fonctions ou deux formes du fonctionnement général.

Si une fois de plus nous *rapportons* ce que dit Freud à ce qu'il fait ou plutôt à ce qui se passe (sans passer) dans *Au-delà...*, nous dirons que l'irrésolution de la scène d'écriture que nous lisons est celle d'une *Bindung* qui se tend et ne cesse de poster (envoyer, détacher, déplacer, remplacer) à l'extrême, sans conclusion, sans solution, sans passage à l'acte et sans orgasme final (une série plutôt de secousses

orgasmiques, de jouissances aussitôt différées qu'obtenues, postées à l'instant même), sur la ligne de la plus haute tension, à la limite de l'au-delà du PP, sans passer simplement la ligne, le meilleur moyen de passer au-delà restant de passer par là, l'au-delà du plaisir restant la fin du plaisir. Et quand on tient au plaisir sans fin, on prend son parti de la fin du plaisir. On ne prend de plaisir que pour le perdre — et le garder *revient* au même. Tout doit passer dans la « solution ».

Le plaisir « proprement dit », le plaisir en son moment propre, nous ne savons toujours pas ce que c'est. Nous parlons encore, sous son nom, d'une tendance, servie par une fonction et au service d'une fonction. Celle qui oriente la tendance est aussi la fonction d'un trajet, d'un transit. Le pas ou le *trans-* y ont toujours déjà la forme du retour. Ça commence par revenir, par tendre vers l'annulation de son propre procès. C'est aussi le progrès du propre qui se laisse entraîner par cet anneau circulaire. Le plaisir se trouverait en route, lieu de passage et moment de l'anneau. Il se trouverait en route et rendrait service pour retrouver la voie de l'inanimé. Trouver le sommeil, en voilà le meilleur exemple.

Le plaisir, si ça se trouve, la tendance au plaisir et la maîtrise du PP auraient donc leur lieu propre entre les deux limites du sans-plaisir, la stricture et la décharge, la préparation et la fin, le désir, si vous préférez, et son accomplissement final : bander-poster et livrer (*Erledigung,* disait Freud à l'instant). Lieu de passage toujours liminaire (hymen indécis pris dans l'anneau). Pas de plaisir avant, pas de plaisir après, mais pendant, c'est seulement le passage du pas. Sur quoi règne donc le PP dont le pas serait pourtant si difficile à franchir ? Le plaisir ne reste-t-il pas, entre ces deux limites, un maître dont la seule opération indéfiniment reproduite, la seule reproduction compulsive, insensible à aucune leçon de l'expérience, reviendrait toujours à ne se produire qu'en se limitant strictement, le plus strictement possible ? à n'arriver qu'à s'effacer ?

C'est que nous ne sommes pas au bout de nos peines. Ni de nos plaisirs. Lui, eux, elles non plus. Au lieu où nous nous trouvons présentement postés, la propriété du plaisir paraît de plus en plus énigmatique. Sait-on ce que c'est, le plaisir ? demandions-nous au début. Ce que confusément on appelle le « langage courant » semble impliquer une

sorte de consensus implicite et précompréhensif, la référence commune à un sens invariant. Ce consensus semble lui-même présupposé par les problématiques les moins naïves. L'aporie philosophique, la *skepsis,* la maïeutique, etc., ne peuvent faire l'économie de cette présupposition. A cet égard, quels que soient les réserves ou les écarts de Freud au regard du questionnement philosophique, *Au-delà...* appartient à la tradition du *Philèbe.* L'héritage est assuré, Platon est derrière Freud. Ou, si l'on préfère, Socrate, avec toutes les inversions induites par la structure d'un legs. C'est aussi le *Philèbe* que nous lisons à travers la scène de l'*Au-delà...* Nous pourrions le vérifier pas à pas. Mais *Philèbe,* démultipliant sa scène, ses auteurs et ses acteurs, à son tour lit *Au-delà...,* en conduit le déchiffrement de loin, comme une tête lectrice téléguidée, se loge en lui, y prend place ou y prend part comme un lexique ou un code de déchiffrement inséré dans le volume ; ou inversement, mais la structure topologique des volumes textuels n'oblige pas à choisir entre les deux hypothèses, *Au-delà...* devient à son tour un chapitre supplémentaire du *Philèbe,* une nouvelle scène rappelant au passage d'autres dialogues de Platon, le *Banquet* par exemple, etc. Les deux corpus font l'un de l'autre partie. Ils s'écrivent l'un l'autre. L'un à l'autre, ils s'adressent une fabuleuse correspondance. L'athèse de *Au-delà...* met en dérive le *Philèbe* qui ne procède que par « thèses » et séries de « *logoi* » depuis le premier mot de Socrate jusqu'au moment où il demande, c'est son dernier mot, qu'on le « laisse aller ». Mais cette mise en dérive est elle-même programmée par le discours sur l'*apeiron,* l'indéfini de la limite et le mélange. On pourrait en faire l'épreuve minutieuse, toute l'athèse freudienne parcourt au moins virtuellement, structurellement, le système des « *logoi* » socratiques sur le plaisir. Elle le suit comme une sorte de partition ou s'ordonnerait tout au moins sur ses motifs majeurs : sur celui de partition, d'abord, celui de limite aussi et d'illimitation, de mesure et d'excès, de processus « génétique » opposé au repos de l'être en-soi, etc. N'oublions pas que l'écart singulier entre la différance et l'opposition est marqué à l'ouverture même du *Philèbe* (12 e) cet écart nous a paru indispensable pour l'interprétation de *Au-delà...,* même si, bien entendu, nous en avons développé et déporté le traitement. N'oublions pas que la question du nom et de la référence ouvrait aussi le *Philèbe.* Qu'appelle-t-on plaisir ? Y a-t-il une unité de cette chose nommée

plaisir ? Peut-on donner un nom propre (par exemple Aphrodite) à un phénomène aussi divers, polymorphe, insaisissable ? (Socrate écarte le nom propre de la déesse dont Philèbe vient d'évoquer le témoignage : son « nom le plus vrai », c'est « plaisir » (*édonè*) et le nom propre n'est pas assez propre.) Et si le plaisir ne se produisait qu'à différer de lui-même, s'il n'arrivait qu'à cette condition ? Si suspendu et problématique qu'il ait pu être, le langage courant de Socrate à Freud n'a pu éviter de présupposer : on sait, on doit savoir ce que c'est que Plaisir, fût-ce comme cette limite étrange, insaisissable entre deux limites, un en-deçà et un au-delà qui réduisent un pas à rien.

Pas de plaisir, certes, mais si c'est le plaisir qui incessamment se limite, traitant avec lui-même, se contractant pour se préparer à lui-même, *se* produire, résoudre, régénérer, perdre et garder au service d'une fonction générale dont il est la tendance, alors, aussi bien, il n'y a que Plaisir.

Est-ce possible ?

Le paragraphe suivant porte l'énigme ou le paradoxe à sa limite. Il y apparaît en somme que le *principe du* plaisir fait la guerre au plaisir. Cette hostilité ressemble, au moins, à une hostilité à soi et le schème n'en est toujours pas étranger à la partition du *Philèbe,* ni au message, voire à la lettre de Socrate. Le principe même du plaisir se manifesterait comme une sorte de contre-plaisir, bande contre bande qui vient limiter le plaisir pour le rendre possible. Tout se passe alors dans des différences de bandage. L'économie n'est pas générale. On entend souvent sous ce mot une économie simplement ouverte à une dépense absolue. Ici, jusque dans son effondrement ultime, l'économie serait stricturale.

Que dit Freud ? que le PP étend sa maîtrise à mesure que la quantité de plaisir possible décroît. Les processus primaires se distinguent des secondaires par deux traits. D'une part, bien entendu, ils sont absolument originaires. D'autre part, ils peuvent engendrer des sensations « beaucoup plus intenses » que les processus secondaires. Beaucoup plus intenses dans les deux directions, celle du plaisir ou celle du déplaisir. Or si la *Bindung* est le remplacement violent (bander, poster, suppléer, relever) du primaire par le secondaire, de l'originaire par le supplémentaire, si cette déposition ou cette transposition (*Umsetzung*) assure seule la maîtrise du PP, on en arrive à un résultat fort paradoxal,

à ce que Freud nomme pudiquement « un résultat qui au fond n'est pas simple » (*im Grunde nicht einfachen Ergebnis*) : c'est en limitant l'intensité possible du plaisir ou du déplaisir que le PP conquiert sa maîtrise. Celle-ci ne tire ses bénéfices que d'une modération. Le problème à résoudre pour lui, qu'on se reporte encore au *Philèbe,* c'est bien celui de la *démesure* essentielle au plaisir. Cette démesure est sa commune mesure avec le déplaisir et c'est cette communication qu'il faut interrompre : telle est la mission du PP. Il ne peut l'accomplir qu'en modérant la force ou l'intensité, celle du plaisir autant que celle du déplaisir. Il ne peut maîtriser (donc affaiblir) l'une sans maîtriser (donc affaiblir) l'autre.

S'il assure sa maîtrise, le principe *du* plaisir doit donc d'abord le faire *sur* le plaisir et aux dépens *du* plaisir. Il devient ainsi le prince *du* plaisir, le prince dont le plaisir est le sujet assujetti, enchaîné, lié, resserré, fatigué. Le jeu se joue nécessairement sur deux tableaux. Le plaisir y perd dans la *mesure* même : où il fait triompher son principe. Il perd à tous les coups, il gagne à tous les coups *dans la mesure* où il est là avant d'être là, dès qu'il se prépare à sa présence, où il est encore là quand il se réserve pour se produire, envahissant tout au-delà de lui-même. Il gagne à tous les coups, il perd à tous les coups *dans la mesure* : son intensité déchaînée le détruirait aussitôt s'il ne se soumettait pas à la stricture modératrice, à la mesure même. Menace de mort : plus de principe du plaisir donc plus de différance *modifiante* en principe de réalité. Ce qu'on appelle la réalité n'est rien en dehors de cette loi de la différance. Elle en est un effet. La stricture produit le plaisir en le liant. Elle joue entre deux infinis, pariant et spéculant sur la plus-value que lui vaudra la restriction. De cette spéculation, le PP, le maître, n'en est pas le maître, le sujet ou l'auteur. Il est seulement le chargé de mission, l'émissaire, un facteur, on dirait presque un courtier. Plaisir, le grand spéculateur, calcule avec les effets de stricture aphrodisiaque (Socrate ne voulait pas du nom propre d'Aphrodite). Liant ou se laissant lier, il donne *lieu,* il *fait place* à la maîtrise du PP, il le laisse régler la circulation à son poste, limitant les quantités de plaisir et ne les laissant croître que dans la seule mesure possible. Le quasi-nom propre, c'est l'X qui spécule sans identité, c'est l'X (cette excitation inconnue dont Freud disait qu'on n'en connaissait rien par définition

et qu'il convenait de désigner algébriquement) qui calcule et met en place le propre piège de sa relève. Ça se limite pour s'accroître. Mais si ça se limite, ça ne s'accroît pas. Si ça se limite absolument, ça disparaît. Inversement, si l'on peut dire, si ça libère quelque chose qui soit aussi proche que possible du *pp* (fiction théorique), si donc *ça ne se limite pas,* pas *du tout,* ça se limite absolument : décharge absolue, débandade, néant ou mort.

L'irrésolution appartient à cette logique impossible. Elle est la stricture spéculative entre la solution (non-liaison, déchaînement, desserrement *absolu* : l'absolution même) et la non-solution (resserrement absolu, bandage paralysant, etc.).

Ce grand calcul spéculatif n'a rien de théorique, il ne s'effectue pas du côté, *de la part* du chercheur ou du théoricien psychanalyste s'interrogeant sur les rapports entre la compulsion de répétition et l'au-delà du PP. Du moins n'est-il de ce côté que dans la mesure où il est aussi du côté de la « chose même » ou plutôt de la Chose, de l'Autre Chose[3]. Dans le procès de cette *Causa,* plus d'opposition entre plaisir et déplaisir, vie et mort, en-deçà et au-delà. La graphique du supplément strictural n'est pas dialectique, elle ne procède pas en dernière instance par oppositions. Si elle produit nécessairement des *effets* dialectiques, par exemple toute la dialectique dite du maître et de l'esclave, elle ne connaît pas la négativité, le manque, l'opposition ; le désir y est sans « sans », d'un *sans* sans *sans*[4]. Il n'y a que du plaisir qui se limite lui-même, de la douleur qui se limite elle-même, avec toutes les différences de force, d'intensité, de qualité qu'un ensemble, un corpus, un « corps » peut supporter ou « se » donner, se laisser donner. Un « ensemble » étant *donné,* que nous ne limitons pas ici au « sujet », à l'individu, encore moins au « moi », au conscient ou à l'inconscient, non davantage à l'ensemble comme *totalité* de parties, une forte stricture peut donner lieu à « plus » de plaisir et de douleur que, dans un autre « ensemble », dans un autre ajointement non systémique, une stricture

3. Allusion, dans le séminaire sur *La vie la mort,* à d'autres séminaires organisés, trois années durant, sous le titre *La Chose* (Heidegger/Ponge, Heidegger/Blanchot, Heidegger/Freud) à l'Université de Yale et à Paris. Ils donneront lieu plus tard, peut-être, à d'autres publications.

4. cf. *Pas (op. cit.)* et *Le Parergon,* in *La Vérité en peinture,* Flammarion, 1978.

moindre. La force de stricture, la capacité de *se lier,* reste en rapport avec *ce qu'il y a à lier* (ce qui donne et se donne à lier), la puissance liant le liant au liable. Une conséquence parmi d'autres, et elle concerne tout ce qui s'annonce dans la figure du « lien », de la bandelette à l'obligation de l'impératif catégorique, des strictions et restrictions les plus physiques aux alliances les plus sublimes : un « ensemble » très libre, aussi déchaîné que possible, peut rester, compte tenu du peu de forces qu'il y a à lier, faiblement érotisé, faiblement hédonisé. Et inversement. Bien entendu ce que nous disons là vaut déjà pour ce que nous appelons l'« ensemble » lui-même. Si ce mot doit renvoyer à une « unité » qui n'est rigoureusement ni celle du sujet, ni celle de la conscience, de l'inconscient, de la personne, de l'âme et/ou du corps, du socius ou d'un « système » en général, il faut bien que l'ensemble en tant que tel *se lie* à lui-même pour se constituer comme tel. Tout être-ensemble, même si sa modalité ne se limite à aucune de celles que nous venons de mettre en série, commence par *se-lier,* par un se-lier dans un rapport différantiel à soi. Il s'envoie et se poste ainsi. Il se destine. Ce qui ne veut pas dire : il arrive.

Est-il encore légitime de dire d'un tel rapport à soi de la stricture qu'il est faiblement ou fortement érotisé, faiblement ou fortement hédonisé ? Freud a situé la *Bindung* avant le plaisir et avant le plaisir sexuel. En vue de ce plaisir, sans doute, mais avant et sans lui. L'en-deçà et l'au-delà de la sexualité travaillent silencieusement. Le PP, lui-même servi par du pré sexuel, travaille aussi au service de la non-sexualité. Sa « maîtrise » n'est pas plus sexuelle que méta-sexuelle : mouvement analogue à celui que nous avions esquissé au sujet du « propre ». Il y aurait, liée à la stricture et par elle, une valeur de maîtrise qui ne serait ni de la vie ni de la mort. Elle serait encore moins l'enjeu d'une lutte de la conscience ou pour la reconnaissance. Et la sexualité ne la déterminerait plus en dernière instance.

Y a-t-il de la maîtrise en cet autre sens ? où la situer ? sur quoi et en vue de quoi spéculerait-elle ? Il ne s'agit pas de répondre à ces questions. Mais pour l'instant de se rendre à cette nécessité : s'il faut suivre rigoureusement, c'est-à-dire *s'il faut* se rendre à ce qu'il faut enchaîner *strictement,* s'il faut faire suivre ou laisser suivre en sa conséquence ce qui s'annonce ici sous le mot de maîtrise, dans le contexte qui vient de se former, si *par conséquent* il faut se rendre

au-delà de la logique oppositionnelle ou dialectique avec tout ce qu'elle enchaîne en son système, alors la forme même de nos questions (où ? sur quoi ? en vue de quoi ? en quel sens ? etc.) n'y suffit plus. Et il y va d'un « il y a » (*y a-t-il* de la maîtrise ? demandions-nous) dont l'enjeu reste à penser[5].

Dans le corpus freudien, le fil conducteur d'une telle problématique, l'un de ses fils du moins, traverse un mot et un concept que nous avons rencontrés. Revenant à la scène du *fort : da,* on pourrait imputer tous les efforts du petit-fils, dans la répétition du jeu, à une « pulsion de maîtrise » (*Bemächtigungstrieb*). C'est du moins une des interprétations possibles que Freud risque au passage, avant d'en essayer une autre (aussitôt après : « Mais on peut encore essayer une autre *Deutung* »).

Il s'agit donc d'une simple allusion mais ce qu'elle désigne en appelle à la singularité d'une pulsion qui ne se laisserait réduire à aucune autre. Et elle nous intéresse d'autant plus que, irréductible à aucune autre, elle semble avoir part à toutes les autres dans la mesure où toute l'économie du PP et de son au-delà se règle sur des rapports de « maîtrise ». On peut alors envisager un privilège quasi transcendantal de cette pulsion de maîtrise, pulsion de puissance ou pulsion d'emprise. Cette dernière dénomination me paraît préférable : elle marque mieux le rapport à l'autre, même dans l'emprise *sur soi.* Puis ce mot se met aussitôt en communication avec le lexique du *donner,* du *prendre,* de l'*envoyer* ou du *destiner* qui nous provoque ici à distance et qui nous occupera bientôt plus directement. La pulsion d'emprise doit être aussi le *rapport à soi* de la pulsion : pas de pulsion qui ne soit poussée à se lier à soi et à s'assurer la maîtrise de soi comme pulsion. D'où la tautologie transcendantale de la pulsion d'emprise : c'est la pulsion comme pulsion, la pulsion de pulsion, la pulsionnalité de la pulsion. Il s'agit encore d'un rapport à soi comme rapport à l'autre, l'auto-affection d'un *fort : da* qui se donne, se prend, s'envoie et se destine, s'éloigne et se rapproche de son propre pas, de l'autre.

Bemächtigung : le mot et le concept n'ont jamais occupé le devant de la scène. Mais ils apparaissent très tôt : dès

5. La problématique du « Il y a » (*Es gibt, There is*) fut engagée dans un autre séminaire (*Donner le temps*) dont des fragments seront publiés ultérieurement

les *Trois Essais* et par intermittence ensuite. Le *Vocabulaire* de Laplanche et Pontalis le signale clairement. *Au-delà...* constitue précisément un repère important dans ce trajet, surtout dans les passages relatifs au sadisme. La composante sadique de la pulsion sexuelle peut en venir à « dominer » (*beherrschen*) toute la sexualité. Il devient alors, dans ce que Freud a appelé l'« organisation pré-génitale », une pulsion partielle « dominante » (*als dominierender Partialtrieb*). S'il tend à détruire l'objet, comment le déduire d'Eros, demande Freud, dès lors que la fonction érotique se destine à la garde de la vie ? Ne s'agit-il pas « proprement » d'une pulsion de mort détournée du Moi par la libido narcissique et réorientée vers l'objet ? On le croit alors au service de la fonction sexuelle : l'« emprise amoureuse » (*Liebesbemächtigung*), dans la phase orale de l'organisation libidinale, coïncide avec la destruction de l'objet. Et dans la phase génitale la composante sadique devient autonome et tend à s'emparer de l'objet sexuel, à le maîtriser et à le dominer violemment, à exercer sur lui son pouvoir (*bewältigen*). Ce qui se déchaîne dans l'ambivalence amour/haine lorsque le « sadisme originaire » est resté pur et sans mesure. *Bewältigung*, l'exercice violent du pouvoir, l'emprise, c'est un concept que Laplanche et Pontalis rapprochent justement de *Bemächtigung* (emprise, pouvoir, possession). Or, si une telle pulsion de pouvoir existe, si elle se voit reconnaître une spécificité, il faut bien admettre qu'elle joue un rôle très original dans l'organisation la plus « méta-conceptuelle » et « métalinguistique », la plus « dominante » précisément du discours freudien. Car c'est bien dans le code du pouvoir, et il n'est pas seulement métaphorique, que la problématique est installée. Il s'agit toujours de savoir qui est le « maître », qui « domine », qui a l'« autorité », jusqu'à quel point le PP exerce le pouvoir, comment une pulsion peut s'en rendre indépendante ou le précéder, quels sont les rapports de service entre le PP et le reste, ce que nous avons appelé le prince et ses sujets, etc. Les « postes » sont toujours des postes de pouvoir. Et le pouvoir s'exerce selon le réseau des postes. Il y a une société des pulsions, qu'elles soient ou non compossibles, et dans le passage auquel nous venons de nous référer (chapitre VI), la dynamique du sadisme est une dynamique du pouvoir, une dynamique de la dynastie : une pulsion partielle doit en venir à dominer l'ensemble du corps pulsionnel et le soumettre à son régime ; et si elle y parvient, c'est en vue

d'exercer la violence de son emprise sur l'objet. Et si ce désir d'emprise s'exerce au-dedans comme au-dehors, s'il définit le rapport à soi comme le rapport à l'autre des pulsions, s'il a une racine « originaire », alors la pulsion de pouvoir ne se laisse plus dériver. Ni le pouvoir postal. Dans son auto-hétérologie, la pulsion du pouvoir postal est plus originaire que le PP et indépendante de lui. Mais aussi bien elle reste la seule à nous permettre de définir une pulsion de mort, et par exemple un sadisme originaire. Autrement dit le motif du pouvoir est plus originaire et plus général que le PP, il est indépendant de lui, c'est son au-delà. Mais il ne se confond pas avec la pulsion de mort ou la compulsion de répétition, il nous donne de quoi les décrire et il joue à leur égard, comme à celui d'une « maîtrise » du PP, le rôle de prédicat transcendantal. Au-delà du principe de plaisir — le pouvoir[6]. C'est-à-dire les postes. Mais on ne dira pas pour autant, malgré la fonction transcendantale à laquelle nous venons de faire allusion, au-delà de la pulsion de mort — le pouvoir — ou les postes. Car aussi bien tout ce qui se décrit au titre de la pulsion de mort ou de la compulsion de répétition, pour procéder d'une pulsion de pouvoir, et pour lui emprunter tous ses traits descriptifs, n'en déborde pas moins le pouvoir. C'est à la fois la raison et l'échec, l'origine et la limite du pouvoir. Il n'y a de pouvoir que s'il y a principe ou principe de principe. La fonction transcendantale ou méta-conceptuelle appartient à l'ordre du pouvoir. Il n'y a donc que différance de pouvoir. D'où les postes. Au-delà de toutes les oppositions conceptuelles, la *Bemächtigung* situe bien l'un des échangeurs entre la pulsion d'emprise, comme pulsion de pulsion, et la « volonté de puissance ».

6. Ce que je tentais alors dans un séminaire, à partir d'une lecture et d'un exercice « monographique », aux abords d'un seul texte de Freud, est-ce que cela pourrait rejoindre ou croiser de quelque façon le projet qui donne son titre au dernier livre de Laruelle, *Au-delà du principe de pouvoir* (Payot, 1978) ? Je le mesure mal encore. Sans traiter directement du texte freudien, le livre de Laruelle s'y rapporte et le déporte en profondeur, au-delà même de la parodie citationnelle de son titre. Depuis *Machines textuelles* (Le Seuil, 1976), *Nietzsche contre Heidegger* (Payot, 1977), *Le Déclin de l'écriture* (Aubier-Flammarion, 1977), une puissante élaboration y suit son cours.

FORT : DA, LE RYTHME

Troisième retour de Nietzsche, troisième recours circulaire avant de repartir. Ce séminaire aura joué le *fort : da* de Nietzsche.

C'est le rythme.

Le plaisir est une sorte de rythme, dit un fragment de 1884.

Ce que nous avons retenu de *Au-delà...*, est-ce rien d'autre qu'un rythme, le rythme d'un pas qui *revient* toujours, qui revient de partir ? Qui vient toujours de repartir ? Et s'il y a un thème, dans l'interprétation de ce morceau, un thème plutôt qu'une thèse, c'est peut-être le *rythmos,* et le rythme du thème non moins que le thème d'un rythme.

Fort : da. Il faut que le pas le plus normal comporte le déséquilibre, en lui-même, pour se porter en avant, pour se faire suivre d'un autre, le même encore, qui soit pas, et que l'autre revienne, au même, mais comme autre. Il faut que le boitement soit avant tout le rythme même de la marche, *unterwegs.* Avant toute aggravation accidentelle qui pourrait venir faire clocher le boitement même. C'est le rythme.

Si la spéculation reste nécessairement irrésolue parce qu'elle joue sur deux tableaux, bande contre bande, perdant à gagner et gagnant à perdre, comment s'étonner que ça marche mal ? Mais il faut que ça marche mal pour que ça marche ; s'il faut, s'il faut que ça marche, ça doit mal marcher. Ça boite bien, n'est-ce pas ?

L'allusion au boitement, sur la dernière ligne du livre,

est *en relation* oblique, latérale, clignante avec la démarche même de Freud. Elle désigne d'abord, à l'évidence, une loi du *progrès* scientifique ; elle appartient dans cette mesure à une sorte de discours de la *méthode*. Mais elle se lit aussi en relation avec la démarche ou le *fort : da* de Freud. Je dirais même qu'elle en est aussi la relation, le récit contracté. Et la traduction. La citation du poète remarque tout dans une scène d'écriture sans bord, sans suture théorique, déboîtée selon l'allure d'une greffe prothétique.

Ça s'immobilise tout d'un coup sur le boitement, à l'instant de passer la dernière ligne du texte. Mais attention, ça allait repartir, c'était parti pour repartir une fois de plus. Il allait recommencer. La dernière page, juste avant que le grand spéculateur décide, saura-t-on jamais pourquoi, « ça suffit », il avait failli proposer encore un pas de plus, qui eût été, n'en doutons pas, une fois de plus, un pas de plus pour rien, que le rythme.

La dernière page, c'est à-dire le dernier paragraphe — on dirait aussi bien paraphe, à cette place —, commence par le projet d'un nouvel engagement, d'une autre instauration, comme s'il fallait encore instituer (*einzusetzen*) une autre problématique, poser encore, et inaugurer. Ici même. Mais c'est au conditionnel : *Hier wäre die Stelle, mit weiteren Studien einzusetzen.* Ce serait ici le lieu d'entamer de nouvelles recherches. A la fin du paragraphe, on parlera de nouvelles questions, de questions « autres », et d'« autres moyens ». Et pourtant, au moment d'« abandonner » (provisoirement) la partie, ou plutôt le chemin, au moment de quitter la route (on doit toujours être prêt, dit-il, à « abandonner, une fois de plus, une voie » [*einen Weg wieder zu verlassen*] qu'on a suivie un temps), au moment d'abandonner, une dernière allusion à la prothèse, à l'*Ersatz* supplémentaire. Ce sont les croyants inconsolables qui, après avoir « abandonné » (aussi, *aufgeben*) leur catéchisme, demandent à la science de leur en fournir un *Ersatz* sous la forme d'un dogme invariable et d'une progression imperturbable. Mais après avoir disqualifié cette représentation du progrès scientifique, *Ersatz* consolateur de la religion, il demande sans gêne au poète de le « consoler » (*trösten*). Le poème du boitement doit consoler du pas trop lent avec lequel progresse la connaissance scientifique (... *über die langsamen Fortschritte unserer wissenschaftlichen Erkenntnis trösten*).

Le silence va se faire, c'est le dernier paragraphe, c'est aussi la dernière page. Bien que cette dernière scène du dernier acte semble ne rien vouloir dire, rien d'autre que « il faudrait commencer ou recommencer », bien qu'elle semble rester assez silencieuse, au fond, on y entend encore quelque chose. Quelque chose qui n'a pas trait au silence lui-même (par exemple, Freud n'y dit pas littéralement, comme la traduction le lui fait dire, que les pulsions de mort « semblent travailler en silence », mais de façon inapparente, inaperçue, sans se faire remarquer, *unauffällig,* à la différence des pulsions de vie qui sont à son service). Quelque chose qui n'a pas trait au silence mais au temps, aux unités de temps et donc au rythme. Les nouvelles recherches à engager auraient porté, principiellement, sur une question dont l'« unité de temps » constitue un terme irréductible. Il s'agit de l'hypothèse suivante : est-ce que, agréables ou désagréables, les sensations de tension sont là pour nous permettre de discerner entre processus énergétiques liés et non liés ? ou bien sont-elles en rapport avec la grandeur absolue, éventuellement avec le niveau de l'investissement, alors que « la série des plaisirs ou déplaisirs indiquerait la modification (*Änderung*) des quantités d'investissement dans l'unité de temps » ?

L'« unité de temps » (***Zeiteinheit***) ne se découpe pas dans l'élément homogène d'une forme de la sensibilité. Il faut au moins le remarquer, sans s'engager ici dans cet immense problème. J'ai tenté de le situer ailleurs (dans ***Freud et la scène de l'écriture***) et il requiert une « explication » systématique entre, disons, Freud et, au moins, par exemple, Aristote, Kant, Hegel, Husserl, Heidegger : sur la question du temps.

Inséparables des phénomènes de *liaison* (donc du plaisir-déplaisir) comme des *quantités* (d'investissement), lesdites unités de temps ne peuvent pas ne pas être aussi des valeurs *métriques* et *rythmiques*. Au-delà de l'opposition, la différance et le rythme. Au-delà d'un au-delà dont la ligne aurait à partager, soit à opposer des entités, au-delà de l'au-delà d'opposition, au-delà de l'opposition, le rythme[7].

7. Cf. certaines indications concernant le *rythmos* dans *La Double Séance (La Dissémination,* pp. 204 et 312) et, plus précisément rapportées à Freud *(Le Problème économique du masochisme)* dans *Glas* (p. 174) où tout se règle sur un « rythme saccadé », entre « boiter » et « clocher ».

Peut-on penser le plaisir ?

On peut y penser. Alors il ne saurait être question de se demander, proprement, ce que c'est. Il est ce qui se demande.

On peut encore comparer, traduire, transférer, trier, trafiquer. *Fort : da* de Nietzsche selon le rythme. Le plaisir il le compare, il dit qu'il *se* compare à une « sorte de rythme » dans la série des moindres douleurs, et toujours selon la différence des degrés, du « plus ou moins ». Il dit « peut-être », et dans un contexte où sa rhétorique paraît à dessein plus déconcertante que jamais ; il dit peut-être et il le dit entre parenthèses « (On pourrait peut-être caractériser le plaisir en général comme un rythme de petites excitations douloureuses) ». Ailleurs il parle du plaisir, d'une « sorte de plaisir » et dans certains « cas », à la condition d'une « certaine série rythmique de petites excitations douloureuses ». Dès lors nous sommes dans une logique de la différence — qui peut être altérité radicale — et non plus de l'opposition ou de la contradiction : « La douleur est quelque chose d'autre que le plaisir, je veux dire que ce *n*'en est *pas* le contraire. »

D'autres traits aphoristiques paraissent essentialiser l'au-delà du principe de plaisir : la douleur tiendrait à l'essence même de l'existence, la volonté de souffrir habiterait au fond de la vie, elle constituerait l'aspiration même de la volonté de puissance, la nécessité *différentielle* qui ne va pas sans résistance. A suivre cette série d'énoncés, l'au-delà du principe de plaisir serait affirmation de la vie plutôt qu'aspiration au retour vers l'inorganique. Mais, nous l'avons vérifié, ce dernier motif est loin d'être absent des textes de Nietzsche. Il faut donc (c.q.f.d.) tenir compte précisément, dans la lecture même, et de la différence sérielle et du rythme. Car d'autres traits viennent railler aussi tous ceux, toutes celles qu'inquiète la question de savoir ce qui l'*emporte* au bout du compte, et ce qui *commande* en ce monde, du plaisir ou de la douleur. Telle question devrait être abandonnée : au dilettantisme philosophique, aux femmes, dit-il, et encore une fois, pourquoi pas, aux poètes, à certains poètes (précise-t-il).

Tout cela se lit dans le *Nachlass* des années 80, autour de cette phrase que je n'ai plus envie de traduire : « ... *aber in plötzlichen Fällen kommt, wenn man genau beobachtet, die Gegenbewegung ersichtlich früher als die Schmerzempfindung. Es stünde schlimm um mich, wenn ich bei einem*

Fehltritt zu warten hätte, bis das Faktum an die Glocke des Bewusstseins schlüge und ein Wink, was zu tun ist, zurücktelegraphiert würde. Vielmehr unterscheide ich so deutlich als möglich, dass erst die Gegenbewegung des Fusses, um den Fall zu verhüten, folgt und dann... ». C'est à suivre.

LE FACTEUR DE LA VÉRITÉ

Première publication in *Poétique* 21, 1975, numéro spécial composé par Philippe Lacoue-Labarthe sous le titre ***Littérature et philosophie mêlées.***

Ils le remercient pour les grandes vérités qu'il vient de proclamer, — car ils ont découvert (ô vérificateur de ce qui ne peut pas être vérifié !) que tout ce qu'il a énoncé est absolument vrai ; — bien que d'abord, avouent ces braves gens, ils aient eu le soupçon que ce pouvait bien être une simple fiction. Poe répond que, pour son compte, il n'en a jamais douté. Baudelaire.

PRÉTEXTES DÉROBÉS

La psychanalyse, à supposer, se trouve.

Quand on croit la trouver, c'est elle, à supposer, qui se trouve.

Quand elle trouve, à supposer, elle se trouve — quelque chose.

Se contenter de déformer ici la grammaire, comme on dit, générative, de ces trois ou quatre énoncés.

Où donc ? Où la psychanalyse, déjà, toujours, se retrouve-t-elle ?

Ce dans quoi ça se trouve, si ça se trouve, nommons-le texte. Non seulement pour rappeler que l'inscription théorique et pratique de la psychanalyse (dans le texte comme « langue », « écriture », « culture », « mythologie », « histoire des religions, de la philosophie, de la littérature, de la science, de la médecine », etc., dans le texte comme champ « historique », « économique », « politique », « pulsionnel », etc., dans le tissu hétérogène et conflictuel de la différance, ailleurs défini *texte général* et sans bordure) doit avoir des effets dont il faut tenir compte. Mais aussi pour dégager l'espace d'une question déterminée.

A moins qu'on ne s'engage ici dans une logique singulière : l'espèce y comprendrait le genre.

Par exemple : que se passe-t il dans le déchiffrement psychanalytique d'un texte quand celui-ci, le déchiffré, s'explique déjà lui-même ? Quand il en dit plus long que le déchiffrant (dette plus d'une fois reconnue par Freud) ? Et surtout quand il inscrit *de surcroît* en lui la scène du déchiffrement ? Quand il déploie plus de force à mettre en scène et dérive le procès analytique, jusque dans son dernier mot, par exemple la vérité ?

Par exemple la vérité. Mais la vérité, est-ce un exemple ? Qu'est-ce qui se passe — et de quoi ? — quand un texte, par exemple une fiction dite littéraire — mais est-ce encore un exemple ? —, met la vérité en scène ? quand il y délimite la lecture analytique, assigne sa position à l'analyste, le montre cherchant la vérité, la trouvant même, tenant un discours sur la vérité du texte puis proférant en général le discours de la vérité, la vérité de la vérité ? Qu'est-ce qui se passe alors d'un texte capable d'une telle scène ? et fort, en son programme, de situer l'affairement analytique aux prises avec la vérité ?

Ce débordement ne traduit pas la maîtrise d'un auteur, encore moins le sens de la fiction. Il serait plutôt l'effet régulier d'une carrure énergique. La vérité y jouerait un morceau : prélevé, par le philosophe ou par l'analyste, à l'intérieur d'un fonctionnement plus puissant.

En apologue ou prétexte parabolique, et pour réciter d'abord la question d'un certain coefficient multiplicateur de la vérité, j'ouvre la *Traumdeutung* à peu près en son milieu.

Interrogeant l'histoire du refoulement entre *Œdipe Roi* et *Hamlet,* écrasant toutes les différences entre : 1. « l'Œdipe », 2. la légende et 3. la tragédie de Sophocle, Freud établit une règle : appartient à l'« élaboration secondaire du matériau » (*sekundären Bearbeitung des Stoffes*) tout ce qui, dans un texte, ne constitue pas le noyau sémantique de deux « rêves typiques » qu'il vient de dégager (inceste avec la mère et meurtre du père), tout ce qui est étranger à la *nudité* absolue de ce contenu onirique. Les différences formelles (textuelles au sens courant) qui viennent, comme du dehors, affecter cette structure sémantique, ici « l'Œdipe », constituent ainsi des élaborations secondaires. Par exemple quand on a vu en *Œdipe Roi* une tragédie du destin, un conflit

entre les hommes et les dieux, un drame théologique, etc., on a pris pour l'essentiel ce qui restait un tissage survenu, un vêtement, un déguisement, une étoffe surajoutée au *Stoff* proprement dit pour en masquer précisément la nudité.

La mise à nu de ce *Stoff*, la découverte du matériau sémantique, telle serait la fin du déchiffrement analytique. Mettant le sens à nu derrière les déguisements formels, déconstituant le travail, il exhibe le contenu primaire sous les élaborations secondaires.

La nudité du sens caché sous les formes voilantes de l'élaboration secondaire, est-ce une métaphore ? Ou déjà une métaphore de la métaphore ? Une métaphore pour dire la métaphoricité ? Bouhours, cité par Condillac dans *De l'art d'écrire* : « Les métaphores sont des voiles transparents qui laissent voir ce qu'ils couvrent, ou des habits de masque, sous lesquels on reconnaît la personne qui est masquée. »

Après avoir opposé le contenu sémantique (primaire) à l'élaboration formelle (secondaire), Freud renvoie entre parenthèses à ce qu'il disait un peu plus haut des rêves d'exhibition : « Le reste de leur mise en forme (*Ihre weitere Gestaltung*) provient d'une élaboration secondaire du matériau sujette aux méprises et qui cherche à le rendre utilisable à des fins théologiques. (Cf. Le matériau des rêves d'exhibition, p. 206.) »

Exhibition, mise à nu, déshabillage, dévoilement, on connaît la gymnastique : c'est la métaphore *de* la vérité. On peut dire aussi bien la métaphore de la métaphore, la vérité de la vérité, la vérité de la métaphore. Quand Freud entend mettre à nu le *Stoff* originaire sous les déguisements de la fabrique secondaire, il prévoit la vérité du texte. Celui-ci serait ordonné, depuis son contenu originaire, à sa vérité nue, mais aussi à la vérité comme nudité.

Le sous-chapitre auquel nous renvoie Freud est très court : quatre pages. Il traite de certains rêves de honte ou de confusion (*Verlegenheitstraum*). C'est de sa nudité (*Nacktheit*) que le rêveur est embarrassé. Les quatre pages comportent deux à quatre références littéraires. Deux à quatre puisqu'il s'agit chaque fois d'un « premier » texte repris et transformé par un « second » : Homère par Keller, Andersen par Fulda, ce qui, pas plus que le recours *illustratif* à un matériau littéraire, n'appelle ici aucune question de la part de Freud.

Rêves de nudité, donc, provoquant un sentiment de pudeur ou de honte (*Scham*). Ils ne sont « typiques », précisément,

qu'à partir de leur association à la gêne, à la confusion, au malaise. Ce « noyau de leur contenu » peut ensuite se prêter à toute sorte de transformations, d'élaborations, de translations. La nudité donne lieu à des substituts. Le défaut du vêtement, le déshabillage (*Entkleidung, Unbekleidung*) se déplace sur d'autres attributs. Le même noyau typique organise le rêve de l'ancien officier poussé dans la rue sans sabre, sans cravate, ou vêtu d'un pantalon civil à carreaux. Tous les exemples proposés par Freud concernent des hommes, et des hommes exhibant le défaut d'un attribut phallique, affectés plutôt de cette activité exhibitionniste. Plus précisément encore : la nudité n'exhibe pas le pénis ou l'absence du pénis, mais l'absence du phallus comme attribut suppléant à une défaillance possible, l'absence du double colossal. S'annonce déjà une certaine chaîne : vérité-femme-dévoilée-castration-pudeur. Schreber : « En outre il était bien connu des âmes que si la volupté masculine est certes stimulée à la vue des nudités féminines, alors qu'inversement la volupté féminine n'est pas stimulée, ou l'est du moins dans une bien plus faible mesure, à la vue de nudités masculines, les nudités féminines ont, elles, un effet également stimulant sur les *deux* sexes. »

Autre invariant typique : le contraste entre la honte insupportable du rêveur et l'apparente indifférence de l'entourage. Le rêveur est seul à se voir nu. Et à se voir nu il est seul. Voilà, dit Freud, qui « donne à penser ». Tout se passe comme si deux parties, deux « morceaux » (*Stücke*) s'ajustaient mal dans le rêve. L'entourage *devrait* regarder, se moquer, se fâcher, il ne le fait pas. Il y a là une force ou une motion que le désir du rêveur a dû écarter. Seule, l'autre motion, l'exhibitionniste, demeure et garde sa puissance (*Macht*). Le typique d'un tel rêve, c'est justement cette « contradiction ». Pour la décrire, pour l'expliquer aussi, Freud a besoin d'un exemple, d'une illustration littéraire, de ce qu'il appelle un « intéressant témoignage » dont il se trouve que nous « disposons » (*Wir besitzen ein interessantes Zeugnis dafür*). Nous disposons d'un intéressant témoignage : c'est le geste, et le mot, de Benveniste se référant aux catégories d'Aristote qui viendraient à point nommé pour illustrer sa démonstration[1]. Nous aurons un autre exemple de cette

1. J'ai tenté d'analyser le schéma et les implications de ce procédé dans *Le Supplément de copule* in *Marges*.

jubilation illustrative qui traite l'élément même de son discours « scientifique » comme un merveilleux paradigme qui *se trouve là,* heureusement disponible pour le discours enseignant. Le plus souvent sous la forme d'une fable, d'une histoire, d'un conte. « C'est en effet le fond (*Grundlage*) d'un conte (*Märchen*) qui nous est, à tous, bien connu dans la version d'Andersen (*Les Habits neufs de l'empereur*) et dont L. Fulda, plus récemment, a développé une adaptation poétique sous le titre *Le Talisman*. Le conte d'Andersen nous relate l'histoire de deux imposteurs qui tissent pour l'empereur un vêtement précieux, qui toutefois ne doit être visible qu'aux bons et loyaux sujets. L'empereur sort vêtu de cet habit invisible et tous, effrayés par la force de ce tissu qui les met à l'épreuve, font comme s'ils ne remarquaient pas la nudité de l'empereur.

« Mais telle est bien la situation de notre rêve. Il n'est pas très hardi de supposer que le contenu incompréhensible du rêve (*der unverständliche Trauminhalt*) a incité à chercher une *Einkleidung* [le mot importe ici plus que jamais : la traduction française dit « fable », réduisant le pli métaphorique, celui-là même que je veux remarquer ici et que Freud avait aussi commencé par effacer], un déguisement [un vêtement qui dissimule et travestit] dans lequel la situation dont le souvenir était présent devant nous devînt riche de sens (*sinnreich*). Celle-ci [la situation] est ainsi privée (*beraubt*) de sa signification originaire (*ursprünglichen Bedeutung*), rendue disponible à des fins étrangères. Mais nous comprendrons qu'une telle incompréhension du contenu onirique par l'activité de pensée consciente d'un second système psychique survient fréquemment et il faut y reconnaître un facteur (*Faktor*) de la formation définitive du rêve. »

Freud donne alors la clé de la « transcription » (*Umdeutung*) : « L'imposteur est le rêve, l'empereur est le rêveur lui-même, et la tendance moralisatrice [la pudeur de ceux qui, bons sujets, ne peuvent ou ne veulent pas voir la nudité du roi] trahit une obscure notion qu'il s'agit, dans le contenu latent du rêve, de désirs illicites, sacrifiés au refoulement. Les associations que j'ai retrouvées en analysant ces sortes de rêves chez les névrosés ne laissent à ce sujet aucun doute : au fondement du rêve se trouve un souvenir de la petite enfance. S'il fut un temps où nous avons été exposés insuffisamment vêtus (*in mangelhafter Bekleidung*) aux yeux de nos parents aussi bien que des étrangers, domestiques,

serviteurs, visiteurs, ce fut bien notre enfance et nous n'avions alors pas honte de notre nudité *. [Note de Freud. * Mais l'enfant apparaît aussi dans le conte, puisqu'un petit enfant y crie soudain : " Mais il n'a vraiment rien sur lui. "] »

Freud ne prête aucune attention à un pli du texte, à une complication structurale qui enveloppe son discours. Celui-ci doit immanquablement s'y trouver.

Qu'énonce-t il d'abord ? Que le récit littéraire est une élaboration secondaire et, à ce titre, une *Einkleidung*, c'est son mot, un vêtement formel, un revêtement, le travestissement d'un rêve typique, de son contenu originaire et enfantin. Le conte dissimule ou déguise la nudité du *Stoff*. Comme tous les récits, comme toutes les élaborations secondaires, il voile une nudité.

Or quelle est la nature de la nudité qu'il recouvre ainsi ? C'est la nature de la nudité : le rêve de nudité lui-même et son affect essentiel, la pudeur. Car la nature de la nudité ainsi voilée/dévoilée, c'est que la nudité n'appartient pas à la nature et qu'elle a sa vérité dans la pudeur.

Le thème caché des *Habits neufs de l'empereur*, c'est le thème caché. Ce que l'*Einkleidung* formelle, littéraire, secondaire voile et dévoile, c'est le rêve de voilement/dévoilement, l'unité du voile (voilement/dévoilement), du travestissement et de la mise à nu. Telle unité se trouve, en une structure indémaillable, mise en scène sous la forme d'une nudité *et* d'un vêtement invisibles, d'un tissu visible pour les uns, invisible pour les autres, nudité à la fois inapparente et exhibée. La même étoffe cache et montre le *Stoff* onirique, c'est-à-dire aussi bien la vérité de ce qui est présent sans voile. Si l'on prend en compte l'équation plus que métaphorique entre voile, texte et tissu, le texte d'Andersen a le texte pour thème. Plus précisément la détermination du texte comme voile dans l'espace de la vérité, la réduction du texte à un mouvement de l'*aletheia*. Il met en scène le texte de Freud quand celui-ci nous explique que le texte, par exemple celui du conte, est une *Einkleidung* de la nudité du rêve de nudité. Ce que Freud énonce de l'élaboration secondaire (le texte expliquant de Freud) se trouve déjà mis en scène et d'avance représenté dans le texte expliqué (le conte d'Andersen). Celui-ci décrivait *aussi* la scène analytique, la position de l'analyste, les formes de son discours, les structures métaphorico-conceptuelles de ce qu'il cherche et de ce qu'il trouve. Un texte se trouve dans l'autre.

N'y aurait-il donc aucune différence entre les deux textes ? Si, bien sûr, tant et tant de différences. Mais leur co-implication est sans doute plus retorse qu'on ne le croirait. On dira que le texte de Freud a valeur ou prétention scientifique : ce n'est pas une fiction littéraire. Mais quel est le critère de dernière instance pour un tel partage ? Son évidence ne paraît assurée ni du point de vue formel ni du point de vue sémantique. On pourra dire que leur contenu est équivalent, ils veulent dire la même chose. Quant à la « forme » du texte freudien, elle ne relève pas plus du discours scientifique traditionnel que d'un genre fictionnel classé. La *Traumdeutung* se rapporte-t-elle aux *Habits neufs* comme l'énoncé d'une loi à la narration d'une singularité ? Mais la singularité est ici de langage, l'événement y disparaît dans les voiles où s'implique le discours de la science (le roi, la loi, la vérité, la nudité, etc.).

A vouloir distinguer la science de la fiction, on aura finalement recours au critère de vérité. Et à se demander « qu'est-ce que la vérité ? » on reviendra très vite, au-delà des relais de l'adéquation ou de l'*homoiosis,* à la valeur de dévoilement, de révélation, de mise à nu de ce qui est, tel qu'il est, dans son être. Qui prétendra dès lors que les *Habits* ne mettent pas en scène la vérité elle-même ? la possibilité du vrai comme mise à nu ? et mise à nu du roi, du maître, du père, des sujets ? Et si la honte de la mise à nu avait quelque chose à voir avec la femme ou avec la castration, la figure du roi jouerait ici tous les rôles.

Une « littérature » peut donc produire, mettre en scène et en avant quelque chose comme la vérité. Elle est donc plus puissante que la vérité dont elle est capable. Une telle « littérature » se laisse-t-elle lire, interroger, voire déchiffrer à partir de schèmes psychanalytiques qui ressortissent à ce qu'elle produit elle-même ? La mise à nu de la mise à nu, telle que la propose Freud, la mise à nu du motif de la nudité tel qu'il serait secondairement élaboré ou déguisé (*eingekleidet*) par le conte d'Andersen, celui-ci l'aura d'avance exhibée/dissimulée dans une écriture qui n'appartient donc plus à l'espace de la vérité décidable. Selon une structure abyssale à déterminer, cet espace est débordé par des puissances de simulacre. La scène analytique, mise à nu et déconstitution de l'*Einkleidung, Les Habits neufs de l'empereur* la produisent dans une scène d'écriture qui déshabille, sans en avoir l'air, le maître sens, le maître du sens, le roi de la

vérité et la vérité du roi. La psychanalyse se trouve — tout ce qu'elle trouve — dans le texte qu'elle déchiffre. Plus qu'elle-même. Quelles en sont les conséquences, quant à la vérité et quant au texte ? Où sommes-nous entraînés ?

LE TROP D'ÉVIDENCE OU LE MANQUE A SA PLACE

a little too *self evident*

L'enjeu de cette question peut être évalué selon des mesures très diverses. Dans les limites du champ culturel auquel je me réfère et compte tenu d'une analyse ailleurs engagée[2], je crois que l'élaboration de cette problématique doit faire étape, aujourd'hui, de la lecture que Jacques Lacan a proposée de Freud. Et plus étroitement, dans l'espace dont je dispose ici, du Séminaire sur *La Lettre volée.*

En France, la « critique littéraire » marquée par la psychanalyse n'avait pas posé la question du texte. Son intérêt se trouvait ailleurs, et sa richesse. On peut le dire sans injustice, semble-t-il, de la psychobiographie de Marie Bonaparte, des psychanalyses de l'imagination matérielle, de la psychanalyse existentielle, de la psychocritique, d'une phénoménologie thématiste teintée de psychanalyse, etc.

Il en va tout autrement du Séminaire sur *La Lettre volée.* Telle est du moins l'apparence. Bien que Lacan ne se soit

2. *Passim* et, plus ponctuellement, suivant la portée faufilée de certaines notes, toutes actives dans leur programme à débusquer de petits textes de Freud, prudemment abandonnés dans les coins, animaux-machines tapis dans l'ombre et menaçant la sécurité d'un espace et d'une logique. Je dois ici présupposer en particulier *Freud et la scène de l'écriture* (quant à la *Note sur le bloc magique,* 1925) in *L'Ecriture et la différence* (1966-67), *La Double Séance* (quant à *Das Unheimliche,* 1919, voir surtout les notes 25, 44 et 56), *Hors Livre* (quant à *Das Medusenhaupt,* 1922, voir la note 24) in *La Dissémination* (1969-72). Une note de *Positions* (1971-72, p. 118) annonçait cette lecture du Séminaire sur *La Lettre volée* qui fit d'abord l'objet d'une conférence à l'université Johns Hopkins en novembre 1971. — Je renvoie en permanence, quant à Freud, aux travaux de Sarah Kofman *(L'Enfance de l'art,* Payot, 1970, *Camera obscura — de l'idéologie,* Galilée, 1973, *Quatre Romans analytiques,* Galilée, 1974) et de Jean-Michel Rey, *Parcours de Freud,* Galilée, 1974. Et pour une lecture rigoureuse de Lacan, au livre fondamental et indispensable de Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Titre de la lettre,* Galilée, 1973.

pas directement et systématiquement intéressé au texte dit « littéraire », bien que la problématique de *Das Unheimliche* n'intervienne pas, à ma connaissance, dans son discours, la question *générale* du texte y est sans cesse au travail. La logique du signifiant y interrompt le sémantisme naïf. Et le « style » de Lacan était fait pour déjouer longtemps tout accès à un contenu isolable, à un sens univoque, déterminable au-delà de l'écriture.

Trois autres titres à notre intérêt. Ils tiennent plus précisément au Séminaire sur *La Lettre volée.*

1. Il s'agit de Poe, d'un exemple de cette littérature dite fantastique qui mobilise et déborde *Das Unheimliche.*

2. Bien qu'il ne soit pas le premier en date des *Ecrits* de Lacan, le Séminaire vient en tête du recueil, annoncé d'une ouverture qui lui accorde une place stratégique déterminante[3]. Et dès l'ouverture, l'analyse de *La Lettre volée* est anticipée d'un horizon : la question de la vérité dans son rapport à la fiction. Après avoir accordé au Séminaire « le privilège d'ouvrir leur suite [aux *Ecrits*] en dépit de la diachronie de celle-ci », Lacan nomme ce qui n'est « pas plus feint que la vérité quand elle habite la fiction ». Habiter la fiction, pour la vérité, est-ce rendre la fiction vraie ou la vérité fictive ? Est-ce là une alternative ? vraie ou fictive ?

3. Enfin le Séminaire appartient à une recherche sur l'« automatisme de répétition » (*Wiederholungszwang*) qui, dans le groupe des textes de 1919-1920 (*Jenseits, Das Unheimliche*), transforme, au moins en principe (cf. *La Double Séance,* notes 44 et 56), le rapport de la psychanalyse à la fiction littéraire. Tout le travail de Lacan suppose qu'on prenne au sérieux la problématique de *Jenseits,* celle-là même qui paraît, à tant de psychanalystes, mythologique, poétique, spéculative. Il s'agit donc de reprendre en charge le *Wiederholungszwang* et d'en poursuivre la conséquence

3. Prononcé en 1955, écrit en 1956, publié en 1957, c'est en 1966 que le Séminaire reçoit sa place *en tête* des *Ecrits,* suivant un ordre qui, pour n'être plus chronologique, ne relève peut-être pas simplement du système théoricodidactique. Il organiserait peut-être une certaine scène des *Ecrits.* La nécessité de cette préséance se trouve en tout cas confirmée, rappelée, soulignée par la présentation des *Ecrits* dans la collection « Points » (1970) : « ... on en fera l'épreuve du texte qui ici garde le poste d'entrée qu'il a ailleurs... » A qui il plaira de limiter la portée des questions ici posées, rien n'interdit de les contenir à la *place* que son « auteur » donne à ce Séminaire : poste d'entrée. « Le *poste* ne diffère de la *poste* que par le genre », dit Littré.

dans une logique du signifiant : « Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'*insistance* de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'*ex-sistence* (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. » Ce sont les premières lignes du Séminaire.

Et celui-ci démontrera en effet « la prééminence du signifiant sur le sujet », « la suprématie du signifiant dans le sujet ». Pas plus que le sens, le sujet n'est le maître ou l'auteur du signifiant. Ce n'est pas lui qui commande, émet ou oriente, donne lieu, sens ou origine. S'il y a un sujet *du* signifiant, c'est pour être assujetti à la loi du signifiant. Sa place est assignée par le recours du signifiant, par sa topologie littérale et par la règle de ses déplacements. Première conséquence : cette analyse d'un texte « littéraire » se passe[4] de toute référence à l'auteur (Freud n'a jamais cru devoir s'en dispenser), à Poe dont la psychobiographie organise toute l'analyse de Bonaparte. Cela pour la référence à l'auteur du texte. Mais celui-ci n'est pas « l'auteur de la lettre » dont Lacan interroge la *circulation* (je souligne). Or, autre conséquence, « l'auteur de la lettre », lui aussi, « reste hors jeu ». « Dès lors la responsabilité de l'auteur de la lettre passe au second rang auprès de celle qui la détient » (p. 28). Il y a détention mais non propriété de la lettre. Celle-ci ne serait jamais possédée, ni par son émetteur ni par son destinataire. « Nous disons : qui la détient, et non pas : qui la possède. Car il devient clair dès lors que la propriété de la lettre n'est pas moins contestable à sa destinataire qu'à n'importe qui elle puisse venir entre les mains... »

Cette lettre, apparemment, n'a donc pas de propriétaire. Elle n'est apparemment la propriété de personne. Elle n'a aucun sens propre, aucun contenu propre qui importe, en apparence, à son trajet. Elle est donc structurellement

4. Précisons-le tout de suite pour plus de clarté : s'en passe presque totalement, s'en passe en apparence, nous l'éprouverons plus loin. A plusieurs reprises, les *Ecrits* dénoncent la « résistance » que trahit chez l'analyste la référence psychobiographique à l'écrivain. On peut, en souscrivant à ce soupçon, l'étendre à une certaine neutralisation formaliste des effets de signature. Cela suppose l'ouverture d'un autre espace (théorique et plus que théorique) pour l'élaboration de ces questions, celui-là même dans lequel nous sommes ici engagé.

volante et volée. Et ce vol n'aurait pas lieu si elle avait un sens ou du moins si elle était constituée par le contenu de son sens, si elle se limitait à avoir du sens et à être déterminée par la lisibilité de ce sens : « Et aussi bien la mobilisation du joli monde dont nous suivons ici les ébats n'aurait pas de sens, si la lettre, elle, se contentait d'en avoir un » (p. 26).

Lacan ne dit pas que la lettre n'a pas de sens : elle ne se contente pas d'en avoir un. On peut entendre : d'en avoir, du sens, et il y a autre chose, plus ou moins, que du sens dans cette lettre qui se déplace et mobilise. On peut aussi entendre : d'en avoir un, un seul, et cette multiplicité possible donnerait le mouvement. En tout cas, du sens, selon Lacan, la lettre, elle, ne se contente pas d'en avoir un. Que se passerait-il si l'on démontrait que du sens, selon Lacan, la lettre, elle, se contente d'en avoir un, et un seul ? Nous n'en sommes pas encore là.

Que le signifiant ne puisse en apparence se laisser reconduire à son origine émettrice, qu'il ne dépende ni du signifié, ni du sujet qu'il détermine au contraire par ses mouvements (« le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes »), cela *aurait* donc pour conséquence que le signifiant, dans sa lettre, comme texte cacheté et comme localité, reste et tombe au bout du compte. Nous *aurions* ainsi deux restes : 1. Un reste qu'on peut détruire précisément parce qu'il est en trop. Le ministre a déposé une lettre pour remplacer celle qu'il a volée : « Un *reste* qu'aucun analyste ne négligera, dressé qu'il est à retenir tout ce qui est du signifiant sans pour autant savoir toujours qu'en faire : la lettre, laissée pour compte par le ministre, et que la main de la Reine peut maintenant rouler en boule » (p. 13). 2. Un reste indestructible, précisément parce qu'il se dérobe, l'insistance « inoubliable » de la lettre volée qui détermine la répétition et la « persistance de la conduite » : « Le ministre donc n'est pas *absolument* fou dans cette stagnation de folie, et c'est pourquoi il doit se comporter selon le mode de la névrose. Tel l'homme qui s'est retiré dans une île pour oublier, quoi ? il a oublié — tel le ministre, à ne pas faire usage de la lettre, en vient à l'oublier. C'est ce qu'exprime la persistance de sa conduite. Mais la lettre, pas plus que l'inconscient du névrosé, ne l'oublie. Elle l'oublie si peu qu'elle le transforme de plus en plus à l'image de celle qui l'a offerte à sa surprise, et qu'il va maintenant la céder à

son exemple à une surprise semblable.

« Les traits de cette transformation sont notés, et sous une forme assez caractéristique dans leur gratuité apparente pour les rapprocher valablement du retour du refoulé » (p. 34).

Si la critique d'un certain sémantisme constitue une phase indispensable dans l'élaboration d'une théorie du texte, on peut donc déjà reconnaître dans le Séminaire une avancée très nette par rapport à toute une critique psychanalytique post-freudienne. Sans précipitation vers le contenu sémantique, voire thématique d'un texte, l'organisation du signifiant y est prise en compte. Dans sa matérialité comme dans sa formalité.

Dans sa matérialité : non pas la matérialité empirique du signifiant sensible (*scripta manent*), mais celle qui tient d'une part à une certaine *indivisibilité* (« cette matérialité est *singulière* en bien des points dont le premier est de ne point supporter la partition. Mettez une lettre en petits morceaux, elle reste la lettre qu'elle est, et ceci en un tout autre sens que la *Gestaltheorie* ne peut en rendre compte avec le vitalisme larvé de sa notion du tout » [p. 24]), d'autre part à une certaine *localité*. Localité elle-même non empirique et *non réelle* puisqu'elle donne lieu à ce qui n'est pas où il est, « manque à sa place », ne se trouve pas où il se trouve ou encore (mais sera-ce la même chose ?) *se trouve* où il ne *se trouve* pas. Les valeurs d'indivisibilité (garde-fou de la partition) et de localité sont elle-mêmes, ici, indissociables, elles se conditionnent l'une l'autre et il nous faudra les interroger plus tard simultanément. Quelque part elles auraient peut-être pour fonction de nous river, faire arriver, une fois de plus, à ce qui lie proprement le seing au singulier. L'unité du signifiant s'en porterait garante en échange d'une assurance qu'elle en reçoit. Mais nous n'en sommes pas encore là. Voici d'abord ce qui soude, sous le concept de *lettre* ou de *matérialité du signifiant*, l'indivisible et le local : « Mais si c'est d'abord sur la matérialité du signifiant que nous avons insisté, cette matérialité est *singulière* en bien des points dont le premier est de ne point supporter la partition. [...] C'est que le signifiant est unité d'être unique, n'étant de par sa nature symbole que d'une absence. Et c'est ainsi qu'on ne peut dire de la lettre volée qu'il faille qu'à l'instar des autres objets elle soit *ou* ne soit pas quelque part, mais bien qu'à leur différence, elle sera *et* ne sera pas là où elle est, où qu'elle aille. [...] C'est qu'on ne peut dire *à la lettre*

que ceci manque à sa place que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique. Car pour le réel, quelque bouleversement qu'on puisse y apporter, il y est toujours et en tout cas, à sa place, il l'emporte collée à sa semelle, sans rien connaître qui puisse l'en exiler » (p. 24-25).

Question de la lettre, question de la matérialité du signifiant : il suffira peut-être de changer une lettre, peut-être moins qu'une lettre, dans la locution « manque à sa place », d'y introduire un *a* écrit, c'est-à-dire sans accent, pour faire apparaître que si le manque a sa place dans cette topologie atomistique du signifiant, s'il y occupe un lieu déterminé, aux contours définis, l'ordre n'aura jamais été dérangé : la lettre retrouvera toujours son lieu propre, un manque circonvenu (non pas empirique, certes, mais transcendantal, c'est encore mieux et plus sûr), elle sera où elle aura toujours été, toujours dû être, intangible et indestructible à travers le détour d'un trajet *propre* et proprement *circulaire*. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Lacan est donc attentif à la lettre, soit à la matérialité du signifiant. A sa formalité aussi qui, tout autant que le lieu de l'atome littéral, détermine le sujet : « La subjectivité à l'origine n'est d'aucun rapport au réel, mais d'une syntaxe qu'y engendre la marque signifiante » (p. 50).

Rupture avec le sémantisme et le psycho-biographisme naïfs, élaboration d'une logique du signifiant (dans sa matérialité littérale et dans sa formalité syntaxique), prise en charge de la problématique de *Au-delà du principe du plaisir*, telles sont les formes les plus générales d'une avancée lisible, au premier regard, dans le Séminaire. Mais l'excès d'évidence requiert toujours le supplément d'enquête.

Il faut maintenant s'approcher, relire, interroger.

Dès le début, nous reconnaissons le paysage classique de la psychanalyse appliquée. Ici à la littérature. Le texte de Poe, dont le statut n'est jamais interrogé — Lacan le nomme simplement « fiction » —, se trouve convoqué comme un « exemple ». Exemple destiné à « illustrer », dans un procès didactique, une loi et une vérité formant l'objet propre d'un séminaire. L'écriture littéraire vient ici en position *illustrative* : illustrer veut dire ici donner à lire la loi générale sur l'exemple, rendre clair le sens d'une loi ou d'une vérité, les manifester de façon éclatante ou exemplaire. Le texte est au service de la vérité, et d'une vérité d'ailleurs enseignée : « C'est pourquoi nous avons pensé à illustrer pour vous

aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant.

« C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction » (p. 12).

Illustration encore, et d'un enseignement, celui de Freud : « Ce que Freud nous enseigne dans le texte que nous commentons, c'est que le sujet suit la filière du symbolique, mais ce dont vous avez ici l'illustration est plus saisissant encore : ce n'est pas seulement le sujet, mais les sujets, pris dans leur intersubjectivité, qui prennent la file... » (p. 30).

La « vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions », la vérité à laquelle s'ordonnera l'illustration littéraire la plus décorative et la plus pédagogique, ce n'est pas, on le verra, telle ou telle vérité, c'est la vérité elle-même, la vérité de la vérité. Elle donne au Séminaire sa portée rigoureusement philosophique.

On identifie alors la pratique la plus classique. Non seulement celle de la « critique littéraire » philosophique, mais aussi bien celle de Freud chaque fois qu'il demande à la littérature exemples, illustrations, témoignages, confirmations pour un savoir, une vérité, des lois dont il traite ailleurs sur un autre mode. D'autre part, si les énoncés lacaniens sur le rapport entre fiction et vérité sont ailleurs moins clairs et moins univoques, ici l'ordre ne laisse aucun doute. « La vérité habite la fiction », cela ne s'entend pas au sens un peu pervers d'une fiction plus puissante que la vérité qui l'habite et qu'elle inscrit en elle. En vérité, la vérité habite la fiction comme le maître de la maison, comme la loi de la maison, comme l'économie de la fiction. La vérité fait l'économie de la fiction, elle dirige, organise et rend possible la fiction : « C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction » (p. 12).

Il s'agit donc de fonder la fiction en vérité, de l'y garantir dans ses conditions de possibilité, et cela sans même marquer, comme le fait *Das Unheimliche*, cette résistance toujours relancée de la fiction littéraire à la loi générale du savoir psychanalytique. De plus, Lacan ne se demande jamais ce qui distingue une fiction littéraire d'une autre. Même si toute fiction était fondée ou rendue possible par la vérité, peut-être faudrait-il se demander de quel type de fiction relève quelque

chose comme la littérature, ici *La Lettre volée,* et quels effets elle peut avoir sur cela même qui paraît la rendre possible.

Cette première limite contient tout le Séminaire et elle y réimprime indéfiniment ses marques : ce que nous livre l'exemple littéraire, c'est un *message.* Qu'il faudra déchiffrer à partir de l'enseignement de Freud. Réimpression : *l'ouverture de ce recueil* (octobre 1966, dix ans après le Séminaire) parle du « message de Poe déchiffré et revenant de lui, lecteur, à ce qu'à le lire il se dise n'être pas plus feint que la vérité quand elle habite la fiction » (p. 10).

Ce que Lacan analyse, la décomposant en ses éléments, son origine et sa destination, la découvrant en sa vérité, c'est une *histoire.*

Le mot *histoire* apparaît au moins quatre fois dès la deuxième page. Ce qui sert d'exemple est une « histoire » :

a) « C'est pourquoi nous avons pensé à illustrer pour vous aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une *histoire* la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant. »

b) « C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction. Dès lors une fable est aussi propre qu'une autre *histoire* à la mettre en lumière... »

c) « C'est pourquoi, sans chercher plus loin, nous avons pris notre exemple dans l'*histoire* même où est insérée la dialectique concernant le jeu de pair ou impair, dont nous avons le plus récemment tiré profit. »

d) « Sans doute n'est ce pas par hasard que cette *histoire* s'est avérée favorable à donner suite à un cours de recherche qui y avait déjà trouvé appui » (p. 12, je souligne).

Cette histoire est certes celle d'une lettre, du vol et du déplacement d'un signifiant. Mais ce dont traite le Séminaire, c'est seulement le contenu de cette histoire, ce qu'on appelle justement l'histoire, le récité du récit, le versant interne et narré de la narration. Non pas la narration elle-même. L'intérêt pour l'instance du signifiant en sa lettre précipite vers cette instance en tant qu'elle constitue précisément, au premier abord, le contenu exemplaire, le sens, l'écrit de la fiction de Poe, par opposition à son écriture, à son signifiant et à sa forme narrante. Le déplacement du signifiant est donc analysé comme un signifié, comme l'objet raconté dans une nouvelle.

On pourrait croire, à un moment donné, que Lacan s'apprête à tenir compte de la narration (narrante), de la structure complexe de la scène d'écriture qui s'y joue, de la place si curieuse du narrateur. Mais cette place une fois entrevue, le déchiffrement analytique l'exclut, la neutralise ou plus précisément, selon une démarche que nous allons suivre, se laisse dicter par le narrateur un effet d'exclusion neutralisante (la « narration » comme « commentaire ») qui transforme tout le Séminaire en analyse fascinée d'un contenu. En quoi il manque une scène. Quand il en voit deux (« Ces scènes sont deux... », p. 12), il y en a trois. Au moins. Et quand il voit une ou deux « triades », il y a toujours un supplément de carré dont l'ouverture complique le calcul.

Comment s'opère cette neutralisation et quels en sont les effets, sinon les visées ?

Premier moment, donc, on croit que la position du narrateur et l'opération narrante vont intervenir dans le déchiffrement du « message de Poe ». Certaines distinctions le laissent espérer, au moment où le « conte » est présenté : « Il s'agit, vous le savez, du conte que Baudelaire a traduit sous le titre de : *La Lettre volée*. Dès le premier abord, on y distinguera un drame, de la narration qui en est faite et des conditions de cette narration » (*ibid*). Le « drame », c'est l'action racontée, l'*histoire* (narrée) qui forme l'objet propre du Séminaire. Quant à la narration, au moment même où elle est évoquée, la voici réduite à un « commentaire » qui « double » le drame, mettant en scène et donnant à voir, sans intervention spécifique, comme un élément transparent, une diaphanéité générale. Il sera plus loin question du « narrateur général ». « La narration double en effet le drame d'un commentaire sans lequel il n'y aurait pas de mise en scène possible. Disons que l'action en resterait, à proprement parler, invisible de la salle, — outre que le dialogue en serait expressément et par les besoins même du drame, vide de tout sens qui pût s'y rapporter pour un auditeur : — autrement dit que rien du drame ne pourrait apparaître ni à la prise de vues, ni à la prise de sons, sans l'éclairage à jour frisant, si l'on peut dire, que la narration donne à chaque scène du point de vue qu'avait en le jouant l'un de ses acteurs.

« Ces scènes sont deux... » (*ibid*). Suit l'analyse des deux triangles, le contenu du « conte », l'objet du déchiffrement analytique.

Après quoi, on laisse tomber le narrateur, la narration et l'opération de « mise en scène ». La place originale du narrateur des deux côtés de la narration, le statut spécifique de son discours — qui n'est pas neutre ou dont l'effet de neutralité n'est pas neutre —, ses interventions, sa position psychanalytique même ne seront jamais interrogés dans la suite du Séminaire qui restera l'analyse des « triades » dites « intersubjectives », celles qui constituent le dedans de l'histoire racontée, ce que Lacan appelle l'« histoire » ou le « drame », le « drame réel » (« chacune des deux scènes du drame réel nous est narrée au cours d'un dialogue différent », p. 18). Toutes les allusions au narrateur et à l'acte de narration sont là pour les exclure du « drame réel » (les deux scènes triangulaires) qu'il faut livrer ainsi nettement délimité au déchiffrement analytique du message. Cela se fait en deux temps, suivant les deux *dialogues* qui partagent *La Lettre volée*.

Premier temps. L'exclusion est très nette, facilitée par le texte de Poe qui semble tout faire, en effet, pour la favoriser. C'est le moment de ce que Lacan appelle l'*exactitude*. Le narrateur est nommé « narrateur général », il est comme l'élément neutre, homogène, transparent du récit. Il « n'ajoute rien », dit Lacan. Comme s'il fallait ajouter quelque chose à une relation pour intervenir dans une scène. Surtout dans une scène de narration. Et comme si, par des questions et des remarques et des exclamations — ce sont les formes d'intervention du narrateur dit général dans ce que Lacan découpe comme « premier dialogue » —, on n'ajoutait rien. Puis, avant même que ce « premier dialogue » s'engage, le « narrateur général » dit des choses auxquelles nous aurons à nous intéresser plus loin. Enfin, le narrateur qui est en scène dans ce qu'il met en scène est à son tour mis en scène dans un texte plus ample que la narration dite générale. Raison supplémentaire de ne pas le considérer comme un lieu neutre de passage. A ce texte débordant, aucune attention spécifique n'est accordée par le Séminaire : celui-ci isole, comme son objet essentiel, les deux scènes triangulaires « narrées », les deux « drames réels », neutralisant à la fois ce quatrième personnage qu'est le narrateur dit général, son opération narrante et le texte qui met en scène la narration et le narrateur. Car *La Lettre volée*, en tant que texte et en tant que fiction, ne commence ni aux drames triangulaires, ni à la narration qui les met en scène en s'y impliquant d'une

certaine façon dont nous retardons ici l'analyse. Elle ne s'y termine donc pas davantage. *La Lettre volée* met en scène un narrateur et un metteur en scène qui — feint par *La Lettre volée* — feint par *La Lettre volée* de raconter le « drame réel » de la lettre volée, etc. Autant de suppléments qui abîment le triangle narré. Autant de raisons de penser que le narrateur dit général ajoute toujours quelque chose, et dès avant le premier dialogue, qu'il n'est pas la condition de possibilité générale du récit, mais un acteur au statut fort insolite. Autant de raisons de ne pas se satisfaire de ce qu'en dit Lacan dans ce que j'ai appelé le premier temps de l'exclusion. Si le filtre du narrateur général n'est pas « un arrangement fortuit », s'il nous rappelle que « le message » « appartient bien à la dimension du langage », c'est qu'on ne peut pas exclure cette quatrième position, au titre de la généralité élémentaire, des scènes triangulaires qui en formeraient l'objet contenu au titre du « drame réel ».

Deuxième temps. Il s'agit de ce que Lacan découpe ou cadre comme « second dialogue », négligeant encore, cette fois entre les deux dialogues, un long paragraphe non dialogué au cours duquel le narrateur dit des choses auxquelles nous aurons à nous intéresser plus loin. Au cours de ce « second dialogue », on passerait du registre de l'« exactitude » à celui de la « vérité », « soit proprement à la fondation de l'intersubjectivité ». On s'attend cette fois à une analyse de la position spécifique du narrateur. Lacan écrit en effet :

« Ainsi la relation indirecte décante la dimension du langage, et le narrateur général, à la redoubler, n'y ajoute rien " par hypothèse ". Mais il en est tout autrement de son office dans le second dialogue » (p. 19).

Non : il en était déjà autrement dans le premier dialogue et Lacan ne traite pas les choses tout autrement dans le second. Il décrit le narrateur comme le réceptacle ou le médiateur ou l'assistant purement formel dont la seule fonction consiste à permettre à Dupin de leurrer, de nous leurrer en leurrant le narrateur passif, de renouveler son tour « sous une forme plus pure » au moment où il feint d'en exhiber le procédé, nous trompant, alors, le narrateur et nous, « véritablement ».

« Quoi de plus convaincant d'autre part que le geste de retourner les cartes sur la table ? Il l'est au point qu'il nous persuade un moment que le prestidigitateur a effectivement

démontré, comme il l'a annoncé, le procédé de son tour, alors qu'il l'a seulement renouvelé sous une forme plus pure : et ce moment nous fait mesurer la suprématie du signifiant dans le sujet.

« Tel opère Dupin... » (p. 20).

Mais où a-t-on pris que le narrateur se contentait d'écouter passivement et se laissait véritablement tromper ? Qui se laisse véritablement tromper dès lors que le narrateur est par lui-même narré ? Etc.

En quoi cette neutralisation du narrateur engage-t-elle le Séminaire ?

1. Le narrateur (lui-même dédoublé en narrateur narrant et narrateur narré, ne se contentant pas de rapporter les deux dialogues) n'est évidemment ni l'auteur lui-même (appelons cela Poe), ni, ce qui est moins évident, le scripteur d'un texte qui nous raconte ou plutôt qui fait parler un narrateur qui lui-même, en toutes sortes de sens, fait parler beaucoup de monde. Le scripteur et la scription sont des fonctions originales qui ne se confondent ni avec l'auteur et ses actions, ni avec le narrateur et sa narration, encore moins avec cet objet particulier, ce contenu narré, ledit « drame réel » que le psychanalyste se hâte de reconnaître comme le « message de Poe déchiffré ». Que la scription dans son ensemble — la fiction nommée *La Lettre volée* — soit couverte, sur toute sa surface, par une narration dont le narrateur dit « je », cela ne permet pas de confondre la fiction avec une narration. Encore moins, bien entendu, avec tel ou tel morceau narré, fût-il très long et très apparent. Il y a là un problème de cadrage, de bordure et de délimitation dont l'analyse doit être très minutieuse si elle veut reconnaître des effets de fiction. Lacan exclut, sans jamais en souffler mot, la fiction textuelle à l'intérieur de laquelle il découpe la narration dite générale. Opération d'autant plus facile, et trop évidemment facile, que la narration n'est débordée d'aucun mot par la fiction intitulée *La Lettre volée*. Mais c'est là la fiction. Il y a un cadre invisible mais structurellement irréductible autour de la narration. Où commence-t-il ? à la première lettre du titre ? à l'exergue de Sénèque ? au « J'étais à Paris en 18... » ? C'est encore plus compliqué que cela, nous y reviendrons, et cette complication déjà suffit à marquer tout ce qu'on méconnaît de la structure du texte en ignorant ce cadre. A l'intérieur de ce cadre, neutralisé ou naturalisé, Lacan prend la narration sans bordure et opère un autre découpage,

en laissant encore tomber le cadre. Dans la narration il prélève deux dialogues qui forment l'histoire narrée, c'est-à-dire le contenu d'une représentation, le sens interne d'un récit, le très-encadré qui requiert toute l'attention, mobilise tous les schèmes psychanalytiques, œdipiens en l'occurrence, et attire vers son centre tout l'effort de déchiffrement. Manque ici une élaboration du problème du cadre, de la signature et du *parergon*. Ce manque permet de reconstruire la scène du signifiant en signifié (processus toujours inévitable dans la logique du signe), l'écriture en écrit, le texte en discours, plus précisément en dialogue « intersubjectif » (rien de fortuit à ce que le Séminaire ne commente que les deux parties dialoguées de *La Lettre*).

2. Il y a là, d'abord, une limite *formelle* de l'analyse. La structure formelle du texte est ignorée, très classiquement, au moment même et peut-être dans la mesure où l'on prétend en « déchiffrer » la « vérité », le « message » exemplaire. La structure de fiction est réduite au moment même où on la rapporte à sa condition de vérité. On fait alors du mauvais formalisme. On fait du formalisme parce qu'on ne s'intéresse pas au sujet-auteur, ce qui peut, dans certaines situations théoriques, constituer un progrès, voire une exigence légitime. Mais ce formalisme est d'une rigide inconséquence dès lors que, sous prétexte d'exclure l'auteur, on ne tient plus compte 1° de la scription-fiction et du scripteur ficteur, ni 2° de la narration narrante et du narrateur. Ce formalisme garantit, comme toujours, le découpage subreptice d'un contenu sémantique : la psychanalyse y applique tout son travail interprétatif. Le formalisme et le sémantisme herméneutique s'épaulent toujours : question de cadre.

3. La limite n'est donc pas seulement formelle et elle n'intéresse pas pour l'instant une science de la fiction poétique ou de la structure narrative. Il ne s'agit pas ici, bien au contraire, de soustraire quelque chose comme la littérature ou la forme littéraire aux griffes de la psychanalyse. Il y a une complicité historique et théorique profonde entre la psychanalyse *appliquée* à la littérature et le repli formaliste qui prétendrait y échapper. On vient d'en percevoir le principe. Ce qui importe ici, c'est que la déficience formelle implique une décision sémantique et psychanalytique. Une fois distingué de l'auteur puis du scripteur, le narrateur n'est pas seulement la condition formelle de la narration qu'on pourrait opposer symétriquement au contenu comme le narrant au narré par

exemple. Il intervient de façon spécifique, à la fois *too self evident* et invisible dans un triangle, et donc, un triangle touchant à l'autre par un des « sommets », aux deux triangles « inter-subjectifs ». Ce qui complique singulièrement, cette fois à l'intérieur des scènes cadrées, deux fois cadrées, à l'intérieur du contenu représenté, la structure « inter-subjective ». Ne pas tenir compte de cette complication, ce n'est pas une défaillance de critique littéraire « formaliste », c'est une opération du psychanalyste sémanticien. Le narrateur ne s'efface pas comme « narrateur général » ou plutôt, en s'effaçant lui-même dans la généralité homogène, il s'avance comme un personnage très singulier dans la narration narrée, dans l'encadré. Il constitue une instance, une « position » avec laquelle le triangle, par l'intermédiaire de Dupin (qui lui-même représente tour à tour toutes les positions), entretient un rapport très déterminé, très investi. En cadrant aussi violemment, en coupant la figure narrée elle-même d'un quatrième côté pour n'y voir que des triangles, on élude peut être une certaine complication, peut-être de l'Œdipe, qui s'annonce dans la scène d'écriture.

Avant de le montrer plus concrètement, suivons Lacan à l'intérieur du contenu cadré, dans l'analyse des deux triangles : elle constitue l'apport spécifique du Séminaire. Partons de ses propres prémisses et de son propre encadrement. Faisons comme si le cadre pouvait être neutralisé, à la fois comme dé-limitation et comme construction précaire, artefact à quatre côtés, au moins.

Les locutions « trio », « triangles », « triangle intersubjectif » surviennent très fréquemment pour décrire les deux scènes du « drame réel » ainsi déchiffré. Une longue citation d'abord, pour remettre en mémoire, et en évidence, cette logique du quart exclu. De l'Œdipe :

> « Ces scènes sont deux, dont nous irons aussitôt à désigner la première sous le nom de scène primitive, et non par inattention, puisque la seconde peut être considérée comme sa répétition, au sens qui est ici même à l'ordre du jour.
>
> La scène primitive donc se joue, nous dit-on [« on », ce n'est ni Poe, ni le scripteur, ni le narrateur, c'est G., le préfet de police par tous ceux-là mis en scène dialoguante. J. D.] dans le boudoir royal, de sorte que nous soupçonnons que la personne du plus haut rang, dite encore l'illustre personne, qui y est seule quand elle reçoit une lettre, est la Reine. Ce sentiment se confirme de l'embarras où la plonge l'entrée de l'autre illustre personnage, dont on [en-

core G.] nous a déjà dit avant ce récit que la notion qu'il pourrait avoir de ladite lettre ne mettrait en jeu rien de moins pour la dame que son honneur et sa sécurité. Nous sommes en effet promptement tirés hors du doute qu'il s'agisse bien du Roi, à mesure de la scène qui s'engage avec l'entrée du ministre D... A ce moment en effet, la Reine n'a pu faire mieux que de jouer sur l'inattention du Roi en laissant la lettre sur la table « retournée, la suscription en dessus ». Celle-ci pourtant n'échappe pas à l'œil de lynx du ministre, non plus qu'il ne manque de remarquer le désarroi de la Reine, ni d'éventer ainsi son secret. Dès lors tout se déroule comme dans une horloge. Après avoir traité du train et de l'esprit dont il est coutumier les affaires courantes, le ministre tire de sa poche une lettre qui ressemble d'aspect à celle qui est en sa vue, et ayant feint de la lire, il la dépose à côté de celle-ci. Quelques mots encore dont il amuse le royal tapis, et il s'empare tout roidement de la lettre embarrassante, décampant sans que la Reine, qui n'a rien perdu de son manège, ait pu intervenir dans la crainte d'éveiller l'attention du royal conjoint qui à ce moment la coudoie.

Tout pourrait donc avoir passé inaperçu pour un spectateur idéal d'une opération où personne n'a bronché, et dont le *quotient* est que le ministre a dérobé à la Reine sa lettre et que, résultat plus important encore que le premier, la Reine sait que c'est lui qui la détient maintenant, et non pas innocemment.

Un *reste* qu'aucun analyste ne négligera, dressé qu'il est à retenir tout ce qui est du signifiant, sans pour autant savoir qu'en faire : la lettre, laissée pour compte par le ministre, et que la main de la Reine peut maintenant rouler en boule.

Deuxième scène : dans le bureau du ministre. C'est à son hôtel, et nous savons, selon le récit que le préfet de police en a fait au Dupin dont Poe introduit ici pour la seconde fois le génie propre à résoudre les énigmes, que la police depuis dix-huit mois, y revenant aussi souvent que le lui ont permis les absences nocturnes, ordinaires au ministre, a fouillé l'hôtel et ses abords de fond en comble. En vain — encore que chacun puisse déduire de la situation que le ministre garde cette lettre à sa portée.

Dupin s'est fait annoncer au ministre. Celui-ci le reçoit avec une nonchalance affichée, des propos affectant un romantique ennui. Cependant Dupin, que cette feinte ne trompe pas, de ses yeux protégés de vertes lunettes, inspecte les âtres. Quand son regard se porte sur un billet fort éraillé qui semble à l'abandon dans la case d'un méchant porte-cartes en carton qui pend, retenant l'œil de quelque clinquant, au beau milieu du manteau de la cheminée, il sait déjà qu'il a affaire à ce qu'il cherche. Sa conviction se renforce des détails mêmes qui paraissent faits pour con-

trarier le signalement qu'il a de la lettre volée, au format près qui est conforme.

Dès lors il n'a plus qu'à se retirer après avoir « oublié » sa tabatière sur la table, pour revenir le lendemain la rechercher, armé d'une contrefaçon qui simule le présent aspect de la lettre. Un incident de la rue, préparé pour le bon moment, ayant attiré le ministre à la fenêtre, Dupin en profite pour s'emparer à son tour de la lettre en lui substituant son semblant, et n'a plus qu'à sauver auprès du ministre les apparences d'un congé normal.

Là aussi tout s'est passé, sinon sans bruit, du moins sans fracas. Le quotient de l'opération est que le ministre n'a plus la lettre, mais lui n'en sait rien, loin de soupçonner que c'est Dupin qui la lui ravit. En outre ce qui lui reste en main est ici bien loin d'être insignifiant pour la suite. Nous reviendrons sur ce qui a conduit Dupin à donner un libellé à sa lettre factice. Quoi qu'il en soit, le ministre, quand il voudra en faire usage, pourra y lire ces mots tracés pour qu'il y reconnaisse la main de Dupin :

... Un dessein si funeste
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

que Dupin nous indique provenir de l'*Atrée* de Crébillon.

Est-il besoin que nous soulignions que ces deux actions sont semblables ? Oui, car la similitude que nous visons n'est pas faite de la simple réunion de traits choisis à la seule fin d'appareiller leur différence. Et il ne suffirait pas de retenir ces traits de ressemblance aux dépens des autres pour qu'il en résulte une vérité quelconque. C'est l'intersubjectivité où les deux actions se motivent que nous voulons relever, et les trois termes dont elle les structure.

Le privilège de ceux-ci se juge à ce qu'ils répondent à la fois aux trois temps logiques par quoi la décision se précipite, et aux trois places qu'elle assigne aux sujets qu'elle départage.

Cette décision se conclut dans le mouvement d'un regard. Car les manœuvres qui s'ensuivent, s'il s'y prolonge en tapinois, n'y ajoutent rien, pas plus que leur ajournement d'opportunité dans la seconde scène ne rompt l'unité de ce moment.

Ce regard en suppose deux autres qu'il rassemble en une vue de l'ouverture laissée dans leur fallacieuse complémentarité, pour y anticiper sur la rapine offerte en ce découvert. Donc trois temps, ordonnant trois regards, supportés par trois sujets, à chaque fois incarnés par des personnes différentes.

Le premier est d'un regard qui ne voit rien : c'est le Roi et c'est la police.

Le second d'un regard qui voit que le premier ne voit rien et se leurre d'en voir couvert ce qu'il cache : c'est la Reine, puis c'est le ministre.

> Le troisième qui de ces deux regards voit qu'ils laissent ce qui est à cacher à découvert pour qui voudra s'en emparer : c'est le ministre, et c'est Dupin enfin.
>
> Pour faire saisir dans son unité le complexe intersubjectif ainsi décrit, nous lui chercherions volontiers patronage dans la technique légendairement attribuée à l'autruche pour se mettre à l'abri des dangers ; car celle-ci mériterait enfin d'être qualifiée de politique, à se répartir ici entre trois partenaires, dont le second se croirait revêtu d'invisibilité, du fait que le premier aurait sa tête enfoncée dans le sable, cependant qu'il laisserait un troisième lui plumer tranquillement le derrière ; il suffirait qu'enrichissant d'une lettre sa dénomination proverbiale nous en fassions la *politique de l'autruiche* pour qu'en elle-même enfin elle trouve un nouveau sens pour toujours.
>
> Le module intersubjectif étant ainsi donné de l'action qui se répète, il reste à y reconnaître un *automatisme de répétition*, au sens qui nous intéresse dans le texte de Freud. »

Nous analyserons plus tard le rapport singulier entre le « sujet » (narrateur narré) de la narration et Dupin, en tant qu'il complique d'entrée de jeu et définitivement la structure triangulaire. Considérons pour l'instant ce qui implique cette exclusion du quatrième ou du troisième-plus-ou-moins-un dans la précipitation vers la vérité. Et comment la requête de vérité conduit à mettre de côté la scène d'écriture, à mettre de côté ce qui se laisse toujours presque (feint) de soi-même (se) mettre de côté, à l'écart, comme le quart. Il faut tenir compte du reste, de ce qui se laisse tomber, non seulement dans le contenu narré de l'écriture (le signifiant, l'écrit, la lettre) mais dans l'opération d'écriture.

Lacan nous reconduit vers la vérité, vers une vérité qui, elle, ne se perd pas. Il rapporte la lettre, montre que la lettre se rapporte vers son lieu *propre* par un trajet *propre* et, comme il le note expressément, c'est cette destination qui l'intéresse, le destin comme destination. Le signifiant a son lieu dans la lettre et celle-ci retrouve son sens propre dans son lieu propre. Une certaine réappropriation et une certaine réadéquation vont reconstituer le propre, le lieu, le sens, la vérité d'eux-mêmes éloignés le temps d'un détour ou d'une souffrance. D'un algorithme. Un trou, une fois de plus, va être bouché : il n'est pas utile pour cela de le remplir, seulement d'en voir et délimiter le contour.

Nous l'avons lu : le signifiant (dans la lettre, dans le billet) n'a pas de lieu identique à lui-même, il *manque à sa place*. Son sens importe peu, il ne s'y résume pas. Mais ce que le

Séminaire tient à montrer finalement, c'est qu'il y a un seul trajet *propre* de la lettre qui retourne vers un lieu déterminable, toujours le même et qui est *le sien* ; et que si son sens (ce qui est écrit dans le billet en circulation) nous est (selon l'hypothèse dont la fragilité soutient pourtant toute la logique du Séminaire) indifférent et inconnu, le sens de la lettre et le sens de son trajet sont nécessaires, uniques, déterminables en vérité, voire comme la vérité.

Sans doute le lieu et le sens de la lettre ne sont-ils pas à la disposition des sujets. Sans doute ceux-ci sont-ils assujettis au mouvement du signifiant. Mais quand Lacan dit que la lettre n'a pas de lieu propre, il faudra désormais entendre : lieu objectif, déterminable dans une topologie empirique et naïve. Quand il dit qu'elle n'a pas de sens propre, il faudra désormais entendre : sens comme contenu exhaustible de ce qui est écrit dans le billet. Car le signifiant-lettre, dans la topologie et dans la sémantique psychanalytico-transcendantales auxquelles nous avons affaire, a un lieu et un sens propres qui forment la condition, l'origine et la destination de toute la circulation, comme de toute la logique du signifiant.

Le lieu propre d'abord. La lettre a un lieu d'émission et de destination. Ce n'est pas un sujet mais un trou, le manque à partir duquel se constitue le sujet. Le contour de ce trou est déterminable et il aimante tout le trajet du détour qui conduit du trou au trou, du trou à lui-même, et qui a donc une forme *circulaire.* Il s'agit bien d'une *circulation* réglée qui organise un retour du détour vers le trou. Réappropriation et réadéquation transcendantales accomplissant un authentique contrat. Que le trajet soit propre et circulaire, c'est ce que Lacan dit à la lettre : « C'est ainsi que nous nous trouvons confirmé dans notre détour par l'objet même qui nous y entraîne : car c'est bel et bien la *lettre détournée* qui nous occupe, celle dont le trajet a été *prolongé* (c'est littéralement le mot anglais), ou, pour recourir au vocabulaire postal, la *lettre en souffrance.*

Voici donc, *simple and odd,* comme on nous l'annonce dès la première page, réduite à sa plus simple expression la singularité de la lettre, qui comme le titre l'indique est le *sujet véritable* du conte : puisqu'elle subit un détour, c'est qu'elle a un trajet *qui lui est propre.* Trait où s'affirme son indépendance de signifiant. Car nous avons appris à concevoir que le signifiant ne se maintient que dans un déplacement

comparable à celui de nos bandes d'annonces lumineuses ou des mémoires rotatives de nos machines-à-penser-comme-les-hommes, ceci en raison de son fonctionnement alternant en son principe, lequel exige qu'il quitte sa place, quitte à y faire retour circulairement. » (p. 29, Lacan souligne).

Quitte : « quitte sa place, quitte à y faire retour circulairement ». La circulation, acquittement d'une dette, vient réparer la déhiscence qui, ouvrant la dette et le contrat, a expulsé pour un temps (le temps du signifiant) le signifié de son origine propre. La circulation lui permet d'y retourner. Cette réadéquation (la vérité) implique donc bien une théorie du lieu propre et celle-ci une théorie de la lettre comme localité indivisible : le signifiant ne doit jamais risquer de se perdre, de se détruire, de se diviser, de se morceler sans retour.

Le sens propre ensuite. La lettre ayant (un) lieu d'origine et de destination, restant ce qu'elle est en chemin (qu'est-ce qui le garantit ?), elle a un sens propre : la loi de son trajet d'abord, sinon son contenu, encore que celui-ci reçoive du déchiffrement une détermination minimale qui nous en dit assez. Elle doit avoir un rapport avec ce qui constitue le contrat ou le « pacte », c'est-à-dire avec la sujétion du sujet, donc quelque part avec le trou comme lieu propre de la lettre. Son lieu a un rapport essentiel avec son sens et celui-ci doit être tel qu'il la fasse revenir à son lieu. En fait nous savons ce qu'il y a dans le billet. Son sens, Lacan doit bien en parler, le retenir, au moins comme ce qui menace le pacte qui le constitue : la loi phallique représentée par le Roi et dont la Reine a la garde, qu'elle devrait partager avec lui selon le pacte et qu'elle menace précisément de diviser, de dissocier, de trahir. « Mais ceci ne nous dit rien du message qu'elle véhicule.

« Lettre d'amour ou lettre de conspiration, lettre délatrice ou lettre d'instruction, lettre sommatoire ou lettre de détresse, *nous n'en pouvons retenir qu'une chose,* c'est que la Reine ne saurait la porter à la connaissance de son seigneur et maître.

« Or ces termes, loin de tolérer l'accent décrié qu'ils ont dans la comédie bourgeoise, prennent un sens éminent de désigner son souverain, à qui la lie la foi jurée, et de façon redoublée puisque sa position de conjointe ne la relève pas de son devoir de sujette, mais bien l'élève à la garde de ce

que la royauté selon la loi incarne du pouvoir : et qui s'appelle la légitimité.

« Dès lors, quelles que soient les suites que la Reine ait choisi de donner à la lettre, il reste que cette lettre est le symbole d'un pacte, et que, même si la destinataire n'assume pas ce pacte, l'existence de la lettre la situe dans une chaîne symbolique étrangère à celle qui constitue sa foi. [...] Notre apologue est fait pour montrer que c'est la lettre et son détour qui régit leurs entrées et leurs rôles. Qu'elle soit en souffrance, c'est eux qui vont en pâtir. A passer sous son ombre, ils deviennent son reflet. A tomber en possession de la lettre, — admirable ambiguïté du langage, — c'est *son sens* qui les possède » (p. 27, 28, 30, je souligne).

Formule heideggerienne dans son type, comme le plus souvent en ces pauses décisives.

Donc la lettre a un sens propre, un trajet propre, un lieu propre. Lesquels ? Seul Dupin, dans le triangle, semble le savoir. Laissons pour le moment la question de ce savoir. Préoccupons-nous d'abord du su de ce savoir. Qu'est-ce qu'il sait ? Il sait que la lettre finalement *se trouve* et où elle doit *se trouver* pour revenir circulairement, adéquatement, en son lieu propre. Ce lieu propre, connu de Dupin, comme du psychanalyste qui de façon oscillante occupe, on le verra, sa position, c'est le lieu de la castration : la femme en tant que lieu dévoilé du manque de pénis, en tant que vérité du phallus, c'est-à-dire de la castration. La vérité de la lettre volée est la vérité, son sens est le sens, sa loi est la loi, le contrat de la vérité avec elle-même dans le logos. Au dessous de cette valeur de pacte (et donc d'adéquation), celle de voilement/dévoilement accorde tout le Séminaire avec le discours heideggerien sur la vérité. Le voilement/dévoilement est ici d'un trou, d'un non-étant : vérité de l'être comme non-étant. La vérité est « femme » en tant que castration voilée/dévoilée. Ici s'entame le départ du signifiant (son inadéquation au signifié), ici le lieu du signifiant, la lettre. Mais ici commence aussi le procès, la promesse de réappropriation, de retour, de réadéquation : aux fins de restitution, de l'objet » (p. 16). L'*unité* singulière de la lettre est le lieu du contrat de la vérité avec elle même. Voilà pourquoi la lettre *revient à* la femme (en tant du moins qu'elle veut sauver le pacte et donc ce qui revient au Roi, au phallus dont elle a la garde) ; voilà pourquoi, comme Lacan le dit ailleurs, la lettre revient à

l'être, c'est-à-dire à ce rien que serait l'ouverture comme trou entre les jambes de la femme. Tel est le lieu propre où la lettre se trouve, où son sens se trouve, où le ministre la croit à l'abri et où elle est, dans sa cachette même, le plus exposée. Détenteur de la lettre mise à l'abri, le ministre commence à s'identifier à la Reine (mais Dupin ne doit-il pas le faire à son tour, et le psychanalyste en lui ? Nous n'en sommes pas encore là).

Voici : « ... tout semble concerté pour que le personnage [*le ministre*] que tous ses propos ont cerné des traits de la virilité, dégage quand il apparaît l'*odor di femina* la plus singulière.

« Que ce soit là un artifice, Dupin ne manque pas de le souligner en effet en nous disant derrière ce faux aloi la vigilance de la bête de proie prête à bondir. Mais que ce soit l'effet même de l'inconscient au sens précis où nous enseignons que l'inconscient, c'est que l'homme soit habité par le signifiant, comment en trouver une image plus belle que celle que Poe forge lui-même pour nous faire comprendre l'exploit de Dupin. Car il recourt, pour ce faire, à ces noms toponymiques qu'une carte de géographie, pour n'être pas muette, surimpose à son dessin, et dont on peut faire l'objet d'un jeu de devinette à qui saura trouver celui qu'aura choisi un partenaire, — remarquant dès lors que le plus propice à égarer un débutant sera celui qui, en grosses lettres largement espacées dans le champ de la carte, y donne, sans souvent même que le regard s'y arrête, la dénomination d'un pays tout entier...

« Telle la lettre volée, comme un immense corps de femme, s'étale dans l'espace du cabinet du ministre, quand y entre Dupin. Mais telle déjà il *s'attend à l'y trouver* [je souligne, J. D.], et il n'a plus, de ses yeux voilés de vertes lunettes, qu'à déshabiller ce grand corps.

« Et c'est pourquoi sans avoir eu besoin, non plus et pour cause que l'occasion, d'écouter aux portes du Pr Freud, il ira droit là où gît et gîte ce que ce corps est fait pour cacher, en quelque beau mitan où le regard se glisse, voire à cet endroit dénommé par les séducteurs le château Saint-Ange dans l'innocente illusion où ils s'assurent de tenir de là la ville. Tenez ! entre les jambages de la cheminée, voici l'objet à portée de la main que le ravisseur n'a plus qu'à tendre... » (p. 36).

La lettre — lieu du signifiant — se trouve au lieu où

Dupin et le psychanalyste s'attendent à la trouver : sur l'immense corps de femme, entre les jambages de la cheminée. Tel est son lieu propre, le terme de son trajet circulaire. Elle fait retour à l'envoyeur, qui n'est pas le signataire du billet mais le lieu où il a commencé à se *détacher* de son détenteur ou légataire féminin. La Reine, cherchant à se réapproprier ce qui, en vertu du pacte l'assujettissant au Roi, en vertu de la Loi, lui garantissait la disposition d'un phallus dont elle serait autrement privée, dont elle a pris le risque de se priver, qu'elle a pris le risque de diviser, c'est-à-dire de multiplier, la Reine, donc, entreprend de reformer, de refermer le cercle de l'économie restreinte, du pacte circulatoire. Elle veut faire revenir à elle la lettre-fétiche et pour cela commence par remplacer, par échanger un fétiche par un autre : elle émet — sans vraiment la dépenser puisqu'il y a ici équivalence — une quantité d'argent qui s'échange avec la lettre et en assure le retour circulaire. Dupin, comme (l')analyste, se trouve sur le circuit, dans le cercle de l'économie restreinte, dans ce que j'appelle ailleurs la stricture de l'anneau et que le Séminaire analyse comme vérité de la fiction. Nous reviendrons sur ce problème de l'économie.

Cette détermination du propre, de la loi du propre, de l'*économie*, reconduit donc à la castration comme vérité, à la figure de la femme comme figure de la castration *et* de la vérité. De la castration comme vérité. Ce qui ne veut surtout pas dire, comme on pourrait avoir tendance à le croire, à la vérité comme dislocation essentielle et morcellement irréductible. La castration-vérité, c'est au contraire ce qui se contracte (stricture de l'anneau) pour faire revenir le phallus, le signifiant, la lettre ou le fétiche en leur *oikos,* en leur demeure familière, en leur lieu propre. En ce sens la castration-vérité est le contraire du morcellement, son antidote même : ce qui y manque à sa place a sa place fixe, centrale, soustraite à toute substitution. Quelque chose manque à sa place, mais le manque n'y manque jamais. Le phallus, grâce à la castration, reste toujours à sa place, dans la topologie transcendantale dont nous parlions plus haut. Il y est indivisible, et donc indestructible, comme la lettre qui *en tient lieu.* Et c'est pourquoi la présupposition intéressée, jamais démontrée, de la matérialité de la lettre *comme indivisibilité* était indispensable à cette économie restreinte, à cette circulation du propre.

La différence qui m'intéresse ici, c'est que, formule à entendre comme il plaira, le manque n'a pas sa place dans la dissémination.

En déterminant la place du manque, le topos de ce qui manque à sa place, en le constituant en centre fixe, Lacan propose donc bien, en même temps qu'un discours-vérité, un discours sur la vérité de la lettre volée comme vérité de *La Lettre volée*. Il s'agit là d'un déchiffrement herméneutique, malgré l'apparence ou la dénégation. Le lien de la Féminité et de la Vérité en est l'ultime signifié. Quatorze ans après, réintroduisant donc le Séminaire en tête des *Ecrits* d'une *Présentation inédite* (*Points*, 1, 1969), Lacan insiste surtout sur ce lien et sur ce sens. Il y met à la Femme ou à la Féminité une majuscule qu'il réserve ailleurs, très souvent, à la Vérité : « Ce que le conte de Poe démontre par mes soins, c'est que l'effet de sujétion du signifiant, de la lettre volée en l'occasion, porte avant tout sur son détenteur d'après-vol, et qu'à mesure de son parcours, ce qu'il véhicule, c'est cette Féminité même qu'il aurait prise en son ombre [...]. » La Féminité est la Vérité (de la) castration, elle est la meilleure figure de la castration parce qu'elle a, dans la logique du signifiant, toujours déjà été châtrée et ce qu'elle « laisse » en circulation (ici la lettre), d'elle détaché, afin de le faire à elle revenir, c'est pour « ne l'avoir jamais eu : d'où la vérité sort du puits, mais jamais qu'à mi-corps ».

Cette première castration (pré-castration) affecte ensuite de castration, de féminité donc, quiconque détient la lettre qui signifie le phallus et la castration : « Voici pourquoi le Ministre vient à être châtré, châtré, c'est le mot de ce qu'il croit toujours l'avoir : cette lettre que Dupin a su repérer entre les jambes de sa cheminée de haute lisse.

« Ici ne fait que s'achever ce qui d'abord le [le ministre] féminise comme d'un rêve [...]. En quoi notre Dupin se montre égal en son succès à celui de psychanalyste... » (p. 7-8).

POINT DE VUE
LA VÉRITÉ AU LIEU DE LA SEXUALITÉ FÉMININE

Quoi de ce succès ? Attendons pour répondre d'avoir reconsidéré, dans toute sa complexité, le rapport entre la

position de Dupin et celle de l'analyste, puis entre l'analyste et celui qui dit Freud et moi dans le Séminaire comme dans les présentations du Séminaire. Cela requiert un long détour.

Jusqu'ici nos questions laissent souçonner que s'il y a quelque chose comme une lettre volée, le piège en est peut-être supplémentaire : elle n'aurait pas de place fixe, pas même celle d'un trou délimitable ou d'un manque assignable. Elle ne se trouverait pas, elle pourrait toujours ne pas se trouver, elle se trouverait en tout cas moins dans l'écriture cachetée dont le narrateur raconte l'« histoire » déchiffrée par le Séminaire, moins dans le contenu de l'histoire que « dans » le texte se dérobant, d'un quatrième côté, et aux yeux de Dupin et à ceux du psychanalyste. Le reste, le laissé pour compte, ce serait *La Lettre volée*, le texte qui porte ce titre, et dont le lieu, telles les grosses lettres une fois de plus invisibles, n'est pas où l'on s'attendait à le trouver, dans le contenu cadré du « drame réel » ou dans le dedans caché et cacheté de la nouvelle de Poe, mais dans et comme cette lettre ouverte, très ouverte qu'est la fiction. Celle-ci, parce qu'elle s'écrit, implique au moins une instance quatrième qui se dérobe, dérobe en même temps la lettre du texte au déchiffreur, au facteur de la vérité qui la remet dans le cercle de son trajet propre : ce que fait le Séminaire répétant l'opération de Dupin qui, rien de contradictoire avec le circulaire du « trajet propre », « a réussi à remettre la lettre dans son droit chemin » (p. 38), selon le désir *de* la Reine. Remettre la lettre dans son droit chemin, en supposant que sa trajectoire est une ligne, c'est corriger une déviation, rectifier un écart, rappeler, pour la bonne règle, c'est-à-dire la norme, une direction, une ligne authentique. Dupin est adroit, connaît son adresse et connaît la loi. Au moment où l'on croit mettre la main dessus en dessinant des triangles et des cercles et en maniant l'opposition imaginaire/symbolique, au moment où l'on reconstitue la vérité, l'adéquation propre, *La Lettre volée* s'échappe par une ouverture trop évidente. Baudelaire crûment le rappelle. La lettre volée est dans le texte : non seulement comme un objet avec son trajet propre décrit, contenu dans le texte, signifiant devenu thème ou signifié du texte, mais comme le texte produisant des effets de cadre. Au moment même où Dupin et le Séminaire la trouvent, où ils déterminent son lieu et son trajet propres, où ils croient qu'elle est ici ou là comme dans une carte, lieu sur une carte comme sur le corps de la

femme, ils ne voient plus la carte elle-même : non pas celle que décrit le texte à tel ou tel moment mais celle qu'il « est », qu'il décrit, « lui-même », comme l'écart du quatre, sans promesse de topos et de vérité. La structure restante de la lettre, c'est que, contrairement à ce que dit le Séminaire en son dernier mot (« ce que veut dire " la lettre volée ", voire " en souffrance ", c'est qu'une lettre arrive toujours à destination »), une lettre peut toujours ne pas arriver à destination. Sa « matérialité », sa « topologie » tiennent à sa divisibilité, à sa partition toujours possible. Elle peut se morceler sans retour et c'est ce de quoi le système du symbolique, de la castration, du signifiant, de la vérité, du contrat, etc., tente toujours de la garder : point de vue du Roi ou de la Reine, c'est ici le même, lié par contrat pour réapproprier le mors. Non que la lettre n'arrive jamais à destination, mais il appartient à sa structure de pouvoir, toujours, ne pas y arriver. Et sans cette menace (rupture de contrat, division ou multiplication, partage sans retour du phallus un instant entamé par la Reine, c'est-à-dire par tout « sujet »), le circuit de la lettre n'aurait pas même commencé. Mais avec cette menace, il peut toujours ne pas finir. Ici la dissémination menace la loi du signifiant et de la castration comme contrat de vérité. Elle *entame* l'unité du signifiant, c'est-à-dire du phallus.

Au moment où le Séminaire, comme Dupin, trouve la lettre où elle se trouve, entre les jambes de la femme, le déchiffrement de l'énigme est ancré dans la vérité. Le sens de la nouvelle, le vouloir-dire de la lettre volée (« ce que veut dire " la lettre volée ", voire " en souffrance ", c'est qu'une lettre arrive toujours à destination ») est découvert. Découverte d'un vouloir-dire (la vérité), herméneutique, le déchiffrement (celui de Dupin, celui du Séminaire) arrive lui-même à destination.

Pourquoi retrouve-t-il alors, avec la vérité, le même sens et le même topos que Bonaparte quand, sautant par-dessus le texte, elle propose en 1933 une analyse psycho-biographique[5] de *La Lettre volée* ? Est-ce un hasard ?

Est-ce un hasard si, en prétendant rompre avec la critique psycho-biographique (cf. *Ecrits*, p. 860), on rejoint celle-ci en son ultime ancrage sémantique ? Et après une analyse textuelle peut-être plus simplifiante ?

5. *Edgar Poe, sa vie, son œuvre, Etude analytique*, PUF, 1933.

Pour Bonaparte aussi, la castration de la femme (de la mère) est le sens dernier, ce que veut dire *La Lettre volée*. Et la vérité, la réadéquation ou la réappropriation comme désir de boucher le trou. Mais Bonaparte fait ce que ne fait pas Lacan : elle met *La Lettre volée* en rapport avec d'autres textes de Poe. Et elle en analyse la geste. Nous comprendrons plus loin la nécessité *interne* de cette opération.

Par exemple *Le Chat noir* dont « la peur de la castration, de la castration incarnée en la femme est le thème central » (Edgar Poe, t. II, p. 578). « Cependant toutes les angoisses primitives de l'enfant, qui restent souvent celles de l'homme, semblent s'être donné rendez-vous, dans ce récit de suprême angoisse, comme en un carrefour » (*ibid.*). Dans ce quadrifurcum, distraitement nommé, omis comme un cadre, représentation d'un cercle ou d'un triangle. Le Séminaire : « Nous voici en effet derechef au carrefour où nous avions laissé notre drame et sa ronde avec la question de la façon dont les sujets s'y relaient » (p. 30). Bonaparte enchaîne avec une page de généralités sur l'angoisse de castration qu'on peut résumer d'un énoncé de Freud qu'elle ne cite pas ici : le constat du manque de pénis chez la mère est « le plus grand traumatisme » ; ou de Lacan : « Division du sujet ? Ce point est un nœud.

« Rappelons-nous où Freud le déroule : sur ce manque du pénis de la mère où se révèle la nature du phallus » (p. 877).

Après avoir traité de la Loi et du fétichisme comme procès de rephallisation de la mère (il s'agit de lui rendre ce qui lui a été volé, ce qui d'elle s'est détaché), Bonaparte écrit ceci où l'on retrouve le nœud de l'interprétation lacanienne et quelques autres choses :

> « Il y a enfin, avec le thème de la potence, la peur de la mort.
>
> « Mais toutes ces peurs, dans ce conte dont la peur de la castration demeure le grand thème, lui restent subordonnées et chacune n'apparaît qu'intriquée à la peur centrale. Le chat à la poitrine blanche a aussi l'œil crevé, la pendaison figure également la rephallisation, la compulsion à l'aveu amène la découverte d'un corps surmonté de l'effigie de la castration, et la cave, la tombe elle-même rappellent, avec la béante cheminée, le redoutable cloaque maternel.
>
> « Il est d'autres contes de Poe où s'exprime, bien que sur un autre mode, plus adouci, le regret du phallus maternel et le reproche à la mère de l'avoir perdu. En premier lieu, quelque étrange que cela puisse paraître, *La Lettre volée*.

« On se souvient de ce conte : la Reine de France, telle Elizabeth Arnold, possède une correspondance coupable et secrète dont l'auteur X... reste dans le vague. Le méchant ministre, en vue d'un chantage politique et pour affermir son pouvoir, vole l'une de ces lettres, sous les yeux mêmes de la Reine, paralysée par la présence du Roi qui ne doit rien savoir. Il faut absolument retrouver cette lettre. La police échoue dans toutes ses perquisitions. Heureusement il y a Dupin ! Muni de lunettes qui lui permettent de bien voir tout en cachant ses propres yeux, il se rend chez le ministre, sous un prétexte quelconque, et découvre la lettre dans un porte-cartes en vue, « suspendu... à un petit bouton de cuivre, juste au-dessous du milieu du manteau de la cheminée[1] ».

Ici, donc, une note de Bonaparte : *« 1. That hung... from a little brass knob just beneath the middle of the mantel-piece.* Traduction Baudelaire : *suspendu... à un petit bouton de cuivre au-dessus du manteau de la cheminée.*

« L'inexactitude de la traduction de Baudelaire, en ce qui concerne cette phrase, apparaît. En particulier, *beneath (au-dessous)* y est rendu par *au-dessus,* qu'il ne saurait en aucun cas signifier. »

Cette note n'est pas sans importance. Elle fait d'abord apparaître que Lacan avait lu Bonaparte, bien que le Séminaire ne la nomme jamais. En auteur si soucieux de dettes et de priorités, il aurait pu reconnaître un frayage qui oriente toute son interprétation, à savoir le procès de rephallisation comme trajet propre de la lettre, « retour de la lettre » rendue à sa « destination » après avoir été retrouvée entre les jambes de la cheminée. Ou le taire. Mais comme les notes sont, sinon la vérité, l'appendice dans lequel se montre ce qui ne doit pas se dire ou ce qui, dit Schelling cité par *Das Unheimliche,* « devrait rester caché », le Séminaire laisse tomber une note en réponse : « Tenez ! entre les jambages de la cheminée, voici l'objet à portée de la main que le ravisseur n'a plus qu'à tendre... La question de savoir s'il le saisit sur le manteau, comme Baudelaire le traduit, ou sous le manteau de la cheminée comme le porte le texte original, peut être abandonnée sans dommage aux inférences de la cuisine[15]. » [Ici, donc, une note de Lacan : « 15. Et même de la cuisinière » (p. 36).]

Sans dommage ? Le dégât serait au contraire irréparable, à l'intérieur même du Séminaire : *sur* le manteau de la cheminée, la lettre n'aurait pu être « entre les jambages de la cheminée », « entre les jambes de sa cheminée ». L'enjeu est donc de taille, même si on laissait de côté, l'imaginant

hors du débat, la nervosité méprisante à l'endroit d'une psychanalyste et de son legs[6]. Pourquoi reléguer la question à la cuisine, comme à la dépendance, et celle qui y répond au rang de cuisinière ? Certains « maîtres de vérité », en Grèce, savaient, de la cuisine, tenir lieu de penser.

Un peu avant cette note, on s'en souvient, le Séminaire évoquait les « noms toponymiques », la « carte de géographie » du « grand corps » et le lieu de ce que Dupin « s'attend à y trouver », puisqu'il répète le geste du ministre qui lui-même s'identifie à la Reine dont la lettre occupe toujours, proprement, le même lieu : de détachement et de rattachement.

Bonaparte aura poursuivi après la note :

> « Par un subterfuge ultérieur, il s'empare du papier compromettant, et y substitue une fausse lettre. La Reine, à qui la vraie lettre sera restituée, est sauvée.
>
> « Nous remarquerons d'abord que la lettre, véritable symbole du pénis maternel, " pend " à son tour au-dessus de l'âtre de la cheminée, tout comme pendrait le pénis de la femme — si celle-ci en avait un ! — au-dessus du cloaque figuré ici, comme dans les contes précédents, sous le symbole fréquent de la cheminée. Il y a là une véritable planche d'anatomie topographique, à laquelle le bouton *(knob)*, le clitoris ne manque même pas. Mais à ce bouton devrait pendre bien autre chose ! »

Après cette brève allusion au bouton (que le Séminaire n'aura pas reprise), Bonaparte rattache son interprétation à une typique et à une clinique œdipiennes. L'intérêt pour « la-vie-de-l'auteur » n'y simplifie pas plus la lecture du

6. Legs et rephallisation : 1. « Serait-ce la lettre qui fait la Femme être ce sujet, à la fois tout-puissant et serf, pour que toute main à qui la Femme laisse la lettre, reprenne avec, ce dont à la recevoir, elle-même a fait lais ? " Lais " veut dire ce que la Femme lègue de ne l'avoir jamais eu : d'où la vérité sort du puits mais jamais qu'à mi-corps. » (Présentation des *Ecrits,* collection « Points », 1970, p. 7-8.) 2. « A l'ironie macabre de la *rephallisation* de la mère châtrée sur le mode de la pendaison, il nous faut à présent ajouter l'ironie de la *relactification* de la mère aux seins secs, par la large éclaboussure de la tache de lait [...] bien que le grief principal demeure l'absence de pénis au corps féminin. » (Bonaparte, *op. cit.* p. 572.)

Nous retrouverons plus loin la question ici impliquée de l'« objet partiel ». Quant au puits, Dupin rappelle dans *Le Double assassinat,* après la découverte « du corps de la mère » « horriblement mutilé » : « Il (Vidocq) diminuait la force de sa vision en regardant l'objet de trop près. Il pouvait peut-être voir un ou deux points avec une netteté singulière, mais, par le fait même de son procédé, il perdait l'aspect de l'affaire prise dans son ensemble. Cela peut s'appeler le moyen d'être trop profond. La vérité n'est pas toujours dans un puits. »

texte que le désintérêt ne suffirait d'ailleurs à la garantir. L'accent est mis sur une lutte œdipienne « prégénitale, phallique et archaïque » pour la possession du pénis maternel, ici déterminé comme objet partiel. Bonaparte n'est jamais tentée d'accorder à Dupin, fût-ce pour le surplomber d'une autre maîtrise, la position de l'analyste. Sa lucidité lui vient de la guerre dans laquelle il est engagé, qu'il déclare lui-même à la fin (« Mais à part ces considérations, j'avais un but particulier. Vous connaissez mes sympathies politiques. Dans cette affaire, j'agis comme partisan de la dame en question. Voilà dix-huit mois que le ministre la tient en son pouvoir. C'est elle maintenant qui le tient, puisqu'il ignore que la lettre n'est plus chez lui, et qu'il va vouloir procéder à son chantage habituel. [...] Une fois à Vienne, D... m'a joué un vilain tour, et je lui dis d'un ton tout à fait gai que je m'en souviendrais ») et qui n'a jamais cessé de le motiver. Ni de le situer sur le circuit de la dette. Du phallus, du signifiant en sa lettre, de l'argent que, à la différence de Lacan, Bonaparte ne considère pas ici comme neutralisant ou « annihilant » « de toute signification ». Elle écrit : « Et nous ne sommes pas surpris que Dupin, incarnation du fils, en déclarant « ses sympathies politiques », se dise « partisan de la dame en question ». Enfin, c'est contre un chèque de cinquante mille francs — tandis que le préfet garde pour lui toute la fabuleuse récompense promise — que Dupin restitue à la femme la lettre-symbole, c'est-à-dire le phallus qui lui manquait. On retrouve ici l'équivalence or = pénis. La mère donne au fils, en échange du pénis qu'il lui rend, de l'or. De même dans *Le Scarabée d'or*... »

Le cercle de cette restitution forme bien le « trajet propre » du Séminaire. Qu'en est-il alors du mouvement qui s'y esquisse d'identifier la position de Dupin à celle de l'analyste ? Ce mouvement ne tente jamais Bonaparte. Il se divise ou se suspend étrangement dans le Séminaire. Les signes de l'identification d'abord :

1. Le troisième regard, qui ne comporte pas de leurre, voit le triangle. Dupin, sans doute, y occupe une position identique à celle du ministre, mais du ministre dans la première scène et non dans la seconde où le ministre occupe alors la place de la Reine impuissante. Dupin serait donc le seul à ne pas se laisser plumer comme une autruche (« le troisième qui de ces deux regards voit qu'ils laissent ce qui est à cacher à découvert pour qui voudra s'en emparer : c'est

le ministre, et c'est Dupin enfin. [...] trois partenaires, dont le second se croirait revêtu d'invisibilité, du fait que le premier aurait sa tête enfoncée dans le sable, cependant qu'il laisserait un troisième lui plumer tranquillement le derrière »). Dupin enfin : à la fin Dupin romprait ainsi son identification provisoire au ministre et resterait seul à tout voir, se retirant ainsi du circuit.

2. Cela serait confirmé par une première interprétation de l'argent que demande Dupin en échange de la lettre, par « l'histoire de la rétribution de Dupin ». Le procès de dette qu'elle soulève se trouve interrogé par Lacan aussitôt après la note de la cuisinière. Et un blanc supplémentaire de quelques lignes. Le « nous » est celui de la communauté des analystes. L'auteur du Séminaire semble d'abord s'y compter : « N'est-ce pas à bon droit en effet que nous nous croirons concernés quand il s'agit peut-être [ce « peut-être » sera toujours suspendu, J. D.] pour Dupin de se retirer lui-même du circuit symbolique de la lettre, — nous qui nous faisons les émissaires de toutes les lettres volées qui pour un temps au moins seront chez nous en souffrance dans le transfert. Et n'est-ce pas la responsabilité que leur transfert comporte, que nous neutralisons en la faisant équivaloir au signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification, à savoir l'argent. »

Comme le « peut-être » l'indiquait, comme l'annoncent aussi ces questions sans point d'interrogation, le « Mais ce n'est pas là tout » qui ouvre le paragraphe suivant, la question restera sans réponse claire. La position même de la question, dans sa forme, dans ses termes, se construisait pour interdire cette réponse : comment fixer en effet la rigueur conceptuelle de l'expression « équivaloir au signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification » ? Est-il annihilant ou non, l'argent, de toute signification ? La question n'est pas formelle, on le sait, ni simplement de savoir qui fait l'autruche en maniant un plus ou moins d'annihilation. Si l'argent n'est pas totalement annihilant de toute signification, s'il est seulement « le plus annihilant », il ne peut « équivaloir » à une « neutralisation ». Et il ne suffit pas à « retirer » du « circuit symbolique de la lettre ».

3. Confirmation encore dans la nouvelle présentation des *Ecrits* (« Points »), déjà citée : « Voici pourquoi le ministre vient à être châtré, châtré, c'est le mot de ce qu'il croit toujours l'avoir : cette lettre que Dupin a su repérer de son évidence

entre les jambes de sa cheminée de haute lisse. [...] En quoi notre Dupin se montre égal en son succès à celui de psychanalyste... »

A la faveur de l'indétermination que nous venons de noter (« peut-être », « le plus annihilant »), ces signes d'identification entre Dupin et nous-les-psychanalystes vont alors se compliquer. Non pas simplement pour refuser à Dupin l'admission dans l'institution analytique qui neutraliserait « la responsabilité que le transfert comporte », mais pour scinder le nous-psychanalystes en deux Dupin, le niais, celui qui reste partie prenante dans le triangle en se croyant le maître, et l'autre, qui voit tout, depuis la place duquel on apostrophe tous les psychanalystes qui ne comprennent rien à Dupin, à sa « véritable stratégie », c'est-à-dire à l'auteur du Séminaire qui sait faire retour à la lettre de Freud, la retrouver où elle se trouve à fin de restitution, et par les soins de qui se dispensent et l'enseignement de Freud et la démonstration de Poe : tout le Séminaire s'ouvre par le projet, ailleurs cent fois répété, de « prendre au sérieux la découverte de Freud » et de régler sur elle « l'enseignement de ce séminaire », cela contre le détournement dont la lettre de Freud a souffert dans l'institution confraternelle ; et « ce que le conte de Poe démontre par mes soins » collabore à ce retour du texte de Freud à son lieu propre. Depuis cette position on ridiculise l'identification trop rapide des autres analystes (tous) à Dupin, à un Dupin dont ils ne voient pas que, détenteur de la lettre, il ressemble encore au ministre, se trouve désormais à la place de ce dernier et commence comme lui à se féminiser, à s'identifier à la Reine. L'auteur du Séminaire se retranche de la communauté analytique. Nous, c'est désormais Freud, Poe, un des deux Dupin et moi : « En quoi notre Dupin se montre égal en son succès à celui de psychanalyste, dont l'acte, ce n'est que d'une maladresse inattendue de l'autre qu'il peut venir à porter. D'ordinaire, son message est la seule chute effective de son traitement : autant que celui de Dupin, devant rester irrévélé, bien qu'avec lui l'affaire soit close.

« Mais expliquerais-je, comme on en fera l'épreuve du texte qui ici garde le poste d'entrée qu'il a ailleurs, ces termes toujours plus, moins ils seront entendus.

« Moins entendus des psychanalystes, de ce qu'ils soient pour eux aussi en vue que la lettre volée, qu'ils la voient

même en eux, mais qu'à partir de là ils s'en croient, comme Dupin, les maîtres.

« Ils ne sont maîtres en fait que d'user de mes termes à tort et à travers. Ce à quoi plusieurs se sont ridiculisés. Ce sont les mêmes qui m'affirment que ce dont les autres se méfient, c'est d'une rigueur à laquelle ils se sentiraient inégaux. » (Présentation nouvelle in *Points*.)

Les disciples ou les héritiers ridicules détournent donc, à tort et à travers, les propres termes du maître, qui leur rappelle qu'ils ne doivent pas se prendre pour des maîtres en s'identifiant au Dupin naïf. Et user proprement des termes du maître, les faire revenir à lui, c'est aussi se rappeler la bonne direction, et que le maître, comme Dupin (lequel ?), est celui du retour à Freud de sa propre lettre[7]. (A suivre.)

En commençant par identifier Dupin au psychanalyste, on prépare un double bénéfice : 1. La lucidité de celui qui sait voir ce que personne n'a vu : le lieu de la chose, entre les

7. En souffrance, elle aussi, la lettre de Freud attendait une restitution. La communauté analytique s'organise comme une poste restante, gardant scellée la puissance menaçante d'un héritage. Le retour à la lettre de la lettre de Freud motive, on le sait, tout le trajet des *Ecrits*. Cela se déclare partout, en particulier sous le titre *D'un dessein* (on pourra lire plus loin ce mot entre guillemets de guillemets), dans une introduction proposée après coup (1966) à l'*Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la Verneinung de Freud*. Cet avertissement quant à la dénégation commence par insister : n'allez surtout pas croire à une « sacralisation » de la lettre de Freud, ni à quelque « rendez-vous » d'avance donné pour s'y retrouver : « Les deux échantillons, qui suivent, de notre séminaire nous incitent à communiquer au lecteur quelque idée du dessein de notre enseignement. [...] Car se laisser ainsi conduire par la lettre de Freud jusqu'à l'éclair qu'elle nécessite, sans lui donner d'avance rendez-vous, ne pas reculer devant le résidu, retrouvé à la fin, de son départ d'énigme, et même ne pas se tenir quitte au terme de la démarche de l'étonnement par quoi l'on y a fait entrée, voilà en quoi un logicien éprouvé nous apportait la garantie de ce qui faisait notre requête, quand depuis trois ans passés déjà, nous entendions nous autoriser d'un *commentaire littéral* de Freud.

« Cette *exigence de lecture* n'a pas le vague de la culture qu'on y pourrait croire en question.

« Le privilège donné à la lettre de Freud n'a rien chez nous de superstitieux. C'est là où l'on en prend à son aise avec elle qu'on y apporte une sorte de sacralisation fort compatible avec son ravalement à un usage de routine.

« Que tout texte, qu'il se propose comme sacré ou profane, voie sa littéralité croître en prévalence de ce qu'il implique proprement d'affrontement à la vérité, c'est ce dont la découverte freudienne montre la raison de structure.

« Précisément en ce que la vérité qu'elle apporte, celle de l'inconscient, doit à la lettre du langage, à ce que nous appelons le signifiant. » (*Ecrits*, p. 363-364). Cf. aussi, par exemple, p. 381.

jambes (l'auteur du Séminaire dit alors : nous-psychanalystes, nous nous retirons du circuit symbolique et neutralisons la scène dont nous ne sommes pas partie prenante) ; 2. La possibilité, en faisant apparaître que Dupin reste partie prenante (et comment), en maintenant l'identification Dupin-psychanalyste, de dénoncer la naïveté de la communauté analytique, de dire : vous-psychanalystes, vous vous leurrez au moment précis où, comme Dupin, vous vous croyez les maîtres.

En effet. Après le paragraphe dont nous avons cerné l'indécision (« peut-être », le « signifiant le plus annihilant », etc.), se joue une partie très rusée mais qui, pour démontrer ce que la ruse de Dupin — la plus grande dans la scène œdipienne — comporte de *mobile* en son propre piège, va ici jusqu'à s'emporter elle-même.

Il s'agit des dernières pages du Séminaire, scandées par un « Mais ce n'est pas là tout » (p. 37) et un « Est-ce là tout... » (p. 41). Dès lors qu'on interprète la rétribution exigée par Dupin comme démarche analytique pour se retirer du circuit grâce au « signifiant le plus annihilant [...] de toute signification, à savoir l'argent », on a du mal à rendre compte de tous les signes de non-neutralité qui se multiplient à la fin de *La Lettre volée*. N'est-ce pas là paradoxe choquant ? « Mais ce n'est pas là tout. Ce bénéfice si allégrement tiré par Dupin de son exploit, s'il a pour but de tirer son épingle du jeu, n'en rend que plus paradoxale, voire choquante, la prise à partie, et disons le coup en dessous, qu'il se permet soudain à l'endroit du ministre dont il semble pourtant que le tour qu'il vient de lui jouer ait assez dégonflé l'insolent prestige » (p. 37). Ce n'était donc pas tout. Et il faut relever l'« explosion passionnelle » de Dupin à la fin du récit, sa « rage de nature manifestement féminine » au moment où il dit régler son compte au ministre en signant son coup. Il reproduit donc le procès dit de féminisation : il se conforme au (désir du) ministre, dont il occupe la place dès lors que, détenant la lettre — lieu du signifiant —, il se règle sur le désir de la Reine. Ici l'on ne peut plus, en raison du pacte, distinguer entre la place du Roi (marquée de l'aveuglement) et la place de la Reine, celle où la lettre, dans son « droit chemin » et selon son « trajet propre », doit circulairement revenir. Comme le signifiant n'a qu'un lieu propre, il n'y a au fond qu'une place pour la lettre et elle est occupée successivement par tous ceux qui la détien-

nent. Il faudrait donc reconnaître que Dupin, une fois entré dans le circuit, s'étant identifié au ministre pour lui reprendre la lettre et la remettre dans son « droit chemin », ne peut plus en sortir. Il doit le parcourir en son entier. Le Séminaire pose à ce sujet une étrange question : « Il est donc bien partie prenante dans la triade intersubjective, et comme tel dans la position médiane qu'ont occupée précédemment la Reine et le Ministre. Va-t-il en s'y montrant supérieur, nous révéler en même temps les intentions de l'auteur ?

« S'il a réussi à remettre la lettre dans son droit chemin, il reste à la faire parvenir à son adresse. Et cette adresse est à la place précédemment occupée par le Roi, puisque c'est là qu'elle devait rentrer dans l'ordre de la Loi.

« Nous l'avons vu, ni le Roi, ni la Police qui l'a relayé à cette place, n'étaient capables de la lire parce que cette *place comportait l'aveuglement* » (p. 37-38).

Si Dupin occupe maintenant la « position médiane », ne l'a-t-il pas toujours occupée ? Et y en a-t-il une autre dans le circuit ? Est-ce seulement à ce moment du récit, quand il a la lettre en main, qu'il se retrouve dans cette position ? On ne peut pas s'arrêter à cette hypothèse : Dupin agit dès le début en vue de la lettre, de la détenir pour la rendre à qui de droit (ni le Roi ni la Reine mais la Loi qui les lie) et se trouver ainsi préférable à son (frère) ennemi, son frère cadet ou jumeau (Atrée/Thyeste), au ministre qui poursuit fondamentalement le même dessein, avec les mêmes gestes. Si donc il est en « position médiane », la distinction, plus haut, des trois regards n'est plus pertinente. Il n'y a que des autruches, personne n'évite de se laisser plumer, et plus on est le maître, plus on présente son derrière. Ce sera donc le cas de quiconque s'identifie à Dupin.

Au sujet de Dupin, étrange question, disions-nous : « Va-t-il en s'y montrant supérieur, nous révéler en même temps les intentions de l'auteur ? »

Ce n'est pas la seule allusion aux « intentions de l'auteur » (cf. aussi p. 12). Sa forme implique donc que l'auteur, en son intention, soit en situation de maîtrise générale, sa *supériorité* au regard des triangles mis en scène (à supposer qu'il ne mette en scène que des triangles) étant représentable par la supériorité d'un acteur, à savoir Dupin. Abandonnons ici cette implication : toute une conception de la « littérature ».

Dupin se sera-t-il montré supérieur ? Le Séminaire, pro-

cédant de ce que voit Dupin où il s'attend à le trouver, répétant l'opération de restitution de la lettre, ne peut pas répondre non. Ni oui, puisque Dupin est aussi une autruche. On va donc laisser la « vraie » position de Dupin dans l'obscurité d'une irrévélation ou dans le suspens d'une hypothèse, sans se priver néanmoins (ici plus d'obscurité ni d'hypothèse) d'avoir « déchiffré la véritable stratégie de Dupin ». Voici l'irrévélé : « En quoi notre Dupin se montre égal en son succès à celui de psychanalyste, dont l'acte, ce n'est que d'une maladresse inattendue de l'autre qu'il peut venir à porter. D'ordinaire, son [?] message est la seule chute effective de son [?] traitement : autant que celui de Dupin, devant rester irrévélé, bien qu'avec lui l'affaire soit close » (« Points », p. 8).

Voici l'hypothèse en suspens : « Mais s'il est vraiment le joueur qu'on nous dit, il interrogera, avant de les abattre, une dernière fois ses cartes, et y lisant son jeu, il se lèvera de la table à temps pour éviter la honte » (p. 41). L'aura-t-il fait ? Rien du Séminaire ne le dit, qui séjourne pourtant assez longtemps sur les lieux pour assurer, malgré l'irrévélé ou l'hypothèse, détenir le chiffre de la lettre, la véritable stratégie de Dupin et le vrai vouloir-dire de la lettre volée. Le « oui » est ici « sans doute ». Tout comme Dupin, que le narrateur laisse garder la parole à la fin du conte, paraît sûr d'avoir réussi son coup. Conclusion du Séminaire : « ... il se lèvera de la table à temps pour éviter la honte.

« Est-ce là tout et devons-nous croire que nous avons déchiffré la véritable stratégie de Dupin au-delà des trucs imaginaires dont il lui fallait nous leurrer ? Oui sans doute, car si « tout point qui demande de la réflexion », comme le profère d'abord Dupin, « s'offre le plus favorablement à l'examen dans l'obscurité », nous pouvons facilement en lire maintenant la solution au grand jour. Elle était déjà contenue et facile à dégager du titre de notre conte, et selon la formule même, que nous avons dès longtemps soumise à votre discrétion, de la communication intersubjective : où l'émetteur, vous disons-nous, reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée. C'est ainsi que ce que veut dire " la lettre volée ", voire " en souffrance ", c'est qu'une lettre arrive toujours à destination. » (p. 41. Ce sont les derniers mots du Séminaire.)

PREMIÈRE SECONDE
LA VÉRITÉ DE LA LETTRE DE LA MAIN DE FREUD

A voir ce que Dupin voit (non vu des autres), voire ce que Dupin lui-même ne voit pas ou ne voit, double qu'il est (dans et hors circuit, « partie prenante » et hors jeu), qu'à moitié (comme tous les autres, finalement), le Séminaire se profère depuis la place où l'on voit tout, « facilement », « au grand jour ».

Comme Dupin en somme, au moment où, sans tenir compte de son aveuglement de « partie prenante », on le disait « le troisième qui de ces deux regards voit..., etc. ». Et comme Dupin, le Séminaire rend la lettre à sa destination après avoir reconnu sa place et son trajet, sa loi et son destin, à savoir *la* destination : l'arrivée à destination.

Mais Dupin, le lucide, n'a pu l'être qu'à entrer dans le circuit jusqu'à y occuper successivement toutes les places, y compris, sans le savoir, celles du Roi et de la Police. Comme tous les autres, qu'il a parfaitement doublés, il est mis en mouvement par le désir de la Reine et par le pacte qui s'y contracte. Et « se montrer supérieur », pour lui, fût-ce par rapport à tous les autres maîtres, ses rivaux, jumeaux, frères ou confrères (Atrée/Thyeste), c'était répéter le manège sans pouvoir regarder derrière. Ce qui ne le privait pas forcément de plaisir au moment où un autre garde alors la plume en main.

Répétition de Dupin, donc. A pouvoir « facilement en lire maintenant la solution au grand jour », l'auteur du Séminaire, ne l'oublions pas, fait une scène à ses confrères, mauvais gardiens, et infidèles, du legs de Freud. Il veut au moins, avec l'« explosion passionnelle » dont nous avons repéré les signes, retrouver la direction : rectifier, redresser, remettre dans le droit chemin ce qui est en souffrance et, « armé » du « retour à Freud », « corriger une déviation trop manifeste pour ne pas s'avouer comme telle à tous les tournants ». (*D'un dessein,* p. 366.) Il reproche à ses confrères, mais aussi à ses consœurs, d'avoir, à s'en croire les maîtres (« comme Dupin », voir plus haut), détourné ses « termes », les siens, ceux de l'auteur du Séminaire. Il se les réapproprie donc, mais lui aussi pour les remettre, pour les rendre à Freud dont il s'agit ici de restituer le véritable enseignement,

la droite doctrine[8]. De même que Dupin, en se disant « partisan de la dame », oblige la Reine et mime le contrat qui la lie au Roi, de même il y aurait comme un pacte entre Freud, qui, mort trop tôt et comme le Roi, donc, n'aura jamais rien su de la conséquence — et l'auteur (la place de l'auteur) du Séminaire. Mais un Roi est-il lié par un pacte ? ou un mort ? La question doit attendre.

La plus remarquable prise à partie, disons le « coup en dessous » le plus insidieux, « la rage de nature manifestement féminine », se déchaîne à l'égard de celui ou de celle de ses confrères, Bonaparte, qui s'est cru(e) en France, pendant longtemps, le dépositaire le plus autorisé, la légataire de l'autorité de Freud, entretenant avec lui une correspondance, des liens personnels de confidence, le représentant même dans notre pays comme une sorte de ministre dont l'auteur du Séminaire connaît à la fois la trahison et l'aveuglement. Cette ministre a même voulu, dans son livre, mettre la main[9] sur *La Lettre volée*. D'abord celle, détournée, de Freud. Et elle a disposé, en tête de son livre sur Poe, d'une attestation, signée de Freud, d'une sorte de lettre qui scelle à la fois le pacte et la trahison (ça dépend de la place), mettant le père de la psychanalyse *simultanément* au lieu du Roi, de la Reine (à qui il faut restituer « sa » lettre

8. Plus littéralement « l'expérience freudienne dans sa ligne authentique ». *(L'Instance de la lettre dans l'inconscient, Ecrits,* p. 523.)

9. Question de main : soi-disant détentrice du message freudien, Bonaparte était destinée à recevoir les coups. De façon insistante, répétitive, automatique. La note en bas de page, accablant la cuisinière où l'on s'était discrètement contenté de dédaigner la cuisine, est rajoutée, dans les *Ecrits,* près de dix ans après la première publication du Séminaire dans *La Psychanalyse.* Mais déjà depuis Rome, le discours du même nom, cinq ans auparavant, lançait contre Bonaparte une accusation majeure : seconde main ! Ses textes ne tiennent pas de première main la lettre de Freud. Un tel est « peu éveillé » à la théorie freudienne « puisqu'il l'aborde par l'ouvrage de Marie Bonaparte, qu'il cite sans cesse comme un équivalent du texte freudien et ce sans que rien n'en avertisse le lecteur, se fiant peut-être, non sans raison, au bon goût de celui-ci pour ne pas les confondre, mais n'en prouvant pas moins qu'il ne voit goutte au vrai niveau de la seconde main » (*Ecrits,* p. 247). Et comme il faut à la fois garder pour soi la première et ne pas trop généraliser sur la seconde, il y a donc deux « niveaux », une bonne et une mauvaise seconde main. La « bonne », on le verra, prend la lettre du texte freudien comme « texte véhicule d'une parole, en tant qu'elle constitue une émergence nouvelle de la vérité », elle sait « le traiter comme une parole véritable », l'« éprouver dans son authenticité » de « parole pleine » (*Ecrits,* p. 381) : c'est du texte de Freud qu'il est question. Et l'acharnement à écarter la « seconde main » de Bonaparte se lisait quelques lignes avant le chapitre à la gloire de la « parole pleine ».

pour reconstituer le pacte, effacer la trahison et « corriger la déviation ») et du mystérieux signataire de la lettre volée, ami ou conjuré de la Reine. Comme on le dira plus loin de la vérité (*causa sui* d'être à la fois cause et effet), Freud est le seul (et pour cause de décès, puisqu'il occupe aussi la place du (roi) mort) à ne contracter qu'avec lui-même.

Cette attestation signée, de la main de Freud, il faut ici la lire. Pour la gaieté mais aussi pour mesurer ce que le Roi, en effet, aura vu de ce qu'emportant la dernière plume de première main il se trouve avoir mobilisé de monde depuis sa mort, en attendant la restitution, voire la restauration. En position d'être mort trop tôt, *a priori,* il n'aura jamais préfacé le Séminaire qui s'en est bien chargé tout seul et à plusieurs reprises. Mais on peut rêver à la figure qu'aurait faite un avant-propos de Freud. Pour encourager la songerie, voici celui qu'il soussigna, de main propre et toute première, pour la seule Bonaparte (depuis les *Prétextes* la théorie des facteurs n'est là que pour faire suivre) :

> « Mon amie et élève Marie Bonaparte a, dans ce livre, projeté la lumière de la psychanalyse sur la vie et l'œuvre d'un grand écrivain à tendances pathologiques.
>
> « Grâce à son travail d'interprétation, on comprend à présent combien de caractères de l'œuvre furent conditionnés par la personnalité de l'homme, et l'on peut aussi voir que cette personnalité était le résidu de puissantes fixations affectives et d'événements douloureux datant de la toute première jeunesse. De telles recherches ne prétendent pas expliquer le génie des créateurs, mais elles montrent quels facteurs lui ont donné l'éveil et quelle sorte de matière lui a été imposée par le destin. C'est une tâche particulièrement attirante que d'étudier les lois du psychisme humain sur des individualités hors ligne. »
>
> Sigmund Freud

Ce sceau parvient d'abord dans la traduction de Bonaparte, soit dit sans en suspecter l'exactitude mais pour concéder qu'il ne paraît pas dans une authenticité d'absolue première main.

Au moment même où il coupe l'identification avec le Dupin « partie prenante » pour ne garder que l'autre ; où il déchiffre « la véritable stratégie » de ce dernier à l'instant où il se lèverait de table ; où, « oui sans doute », il exhibe au grand jour le vrai vouloir-dire de « la lettre volée », c'est donc à ce moment même que l'analyste (lequel ? l'autre) ressemble le plus à Dupin (lequel ? l'autre) quand la chaîne

des identifications lui fait parcourir, en sens inverse, tout le cirque, répéter automatiquement, compulsivement le ministre, la Reine, le Roi (la Police). Chacun occupant, à un moment ou à un autre, la place du Roi, il y a au moins quatre rois (à suivre) dans ce jeu.

La Lettre volée démontre bien, sans qu'on ait à en prendre soin, l'écrasant automatisme de répétition. C'est même sur ce point que les héritiers de Freud, cuisinière ou maître de vérité[10], se répètent le plus fidèlement. Comme Lacan, Bonaparte inscrit toute son analyse sous le titre du *Wiederholungszwang*. Elle s'en explique pour justifier la monotonie d'une monosémique vérité. Freud s'excuse aussi quelque part dans son analyse de Schreber : « Je ne suis pas responsable de la monotonie des solutions qu'apporte la psychanalyse : le soleil, en conséquence de ce qui vient d'être dit, ne saurait être à nouveau qu'un symbole sublimé du père. » Bonaparte : « Avant de poursuivre cette macabre revue des héroïnes poesques, il me faut m'excuser de la monotonie du thème... On ne trouvera ici, cinq ou six contes durant, pas beaucoup autre chose. Quelque fatigue, à lire ces pages, s'emparera sans doute du lecteur. Je ne puis pourtant lui épargner cette lassitude [...] cette monotonie du thème comme de son expression permet de sentir l'écrasant *automatisme de répétition*... » (II, p. 283).

Cette monotonie insistante a du moins permis de construire ici un réseau textuel, de faire apparaître la récurrence de certains motifs (par exemple la chaîne castration pendaison-*mantelpiece* hors de *La Lettre volée*. Ainsi la lettre pendante *sous* le manteau de la cheminée a son équivalent dans *Le*

10. « Nous jouons un rôle d'enregistrement, en assumant la fonction fondamentale en tout échange symbolique, de recueillir ce que *do kamo*, l'homme dans son authenticité, appelle la parole qui dure.

« Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyste participe du scribe.

« Mais il reste avant tout le maître de la vérité dont ce discours est le progrès. C'est lui, avant tout, qui en ponctue, avons-nous dit, la dialectique. Et ici, il est appréhendé comme juge du prix de ce discours. » (*Ecrits*, p. 313.)

Double Assassinat dans la rue Morgue[11]). L'intérêt de cette récurrence, et de son repérage, n'est pas, pour nous, celui d'un enrichissement empirique, d'une vérification expérimentale, l'illustration d'une insistance répétitive. Il est structural. Il inscrit *La Lettre volée* dans une texture qui la déborde, à laquelle elle appartient et dans laquelle le Séminaire avait pratiqué un cadrage ou un découpage sommaires. On sait que *La Lettre volée* appartient à ce que Baudelaire a nommé une « espèce de trilogie », avec *Le Double Assassinat* et *Le Mystère de Marie Roget*. De cette trilogie Dupin, le Séminaire ne souffle mot ; non seulement il prélève les triangles narrés (le « drame réel ») pour y centrer la narration et leur faire porter le poids de l'interprétation (la destination de la lettre), mais il prélève le tiers de la geste Dupin d'un ensemble omis comme un cadre naturalisé.

Quant à l'équivalence du pendre et du phallus, Bonaparte place en réseau plus d'un texte et suggère qu'ici le point de vue de l'homme n'est pas le même que celui de la femme, donnant ainsi à penser que la Féminité voilée/dévoilée/châtrée n'est figure de la Vérité que pour l'homme. Celui-ci ne serait le maître de la vérité que de ce point de vue[12].

Quand suivant Freud elle rappelle que « la castration de la femme » est « l'un des fantasmes centraux des petits garçons », Bonaparte articule sans doute cette proposition, à travers une symbolique immédiate et un sémantisme très spontané, sur la biographie de Poe et à l'occasion sur une observation réelle de la scène primitive (II, p. 539). Mais il arrive que son laborieux souci psycho-biographique, sa psychanalyse très appliquée (tant qu'à faire, il vaut mieux que l'application soit appliquée) lui ouvre des structures textuelles qui restent closes à Lacan. Ainsi, n'en retenons que cet indice, à interroger l'inconscient de Poe (et non les inten-

11. « Or, Rosalie se trouve ici, " le corps... tout chaud ", fourrée la tête en bas dans la cheminée de la chambre, ainsi que l'enfant dans les voies génitales maternelles avant la naissance, par le bras puissant de l'anthropoïde. La chambre était le corps de la mère, la cheminée, suivant un symbolisme également fréquent, est son vagin — ou plutôt son cloaque, le cloaque correspondant seul aux théories sexuelles infantiles, qui survivent dans l'inconscient. » (Edgar Poe, t. II, p. 548-549.)

12. Cf. ce qui est dit de la « fiction » où tout est agencé « du point de vue du mâle » : auquel Bonaparte n'échappe pourtant pas simplement, surtout dans ces deux pages. Elle s'y reporte avec reconnaissance à la lettre de certains éclaircissements que Freud lui confia, « à l'occasion du *Chat noir* dont je discutais avec lui... » (*Ibid.*, t. II, p. 566-568).

tions de l'auteur), à l'identifier à telle ou telle position de ses personnages, Bonaparte est, elle, très attentive à la position du narrateur, dans *La Lettre volée* mais aussi « avant » elle, dès le moment où se constitue sa relation avec Dupin[13]. Très attentive aussi, et par conséquent, à tous les phénomènes de double : ceux-là même qui orientent, puis déroutent et fictionnalisent *Das Unheimliche* (dont Bonaparte ne parle d'ailleurs pas plus que Lacan, semble-t-il). S'intéressant à la scission de Poe en deux personnages qui le représentent également, le narrateur et Dupin, Bonaparte se trouve ainsi motivée à remarquer cette chose en effet remarquable — et omise par le Séminaire — que le narrateur, lui-même double (narrant-narré, ce que Bonaparte ne relève pas), insiste beaucoup sur le caractère double de Dupin : Dupin est double, se double et se dédouble lui-même. Si Dupin est un double à lui tout seul, et s'il est le double d'un double (le narrateur), etc., cela risque d'introduire quelque perturbation dans la délimitation des triangles du « drame » dit « réel », comme dans l'identification en lui des positions ou des regards. D'autant plus que, comme nous l'avons vu, dans le « drame réel » lui-même, Dupin s'identifie successivement à tous les personnages, comme le font tous ceux qui trouvent la lettre en ses lieu propre et vouloir-dire évident. Le Séminaire forclôt sans merci cette problématique du double et de l'*Unheimlichkeit*. Sans doute pour considérer qu'elle se contient dans l'imaginaire, dans la relation duelle qu'il faut rigoureusement tenir à part du symbolique et du triangulaire. C'est bien sûr cette partition entre le symbolique et l'imaginaire qui, de manière problématique, paraît soutenir, avec la théorie de la lettre (place du manque à sa place et indivisibilité du signifiant), tout le propos du Séminaire dans son recours à la vérité. Toutes les relations « *unheimlich* » de duplicité, déployées sans limite dans une structure duelle, s'y voient omises ou marginalisées. On ne s'intéresse à elles qu'au moment où on les croit neutralisées, dominées, maîtrisées dans la constitution du symbolique triangulaire, quand apparaît l'intersubjectivité dite « véritable », celle qui forme l'objet de l'enseignement et du retour à Freud. « C'est ainsi que pour démontrer à nos auditeurs ce qui distingue de la relation duelle impliquée dans la notion de projection, une intersubjectivité véritable, nous nous étions déjà servi du rai-

13. *Edgar Poe*, t. II, p. 518 s., *La Lettre volée* est la *troisième* apparition de Dupin.

sonnement rapporté par Poe lui-même avec faveur dans l'histoire qui sera le sujet du présent séminaire, comme celui qui guidait un prétendu enfant prodige pour le faire gagner plus qu'à son tour au jeu de pair ou impair » (p. 57). Ce qui se trouve ainsi contrôlé, c'est l'*Unheimlichkeit,* et l'affolement angoissant qui peuvent provoquer, sans espoir de réappropriation, de clôture ou de vérité, les renvois de simulacre à simulacre, de double à double. Si l'on voulait à tout prix en faire encore l'exemple d'une loi, la trilogie Dupin, nous y reviendrons encore, est exemplaire de cet incontrôlable et déjoue toute vérification d'identité. En y neutralisant le double, le Séminaire fait tout ce qu'il faut pour éviter ce que *L'Agressivité en psychanalyse* appelle l'« angoisse immaîtrisable ». Celle de l'analysant bien sûr : « Mais qu'on imagine, pour nous comprendre, ce qui se passerait chez un patient qui verrait dans son analyste une réplique exacte de lui-même. Chacun sent que l'excès de tension agressive ferait un tel obstacle à la manifestation du transfert, que son effet utile ne pourrait se produire qu'avec la plus grande lenteur, et c'est ce qui arrive dans certaines analyses à fin didactique. L'imaginerons-nous, à la limite, vécue sous le mode d'étrangeté propre aux appréhensions du *double,* cette situation déclencherait une angoisse immaîtrisable » (p. 109).

Peut-être comprend-on mieux maintenant pour quelles raisons, tous deux opérant depuis Freud et à l'intérieur d'un certain fonctionnement de la lettre volée, Bonaparte et Lacan l'interprètent selon le même vouloir dire : la castration de la mère comme sens ultime et lieu propre de le lettre. Mais tous deux ne sautent pas de la même façon par-dessus le texte. Les différences de style et de hauteur ne sont pas ici négligeables. Et l'une retombe toujours, avec les risques connus et l'imprudence dogmatique habituelle, sur l'inconscient de l'auteur. L'autre, avec une vigilance philosophique incomparable dans ce champ, sur la Vérité. Non seulement la vérité du texte mais la Vérité. Tout court, précisément. « Vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne », Vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction », « registre de la vérité » qui « se situe tout à fait ailleurs, soit proprement à la fondation de l'intersubjectivité », « intersubjectivité véritable » (« authentique » ailleurs), « sujet véritable du conte », « trajet qui lui est propre », « véritable stratégie de Dupin », « solution au grand jour », etc., la valeur de vérité mobilise tout le Séminaire. Elle en

articule tous les concepts dès lors qu'on la trouve au lieu propre du signifiant. A la place du manque qui finalement n'en a qu'une — à distribuer — et s'y retrouve toujours, proprement, le propre étant devenu le rapport du manque à lui-même, en un lieu propre du corps propre. « Propre », « véritable », « authentique » relaient la valeur de vérité selon une nécessité que nous analyserons.

Quoi donc de la vérité selon Lacan ? Y a-t-il *une* doctrine, une *doctrine* lacanienne de la vérité ? Deux raisons pourraient en faire douter. La première est générale et tient aux termes de la question. L'impossibilité structurelle d'une systématique purement homogène nous est apparue ailleurs. La seconde tient à la mobilité du discours qui nous intéresse ici. Dans les publications postérieures aux *Ecrits,* dans ce qu'elles indiquent d'un enseignement oral en cours, on perçoit un certain retrait assourdissant l'incantation sur l'*aletheia,* le *logos,* la parole, le mot, etc. Effacement encore plus sensible des connotations, sinon des concepts de l'après-guerre existentialiste. Il reste qu'un certain type d'énoncés sur la vérité s'est donné, multiplié, à un moment précis, dans la forme du système. Et comportait tous les traits nécessaires à cet effet. Comme le Séminaire appartient à ce système (telle est du moins mon hypothèse), ainsi qu'un certain nombre d'autres essais auxquels je vais me référer (pour ne pas enfermer à mon tour les *Ecrits* dans le Séminaire), il faut le dégager si l'on veut comprendre la lecture de *La Lettre volée.* On peut et on doit le faire même si, après 1966, dans un champ théorique transformé, le discours lacanien sur la vérité, le texte ou la littérature se prêtait à un certain nombre d'aménagements de taille ou de retouches décisives, ce qui n'est même pas sûr[14]. Le repérage chronologique et théorique en serait, d'ailleurs, toujours sujet à caution, étant donné l'après-coup lointain des publications.

Quoi qu'il en soit après 1965-66, tous les textes situés, plus précisément publiés entre 1953 (Discours dit de Rome) et 1960 paraissent appartenir au même système de la vérité.

14. La doctrine de la vérité comme cause (*Ursache*), aussi bien que l'expression « effets de vérité », pourra s'accorder avec le système auquel nous allons nous intéresser. Les effets de vérité sont les effets de la vérité et, comme l'avait déjà dit *La Direction de la cure* (où il est question de « diriger le sujet vers la parole pleine », en tout cas de le laisser « libre de s'y essayer », *Ecrits,* p. 641), « il s'agit de la vérité, de la seule, de la vérité sur les effets de la vérité » (*Ecrits,* p. 640). La circulation sera toujours de la vérité : vers la vérité. Cause et effet du cercle, *causa sui,* trajet propre et destin de la lettre.

Soit, quantitativement, la presque totalité des *Ecrits,* y compris, donc, le Séminaire (1955-57) : œuvres du jeune Lacan, diront peut-être un jour, une fois de plus, des universitaires pressés de trancher dans ce qui ne supporte pas la partition.

Ce système de vérité, condition d'une logique du signifiant, nous n'allons pas l'exposer. Il consiste d'ailleurs dans le *non-exposable* de l'exposé. Nous allons seulement tenter d'en reconnaître les traits pertinents au Séminaire, à sa possibilité et à ses limites.

Il s'agit tout d'abord d'une *emphase,* comme on dirait aussi bien en anglais, sur l'excellence authentique du dire, de la parole, du mot : du *logos* comme *phonè.* Il faut *expliquer* cette emphase, rendre compte de son lien nécessaire à telle théorie du signifiant, de la lettre et de la vérité. Il faut expliquer pourquoi l'auteur de *L'Instance de la lettre dans l'inconscient* et du Séminaire sur *La Lettre volée* subordonne sans cesse la lettre, l'écriture et le texte. Même quand il répète Freud sur les rébus, les hiéroglyphes, les gravures, etc., il recourt toujours en dernière instance à une écriture relevée par la voix. Ce serait facile à montrer. Un exemple entre beaucoup d'autres : « Une écriture, comme le rêve lui-même, peut être figurative, elle est toujours comme le langage articulée symboliquement, soit tout comme lui *phonématique,* et phonétique en fait, dès lors qu'elle se lit. » (*Situation de la psychanalyse en 1956,* p. 470.) Ce *fait* n'a valeur de *fait* que dans les limites des écritures dites phonétiques. Tout au plus, car il y a des éléments non phonétiques dans de telles écritures. Quant au champ non phonétique de l'écriture, son énormité factuelle n'est plus à démontrer. Mais peu importe. Ce qui compte ici, et plus encore que le rapport du fait au droit, c'est l'équivalence impliquée (« soit ») entre l'articulation symbolique et la phonématicité. Le symbolique passe par la voix, et la loi du signifiant n'a lieu que dans des lettres vocalisables. Pourquoi ? Et quel rapport ce phonématisme (ce qui ne revient pas à Freud et donc se perd dans ce déploiement du retour à Freud) entretient-il avec une certaine valeur de vérité ?

Les deux portées de la valeur de vérité, nous l'avons vu, sont représentées dans le Séminaire. 1. *Adéquation,* dans le retour circulaire et le trajet propre, de l'origine à la fin, du lieu de détachement du signifiant à son lieu de rattachement. Ce circuit d'adéquation garde et regarde celui du pacte, du contrat, de la foi jurée. Il le restaure contre la menace et

comme l'ordre symbolique. Et il se constitue à l'instant où la *garde* du phallus est confiée comme garde *du* manque. Par le Roi à la Reine mais à partir de là dans un jeu d'alternances sans fin. 2. *Voilement-dévoilement* comme structure du manque : la castration, lieu *propre* du signifiant, origine et destination de sa lettre, ne montre rien à se dévoiler. Elle se voile donc en son dévoilement. Mais cette opération de vérité a un lieu propre : les contours *étant*-là place du manque à être depuis lequel se détache le signifiant pour son circuit littéral. Ces deux valeurs de vérité s'étaient l'une l'autre. Elles sont indissociables. Elles ont besoin de la parole ou de la phonétisation de la lettre dès lors que le phallus doit être *gardé,* revenir à son point de départ, ne pas se disséminer en route. Or pour que le signifiant se garde en sa lettre et fasse ainsi retour, il faut qu'en sa lettre il ne souffre pas de « partition », qu'on ne puisse pas dire *de* la lettre, seulement une lettre, des lettres, la lettre (p. 23-24). S'il était divisible, il pourrait toujours se perdre en route. C'est contre cette perte possible que s'édifie l'énoncé de la « matérialité du signifiant », c'est-à-dire de sa singularité indivisible. *Cette « matérialité », déduite d'une indivisibilité qu'on ne trouve nulle part, correspond en fait à une idéalisation.* Seule l'idéalité d'une lettre résiste à la division destructrice. « Mettez une lettre en petits morceaux, elle reste la lettre qu'elle est », comme cela ne peut se dire de la matérialité empirique, une idéalité (intangibilité d'une identité à soi se déplaçant sans altération) doit s'y impliquer. Elle seule permet à la singularité de la lettre de se garder. Si cette idéalité n'est pas le contenu de sens, elle doit être ou bien une certaine idéalité du signifiant (l'identifiable de sa forme en tant qu'il se distingue de ses événements et rééditions empiriques), ou bien le « point de capiton » qui accroche le signifiant au signifié. Cette dernière hypothèse est plus conforme au système. Ce système est en fait celui de l'idéalité du signifiant. L'idéalisme qui s'y loge n'est pas une position théorique de l'analyste, c'est un effet structurel de la *signification* en général, quelque transformations ou ajustements qu'on fasse subir à l'espace de la *semiosis*. On comprend que Lacan trouve cette « matérialité » « singulière » : il n'en retient que l'idéalité. Il ne considère la lettre qu'au point où, déterminée (quoi qu'il en dise) par son contenu de sens, par l'idéalité du message qu'elle « véhicule », par la parole qui reste, dans son sens, hors d'atteinte pour la partition, elle peut circuler, intacte,

de son lieu de détachement à son lieu de rattachement, c'est-à-dire au même lieu. En fait, cette lettre n'échappe pas seulement à la partition, elle échappe au mouvement, elle ne change pas de lieu.

Cela suppose, outre une limitation phonématique de la lettre, une interprétation de la *phonè* qui lui épargne aussi la divisibilité. La voix provoque d'elle-même une telle interprétation : elle a les caractères phénoménaux de la spontanéité, de la présence à soi, du retour circulaire à soi. Elle garde d'autant mieux qu'on croit pouvoir la garder sans accessoire externe, sans papier et sans enveloppe : elle se trouve, nous dit-elle, toujours disponible où qu'elle se trouve. C'est pourquoi on la croit rester plus que les écrits : « Plût au ciel que les écrits restassent, comme c'est plutôt le cas des paroles » (p. 27). Il en irait tout autrement si l'on se rendait attentif à l'écriture dans la voix, c'est-à-dire avant la lettre. Car le même problème se reproduit quant à la voix, à ce qu'on peut encore appeler sa « lettre » si l'on veut conserver à ce concept sa définition lacanienne (localité ou matérialité indivisible du signifiant). Cette « lettre » vocale serait donc elle aussi indivisible, toujours identique à elle-même, quels que soient les morcellements de son corps. Cette intégrité ne peut lui être assurée que par son lien à l'idéalité d'un sens, dans l'unité d'une parole. Nous sommes toujours reconduits, d'étape en étape, à ce contrat des contrats qui garantit l'unité du signifiant au signifié à travers tous les « points de capiton », grâce à la « présence » (voir plus loin) du *même* signifiant (le phallus), du « signifiant des signifiants » sous tous les effets de signifié. Ce signifiant transcendantal est donc aussi le signifié de tous les signifiés et c'est lui qui se trouve à l'abri dans l'indivisibilité de la lettre (graphique ou orale). A l'abri de cette menace, mais aussi de cette puissance disséminatrice que j'ai proposé d'appeler, dans *De la grammatologie, l'Ecriture avant la lettre* (titre de la première partie) : le privilège de la « parole pleine » y est interrogé (cf., par exemple, p. 18 s.). L'instance de la lettre lacanienne est la relève de l'écriture dans le système de la parole.

« Le drame » de la lettre volée commence au moment — qui n'est pas un moment — où la lettre *se garde*. A la motion du ministre qui agit pour la conserver (il aurait pu la déchirer et c'est bien une idéalité qui alors serait restée disponible

et pour un temps[15] efficace), certes, mais bien avant cela, quand la Reine veut la garder ou la retrouver : comme double du pacte qui la lie au Roi, double menaçant mais qui sous sa garde ne peut trahir la « foi jurée ». La Reine veut pouvoir jouer de deux contrats. Nous ne pouvons développer ici cette analyse, elle se lit ailleurs.

Ce qui importe ici, c'est que l'indestructible de la lettre tienne à ce qui l'élève vers l'idéalité d'un sens. Si peu que nous sachions de son contenu, il faut qu'il ait rapport au contrat originel qu'il signifie et subvertit à la fois. Et c'est ce savoir, cette mémoire, cette rétention (consciente ou inconsciente) qui en forment la propriété et en assurent le trajet propre vers le lieu propre. Comme son ultime contenu est celui d'un pacte liant deux « singularités », il implique une irremplaçabilité, il exclut, comme la menace et l'angoisse immaîtrisable, tous les simulacres de double. C'est l'effet de parole vivante et présente qui garantit, en dernière instance, la singularité indestructible et inoubliable de la lettre, l'avoir-lieu d'un signifiant qui ne se perd, ne s'égare, ne se divise jamais. Le sujet est très divisé mais le phallus ne se partage jamais. Le morcellement est un accident qui ne le concerne pas. Du moins selon l'assurance construite par le symbolique. Et par un discours sur l'assomption de la castration qui édifie une philosophie idéale contre le morcellement[16].

Telle serait, dans son principe, l'articulation de cette logique du signifiant sur une interprétation phonocentrique de la lettre. Les deux valeurs de la vérité (adéquation et mouvement de voile) ne se laissent plus dès lors dissocier

15. Pour un temps seulement : jusqu'au moment où, incapable de rendre une lettre « matérielle », divisible, souffrant la partition, effectivement « singulière », il aurait dû lâcher la prise que seul un document destructible pouvait lui assurer sur (de) la Reine.

16. Ce que nous analysons ici serait la plus rigoureuse philosophie de la psychanalyse aujourd'hui, plus précisément la plus rigoureuse philosophie freudienne, sans doute plus rigoureuse que celle de Freud et plus strictement contrôlée dans ses échanges avec l'histoire de la philosophie.

On ne saurait exagérer ici la portée de cette proposition sur l'indivisibilité de la lettre, ou plutôt sur son identité à soi inaccessible au morcellement (« Mettez une lettre en petits morceaux, elle reste la lettre qu'elle est »), comme sur ladite « matérialité du signifiant » (la lettre) intolérante à la partition. Où prend-on cela ? Une lettre morcelée peut se détruire purement et simplement, ça arrive (et si l'on considère que l'effet inconscient nommé ici lettre ne se perd jamais, que le refoulement garde tout et ne permet jamais aucune dégradation d'insistance, il faut encore accorder cette hypothèse — rien ne se perd ni ne s'égare — avec *Au-delà du principe de plaisir*), ou produire d'autres lettres, qu'il s'agisse de caractères ou de messages.

du mot, de la parole présente, vivante, authentique. Le fin mot, c'est qu'il y a, au bout du compte, à l'origine ou à la fin (trajet propre, destination circulaire), un mot qui n'est pas feint, un vouloir-dire qui, à travers toutes les complications fictionnelles imaginables, ne trompe pas ou trompe alors *véritablement,* nous enseignant encore la vérité du leurre. A ce point, la vérité permet à l'analyste de traiter les personnages de fiction comme des personnages réels, et de résoudre, à la profondeur de la méditation heideggerienne de la vérité, ce problème du texte littéraire où Freud (plus naïvement mais plus sûrement que Heidegger et Lacan) avouait parfois son embarras. Et il ne s'agit encore que de littérature à personnages ! Citons d'abord le Séminaire. Le soupçon vient de s'y éveiller que le propos de l'auteur n'était peut-être pas d'énoncer, comme disait Baudelaire, le vrai. Ce qui ne revient pas toujours, pour autant, à s'amuser. Voici : « Sans doute Poe s'amuse-t-il...

« Mais un soupçon nous vient : cette parade d'érudition n'est-elle pas destinée à nous faire entendre les maîtres-mots de notre drame ? Le prestidigitateur ne répète-t-il pas devant nous son tour, sans nous leurrer cette fois de nous en livrer le secret, mais en poussant ici sa gageure à nous l'éclairer réellement sans que nous y voyions goutte. Ce serait bien là le comble où pût atteindre l'illusionniste que de nous faire par un être de fiction *véritablement tromper.* Et n'est-ce pas de tels effets qui nous justifient de parler, sans y chercher malice, de maints héros imaginaires comme de personnages réels ?

« Aussi bien quand nous nous ouvrons à entendre la façon dont Martin Heidegger nous découvre dans le mot ἀλήθής le jeu de la vérité, ne faisons-nous que retrouver un secret où celle-ci a toujours initié ses amants, et d'où ils tiennent que c'est à ce qu'elle se cache, qu'elle s'offre à eux *le plus vraiment* » (p. 21).

Les effets d'abîme sont ici sévèrement contrôlés, précaution scientifiquement irréprochable : c'est la science même, du moins la science idéale et même la vérité de la science de la vérité. Des énoncés que je viens de citer il ne suit pas que la vérité est une fiction mais qu'à travers la fiction la vérité s'avère proprement. La fiction manifeste la vérité : la manifestation qui s'illustre en se dérobant. La *Dichtung* (le dit poétique ou la fiction, c'est le mot de Goethe et de Freud : il s'agit, comme pour Heidegger, de la fiction littéraire

comme *Dichtung*) est la manifestation de la vérité, son être-avéré : « Il y a si peu d'opposition entre cette *Dichtung* et la *Wahrheit* dans sa nudité, que le fait de l'opération poétique doit plutôt nous arrêter à ce trait qu'on oublie en toute vérité, c'est qu'elle s'avère dans une structure de fiction » (p. 742). La vérité commande l'élément fictionnel de sa manifestation qui lui permet d'être ou de devenir ce qu'elle est, de s'avérer. Elle le commande depuis son origine ou depuis son telos, ce qui ordonne finalement ce concept de fiction littéraire à une interprétation fort classique de la *mimesis :* détour vers la vérité, plus de vérité dans la représentation fictive que dans la réalité, fidélité accrue, « réalisme supérieur ». La citation précédente appelait une note : « La convenance de ce rappel en notre sujet serait suffisamment confirmée s'il en était besoin par un de ces nombreux textes inédits que l'ouvrage de Delay nous apporte en les éclairant du jour le plus approprié. Ici, du *Journal inédit* dit de la Brévine où Gide en octobre 1894 séjourna (note de la p. 667 de son tome II).

« Le roman prouvera qu'il peut peindre autre chose que la réalité — directement l'émotion et la pensée ; il montrera jusqu'à quel point il peut être déduit, *avant l'expérience des choses* — jusqu'à quel point c'est-à-dire il peut être composé — c'est-à-dire œuvre d'art. Il montrera qu'il peut être œuvre d'art, composé de toutes pièces, d'un réalisme non des petits faits et contingents, mais supérieur. » Suit une référence au triangle mathématique, puis : « Il faut que dans leur rapport même chaque partie d'une œuvre prouve la vérité de chaque autre, il n'est pas besoin d'autre preuve. Rien d'irritant comme le témoignage que M. de Goncourt donne de tout ce qu'il avance, — il a vu ! il a entendu ! comme si la preuve par le réel était nécessaire. » Lacan conclut :

« Faut-il dire qu'aucun poète n'a jamais pensé autrement..., mais que personne ne donne suite à cette pensée. » Et il se confirme dans le même article que c'est une « personne » qui « apporte » la « vérité de la fiction ». Cette personne est la « séductrice » du « jeune garçon » (p. 753).

Une fois qu'on a distingué, comme le fait toute la tradition philosophique, entre vérité et réalité, il va de soi que la vérité « s'avère dans une structure de fiction[17] ». Lacan insiste

17. Par exemple : « Ainsi c'est d'ailleurs que de la Réalité qu'elle concerne que la Vérité tire sa garantie : c'est de la Parole. Comme

beaucoup sur l'opposition vérité/réalité qu'il avance comme un paradoxe. Cette opposition, aussi orthodoxe qu'il est possible, facilite le passage de la vérité par la fiction : le sens commun aura toujours fait le partage entre réalité et fiction.

Mais une fois encore, pourquoi la parole serait-elle l'élément privilégié de cette vérité avérée *comme* fiction, sur le mode ou dans la structure de la fiction, de cette fiction vérifiée, de ce que Gide appelle « réalisme supérieur » ?

Dès lors que la vérité se détermine comme adéquation (à un contrat originel : acquittement d'une dette) et comme dévoilement (du manque à partir duquel le contrat se contracte pour réapproprier symboliquement le détaché), la valeur maîtresse est bien celle de propriation, donc de proximité, de présence et de garde : celle-là même que procure l'effet idéalisateur de la parole. Si l'on considère cette démonstration comme acquise, on ne sera pas surpris d'en trouver confirmation. Dans le cas contraire, comment expliquer cette massive coimplication, dans le discours lacanien, entre la vérité et la parole, la parole « présente », « pleine » et « authentique » ? Si l'on en tient compte, on comprend mieux : 1. Que la fiction soit pour Lacan transie de vérité en tant que parlée et donc en tant que non-réelle. 2. Que cela conduise à ne plus compter, dans le texte, avec tout ce qui reste irréductible à la parole, au dit et au vouloir-dire : la mé-garde irréductible, le vol sans retour, la destructibilité, la divisibilité, le manque à sa destination (définitivement rebelle à la destination du manque : non-vérité invérifiable).

Quand Lacan rappelle « cette passion de dévoiler qui a un objet : la vérité[18] », et que l'analyste « reste avant tout le

c'est d'elle qu'elle reçoit cette marque qui l'institue dans une structure de fiction.

« Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité. » (*Ecrits*, p. 808.)

18. « Vous m'avez entendu, pour en situer la place dans la recherche, me référer avec dilection à Descartes et à Hegel. Il est assez à la mode de nos jours de « dépasser » les philosophes classiques. J'aurais aussi bien pu partir de l'admirable dialogue avec Parménide. Car ni Socrate, ni Descartes, ni Marx, ni Freud, ne peuvent être « dépassés » en tant qu'ils ont mené leur recherche avec cette passion de dévoiler qui a un objet : la vérité.

« Comme l'a écrit un de ceux-là, princes du verbe, et sous les doigts de qui semblent glisser d'eux-mêmes les fils du masque de l'Ego, j'ai nommé Max Jacob, poète, saint et romancier, oui, comme il l'a écrit dans son *Cornet à dés*, si je ne m'abuse : le vrai est toujours neuf. » (*Propos sur la causalité psychique*, *Ecrits*, p. 193.) C'est vrai, toujours. Comment ne pas souscrire ?

maître de la vérité », c'est toujours pour lier la vérité au pouvoir de la parole. Et de la communication comme contrat (foi jurée) entre deux présents. Même si la communication ne communique rien, elle se communique : et encore mieux dans ce cas comme communication, c'est-à-dire vérité. Par exemple : « Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spécule sur la foi dans le témoignage. » (*Parole vide et parole pleine dans la réalisation psychanalytique du sujet,* in Discours de Rome, p. 251-252.)

Ce qui n'est ni vrai ni faux, c'est la réalité. Mais dès que s'ouvre la parole, on est dans l'ordre du dévoilement de la vérité comme de son contrat de propriété : présence, parole et témoignage : « L'ambiguïté de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

« Car la vérité de cette révélation, c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle et qui la fonde au nom de cette réalité. Or dans cette réalité, seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a été écartée à chaque carrefour où l'événement a choisi » (p. 255-256). Ce passage aura été précédé de peu par une référence à Heidegger, ce qui n'est pas surprenant ; elle reconduit le *Dasein* au sujet, ce qui l'est davantage.

Dès lors que la « parole présente » « témoigne » de « la vérité de cette révélation » par-delà le vrai ou le faux, par-delà le véridique ou le mensonger de tel ou tel énoncé, de tel ou tel symptôme dans leur rapport à tel ou tel contenu, les valeurs d'adéquation ou de dévoilement n'ont même plus à attendre leur vérification ou leur accomplissement du dehors de quelque objet. Elles se garantissent intrinsèquement. Ce qui compte, ce n'est pas ce qui est communiqué, vrai ou faux, mais « l'existence de la communication », la révélation présente qui s'y fait de la parole témoignant de la vérité. D'où le relais nécessaire par les valeurs d'authenticité, de plénitude, de propriété, etc. La vérité, ce qu'il faut retrouver, ce n'est donc pas un objet au-delà du sujet, l'adé-

quation de la parole à un objet[19], mais l'adéquation de la parole pleine à elle-même, son authenticité propre, la conformité de son acte à son essence originale. Et le telos de cette *Eigentlichkeit*, la visée propre de cette authenticité montre la « voie authentique » de l'analyse (p. 253), de la didactique en particulier. « Mais qu'était donc cet appel du sujet au-delà du vide de son dire ? Appel à la vérité dans son principe, à travers quoi vacilleront les appels de besoins les plus humbles. Mais d'abord et d'emblée appel propre du vide... » (p. 248).

De cet appel propre du vide vers l'accomplissement de la parole pleine, vers sa « réalisation » à travers l'assomption du désir (de la castration), tel est donc le procès idéal de

19. La « vraie parole » est la parole authentifiée par l'autre en la foi jurée ou donnée. L'autre la rend adéquate à elle-même — et non plus à l'objet — en renvoyant le message sous une forme inversée, en le rendant vrai, en identifiant dès lors le sujet à lui-même, en « annonçant qu'il est le même ». L'adéquation — comme authentification — passe par l'intersubjectivité. La parole « est donc un acte, et comme tel, supposant un sujet. Mais ce n'est pas assez dire que, dans cet acte, le sujet suppose un autre sujet, car bien plutôt il s'y fonde comme étant l'autre, mais dans cette unité paradoxale de l'un et de l'autre, dont on a montré plus haut que, par son moyen, l'un s'en remet à l'autre pour devenir identique à lui-même.

« On peut donc dire que la parole se manifeste comme une communication où non seulement le sujet, pour attendre de l'autre qu'il rende vrai son message, va le projeter sous une forme inversée, mais où ce message le transforme en annonçant qu'il est le même. Comme il apparaît en toute foi donnée, où les déclarations de « tu es ma femme », ou « tu es mon maître » signifient « je suis ton époux », « je suis ton disciple ».

« La parole apparaît donc d'autant plus vraiment une parole que sa vérité est moins fondée dans ce qu'on appelle l'adéquation à la chose : la vraie parole s'oppose ainsi paradoxalement au discours vrai, leur vérité se distinguant par ceci que la première constitue la reconnaissance par les sujets de leurs êtres en ce qu'ils y sont inter-essés, tandis que la seconde est constituée par la connaissance du réel, en tant qu'il est visé par le sujet dans les objets. Mais chacune des vérités ici distinguées s'altère à croiser l'autre dans sa voie. » *Variantes de la cure-type* (*Ecrits*, p. 351.) Dans ce croisement, la « vraie parole » apparaît toujours comme plus vraie que le « discours vrai » qui en présuppose toujours l'ordre, celui du contrat intersubjectif, de l'échange symbolique et donc de la dette. « Mais la vraie parole, à interroger le discours vrai sur ce qu'il signifie, y trouvera que la signification renvoie toujours à la signification, aucune chose ne pouvant être montrée autrement que par un signe, et dès lors le fera apparaître comme voué à l'erreur. » (*Ecrits*, p. 352.) L'ultime adéquation de la vérité comme vraie parole a donc la forme de l'acquittement, « adéquation singulière », « qui trouve sa réponse dans la dette symbolique dont le sujet est responsable comme sujet de la parole ». (*Ecrits*, p. 434.) Ce sont les derniers mots de *La Chose freudienne*. L'adéquation à la chose (discours vrai) a donc son fondement dans l'adéquation de la parole à elle-même (vraie parole) soit à la chose même : c'est-à-dire de *la Chose freudienne à elle-même* : « La chose parle d'elle-même » (*Ecrits*, p. 408) et elle

l'analyse : « Nous avons abordé la fonction de la parole dans l'analyse par son biais le plus ingrat, celui de la parole vide, où le sujet semble parler en vain de quelqu'un qui, lui ressemblerait-il à s'y méprendre, jamais ne se joindra à l'assomption de son désir [...] Si nous portons maintenant notre regard à l'autre extrême de l'expérience analytique, — dans son histoire, dans sa casuistique, dans le procès de la cure, — nous trouverons à opposer à l'analyse du *hic et nunc* la valeur de l'anamnèse comme indice et comme ressort du progrès thérapeutique, à l'intrasubjectivité obsessionnelle l'intersubjectivité hystérique, à l'analyse de la résistance l'interprétation symbolique. Ici commence la réalisation de la parole pleine » (p. 254).

La parole n'y est pas pleine de quelque chose qui serait, au-delà d'elle-même, son objet : mais dès lors, d'autant plus et mieux, d'elle-même, de sa présence, de son essence. Cette présence, comme dans le contrat et la foi jurée, requiert l'irremplaçable propriété, la singularité inaliénable, l'authenticité vivante, autant de valeurs dont nous avons ailleurs reconnu le système. Le double, la répétition, l'enregistrement, le mimème en général en sont exclus, avec toute la structure graphématique qui s'y entraîne, au nom de l'interlocution directe, et comme aliénation inauthentique. Par exemple : « Mais la retransmission même de son discours enregistré, fût-elle faite par la bouche de son médecin, ne peut, de lui parvenir sous cette forme aliénée, avoir les mêmes effets que l'interlocution psychanalytique » (p. 258).

dit : « Moi, la vérité, je parle ». La chose est la vérité : comme cause, d'elle-même et des choses dont parle le discours vrai. Ces propositions sont moins nouvelles, en particulier par rapport au Discours de Rome, à *Variantes de la cure type* et aux textes de la même période, que leur auteur ne le dit : « C'est faire rentrer d'un tout autre accès l'incidence de la vérité comme cause et imposer une révision du procès de la causalité. Dont la première étape semblerait de reconnaître ce que l'hétérogénéité de cette incidence y aurait d'inhérent. [*En note :* Ce paragraphe refait antidate une ligne de pensée que nous avons ouverte depuis (1966)]. » (*Ecrits,* p. 416.)

La « vraie parole » (adéquate à elle-même, conforme à son essence, vouée à s'acquitter d'une dette qui en dernière instance ne la lie qu'à elle-même) permet donc le contrat qui permet au sujet de « devenir identique à lui-même ». Elle reconstitue donc le sol de la certitude cartésienne : transformation de la vérité en certitude, subjectivation (détermination de l'être de l'étant en sujet), intersubjectivation (chaîne Descartes-Hegel-Husserl). Cette chaîne capte sans cesse, dans les *Ecrits,* des motions heideggeriennes qui se donnent pour lui être, en toute rigueur, allergiques, et pour avoir sur elle des effets « destructeurs ». Abandonnons pour le moment ce type de questions — les plus décisives que le discours de Lacan n'articule jamais.

La disqualification de l'enregistrement ou de la répétition au nom de l'acte de parole vivante et présente se plie à un programme bien connu. Et elle est indispensable au système. Le système de la « vraie parole », de « la parole en acte » (p. 353) ne peut pas se passer de condamner, comme on l'a fait, de Platon à un certain Freud, le simulacre de l'hypomnèse : au nom de la vérité, de ce qui lie *mneme, anamnesis, aletheia,* etc.

La matérialité, la face sensible et répétitive de l'enregistrement, la lettre de papier, les dessins d'encre peuvent se diviser ou se multiplier, se détruire ou s'égarer (en eux l'originalité authentique s'est toujours déjà perdue). La lettre elle-même, au sens lacanien, en tant que lieu du signifiant et symbole d'une foi jurée, donc d'une vraie parole pleine et présente, a pour propriété, « singulière » en effet, « de ne point supporter la partition ».

La « parole présente », donc, comme « parole pleine » : « Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes » (p. 256).

Dès lors, un texte n'aura de valeur, s'il est vivant et animé, plein et authentique, que de la parole qu'il aura mission de transporter. Il y aura donc aussi les textes pleins et les textes vides. Les premiers seuls « véhiculent » une parole pleine, c'est-à-dire une vérité authentiquement présente, à la fois dévoilante et adéquate ou identique à ce dont elle parle. A elle-même donc (« la chose parle d'elle-même ») au moment où elle fait retour au trou circonvenu et au contrat qui la constituent. Par exemple, à propos du texte de Freud auquel il faut faire retour et qu'il faut rendre à lui-même (voir plus haut) : « Non pas un de ces textes à deux dimensions, infiniment plat, comme disent les mathématiciens, qui n'ont de valeur que fiduciaire dans un discours constitué, mais un texte véhicule d'une parole, en tant qu'elle constitue une emergence nouvelle de la vérité. » Un tel texte, parole présente, inaugurale et constituante, répond lui-même de lui-même si nous l'interrogeons, comme il est dit dans le *Phèdre* du logos qui est son propre père. Il donne à la fois les questions et les réponses. Notre activité mobilisant « toutes les ressources de notre exégèse » doit seulement « le faire

répondre aux questions qu'il nous pose à nous, le traiter comme une parole véritable, nous devrions dire, si nous connaissions nos propres termes, dans sa valeur de transfert ». Nos « propres termes » : entendons ceux du discours qui interroge et qui répond, celui de Freud. « Bien entendu, ceci suppose qu'on l'interprète. Y a-t-il, en effet, meilleure méthode critique que celle qui applique à la compréhension d'un message les principes mêmes de compréhension dont il se fait le véhicule ? C'est le mode le plus rationnel d'éprouver son authenticité.

« La parole pleine, en effet, se définit par son identité à ce dont elle parle » (p. 381).

La parole pleine de l'exégète se remplit dès lors qu'elle assume et prend à sa propre charge les « principes de compréhension » du message de l'autre — ici de Freud — en tant qu'il « véhicule » lui-même une « parole pleine ». Celle-ci, puisqu'elle est inaugurale et « constitue une émergence nouvelle de la vérité », ne contracte qu'avec elle-même : elle parle d'elle-même. C'est ce que nous appelons ici le *système* de la parole, ou le *système* de la vérité.

On ne peut pas définir plus rigoureusement, plus fidèlement, avec toutes les pièces conceptuelles de son système, le « cercle herméneutique ». Il comprend tous les cercles que nous reconnaissons ici dans leur tradition platonicienne, hégélienne, heideggerienne et dans le sens le plus philosophique de la responsabilité[20] : s'acquitter adéquatement de ce qu'on doit (devoir et dette).

L'authenticité, pôle d'adéquation et de réappropriation circulaire pour le procès idéal de l'analyse. Il ne s'agit certes

20. Cette responsabilité est définie aussitôt après et depuis l'échange de la « parole pleine » avec Freud, dans sa « véritable valeur formatrice » : « Car il ne s'agit de rien de moins que de son adéquation au niveau de l'homme où il s'en saisit, quoi qu'il en pense — auquel il est appelé à lui répondre, quoi qu'il veuille — et dont il assume, quoi qu'il en ait, la responsabilité. » (*Ecrits*, p. 382.) S'agissant du « niveau de l'homme », la place manque pour vérifier le lien essentiel, dans ce système, de la métaphysique (dont nous repérons ici quelques traits typiques) et de l'humanisme. Ce lien est plus visible, sinon mieux vu, dans la masse des énoncés sur l'« animalité », sur la distinction entre le langage animal et le langage humain, etc. Ce discours sur l'animal (en général) est sans doute cohérent avec toutes les catégories et toutes les oppositions, bi- ou tripartitions du système. Il n'en condense pas moins la plus grande obscurité. Le traitement de l'animalité, comme de tout ce qui se trouve *soumis* par une opposition hiérarchique, a toujours révélé, dans l'histoire de la métaphysique (humaniste et phallogocentrique), la résistance obscurantiste. Son intérêt est évidemment capital.

pas du grossier réajustement qui nous reviendrait d'Amérique. Il faut surtout bien se garder d'une telle confusion. Personne, ici, bien entendu, ne la commet, il faut y insister. Et cette authenticité, chose très rare, réservée à des moments exceptionnels, ne qualifie pas la parole d'un « moi », mais celle de l'autre, et un certain rapport à celle de l'autre. Pour y accéder, le psychanalyste doit passer l'écran du narcissisme, le rendre à la transparence pure : alors, avec « la parole authentique de l'autre », il a chance de ressaisir l'origine de la parole et de la vérité dans « la foi jurée ». Il peut engager son « interprétation révélante » dans la chaîne circulaire et réappropriante des « vraies paroles », même si elles ne sont pas des paroles vraies. Mais ces moments d'authenticité, comme ceux de l'*Eigentlichkeit* heideggerienne, sont rares dans l'existence. Par exemple, s'agissant de la « mauvaise foi du sujet », à travers laquelle retrouver « la parole où se fonde la vérité » dont elle témoigne encore :

> « Si donc la condition idéale s'impose, pour l'analyste, que les mirages du narcissisme lui soient devenus transparents, c'est pour qu'il soit perméable à la parole authentique de l'autre, dont il s'agit maintenant de comprendre comment il peut la reconnaître à travers son discours.
>
> « Certes ce discours intermédiaire [celui de "la mauvaise foi du sujet"], même en tant que discours de la tromperie et de l'erreur, n'est pas sans témoigner de l'existence de la parole où se fonde la vérité, en ceci qu'il ne se soutient qu'à se proposer pour tel, et que, même à se donner ouvertement pour le discours du mensonge, il n'en affirme qu'avec plus de force l'existence de cette parole. Et si l'on retrouve, par cet abord phénoménologique de la vérité, la clef dont la perte mène le logicisme positiviste à rechercher le "sens du sens", ne fait-il pas aussi reconnaître en elle le concept du concept, en tant qu'il se révèle dans la parole en acte ?
>
> « Cette parole, qui constitue le sujet en sa vérité, lui est pourtant à jamais interdite, hors des rares moments de son existence où il s'essaie, combien confusément, à la saisir en la foi jurée, et interdite en ceci que le discours intermédiaire le voue à la méconnaître. Elle parle cependant partout où elle peut se lire en son être, soit à tous les niveaux où elle l'a formé. Cette antinomie est celle même du sens que Freud a donné à la notion d'inconscient.
>
> « Mais si cette parole est accessible pourtant, c'est qu'aucune vraie parole n'est seulement parole du sujet, puisque c'est toujours à la fonder dans la médiation à un autre sujet qu'elle opère, et que par là elle est ouverte à la chaîne sans fin — mais non sans doute indéfinie, car elle se referme — des paroles où se réalise concrètement dans la communauté humaine, la dialectique de la reconnaissance.

> « C'est dans la mesure où l'analyste fait se taire en lui le discours intermédiaire [la mauvaise foi] pour s'ouvrir à la chaîne des vraies paroles, qu'il peut y placer son interprétation révélante.
>
> « Comme il se voit chaque fois que l'on considère dans sa forme concrète une authentique interprétation... » (*Variantes de la cure-type,* p. 352-353.)

Bref : il y a une interprétation authentique et révélante, elle suppose qu'on fasse taire la mauvaise foi pour accéder à la « parole en acte » et à la (bonne) foi jurée[21], sans discours intermédiaire, dans la transparence de la dialectique intersubjective. Cette parole qui parle si on sait la lire en son être, seul l'inconscient au sens de Freud pourrait donc nous y ouvrir les oreilles[22].

21. Sur « la relation avec l'Autre garant de la Bonne Foi », sur « la présence manifestée de l'intersubjectivité », sur « les voies par lesquelles procède l'analyse non seulement pour restaurer là un ordre, mais pour installer les conditions de la possibilité de le restaurer », cf. *L'Instance de la lettre dans l'inconscient, Ecrits,* p. 525-526, qui venait de rappeler que « La fin que propose à l'homme la découverte de Freud a été définie par lui à l'apogée de sa pensée en des termes émouvants : *Wo es war, soll Ich Werden.* Là où fut ça, il me faut advenir.

« Cette fin est de réintégration et d'accord, je dirai de réconciliation *(Versöhnung)* ».

22. Les valeurs de présence (en personne), de proximité, de plénitude et de consistance formeraient le système de l'authenticité dans le dialogue analytique, par opposition au « discours de l'*on* ». Par exemple : « Que nous y dit Freud en effet ? Il nous découvre un phénomène structurant de toute révélation de la vérité dans le dialogue. Il y a la difficulté fondamentale que le sujet rencontre dans ce qu'il a à dire ; la plus commune est celle que Freud a démontrée dans le refoulement, à savoir cette sorte de discordance entre le signifié et le signifiant, que détermine toute censure d'origine sociale. »

Cette discordance due au refoulement exigera peut-être un aménagement de la sémiologie saussurienne mais quelque part elle n'est pas irréductible, donc essentielle. Le temps d'un détour ou d'un détournement : une provision. Enchaînement immédiat : « La vérité peut toujours dans ce cas être communiquée entre les lignes. C'est-à-dire que celui qui veut la faire entendre, peut toujours recourir à la technique qu'indique l'identité de la vérité aux symboles qui la révèlent, à savoir arriver à ses fins en introduisant délibérément dans un texte des discordances qui répondent cryptographiquement à celles qu'impose la censure.

« Le sujet vrai, c'est-à-dire le sujet de l'inconscient, ne procède pas autrement dans le langage de ses symptômes qui n'est pas tant déchiffré par l'analyste qu'il ne vient à s'adresser à lui de façon de plus en plus consistante, pour la satisfaction toujours renouvelée de notre expérience. C'est en effet ce qu'elle a reconnu dans le phénomène du transfert.

« Ce que dit le sujet qui parle, si vide que puisse être son discours, prend son effet de l'approximation qui s'y réalise de la parole où il convertirait pleinement la vérité qu'expriment ses symptômes [...]

Seule une parole, avec ses effets de présence en acte et de vie authentique, peut garder la « foi jurée » qui lie au désir de l'autre. Si « le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir » (*La Signification du phallus,* p. 692), le lieu privilégié de ce signifiant privilégié, sa lettre donc, est la voix : la lettre-porte-parole. Elle seule comporte, dès que le point de capiton du signifié lui assure son identité répétable, l'idéalité ou le pouvoir d'idéalisation nécessaires pour sauvegarder (c'est en tout cas ce qu'elle veut dire) l'intégrité indivisible, singulière, vivante, non morcelable du phallus, du signifiant privilégié auquel elle donne lieu. La position *transcendantale* du phallus (dans la chaîne des signifiants à laquelle il appartient tout en la rendant possible[23]) aurait ainsi son lieu propre — en

nous avons usé de cette image que la parole du sujet bascule vers la présence de l'auditeur.

[*En note :* On reconnaîtra là la formule par où nous introduisions dans les débuts de notre enseignement ce dont il s'agit ici. Le sujet, disions-nous, commence l'analyse en parlant de lui sans vous parler à vous, ou en vous parlant à vous sans vous parler de lui. Quand il pourra vous parler de lui, l'analyse sera terminée.]

« Cette présence qui est le rapport le plus pur dont le sujet soit capable à l'endroit d'un être, et qui est d'autant plus vivement sentie comme telle que cet être est pour lui moins qualifié, cette présence pour un instant délivrée à l'extrême des voiles qui la recouvrent et l'éludent dans le discours commun en tant qu'il se constitue comme discours de l'*on* précisément à cette fin, cette présence se marque dans le discours par une scansion suspensive souvent connotée par un moment d'angoisse, comme je vous l'ai montré dans un exemple de mon expérience. » (*Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud, Ecrits,* p. 372-373.)

Bien entendu, ce serait donc là ce que « nous dit Freud » : « Le rapport le plus pur », la « présence », rapporte à un « être » et elle est ressentie d'autant plus « vivement » que cet « être » (cet étant-sujet) est « moins qualifié », c'est-à-dire, évidemment, plus indéterminé. La présence de l'être est d'autant plus pure que la détermination ontique est moindre. Cela n'a lieu que « pour un instant » privilégié par-delà le « on », et dans l'« angoisse ». L'indétermination de l'être (ici de l'étant-sujet-psychanalyste) dévoile le rien (le non-étant en totalité) comme vérité de la présence. Ce que « nous dit Freud », ce serait très littéralement *Qu'est ce que la métaphysique ?*

23. C'est la stricte définition de la *position transcendantale :* privilège d'un terme à l'intérieur d'une série de termes qu'il rend possible et qui le suppose. C'est ainsi qu'une catégorie est dite transcendantale (transcatégoriale) quand elle « transcende tout genre » (*transcendit omne genus*), c'est-à-dire la liste des catégories dont pourtant elle fait partie en en rendant compte. Tel est le rôle du phallus dans la logique du signifiant. C'est donc aussi le rôle du trou et du manque en leur contour déterminable : « ... au phallus de sa mère, soit à ce manque-à-être éminent dont Freud a révélé le signifiant privilégié. » (*L'Instance de la lettre dans l'inconscient, Ecrits,* p. 522.) L'éminence transcendantale de ce privilège est donc mise en perspective, dans

termes lacaniens sa lettre soustraite à toute partition — dans la structure phonématique du langage. Aucune protestation contre le métalangage ne s'oppose à ce transcendantalisme phallogocentrique. Surtout si dans *métalangage* on centre le langage sur la voix, c'est-à-dire sur le lieu idéal du phallus. Si le phallus était par malheur divisible ou réduit au statut d'objet partiel[24], toute l'édification s'effondrerait et c'est ce qu'il faut à tout prix éviter. Cela peut toujours arriver si son avoir-lieu n'a pas l'idéalité d'une lettre phonématique (ce que le Séminaire appelle si bizarrement « matérialité du signifiant » en alléguant que cela survit au papier brûlé ou déchiré, et dure de ne pas se laisser diviser). Cela *arrive* toujours mais

sa hauteur, depuis la perception horrifiée de l'enfant — plus précisément du petit garçon et de sa théorie sexuelle.

Cette omniprésence d'une condition de possibilité, cette implication permanente, en chaque signifiant, du « signifiant des signifiants » (*La Direction de la cure, Ecrits,* p. 630), du « signifiant sans pair » (p. 642) ne peut avoir pour élément de présence qu'un milieu d'idéalité : d'où l'éminence de l'éminence transcendantale qui a pour *effet* de garder la présence, à savoir la *phonè*. C'est ce qui rendait possible et nécessaire, moyennant certains aménagements, l'intégration du phallocentrisme freudien dans une sémio-linguistique saussurienne fondamentalement phonocentrique. La transformation « algorithmique » ne me paraît pas rompre cette attache. Voici la meilleure définition du phallus transcendantal, au regard de laquelle toutes les protestations d'antitranscendantalisme (cf. p. 365) gardent valeur de dénégation : « Car le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intrasubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères. Car c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant. » *(La Signification du phallus, Ecrits,* p. 690.)

24. On a vu que le signifiant (et d'abord le « signifiant privilégié », « sans pair », le phallus) ne devait pas, en son lieu, dans sa lettre, « supporter la partition ». Il ne doit pas non plus (exigence distincte mais convergente) être traité en objet partiel soumis comme un autre à la chaîne des substituts. C'est la demande axiale, la requête la plus insistante, sinon le repère le plus apparent de la théorie sexuelle de Lacan. Il importe beaucoup qu'elle motive l'objection à Jones dans la « querelle » du phallocentrisme et de la sexualité féminine. Une des « déviations » de la psychanalyse a consisté à « réduire » le phallus « au rôle d'objet partiel ». Cette « mystification profonde » (*Ecrits,* p. 555) n'a égaré Jones du côté des « féministes » que dans la mesure où il n'a pas su se séparer de telle autre légataire suspecte, de Klein cette fois, de son « œuvre trébuchante » (*Ecrits,* p. 554) et de son « insouci » (*Ecrits,* p. 728). Tout cela (« mais... mais... ») excluant les « analytiquement impensables », l'analytiquement pensable restant limité à la bonne foi de Freud qui ne pouvait pas se tromper, « mieux qu'aucun *guidé* dans sa reconnaissance de l'ordre des phénomènes inconscients dont il était inventeur ». Ainsi : « Ce schéma [schéma R] en effet permet de démontrer les relations qui se rapportent non pas aux stades préœdipiens qui ne sont pas bien entendu inexistants, mais analytiquement impensables (comme l'œuvre trébuchante mais *guidée* de Mme Melanie Klein le met suffi-

la voix est là pour nous leurrer sur cet étrange événement et nous laisser la garde idéale de ce qui tombe au rang d'objet partiel ou divisible : mors disséminable.

Le leurre — mais le mot ne suffit plus — ne serait pas de l'imaginaire mais de la prétendue limite entre l'imaginaire et le symbolique. La conséquence : reste à suivre.

Le lien de système et d'histoire entre l'idéalisation, la relève (*Aufhebung*) et la voix, si on le considère maintenant comme démontré, insiste donc dans *la Signification du phallus*. L'élévation à la fonction de signifiant est une *Aufhebung* du « signifiable » (p. 692) : cela est donc vrai par privilège du « signifiant privilégié » (le phallus) et de sa localité littérale par excellence (la voix). D'où la complicité structurelle entre le motif du voile et celui de la voix, entre la vérité et le phonocentrisme, le phallocentrisme et le logocentrisme. Ce qui s'expose ainsi : « Tous ces propos ne font encore que voiler le fait qu'il ne peut jouer son rôle que voilé, c'est-à-dire comme signe lui-même de la latence dont

samment en évidence), mais aux stades prégénitaux en tant qu'ils s'ordonnent dans la rétroaction de l'Œdipe. » (*Du traitement possible de la psychose*, *Ecrits*, p. 554.) « De fait qu'a-t-il gagné [Jones] à normaliser la fonction du phallus comme objet partiel, s'il lui faut invoquer sa présence dans le corps de la mère comme objet interne, lequel terme est fonction des fantasmes révélés par Mélanie Klein, et s'il ne peut d'autant se séparer de la doctrine de cette dernière, rapportant ces fantasmes à la récurrence jusqu'aux limites de la prime enfance, de la formation œdipienne.

« On ne se trompera pas à reprendre la question en se demandant ce qui pouvait imposer à Freud le paradoxe évident de sa position. Car on sera contraint d'admettre qu'il était mieux qu'aucun *guidé* dans sa reconnaissance de l'ordre des phénomènes inconscients dont il était l'inventeur, et que, faute d'une articulation suffisante de la nature de ces phénomènes, ses suiveurs étaient voués à s'y fourvoyer plus ou moins.

« C'est à partir de ce pari — que nous mettons au principe d'un commentaire de l'œuvre de Freud que nous poursuivons depuis sept ans — que nous avons été amené à certains résultats : au premier chef, à promouvoir comme nécessaire à toute articulation du phénomène analytique la notion du signifiant, en tant qu'elle s'oppose à celle du signifié dans l'analyse linguistique moderne. » (*La Signification du phallus*, *Ecrits*, p. 688. Je souligne : suivez le *guidé*.)

« On doit retenir que Jones dans son adresse à la Société de Vienne qui semble avoir brûlé la terre pour toute contribution depuis, n'ait déjà plus trouvé à produire que son ralliement pur et simple aux concepts kleiniens dans la parfaite brutalité où les présente leur auteur : entendons l'insouci où Mélanie Klein se tient, — à inclure les fantasmes œdipiens les plus originels dans le corps maternel —, de leur provenance de la réalité que suppose le Nom-du-Père. » (*Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine*, *Ecrits*, p. 728-729.)

est frappé tout signifiable, dès lors qu'il est élevé (*aufgehoben*) à la fonction de signifiant.

« Le phallus est le signifiant de cette *Aufhebung* elle-même qu'il inaugure (initie) par sa disparition » (p. 692).

En apparence le mouvement hégélien de l'*Aufhebung* y est renversé puisque ce dernier relève le signifiant sensible dans le signifié idéal. Mais la meilleure garde locale du phallus (du signifiant privilégé) étant par Lacan reconnue au langage *verbal* (le préconscient, voire le conscient pour Freud), l'excellence de la voix annule le renversement. Elle est commune aux deux dialectiques et idéalise le signifiant.

La même chose a toujours (le même) lieu. Il s'agit encore de ne pas abandonner le lieu propre en question.

Le phallogocentrisme est une chose. Et ce qu'on appelle l'homme et ce qu'on appelle la femme pourraient y être assujettis. D'autant plus que, nous rappelle-t-on, le phallus n'est ni un phantasme (« effet imaginaire ») ni un objet (« partiel, interne, bon, mauvais, etc. »), « encore bien moins l'organe, pénis ou clitoris, qu'il symbolise » (p. 690). L'androcentrisme devrait donc en être une autre.

Or que se passe-t-il ? Tout le phallogocentrisme est articulé à partir d'une *situation* (donnons à ce mot toutes ses portées) déterminée où le phallus *est* le désir de la mère en tant qu'elle ne l'a pas[25]. Situation (individuelle, percep-

25. « ... La signification de la castration ne prend de fait (*cliniquement manifeste*) sa portée efficiente quant à la formation des symptômes, qu'à partir de sa découverte comme castration de la mère » (*Ecrits*, p. 686), soit de son absence de pénis et non de clitoris. « Que le phallus soit un signifiant, impose que ce soit à la place de l'Autre que le sujet y ait accès. Mais ce signifiant n'y étant que comme voilé et comme raison du désir de l'Autre, c'est ce désir de l'Autre comme tel qu'il est imposé au sujet de reconnaître [...] Si le désir de la mère *est* le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire [...] Cette épreuve du désir de l'Autre, *la clinique nous montre* qu'elle n'est pas décisive en tant que le sujet y apprend si lui-même a ou non un phallus réel, mais en tant qu'il apprend que la mère ne l'a pas. [...] L'homme trouve en effet à satisfaire sa demande d'amour dans la relation à la femme pour autant que le signifiant du phallus la constitue bien comme donnant dans l'amour ce qu'elle n'a pas... » (*Ecrits*, p. 693-695.)

« *Cliniquement manifeste* », « *la clinique nous montre* » sont soulignés par moi, et sans le moindre soupçon quant à la vérité de ces énoncés. Plutôt pour interroger toutes les portées d'une *situation* de la psychanalyse en XXXX.

« Ce qu'elle n'a pas »... « lègue de ne l'avoir jamais eu », c'est on s'en souvient de « la Femme » et de la Reine qu'il est ici question : du lieu propre orientant le trajet *propre* de la lettre, sa « destination », ce qu'elle « veut dire » et qui se déchiffre depuis une situation théorisant ce que « la clinique nous montre ».

Cette *situation* (discours théorique et institution édifiés sur une *phase* de l'expérience de l'enfant mâle et sur la théorie sexuelle correspondante) soutient et chez Bonaparte et chez Lacan l'interprétation de *La Lettre volée*. Elle correspond rigoureusement, aucune infidélité ici des légataires, à la description qu'en donne Freud dans les propositions débattues au cours de la « querelle » évoquée à l'instant. A titre de rappel : « Le caractère principal de cette « *organisation génitale infantile* » est *ce qui* la *différencie* de l'organisation génitale définitive de l'adulte. Il réside en ceci que, pour les deux sexes, *un* seul *organe génital,* l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du *phallus*.

« Malheureusement nous ne pouvons décrire cet état de choses que chez l'enfant mâle ; la connaissance des processus correspondants chez la petite fille nous fait défaut. [...] Ils [les petits garçons] nient ce manque et croient malgré tout voir un membre ; ils jettent un voile sur la contradiction entre observation et préjugé, en allant chercher qu'il est encore petit et qu'il grandira sous peu, et ils en arrivent lentement à cette conclusion d'une grande portée affective : auparavant, en tout cas, il a bien été là et par la suite il a été enlevé. Le manque de pénis est conçu comme le résultat d'une castration et l'enfant se trouve maintenant en devoir de s'affronter à la relation de la castration avec sa propre personne. Les développements ultérieurs sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Nous avancerons seulement : *l'on ne peut apprécier à sa juste valeur la signification du complexe de castration qu'à condition de faire entrer en ligne de compte sa survenue à la phase du primat du phallus.* [...] Au stade [...] de l'organisation génitale infantile, il y a bien un *masculin,* mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ainsi : *organe génital masculin ou châtré.* » (*L'Organisation génitale infantile,* 1923.)

On pourrait être tenté de dire : Freud, comme ceux qui le suivent ici, ne fait que *décrire* la nécessité du phallogocentrisme, expliquer ses effets, aussi évidents que massifs. Le phallogocentrisme n'est ni un accident ni une faute spéculative imputable à tel ou tel théoricien. C'est une énorme et vieille racine dont il faut aussi rendre compte. On peut donc la décrire, comme on décrit un objet ou un trajet, sans que cette description soit partie prenante dans ce dont elle opère la reconnaissance. Certes. Mais cette hypothèse, qu'il faudrait alors étendre à tous les textes de la tradition, rencontre chez ces derniers, comme chez Freud, comme chez ceux de ses héritiers qui ne veulent rien transformer ici de son legs, une limite très strictement déterminable : la description est « partie prenante » quand elle induit une pratique, une éthique et une institution, donc une politique assurant la tradition de sa vérité. Il ne s'agit plus alors seulement de connaître, montrer, expliquer, mais d'y rester. Et de reproduire. Le propos éthico-institutionnel est déclaré par Lacan : le motif de l'authenticité, de la parole pleine, de la foi jurée et de la « convention signifiante » le montrait assez. Il se règle systématiquement sur une doctrine phallogocentrique du signifiant. « L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur. » (*Ecrits,* p. 302.) « Juste avant les sommets du chemin que j'instaurai de sa lecture [celle de l'œuvre de Freud], avant d'aborder le transfert, puis l'identification, puis l'angoisse, ce n'est pas hasard, l'idée n'en viendrait à personne, si cette année, la quatrième avant que mon séminaire prit fin à Sainte-Anne, j'ai cru devoir nous assurer de l'éthique de la psychanalyse.

« Il semble en effet que nous risquions d'oublier dans le champ de notre fonction qu'une éthique est à son principe, et que dès lors,

tive, locale, culturelle, historique, etc.) à partir de laquelle s'élabore ce qu'on appelle une « théorie sexuelle » : le phallus n'y est pas l'organe, pénis ou clitoris, qu'il symbolise, mais il y symbolise davantage et d'abord le pénis. On connaît la suite : le phallogocentrisme comme androcentrisme avec toute la logique paradoxe et les renversements qu'il engendre : par exemple que « dans la dialectique phallocentrique, elle [la femme] représente l'Autre absolu » (p. 732). Il fallait marquer cette conséquence pour reconnaître le sens de la lettre volée dans le « trajet *qui lui est propre* ». C'est la fin de *La Signification du phallus* et par deux fois l'allégation de la profondeur : « Corrélativement s'entrevoit la raison de ce trait jamais élucidé où une fois de plus se mesure la profondeur de l'intuition de Freud : à savoir pourquoi il avance qu'il n'y a qu'une *libido,* son texte montrant qu'il la conçoit comme de nature masculine. La fonction du signifiant phallique débouche ici sur sa relation la plus profonde : celle par où les Anciens y incarnaient le Νοῦς et le Λογὸς[26]. » La profondeur est la hauteur. Ça débouche vers le haut, la bouche précisément où s'« incarne » le *Nous,* le *Logos,* et qui dit profondément : il n'y a qu'*une* libido, donc pas de différence, encore moins d'opposition en elle du masculin et du féminin, d'ailleurs elle est masculine par nature. La « raison de ce trait jamais élucidé » ne peut jamais en effet que s'« entrevoir » : c'est qu'il n'y a pas une raison à ce trait, il est la raison. Avant, pendant et depuis Freud. Le trait tiré de la raison. Par elle, pour elle, sous elle. Dans la logique dite « du chaudron » (traite tirée de la raison), la raison aura toujours raison. D'elle-même. Elle s'entend. « La chose parle d'elle-même. » Elle s'entend dire ce qu'elle ne peut entendre.

quoi qu'il puisse se dire, et aussi bien sans mon aveu, sur la fin de l'homme, c'est concernant une formation qu'on puisse qualifier d'humaine qu'est notre principal tourment.

« Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de refréner la jouissance. » (*Discours de clôture des Journées sur les psychoses chez l'enfant,* in *Recherches,* spécial « Enfance aliénée », 11 déc. 1968, p. 145-146.)

26. P. 695. Quant au lien de système entre la logique du signifiant et le phallocentrisme, tout dans le discours lacanien répond ici — et oui — à la question qu'il pose dans les *Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine :* « Est-ce alors ce privilège de signifiant que Freud vise en suggérant qu'il n'y a peut-être qu'une libido et qu'elle est marquée du signe mâle ? » (*Ecrits,* p. 735.)

LIEU DE RENCONTRE : LE DOUBLE CARRÉ DE ROIS

Mais elle ne peut pas *lire* l'histoire qu'elle se raconte. Ni la scène d'écriture — avant la lettre — dans laquelle s'inscrit le récit. Faisons retour à ***La Lettre volée*** pour y « entrevoir » la structure disséminale, c'est-à-dire le sans-retour-possible de la lettre, l'autre scène de sa restance.

Parce qu'il y a un narrateur en scène, la scène « générale » ne s'épuise pas dans une narration, un « conte » ou une « histoire ». Nous avons déjà reconnu les effets de cadrage invisible, de cadre en cadre, *à l'intérieur desquels* des interprétations psychanalytiques (sémantico-biographique ou triado-formaliste) prélevaient leurs triangles. A manquer la position du narrateur, son engagement dans le contenu de ce qu'il semble raconter, on omet tout ce qui de la scène d'écriture déborde les deux triangles.

Et d'abord s'il s'agit, sans abord ni bordure possible, d'une scène d'écriture aux limites abîmées. Dès le simulacre d'ouverture, de « premier mot », le narrateur avance en se narrant quelques propositions qui entraînent l'unité de la « nouvelle » dans une interminable dérive : dérive textuelle dont le Séminaire ne tient pas le moindre compte. Mais à en tenir compte, il ne s'agit surtout pas ici d'en faire le « *sujet véritable* du conte ». Qui donc n'en aurait pas.

I. Tout commence « dans » une bibliothèque : dans des livres, des écritures, des renvois. Rien donc ne commence. Seulement une dérive ou une désorientation dont on ne sort pas.

II. Un renvoi explicite est de surcroît opéré vers deux autres récits sur lesquels « celui-ci » est greffé. L'« analogie » entre les trois récits est le milieu de *La Lettre volée*. L'indépendance de cette nouvelle, telle que le Séminaire la présume, est donc l'effet d'une ablation, même si on la consi-

dérait dans sa totalité, avec son narrateur et sa narration. Cette ablation est d'autant plus distraite que l'« analogie » est rappelée dès le premier paragraphe. Il est vrai que le mot d'analogie, de « coïncidence » plus précisément, autorise l'ablation, y invite et agit donc comme un piège. Le travail du Séminaire ne commence qu'après l'entrée du préfet de police de Paris. Or auparavant, le titre, l'exergue, le premier paragraphe donnaient à lire (en silence le silence) :

LA LETTRE VOLÉE

Nil sapientiae odiosius acumine nimio.
Sénèque.

« J'étais à Paris en 18... Après une sombre et orageuse soirée d'automne, je jouissais de la double volupté *(twofold luxury)* de la méditation et d'une pipe d'écume de mer, en compagnie de mon ami C. Auguste Dupin, dans sa petite bibliothèque ou cabinet d'étude *(in his little back library, or book-closet) rue Dunôt, n° 33, au troisième, faubourg Saint-Germain.* Pendant une bonne heure, nous avions gardé le silence *(we had maintained a profound silence)* ; chacun de nous, pour le premier observateur venu *(to any casual observer)*, aurait paru profondément et exclusivement occupé des tourbillons frisés de fumée qui chargeaient l'atmosphère de la chambre. Pour mon compte, je discutais en moi-même certains points *(certain topics)* qui avaient été dans la première partie de la soirée l'objet de notre conversation ; je veux parler de l'affaire de la rue Morgue et du mystère relatif à l'assassinat de Marie Roget. Je rêvais donc à l'espèce d'analogie *(something of a coincidence)* qui reliait ces deux affaires quand la porte de notre appartement s'ouvrit et donna passage à notre vieille connaissance, à M. G..., le préfet de police de Paris. [...] Comme nous étions assis dans les ténèbres, Dupin se leva pour allumer une lampe ; mais il se rassit et n'en fit rien... »

Tout « commence » donc par obscurcir ce commencement dans le « silence », la « fumée » et les « ténèbres » de cette bibliothèque. L'observateur d'occasion n'y voit que de l'écume de mer fumigène : un décor littéraire en somme, le cadre ornemental d'un récit. Sur cette bordure négligeable pour l'herméneute intéressé au centre du tableau et au-dedans de la représentation, on pouvait déjà lire que tout cela était une affaire d'écriture, et d'écriture en dérive, dans un lieu d'écriture ouvert sans fin à sa greffe sur d'autres écritures, et que cette affaire d'écriture, la troisième d'une série où déjà la « coïncidence » entre les deux précédentes se donne

à remarquer, fait tout d'un coup effraction de son premier mot « *rue Dunôt, n° 33, au troisième, faubourg Saint-Germain* ». En français dans le texte.

Notations fortuites, tourbillons frisés de fumée, contingences d'encadrement ? Qu'elles passent l'« intention de l'auteur » sur laquelle le Séminaire est tenté d'interroger Dupin, qu'elles soient même pure « coïncidence » accidentelle, événement de fortune, cela ne peut que les recommander davantage à la lecture d'un texte qui fait du hasard comme écriture ce que nous nous garderons bien de nommer « le *sujet véritable* du conte ».

Sa remarquable ellipse plutôt. En effet, si, comme nous y sommes invités, dès la bordure interne du cadre, nous remontons plus haut que *La Lettre volée,* le remarquable insiste : scène d'écriture, bibliothèque, événements de fortune, coïncidences. Au début du *Double Assassinat* ce qu'on peut appeler le lieu de rencontre entre le narrateur (narrant-narré) et Dupin est *déjà* une « *obscure library* », la « coïncidence » (c'est par ce mot et non par *analogie* que Baudelaire traduit cette fois « accident[27] ») de l'enquête à la recherche d'un

27. Questions de cuisine : en traduisant « coïncidence « par « analogie » au début de la nouvelle, au moment précis où référence est faite aux deux autres « affaires » (*Rue Morgue* et *Marie Roget*), Baudelaire manque, avec l'insistance de ce mot, le fait que *La Lettre volée* elle-même est présentée dans une série de ces coïncidences, comme l'une d'elles, dont le réseau est élaboré avant cette troisième fiction. Un détail entre tous ceux qu'on pourra maintenant analyser dans une lecture ouverte de la trilogie : dès l'exergue du *Mystère de Marie Roget,* une citation de Novalis, en allemand et dans sa traduction anglaise, dont voici le début : « *There are ideal series of events which run parallel with the real ones. They rarely coincide...* » Baudelaire omet purement et simplement ces trois derniers mots. Le mot *coincidences* apparaît ensuite trois fois en deux pages, toujours souligné. La dernière fois au sujet de l'embranchement des trois affaires : « Les détails extraordinaires que je suis invité à publier forment, comme on le verra, quant à la succession des époques, la première branche d'une série de *coïncidences* à peine imaginables (*scarcely intelligible*), dont tous les lecteurs retrouveront la branche secondaire ou finale (*concluding*) dans l'assassinat récent de Mary Cecilia Rogers, à New York. » Le sous-titre du *Mystère : a sequel to « The murders in the rue Morgue* ».

Ces rappels, qu'on pourrait multiplier sans fin, nous rendent attentifs aux effets de cadre et aux paradoxes de la logique parergonale. Il ne s'agit pas de démontrer que *La Lettre volée* fonctionne dans un cadre (omis par le Séminaire qui peut ainsi s'assurer de son dedans triangulaire par une limitation active et subreptice à partir d'un surplomb métalinguistique) : mais que la structure des effets d'encadrement est telle qu'aucune totalisation de la bordure ne peut même s'en produire. Les cadres sont toujours encadrés : donc par tel morceau de leur contenu. Des morceaux sans tout, des « partitions »

même texte (*in search of the same very rare and very remarkable volume*). Et la liaison qui se constitue alors dans ce lieu de rencontre, le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne laissera jamais au narrateur dit général la position d'un rapporteur neutre et transparent, n'intervenant pas dans la relation en cours. Par exemple (mais l'exemple cette fois, lu sur le cadre, n'est pas en début de texte. Le cadre décrivant la « rencontre » traverse, si l'on veut, la narration. Il est précédé, avant l'apparition de Dupin dans le récit, par une feinte en guise de préface abandonnée, un faux court-traité de l'analyse : « *I am not now writing a treatise, but simply prefacing a somewhat peculiar narrative by observations very much at random.* » Pas un traité, une préface (à laisser tomber[28] comme on sait) et des observations de hasard. A la fin de la préface, le narrateur feint le Séminaire) :

sans ensemble, voilà ce qui déjoue ici le rêve d'une lettre sans partition, allergique à la partition. A partir de quoi le sème « phallus » erre, commence par disséminer, non pas même à *se* disséminer.

La neutralisation naturalisante du cadre permet au Séminaire, en imposant ou en important un contour œdipien, en (s'y) le trouvant en vérité — et il y est en effet, mais comme une pièce, fût-elle centrale justement, au-dedans de la lettre —, de constituer un métalangage et d'exclure tout le texte général dans toutes les dimensions que nous commencions ici par rappeler (retour à la « première page »). Sans même aller chercher plus loin dans le détail, le piège du métalangage, qui en dernière instance n'est disposé par personne, à la disposition de personne, n'entraînant personne à la suite d'une faute ou d'une faiblesse, ce piège appartient à l'écriture avant la lettre et se montre et se cache dans le montré-caché du feint titre : *La Lettre volée* est le titre du texte et non seulement de son objet. Mais un texte ne s'intitule jamais, n'écrit jamais : moi, le texte, j'écris ou je m'écris. Il fait dire, il laisse dire, ou plutôt il entraîne à dire « Moi, la vérité, je parle ». Je suis toujours la lettre qui ne s'arrive jamais. Et à même la destination.

28. Avant de les laisser tomber, comme tout le monde une préface, ou de les exalter comme le concept théorique proprement enseignant, la vérité du conte, j'y prélève, un peu au hasard, quelques propositions. Ce ne sont pas forcément les meilleures. Il faudrait aussi rappeler le titre en chacun de ses mots, l'exergue encore sur le nom d'Achille quand il se cachait parmi les femmes. « Les facultés de l'esprit qu'on définit par le terme *analytiques* sont en elles-mêmes fort peu susceptibles d'analyse [...] l'analyste prend sa gloire dans cette activité spirituelle dont la fonction est de débrouiller (which *disentangles*). Il tire du plaisir même des plus triviales occasions qui mettent son talent en jeu. Il raffole des énigmes, des rébus, des hiéroglyphes [...] Pourtant calculer n'est pas en soi-même analyser. Un joueur d'échecs, par exemple, fait l'un sans s'efforcer vers l'autre [...] Je prends donc cette occasion de proclamer que la plus haute puissance de l'intelligience réflexive est bien plus activement et profitablement exploitée par le modeste jeu de dames (*game of draughts*) que par toute la laborieuse futilité des échecs (*the elaborate frivolty*

> « Le récit qui suit (*the narrative which follows*) apparaîtra au lecteur dans l'éclairage d'un commentaire (*in the light of a commentary*) des propositions que je viens d'avancer.
> « Je demeurais à Paris, — pendant le printemps et une partie de l'été 18.., — et j'y fis la connaissance d'un certain C. Auguste Dupin. Ce jeune gentleman appartenait à une excellente famille, une famille illustre même, mais, par une série d'événements malencontreux (*untoward events*), il se trouva réduit à une telle pauvreté que l'énergie de son caractère y succomba, et qu'il cessa de se pousser dans le monde et de s'occuper du rétablissement de sa fortune (*the retrieval of his fortunes*). Grâce à la courtoisie de ses créanciers, il resta en possession d'un petit reliquat de son patrimoine (*By courtesy of his creditors, there still remained in his possession a small remnant of his patrimony*) ; et sur la rente qu'il en tirait, il trouva moyen, par une économie rigoureuse, de subvenir aux nécessités de la vie, sans s'inquiéter autrement des superfluités. Les livres, en fait, étaient son seul luxe (*his sole luxuries*), et à Paris, on se les procure facilement. »

Avec un reste (*remnant*) d'héritage paternel, abandonné apparemment hors calcul au débiteur qui, en calculant (économie rigoureuse), sait en tirer une rente, un revenu (*income*), la plus-value d'un capital qui travaille tout seul, Dupin se paie un seul superflu, un seul luxe, où se retrouve donc le reste initial, traversant comme un don sans retour l'espace de l'économie restreinte. Ce seul luxe (*sole luxuries* : c'est le mot qu'on retrouve pour la deuxième fois à la deuxième

of chess) [...] Pour être moins abstrait — supposons un jeu de dames (*a game of draughts*) où les pièces seraient réduites à quatre *dames* [*four kings* : dans le jeu des dames, les « dames » s'appellent, en anglais, *rois*], et où naturellement il n'y ait pas lieu de s'attendre à des étourderies (*no oversight is to be expected*). Il est évident qu'ici la victoire ne peut être décidée, — les deux parties étant absolument égales — que par une tactique habile (by some *recherché* mouvement), résultat de quelque puissant effort de l'intellect. Privé des ressources ordinaires, l'analyste entre dans l'esprit de son adversaire, s'identifie ainsi avec lui, et souvent découvre d'un seul coup d'œil l'unique moyen — un moyen quelquefois absurdement simple — de l'attirer dans une faute ou de le précipiter dans un faux calcul (*by which he may seduce into error or hurry into miscalculation*) [...] Mais c'est dans les cas situés au-delà de la règle (*beyond the limits of mere rule*) que le talent de l'analyste se manifeste (*is evinced*) [...] Notre joueur ne se confine pas dans son jeu, et bien que ce jeu soit l'objet actuel de son attention, il ne rejette pas pour cela les déductions qui naissent d'objets étrangers au jeu (*nor, because the game is the object, does he reject deductions from things external to the game*). » Etc. Il faut lire le tout, dans les deux langues. Je me suis livré à quelque cuisine à partir de la traduction de Baudelaire, que je ne respecte pas toujours.

Mérvon avait demandé à Baudelaire s'il croyait « à la réalité de cet Edgar Poe » et attribué ses nouvelles « à une société de littéra-

ligne de *La Lettre volée,* mais cette fois comme singulier *luxe double, twofold luxury of meditation and a meerschaum*), c'est l'écriture : les livres qui organiseront le lieu de rencontre et la mise en abîme de toute ladite narration générale. Le lieu de rencontre de la rencontre entre le narrateur et Dupin tient à la rencontre de leur intérêt pour le même livre, dont il n'est jamais dit s'ils le trouvèrent. Tel est l'accident littéral :

> « Notre première rencontre *(meeting)* se fit dans un obscur cabinet de lecture *(obscure library)* de la rue Montmartre, par ce fait fortuit que nous étions tous deux à la recherche d'un même livre, fort remarquable et fort rare ; cette coïncidence nous rapprocha *(where the accident of our both being in search of the same very rare and very remarkable volume, brought us into closer communion).* Nous nous vîmes toujours plus. Je fus profondément intéressé par sa petite histoire de famille, qu'il me raconta minutieusement avec cette candeur et cet abandon, — ce sans-façon du *moi,* — qui est le propre de tout Français quand il parle de ses propres affaires *(which a Frenchman indulges whenever mere self is the theme).* »

Le narrateur se laisse donc narrer : qu'il est intéressé (en anglais) dans l'histoire de famille de Dupin (*I was deeply interested in the little family history...*), celle-là même qui laisse un reste de revenu avec lequel se payer le luxe de livres ; puis, on va le voir, que c'est la capacité de lecture de Dupin qui l'étonne par-dessus tout et que la société d'un tel homme est donc pour lui sans prix, au-delà de toute évaluation (*a treasure beyond price*). Le narrateur va donc se payer le sans-prix qu'est Dupin qui se paie lui-même le sans-prix qu'est l'écriture et qui est sans prix par cela même. Car le narrateur, en se confiant, en se livrant, dit Baudelaire, franchement à Dupin, pour le faire doit payer. Il doit louer le cabinet de l'analyste. Et fournir l'équivalent économique du sans-prix. L'analyste — ou sa propre fortune, à peu près équivalente à celle de Dupin, simplement « un peu moins embarrassée » — l'autorise à le faire : *I was permitted to be at the expense of renting...* Le narrateur est donc le premier à payer Dupin pour s'assurer la disponibilité des

teurs très-habiles, très-puissants, et au courant de tout ». Ladite société ne précise donc pas si les « *things external to the game* » bordent un jeu raconté dans le texte ou constitué par le texte, ni si *le jeu* qui *est l'objet* est ou non (dans) l'histoire. Ni si la séduction cherche ses proies parmi les personnages ou parmi les lecteurs. La question du narrataire, puis celle du destinataire, qui n'est pas la même, ne s'arrive jamais.

lettres. Qu'on suive alors le mouvement de la chaîne. Mais ce qu'il paye, c'est aussi le lieu de la narration, l'écriture dans laquelle toute l'histoire sera racontée et offerte aux interprétations. Et s'il paie pour écrire ou parler, il fait aussi parler Dupin, il lui fait rendre ses lettres et lui laisse le dernier mot en forme d'aveu. Dans l'économie de ce cabinet, dès lors que le narrateur est mis en scène par une fonction qui est bien celle d'une « société anonyme » du capital et du désir, aucune neutralisation n'est possible, ni aucun point de vue général, aucun surplomb, aucune « annihilation » de la signification par l'argent. Ce n'est pas seulement Dupin, mais le narrateur qui est « partie prenante ». Dès lors qu'il lui fait rendre ses lettres, et non seulement à la Reine (l'autre Reine), la lettre se divise, elle n'est plus atomique (l'atomisme, l'atomisme d'Epicure, c'est aussi, on le sait, un propos de Dupin dans le *Double Assassinat...*) et perd donc toute destination assurée. La divisibilité de la lettre — c'est pourquoi nous avons insisté sur cette clé ou ce verrou de sûreté théorique du Séminaire : l'atomystique de la lettre —, c'est ce qui hasarde et égare sans retour garanti la restance de quoi que ce soit : une lettre n'arrive *pas toujours* à destination et, dès lors que cela appartient à sa structure, on peut dire qu'elle n'y arrive jamais vraiment, que quand elle arrive, son pouvoir-ne-pas-arriver la tourmente d'une dérive interne.

La divisibilité de la lettre est aussi celle du signifiant auquel elle donne lieu, et donc des « sujets », « personnages » ou « positions » qui y sont assujettis et qui les « représentent ». Avant de le démontrer dans le texte, une citation de rappel :

> « Je fus aussi fort étonné de la prodigieuse étendue de ses lectures ; et par-dessus tout je me sentis l'âme prise par l'étrange chaleur et la vitale fraîcheur de son imagination. Cherchant dans Paris certains objets qui faisaient mon unique étude *(Seeking in Paris the objects I then sought)*, je vis que la société d'un pareil homme serait pour moi un trésor inappréciable *(a treasure beyond price)*, et dès lors je me livrai franchement à lui *(I frankly confided to him)*. Nous décidâmes enfin que nous vivrions ensemble tout le temps de mon séjour dans cette ville ; et, comme mes affaires étaient un peu moins embarrassées que les siennes, je me chargeai de louer et de meubler, dans un style approprié à la mélancolie fantasque de nos deux caractères *(in a style which suited the rather fantastic gloom of our common temper)*, une maisonnette antique et bizarre que des superstí-

> tions dont nous ne daignâmes pas nous enquérir avaient fait déserter, — tombant presque en ruine, et située dans une partie reculée et solitaire du faubourg Saint-Germain. »

Il s'agit donc de deux fantastiques (mélancoliques), dont l'un ne nous dit pas quels objets il cherchait auparavant dans Paris, ni quels sont ses « précédents associés » auxquels il va maintenant dissimuler le secret du lieu (*secret — locality*). Tout l'espace est maintenant compris dans la spéculation de ces deux « fous » :

> « Si la routine de notre vie dans ce lieu avait été connue du monde, nous eussions passé pour deux fous, — peut-être pour des fous d'un genre inoffensif. Notre réclusion *(seclusion)* était complète. Nous ne recevions aucune visite *(We admitted no visitors)*. Le lieu de notre retraite était resté un secret — soigneusement gardé — pour mes anciens camarades *(Indeed the locality of our retirement had been carefully kept a secret from my own former associates)* ; et il y avait plusieurs années que Dupin avait cessé de voir du monde et de se répandre dans Paris. Nous ne vivions qu'entre nous. »

Dès lors, le narrateur se laisse narrer son identification progressive à Dupin. Et d'abord pour l'amour de la nuit, de la « noire divinité » dont ils « contrefont » « la présence » quand elle n'est pas là :

> « Mon ami avait une bizarrerie d'humeur *(a freak of fancy)*, — car comment définir cela ? — c'était d'aimer la nuit pour l'amour de la nuit ; et je tombai moi-même tranquillement dans cette *bizarrerie (bizarrerie)*, comme dans toutes les autres qui lui étaient propres, me laissant aller au courant de toutes ses étranges originalités avec un parfait *abandon (abandon)*. La noire divinité *(the sable divinity)* ne pouvait pas toujours demeurer avec nous ; mais nous en faisions la contrefaçon *(but we could counterfeit her presence)*. »

Lui-même dédoublé dans sa position, le narrateur s'*identifie* donc à Dupin dont il ne peut s'empêcher dès lors « de remarquer et d'admirer » l'« aptitude analytique singulière » et qui lui donne mille preuves de la « connaissance intime » de sa propre personne, à lui, le narrateur. Mais Dupin lui-même, précisément dans ces moments-là, paraît double. Et cette fois c'est une « *fancy* », une fantastique du narrateur qui le voit double : « Dans ces moments-là, ses manières étaient glaciales et distraites (*frigid and abstract*) ; ses yeux regardaient dans le vide, et sa voix — une riche

voix de ténor, habituellement, montait jusqu'à la voix de tête ; c'eût été de la pétulance, sans l'absolue délibération de son parler et la parfaite certitude de son accentuation (*distinctness of the enunciation*). L'observant dans ces humeurs, je m'installais souvent à méditer sur la vieille philosophie de l'âme double (*Bi-Part Soul*) et je m'amusais à l'idée fantastique d'un Dupin double (*the fancy of a double Dupin*) — le créateur et l'analyste (*resolvent*). »

La fantastique d'une identification entre deux doubles dédoublés, le fort investissement de la liaison engageant Dupin *hors* des « triades intersubjectives » du « drame réel » et le narrateur *dans* ce qu'il narre[29] ; la circulation des

29. Le Séminaire ne tient aucun compte de l'engagement très déterminé du narrateur dans la narration. Dix ans après, dans une addition de 1966, Lacan écrit ceci :

« Effet [du signifiant] aussi manifeste à se saisir ici que dans la fiction de la lettre volée.

« Dont l'essence est que la lettre ait pu porter ses effets au-dedans : sur les acteurs du conte, y compris le narrateur, tout autant qu'au-dehors : sur nous, lecteurs, et aussi bien sur son auteur, sans que jamais personne ait eu à se soucier de ce qu'elle voulait dire. Ce qui de tout ce qui s'écrit est le sort ordinaire. » (*Ecrits*, p. 56-57.)

En souscrivant donc jusqu'à un certain point, il faut encore préciser que des effets sur le narrateur le Séminaire ne disait rien, *ni en fait ni en principe*. La structure de l'interprétation l'excluait. Et quant à la nature de ces effets, à la structure de l'engagement du narrateur, le repentir ne dit encore rien, se limitant à l'encadrement opéré par le Séminaire. Quant à prétendre qu'en cette affaire tout s'est passé « sans que personne ait eu à se soucier de ce qu'elle [la lettre] voulait dire », *c'est faux* à plusieurs titre : 1° Tout le monde, comme le rappelle le préfet de police, sait que cette lettre contient, au moins, de quoi mettre « en question l'honneur d'une personne du plus haut rang », ainsi que sa « sécurité » : amarre sémantique massive.

2° Ce savoir est répété par le Séminaire et l'étaie à deux niveaux :

a) Quant au vouloir-dire minimal et actif de cette lettre, il rapporte ou transcrit l'information du préfet de police : « Mais ceci ne nous dit rien du message qu'elle véhicule.

« Lettre d'amour ou lettre de conspiration, lettre délatrice ou lettre d'instruction, lettre sommatoire ou lettre de détresse, nous n'en pouvons retenir qu'une chose, c'est que la Reine ne saurait la porter à la connaissance de son seigneur et maître. » (*Ecrits*, p. 27.) Cela nous dit l'essentiel du message qu'elle véhicule : les variations ci-dessus proposées ne sont pas indifférentes, même si elles visent à nous le faire croire. Dans toutes les hypothèses envisagées, il faut que le message de la lettre (non seulement son être-envoyé, son émission, mais le contenu de ce qui s'y émet) implique la trahison d'un pacte, d'une « foi jurée ». Il n'était pas interdit à quiconque d'envoyer quelque lettre que ce soit à la Reine, ni à celle-ci d'en recevoir. Le Séminaire se contredit quand, à quelques lignes d'intervalle, il radicalise la logique du signifiant et de son lieu littéral en prétendant neutraliser le « message », puis arraisonne ou ancre cette logique dans son sens ou sa vérité symbolique : « Il reste que cette

désirs et du capital, des signifiants et des lettres avant et par-delà les deux « triangles », « primitif » et secondaire, la fission en chaîne des positions depuis celle de Dupin qui, comme *tous* les personnages, dans et hors narration, occupe successivement *toutes* les places, voilà qui fait de la logique triangulaire une pièce très limitée dans la pièce. Et si la relation duelle entre deux doubles (ce que Lacan réduirait à de l'imaginaire) comprend et enveloppe tout l'espace dit du symbolique, le déborde et le feinte, l'abîme et désorganise sans cesse, l'opposition de l'imaginaire et du symbolique, sa hiérarchie implicite surtout, paraît très limitée dans sa pertinence : en tout cas si on la mesure à la carrure d'une telle scène d'écriture.

On a vu que *tous* les personnages de *La Lettre volée*, ceux du « drame réel » en particulier, Dupin compris, occupaient successivement et structurellement *toutes* les positions, celle du roi-mort-aveugle (celle du préfet de police du même coup), après celle de la Reine puis du ministre. Chaque position s'identifie à l'autre et se divise, même celle du mort et d'un quatrième supplémentaire. La distinction des trois regards proposée par le Séminaire pour déterminer le trajet propre de la circulation en est donc compromise. Et surtout l'ouverture (duplice et identificatoire) écartée sur le côté, vers le narrateur (narrant-narré), ne fait revenir une lettre que pour en égarer une autre.

Et les phénomènes du double, donc de *Unheimlichkeit*, n'appartiennent pas seulement au « contexte » trilogique de *La Lettre volée*. La question se pose en effet, entre le narrateur et Dupin, de savoir si le ministre est lui-même ou son

lettre est le symbole d'un pacte. » Contrairement à ce que dit le Séminaire (proposition énorme, par l'aveuglement qu'elle pourrait induire, mais indispensable à la démonstration), il faut bien que tout le monde « ait eu à se soucier de ce qu'elle [la lettre] voulait dire ». L'ignorance ou l'indifférence à ce sujet reste minime et de détail. Tout le monde le sait, tout le monde s'en préoccupe, à commencer par l'auteur du Séminaire. Et si elle n'avait pas de vouloir-dire très déterminé, personne ne redouterait à ce point de s'en faire refiler une autre, ce qui arrive à la Reine, puis au ministre. Au moins. Tous s'assurent, depuis le ministre, jusqu'à Lacan, en passant par Dupin, qu'il s'agit bien de la lettre qui dit bien ce qu'elle dit : la trahison du pacte, et ce qu'elle dit, « le symbole du pacte ». Il n'y aurait pas autrement de lettre « abandonnée » : soit par le ministre d'abord, par Dupin ensuite, par Lacan enfin. Tous vérifient le contenu de la lettre, de la « bonne », tous font comme le préfet de police qui, au moment où, en échange d'une rétribution, il reprend la lettre des mains de Dupin, en contrôle la teneur : « Notre fonctionnaire l'agrippa dans une parfaite agonie de joie, l'ouvrit

frère (« ils sont deux frères », « ils se sont fait tous deux une réputation » ; où ? « dans les lettres »). Dupin assure que le ministre est à la fois « poète et mathématicien ». Les deux frères presque indiscernables en lui. Rivalisant en lui, l'un jouant et déjouant l'autre. « Vous vous trompez, dit Dupin ; je le connais fort bien ; il est les deux (*he is both*). Comme poète *et* mathématicien, il raisonnait bien (*he would reason well*) ; comme simple mathématicien, il n'aurait pas pu raisonner du tout, et se serait ainsi mis à la merci du préfet. »

Mais au ministre qui « connaît fort bien mon écriture », Dupin fait un coup signé de frère ou de confrère, jumeau ou cadet ou aîné (Atrée/Thyeste). Cette identification rivale et duplice des frères, loin d'entrer dans l'espace symbolique du triangle familial (le premier, le second ou le suivant), l'emporte sans fin dans un labyrinthe de doubles sans originaux, de *fac-similés* sans lettre authentique et indivisible, de contrefaçons sans façon, imprimant à la lettre volée une indirection incorrigible.

Le texte intitulé « La Lettre volée » (s')imprime (dans) ces effets d'indirection. Je n'en ai indiqué que les plus voyants pour commencer à en déverrouiller la lecture : le jeu des doubles, la divisibilité sans terme, les renvois textuels de *fac simile* en *fac-simile*, l'encadrement des cadres, la supplémentarité interminable des guillemets, l'insertion de *la Lettre volée* dans une lettre volée commençant avant elle, à travers les récits de récits du *Double Assassinat*, les coupures de journaux du *Mystère de Marie Roget* (*a sequel to « The murders in the rue Morgue »*). La mise en abîme du titre surtout : *La Lettre volée*, c'est le texte, le texte dans un texte (la lettre volée comme trilogie). Le titre est le titre du texte, il nomme le texte, il se nomme et s'inclut donc en feignant de nommer un objet décrit dans le texte. *La Lettre volée* opère comme un texte qui se dérobe à toute destination assignable et produit, induit plutôt en se déduisant, cet inassignable au moment précis où il narre l'arrivée d'une

d'une main tremblante, jeta un coup d'œil sur son contenu (*cast a rapid glance at its contents*), puis, attrapant précipitamment la porte, se rua sans plus de cérémonie hors de la chambre... » L'échange du chèque et de la lettre se passe au-dessus d'une « escritoire » (en français dans le texte) où Dupin serrait le document.

b) Quant à la loi du vouloir-dire de la lettre volée dans sa généralité exemplaire : ce sont, encore une fois, les derniers mots du Séminaire. (« C'est ainsi que ce que veut dire « la lettre volée », voire « en souffrance », c'est qu'une lettre arrive toujours à destination. »)

lettre. Il feint de vouloir-dire et de laisser penser qu'« une lettre arrive toujours à destination », authentique, intacte et indivise, au moment et au lieu où la feinte, écrite avant la lettre, s'écarte d'elle-même. Pour faire de côté un saut de plus.

Qui signe ? Dupin veut absolument signer. Et de fait le narrateur, après l'avoir fait ou laissé parler, lui laisse le dernier mot[30], le dernier mot de la dernière des trois nouvelles. Semble-t-il. Je ne le remarque pas pour mettre à son tour le narrateur, encore moins l'auteur, en position d'analyste qui sait se taire. Peut-être n'y a-t-il pas ici, mesuré à la carrure de cette scène d'écriture, d'enclos possible pour une situation analytique. Peut-être n'y a-t-il pas d'analyste ici possible, du moins dans la situation de la psychanalyse en X... Seulement quatre rois, donc quatre reines, quatre préfets de police, quatre ministres, quatre analystes-Dupin, quatre narrateurs, quatre lecteurs, quatre rois, etc., tous plus lucides et plus niais les uns que les autres, plus puissants et plus démunis.

Donc Dupin veut signer, oui, sans doute, le dernier mot du dernier message de la lettre volée. D'abord en ne pouvant s'empêcher de laisser son seing propre — le sceau du moins auquel il faudra l'identifier — sous le *facsimilé* qu'il laisse au ministre. Il a peur du *fac-simile* et, tenant à sa vengeance très confraternelle, il veut absolument que le ministre sache d'où ça vient. Aussi limite-t-il le *fac-simile*, la contrefaçon, au dehors de la lettre. Le dedans est authentique et proprement identifiable. En effet : au moment où

30. On peut même considérer qu'il est le seul à « parler » dans la nouvelle. Il tient le discours dominant, avec une forfanterie bavarde et didactique, magistrale en vérité, dispensant les directives, pointant les directions, redressant le tort, administrant des leçons à tout le monde. Il passe son temps et celui des autres à infliger des corrections et à rappeler des règles. Il se poste et s'adresse. Seule l'adresse compte, et la bonne, l'authentique. Qui revient, selon la loi, à qui de droit. Grâce à l'homme de loi, guide et recteur du droit chemin. Toute *la Lettre volée* est écrite pour qu'il la ramène finalement en faisant un cours. Et comme il se montre plus malin que les autres, la lettre lui joue un tour de plus au moment où il en reconnaît le lieu et la véritable destination. Elle lui échappe et le leurre (littérature côté cour) au moment où, le verbe haut, il s'entend dire qu'il leurre en expliquant le leurre, au moment où il rend le coup et la lettre. Il opine sans le savoir à toutes les demandes, double, c'est-à-dire remplace le ministre et la police, et s'il n'y en avait qu'une, hypothèse en congé, ce serait la plus belle dupe de l'« histoire ». Reste à savoir — quoi de la belle. Il-l'adresse-la-Reine-l'adresse-la-dupe.

le fou (qui est un faux fou payé par lui : *the pretended lunatic was a man in my own pay*) distrait tout le monde de sa « *frantic behavior* », que fait Dupin ? Il ajoute une note. Il place la fausse lettre, c'est-à-dire celle qui l'intéresse, *la vraie,* qui n'est un *ezsatz que pour les dehors.* S'il y avait un homme de la vérité dans tout cela, un amateur d'authentique, Dupin en serait bien le modèle : « En même temps, j'allai droit au porte-cartes, je pris la lettre, je la mis dans ma poche, et je la remplaçai par une autre, une espèce de *fac-similé* (quant à l'extérieur, *so far as regards externals*), que j'avais soigneusement préparé chez moi, — en contrefaisant le chiffre de D... (*imitating the D — cipher*) à l'aide d'un sceau de mie de pain. »

Ainsi D. devra-t-il déchiffrer, à l'intérieur, ce que le déchiffreur aura voulu dire et d'où et pourquoi il a déchiffré, en vue de quoi, au nom de qui et de quoi. Le sigle — c'est le même, D, pour le ministre et pour Dupin — est un *fac-similé* à l'extérieur, *mais un propre au dedans.*

Mais quel est ce propre au-dedans ? Cette signature ? Ce « dernier mot » d'une guerre doublement confraternelle ?

Encore, une citation par laquelle le signataire est dessaisi quoi qu'il en ait : « ... j'ai copié tout au beau milieu de la page blanche ces mots :

. . . . . *Un dessein si funeste,*
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

Jeu de guillemets. Dans la traduction française, pas de guillemets, le texte de Crébillon en petits caractères. La phrase qui suit (« vous trouverez cela dans l'*Atrée* de Crébillon », *They are to be found in Crébillon's Atrée*) peut aussi bien être attribuée à l'auteur de *la Lettre volée,* au narrateur, à l'auteur de la lettre rendue (Dupin). Mais l'édition américaine[31] dont je dispose ne laisse plus ce doute :

« " ... He is well acquainted with my MS., and I just copied into the middle of the blank sheet the words —

31. Dans la première publication de ce texte, on pouvait lire la remarque suivante au sujet des guillemets : « Elle est pourtant fautive de se présenter ainsi et à laisser des guillemets intérieurs, dits " anglais ", suspendus. » J'avais tort : les derniers guillemets signalent la fin du discours de Dupin, ce qui m'importait, et il n'y a aucune faute dans l'édition à laquelle je me réfère. La suppression de cette phrase (sans conséquence) est la seule modification de cet essai depuis sa première publication.

— Un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

They are to be found in Crébillon's ' Atrée ' ". »

Il est donc clair que cette dernière phrase est de Dupin, de Dupin disant au ministre : je soussigné Dupin, vous informe du sort de la lettre, de ce qu'elle veut dire, de ce en vue de quoi je vous en soustrais une pour la rendre à sa destinataire et pourquoi je la remplace par celle-ci, souvenez-vous.

Mais ce dernier mot, outre les guillemets invisibles qui bordent toute la nouvelle, Dupin est obligé de le citer entre guillemets, de raconter sa signature : voilà ce que je lui ai écrit et comment j'ai signé. Qu'est-ce qu'une signature entre guillemets ? Puis, à l'intérieur de ces guillemets, le seing lui-même est une citation entre guillemets. Ce reste est encore de la littérature.

Deux fois sur trois, l'auteur du Séminaire aura forcé le *dessein* en *destin,* rendant peut-être ainsi un vouloir-dire à sa destination : exprès, sans doute, rien ne permet en tout cas d'en exclure quelque part le dessein. (Cette chute se dédie d'elle-même à l'abbé D. Coppieters de Gibson. A qui la chose en vérité — altération venant à soustraire une lettre, à en substituer une autre, pour accomplir son destin en cours de route — n'avait pas échappé.)

« Quoi qu'il en soit, le ministre, quand il voudra en faire usage, pourra y lire ces mots tracés pour qu'il y reconnaisse la main de Dupin :

... Un dessein si funeste
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste

que Dupin nous indique provenir de l'*Atrée* de Crébillon » (p. 14). Puis, après un laps : « Le lieu commun de la citation convient à l'oracle que cette face porte en sa grimace, et aussi qu'il soit emprunté à la tragédie :

... Un destin si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste » (p. 40).

enfin (*Points,* p. 8) : « ... et j'ajoute (p. 52) que le chant dont ce Lecoq voudrait, en le poulet qu'il lui destine, faire son réveil (" un destin si funeste... "), il n'a aucune chance de l'entendre. »

DU TOUT

Première publication in *Confrontation*, 1, 1978 ; elle fut précédée de cette note de la rédaction :

« Le 21 novembre 1977, une séance de « Confrontation » avec Jacques Derrida fut organisée autour de *Glas* (Galilée, 1974) et d'autres textes en rapport thématique avec la théorie, le mouvement ou l'institution psychanalytiques, notamment *Freud et la scène de l'écriture* (in *L'Ecriture et la différence*, 1967), *Le Facteur de la vérité* (in *Poétique 21*, 1975), *Fors* (in *Le Verbier de l'homme aux loups*, de Nicolas Abraham et Maria Torok, 1976), *Eperons* (1972-1978). En réponse aux questions initiales de René Major, Jacques Derrida avança quelques propositions introductives. Nous les reproduisons ici dans la littéralité de leur enregistrement. Le titre seul fait exception à cette règle. »

René MAJOR. — Jacques Derrida, je voudrais tout d'abord vous faire part du profond malaise que j'ai éprouvé à la lecture de *Glas*. Pour employer la figure que me suggère un mot proche de *glas,* mais celui-là féminin, le mot *glène,* et dans sa double acception, je dirais que vous faites subir au Savoir et au Corps (le vôtre, le mien) un traitement qui les font se ployer sur eux-mêmes, se lover et s'emboîter dans une cavité où ils se broient, se morcellent, se disloquent. Pris dans un « dessein si funeste », on n'en sort pas, si jamais on en sort, intact.

Je ne suis pas seul à avoir ressenti un tel malaise. De la plume d'un critique, j'ai pu lire : « Ce livre est détestable, d'une vulgarité immense, un livre diabolique. » Mais ce critique ajoute, il est vrai, que « venant de celui qui est sans doute le plus fort esprit de la pensée française contemporaine » — et je dirai, pour ma part, le mieux armé et le mieux désarmé — (ce livre) « nous montre au moins à quelle hauteur se placent aujourd'hui les vrais défis ».

Pour qui sonne le glas du SA, du savoir absolu, et qui n'est pas sans savoir que le pouvoir de la lettre qui se dérobe vient de la place jusque-là vacante qu'elle occupe – dans la nouvelle d'Edgar Poe, cette place se situe entre les jambages de la cheminée —, une question ne peut pas ne s'être point posée. Vous en témoignez, d'ailleurs, dans votre commentaire du *Séminaire sur la lettre volée,* c'est-à-dire dans *Le Facteur de la vérité,* en interrogeant *analytiquement* ce qui a pu faire que deux fois sur trois l'auteur

du Séminaire écrive « destin » à la place de « dessein » dans la citation de Crébillon (... Un dessein si funeste, s'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste). Que dans cet écart, qui veut mettre la croix du destin (T) sur le SE ou le ES (le ÇA) du dessein, s'engouffre un « reste à savoir », c'est bien ce qui fut laissé en suspens lors de notre dernière Confrontation avec François Roustang.

Cette question, donc, posée et retenue — vous la retenez et elle vous retient — s'entend comme une déconstruction d'un autre SA, le savoir analytique, et des bornes ou confins du champ psychanalytique. Je me demande même s'il subsiste pour vous un dedans et un dehors du lieu où ce savoir s'enrobe, lieu qu'il est convenu d'appeler la Situation Analytique.

Jacques DERRIDA. — Je devrais essayer de répondre ou peut-être d'enchaîner.

Mais vous dirai-je que je me sens bien désarmé. Ce soir je suis venu aussi désarmé qu'il est *possible*. Et désemparé. Je n'ai pas voulu préparer cette séance, je n'ai pas voulu m'y préparer. Aussi délibérément qu'il est possible, j'ai choisi — ce qui ne m'est je crois jamais arrivé auparavant — de m'exposer au cours d'un débat, il faut dire aussi d'un show, sans aucune anticipation défensive ou offensive (ce qui revient toujours un peu au même). En tout cas avec aussi peu d'anticipation qu'il est *possible*. J'ai pensé que si quelque chose devait se passer ce soir, en toute hypothèse, l'événement serait à cette condition, à savoir que je vienne sans préparation, parure ni parade, aussi démuni que *possible*, et si c'est possible.

Je ne dirai pas « les mains dans les poches ». Qui pourrais-je espérer convaincre ou rassurer, dans un tel saloon, en annonçant si haut que je suis venu les mains dans les poches ?

C'est au programme de ce soir, soit dit au passage : dans *Glas* et dans *Fors*, justement, j'ai rappelé tout ce qu'on pouvait mettre dans sa poche, et sous la main, depuis la boîte d'allumettes jusqu'à son propre cercueil en forme de boîte d'allumettes. Ce cercueil n'est pas l'arme la moins redoutable.

Ni la moins faste dans un tel festin.

Donc je ne suis pas venu — si, du moins, je suis venu les mains dans les poches en ce saloon surchargé de toute sorte de bandes plus ou moins fastes, plus ou moins prêtes à la détente, qui guettent du coin de l'œil depuis leur comptoir. Certaines font semblant de jouer au poker, tranquillement, dans un coin. Elles feignent de faire semblant : je suis sûr qu'en ce moment même toute sorte de parties se jouent *à l'intérieur* de chaque bande, et non moins féroces que d'une bande à l'autre. Et puisque vous m'interrogez, René Major, sur *Glas*, vous savez que c'est là un livre, entre autres choses et à dessein, sur bandes, en bandes, le mot « bande » (nom ou verbe) et la chose, en tous sens, genres et quantités.

Donc je suis venu, si, du moins, je suis venu, en me disant : il ne se passera quelque chose ce soir qu'à la condition de ton désarmement.

Mais vous pourriez me soupçonner d'en rajouter avec ce langage agonistique : il se dit désarmé pour désarmer, machine bien connue. Certes. J'ajoute donc aussitôt : je ne suis pas venu, je ne l'ai pas voulu, je ne le veux pas encore, je ne suis pas venu nu.

Je ne suis pas venu nu, pas venu sans rien.

Je suis venu accompagné d'une petite — comment dire, une petite phrase, si c'en est une, une seule, toute petite.

Encore, cette petite phrase, ne suis-je pas sûr de l'assumer. Rien ne garantit encore que je la prenne à mon compte.

Disons que je la prononcerai, cette petite phrase, entre guillemets, comme si l'invisible ici pouvait prendre une lecture en compte. Je la prononcerai, disons, entre guillemets, bien que je l'aie formée moi-même ou qu'elle se soit formée comme en moi à la suite d'une autre petite phrase entendue à la fin de la séance précédente, la seule des séances de « Confrontation » auxquelles j'aie assisté en dehors de celle qui nous rassembla il y a plus de deux ans autour de mes amis Nicolas Abraham et Maria Torok.

Disons que je tiendrai cette petite phrase entre des guillemets bien que je l'aie formée moi-même ou qu'elle se soit induite en moi après la séance précédente et le propos allusif de telle amie analyste.

Ce propos a dû se trouver immédiatement branché en moi sur un système d'anticipations, d'intérêts, d'hypothèses, sur le travail de toute une logique qui depuis s'est formalisé de la façon la plus économique, la plus elliptique aussi, dans la petite phrase suivante que, encore une fois, je n'assume pas. Je la cite. Les théoriciens des *speech acts* diraient que je la *mentionne* plutôt que je ne l'*utilise,* à supposer qu'une telle distinction soit recevable dans cet état par des oreilles d'analystes. J'y ai fait quelques objections dans un texte un peu polémique et paru aux Etats-Unis sous le titre *Limited inc.*

Voici donc cette petite phrase, elle est faite pour vous décevoir, je la dis lentement, sans aucune ponctuation pour le moment — sa ponctuation est en fait mobile, multiple, essentiellement labile — je la lis donc sans aucune ponctuation pour le moment comme s'il y avait un trait d'égale longueur entre chaque mot, voici :

CE-N'EST-PAS-DU-TOUT-UNE-TRANCHE.

Voilà.

Je ne sais pas encore — le saurai-je un jour ? — si j'ai bien fait de venir ici ce soir.

Je suis sans doute venu, si je suis venu, parce que — ça a dû être plus fort que moi.

Non pas que ça ait dû, simplement, être plus fort que moi, mais parce que j'ai dû être fasciné, irrésistiblement happé, harponné par quelque chose qui se donnait comme plus-fort-que-moi.

Si c'est plus fort que moi, faut que j'aille voir ce que c'est, c'est tout ce qui m'intéresse. « Plus fort que moi »,

c'est une locution qui me harcèle, elle s'impose indiscrètement à moi depuis que je me demande, au moins depuis la dernière séance, si j'ai bien fait d'accepter de venir ici.

En général, jusqu'ici, jusqu'à ce soir, j'ai assez bien déjoué les sollicitations ou les tentations du « spectacle », les ingénuités ou les effets politiques des codes scéniques qui sont aujourd'hui disponibles, les chaînes, les studios et les plateaux offerts aux intellectuels de notre temps qui croient pouvoir en disposer.

Cette fois, apparemment, ça a été plus fort que moi. Mais je dois vous le dire maintenant : jusqu'au dernier moment, tout à l'heure au café du coin, je me suis demandé si je viendrais (ça aussi c'est la première fois que ça m'arrive, pensez-en ce que vous voudrez), je me suis demandé si je ne vous ferais pas, comme on dit, « faux-bond ».

Certains qui sont ici savent que je me suis beaucoup intéressé, dans un échange récemment publié, au « faux-bond », au mot, à tous les mots engagés dans cette locution intraduisible, et à cette « chose » étrange qu'est un faux-bond, si du moins il y en a.

Bien que je ne sois, comme chacun sait et selon les critères canoniques en vigueur dans vos quatre groupes à responsabilité limitée, ni analyste ni analysant, je suis sûr que « faux-bond » est un mot, et une chose, qui doit vous intéresser.

Entre les mille et un faux-bonds qu'on pourrait citer en exemple, il y a celui qu'un analyste fait à son propre groupe » en allant faire une « tranche » dans un autre groupe. Et je gage que ce que j'appellerai l'*effet « confrontation »* a un rapport essentiel avec tous les faux-bonds, et avec ce faux-bond là en forme de tranche, transférant ou trancheférant d'un groupe à l'autre.

Je suis même tenté de croire, dans l'état actuel et sans doute bien limité de mon information, que ce problème de la tranche, et plus précisément de celle que vous pouvez aller faire dans un autre groupe, ce problème dont il n'est pas sûr qu'il reconduise à celui de l'analyse interminée ou

interminable bien qu'il le mette peut-être à vif, ce problème reste frappé d'un interdit, théorique et pratique, comme on dit. D'un interdit et d'un entredit qui organise peut-être tout le network suburbain de la psychanalyse dans vos sociétés. C'est ce qui se passe mais dont on ne doit pas parler, ou dont on peut parler sans en faire un problème « critique ». Et j'essaierai de dire tout à l'heure, si on me laisse la parole, pourquoi l'*effet « confrontation »* a un rapport essentiel avec une certaine levée — ce soir peut-être —, seulement l'entrevue, comme toujours, d'un tel interdit.

Donc j'ai failli vous faire faux-bond. Supposons, ce n'est encore qu'une hypothèse, que je sois là et que je *n'*aie *pas* fait faux-bond. Pourquoi ne l'aurai-je pas fait ?

Je n'ai pas voulu en abuser, ce qui revient peut-être à dire que je n'en ai pas eu la force, mais la force de quoi ? Là, si vous m'aviez attendu et si cette place était restée vide pendant je ne sais combien de temps, dix minutes dira telle bande, quarante-cinq à cinquante dira telle autre, alors là, si vous m'aviez attendu, je suis sûr que quelque chose se serait passé.

De moi, de vous à moi, il y aurait eu de l'événement, inévitablement. Et des deux côtés. Je n'ai pas eu la force d'en abuser, de cette étrange facilité. C'est pourquoi j'ai dit que ça aura été plus fort que moi.

Et puis j'ai été pris au piège, au piège de tous les pièges, désirer assister encore à son propre faux-bond : se faire faux-bond à soi-même et sonner son propre glas. Ça rate à tous les coups, et quelle que soit la chance.

A moins, à moins que le faux-bond ait encore toutes ses chances, ce soir. Je crois que cette hypothèse est encore ouverte, je la crois intacte.

René MAJOR. — Le faux-bond possible, et probable, auquel s'oppose ce qui est plus fort que vous — et qui vient donc d'*ailleurs* — n'est-il pas lié à quelque chose d'inévitable et à sa mise à nu qu'implique votre venue à Confrontation ? Ça, ça ne fait pas un pli, mais des plis,

et ce qui est désarmant, c'est que ça, c'est plus fort que nous.

Jacques DERRIDA. — Si ce qui a été plus fort que moi a été plus fort que moi, c'est au moment où j'ai pu me dire : les psychanalystes doivent se dire la même chose, les psychanalystes n'ont pas pu éviter de m'inviter dans ce lieu jusqu'à ce soir réservé au dedans, au prétendu dedans de l'enclos analytique auquel je suis censé être étranger — ni analyste ni analysant selon les critères en vigueur dans le code qui fait le consensus minimal de leurs quatre groupes recensés.

Et cela, donc, pour la première fois. Qu'est-ce qu'une première fois dans ce cas ?

Je ne forme pas à moi tout seul, selon certaines apparences réglées, un groupe 5 ou un groupe 0. Il a donc dû se passer quelque chose, selon l'effet d'un programme au travail, disons depuis une dizaine d'années, pour qu'une entité en formation, et qui s'intitule ou s'appelle à l'existence du nom de *Confrontation,* ne puisse pas éviter de m'inviter, ne puisse plus m'éviter, et pour que je ne puisse pas éviter moi-même de me rendre à son invitation.

Nous voilà inévitables. Qu'est-ce qui se passe ?

Tout cela laissant encore à supposer que nous ne nous evitions pas encore ce soir, et que le faux-bond n'ait pas lieu malgré tout.

Car nous ne sommes pas assez niais, vous et moi, pour exclure l'hypothèse qu'un tel rendez-vous puisse être justement prémédité selon la plus infaillible des logiques apotropaïques pour que rien ne se passe, pour que l'évitement le plus efficace prenne comme souvent la forme du face-à-face. Vous savez aussi bien que moi, et mieux aujourd'hui que jamais, comme on peut multiplier les signes de l'affairement autour de cela même qu'on veut contourner par mesure de protection. On peut multiplier fébrilement les actes de présence pour mieux se dissimuler ou pour ne pas se rencontrer sur le même trottoir. On peut, au sujet de sombres affaires d'exclusion ou d'extradition, publier com-

pulsivement de volumineux dossiers, des organigrammes juridico-policiers, des correspondances formelles et prétendument exhaustives, pour bien tourner autour de ce dont il s'agit (je pense à l'extradition récente de Croissant), pour tourner ce qui s'agit alors, qu'on a toujours évité, et dont le dossier « officiel » enfin publié perpétue, archive et consolide l'évitement. Celui-ci laisse alors dans l'archive les bords d'une crypte. Il faudrait savoir la traiter depuis cette logique de l'évitement.

Changeons d'exemple. Pour en prendre un qui m'intéresse davantage présentement : qui nous prouve que nous ne soyons pas réunis ce soir, et sur rendez-vous, pour être plus sûrs de nous éviter ? ou d'éviter par exemple les textes inscrits au programme de la séance, de faire comme si on les avait lus parce qu'on aura tenu leur auteur présumé en personne sous son regard pendant deux heures ou parce qu'on en aura parlé, desdits textes, aussi spectaculairement ? Or ce sont là des textes dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils ne sont pas faits pour ça, pour qu'on en parle, et comme ça.

Mais ce qui déjoue toutes les polices de l'évitement, c'est, si je puis dire, l'évitement lui-même. Il y a par exemple ce qu'on appelle des « publications » : on peut ne pas les connaître, c'est toujours possible dans un contexte donné ; mais on peut s'arranger, dans un certain milieu, pour éviter de savoir qu'elles existent ; on peut aussi, en connaissant l'existence, éviter de les lire ; on peut lire en évitant de « comprendre » ; on peut, comprenant, éviter de s'en affecter ou de s'en servir ; on peut aussi, s'en servant, éviter de s'y référer ; mais on peut encore, en s'y référant, les enfermer, les contenir, les exclure, donc les éviter mieux que jamais, etc. Mais que penser de ce qu'on ne peut pas éviter d'éviter, de l'inévitable évitement sous toutes les formes — du rejet, de la forclusion, de la dénégation, de l'incorporation et même de l'assimilation introjective et idéalisatrice de l'autre à la limite de l'incorporation — ?

De façon un peu algébrique et elliptique, je pourrais dire que c'est ce programme qui m'intéresse et qui se calcule, jusqu'à un certain point, dans *Glas*. Il se calcule avec tous les programmes de rejet, de vomissement dégueulant au-

dehors ou au-dedans, avec toutes les forces d'évitement actives dans un « champ de production » (pour emprunter ce code, ce n'est pas le mien), avec toutes les conditions d'irrecevabilité, d'illégitimité, avec le plus grand nombre possible qui soit en tout cas, par exemple selon *Glas* et pour moi, payable.

Il ne s'agit pas de ne pas être reçu pour ne pas être reçu (encore que là je ne sois sûr de rien et j'aime aller (écrire) au point où le plus grand calcul se perd) mais pour faire apparaître (dégorger) ce qui soude entre elles toutes les forces d'exclusion ou de non-réception : il y a un pacte fondamental entre toutes les forces apparemment antagonistes qui composent l'unité d'un champ politico-culturel, d'un champ en général ; et il scelle ce qu'elles s'entendent à exclure.

Or parmi ces forces on trouve un certain état de l'appareil psychanalytique, de ce qui fait alliage entre son appareil théorique, sa pragmatique institutionnelle, et d'autres appareils.

Alors quel rapport aurait tout ça avec *Confrontation* ? Et avec le « Ce n'est pas du tout une tranche » ? Qu'est-ce qui aurait été plus fort que nous ?

L'effet « confrontation » : il porte, cet effet, un titre admirable, admirablement choisi. Il ne pouvait pas y en avoir de pire, donc de meilleur, pour dire par antiphrase ce qui s'agit ici. C'est la définition de l'antiphrase : une contre-vérité en un mot. *Confrontation* dit par antiphrase ce qui ne saurait avoir lieu ni ici, ni je suppose en analyse, à savoir le frontal face-à-face, l'affrontement colloquant. La structure de ce titre répond à un type classique, le titre qui ne présente pas la chose ou l'acte mais qui annonce qu'on va en traiter : de la confrontation. « *Confrontation* » non pas pour donner lieu à des confrontations, pour les organiser ou les présenter, mais pour traiter de façon oblique, baissée, détournée, profilée, du leurre ou de l'impossibilité qui ont nom « confrontation ». « Confrontation » est ici notre objet plutôt que la scène ou l'événement qui nous occupent.

L'effet « confrontation » a donc affaire avec les fins et les confins de la psychanalyse, les fins et les confins impossibles de la psychanalyse.

Laissons de côté pour l'instant le fait que ce soir quelqu'un venu du prétendu dehors de votre institution y ait été invité (ou évité, comme on pourra, disons pour l'instant *inévité*). Laissons de côté le fait que l'inévité en question soit quelqu'un qui ne se montre pas souvent, une sorte de bête qui ne sort de son trou qu'au moment où elle entend ou sent venir à elle les vibrations de murs lézardés, de cloisons qui s'effondrent, d'étayages qui tremblent, d'étanchéités menacées, etc., bref les signes de ce que j'ai appelé naguère une déconstruction ; et la déconstruction, j'ai dû souvent y insister, n'est pas une affaire discursive ou théorique mais pratico-politique et elle se produit toujours dans des structures dites (un peu vite et sommairement) institutionnelles. Laissons de côté cette bête qui ne sort pas de son trou pour arranger les choses.

L'*effet « confrontation »* tient à la déconstruction de l'institution dite psychanalytique. Il se signale — c'est même là sa caractéristique la plus manifeste — par le fait que la cloison des allégeances aux quatre groupes français n'y fait plus, plus tout à fait, la loi. Ce n'est plus du tout étanche, étanche et sans air, comme auparavant.

Or — et c'est pourquoi je parle de l'*effet « confrontation »*, sans rien ôter à ce qui est dû à l'extraordinaire initiative de ses fondateurs, à ceux qui ont si lucidement fait de cet « effet » leur cause — avant même de se produire sur la scène publique en effets de surface, de discours et de spectacles, l'effet « confrontation » ne déverrouille pas en produisant des transparences. Il est *déjà* l'effet de mouvements de déstructuration et de restructuration qui sont *déjà* à l'œuvre entre les groupes et à l'intérieur de chaque groupe. Je le suppose, bien sûr, mais le fait qu'on en ait des indices « à l'extérieur », voilà qui paraît très significatif de cette nouvelle distribution des frontières, des confins, des intérêts comme des rapports entre ledit dehors et ledit dedans.

Or ce que, sans en faire un concept ou un problème, vous nommez la « tranche », je me demande si cela ne décide pas de la perspective la plus pertinente à l'*effet « confrontation »*.

Je suppose, sans la moindre information assurée, n'en doutez pas, qu'on fait, qu'on peut faire des « tranches »

d'un groupe à l'autre. Appelons cela une hypothèse d'école et voyons ce qui peut s'ensuivre.

Qu'est-ce qu'une tranche ?

Est-ce que c'est — une tranche ?

Peut-être que ça n'est pas du tout. Pas du tout du tout.

D'abord une tranche d'analyse, quoi que son nom veuille indiquer, ce n'est pas un processus partiel. Ce n'est pas la partie d'un tout. Ce n'est pas une tranche du tout, ce n'est pas du tout une tranche. Un nouveau processus transférentiel et contre-transférentiel s'y engage à partir d'une limite (analyse incomplète plutôt qu'inachevée, dit Freud dans ce qui reste encore à lire sous le titre de *Die endliche und die unendliche Analyse*). Le concept de tranche ne se formerait qu'à la suite de celui de transfert, à moins qu'il ne le rende encore plus problématique, ce qui laisse à penser qu'une théorisation transmissible à ce sujet n'est pas pour demain.

Le nouveau processus s'engage dans de tout autres conditions, je suppose, que lors de la « première » analyse : on a conscience, je suppose, de « choisir » plus délibérément, en connaissance de cause, si c'est possible, et le groupe et l'analyste, dont on peut par exemple faire varier le sexe, je veux dire d'une analyse à l'autre ; on peut aussi quitter un peu son groupe pour aller voir ailleurs, suivant ainsi toute sorte de motivations ; on peut faire tout ça à la fois, etc., et cependant on a des analysants.

Et la fin d'une tranche n'est pas la fin du tout de l'analyse.

Bon, je ne retiens pour l'instant que cette possibilité d'aller faire une tranche — qui n'est pas du tout — dans un autre groupe, cette possibilité d'aller faire cette tranche qui, n'étant ni une partie ni un tout, n'est pas, n'est pas du tout (ni une partie du tout ni du tout un tout), je ne retiens donc que la possibilité d'aller faire cette inquiétante tranche dans un autre des groupes.

Eh bien, je prétends que l'*effet « confrontation »* a un rapport essentiel avec cette possibilité et probablement, pure

hypothèse de ma part, avec une perméabilité croissante, depuis quelques années, d'un tel tranche-fert.

Or qu'est-ce qu'un « groupe », chez vous ?

Ce n'est pas non plus la partie d'un tout.

Il n'y a pas en France une institution analytique coupée en quatre tranches qu'il suffirait d'ajointer pour compléter un tout et recomposer l'unité harmonieuse d'une communauté. Si c'était du gâteau, ce ne serait pas un *quatre-quarts*.

Chaque groupe — cette implication s'inscrit dans sa structure juridique et dans son projet constituant — prétend former la seule institution analytique authentique, la seule à détenir légitimement l'héritage freudien, à le développer authentiquement dans sa pratique, sa didactique, ses modes de formation et de reproduction.

Cela implique que, en droit du moins, les trois + n autres groupes soient pour chaque groupe, et il faut assumer cette conséquence, LE dehors de LA psychanalyse quand elle se réfère à elle-même et s'appelle de ce nom.

Conséquence : aller faire une tranche (qui n'est pas du tout) dans un autre groupe (qui n'est pas du tout), c'est tranche-férer sur du non-analyste, qui peut alors contre-tranche-férer sur de l'analyste. On peut passer toute sorte de compromis factuels avec cette conséquence juridique, on peut la traiter empiriquement de la façon la plus vague ou la plus floue, la plus inconséquente aussi, mais sa rigueur juridique est intraitable.

Ce tranche-fert minimal peut s'augmenter ou se multiplier en abyme : imaginez que tel(le) analyste A du groupe A' fasse une tranche chez l'analyste B du groupe B' qui de son côté n'aura pas été sans faire plus d'une tranche (tous les cinq ans, recommande Freud) chez C du groupe C' qui a été en analyse avec A^2 du groupe A' et qui y revient régulièrement. Cette situation, j'imagine, peut être infiniment plus compliquée dans ses croisements comme dans la mise en abyme de ses divans et fauteuils, dans ses passages « du fauteuil au divan », pour reprendre le mot magistra-

lement calculé par René Major la dernière fois, et dans tout ce qui fait qu'une tranche, chaque fois, mord sur l'autre, selon la ponctuation du mobile « ce n'est pas du tout une tranche », voilà ce qui m'intéresse.

Dès lors, si une tranche ne mord pas du tout mais mord sur une tranche déjà, ce sont les limites ou les bords du psychanalytique qui se trouvent marqués, pratiquement et dans l'état actuel de l'appareil théorico-pratique, d'indécision.

Car aussi bien, si les confins de l'interminaison ouvrent la tranche sur le « dehors » du psychanalytique (de la théorie, ou de la pratique ou du « mouvement »), mais sur un dehors tel que le tranche-fert, loin d'y être impossible ou interdit, se trouve aujourd'hui suractivé, intensifié, embouteillé, alors les conséquences en sont massives et implacables. Politiques et plus que politiques.

Tout est à redéfinir, le transfert, par exemple, et ladite « situation analytique », c'est-à-dire pas mal d'autres choses.

Et toutes les articulations du psychanalytique à son « dehors » (par exemple ce qu'on appelle sommairement *le* politique, *le* philosophique, *la* littérature, etc.), toutes ces articulations me paraissent devoir être réélaborées à leur point de plus rigoureuse pertinence interne, là où l'interne ne suffit plus, justement, et le pertinent ne touche plus seulement à la limite, à savoir ces inquiétantes tranches qui ne sont pas du tout d'un groupe à l'autre qui n'est pas du tout.

Il faut donc réélaborer, de fond en comble, le concept de tranche-fert.

S'il peut s'opérer, en droit, sur du non-analyste, ou entre non-analystes, qu'est-ce qu'un non-analyste ?

La conséquence, ce n'est plus seulement l'échancrure du milieu psychanalytique sur son dehors. Inversement, si le dedans n'est plus strictement délimitable, le dehors non plus. Plus de dehors.

Et la tranche elle-même ne se laisse plus dominer, déterminer dans son unité selon des critères rigoureusement

intérieurs à la psychanalyse, au sens traditionnel de ce terme, par référence aux règles de la technique analytique. Telle est la conséquence de ce qu'une tranche mord sur l'autre.

Ce n'est pas du tout une tranche, cela veut aussi dire que la multiplicité interne, et la *divisibilité* de la tranche ne laisse pas arrêter sa limite.

René MAJOR. — Si je vous suis, la question de la *tranche* et de sa divisibilité vous permet, au plus près de l'insertion du savoir analytique dans sa pratique, de poursuivre la mise en cause de ce qui se donne dans le *Séminaire sur la lettre volée* comme l'indivisibilité de la lettre et de la matérialité du signifiant. C'est l'argument fondamental du *Facteur de la vérité* que vous êtes en train de déployer. N'est-ce pas cet argument qui vous a fait repérer à dessein ce qu'un *lapsus calami,* toujours agissant, a transformé d'un « dessein si funeste » en un « destin », rendant le destinataire à son implacable destinée ?

Jacques DERRIDA. — Oui. Un mot entre parenthèses, d'abord, sur cette question de la divisibilité. Le motif de la divisibilité est peut-être l'argument de dernier ressort dans *Le Facteur de la vérité,* sur quoi vous m'interrogez. C'est formellement, dans la chaîne des conséquences, ce dont tout dépend. L'affirmation de l'indivisibilité de la lettre (qui ne supporte pas, dit Lacan, « la partition »), autrement dit du lieu et de la matérialité du signifiant, et du phallus comme signifiant des signifiants, cette affirmation de l'indivisibilité, pour décrire le *faktum* de l'idéalisation, n'en est pas moins gratuite et dogmatique même si elle est nécessaire à toute l'architectonique du *Séminaire sur la lettre volée* et à toute la logique du signifiant. C'est un philosophème, un théorème ou un mathème indémontrable, quoiqu'il reste analysable dans son intérêt inanalysé, comme j'ai essayé de le donner à lire dans *Le Facteur de la vérité.* Il y va de conséquences nombreuses et puissantes sur la théorie et la pratique analytiques. Mutatis mutandis, et selon un schéma formel analogue, j'en dirai de même quant à la divisibilité du tranche-fert.

Je ne fermerai pas cette courte parenthèse sans répondre à votre allusion, je veux dire celle qui, enchaînant sur la

séance précédente [F. Roustang], rappelait qu'en 1975 en effet (et même plus tôt, cet essai ayant d'abord été donné en très publique conférence aux Etats-Unis et à Bruxelles) j'avais mentionné, non sans rapport avec l'ensemble de mon propre dessein, le sort que subissait la citation de Crébillon et de Poe dans les différents lieux, voire les différentes éditions du *Séminaire sur la lettre volée*. Tantôt « dessein » — citation fidèle de Crébillon et de Poe citant Crébillon —, tantôt « destin », citation altérante, d'une altération dont *Le Facteur de la vérité* n'a pas dit tout ce que je pense mais qu'en tout cas il s'est bien gardé de qualifier de « coquille » ou de « lapsus », à supposer même, vous allez voir pourquoi je dis ça, qu'une lecture analytique un peu éveillée puisse allègrement se contenter d'une telle distinction, je veux dire entre « coquille » et « lapsus ». Si bien gardé qu'on peut lire ceci, que je me permets de citer, l'ayant sous la main : « Deux fois sur trois, l'auteur du Séminaire aura forcé le *dessein* en *destin*, rendant peut-être ainsi un vouloir-dire à sa destination : exprès sans doute [je laisse entendre cet *exprès* au sens du dessein — conscient ou inconscient — et de la métaphore postale de l'envoi « exprès », de la lettre qu'on se dépêche d'écrire, de la dépêche qu'on se dépêche pour ne pas s'empêcher, de la missive qu'on veut à tout prix et à toute vitesse voir arriver « à destination » — le meilleur moyen, pour cela, c'est de se *l'envoyer*], rien ne permet en tout cas d'en exclure quelque part le dessein. »

Je ne veux pas vous retenir trop longtemps en analysant ici la complication de ce geste, du reste lisible ailleurs, et ce qui le fait communiquer avec toute la logique du *Facteur*. Je passe donc à la suite, puisqu'il s'agit toujours de faire suivre.

Aussitôt après la conférence et la publication du *Facteur de la vérité*, sans que jamais, bien entendu, la moindre référence soit faite à ce que je viens de lire et qui reste, une fois de plus, infailliblement « évité », éditeurs et traducteurs s'avisent de cette altération, et l'énorme mot de « coquille » vient le plus souvent définir la chose.

François Roustang, lui, ignore tout, ou fait comme s'il ignorait tout de la chose : il inscrit tranquillement « destin » en la couverture de son livre, sans s'inquiéter un seul instant,

semble-t-il, ni du fait que ladite « coquille » était en voie de correction, ni du fait que *Le Facteur de la vérité* traitait déjà, dans un style, il est vrai, tout autre, de certains problèmes qu'il venait d'inscrire au sommaire de son ouvrage.

Survient alors l'épisode le plus cocasse. Mais le plus infailliblement programmé, j'en suis sûr.

Cette année en effet paraît, dans l'organigramme illustré de l'un de vos quatre groupes, une lettre ou étude, comme on voudra. Commandée ou recommandée, elle conduit son attaque en direction du livre de Roustang et voici sa chute, que je vous ai apportée, n'excluant pas que nous ayons à en parler ce soir : « Nous resterons simplement sur la *coquille* [je souligne, J. D.] dont la reprise dans le titre fait *lapsus* [je souligne encore, J. D.]. Crébillon et Poe, puis Lacan dans au moins une des deux citations du distique dans les *Ecrits* impriment bien « un *dessein* si funeste » et non « un destin ». Fin de citation.

C'est vraiment, vous en conviendrez, Chicago dans les années 30, ou plutôt le saloon à l'époque du fourgon postal.

Un soi-disant analyste croit savoir, d'un savoir tranquille, ce qu'est une coquille ; et qu'une coquille, surtout celle-ci, n'est qu'une coquille, qu'elle dort paisiblement dans sa coquille, sans risquer de devenir aussi un peu autre chose.

Dans le cas, il faut bien le dire, où elle tombe de la main du maître, une coquille n'est qu'une coquille, et pour qui écoute la voix du maître, il faut appeler une coquille une coquille.

Or voici la trouvaille de génie : ce qui reste coquille deux fois sur trois dans tels *Ecrits* devient « lapsus » chez Roustang qui s'est contenté, un peu vite, il est vrai, de reproduire la coquille princeps, tout le monde, y compris son auteur, tournant autour de ce qu'il ne faut pas lire.

Ce qui m'a peut-être le plus impressionné, c'est encore un autre effet de cette implacable programmation.

Qui est en effet l'auteur qui s'est illustré du petit paragraphe immortel que je viens de vous lire ? Qui a su méta-

morphoser une « coquille » propre à protéger l'un en lapsus où faire tomber l'autre ?

Eh bien c'est expressément, et se dépêchant encore, le facteur lui-même qui, s'imaginant peut-être visé sous son nom par *Le Facteur de la vérité,* se montre prompt, plus ou moins, à réagir. Dans la langue anglaise qui, depuis la nouvelle de Poe, ordonne tous ces trajets non sans y être elle-même surprise, facteur, c'est *mailman.* Une oreille avertie du mot que je viens de prononcer ne traduira pas *homme mâle,* tautologie insistante, ni en toute confusion des langues par *homme qui mêle tout* ou par *courrier qui ment,* à la française, mais bien par *facteur : mailman* est le mot courant pour facteur, c'est un vocable composé, un signifiant divisible, comme dans *air mail,* quand le dépêché se fait presser, ou comme dans *mail box,* la boîte aux lettres où les démonstrations se font parfois attendre. Raison de plus pour penser que, contrairement à ce que conclut le *Séminaire sur la lettre volée,* les lettres peuvent toujours ne pas arriver à destination, et que le courrier, dans toutes les langues, ne dit pas toujours vrai, même le plus sûr.

Je ferme ici cette parenthèse.

Vous m'avez interrogé sur ce qu'on croit connaître sous le nom de texte ou d'écriture et dont le rapport à la psychanalyse n'est plus aujourd'hui très clair ni très dominable.

Je dirai de façon trop économe, et pour brancher ma réponse sur « ce qui n'est pas du tout une tranche », que *Glas,* par exemple, décrit dans tous ses états le *gl* (ce que j'y appelle l'effet + *l*) dans son rapport à une graphique de la stricture, du *double bind* de la double stricture, du tout dans la partie, et du reste qui s'ensuit, impensable dans une *logique,* dans une logique philosophique du reste. C'est une autre pensée du reste qui travaille l'écriture de *Glas* et du reste comme inanalysé. Une tranche qui n'est pas du tout déconcerte l'assurance au sujet de quelque sujet que ce soit. Cela prend par exemple la forme d'une graphique du mors (m.o.r.S) ou du mort (m.o.r.T) qu'on a dans la gueule comme une commande et qu'on ne peut, comme *autre,* ni garder, ni rejeter, ni prendre en soi ni laisser dehors, ni vomir ni assimiler, ni incorporer ni introjecter, ni réaliser

ni idéaliser, etc. Ailleurs, un peu plus tard, j'ai appelé ça le demi-deuil.

Mors veut dire morceau — auquel on mord — et il est dit dans *Glas* que ce livre joue (sur) le morceau qu'on a d'une certaine façon dans la gueule, à travers la gueule ou en travers de la gorge. Il s'agit bien d'une tranche. Et qui mord sur l'autre. La vérité joue un morceau, dit aussi à peu près, quelque part, *le Facteur de la vérité*. On lit aussi dans *Glas* que ce livre s'écrit sur la *transe* (en wallon c'est le glas qu'on sonne) ou sur tranche. *Glas* est donc un faux livre, un faux-bond-livre écrit sur « tranche », sur toutes les opérations opérantes et inopérantes, possibles ou impossibles, du trancher. Quelque part [p. 30] la transe, la limite de la transe revient littéralement à l'impossibilité de trancher entre le plus et le moins, le tout et la partie.

Peut-être pourrait-on dire alors, toujours par économie, que l'effet *gl* ou $+l$ y est branché sur l'effet *tr* (tranche, trait, trace, traction, contraction, contrat, etc.) et ce que j'ai intitulé ailleurs, dans un travail avec Valerio Adami, l'effet $+r$ (par exemple *fr* dans le *Front Benjamin*).

Alors. Dans l'hypothèse où l'on pourrait trancheférer ou contretrancheférer, d'un transfert qui n'aurait qu'un rapport altéré avec ce qui s'entend dans les strictes limites de la technique freudienne, trancheférer ou contretrancheférer sur ou depuis ce que j'appelle un « texte », et qui n'est pas plus un simple écrit théorique qu'il n'implique simplement un sujet supposé savoir ou écrire, les rapports avec ledit « sujet » étant tout autrement traités, en particulier dans *Glas,* alors qu'est-ce qu'un non-analyste ? Où y a-t-il du non-analyste ?

Pourquoi poser la question sous cette forme ? Au moins parce que, dans cette première intervention, ce soir, je souhaite ne pas laisser dans l'ombre la question de ce que je fais ici, à supposer que j'y fasse quoi que ce soit, de ce que je suis ici, si j'y suis, de ce qu'on me veut ou de ce qu'on ne me veut pas. De ce qu'on ne me veut pas — et réciproquement.

Quand j'ai dit tout à l'heure que je citais ou « mentionnais » le « ce n'est pas du tout une tranche », plutôt que je n'en faisais usage pour mon propre compte, vous êtes assez

exercés pour avoir aussitôt perçu le piège. Nous y étions pris vous et moi dès que la petite phrase était énoncée, sans qu'on sache encore d'où elle venait, qui l'émettait et qui l'assumait. Si je ne l'avais pas entourée de guillemets, vous auriez dit : dénégation. Vous auriez pensé : il est en train de dénier que ceci est une tranche, tout à fait une tranche, une simple séance, une tranche de tranche. La question restant, elle, en tiers, de savoir de qui avec qui. Or si je la prends avec les pincettes de ces guillemets, feignant de m'en débarrasser en toute hâte, la dénégation se redouble et s'amplifie même au-delà du double, mais ce n'est plus simplement la mienne. C'est peut-être déjà la vôtre...

René MAJOR. — Qu'est-ce donc que du « non-analyste » ? Et pourriez-vous prouver qu'il y en a ou qu'il n'y en a pas ? Le transfert ne suscite-t-il pas tout autant le *non analyste* dudit analyste que l'*analyste* dudit non-analyste ?

Jacques DERRIDA. — Du non-analyste, oui, qu'est-ce que c'est ? Y en a-t-il ?

S'il y en a, c'est sans doute quelque chose — quelqu'un, quelqu'une - de disons tout à fait - voilà : IM-PROBABLE.

Improbable. Ça appellerait une démonstration singulière. En attendant, au lieu d'une démonstration et avant de rendre la parole, je préfère vous raconter une petite histoire. Assez étrange. Toute récente. Ça vient de m'arriver.

Quelqu'un, de très bien informé comme on dit, vient me dire sur le ton de l'amitié : « Je sais maintenant que tel(le) analyste très célèbre, de renom national et international, tel(le) analyste occupant une position non dépourvue de maîtrise et de magistralité, ici même où nous l'avons accueilli(e) [la scène se passe aux Etats-Unis], je sais maintenant que tel(le) analyste est en analyse chez vous depuis plus de dix ans... » (Pour une double tranche, donc, deux fois cinq ans, rien que ça.)

Cette déclaration, faite avec beaucoup de calme et d'assurance, me laisse naturellement sans voix. Mon interlocutrice savait que je n'étais pas analyste et je savais de mon côté, pour me référer aux mêmes critères communs, que ce qu'elle disait avec autant d'assurance était faux, bel et bien faux.

Après quelques secondes, je reviens de mon effarement et je ne trouve rien d'autre à lui dire, en espérant au moins la mettre dans l'embarras, que : « prove it » (« prouvez-le » : ça se passait dans une université américaine).

Réponse : « oh, je pourrais en donner toute sorte de preuves (d'evidences, dit-elle en anglais). Par exemple celles-ci (et elle en donne quelques-unes, plus ou moins abstraites ou convaincantes, des indices plutôt que des preuves)... » et elle ajoute aussitôt « Mais peu importe, prouvez-moi, vous, si vous pouvez, le contraire. »

Bien entendu, pour des raisons essentielles, celles qui m'intéressent ici, je n'ai pas pu lui prouver, strictement prouver, le contraire. Les critères classiques d'une telle probation manquent, et le tranchant qui permettrait de trancher entre la tranche et la non-tranche, ce tranchant est improbable dans l'état actuel de la théorie et de la pratique. Cette improbabilité, qui concerne la situation analytique elle-même, n'est pas sans conséquences. Et ces conséquences restent encore incalculables, ce qui ne veut pas dire qu'elles doivent un jour cesser de l'être.

René MAJOR. — Au point où nous en sommes, qu'est-ce qui vous empêche de dire de qui il s'agit ? De prononcer son nom me semble devenu inévitable.

Jacques DERRIDA. — René Major me demande le nom de l'analyste en question. Est-ce bien nécessaire ? Mon interlocutrice d'ailleurs ne l'a pas nommé. Elle s'est contentée de traits à ses yeux suffisants pour recomposer une identité. Aucun nom ne fut prononcé. C'est seulement après coup, réfléchissant au portrait-robot qu'elle avait esquissé, que j'ai tenté une induction. J'ai pensé, le voyage aux Etats-Unis m'a aiguillé vers cette hypothèse, qu'elle visait probablement quelqu'un dont je peux dire le nom parce que je crois qu'il est mort à l'heure qu'il est. C'est, ce serait, dans mon hypothèse (comment s'appelle-t-il ? le malheur, c'est que j'oublie régulièrement ce nom), voilà : Loewenstein.

Alors. Si aujourd'hui quelqu'un peut dire, sans craindre qu'on puisse prouver le contraire, que ce Loewenstein, que je n'ai jamais rencontré, de près ou de loin, et qui est mort,

est en analyse avec moi pour une double tranche, vous voyez où ça peut mener, de conséquence en conséquence, pour qui fait suivre, et d'implication en implication.

Ce qu'il faut donc penser, c'est ce reste de tranche, cette tranche supplémentaire qui travaille aux confins du psychanalytique, à la limite de son interminaison, à l'origine et à la fin de ce qu'on appelle sommairement son institution, son mouvement ou sa communauté. Cette limite qui la rapporte à son dehors, ce n'est pas une limite comme une autre.

Pour le dire d'un mot, ou d'un nom (et j'en aurai terminé), supposez qu'il y ait un fondateur ou une fondatrice de la psychanalyse, un premier ou une première analyste. Prenons le nom de Freud comme indice, par pure commodité provisoire, d'une telle fonction. Faisons comme si Freud, autre commodité provisoire, n'avait pas eu d'analyste. C'est même ce qu'on dit souvent avec beaucoup d'ingénuité. Admettons-le un moment pour soutenir notre hypothèse idéale et sans fliessure.

Supposez maintenant que ce fondateur, ce soi-disant instituteur du mouvement analytique, ait eu besoin d'une tranche supplémentaire.

Alors ce reste d'inanalysé qui le rapporte en dernière instance au dehors absolu du milieu analytique ne jouera pas le rôle d'une frontière, il n'aura pas la forme d'une limite *autour* du psychanalytique, ce à quoi le psychanalytique comme théorie et comme pratique n'aurait hélas pas eu accès, comme s'il lui restait du terrain à gagner. Pas du tout. Ce sera, cet inanalysé, cela aura été ce sur quoi et autour de quoi se sera construit et mobilisé le mouvement analytique : tout aurait été construit et calculé pour que cet inanalysé soit hérité, protégé, transmis intact, convenablement légué, consolidé, enkysté, encrypté. C'est ce qui donne sa structure au mouvement et à son architecture.

Le décryptage, dans ces conditions, ne peut plus venir du simple et prétendu dedans de ce qu'on appelle encore, provisoirement, la psychanalyse. Et il n'aura pas un effet partiel d'aménagement ou de réforme.

Je crois que les schismes, les séismes dont on entend aujourd'hui, partout, les craquements (amplifiés à la mesure de l'extension sans bordure du champ psychanalytique), ces mouvements de terrain divisant, croisant et multipliant les tranches dans tous les sens, de façon accélérée, accumulative, abyssale, ils donnent à entendre de leurs craquements qu'un mort(s) peut faire une tranche.

Un mors(t) peut faire une tranche. Un reste de tranche supplémentaire. Et quant à celle de Freud, de ce qui s'indique et de ce qui s'hérite sous ce nom, le travail est entamé.

L'*effet* « *confrontation* » devrait avoir selon moi un rapport essentiel avec ce qui travaille ce travail dont les répercussions ne sauraient être localisables. Elles peuvent changer tout à tout et du tout au tout.

En quoi cette tranche-là n'est pas du tout une tranche. Je veux dire parcellaire.

Alors qui paie ?

On ne *se* paie jamais quoi que *ce* soit.

Quel qu'en soit le désir, personne ne *se* paiera donc une tranche de Freud. Personne ne se paiera le reste, la tranche supplémentaire de Freud qui, moins que jamais aujourd'hui, ne saurait se la payer lui-même.

La question devient alors — et elle n'est pas seulement politique bien qu'elle le soit aussi, elle est celle d'une déconstruction générale et c'est elle que je pose *à Confrontation, à* c'est-à-dire *en* ce lieu mais aussi à l'adresse de *Confrontation* — la question devient alors :

Qui paiera à qui la tranche de Freud ?

Ou si vous préférez, la chose étant déjà entamée, qui la fait payer à qui ?

Les surenchères sont ouvertes — depuis pas mal de temps.

Disons que ce que j'écris ou qui me fait écrire (par exemple, car il n'y a pas seulement les textes, je veux dire cette fois les publications) ne représenterait à cet égard qu'une offre.

Une offre sur la scène où se multiplient les tentatives pour occuper la place du *Sa* (entendez du Savoir absolu sténographié dans *Glas*), c'est-à-dire à la fois toutes les places, celles du vendeur, de l'acheteur et du commissaire priseur.

TABLE

ENVOIS 5

SPÉCULER - SUR « FREUD » 275

1. AVERTISSEMENTS 277
L'athèse 277
Je nous écrit 292
Un, deux, trois - la spéculation sans terme 303

2. LEGS DE FREUD 313
Le « même toit » de l'autobiographie 314
Le conjoint des interprétations 327
« La séance continue » (retour à l'envoyeur, le télégramme et la génération des gendres) 341

3. LA PARALYSE 359
La zone, les postes, la théorie porteuse du nom
Coûrriers de la mort 376
Trafic d'héritage : la dette de Platon 393

4. SEPT : POST-SCRIPTUM 413
L'insolvable : effet de poste 413
Platon derrière Freud 422
Fort : da, le rythme 433

LE FACTEUR DE LA VÉRITÉ 439

Prétextes dérobés 441
Le trop d'évidence où le manque a sa place ... 448
Point de vue - la vérité au lieu de la sexualité féminine 470
Première seconde - la vérité de la lettre de la main de Freud 483
Lieu de rencontre : le double carré de rois 511

DU TOUT 525

Déjà parus
dans la même collection
chez d'autres éditeurs :

Elisabeth de Fontenay
LES FIGURES JUIVES DE MARX

Sarah Kofman
CAMÉRA OBSCURA, DE L'IDÉOLOGIE

Jean-Luc Nancy
LA REMARQUE SPÉCULATIVE

Sarah Kofman
QUATRE ROMANS ANALYTIQUES

Aux Editions Aubier-Flammarion :

Sylviane Agacinski, Jacques Derrida, Sarah Kofman,
Ph. Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, Bernard Pautrat
MIMÉSIS DES ARTICULATIONS

Jean-Luc Nancy
LE DISCOURS DE LA SYNCOPE
I. LOGODAEDALUS

Nicolas Abraham
Maria Torok
LE VERBIER DE L'HOMME AUX LOUPS
(*Anasémies I*), précédé de *Fors*, par J. Derrida

Sylviane Agacinski
APARTE
CONCEPTIONS ET MORTS DE SÖREN KIERKEGAARD

François Laruelle
LE DÉCLIN DE L'ÉCRITURE

Nicolas Abraham
Maria Torok
L'ECORCE ET LE NOYAU
(*Anasémies II*)

Sarah Kofman
ABERRATIONS
LE DEVENIR-FEMME D'AUGUSTE COMTE

Philippe Lacoue-Labarthe
LE SUJET DE LA PHILOSOPHIE
(*Typographies I*)

Jean-Luc Nancy
EGO SUM

CET OUVRAGE
A ÉTÉ REPRODUIT
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN AVRIL 1999

N° d'éd. FU251604. N°d'impr. 45920.
D.L. : 1er trimestre 1980.
(Imprimé en France)


Socrates.
plato.